PROLETAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS!

ŒUVRES CHOISIES
DE
MAO TSE-TOUNG

Tome I

EDITIONS EN LANGUES ETRANGERES
PEKIN 1976

Première édition 1966
3e Tirage 1976

La traduction du présent tome est conforme à la première édition chinoise des *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome premier (Editions du Peuple, juillet 1952, Pékin).

Imprimé en République populaire de Chine

NOTE POUR LA PRESENTE EDITION

Cette édition des *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung* contient des écrits importants des différentes périodes de la révolution chinoise. Il y a quelques années, plusieurs éditions de ces œuvres ont été publiées en divers endroits, mais aucune d'elles n'a été revue par l'auteur; les textes y étaient mal ordonnés et présentaient aussi des erreurs de transcription; certains écrits importants n'y figuraient pas. Les textes publiés dans la présente édition sont disposés dans l'ordre chronologique et groupés selon les périodes historiques traversées par le Parti communiste chinois depuis sa fondation en 1921. En outre, nous y avons inséré, dans toute la mesure du possible, les écrits importants qui ne se trouvaient pas dans les éditions antérieures. Les textes qui figurent dans la présente édition ont tous été revus par l'auteur, qui y a apporté quelques modifications de style et en a remanié certains passages.

Voici quelques précisions relatives à la publication de cette édition:

1. La présente édition est encore incomplète. Des documents de la révolution ont été détruits par les réactionnaires du Kuomintang ou ont été perdus au cours des longues années de guerre. C'est pourquoi il n'a pas été possible jusqu'à présent de retrouver tous les écrits du camarade Mao Tsé-toung; il manque en particulier un grand nombre de ses lettres et télégrammes, qui constituent une partie importante de ses écrits.

2. Conformément au désir exprimé par l'auteur, certains écrits diffusés dans le passé, comme "L'Enquête à la campagne", n'ont pas été inclus dans la présente édition; pour la même raison, nous n'y avons inséré que le premier chapitre, intitulé "Bilan général du travail accompli", du rapport "Problèmes économiques et financiers".

3. Les œuvres réunies dans la présente édition sont accompagnées de notes, dont les unes, relatives au titre, sont placées en bas de la première page de chaque article, et les autres, de caractère politique ou rédactionnel, à la fin de chaque texte.

4. Enfin, la présente édition est publiée à la fois en un seul volume et en une série de quatre tomes. Le premier tome comprend

les œuvres écrites pendant la Première et la Deuxième guerres civiles révolutionnaires; le deuxième et le troisième tomes, celles écrites au cours de la Guerre de Résistance contre le Japon; et le quatrième, les écrits de la période de la Troisième guerre civile révolutionnaire.

Commission pour l'Edition des Œuvres choisies de Mao Tsé-toung du Comité central du Parti communiste chinois

Le 25 août 1951.

PERIODE DE
LA PREMIERE GUERRE CIVILE
REVOLUTIONNAIRE

ANALYSE DES CLASSES DE LA SOCIETE CHINOISE*

(Mars 1926)

Quels sont nos ennemis, quels sont nos amis? C'est là une question d'une importance primordiale pour la révolution. Si, dans le passé, toutes les révolutions en Chine n'ont obtenu que peu de résultats, la raison essentielle en est qu'elles n'ont point réussi à unir autour d'elles leurs vrais amis pour porter des coups à leurs vrais ennemis. Le parti révolutionnaire est le guide des masses, et jamais révolution n'a pu éviter l'échec quand ce parti a orienté les masses sur une voie fausse. Pour être sûrs de ne pas les conduire sur la voie fausse et de remporter la victoire dans la révolution, nous devons absolument veiller à nous unir avec nos vrais amis pour porter des coups à nos vrais ennemis. Et pour distinguer nos vrais amis de nos vrais ennemis, nous devons entreprendre une analyse générale des conditions économiques des diverses classes de la société chinoise et de leur attitude respective envers la révolution.

Quelle est la situation des différentes classes de la société chinoise?

---

* Article écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour combattre deux déviations existant alors dans le Parti. Les tenants de la première, dont le représentant était Tchen Tou-sieou, ne s'intéressaient qu'à la coopération avec le Kuomintang et oubliaient la paysannerie; c'était de l'opportunisme de droite. Les tenants de la seconde, dont le représentant était Tchang Kouo-tao, n'accordaient leur attention qu'au mouvement ouvrier et oubliaient également la paysannerie; c'était de l'opportunisme "de gauche". Les partisans de ces deux courants opportunistes ressentaient bien l'insuffisance des forces en lutte aux côtés de la révolution, mais ils ne savaient où il fallait chercher les forces indispensables et trouver des alliés qui soient en nombre. Le camarade Mao Tsé-toung montra que l'allié le plus fidèle, le plus fort numériquement, du prolétariat chinois était la paysannerie et il résolut ainsi le problème concernant le principal allié de la révolution chinoise. De plus, il sut prévoir qu'avec l'essor de la révolution une scission se produirait au sein de la bourgeoisie nationale, qui constituait alors une classe hésitante, et que son aile droite passerait dans le camp de l'impérialisme. Les événements de 1927 en apportèrent la confirmation.

La classe des propriétaires fonciers et la bourgeoisie compradore[1]. Dans ce pays économiquement arriéré, semi-colonial, qu'est la Chine, la classe des propriétaires fonciers et la bourgeoisie compradore sont de véritables appendices de la bourgeoisie internationale et dépendent de l'impérialisme quant à leur existence et développement. Ces classes représentent les rapports de production les plus arriérés et les plus réactionnaires de la Chine et font obstacle au développement des forces productives du pays. Leur existence est absolument incompatible avec les buts de la révolution chinoise. Ceci est particulièrement vrai des grands propriétaires fonciers et des grands compradores qui sont toujours du côté de l'impérialisme et qui constituent le groupe contre-révolutionnaire extrême. Leurs représentants politiques sont les *étatistes*[2] et l'aile droite du Kuomintang.

La moyenne bourgeoisie. Elle représente les rapports capitalistes de production dans les villes et les campagnes chinoises. Par moyenne bourgeoisie, on entend surtout la bourgeoisie nationale[3]. Elle est inconsistante dans son attitude à l'égard de la révolution chinoise: Quand elle souffre sous les rudes coups que lui porte le capital étranger et le joug que font peser sur elle les seigneurs de guerre, elle sent le besoin d'une révolution et se déclare pour le mouvement révolutionnaire dirigé contre l'impérialisme et les seigneurs de guerre; mais elle se méfie de la révolution quand elle sent qu'avec la participation impétueuse du prolétariat du pays et le soutien actif du prolétariat international cette révolution met en danger la réalisation de son rêve de s'élever au rang de la grande bourgeoisie. Sa plate-forme politique, c'est la création d'un Etat dominé par une seule classe, la bourgeoisie nationale. Quelqu'un qui se prétend véritable disciple de Tai Ki-tao[4] a déclaré dans le *Tchenpao*[5] de Pékin: "Levez votre bras gauche pour écraser les impérialistes et votre bras droit pour écraser les communistes". Ces mots révèlent le dilemme angoissant devant lequel se trouve la bourgeoisie nationale. Cette classe s'oppose à ce que le *principe du bien-être du peuple*, tel qu'il est formulé par le Kuomintang, soit interprété suivant la théorie de la lutte de classes, à ce que le Kuomintang applique la politique d'alliance avec la Russie et admette en son sein les communistes[6] et les éléments de gauche. Mais la tentative de cette classe de créer un Etat dirigé par la bourgeoisie nationale est absolument vaine, maintenant que dans le monde se déroule une lutte décisive entre deux forces gigantesques: la révolution et la contre-révolution. Chacune d'elles a levé un immense drapeau: l'un est le drapeau rouge de la révolution, et c'est la III[e] Internationale

qui l'a levé afin de rallier autour de lui toutes les classes opprimées du monde; l'autre est le drapeau blanc de la contre-révolution, et c'est la Société des Nations qui l'a levé afin de rallier autour de lui toutes les forces contre-révolutionnaires du monde. Il se produira inévitablement, à une date très prochaine, une scission parmi les classes intermédiaires: les unes iront à gauche vers la révolution, les autres à droite vers la contre-révolution. Pour ces classes, la possibilité d'occuper une position "indépendante" est exclue. C'est pourquoi la conception, si chère à la moyenne bourgeoisie chinoise, d'une révolution "indépendante" où cette classe assumerait le rôle principal n'est que pure illusion.

La petite bourgeoisie. Appartiennent à la petite bourgeoisie les paysans propriétaires[7], les propriétaires d'entreprises artisanales, les couches inférieures des intellectuels — étudiants, enseignants des écoles primaires et secondaires, petits fonctionnaires, petits employés, petits avocats — et les petits commerçants. Par son nombre comme par sa nature de classe, la petite bourgeoisie mérite une attention sérieuse. Les paysans propriétaires comme les propriétaires d'entreprises artisanales sont engagés dans la petite exploitation. Bien que les différentes couches de la petite bourgeoisie se trouvent toutes dans la situation économique particulière à cette classe, elles se divisent en trois groupes. Le premier comprend les gens qui ont une certaine aisance, c'est-à-dire ceux à qui le produit de leur travail manuel ou intellectuel laisse chaque année, leurs besoins propres une fois satisfaits, un certain excédent de grain ou de revenu. Aspirant très fort à s'enrichir, ils vouent un culte au maréchal Tchao[8]; sans s'illusionner sur leurs possibilités d'amasser de grandes fortunes, ils ont néanmoins le désir de s'élever au rang de la moyenne bourgeoisie. Lorsqu'ils voient de quels respects on entoure les petits bourgeois ainsi parvenus, ils en bavent souvent d'envie. Ce sont d'ailleurs des poltrons: ils ont peur des autorités, et la révolution leur inspire aussi une certaine crainte. Très proches, par leur condition économique, de la moyenne bourgeoisie, ils sont crédules à sa propagande et méfiants à l'égard de la révolution. Ce groupe représente une minorité au sein de la petite bourgeoisie, dont il constitue l'aile droite. Le second groupe se compose de ceux qui arrivent à se suffire pour l'essentiel sur le plan économique. Les gens de ce groupe sont tout différents de ceux du premier. Eux aussi rêvent de s'enrichir, mais le maréchal Tchao n'exauce jamais leur vœu; de plus, ils ont ces dernières années assez souffert de l'oppression et de l'exploitation de l'impérialisme, des

seigneurs de guerre, des propriétaires fonciers féodaux et de la grande bourgeoisie compradore pour comprendre que le monde n'est plus ce qu'il était autrefois. Ils se rendent compte que s'ils travaillent juste autant qu'avant, ils risquent de ne plus pouvoir assurer leur existence. Il leur faut désormais, pour subvenir à leurs besoins, allonger leur journée de travail, trimer de l'aube au crépuscule et redoubler de soin dans l'exercice de leur profession. Mais les voilà qui commencent à se répandre en injures; ils traitent les étrangers de "diables étrangers", les seigneurs de guerre de "chefs de brigands", les despotes locaux et les mauvais hobereaux d'"écorcheurs". En ce qui concerne le mouvement contre les impérialistes et les seigneurs de guerre, ils doutent seulement de son succès (car les étrangers et les seigneurs de guerre leur semblent si puissants), et, n'osant pas se risquer à y prendre part, ils préfèrent adopter une position neutre, mais ils n'interviennent en aucune façon contre la révolution. Ce groupe est fort nombreux: il constitue la moitié environ de toute la petite bourgeoisie. Le troisième groupe comprend les gens dont les conditions de vie empirent de jour en jour. Beaucoup d'entre eux appartenaient, semble-t-il, à des familles réputées aisées, mais ils arrivent tout juste à vivre, leur situation s'aggrave progressivement. Lorsqu'ils font leurs comptes à la fin de l'année, ils s'écrient, atterrés: "Comment! Encore des déficits!" Et comme ils vivaient autrefois assez bien, qu'ils ont vu ensuite, d'année en année, leur situation s'aggraver, leurs dettes se gonfler et qu'ils ont maintenant commencé à mener une existence misérable, "la seule pensée de l'avenir leur donne le frisson". Ces gens souffrent moralement d'autant plus qu'ils ont conservé un vif souvenir des jours meilleurs, si différents des temps présents. Ils jouent un rôle très important dans le mouvement révolutionnaire, car ils constituent une masse assez nombreuse et forment l'aile gauche de la petite bourgeoisie. En temps normal, ces trois groupes de la petite bourgeoisie ont chacun une attitude différente à l'égard de la révolution. Mais en temps de guerre, c'est-à-dire dans une période d'essor révolutionnaire, dès que l'aurore de la victoire commence à luire, on voit participer à la révolution non seulement les éléments de gauche de la petite bourgeoisie, mais également les éléments du centre; et même les éléments de droite, emportés par le flux de l'élan révolutionnaire du prolétariat et des éléments de gauche de la petite bourgeoisie, sont contraints de suivre le courant de la révolution. L'expérience du Mouvement du 30 Mai 1925[9] et du mouvement paysan en divers endroits démontre la justesse d'une telle affirmation.

Le semi-prolétariat. Nous rattacherons au semi-prolétariat: 1) l'écrasante majorité des paysans semi-propriétaires[10]; 2) les paysans pauvres; 3) les petits artisans; 4) les commis[11]; 5) les marchands ambulants. L'écrasante majorité des paysans semi-propriétaires et les paysans pauvres forment une masse rurale énorme. Et ce qu'on appelle le problème paysan est essentiellement leur problème. Les paysans semi-propriétaires, les paysans pauvres et les petits artisans sont engagés dans une exploitation d'une échelle encore plus réduite que celle des paysans propriétaires et des propriétaires d'entreprises artisanales. Bien que les paysans semi-propriétaires dans leur écrasante majorité et les paysans pauvres appartiennent les uns et les autres au semi-prolétariat, ces deux catégories réunies se divisent encore, selon leur condition économique, en un groupe supérieur, un groupe moyen et un groupe inférieur. Les paysans semi-propriétaires ont une existence plus pénible que celle des paysans propriétaires, car leur propre grain ne couvre chaque année que la moitié environ de leurs besoins, si bien que, pour acquérir des moyens supplémentaires d'existence, ils se voient contraints de prendre à ferme de la terre d'autrui, ou de vendre une partie de leur force de travail, ou encore d'exercer un petit commerce. A la fin du printemps et au début de l'été, lorsque la récolte de l'année écoulée commence à s'épuiser et que la prochaine est encore en herbe, ils sont obligés d'emprunter de l'argent à un taux usuraire et d'acheter du grain au prix fort. L'existence qu'ils mènent est donc plus difficile que celle des paysans propriétaires qui ne dépendent de personne, mais ils ont néanmoins une vie plus assurée que les paysans pauvres, car ceux-ci ne possèdent aucune terre en propre, ils cultivent la terre d'autrui et ne reçoivent, pour leur travail, que la moitié de la récolte ou même moins. Bien que les paysans semi-propriétaires ne reçoivent également que la moitié, ou moins, de la récolte produite par la terre qu'ils ont louée, ils gardent la récolte entière de leur propre terre. C'est pourquoi les paysans semi-propriétaires sont plus révolutionnaires que les paysans propriétaires, mais moins que les paysans pauvres. Ceux-ci sont des fermiers qui subissent l'exploitation des propriétaires fonciers. On peut diviser les paysans pauvres en deux groupes selon leur condition économique. Le premier possède un matériel agricole relativement suffisant et dispose de certains fonds. Ces paysans peuvent recevoir la moitié de ce qu'ils ont produit par leur travail. Ils suppléent à ce qui leur manque par la culture des céréales secondaires, la pêche, l'élevage de la volaille et des porcs, la vente d'une partie de leur force de travail; de cette manière, ils

parviennent à assurer tant bien que mal leur subsistance et espèrent arriver à tenir toute l'année en dépit des conditions matérielles difficiles. Leur vie est plus pénible que celle des paysans semi-propriétaires, mais plus facile que celle des paysans pauvres du second groupe. Ils sont plus révolutionnaires que les paysans semi-propriétaires, mais moins que les paysans pauvres du second groupe. Ces derniers n'ont pas de matériel agricole suffisant, pas de fonds, pas assez d'engrais et n'obtiennent que de maigres récoltes; lorsqu'ils ont payé leur fermage, il ne leur reste plus grand-chose. C'est pourquoi ils ont encore plus besoin de vendre une partie de leur force de travail. Dans les années de famine, dans les mois difficiles, ils mendient, à charge de revanche, auprès de leurs parents et amis, quelques mesures de grain qui leur permettent de tenir encore, ne fût-ce que quatre ou cinq jours; leurs dettes grossissent et ils en sont accablés comme des bêtes de somme. Ils représentent la partie de la paysannerie qui vit dans une profonde misère et ils sont très réceptifs à la propagande révolutionnaire. Les petits artisans sont rattachés au semi-prolétariat, car, bien qu'ils disposent de quelques moyens de production rudimentaires et qu'ils exercent des professions "libres", ils sont souvent contraints, eux aussi, de vendre en partie leur force de travail et se trouvent dans une situation économique qui correspond sensiblement à celle des paysans pauvres. Le lourd fardeau des dépenses familiales, l'écart entre leur gain et le coût de la vie, les privations incessantes, la peur que le travail ne vienne à manquer: tout cela les apparente également aux paysans pauvres. Les commis sont les travailleurs salariés des entreprises commerciales. Ils doivent faire vivre leur famille sur leur modeste salaire qui d'ordinaire n'est augmenté qu'une fois en plusieurs années, alors que les prix montent chaque année. Aussi, quand vous entrez en conversation avec eux, sont-ils intarissables en plaintes sur leur sort. Leur situation diffère peu de celle des paysans pauvres et des petits artisans et ils sont très réceptifs à la propagande révolutionnaire. Les marchands ambulants, qu'ils soient colporteurs ou vendeurs à l'éventaire, ont un capital insignifiant, et le peu qu'ils gagnent ne suffit pas à les faire vivre. Ils se trouvent sensiblement dans la même situation que les paysans pauvres et ils sont au même titre intéressés à une révolution qui changerait l'ordre des choses.

Le prolétariat. Le prolétariat industriel moderne compte en Chine environ deux millions de représentants. Ce nombre réduit s'explique par le retard de la Chine sur le plan économique. Les ouvriers

d'industrie sont principalement employés dans cinq secteurs: les chemins de fer, les mines, les transports maritimes, l'industrie textile et les chantiers navals; il faut ajouter qu'un grand nombre d'entre eux sont sous le joug du capital étranger. Bien que faible en effectif, le prolétariat industriel incarne les nouvelles forces productives, constitue la classe la plus progressive de la Chine moderne et est devenu la force dirigeante du mouvement révolutionnaire. Pour se rendre compte de l'importance du prolétariat industriel dans la révolution chinoise, il suffit de voir quelle force s'est manifestée dans les grèves des quatre dernières années, par exemple dans celles des marins[12], des cheminots[13], des ouvriers des Houillères de Kailouan et des Houillères de Tsiaotsouo[14], dans la grève de Shameen[15] et les grèves générales de Changhaï et de Hongkong après l'Incident sanglant du 30 Mai[16]. La première raison pour laquelle les ouvriers de l'industrie jouent un rôle si important dans la révolution chinoise est leur concentration. Aucun autre secteur de la population ne peut rivaliser avec eux de ce point de vue. La seconde raison est qu'ils se trouvent économiquement dans une situation inférieure. Ils sont privés de moyens de production, ils n'ont plus que leurs bras et ils n'ont aucun espoir de s'enrichir; de plus, ils sont traités de la façon la plus féroce par les impérialistes, les seigneurs de guerre, la bourgeoisie, c'est pourquoi ils se battent particulièrement bien. Les coolies des villes constituent aussi une force digne d'une sérieuse attention. Ce groupe comprend surtout les dockers et les tireurs de pousse, et également les vidangeurs et les éboueurs. Comme ils n'ont rien d'autre que leurs bras, les travailleurs de ce groupe sont proches, par leur condition économique, des ouvriers de l'industrie et ne leur cèdent que par le degré de concentration et l'importance de leur rôle dans la production. L'agriculture capitaliste moderne est encore faiblement développée en Chine. Le terme de prolétariat agricole désigne les salariés agricoles embauchés pour l'année ou travaillant au mois ou à la journée. Dépourvus de terre et de matériel agricole, et aussi de tout moyen financier, ils ne peuvent subsister qu'en vendant leur force de travail. De tous les ouvriers, ce sont eux qui ont la plus longue journée de travail et le salaire le plus bas, eux qui sont les plus mal traités et en butte à la plus grande insécurité d'emploi. Soumis aux privations les plus lourdes, ce groupe de la population rurale occupe dans le mouvement paysan une position aussi importante que celle des paysans pauvres.

Il existe encore un *Lumpenproletariat* assez nombreux composé de paysans qui ont perdu leur terre et d'ouvriers artisanaux qui n'ont

pu trouver du travail. Ces gens mènent une vie plus précaire que n'importe quel autre groupe de la société. Ils ont partout des organisations secrètes, qui étaient à l'origine des organisations d'entraide dans la lutte politique et économique ; par exemple, le *Sanhobouei* dans les provinces du Foukien et du Kouangtong, le *Keblaobouei* dans les provinces du Hounan, du Houpei, du Koueitcheou et du Setchouan, le *Tataobouei* dans les provinces de l'Anhouei, du Honan et du Chantong, le *Tsailibouei* dans la province du Tcheli[17] et les trois provinces du Nord-Est, le *Tsingpang* à Changhaï et ailleurs[18]. C'est un des problèmes difficiles de la Chine que de savoir quelle politique adopter à l'égard de ces gens. Ils sont capables de lutter avec un très grand courage, mais enclins aux actions destructives ; conduits d'une manière juste, ils peuvent devenir une force révolutionnaire.

Il ressort de tout ce qui vient d'être dit que tous les seigneurs de guerre, les bureaucrates, les compradores et les gros propriétaires fonciers qui sont de mèche avec les impérialistes, de même que cette fraction réactionnaire des intellectuels qui en dépend, sont nos ennemis. Le prolétariat industriel est la force dirigeante de notre révolution. Nos plus proches amis sont l'ensemble du semi-prolétariat et de la petite bourgeoisie. De la moyenne bourgeoisie toujours oscillante, l'aile droite peut être notre ennemie et l'aile gauche notre amie ; mais nous devons constamment prendre garde que cette classe ne vienne désorganiser notre front.

NOTES

[1] Le comprador, dans le sens originel du mot, était le gérant chinois ou le premier commis chinois dans une entreprise commerciale appartenant à des étrangers. Les compradores servaient les intétêts économiques étrangers et entretenaient des relations étroites avec l'impérialisme et le capital étranger.

[2] Il s'agit de la poignée de vils politiciens fascistes qui avaient organisé la Ligue de la Jeunesse *étatiste* de Chine, laquelle changea, par la suite, son nom en Parti de la Jeunesse de Chine. Les *étatistes* faisaient carrière dans la contre-révolution en attaquant le Parti communiste et l'Union soviétique et recevaient des subsides des différents groupements réactionnaires au pouvoir et des impérialistes.

[3] Pour ce qui est du rôle de la bourgeoisie nationale, voir "La Révolution chinoise et le Parti communiste chinois", chapitre II, section 4, *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome II.

[4] Tai Ki-tao adhéra au Kuomintang dès sa jeunesse et s'occupa pour un temps de spéculations boursières avec Tchiang Kaï-chek. Après la mort de Sun Yat-sen,

en 1925, il organisa une campagne anticommuniste, préparant ainsi moralement le coup d'Etat contre-révolutionnaire de Tchiang Kaï-chek de 1927. Pendant des années, il fut un chien fidèle de Tchiang Kaï-chek dans la contre-révolution. En février 1949, constatant que la domination de Tchiang Kaï-chek allait s'effondrer et que la situation était sans issue, Tai Ki-tao se suicida.

[5] Organe de l'Association pour l'Etude du Gouvernement constitutionnel, un des groupes politiques qui soutenaient la domination des seigneurs de guerre du Peiyang.

[6] En 1923, avec le concours des communistes, Sun Yat-sen décida de réorganiser le Kuomintang, d'établir la coopération de ce dernier avec le Parti communiste et d'admettre les communistes au sein du Kuomintang, et en janvier 1924, au I[er] Congrès national du Kuomintang, convoqué à Canton, il formula ses trois thèses politiques fondamentales: alliance avec la Russie, alliance avec le Parti communiste, soutien aux paysans et aux ouvriers. Prirent part aux travaux de ce Congrès les camarades Mao Tsé-toung, Li Ta-tchao, Lin Po-kiu et Kiu Tsieou-pai qui jouèrent un rôle important en aidant le Kuomintang à prendre la voie de la révolution. C'est à cette époque que ces camarades furent élus membres ou membres suppléants du Comité exécutif central du Kuomintang.

[7] Le camarade Mao Tsé-toung pense ici aux paysans moyens.

[8] Le maréchal Tchao (Tchao Kong-ming) est le dieu de la Richesse dans la légende populaire chinoise.

[9] Il s'agit du mouvement anti-impérialiste déclenché dans tout le pays en protestation contre le massacre de la population chinoise par la police anglaise le 30 mai 1925 à Changhaï. Dans le courant de ce mois s'étaient déclenchées dans un certain nombre d'usines textiles japonaises établies à Tsingtao et à Changhaï de grandes grèves que réprimèrent les impérialistes japonais et leurs valets, les seigneurs de guerre du Peiyang. Le 15 mai, sous les balles des patrons des usines textiles japonaises de Changhaï, l'ouvrier Kou Tcheng-hong fut tué et une dizaine d'autres ouvriers furent blessés. Le 28 mai, huit ouvriers de Tsingtao furent massacrés par le gouvernement réactionnaire. Le 30 mai, plus de 2.000 étudiants de Changhaï firent de l'agitation dans les concessions étrangères en faveur des ouvriers en grève et pour le retour des concessions à la Chine. Ralliant plus de 10.000 personnes, ils arrivèrent devant la direction de la police anglaise de la concession internationale. Les manifestants criaient des mots d'ordre tels que "A bas l'impérialisme!", "Peuple chinois, unis-toi!" La police anglaise ouvrit le feu, tuant et blessant de nombreux étudiants. Cet événement, connu sous la dénomination d'Incident sanglant du 30 Mai, ne tarda pas à soulever l'indignation générale du peuple chinois; une vague de manifestations et de grèves d'ouvriers, d'étudiants et de commerçants déferla sur le pays, culminant en un immense mouvement anti-impérialiste.

[10] Par "écrasante majorité des paysans semi-propriétaires", le camarade Mao Tsé-toung entend ici les paysans appauvris qui travaillent en partie sur leur propre terre et en partie sur des terres prises à ferme.

[11] Il existait dans l'ancienne Chine plusieurs catégories de commis. Le camarade Mao Tsé-toung pense ici à la majorité d'entre eux; en ce qui concerne ceux de la catégorie inférieure, ils se trouvent dans la même situation matérielle que les prolétaires.

[12] Il s'agit des grèves générales déclenchées par les marins de Hongkong et les équipages des navires du Yangtsé au début de 1922. La grève des marins de Hongkong dura huit semaines; à l'issue d'une lutte acharnée, sanglante, les marins contraignirent les autorités impérialistes britanniques de Hongkong à augmenter les salaires, à lever l'interdit sur les syndicats, à libérer les ouvriers arrêtés et à accorder

des indemnités aux familles des martyrs. Peu après, les équipages des navires du Yangtsé se mirent en grève, ils luttèrent pendant deux semaines et remportèrent également la victoire.

[13] Après sa fondation en 1921, le Parti communiste chinois se livra à un travail d'organisation parmi les cheminots; en 1922 et 1923 se déroula, sous sa direction, un mouvement de grèves sur les lignes principales du pays. La plus connue fut la grève générale déclenchée le 4 février 1923 par les cheminots de la ligne Pékin-Hankeou pour réclamer la liberté d'organiser un syndicat unifié. Le 7 février, les seigneurs de guerre du Peiyang, Wou Pei-fou et Siao Yao-nan, soutenus par l'impérialisme britannique, déclenchèrent contre les ouvriers en grève une féroce répression, connue depuis dans l'histoire de la Chine sous le nom d'Incident sanglant du 7 Février.

[14] Les Houillères de Kailouan était la dénomination générale donnée aux mines de Kaiping et de Louantcheou dans la province du Hopei. Elles constituent un important bassin qui occupait alors plus de 50.000 ouvriers. Quand les impérialistes britanniques se furent emparés des mines de Kaiping, à l'époque du Mouvement des Yihotouan en 1900, les patrons chinois créèrent la Compagnie houillère de Louantcheou. Par la suite, les mines de Kaiping et de Louantcheou furent placées sous une direction générale unique, si bien qu'elles tombèrent sous le contrôle exclusif des impérialistes britanniques. La grève des Houillères de Kailouan eut lieu en octobre-novembre 1922. La grève des Houillères de Tsiaotsouo, situées dans le nord du Honan et également contrôlées par les impérialistes britanniques, éclata en juillet 1925. Cette grève, qui fit écho au Mouvement du 30 Mai, dura plus de sept mois.

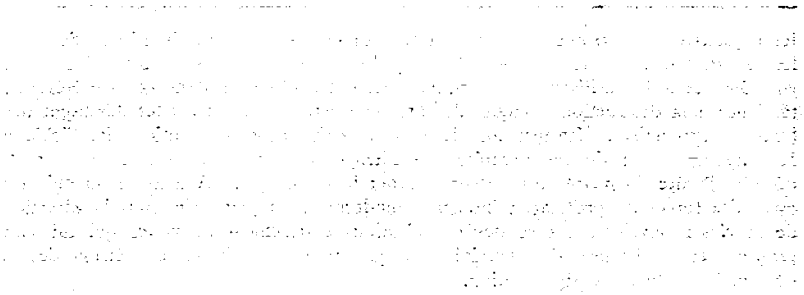
[15] Shameen, ancienne concession des impérialistes britanniques à Canton. En juillet 1924, les impérialistes britanniques qui contrôlaient Shameen introduisirent une nouvelle réglementation policière, aux termes de laquelle les citoyens chinois résidant à Shameen devaient montrer un laissez-passer avec leur photographie chaque fois qu'ils entreraient dans la concession ou en sortiraient, tandis que les étrangers pouvaient circuler librement. Le 15 juillet, les ouvriers de Shameen déclenchèrent une grève pour protester contre cette discrimination. Finalement, les impérialistes britanniques se virent contraints d'annuler leur nouvelle réglementation policière.

[16] Après les événements de Changhaï du 30 mai 1925, une grève générale éclata dans cette ville le 1er juin, puis une autre à Hongkong le 19 juin. Plus de 200.000 travailleurs participèrent à celle de Changhaï et 250.000 à celle de Hongkong. Cette dernière, qui bénéficia de l'appui du peuple tout entier, dura un an et quatre mois; c'est la plus longue grève qu'ait jamais connue l'histoire du mouvement ouvrier mondial.

[17] Aujourd'hui province du Hopei.

[18] Le *Sanbobouei* (Société de la Triade), le *Keblaobouei* (Société des Frères), le *Tataobouei* (Société des Cimeterres), le *Tsailibouei* (Société pour une Vie rationnelle), le *Tsingpang* (Clan bleu) étaient des sociétés secrètes primitives ramifiées dans la masse de la population. Ces organisations rassemblaient essentiellement des paysans ruinés, des artisans en chômage, des éléments du *Lumpenproletariat*. Dans la Chine féodale, les liens qui unissaient tous ces éléments tenaient souvent à des pratiques religieuses ou superstitieuses. Une forme d'organisation patriarcale régissait ces sociétés aux appellations diverses; certaines d'entre elles disposaient d'armes. Leurs membres s'efforçaient de s'assurer une entraide dans les différentes circonstances de l'existence et utilisèrent, à certains moments, ces sociétés pour organiser la lutte contre les oppresseurs: bureaucrates et propriétaires fonciers. Il est toutefois évident qu'en adhérant à ces organisations d'un caractère rétrograde,

les paysans et les artisans ne pouvaient trouver une issue à leur situation. Souvent, les propriétaires fonciers et les despotes locaux réussirent sans difficulté à les contrôler et à les utiliser, et on pouvait en outre observer dans ces sociétés une tendance à la destruction aveugle, de sorte que certaines d'entre elles devinrent des forces réactionnaires. En 1927, lors de son coup d'Etat contre-révolutionnaire, Tchiang Kaï-chek se servit de ces organisations rétrogrades comme d'un instrument pour détruire l'unité du peuple travailleur et saper la révolution. A la suite du puissant essor des forces du prolétariat industriel moderne, la paysannerie, sous la direction de la classe ouvrière, a créé des organisations entièrement nouvelles qui lui sont propres, et l'existence de semblables organisations primitives et rétrogrades a désormais perdu toute signification.



RAPPORT SUR L'ENQUETE MENEE DANS LE HOUNAN A PROPOS DU MOUVEMENT PAYSAN*

(Mars 1927)

L'IMPORTANCE DE LA QUESTION PAYSANNE

Au cours de mon récent voyage dans le Hounan[1], j'ai fait une enquête sur place concernant la situation dans cinq districts: Siangtan, Sianghsiang, Hengchan, Liling et Tchangcha. Pendant trente-deux jours, du 4 janvier au 5 février, dans les villages et les chefs-lieux de district, j'ai convié à des entretiens des paysans ayant de l'expérience ainsi que des militants du mouvement paysan, et j'ai écouté attentivement ce qu'ils me rapportaient; cela m'a permis de recueillir un ample matériel. Bien des aspects du mouvement paysan se sont révélés être l'exact contraire de ce que j'avais eu l'occasion d'entendre de la bouche des hobereaux à Hankeou et à Tchangcha. J'ai vu et entendu bien des choses étonnantes dont je n'avais jamais eu connaissance jusque-là. Je pense qu'on peut en observer de semblables en beaucoup d'endroits.

* Article écrit par le camarade Mao Tsé-toung pour répondre aux attaques lancées, à l'intérieur comme à l'extérieur du Parti, contre la lutte révolutionnaire de la paysannerie. Dans ce but, le camarade Mao Tsé-toung visita la province du Hounan, y enquêta pendant trente-deux jours et rédigea ce rapport. A cette époque, les opportunistes de droite dans les rangs du Parti, avec à leur tête Tchen Tou-sieou, refusèrent d'accepter les vues du camarade Mao Tsé-toung et persistèrent dans leurs conceptions erronées. Leur erreur résidait surtout dans le fait qu'effrayés par le courant réactionnaire au sein du Kuomintang ils n'osaient pas soutenir les grandes luttes révolutionnaires de la paysannerie, déjà engagées ou sur le point de l'être. Cédant ainsi devant le Kuomintang, ils préférèrent rejeter l'allié principal de la révolution, la paysannerie, et laissèrent la classe ouvrière et le Parti communiste seuls et sans soutien. Si, au cours de l'été 1927, le Kuomintang se décida à commettre sa trahison, à déclencher sa campagne d'"épuration du Parti" et la guerre contre le peuple, c'est surtout parce qu'il pouvait exploiter ce point faible du Parti communiste.

Nous devons, au plus vite, mettre un terme à tous les propos contre le mouvement paysan et corriger les mesures erronées prises par les autorités révolutionnaires à l'égard de ce mouvement. C'est seulement ainsi qu'on pourra contribuer au développement futur de la révolution. Car l'essor actuel du mouvement paysan est un événement d'une extrême importance. Dans peu de temps, on verra dans les provinces du centre, du sud et du nord de la Chine des centaines de millions de paysans se dresser, impétueux, invincibles, tel l'ouragan, et aucune force ne pourra les retenir. Ils briseront toutes leurs chaînes et s'élanceront sur la voie de la libération. Ils creuseront le tombeau de tous les impérialistes, seigneurs de guerre, fonctionnaires corrompus et concussionnaires, despotes locaux et mauvais hobereaux. Ils mettront à l'épreuve tous les partis révolutionnaires, tous les camarades révolutionnaires, qui auront à prendre leur parti. Nous mettre à la tête des paysans et les diriger? Rester derrière eux en nous contentant de les critiquer avec force gestes autoritaires? Ou nous dresser devant eux pour les combattre? Tout Chinois est libre de choisir une de ces trois voies, mais les événements obligent chacun à faire rapidement ce choix.

ILS S'ORGANISENT

Dans le mouvement paysan du Hounan, on peut grosso modo distinguer deux périodes, du moins pour les districts du centre et du sud de la province, où il a pris de l'ampleur. La première, qui va de janvier à septembre de l'année dernière, a été une période d'organisation. Elle se divise en une phase d'activité clandestine, de janvier à juin, et une phase d'activité au grand jour, de juillet à septembre, lorsque l'armée révolutionnaire avait chassé Tchao Heng-ti[2]. A cette époque, les unions paysannes comptaient seulement 300.000 à 400.000 membres, et les masses qui se trouvaient sous leur direction immédiate dépassaient à peine un million d'individus; il n'y avait encore pratiquement pas de lutte à la campagne, et c'est pourquoi l'on n'avait guère critiqué les unions paysannes dans les différents milieux du pays. Comme les membres des unions paysannes apportaient leur aide à l'armée engagée dans l'Expédition du Nord en lui servant de guides, d'éclaireurs et de porteurs, il arrivait même que des officiers s'exprimaient en termes favorables à l'égard de ces unions. La seconde

période, qui va d'octobre de l'an passé à janvier de cette année, est celle de l'action révolutionnaire. Les effectifs des unions paysannes montèrent en flèche, atteignant 2 millions de membres; quant aux masses placées sous leur direction immédiate, elles s'élevèrent à 10 millions d'individus. En effet, dans la plupart des cas, un seul nom est inscrit pour chaque famille qui adhère aux unions paysannes; à 2 millions de membres correspond donc une masse englobée dans les unions d'environ 10 millions d'individus. Presque la moitié des paysans du Hounan se sont maintenant organisés. Dans des districts tels que Siangtan, Sianghsiang, Lieouyang, Tchangcha, Liling, Ninghsiang, Pingkiang, Siangyin, Hengchan, Hengyang, Leiyang, Tchenhsien et Anhoua, presque tous les paysans sont entrés dans les unions paysannes et ont passé sous leur direction. Groupés dans de vastes organisations, les paysans se sont mis aussitôt à agir, et ces quatre mois ont vu se développer à la campagne une révolution d'une ampleur encore inconnue.

A BAS LES DESPOTES LOCAUX ET LES MAUVAIS HOBEREAUX! TOUT LE POUVOIR AUX UNIONS PAYSANNES!

Les paysans ont porté leur coup principal contre les despotes locaux et les mauvais hobereaux, contre les propriétaires fonciers ayant commis des forfaits; mais ils ont frappé par là même les idées et les institutions patriarcales, les fonctionnaires corrompus et concussionnaires dans les villes et les coutumes détestables à la campagne. Par sa puissance, ce coup a été pareil à un ouragan devant lequel tout doit disparaître ou s'incliner. Finalement, les privilèges millénaires des propriétaires féodaux ont été balayés, et leur dignité, leur prestige complètement détruits. Après le renversement de l'autorité des propriétaires fonciers, les unions paysannes sont devenues les seuls organes existants du pouvoir, et le mot d'ordre: "Tout le pouvoir aux unions paysannes!" a passé dans les faits. On consulte désormais les unions paysannes, même pour des bagatelles comme une dispute entre époux. Aucune affaire ne se règle sans la présence de représentants de l'union paysanne. A la campagne, les unions paysannes exercent leur autorité pratiquement dans tous les domaines. Comme on dit: "Tout ce qu'elles disent, elles le font". Et ceux qui n'en sont pas membres ne

peuvent dire que du bien d'elles; personne ne peut en dire du mal. Quant aux despotes locaux et mauvais hobereaux, aux propriétaires fonciers ayant commis des forfaits, ils n'ont absolument pas droit à la parole; ils n'osent littéralement pas souffler mot. Devant la puissance des unions paysannes, les plus importants des despotes locaux et des mauvais hobereaux ont fui jusqu'à Changhaï, les moins importants jusqu'à Hankeou, ceux qui le sont moins encore à Tchangcha, les plus petits dans les chefs-lieux de district; quant à la lie de cette espèce, elle a dû rester dans les villages et s'en est remise à la bonne grâce des unions paysannes.

— Voici dix yuans, permettez-moi d'adhérer à l'union, implore le mauvais hobereau de petite envergure.

— Fi donc! lui répondent les paysans, on n'a que faire de ton sale argent!

Nombre de propriétaires fonciers, petits et moyens, de paysans riches, et même des paysans moyens, qui étaient contre les unions paysannes, cherchent en vain à y entrer. Il m'est souvent arrivé en bien des endroits de rencontrer de ces gens qui sollicitaient mon appui: "Vous qui êtes mandaté par le chef-lieu de la province, disaient-ils, soyez notre garant!"

Du temps de la dynastie des Tsing, les autorités locales tenaient pour les recensements deux registres: le registre habituel et le registre spécial. Les gens de bonnes mœurs étaient portés sur le registre habituel, les mauvais éléments comme les bandits et les voleurs sur le registre spécial. Et voilà qu'à cet exemple, on voit les paysans, en certains endroits, menacer ceux qui étaient contre les unions paysannes en disant: "Il faut les inscrire sur le registre spécial!"

Ceux qui ont peur d'être portés sur ce registre font tous leurs efforts pour entrer dans l'union paysanne et ne sont tranquilles que lorsqu'ils y sont inscrits comme membres. Mais il arrive souvent que les unions paysannes refusent catégoriquement leur admission, aussi vivent-ils dans une frayeur constante; maintenus à l'écart des unions paysannes, ils se sentent comme des vagabonds sans feu ni lieu; dans les villages, on les appelle les "gens à part". Bref, ces "sociétés paysannes" que beaucoup méprisaient il y a quatre mois sont devenues maintenant des organisations fort honorables. Tous ceux qui, autrefois, s'inclinaient bien bas devant l'autorité des hobereaux s'inclinent maintenant devant le pouvoir des paysans. Il n'est personne qui ne reconnaisse que le mois d'octobre de l'an dernier a marqué la coupure entre deux mondes.

"ÇA VA TRES MAL!" ET "ÇA VA TRES BIEN!"

La révolte des paysans a arraché les hobereaux à leur doux sommeil. Dès que les nouvelles en provenance de la campagne ont atteint les régions urbaines, les hobereaux dans les villes se sont agités. A mon arrivée à Tchangcha, j'ai rencontré toutes sortes de gens et entendu bien des racontars. De la couche moyenne de la société à l'aile droite du Kuomintang, tous s'accordaient à caractériser la situation par ces mots: "Ça va très mal!" Dans l'ambiance tumultueuse créée par ce que disaient les adeptes de l'opinion "ça va très mal", même des gens tout à fait révolutionnaires se sentaient déprimés quand, fermant les yeux, ils imaginaient ce qui se passait à la campagne, et ils jugeaient impossible de nier qu'en effet ça allait "mal". Et ceux qui avaient des idées très avancées disaient: "Oui, ça va mal, mais c'est inévitable en période de révolution". Bref, il n'était possible à personne de nier complètement que ça allait "mal". La réalité, c'est, comme il l'a été dit plus haut, que les larges masses paysannes se sont soulevées pour accomplir leur mission historique, que dans les campagnes les forces démocratiques se sont soulevées pour renverser les forces féodales. La classe patriarco-féodale des despotes locaux, des mauvais hobereaux, et des propriétaires fonciers coupables de forfaits forme la base de cet absolutisme qui dure depuis des millénaires, et c'est sur elle que s'appuient les impérialistes, les seigneurs de guerre et les fonctionnaires corrompus et concussionnaires. Le but véritable de la révolution nationale est précisément de renverser ces forces féodales. Pendant quarante ans, le Dr Sun Yat-sen a consacré toutes ses forces à la révolution nationale; ce qu'il a voulu mais n'a jamais pu réaliser, les paysans l'ont accompli en quelques mois. C'est là un exploit extraordinaire qu'on n'avait jamais réussi jusqu'alors, ni en quarante ans ni même au cours des millénaires. Cela va donc très bien. Il n'y a rien là-dedans qui aille "mal", absolument rien qui aille "très mal". "Ça va très mal!" est évidemment une théorie pour défendre les intérêts des propriétaires fonciers contre les paysans qui relèvent la tête; c'est évidemment une théorie de la classe des propriétaires fonciers pour préserver le vieil ordre féodal et empêcher l'établissement d'un nouvel ordre démocratique; c'est évidemment une théorie contre-révolutionnaire. Aucun camarade révolutionnaire ne doit répéter cette sottise. Si les conceptions révolutionnaires se sont définitivement affermies en vous et s'il vous est arrivé d'aller à la campagne

voir ce qui s'y passe, vous avez dû certainement éprouver une allégresse peu commune. Des milliers et des milliers d'esclaves — les paysans — jettent à terre leurs ennemis qui s'engraissaient à leurs dépens. Ce que font les paysans est absolument juste; ils agissent très bien! "Ça va très bien!" est la théorie des paysans et de tous les autres révolutionnaires. Les camarades révolutionnaires doivent comprendre que la révolution nationale exige un grand bouleversement à la campagne. La Révolution de 1911[3] n'a pas amené ce bouleversement, d'où son échec. Or, un tel bouleversement vient d'avoir lieu et c'est là un facteur important de la révolution, nécessaire à son achèvement victorieux. Tous les camarades révolutionnaires doivent prendre parti pour ce bouleversement, sinon leur position est celle de la contre-révolution.

SUR CE QU'ON APPELLE LES "EXCES"

Il y en a d'autres qui disent: "Bien sûr, il faut créer des unions paysannes, mais elles commettent vraiment trop d'excès". Telle est l'opinion des tenants de la ligne "moyenne". Or, que se produit-il en réalité? Il est vrai que dans les villages les paysans "y vont un peu fort". Devenues l'autorité suprême, les unions paysannes ferment la bouche aux propriétaires fonciers; elles ont réduit en poussière leur prestige — cela revient à dire qu'on a jeté à terre le propriétaire foncier et qu'on lui a mis le pied dessus. Menaçant les despotes locaux et les mauvais hobereaux de les porter sur le registre spécial, les paysans les frappent d'amendes, les chargent de contributions et démolissent leurs palanquins. La foule fait irruption dans les maisons des despotes locaux et des mauvais hobereaux qui sont contre les unions paysannes; on égorge les cochons, on rafle le grain. Il arrive que les paysans viennent chez les despotes locaux et les mauvais hobereaux et se prélassent un moment sur les lits incrustés d'ivoire de leurs filles et de leurs brus. Ils arrêtent des gens à la moindre occasion, les coiffent de grands bonnets de papier et les promènent à travers le village, en disant: "Tu sais à présent à qui tu as affaire, sale hobereau!" Les paysans font ce qu'ils veulent. C'est le monde renversé, et une espèce de terreur règne ainsi à la campagne. C'est ce que certains appellent commettre des "excès", "courber en sens inverse aux fins de redresser", "commettre des actes scandaleux". En apparence, de tels jugements

semblent raisonnables; en réalité, ils sont tout aussi erronés. En premier lieu, si les paysans ont commis de tels actes, c'est qu'ils ont été poussés à bout par les despotes locaux, les mauvais hobereaux, les propriétaires fonciers coupables de forfaits. Ces gens ont de tout temps usé de leur pouvoir pour tyranniser et écraser les paysans; c'est pourquoi ceux-ci ont réagi avec tant de force. Les révoltes les plus violentes, les désordres les plus graves se sont invariablement produits là où les despotes locaux, les mauvais hobereaux, et les propriétaires fonciers coupables de forfaits se sont livrés aux pires outrages. L'œil du paysan voit juste. Les paysans se rendent parfaitement compte si celui-ci est mauvais et si celui-là ne l'est pas, si celui-ci a été particulièrement cruel et si celui-là l'a été moins, s'il faut traiter celui-ci avec rigueur et celui-là avec clémence; il est rare que le châtiment ne corresponde pas à la faute. Deuxièmement, la révolution n'est ni un dîner de gala ni une œuvre littéraire, ni un dessin ni une broderie; elle ne peut s'accomplir avec autant d'élégance, de tranquillité et de délicatesse, ou avec autant de douceur, d'amabilité, de courtoisie, de retenue et de générosité d'âme[4]. La révolution, c'est un soulèvement, un acte de violence par lequel une classe en renverse une autre. La révolution à la campagne, c'est le renversement, par la paysannerie, du pouvoir féodal des propriétaires fonciers. A moins de déployer les plus grands efforts, la paysannerie n'arrivera jamais à renverser le pouvoir des propriétaires fonciers, qui s'est solidement établi au cours des millénaires. Il faut une puissante poussée révolutionnaire à la campagne pour mettre en mouvement les millions de paysans qui formeront une force considérable. Les "excès" dont on vient de parler proviennent justement de cette force engendrée chez les paysans par la puissante poussée révolutionnaire qui s'est développée à la campagne. Dans la seconde période du mouvement paysan (celle de l'action révolutionnaire), ces "excès" sont tout à fait nécessaires. Il s'agit alors d'asseoir l'autorité absolue des paysans, d'interdire toute attaque perfide contre les unions paysannes, de renverser complètement le pouvoir des hobereaux, de jeter ces derniers au sol et même de mettre le pied dessus. Au cours de cette seconde période, tous les actes qualifiés d'"excès" revêtent une importance révolutionnaire. Pour le dire carrément, il est nécessaire que s'établisse dans chaque région rurale une brève période de terreur. Sinon, il serait absolument impossible d'y réprimer l'activité des contre-révolutionnaires et de renverser le pouvoir des hobereaux. Pour redresser quelque chose, on est obligé de le courber en sens inverse; sinon, on ne peut le

rendre droit[5]. Bien que l'opinion de ceux qui critiquent les "excès" se distingue apparemment de celle du premier groupe, elle procède au fond du même point de vue: c'est la théorie même des propriétaires fonciers, au service des seuls intérêts des classes privilégiées. Aussi devons-nous combattre résolument cette théorie qui fait obstacle à l'essor du mouvement paysan et qui, en dernière analyse, sape la révolution.

LE "MOUVEMENT DES VA-NU-PIEDS"

La droite du Kuomintang affirme: "Le mouvement paysan est un mouvement de va-nu-pieds, de fainéants". On peut entendre fréquemment de tels propos à Tchangcha. J'ai eu l'occasion d'entendre à la campagne les hobereaux déclarer: "On peut créer des unions paysannes, mais les gens qui y travaillent actuellement ne valent rien; il faut les remplacer!" Ces propos ne diffèrent aucunement de ceux que tient la droite du Kuomintang; ils se ramènent tous à l'affirmation suivante: on peut organiser le mouvement paysan (du moment qu'on a déjà commencé à le faire, personne n'ose plus en contester l'opportunité), mais les gens qui le dirigent ne valent rien. Les hobereaux comme la droite du Kuomintang vouent une haine particulière à ceux qui dirigent les unions paysannes des échelons inférieurs et les traitent de "va-nu-pieds". En somme, tous ceux que les hobereaux méprisaient autrefois, qu'ils foulaient aux pieds, tous ceux qui ne pouvaient trouver de place dans la société, qui n'avaient pas le droit d'ouvrir la bouche, redressent maintenant la tête — et voilà que non seulement ils redressent la tête mais prennent le pouvoir en main. Ils sont les maîtres dans les unions paysannes des cantons (l'échelon le plus bas de l'organisation). Ils ont transformé ces unions en une force redoutable. Ils ont levé la main, leur main calleuse, sur les hobereaux. Ils attachent les mauvais hobereaux avec des cordes, les coiffent de grands bonnets de papier et les promènent à travers le canton (c'est ce qu'on appelle "conduire par les villages" à Siangtan et à Sianghsiang, "conduire à travers les champs" à Liling). Chaque jour, les accusations publiques, impitoyables qu'ils lancent d'une voix rude parviennent aux oreilles des hobereaux. Ils donnent des ordres et commandent en maîtres. Autrefois, ils étaient inférieurs à tous, ils sont maintenant supérieurs à tous, et c'est ce qu'on appelle le monde renversé.

L'AVANT-GARDE DE LA REVOLUTION

Des considérations contradictoires sur les choses et les gens découlent nécessairement des jugements contradictoires sur ces choses et ces gens. "Ça va très mal!" et "Ça va très bien!", "va-nu-pieds" et "avant-garde de la révolution" en sont de bons exemples.

Il a été dit ci-dessus que les paysans avaient accompli une œuvre révolutionnaire jamais réalisée jusque-là et qu'ils avaient fait un important travail pour la révolution nationale. Mais peut-on dire que toute la paysannerie a pris part à cette grande œuvre révolutionnaire, à cet important travail révolutionnaire? Non. Il y a trois catégories de paysans: les riches, les moyens et les pauvres. Vivant dans des conditions différentes, ils ont également des idées différentes sur la révolution. Au cours de la première période, ce qui plaisait aux paysans riches, c'était d'entendre dire que l'Armée de l'Expédition du Nord avait essuyé une cuisante défaite dans le Kiangsi, que Tchiang Kaï-chek avait été blessé au pied[6] et avait pris l'avion pour retourner dans le Kouangtong[7], que Wou Pei-fou[8] avait repris la ville de Yuétcheou, que les unions paysannes ne tiendraient sûrement pas longtemps et que rien ne sortirait des *trois principes du peuple*[9], parce qu'on n'avait jamais rien connu de semblable. Et quand quelqu'un d'une union paysanne de canton (généralement un des "va-nu-pieds") se rendait chez un paysan riche, registre en main, et lui disait: "Nous vous invitons à adhérer à l'union paysanne", que lui répondait-il? S'il n'était pas tellement hostile, il disait: "L'union paysanne? Ça fait des dizaines d'années que je vis ici, des dizaines d'années que je travaille la terre, jamais je n'ai entendu parler d'une chose pareille, et ça ne m'a pas empêché de manger à ma faim. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne pas vous occuper de toutes ces histoires!" S'il était franchement hostile, il répondait: "Qu'est-ce que c'est que cette union paysanne? L'union de tous ceux qui auront la tête coupée! N'entraînez pas les gens dans une affaire qui peut leur attirer des ennuis!" Mais chose étonnante, les unions paysannes sont maintenant établies depuis des mois et elles ont même osé prendre position contre les hobereaux. Dans le voisinage, elles ont arrêté les hobereaux qui refusaient de remettre leur pipe à opium et les ont promenés à travers les villages. Dans les chefs-lieux de district, on a même exécuté d'importants hobereaux, comme Yen Jong-tsieou de Siangtan et Yang Tche-tseh de Ninghsiang. Pour l'anniversaire de

la Révolution d'Octobre et à l'occasion du rassemblement antibritannique et des grandes célébrations de la victoire de l'Expédition du Nord, on a vu dans chaque canton une dizaine de milliers de paysans, avec des drapeaux, des palanches et des houes, se grouper en des cortèges imposants pour participer aux manifestations de masse. C'est alors seulement que les paysans riches sont tombés dans le désarroi. Aux grandes célébrations de la victoire de l'Expédition du Nord, ils ont entendu proclamer que Kieoukiang avait été prise, que Tchiang Kaï-chek n'était pas blessé et que Wou Pei-fou était finalement défait. Qui plus est, ils ont pu lire, écrits en toutes lettres sur des "affiches rouges et vertes", les mots d'ordre: "Les *trois principes du peuple, wansouei*!" "Les unions paysannes, *wansouei*!" "Les paysans, *wansouei*!" etc. Une vive inquiétude s'est emparée des paysans riches: "Les paysans, *wansouei*? Ces gens-là sont-ils donc considérés comme *wansouei*[10]?" Voilà que les unions paysannes ont pris des airs de maître. Les hommes des unions paysannes ont commencé à dire aux paysans riches: "Vous serez inscrits sur le registre spécial!" ou "Dans un mois, les droits d'admission seront de dix yuans par personne!" Et c'est alors que les paysans riches se sont mis à entrer petit à petit dans les unions paysannes[11]; certains ont versé pour leur adhésion un demi-yuan, voire un yuan entier (alors qu'on n'exigeait que cent sapèques), d'autres n'ont réussi à être admis qu'après avoir trouvé quelqu'un pour parler en leur faveur. Mais bien des entêtés parmi eux n'y ont pas adhéré jusqu'à présent. La majorité de ceux qui adhèrent aux unions paysannes font inscrire les vieillards de leur famille, âgés de soixante ou de soixante-dix ans, parce qu'ils redoutent toujours la "conscription". Une fois entrés dans l'union, les paysans riches ne montrent aucun enthousiasme à travailler pour elle. Ils restent toujours inactifs.

Et les paysans moyens? Ils sont indécis. Ils estiment que la révolution ne leur apportera guère de profit. Ils ont de quoi faire bouillir la marmite, personne ne vient en pleine nuit frapper à leur porte pour réclamer le paiement des dettes. Eux aussi se demandent s'il a jamais existé quelque chose de pareil, et, en eux-mêmes, ils s'interrogent, le sourcil froncé: "Cette union paysanne peut donc tenir?" "Sortira-t-il quelque chose de ces *trois principes du peuple*?" "C'est peu probable!" concluent-ils. Se figurant que tout dépend de la volonté céleste, ils se disent: "Une union paysanne? Mais qui sait si cela agrée au Ciel?" Dans la première période, lorsque les militants des unions paysannes venaient trouver les paysans moyens avec leur

registre et leur disaient: "Nous vous invitons à adhérer à l'union paysanne!", ceux-ci leur répondaient: "Rien ne presse!" Ils n'ont commencé à y entrer qu'au cours de la deuxième période, lorsque les unions paysannes constituaient déjà une grande force. Au sein des unions, ils se conduisent mieux que les paysans riches, mais pour l'instant ils ne sont guère actifs et continuent à rester dans l'expectative. Il est absolument nécessaire que les unions paysannes cherchent à faire adhérer les paysans moyens et renforcent leur travail d'explication parmi eux.

La force principale, dans ce combat dur et obstiné qui se poursuit à la campagne, a toujours été constituée par les paysans pauvres. Durant la phase de travail clandestin comme durant la phase d'activité au grand jour, ils ont toujours mené une lutte énergique. Ce sont eux qui acceptent le plus volontiers la direction du Parti communiste. Ils sont les ennemis jurés des despotes locaux et des mauvais hobereaux et, sans la moindre hésitation, ils prennent d'assaut leurs forteresses. Aux paysans riches, ils déclarent: "Il y a déjà longtemps que nous avons adhéré à l'union paysanne, qu'est-ce que vous attendez pour en faire autant?" Et les paysans riches de leur répondre d'un ton moqueur: "Vous qui n'avez pas même une tuile au-dessus de votre tête, pas même un morceau de terre grand comme une pointe d'épingle, qu'est-ce qui pourrait vous retenir d'adhérer à l'union paysanne?" C'est vrai, les paysans pauvres n'ont rien à perdre. Beaucoup d'entre eux, en effet, "n'ont pas même une tuile au-dessus de leur tête, pas même un morceau de terre grand comme une pointe d'épingle". Pourquoi donc n'entreraient-ils pas dans les unions paysannes? D'après les données recueillies au cours de l'enquête, dans le district de Tchangcha, les paysans pauvres constituent 70 pour cent de la population rurale, les paysans moyens 20 pour cent, les propriétaires fonciers et les paysans riches 10 pour cent. Les paysans pauvres se divisent en deux groupes: les indigents[12] et les pauvres proprement dits[13]. Les indigents constituent 20 pour cent de la population rurale; ce sont ceux qui manquent de tout, c'est-à-dire qui n'ont ni terre, ni argent, ni aucun moyen d'existence et qui sont contraints de s'engager comme soldats, de chercher ailleurs un travail salarié ou de vagabonder en mendiant. Les pauvres proprement dits constituent 50 pour cent de la population rurale; ils comprennent les ouvriers artisanaux, les paysans fermiers (à l'exclusion des paysans fermiers riches) et les paysans semi-propriétaires: ils possèdent peu de choses, en d'autres termes, ils ont un peu de terre et quelques ressources, mais les fruits de leur travail ne suffisent pas à assurer leur subsistance; toute l'année, ils

triment et sont en proie aux pires soucis. La masse énorme des paysans pauvres, qui représente 70 pour cent de la population rurale, forme l'épine dorsale des unions paysannes, l'avant-garde dans la lutte pour le renversement des forces féodales, les glorieux pionniers de la grande cause de cette révolution restée si longtemps inachevée. Sans les paysans pauvres (les "va-nu-pieds", comme les appellent les hobereaux), la révolution à la campagne n'aurait jamais pu atteindre l'ampleur qu'elle connaît actuellement; sans eux, il aurait été impossible de renverser les mauvais hobereaux et les despotes locaux et d'accomplir la révolution démocratique. En tant qu'éléments les plus révolutionnaires, les paysans pauvres se sont assuré la direction dans les unions paysannes. Au cours de la première comme de la seconde période, presque tous les postes de présidents et de membres des comités des unions paysannes du dernier échelon ont été occupés par des paysans pauvres (dans le district de Hengchan, le personnel des unions paysannes de canton se répartit ainsi: 50 pour cent d'indigents, 40 pour cent de pauvres proprement dits et 10 pour cent d'intellectuels dans le besoin). Il est absolument nécessaire que le rôle dirigeant dans les unions paysannes revienne aux paysans pauvres. Sans eux, il n'y aurait pas de révolution. Se refuser à reconnaître le rôle des paysans pauvres, c'est se refuser à reconnaître la révolution. Les attaquer, c'est attaquer la révolution. La direction générale donnée à la révolution par les paysans pauvres a toujours été juste. Ils ont battu en brèche le prestige des despotes locaux et des mauvais hobereaux. Ils ont jeté à terre grands et petits despotes locaux et mauvais hobereaux et les ont maintenus sous leurs pieds. Beaucoup de leurs actes qualifiés d'"excès" pendant la période de l'action révolutionnaire n'ont été, au fond, qu'une nécessité de la révolution. Les autorités, les comités du parti[14] et les unions paysannes de certains districts de la province du Hounan ont commis des fautes à cet égard; certains d'entre eux sont allés jusqu'à envoyer des soldats, à la demande des propriétaires fonciers, pour arrêter des membres du personnel des unions paysannes de base. Dans les districts de Hengchan et de Sianghsiang, on a jeté en prison nombre de présidents et de membres des comités des unions paysannes de canton. C'est là une faute extrêmement grave qui encourage l'arrogance des réactionnaires. Pour s'en convaincre, il suffit de constater quelle joie délirante s'empare des propriétaires fonciers locaux coupables de forfaits et combien s'épaissit l'atmosphère de réaction partout où l'on arrête le président ou un membre du comité de l'union paysanne. Nous devons combattre les propos

contre-révolutionnaires sur le "mouvement des va-nu-pieds", sur le "mouvement des fainéants" et veiller en particulier à ne pas aider les despotes locaux et les mauvais hobereaux à attaquer les paysans pauvres. Il est vrai que parmi les paysans pauvres occupant des postes dirigeants il a pu se trouver des gens qui avaient effectivement des défauts, mais d'ores et déjà la majorité d'entre eux se sont corrigés. D'eux-mêmes, ils interdisent expressément les jeux de hasard et luttent contre le banditisme. Là où l'union paysanne est puissante, les jeux de hasard ont totalement cessé et le banditisme a disparu. Il y a des endroits où réellement, comme on dit, on ne prend pas ce qui a été perdu sur le chemin et on ne ferme pas les portes la nuit. D'après une enquête effectuée dans le district de Hengchan, 85 pour cent des paysans pauvres occupant des postes dirigeants sont devenus des éléments entièrement positifs, des hommes capables et énergiques; 15 pour cent d'entre eux seulement ne se sont pas encore totalement débarrassés de certaines de leurs mauvaises habitudes. On peut tout au plus considérer qu'il y a parmi eux "quelques éléments malsains", mais il est absolument inadmissible de faire chorus avec les despotes locaux et les mauvais hobereaux en les traitant tous en bloc de "va-nu-pieds". Seule l'application du mot d'ordre du renforcement de la discipline, mis en avant par les unions paysannes elles-mêmes, permet de résoudre le problème de ces "quelques éléments malsains", en menant un travail de propagande parmi les masses, en éduquant ces gens, en raffermissant la discipline des unions paysannes. Il ne faut en aucun cas envoyer des soldats pour procéder à des arrestations arbitraires; ce serait porter préjudice au prestige des paysans pauvres et par là même encourager l'arrogance des despotes locaux et des mauvais hobereaux. Il convient d'accorder une attention particulière à cette question.

QUATORZE CONQUETES IMPORTANTES

Ceux qui critiquent les unions paysannes disent en général qu'elles ont fait beaucoup de mal. J'ai déjà montré que lorsque les paysans portent des coups aux despotes locaux et aux mauvais hobereaux, ils accomplissent une œuvre authentiquement révolutionnaire et qu'il n'y a là rien de condamnable. Les paysans ont fait beaucoup de choses et, pour répondre à ceux qui les condamnent, il convient d'examiner

soigneusement une à une toutes leurs actions pour voir à quoi elles ont abouti. Après avoir fait le classement et le bilan de leurs activités au cours des derniers mois, j'ai noté que sous la direction des unions paysannes, ils ont réalisé les quatorze conquêtes importantes que voici:

1. L'ORGANISATION DES PAYSANS DANS LES UNIONS PAYSANNES

C'est là la première conquête importante des paysans. Dans des districts comme ceux de Siangtan, de Sianghsiang, de Hengchan, la presque totalité des paysans sont organisés, et il n'existe sans doute pas de "coins perdus" où les paysans ne se soient pas soulevés: ces districts occupent à cet égard la première place. La seconde place est occupée par des districts comme ceux de Yiyang et de Houajong où la majorité des paysans sont organisés, mais où il en existe encore un petit nombre qui ne le sont pas. En troisième position viennent des districts comme ceux de Tchengpou et de Lingling où seule une minorité de paysans sont organisés et où la plupart d'entre eux ne le sont pas encore. La quatrième place est occupée par la partie occidentale du Hounan qui se trouve sous l'autorité de Yuan Tsou-ming[15], région que la propagande des unions paysannes n'a pas encore atteinte et où les paysans de nombreux districts ne sont pas du tout organisés. En général, du point de vue de l'organisation, les districts de la partie centrale du Hounan, autour de Tchangcha, viennent en tête, suivis de ceux de la partie méridionale; dans la partie occidentale, l'organisation ne fait que commencer. Selon les données fournies en novembre dernier par l'union paysanne du Hounan, des organisations avec un effectif total de 1.367.727 membres ont été créées dans 37 des 75 districts de la province. Environ un million de paysans se sont organisés en octobre et en novembre derniers, au moment où les unions paysannes étaient en plein développement, alors qu'en septembre, elles ne comptaient guère que 300.000 à 400.000 membres. En décembre et en janvier, on a assisté à un vigoureux essor du mouvement paysan, si bien qu'à la fin de janvier le nombre total des membres des unions paysannes n'était pas inférieur à 2 millions. Comme, dans la majorité des cas, un seul membre de chaque famille paysanne se fait inscrire à l'union et qu'une famille se compose en moyenne de 5 membres, c'est donc environ 10 millions de personnes qui sont organisées dans les unions. C'est justement cet essor surprenant, accéléré, qui a entraîné l'isolement des despotes locaux et des mauvais hobereaux, des fonctionnaires corrompus et concussionnaires, qui a fait que les gens ont

vu avec stupeur un nouveau monde remplacer l'ancien et qui a engendré une grande révolution à la campagne. C'est là la première conquête importante réalisée par les paysans sous la direction de leurs unions.

2. LE COUP POLITIQUE PORTE AUX PROPRIETAIRES FONCIERS

Ayant créé leurs propres organisations, les paysans ont consacré leurs premiers efforts à dépouiller de son prestige politique la classe des propriétaires fonciers, en particulier les despotes locaux et les mauvais hobereaux, c'est-à-dire à renverser le pouvoir des propriétaires fonciers dans la société rurale et à y établir celui des paysans. C'est une lutte des plus sérieuses et des plus importantes. Dans la seconde période, celle de l'action révolutionnaire, cette lutte joue un rôle capital. Si elle n'est pas victorieuse, il est à coup sûr impossible de remporter la victoire dans la lutte économique pour la réduction des fermages et du taux d'intérêt, pour l'obtention des terres et des autres moyens de production, etc. En de nombreux endroits du Hounan, comme les districts de Sianghsiang, de Hengchan et de Siangtan, la question ne se pose plus, puisque le pouvoir des propriétaires fonciers a été complètement renversé et que les paysans ont établi leur autorité sans partage. Mais dans des districts comme Liling, il existe encore des endroits (par exemple dans les arrondissements de l'ouest et du sud de Liling) où l'autorité des propriétaires fonciers le cède apparemment à celle des paysans, mais s'y oppose en réalité de façon déguisée, du fait que la lutte politique n'y a pas encore atteint l'acuité suffisante. Dans ces endroits, on ne peut pas encore dire que les paysans ont remporté la victoire politique; il faut y mener la lutte politique avec une énergie redoublée, jusqu'à ce que les paysans aient définitivement renversé le pouvoir des propriétaires fonciers. Pour porter aux propriétaires fonciers des coups politiques, les paysans se servent essentiellement des méthodes suivantes:

Les contrôles. S'occupant des finances publiques locales, les despotes locaux et les mauvais hobereaux ont, le plus souvent, dissipé ces fonds en cachette et maquillé les comptes. Et maintenant les paysans utilisent les contrôles pour mettre à la raison de nombreux despotes locaux et mauvais hobereaux. En bien des endroits, on a créé des commissions de contrôle spécialement chargées d'engager des poursuites contre les despotes locaux et les mauvais hobereaux. A peine ceux-ci voient-ils apparaître une telle commission qu'ils se mettent à trembler. La campagne de contrôle a pris une ampleur considérable

dans tous les districts où s'est développé le mouvement paysan; son importance ne réside pas tellement dans le recouvrement des sommes détournées que dans la divulgation des crimes des despotes locaux et des mauvais hobereaux, ce qui détruit leur influence politique et sociale.

Les amendes. Ces opérations de contrôle ont permis de déceler des abus comme détournements de fonds, actes de cruauté à l'égard des paysans dans le passé, activités de sape contre les unions paysannes dans le présent, infractions à l'interdiction des jeux de hasard et refus de remettre les pipes à opium. Dans tous ces cas, les paysans décident que tel despote local devra verser telle somme, tel mauvais hobereau telle autre. Ces amendes vont de plusieurs dizaines à plusieurs milliers de yuans. Bien entendu, les despotes locaux et les mauvais hobereaux ainsi frappés d'amendes par les paysans perdent complètement la face.

Les contributions en argent. A l'égard des propriétaires fonciers cupides et cruels, on a recours aux contributions en argent; les sommes ainsi recueillies vont alimenter les caisses de secours aux pauvres, ou servent à l'organisation de coopératives, de caisses de prêts aux paysans ou à d'autres besoins. La contribution en argent constitue également une sorte de châtiment, quoique plus doux que l'amende. Pour éviter des désagréments, nombre de propriétaires fonciers versent d'eux-mêmes de l'argent aux unions paysannes.

Les "interrogatoires". Si quelqu'un a fait aux unions paysannes, par l'acte ou la parole, un tort de moindre gravité, les paysans font irruption en groupe dans sa demeure et le soumettent à un interrogatoire mené sans rigueur excessive. Il s'en tire généralement en s'engageant par écrit, en termes explicites, à ne plus jamais porter préjudice, en paroles ou en actes, au prestige des unions paysannes.

Les "démonstrations de force". Il arrive assez souvent que les paysans organisent une démonstration massive de force contre un despote local ou un mauvais hobereau restés hostiles aux unions paysannes. Ils mangent dans sa maison et, dans ce cas, l'affaire ne se termine pas sans que quelques cochons passent de vie à trépas et que les réserves alimentaires du maître de céans subissent une bonne saignée. Récemment, à Makiaho, dans le district de Siangtan, une foule groupant près de 15.000 personnes a fait une visite punitive à six familles de mauvais hobereaux. En quatre jours, on égorgea plus de 130 de leurs cochons. De telles démonstrations se terminent généralement par l'imposition d'une amende.

Les "défilés en grands bonnets" à travers les villages. C'est là une mesure appliquée partout et très fréquemment. On coiffe les

despotes locaux et les mauvais hobereaux de grands bonnets de papier portant cette inscription: despote local Un tel ou mauvais hobereau Un tel. Puis on les attache à une corde, et on les promène ainsi au milieu d'un grand concours de peuple. Parfois, pour attirer l'attention sur ces cortèges, on tape sur des gongs et on brandit des oriflammes. C'est ce châtiment qui effraie le plus les despotes locaux et les mauvais hobereaux. Celui qui a défilé ainsi, ne fût-ce qu'une fois, affublé de son grand bonnet, n'a plus droit à aucun respect et ne peut jamais plus relever la tête. C'est pourquoi les richards préfèrent payer une amende plutôt que de coiffer le bonnet. Mais lorsque les paysans leur refusent cette possibilité, ils sont bien obligés, bon gré mal gré, de s'en laisser coiffer. Une union paysanne de canton a ainsi fait preuve de beaucoup d'esprit. Elle s'était saisie d'un mauvais hobereau et lui avait déclaré que le jour même on le coifferait du bonnet. Le mauvais hobereau en devint noir de frayeur. Alors l'union paysanne décida de ne pas le coiffer le jour même, estimant que si on lui faisait subir sa peine immédiatement il se raidirait devant son sort et cesserait de redouter le châtiment. Aussi le renvoya-t-on chez lui en ajournant l'exécution de sa peine. Ignorant quel jour exactement on le coifferait du grand bonnet, ce mauvais hobereau ne put retrouver le calme et jour après jour fut en proie aux plus vives alarmes.

Les incarcérations dans les prisons de district. Ce châtiment est bien plus lourd que le port des grands bonnets. Les despotes locaux et les mauvais hobereaux arrêtés sont envoyés dans les prisons de district. On demande aux chefs de district de les garder en détention et de les faire passer en jugement. En ce qui concerne les incarcérations, les choses ont donc changé: autrefois, c'étaient les hobereaux qui envoyaient les paysans en prison; maintenant, c'est l'inverse.

Les "bannissements". Les paysans ne sont guère enclins à bannir les despotes locaux et les mauvais hobereaux qui ont commis des crimes révoltants, mais cherchent plutôt à les arrêter ou à les exécuter. Aussi, dans la crainte d'un tel sort, ceux-ci prennent-ils la fuite. Presque tous les principaux despotes locaux et mauvais hobereaux des districts où s'est développé le mouvement paysan se sont enfuis, ce qui équivaut au bannissement. Les plus importants ont gagné Changhaï, ceux qui le sont moins Hankeou, ceux qui le sont moins encore Tchangcha; les plus petits se sont réfugiés dans les chefs-lieux de district. Parmi tous ces despotes locaux et mauvais hobereaux, ceux qui se sont réfugiés à Changhaï se trouvent le plus en sécurité. A Hankeou, par exemple, on a arrêté et renvoyé chez eux trois mauvais hobereaux qui s'étaient

enfuis du district de Houajong. Quant à ceux qui se sont réfugiés à Tchangcha, leur situation est encore plus difficile: ils vivent sous la menace constante d'être appréhendés par les étudiants de leurs districts qui poursuivent leurs études à Tchangcha. Lorsque j'étais dans cette ville, j'ai ainsi assisté moi-même à l'arrestation de deux mauvais hobereaux. Quant aux petits despotes locaux et mauvais hobereaux qui se sont cachés dans les chefs-lieux de district, il est facile de les découvrir, car la paysannerie y a des yeux et des oreilles en grand nombre. Le gouvernement du Hounan éprouvant des difficultés dans les finances, les autorités intéressées les ont attribuées au fait que les paysans ont chassé les riches de la campagne et que par conséquent il n'était pas facile de faire rentrer l'argent; on peut se rendre compte par là à quel point était intenable la situation des despotes locaux et des mauvais hobereaux dans leur village.

Les exécutions. Les paysans n'ont recours à cette mesure qu'à l'égard des despotes locaux et des mauvais hobereaux de très grande importance et l'appliquent d'entente avec le reste de la population. C'est ainsi que, sur l'insistance des paysans et d'autres couches de la population, les autorités ont procédé à l'exécution de Yang Tche-tseh (district de Ninghsiang), de Tcheou Kia-kan (district de Yuéyang), de Fou Tao-nan et de Souen Po-tchou (district de Houajong). Dans le district de Siangtan, les paysans et les autres couches de la population ont contraint le chef de district à leur livrer le détenu Yen Jong-tsieou, qui fut ensuite fusillé par les paysans. Dans le district de Ninghsiang, ce sont les paysans eux-mêmes qui ont tué Lieou Tchao. Actuellement, les nommés Peng Tche-fan (district de Liling), Tcheou Tien-tsiué et Tsao Yun (district de Yiyang) attendent l'arrêt que doit rendre le "Tribunal spécial pour le jugement des despotes locaux et des mauvais hobereaux". L'exécution de tel ou tel important despote local ou mauvais hobereau met en émoi tout le district et se révèle fort efficace pour l'extirpation des survivances féodales. Chaque district compte plusieurs de ces despotes locaux et mauvais hobereaux de premier plan; dans certains districts, on en compte même plusieurs dizaines. Il faut, dans chaque district, exécuter tout au moins quelques despotes locaux et mauvais hobereaux coupables des plus grands forfaits, c'est le seul moyen efficace pour écraser la réaction. Lorsque la force était de leur côté, les despotes locaux et les mauvais hobereaux assassinaient les paysans sans sourciller. Dans le bourg de Sinkang (district de Tchangcha), le chef des corps de défense Ho Mai-tsiuan a exercé son commandement pendant dix ans. Il a fait périr de sa main près

d'un millier de paysans indigents sous le prétexte apparemment louable d'"exécuter les bandits". En quatorze ans, c'est-à-dire depuis 1913, Tang Tsiun-yen et Louo Chou-lin, chefs des corps de défense du bourg de Yintien, dans mon district natal de Siangtan, ont assassiné plus de cinquante personnes et en ont enterré vivantes quatre. Et les deux premières victimes étaient des mendiants absolument innocents. Tang Tsiun-yen déclara: "Commençons toujours avec ces deux vagabonds!" Et c'est ainsi que deux hommes sont morts. Si, dans le passé, les despotes locaux et les mauvais hobereaux ont montré une telle cruauté, s'ils ont instauré le régime de la terreur blanche à la campagne, comment pourrait-on maintenant reprocher aux paysans de fusiller quelques despotes locaux ou quelques mauvais hobereaux et d'y faire régner un peu de terreur pour mater la contre-révolution?

3. LE COUP ECONOMIQUE PORTE AUX PROPRIETAIRES FONCIERS

Interdiction de faire sortir le riz, d'en élever le prix et d'en stocker à des fins de spéculation. C'est là une importante conquête réalisée par les paysans du Hounan, au cours des derniers mois, dans leur lutte économique. Dès octobre dernier, les paysans pauvres ont empêché les propriétaires fonciers et les paysans riches de faire sortir le riz, d'en élever le prix ou d'en stocker à des fins de spéculation. Finalement, ils ont pleinement atteint leurs objectifs: la fuite du riz est arrêtée, les prix ont baissé sensiblement, le stockage clandestin du riz a disparu.

Interdiction d'augmenter les fermages et les dépôts[16]*; agitation en vue de leur réduction.* En juillet et août derniers, lorsque les unions paysannes étaient encore faibles, les propriétaires fonciers, appliquant les vieilles méthodes d'exploitation féroce, ont, les uns après les autres, averti leurs fermiers qu'ils allaient augmenter sans rémission les fermages et les dépôts. Mais dès octobre, comme les unions paysannes avaient déjà accru considérablement leur force et que les paysans se prononçaient à l'unanimité contre l'augmentation des fermages et des dépôts, les propriétaires fonciers n'en ont plus osé souffler mot. Après novembre, les paysans, devenus bien plus forts que les propriétaires fonciers, sont allés plus loin en faisant de la propagande en faveur de la réduction des fermages et des dépôts. Ils disent: "Quel dommage que l'automne dernier, quand on a acquitté les fermages, les unions paysannes n'aient pas encore été assez fortes; nous aurions déjà fait réduire les fermages." Dès à présent, ils mènent une large campagne

de propagande pour la réduction des fermages payables en automne prochain; de leur côté, les propriétaires fonciers essaient de savoir comment s'effectuera la réduction des fermages. En ce qui concerne la réduction des dépôts, elle est déjà en cours dans le district de Hengchan et dans quelques autres.

Interdiction aux propriétaires fonciers de reprendre la terre affermée. En juillet et en août derniers, il arrivait encore fréquemment que les propriétaires fonciers retiraient à certains fermiers la terre qu'ils leur avaient affermée pour la remettre à d'autres. Depuis octobre, aucun n'ose plus le faire. Désormais, il n'est plus question d'une telle pratique; les difficultés ne surgissent que lorsque le propriétaire foncier reprend la terre affermée pour la cultiver lui-même. Dans certains endroits, les paysans interdisent au propriétaire foncier de reprendre sa terre, même s'il a l'intention de la cultiver lui-même. En d'autres endroits, les paysans le lui permettent si c'est vraiment lui qui la cultive; mais dans ce cas les fermiers pourraient être menacés de chômage. Cette question n'a pas encore reçu une solution uniforme.

Réduction du taux d'intérêt. Le taux d'intérêt des prêts a été réduit partout dans le district d'Anhoua, çà et là dans d'autres districts. Néanmoins, là où les unions paysannes sont très fortes, les propriétaires fonciers, qui craignent la "collectivisation", refusent tout prêt aux paysans, et dans les villages on n'a plus guère d'exemples d'octroi de prêts. Actuellement, la réduction du taux des prêts ne s'étend qu'aux anciennes dettes. Non seulement on en réduit le taux d'intérêt, mais on interdit même aux créanciers d'exiger des débiteurs le remboursement des sommes prêtées. Le paysan pauvre déclare: "Ne m'en voulez pas. L'année est bientôt passée. Je vous paierai l'an prochain!"

4. LE RENVERSEMENT DU POUVOIR FEODAL DES DESPOTES LOCAUX ET DES MAUVAIS HOBEREAUX — LA SUPPRESSION DES *TOU* ET DES *TOUAN*[17]

Les anciens organes du pouvoir dans les *tou* (arrondissements) et les *touan* (cantons), en particulier à l'échelon du *tou* qui est juste au-dessous du district, se trouvaient presque entièrement aux mains des despotes locaux et des mauvais hobereaux. Le *tou* avait sous sa juridiction une population de 10.000 à 50.000 ou 60.000 habitants; il possédait ses propres forces armées telles que les corps de défense; il avait le droit de lever des impôts pour son propre compte, par

exemple une contribution foncière supplémentaire[18]; il avait des pouvoirs judiciaires qui l'habilitaient notamment à arrêter, incarcérer, interroger ou condamner des paysans à sa guise. Les mauvais hobereaux qui siégeaient dans ces organismes étaient littéralement de petits tyrans ruraux. Les paysans tenaient moins compte du président de la République, des *toukiun*[19] et des chefs de district que de ces souverains locaux qui constituaient leurs véritables "maîtres"; venaient-ils à toussoter, ces "maîtres", que le paysan savait déjà qu'il devait se tenir sur ses gardes! Mais maintenant, le soulèvement à la campagne a mis fin partout à la puissance des propriétaires fonciers, et tous les organes administratifs ruraux, qui étaient aux mains des despotes locaux et des mauvais hobereaux, se sont tout naturellement écroulés. Les chefs de *tou* et de *touan* se sont cachés et n'osent même pas montrer le bout de leur nez; quand des gens s'adressent à eux pour une quelconque affaire d'intérêt local, ils les renvoient à l'union paysanne en déclarant:

"Ça ne me regarde pas!"

Lorsque les paysans en viennent à parler de ces chefs, ils disent avec colère:

"Ces coquins? Elle est finie, leur chanson!"

Cette expression: "Elle est finie, leur chanson!" caractérise bien la situation des anciens organes administratifs dans les localités rurales balayées par la vague de la révolution.

5. LE RENVERSEMENT DES FORCES ARMEES DES PROPRIETAIRES FONCIERS ET LA CREATION DES FORCES ARMEES DES PAYSANS

Les forces armées des propriétaires fonciers de la province du Hounan, relativement peu nombreuses dans la partie centrale, sont plus importantes à l'ouest et au sud. En comptant en moyenne 600 fusils par district, on arrive à un total de 45.000 pour 75 districts; en réalité, il y en a peut-être encore plus. Dans le centre et le sud du Hounan, c'est-à-dire dans les régions où le mouvement paysan est développé, comme, par exemple, dans les districts de Ninghsiang, de Pingkiang, de Liouyang, de Tchangcha, de Liling, de Siangtan, de Sianghsiang, d'Anhoua, de Hengchan, de Hengyang, la paysannerie s'est soulevée avec un élan si puissant que les propriétaires fonciers ont été incapables de se défendre et que leurs détachements armés se sont pour la plupart rendus aux unions paysannes et soutiennent désormais la paysannerie. Une petite fraction des détachements

armés des propriétaires fonciers garde une attitude neutre tout en penchant vers la capitulation devant les paysans; il en est ainsi, par exemple, dans le district de Paoking. Une autre fraction, peu importante, de ces détachements a une position hostile à l'égard des unions paysannes, comme par exemple dans les districts de Yitchang, de Linwou et de Kiaho; mais vivement attaquée par les paysans, selon toute vraisemblance elle sera bientôt anéantie. Les forces armées arrachées aux mains des propriétaires fonciers réactionnaires seront toutes réorganisées en "unités permanentes des milices de ferme"[20] et placées sous l'autorité des nouveaux organismes ruraux autonomes, qui sont des organes du pouvoir politique de la paysannerie. L'incorporation des anciennes forces armées constitue l'un des aspects de la création des forces armées paysannes. Un second et nouvel aspect de ce travail, c'est l'organisation des détachements de piques auprès des unions paysannes. La pique est formée d'une longue perche dont le bout est garni d'un fer à deux tranchants. Dans le seul district de Sianghsiang, on compte 100.000 de ces piques. Dans d'autres districts (Siangtan, Hengchan, Liling, Tchangcha), leur nombre varie de 70.000 à 80.000, de 50.000 à 60.000 ou de 30.000 à 40.000 par district. Dans tous les districts gagnés par le mouvement paysan, le nombre de ces détachements est en augmentation rapide. Les paysans armés de piques s'organisent en "milices de ferme de premier secours". Ces énormes détachements sont plus forts que les anciens détachements armés dont nous avons parlé plus haut; et cette force qui naît à peine fait déjà trembler tous les despotes locaux et les mauvais hobereaux. Les autorités révolutionnaires du Hounan doivent étendre effectivement cette forme d'organisation des forces armées aux 20 millions d'habitants et plus qui peuplent les 75 districts de la province et faire en sorte que chaque paysan, jeune ou adulte, ait sa pique; et elles ne doivent pas limiter les effectifs de ces détachements en les prenant pour quelque chose de redoutable. Il faut être vraiment par trop couard pour tomber de frayeur à leur vue. Seuls les despotes locaux et les mauvais hobereaux les craignent; les révolutionnaires, eux, n'ont rien à en redouter.

6. LE RENVERSEMENT DE L'AUTORITE DE L'HONORABLE CHEF DE DISTRICT ET DE SES COMMIS

On ne peut épurer l'administration de district que si les paysans eux-mêmes se soulèvent. C'est ce qu'a déjà montré l'exemple du

district de Haifeng, dans le Kouangtong, et, d'une manière plus évidente encore, l'exemple actuel du Hounan. Dans les districts où les despotes locaux et les mauvais hobereaux détiennent le pouvoir, presque tous ceux qui deviennent chefs de district s'avèrent des fonctionnaires corrompus et concussionnaires, mais dans les districts où les paysans se sont déjà soulevés, les chefs de district, quels qu'ils soient, travaillent d'une manière honnête. Dans les districts où j'ai séjourné, les chefs de district sont tenus de consulter d'abord les unions paysannes pour toute affaire qu'ils ont à traiter. Dans les districts où le mouvement paysan est particulièrement fort, la parole de l'union paysanne est douée d'une force littéralement magique. Si l'union exige l'arrestation d'un despote local ou d'un mauvais hobereau le matin, le chef de district n'ose pas la retarder jusqu'à midi; si elle l'exige à midi, il n'ose pas la remettre à l'après-midi. Au premier stade de l'établissement du pouvoir paysan à la campagne, les chefs de district se sont entendus avec les despotes locaux et les mauvais hobereaux pour s'opposer aux paysans. Lorsque l'autorité des paysans est devenue aussi forte que celle des propriétaires fonciers, les chefs de district ont cherché à complaire aux deux côtés: ils acceptaient certaines des décisions des unions paysannes et repoussaient les autres. Ce que j'ai dit précédemment quant à l'effet magique produit par la parole des unions paysannes se rapporte au cas où le pouvoir des propriétaires fonciers était déjà complètement renversé par celui des paysans. Actuellement, la situation politique dans les districts de Sianghsiang, de Siangtan, de Liling et de Hengchan est la suivante:

1) *Toutes les affaires sont décidées par le chef de district et les représentants des organisations révolutionnaires de masse réunis en conseil.* Les conseils, convoqués par le chef de district, se tiennent au bureau de district. Dans certains districts, on les appelle: "Conseils conjoints des organisations publiques et du pouvoir local"; dans d'autres: "Conseils des affaires du district". A ces conseils participent, outre le chef de district, les représentants des organisations suivantes: l'union paysanne, l'union syndicale, l'union des commerçants, l'union des femmes, l'union du personnel des établissements d'enseignement, l'association des élèves et le comité du Kuomintang[21]. Au cours de ces réunions, le chef de district subit l'influence des opinions exprimées par les représentants des organisations de masse et finit toujours par se soumettre à leur volonté. Il ne fait donc aucun doute que dans le Hounan, au niveau des organes du pouvoir de district,

on peut adopter un système démocratique de comité. Par la forme et par le contenu, les organes actuels du pouvoir, à l'échelon du district, sont devenus fort démocratiques. Cette situation ne s'est créée qu'au cours des deux ou trois derniers mois, c'est-à-dire depuis que les paysans se sont soulevés dans toute la campagne et ont renversé le pouvoir des despotes locaux et des mauvais hobereaux. C'est seulement lorsque les chefs de district ont vu que leurs anciens appuis avaient été renversés et qu'ils ne pourraient rester en place sans en trouver de nouveaux qu'ils ont commencé à rechercher les bonnes grâces des organisations de masse, ce qui a abouti à la situation que nous venons d'exposer.

2) *Les juges n'ont presque plus de cas à juger.* Le système judiciaire au Hounan est encore organisé de telle sorte que le chef de district s'occupe de la justice, le juge l'aidant à mener les procès. Pour s'enrichir, les chefs de district et leurs subalternes se livraient à toutes sortes d'abus dans la perception des impôts et des contributions, dans la levée des recrues, tout en pratiquant faux et chantages dans l'examen des affaires civiles et criminelles. Cette dernière rubrique leur procurait les bénéfices les plus réguliers et les plus sûrs. Au cours des derniers mois, avec la chute des despotes locaux et des mauvais hobereaux, les professionnels des tractations juridiques ont disparu. Et comme toutes les affaires des paysans, grandes et petites, se trouvent réglées maintenant par des unions paysannes de différents échelons, les juges de l'administration de district n'ont littéralement plus d'affaires à juger. Un juge du district de Sianghsiang m'a dit: "Lorsqu'il n'y avait pas d'unions paysannes, il arrivait chaque jour une moyenne de 60 affaires civiles ou criminelles à l'administration du district. Depuis la création des unions, il en arrive tout au plus 4 ou 5." Les chefs de district et leurs subalternes ont dû se résigner à voir leur bourse s'aplatir.

3) *Les gardes, les policiers, les commis des administrations de district se sont tous éclipsés et n'osent plus circuler dans les campagnes et se livrer à leurs exactions.* Autrefois, c'étaient les campagnards qui redoutaient les gens des villes et maintenant c'est le contraire. En particulier, cette meute infâme de policiers, de gardes, de commis entretenus par les autorités de district ont peur de circuler dans les campagnes, et lorsqu'ils le font, ils n'osent plus désormais se livrer à leurs exactions; ils tremblent d'effroi à la seule vue des piques paysannes.

7. LE RENVERSEMENT DE L'AUTORITE CLANALE (POUVOIR DU TEMPLE DES ANCETRES ET DU CHEF DU CLAN), DE L'AUTORITE RELIGIEUSE (POUVOIR FONDE SUR LE DIEU PROTECTEUR DE LA CITE ET LES DIVINITES LOCALES) ET DE L'AUTORITE MARITALE

Les hommes se trouvent ordinairement soumis, en Chine, à l'autorité de trois systèmes: 1. Le système d'Etat ou le pouvoir politique: les organes du pouvoir à l'échelon de l'Etat, de la province, du district et du canton. 2. Le système du clan ou le pouvoir clanal: le temple des ancêtres du clan, le temple des ancêtres de la lignée, les chefs de la famille. 3. Le système des puissances surnaturelles ou le pouvoir religieux, constitué par les forces souterraines: le Souverain suprême de l'Enfer, le dieu protecteur de la Cité et les divinités locales, par les forces célestes: dieux et divinités, depuis le Souverain suprême du Ciel jusqu'aux esprits de toute espèce; ensemble, ces forces constituent le système des puissances de l'au-delà. Quant aux femmes, elles se trouvent en outre sous l'autorité des hommes ou le pouvoir marital. Ces quatre formes de pouvoir — politique, clanal, religieux et marital — représentent l'ensemble de l'idéologie et du système féodalo-patriarcaux et sont les quatre grosses cordes qui ligotent le peuple chinois et en particulier la paysannerie. On a montré précédemment comment les paysans ont renversé, à la campagne, le pouvoir des propriétaires fonciers. Ce dernier est le pivot autour duquel gravitent toutes les autres formes de pouvoir. Le renversement du pouvoir des propriétaires fonciers a ébranlé les pouvoirs clanal, religieux et marital. Là où l'union paysanne est forte, le chef du clan et les dispensateurs des ressources du temple des ancêtres n'osent plus brimer les membres cadets du clan et détourner les fonds du temple. Les plus malfaisants d'entre eux ont été renversés en tant que despotes locaux et mauvais hobereaux. Ils n'osent plus infliger ces cruels châtiments corporels, voire ces peines capitales qu'ils appliquaient autrefois, comme la condamnation à la bastonnade, à être noyé ou enterré vivant. La vieille coutume selon laquelle les femmes et les pauvres n'avaient pas le droit de prendre part au repas rituel, dans le temple du clan, a été abolie. Dans la localité de Paikouo, district de Hengchan, les femmes sont entrées en foule dans le temple, s'y sont installées sans cérémonie et ont participé au repas rituel, et les très respectables anciens du clan n'ont rien pu faire d'autre que de les laisser agir à leur guise. Dans un autre endroit, les paysans pauvres qui sont exclus de tels banquets

ont fait irruption dans le temple et ont bu et mangé à satiété, si bien que les despotes locaux et les mauvais hobereaux, tous ces graves messieurs en longue robe, se sont enfuis terrifiés. A mesure que se développe le mouvement paysan, le pouvoir religieux commence à s'écrouler de toutes parts. Les unions paysannes occupent en de nombreux endroits les temples des dieux et les utilisent comme sièges des unions. Partout elles réclament la confiscation de la propriété des temples afin d'organiser des écoles paysannes et de couvrir les dépenses des unions paysannes et qualifient ces ressources de "revenus de la superstition". Dans le district de Liling, le mouvement pour l'interdiction des pratiques superstitieuses et pour la destruction des statues des divinités a déjà pris une ampleur assez considérable. Dans la partie nord de ce district, les paysans ont interdit les processions qui passent de maison en maison en brûlant de l'encens pour apaiser le dieu de la Peste. Dans le temple taoïste de Foupoling, à Loukeou, il y avait beaucoup de statues de divinités, mais comme le comité d'arrondissement du Kuomintang n'y trouvait pas assez de place pour s'installer, on les a entassées dans un coin, petites et grandes pêle-mêle, et les paysans n'ont fait aucune objection. Depuis lors, les sacrifices aux dieux, la pratique des rites religieux et l'offrande de lampes sacrées ne se font plus guère quand il se produit un décès dans une famille. L'initiateur de ce mouvement a été Souen Siao-chan, président d'une union paysanne, désormais terriblement haï par les prêtres taoïstes de la localité. Dans le III[e] arrondissement Nord, paysans et instituteurs ont brisé les statues de divinités du temple de bonzesses de Longfeng et en ont fait du bois pour cuire la viande. Dans l'arrondissement Sud, élèves et paysans ont brûlé plus de trente idoles de bois du Temple de Tongfou. Seules deux petites effigies de Pao Kong[22] ont échappé: un vieux paysan s'en est saisi. "Ce serait un sacrilège!" a-t-il dit. Dans les endroits où le pouvoir des paysans est prédominant, seuls les vieux et les femmes continuent de croire; les jeunes et les hommes d'âge moyen, eux, ont cessé. Et comme les unions paysannes se trouvent justement aux mains de ces derniers, elles effectuent partout un intense travail pour détruire le pouvoir religieux et la superstition. En ce qui concerne le pouvoir marital, il a toujours été plus faible dans les familles de paysans pauvres, où la situation économique contraint les femmes à prendre une part plus grande au travail que dans les familles des classes aisées; de ce fait, elles avaient plus souvent droit à la parole et à la décision dans les

affaires familiales. Au cours des dernières années, en raison de la misère croissante de l'agriculture, la base même de l'autorité du mari sur la femme s'est trouvée minée. Avec l'apparition du mouvement paysan, les femmes ont maintenant commencé, dans bien des endroits, à créer des unions de paysannes; l'heure est venue pour elles de relever la tête, et le pouvoir marital s'affaiblit de jour en jour. Bref, l'ensemble de l'idéologie et du système féodalo-patriarcaux chancelle devant l'autorité croissante des paysans. Mais, actuellement, les efforts des paysans portent principalement sur la destruction du pouvoir politique des propriétaires fonciers. Là où ce pouvoir a été complètement détruit, les paysans sont passés à l'attaque contre le système clanal, contre le système religieux, contre l'assujettissement de la femme à l'homme au sein de la famille. Néanmoins, cette offensive n'en est encore qu'au stade préliminaire, car on ne pourra en finir avec ces trois formes du mal que lorsque les paysans auront remporté une victoire définitive sur le plan économique. C'est pourquoi il nous faut conduire actuellement les paysans à porter leurs plus grands efforts sur la lutte politique pour renverser complètement le pouvoir des propriétaires fonciers. Puis, nous devons commencer sans tarder la lutte économique pour résoudre d'une manière radicale le problème de la terre et les autres problèmes économiques de la paysannerie pauvre. En ce qui concerne le système clanal, les superstitions et l'inégalité entre l'homme et la femme au sein de la famille, ils disparaîtront d'eux-mêmes avec la victoire dans les domaines politique et économique. Si, par contre, nous faisons trop d'efforts pour les abolir arbitrairement et prématurément, les despotes locaux et les mauvais hobereaux ne manqueront pas d'en prendre prétexte pour faire de la propagande contre-révolutionnaire en déclarant que "les unions paysannes ne respectent pas les ancêtres", qu'"elles bafouent les dieux et détruisent la religion", qu'"elles veulent collectiviser les femmes", tout cela en vue de saper le mouvement paysan. Nous en avons un exemple éclatant dans les faits qui se sont produits récemment dans le district de Sianghsiang, province du Hounan, et dans le district de Yangsin, province du Houpei, où les propriétaires fonciers ont exploité l'opposition des paysans à la destruction des statues de divinités. Ce sont les paysans eux-mêmes qui ont érigé ces statues, et le temps viendra où ils les abattront de leurs propres mains; il n'est nul besoin que d'autres le fassent pour eux prématurément. La politique en matière de propagande que les communistes doivent suivre

dans cette question est celle-ci: "Bander l'arc et ne pas tirer, juste indiquer le geste"[23]. Il faut que ce soient les paysans eux-mêmes qui détruisent les effigies des divinités, les temples des femmes qui n'ont pas voulu survivre à leur mari, les arcs érigés en l'honneur des épouses chastes et des veuves fidèles; ce serait une erreur de se substituer aux paysans dans cette affaire.

J'ai eu, moi aussi, l'occasion de m'occuper de la propagande à la campagne contre les superstitions. J'ai dit:

"Si on croit aux horoscopes, c'est qu'on espère un sort meilleur; si on croit à la géomancie, c'est qu'on espère une influence bénéfique de l'emplacement des tombeaux des ancêtres. Cette année, en quelques mois, les despotes locaux, les mauvais hobereaux et les fonctionnaires corrompus et concussionnaires ont tous été renversés. Se peut-il qu'il y a quelques mois encore la chance leur ait souri et que le bon emplacement des tombeaux de leurs ancêtres leur ait été bénéfique, mais que, subitement, ces derniers mois, la chance ait tourné et les tombeaux de leurs ancêtres cessé d'être bénéfiques? Les despotes locaux et les mauvais hobereaux parlent de vos unions paysannes en ces termes: 'Comme c'est curieux! Le monde est aujourd'hui aux membres de comité. Voyez, on ne peut même pas aller uriner sans tomber sur l'un d'eux!' Et c'est vrai, en ville, à la campagne, dans les syndicats, dans les unions paysannes, au Kuomintang, au Parti communiste, partout on retrouve les siens, membres de comités exécutifs. Le monde est en effet aux membres de comité. Mais est-ce dû aux horoscopes et à l'emplacement des tombeaux des ancêtres? Comme c'est étrange! Voilà que soudain les horoscopes propres à chacun de ces miséreux de la campagne sont devenus favorables, et que soudain les tombeaux de leurs ancêtres se sont mis à leur être bénéfiques! Et les dieux? Vénérez-les tant que vous voudrez. Mais si vous n'aviez que le dieu Kouan[24] et la déesse de la Miséricorde et pas d'unions paysannes, auriez-vous pu renverser les despotes locaux et les mauvais hobereaux? Ce sont des dieux et des déesses bien piètres. Vous les avez vénérés pendant des siècles, mais aucun d'eux, pour vous être agréable, n'a jamais renversé un seul despote local, un seul mauvais hobereau! Maintenant vous voulez qu'on vous réduise les fermages. Permettez-moi de vous poser une question: Comment comptez-vous y parvenir? En croyant aux dieux ou en croyant dans les unions paysannes?"

Mes paroles firent éclater de rire les paysans.

8. L'EXTENSION DE LA PROPAGANDE POLITIQUE

Est-ce qu'il aurait été possible, même en créant une dizaine de milliers d'écoles des sciences juridiques et politiques, de donner en si peu de temps à tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, jusque dans les villages les plus éloignés et les coins les plus perdus, une éducation politique, comme l'ont justement fait les unions paysannes? Je ne le pense pas. Les mots d'ordre politiques: "A bas l'impérialisme!" "A bas les seigneurs de guerre!" "A bas les fonctionnaires corrompus et concussionnaires!" "A bas les despotes locaux et les mauvais hobereaux!" volent littéralement sans avoir besoin d'ailes; ils s'emparent des masses innombrables des campagnes, jeunes, adultes, vieillards, femmes, enfants, se gravent dans leur esprit et finissent par apparaître sur leurs lèvres. Si vous voyez un groupe d'enfants en train de jouer et que l'un d'entre eux, écarquillant les yeux, tapant du pied, brandissant le poing, se querelle avec un autre, vous entendrez à coup sûr ce cri perçant: "A bas l'impérialisme!"

Dans le district de Siangtan, quand les enfants qui gardent les buffles se mettent à jouer à la guerre, l'un d'eux fait Tang Cheng-tche et l'autre Yé Kai-hsin[25]. Un moment après, l'un est vaincu et l'autre le poursuit; le vainqueur est Tang Cheng-tche, le fuyard Yé Kai-hsin. Quant à la chanson: "A bas les puissances impérialistes! . . .", presque tous les enfants des villes et même de nombreux enfants de la campagne savent la chanter.

A la campagne, certains paysans peuvent même réciter le testament du Dr Sun Yat-sen. Ils extraient de ce testament des mots ou expressions comme "liberté", "égalité", "*trois principes du peuple*", "traités inégaux" qu'ils appliquent d'une manière assez rigide dans la vie courante. Un beau jour, voilà qu'un individu qui a la mine d'un hobereau rencontre un paysan sur un sentier. Notre homme fait l'important et refuse le passage. Alors le paysan, en colère, lui crie: "Va donc, despote local, mauvais hobereau! Tu ne connais donc pas les *trois principes du peuple*?" Les maraîchers des environs de Tchangcha subissaient constamment les vexations de la police lorsqu'ils amenaient leurs légumes en ville. Mais maintenant, ils ont trouvé une arme: les *trois principes du peuple.* Lorsque les policiers s'apprêtent à les injurier et à les matraquer, les maraîchers ont immédiatement recours pour leur défense aux *trois principes du peuple* et cela ferme le bec aux policiers. A Siangtan, une union paysanne d'arrondissement

ne voulait pas s'entendre avec une union paysanne de canton; alors le président de cette dernière proclama: "Nous sommes contre les traités inégaux que veut nous imposer l'union paysanne d'arrondissement!"

Si la propagande politique a gagné toute la campagne, le mérite en revient entièrement au Parti communiste et aux unions paysannes. Des affiches, des dessins et des prises de parole au contenu facilement accessible, voilà ce qui éduque rapidement et en masse les paysans autant que s'ils s'instruisaient dans une école politique. D'après les informations transmises par les camarades chargés du travail rural, la propagande politique s'est généralisée à l'occasion de trois meetings de masse: les manifestations antibritanniques, la commémoration de la Révolution d'Octobre et les grandes célébrations de la victoire de l'Expédition du Nord. Au cours de ces meetings, la propagande politique s'est manifestée partout où il y avait des unions paysannes, mettant en mouvement toute la campagne et donnant de grands résultats. A l'avenir, il faudra veiller à utiliser toutes les possibilités pour donner aux mots d'ordre simples dont j'ai parlé plus haut un contenu toujours plus riche et un sens toujours plus clair.

9. LES INTERDICTIONS PRONONCEES PAR LES PAYSANS

Dès que les unions paysannes dirigées par le Parti communiste eurent établi leur autorité à la campagne, les paysans se mirent à interdire ou à limiter tout ce qui leur déplaisait. Les cartes, les autres jeux de hasard, l'opium se sont vus interdits de la manière la plus rigoureuse.

Les cartes. Là où les unions paysannes sont puissantes, les jeux de cartes, ainsi que le majong et les dominos, ont été complètement interdits.

Dans le XIV^{e} arrondissement du district de Sianghsiang, une union paysanne d'arrondissement a fait brûler deux paniers pleins de plaques de majong.

Si vous allez à la campagne, vous verrez qu'on ne joue plus du tout à cela, et ceux qui enfreignent cette interdiction sont immédiatement punis, sans la moindre indulgence.

Les autres jeux de hasard. Ce sont les joueurs autrefois les plus invétérés qui interdisent eux-mêmes les jeux de hasard; là où la puissance des unions paysannes est grande, les jeux de hasard ont, eux aussi, totalement disparu.

L'opium. Il est rigoureusement interdit de fumer l'opium. Lorsque les unions paysannes eurent donné l'ordre de remettre les pipes à opium, personne ne s'avisa de désobéir. A Liling, un mauvais hobereau qui n'avait pas remis sa pipe a été arrêté et promené dans les villages.

La campagne de "désarmement" des fumeurs d'opium menée par les paysans ne le cède nullement, par sa rigueur, à la campagne de désarmement des troupes de Wou Pei-fou et de Souen Tchouan-fang[26] par l'Armée de l'Expédition du Nord. Les *"wansouei"* (c'est ainsi que les despotes locaux appellent par dérision les paysans) ont "désarmé", dans les familles des officiers de l'armée révolutionnaire, beaucoup de vieillards respectés, fumeurs d'opium invétérés, qui ne pouvaient se passer de leur pipe. Les *"wansouei"* n'interdisent pas seulement de semer le pavot et de fumer l'opium, mais également de le transporter. De grandes quantités d'opium transportées de la province du Koueitcheou dans celle du Kiangsi en passant par Paoking, Sianghsiang, Yeouhsien et Liling ont été interceptées et brûlées. Mais cela a diminué les revenus du gouvernement. Finalement, l'union paysanne de province, tenant compte de la nécessité d'obtenir des fonds pour assurer le ravitaillement de l'Armée de l'Expédition du Nord, a ordonné aux unions paysannes de base de "différer provisoirement l'interdiction de transporter l'opium". Les paysans en ont toutefois été fort mécontents.

Ces interdictions et ces limitations ne sont pas les seules, il en existe bien d'autres. Nous en citerons encore quelques-unes:

Le "houakou". Ce sont des représentations théâtrales indécentes. Elles sont interdites en bien des endroits.

Les palanquins. Dans beaucoup de districts, et en particulier à Sianghsiang, on a constaté des cas d'agression contre les palanquins. Les paysans détestent qu'on se serve de palanquins, et ils sont toujours prêts à les mettre en pièces, mais les unions paysannes le leur interdisent. Les hommes des unions paysannes expliquent aux paysans: "En vous attaquant aux palanquins, vous permettez seulement aux riches d'économiser de l'argent et vous condamnez au chômage les porteurs. A qui faites-vous du tort, sinon à vous-mêmes?" Les paysans ont très bien compris et ils ont imaginé un autre moyen de punir les richards: ils ont considérablement élevé le tarif des porteurs de palanquins.

La fabrication des alcools et du sucre. Partout, les paysans ont interdit d'utiliser les céréales à la fabrication des alcools et du sucre,

ce qui a provoqué les plaintes incessantes des distillateurs et des raffineurs de sucre. A Foutienpou, district de Hengchan, on n'a pas interdit la fabrication de l'alcool, mais son prix de vente a été fixé si bas que les fabricants de vins et spiritueux n'y trouvant plus de profits, se sont vus obligés d'y renoncer.

Les porcs. Le nombre de porcs que chaque famille peut élever a été limité, car il faut du grain pour les nourrir.

Les poules et les canards. A Sianghsiang, l'élevage des poules et des canards a été interdit, mais les femmes ont protesté. A Yangtang, district de Hengchan, on n'autorise que trois poules ou canards par foyer, et à Foutienpou cinq. Dans bien des endroits, l'élevage des canards est absolument interdit, car non seulement ils consomment le grain, mais encore détruisent les pousses de riz, ils sont donc pires que les poules.

Les festins. Les riches festins sont partout interdits. A Chaochan, district de Siangtan, il a été décidé que les hôtes ne prendraient que des plats de poulet, de poisson et de porc. Il est interdit de servir des plats préparés avec des pousses de bambou, des laminaires et du vermicelle méridional. Dans le district de Hengchan, le nombre des plats à chaque festin ne doit pas dépasser huit. Dans le III^{e} arrondissement Est du district de Liling, il est permis de servir seulement cinq plats; dans le II^{e} arrondissement Nord, trois plats de viande et trois plats de légumes; dans le III^{e} arrondissement Ouest, les banquets de Nouvel An sont interdits. Dans le district de Sianghsiang, il est interdit de servir un "banquet gâteaux aux œufs", bien que ce ne soit nullement là un festin somptueux. Lorsqu'une famille du II^{e} arrondissement de Sianghsiang a donné un pareil banquet pour le mariage du fils, un groupe de paysans a fait irruption dans la demeure de celui qui enfreignait ainsi le règlement et a fait interrompre la fête. Dans le bourg de Kiamo, district de Sianghsiang, on s'abstient de mets recherchés et, pour les sacrifices aux ancêtres, on n'offre que des fruits.

Les bovins. Les bovins sont un trésor pour les paysans. L'aphorisme "Qui tue un bœuf sera un bœuf dans la vie future" est devenu littéralement un précepte religieux; il ne faut donc jamais abattre un bœuf. Avant que les paysans n'arrivent au pouvoir, ils ne pouvaient que recourir au précepte religieux pour s'opposer à l'abattage des bovins, ils n'avaient pas d'autres moyens de l'interdire. Lorsque les unions paysannes ont grandi en autorité, elles ont même étendu leur contrôle aux bovins et en ont interdit l'abattage à la ville. Sur

les six boucheries établies dans le chef-lieu de Siangtan, cinq sont maintenant fermées et la seule qui reste ne vend que de la viande de buffles ou de bœufs abattus parce qu'ils étaient devenus trop faibles ou impropres au travail. Dans tout le district de Hengchan, l'abattage des bovins est rigoureusement interdit. Ainsi, le bœuf d'un paysan s'étant cassé une patte, celui-ci n'osa pas l'abattre sans avoir reçu l'autorisation de l'union paysanne. Lorsque la Chambre de Commerce de Tchoutcheou, sans réfléchir aux conséquences, fit égorger un bœuf, les paysans vinrent à la ville et demandèrent des explications; la Chambre de Commerce dut payer une amende et s'excuser en faisant partir des pétards.

Le vagabondage. A Liling, il est interdit d'aller demander l'aumône de maison en maison en célébrant le Nouvel An ou les divinités locales, ou bien en chantant au son des claquettes. Dans divers autres districts, personne ne pratique plus cette sorte de mendicité, soit qu'elle ait été interdite, soit qu'elle ait disparu d'elle-même. Les "mendiants-extorqueurs" ou "vagabonds", qui se montraient d'ordinaire très agressifs, ont dû désormais s'incliner devant l'autorité des unions paysannes. A Chaochan, district de Siangtan, les vagabonds avaient fait d'un temple du dieu de la Pluie leur repaire habituel, où ils ne reconnaissaient aucune autorité; depuis l'apparition des unions paysannes, ils sont tous partis en douce. Dans le même district, l'union paysanne du canton de Houti a arrêté trois vagabonds et les a forcés à charrier de l'argile pour faire cuire des briques. Des résolutions ont aussi été votées, interdisant les ruineuses coutumes liées aux visites de Nouvel An.

En outre, on a prononcé en différents endroits toute une série d'interdictions d'ordre mineur: dans le district de Liling, par exemple, on a interdit d'organiser des processions et de brûler de l'encens en l'honneur du dieu de la Peste, d'acheter des friandises et des fruits pour en faire des présents rituels, de brûler des vêtements de papier le jour de la Fête des Morts pour apaiser les revenants et de coller sur les portes, à la Nouvelle Année, l'image des divinités qui protègent la maison. Dans la localité de Kouchouei, district de Sianghsiang, on a interdit l'usage de la pipe à eau. Dans le II^{e} arrondissement du même district, il est défendu de faire usage des pétards et de la fusée à trois charges; dans le premier cas, l'amende est de 1,20 yuan et dans le second de 2,40 yuans. La pratique des rites religieux a été interdite dans les VII^{e} et XX^{e} arrondissements, les présents en argent pour les enterrements l'ont été également dans le XVIII^{e} arrondissement. On

peut désigner tout cela du terme général d'interdictions paysannes et il y en a tant qu'il est impossible de les énumérer toutes.

Ces interdictions revêtent une grande importance à un double titre: Premièrement, elles représentent une révolte contre les habitudes sociales nuisibles, telles que les jeux de cartes, les autres jeux de hasard et l'opium, habitudes qui sont nées du milieu politique corrompu de la classe des propriétaires fonciers et disparaissent avec la chute de leur autorité. Deuxièmement, elles sont une forme d'autodéfense contre l'exploitation par les négociants des villes, par exemple, l'interdiction de faire des festins, d'acheter des friandises et des fruits pour en faire des présents rituels, etc. Le prix des produits industriels étant très élevé et celui des produits agricoles très bas, les paysans sont appauvris et exploités sans pitié par les commerçants; pour se défendre, ils sont obligés de se restreindre en tout. Quant à l'interdiction des sorties de grains, elle s'explique par le fait que les paysans pauvres, n'ayant pas assez de grains eux-mêmes, sont obligés d'en acheter sur le marché; aussi veulent-ils empêcher la hausse de ce produit. Tout cela provient du dénuement des paysans et des contradictions entre la ville et la campagne, mais ne signifie nullement que les paysans boycottent les produits industriels ou se refusent à commercer avec la ville par attachement à ce qu'on appelle la théorie de la civilisation orientale[27]. Afin de défendre leurs intérêts économiques, les paysans doivent créer des coopératives de consommation pour l'achat en commun de marchandises. L'aide du gouvernement leur est également nécessaire pour que les unions paysannes puissent créer des coopératives de crédit (de prêt). Alors, bien entendu, les paysans n'auront plus besoin de recourir à l'interdiction des sorties de grains pour en empêcher la hausse, ni de lutter pour protéger leurs intérêts économiques contre l'afflux de certains produits industriels à la campagne.

10. LA SUPPRESSION DU BANDITISME

Je crois que jamais en Chine, depuis Yu, Tang, Wen et Wou jusqu'aux empereurs des Tsing et aux présidents de la République, il n'y a eu de gouvernants disposant d'autant de pouvoir pour liquider le banditisme que les unions paysannes en ont aujourd'hui. Là où celles-ci sont fortes, il n'y a plus trace de bandits. Il est remarquable qu'en bien des endroits, on ne voit même plus de maraudeurs de légumes. Par-ci par-là, on peut encore trouver des voleurs, mais le

banditisme a complètement disparu dans tous les districts où je me suis rendu, même dans ceux qui étaient autrefois infestés de bandits. Cela s'explique par les raisons suivantes: 1. Les bandits ne savent plus où se cacher, parce que partout, dans les montagnes et les vallées, il y a des membres des unions paysannes; au premier appel, "les longues piques" et "les courtes matraques" se réunissent par centaines. 2. Avec le développement du mouvement paysan, le prix du grain a baissé — au printemps dernier, le picul de riz non décortiqué coûtait 6 yuans; cet hiver, il est descendu à 2 yuans — et le problème du ravitaillement de la population ne se pose plus avec tant de gravité. 3. Les membres des sociétés secrètes[28] sont entrés dans les unions paysannes; ils y peuvent ouvertement et légalement jouer leur rôle de héros et donner libre cours au mécontentement qui s'était accumulé en eux, de sorte que les organisations secrètes "*chan, tang, hsiang, chouei*"[29] n'ont plus de raison d'être. En égorgeant les porcs et les moutons des despotes locaux et des mauvais hobereaux et en leur imposant de lourdes contributions et de fortes amendes, ils ont suffisamment l'occasion d'exhaler leur colère contre leurs oppresseurs. 4. Les armées ont recruté un grand nombre de soldats, et de nombreux "hors-la-loi" se sont enrôlés. Ainsi, le banditisme a complètement disparu avec l'essor du mouvement paysan. Même les hobereaux et les riches approuvent cet aspect de l'activité des unions paysannes. Ils disent: "Les unions paysannes? Il faut reconnaître qu'elles peuvent avoir du bon."

L'interdiction des cartes, des autres jeux de hasard et de l'opium ainsi que la suppression du banditisme ont valu aux unions paysannes la sympathie générale.

11. L'ABOLITION DES IMPOSITIONS ECRASANTES

Aussi longtemps que le pays n'est pas unifié, que la puissance de l'impérialisme et des seigneurs de guerre n'est pas renversée, il est impossible de débarrasser les paysans du lourd fardeau des contributions d'Etat, ou, en termes plus explicites, du fardeau des dépenses de guerre de l'armée révolutionnaire. Néanmoins, avec l'essor du mouvement paysan et la chute de l'autorité des despotes locaux et des mauvais hobereaux, les impositions écrasantes, telles que la contribution foncière, qui pesaient sur les paysans lorsque l'administration rurale était aux mains des despotes locaux et des mauvais hobereaux, ont été abolies ou, à tout le moins, réduites. Il convient de ranger également cela au nombre des mérites des unions paysannes.

12. LE MOUVEMENT CULTUREL

De tout temps, la culture a été en Chine un privilège des propriétaires fonciers; les paysans n'y avaient point part. Et pourtant, c'est aux paysans que les propriétaires fonciers doivent leur culture, car tout ce qui la constitue est tiré du sang et de la sueur des paysans. Quatre-vingt-dix pour cent de la population de la Chine n'ont pas accès à la culture et n'ont reçu aucune instruction; et dans ce nombre, les paysans forment l'immense majorité. Avec la chute du pouvoir des propriétaires fonciers à la campagne a commencé le mouvement culturel des paysans. Voyez comme les paysans prennent à tâche maintenant d'ouvrir des écoles du soir, eux qui avaient toujours détesté les écoles. Les écoles "à enseignement étranger" n'avaient jamais été bien vues des paysans. Au temps où je faisais mes études, j'avais l'occasion, lors de mon retour au pays natal, de constater l'opposition des paysans à ces écoles, et il m'arriva d'abonder dans le sens des maîtres et élèves des écoles "à enseignement étranger" et de prendre le parti de celles-ci, ayant toujours l'impression que les paysans avaient plus ou moins tort. C'est seulement en 1925, après avoir passé six mois à la campagne — j'étais déjà communiste et j'avais adopté le point de vue marxiste — que j'ai compris que c'était moi qui m'étais trompé et que les paysans avaient raison. Dans les écoles primaires rurales, les manuels qu'on employait s'inspiraient entièrement des thèmes propres à la ville et ne répondaient pas aux besoins de la campagne. Et les instituteurs se comportaient très mal à l'égard des paysans: au lieu de les aider, ils s'en faisaient détester. C'est pourquoi les paysans préféraient aux écoles modernes (qu'ils qualifiaient d'écoles "à enseignement étranger") les écoles de type ancien (qu'ils appelaient écoles "chinoises"); de même, aux instituteurs des écoles modernes, ils préféraient les instituteurs des écoles de type ancien. On voit actuellement les paysans créer partout des écoles du soir qu'ils appellent écoles paysannes. Dans certains endroits, elles sont déjà ouvertes, dans d'autres, on se prépare à les ouvrir; en moyenne, on en compte une par canton. Les paysans mettent un grand enthousiasme à les créer et elles sont les seules qu'ils considèrent comme les leurs. Les frais d'entretien des écoles du soir sont pris sur les "revenus de la superstition", sur le produit des temples des ancêtres et sur d'autres recettes et propriétés non affectées. Tous ces fonds, les bureaux d'éducation de district comptaient les utiliser pour les écoles modernes — c'est-à-dire les écoles "à enseignement étranger", qui ne répondaient pas aux

besoins des paysans — tandis que les paysans voulaient les employer pour leurs propres écoles. Après discussion, il a été décidé de partager ces fonds qui, en certains endroits, ont même été entièrement remis aux paysans. Avec le développement du mouvement paysan, le niveau culturel des paysans s'est élevé rapidement. Le temps n'est pas loin où l'on verra surgir dans la province des dizaines de milliers d'écoles rurales, et ce sera bien autre chose que les bavardages des intellectuels ou des "éducateurs" sur "la généralisation de l'instruction" qui, malgré le bruit fait autour d'elle, n'a jamais été que du vent.

13. LE MOUVEMENT COOPERATIF

Les paysans ont réellement besoin de coopératives, en particulier de coopératives de consommation, de vente et de crédit. Lorsqu'ils achètent des produits, ils sont exploités par les commerçants, lorsqu'ils vendent leurs récoltes, ils le sont encore une fois; enfin, quand ils empruntent de l'argent ou du riz, ils subissent l'exploitation des usuriers. C'est pourquoi ils sont vivement intéressés à la solution des problèmes d'achat, de vente et de crédit. L'hiver dernier, lorsqu'en raison des opérations militaires sur le Yangtsé les relations commerciales furent interrompues et que le prix du sel monta dans le Hounan, les paysans organisèrent en grand nombre des coopératives pour l'achat du sel. Etant donné que les propriétaires fonciers refusaient de prêter aux paysans, on assistait en de nombreux endroits à des tentatives d'organiser des caisses de crédit. Le gros problème est actuellement l'absence d'un statut type détaillé pour de semblables organisations. Créées localement sur l'initiative des paysans eux-mêmes, souvent elles ne correspondent pas aux principes des coopératives; c'est pourquoi les camarades qui s'occupent du mouvement paysan réclament avec insistance un statut. S'il bénéficie d'une direction adéquate, le mouvement coopératif s'étendra partout, à mesure que se développeront les unions paysannes.

14. LA REPARATION DES ROUTES ET DES LEVEES DE TERRE

Le mérite de ces travaux revient aussi aux unions paysannes. Avant l'apparition des unions paysannes, les routes étaient extrêmement mauvaises à la campagne. Sans argent il est impossible d'en entreprendre la réfection. Et comme les riches refusaient de fournir les fonds indispensables, les routes étaient vouées à l'abandon le plus

complet. Si on faisait quelques réparations, c'était à titre de bienfaisance: on collectait de petites sommes chez les personnes désireuses de "faire une bonne œuvre qui leur soit comptée dans l'autre monde", et on construisait quelques méchantes routes fort étroites. Lorsqu'apparurent les unions paysannes, elles décrétèrent que chaque propriétaire foncier dont les terres étaient en bordure de route devait entreprendre la réfection de celle-ci sur son secteur; de plus, on fixa selon les besoins, dans chaque cas, la largeur qu'elle devait avoir: trois, cinq, sept ou dix pieds. Qui oserait refuser d'exécuter un tel ordre? En peu de temps, on vit apparaître beaucoup de bonnes routes. Et ce n'est pas une œuvre de bienfaisance, mais l'effet de la contrainte. Un peu de contrainte de cet ordre ne fait pas de mal du tout. Il en allait de même des levées de terre. L'implacable propriétaire foncier ne pensait qu'à extorquer tout ce qu'il pouvait à son fermier et n'aurait jamais fait la moindre dépense pour la réparation des levées de terre; il aurait condamné les étangs à l'assèchement et les fermiers à la famine, sans se soucier de rien d'autre que d'encaisser le montant des fermages. Maintenant qu'il y a des unions paysannes, on peut ordonner, sans cérémonie, aux propriétaires fonciers de réparer les levées de terre. Lorsqu'un propriétaire foncier s'y refuse, l'union paysanne lui dit très gentiment: "Très bien, puisque vous ne voulez pas vous charger de la réparation, vous fournirez le riz: un boisseau par homme et par jour!" Mais comme le propriétaire foncier n'y trouverait pas son compte, il se dépêche de faire réparer la levée de terre lui-même. C'est ainsi qu'un grand nombre de levées de terre qui avaient été laissées à l'abandon ont été remises en état.

Telles sont les quatorze conquêtes réalisées par les paysans sous la direction des unions paysannes. Veuillez y réfléchir, amis lecteurs, et dire s'il y a dans tout cela quelque chose qui soit nuisible dans son esprit général et sa portée révolutionnaire. Seuls, je pense, les despotes locaux et les mauvais hobereaux peuvent les considérer comme un mal. Aussi est-il bien singulier d'apprendre de Nantchang[30] que MM. Tchiang Kaï-chek et Tchang Tsing-kiang[31] désapprouvent vivement les actions entreprises par les paysans du Hounan. Les leaders de droite du Hounan, Licou Yu-tche[32] et Cie, qui sont du même avis, ont déclaré: "C'est une véritable bolchévisation!" Mais sans ce minimum de bolchévisation, comment parler de révolution nationale! Tous ces appels quotidiens pour "éveiller les masses populaires" et cette terreur mortelle quand celles-ci se réveillent réellement, n'est-ce pas la célèbre histoire de Maître Cheh et son amour pour les dragons[33]!

NOTES

[1] Le Hounan était à cette époque le centre du mouvement paysan en Chine.

[2] Agent des seigneurs de guerre du Peiyang, il gouvernait la province du Hounan. En 1926, il fut renversé par l'Armée de l'Expédition du Nord.

[3] Révolution bourgeoise qui renversa le gouvernement autocratique des Tsing. Le 10 octobre 1911, une partie de la Nouvelle Armée qui avait subi l'influence de la révolution se souleva à Woutchang. Puis, des sociétés révolutionnaires de la bourgeoisie et de la petite bourgeoisie ainsi que les larges masses des ouvriers, des paysans et des soldats firent écho avec enthousiasme à ce soulèvement dans différentes provinces, ce qui entraîna bientôt l'écroulement du régime réactionnaire des Tsing. En janvier 1912, le Gouvernement provisoire de la République chinoise fut proclamé à Nankin et Sun Yat-sen devint président provisoire de la République. La monarchie féodale qui avait régné sur la Chine pendant plus de deux mille ans fut abolie, et la conception d'une république démocratique commença à s'implanter dans les esprits. Mais la bourgeoisie qui dirigeait cette révolution avait une forte tendance au compromis. Au lieu de soulever les larges masses paysannes pour renverser la domination féodale de la classe des propriétaires fonciers à la campagne, elle céda, sous la pression de l'impérialisme et des forces féodales, le pouvoir à Yuan Che-kai, seigneur de guerre du Peiyang. Et ce fut l'échec de la révolution.

[4] Ce sont là les vertus de Confucius, telles que les énumère un de ses disciples.

[5] La vieille expression chinoise "courber en sens inverse aux fins de redresser" était souvent citée dans un sens péjoratif pour paralyser l'action des hommes en n'autorisant qu'à réformer l'ordre établi et non à le briser. Ce qui respectait ces limites était qualifié de "droit", mais ce qui visait à briser l'ordre ancien était considéré comme "courbé". Ce genre de théorie est le fait des réformistes, des opportunistes dans les rangs de la révolution. Le camarade Mao Tsé-toung réfute ici cette théorie réformiste. Ce passage de son texte: "Pour redresser quelque chose, on est obligé de le courber en sens inverse; sinon, on ne peut le rendre droit" signifie que pour en finir avec le vieil ordre féodal, il faut employer des méthodes fondées sur l'action révolutionnaire des masses et non des méthodes réformistes ou révisionnistes.

[6] Au cours de l'hiver 1926 et du printemps 1927, lorsque l'Armée de l'Expédition du Nord atteignit le bassin du Yangtsé, Tchiang Kaï-chek ne s'était pas encore pleinement dévoilé comme un contre-révolutionnaire, et les masses paysannes continuaient de le considérer comme un révolutionnaire. Quant aux propriétaires fonciers et aux paysans riches, ils étaient mécontents de lui et répandaient le bruit qu'il avait été blessé au pied et que l'Armée de l'Expédition du Nord avait été défaite. Tchiang Kaï-chek ne fut complètement démasqué qu'après son coup d'Etat contre-révolutionnaire du 12 avril 1927 à Changhaï et ailleurs, lorsqu'il se mit à massacrer les ouvriers, à réprimer les paysans et à persécuter le Parti communiste. Dès lors, les propriétaires fonciers et les paysans riches commencèrent à le soutenir.

[7] Le Kouangtong fut la première base de la révolution lors de la Première guerre civile révolutionnaire (1924-1927).

[8] Un des représentants les plus connus des seigneurs de guerre du Peiyang. Comme Tsao Kouen, qui se rendit célèbre par son élection à la présidence de la République en 1923, obtenue à force de prodiguer des pots-de-vin, Wou Pei-fou appartenait à la clique du Tcheli; grâce à son appui, Tsao Kouen devint chef de cette clique. Leurs contemporains les groupaient d'ailleurs sous le même nom: "Tsao-Wou". Après avoir défait, en 1920, Touan Ki-jouei, seigneur de guerre de

la clique de l'Anhouei, Wou Pei-fou s'assura le contrôle du gouvernement des seigneurs de guerre du Peiyang à Pékin, en tant qu'agent de l'impérialisme anglo-américain. Le 7 février 1923, il réprima férocement la grève des cheminots de la ligne Pékin-Hankeou. En 1924, au cours de la guerre intestine entre la clique du Tcheli et celle du Fengtien, il fut vaincu par Tchang Tsouo-lin et perdit le pouvoir à Pékin. Néanmoins, en 1926, à l'instigation des impérialistes japonais et britanniques, il fit alliance avec Tchang Tsouo-lin, ce qui lui permit de reprendre le pouvoir. Il fut le premier ennemi défait par l'Armée de l'Expédition du Nord après qu'elle eut quitté le Kouangtong en 1926.

[9] Les *trois principes du peuple* sont les principes et le programme avancés par Sun Yat-sen sur les questions du nationalisme, de la démocratie et du bien-être du peuple dans la révolution démocratique bourgeoise en Chine. En 1924, dans le Manifeste du Ier Congrès national du Kuomintang, congrès caractérisé par la coopération entre le Kuomintang et le Parti communiste, Sun Yat-sen formula à nouveau ses *trois principes du peuple*, interpréta le nationalisme comme l'opposition à l'impérialisme et se déclara pour un soutien actif aux mouvements des ouvriers et des paysans. Les anciens *trois principes du peuple* devinrent ainsi les nouveaux *trois principes du peuple*, comportant les trois thèses politiques fondamentales: alliance avec la Russie, alliance avec le Parti communiste et soutien aux paysans et aux ouvriers. Les nouveaux *trois principes du peuple* ont fourni la base politique pour la coopération entre le Parti communiste chinois et le Kuomintang pendant la Première guerre civile révolutionnaire.

[10] "*Wansouei*" signifie littéralement: "Dix mille ans". On l'emploie comme exclamation, avec le sens de "Vive!" Or, cette même expression était autrefois employée lorsqu'on s'adressait au souverain avec le sens de "Majesté!" De là le jeu de mots "Les paysans, *wansouei*?" c'est-à-dire: "Les paysans sont-ils donc devenus les souverains?"

[11] En 1927, les masses paysannes ignoraient encore qu'il ne fallait pas laisser entrer les paysans riches dans les unions paysannes.

[12] Dans la catégorie des indigents, dont parle le camarade Mao Tsé-toung, entrent les salariés agricoles (prolétaires ruraux) et les éléments du *Lumpenproletariat* de la campagne.

[13] Il s'agit ici du semi-prolétariat rural.

[14] Il s'agit des comités de district du Kuomintang de cette époque.

[15] Seigneur de guerre du Koueitcheou qui exerçait son autorité sur la partie occidentale du Hounan.

[16] Un fermier versait généralement à son propriétaire foncier, comme condition de fermage, un dépôt en espèces ou en nature qui représentait souvent la majeure partie de la valeur de la terre. Bien que ce dépôt fût considéré comme une garantie pour le paiement de la location, il constituait en fait une exploitation supplémentaire.

[17] Les anciens organes administratifs des *tou* et des *touan* étaient des instruments dont se servaient les propriétaires fonciers pour exercer leur domination sur les paysans.

[18] Le régime des despotes locaux et des mauvais hobereaux exploitait férocement les paysans en percevant, en plus des impôts fonciers réguliers, une taxe sur chaque mou de terre.

[19] Les *toukiun* étaient les chefs militaires installés par la clique dirigeante des seigneurs de guerre du Peiyang dans chaque province. Le *toukiun* disposait de la plénitude des pouvoirs politiques et militaires dans la province, dont il était en fait

le dictateur. De mèche avec les impérialistes, les *toukiun* faisaient régner dans leur fief un ordre féodalo-militaire.

[20] Les unités permanentes des milices de ferme constituent l'une des variétés des organisations armées qui existaient alors à la campagne. L'épithète "de ferme" signifie que presque chaque foyer paysan devait participer à la milice. Après la défaite de la révolution en 1927, les milices de ferme, en bien des endroits, tombèrent aux mains des propriétaires fonciers et se transformèrent en organisations armées contre-révolutionnaires.

[21] A l'époque, beaucoup de comités de district du Kuomintang, dirigés par le Comité exécutif central du Kuomintang établi à Wouhan, faisaient passer dans les faits les trois thèses politiques fondamentales de Sun Yat-sen: alliance avec la Russie, alliance avec le Parti communiste et soutien aux paysans et aux ouvriers, et constituaient des organes du bloc révolutionnaire formé par les communistes, l'aile gauche du Kuomintang et les autres révolutionnaires.

[22] Préfet de Kaifeng, capitale de la dynastie des Song du Nord (960-1127). Il était connu, selon la légende populaire, comme un fonctionnaire d'une grande droiture qui ne craignait point les puissants, un juge impartial et intègre qui sut toujours rendre des verdicts justes.

[23] Ce précepte est tiré de *Mencius*. Sa signification est la suivante: un grand maître du tir à l'arc, lorsqu'il enseigne son art, ne fait que bander la corde sans lâcher la flèche, bien qu'il donne l'impression de vouloir la laisser partir dans la seconde qui suit. L'auteur utilise ce précepte pour indiquer aux communistes qu'ils doivent d'abord éveiller, dans toute sa mesure, la conscience politique des masses et attendre que les paysans eux-mêmes, de leur propre initiative, rejettent leurs croyances superstitieuses et autres coutumes et pratiques nuisibles, et non tenter de le leur imposer ou de se substituer à eux pour le faire.

[24] Dieu Kouan (Kouan Yu, 160-219), guerrier de l'époque des Trois Royaumes qui fut vénéré partout en Chine comme le dieu de la Loyauté et de la Guerre.

[25] Tang Cheng-tche, général qui combattit dans les rangs de la révolution pendant l'Expédition du Nord. Yé Kai-hsin, général de la clique des seigneurs de guerre du Peiyang qui lutta contre la révolution.

[26] Seigneur de guerre qui régnait sur les cinq provinces du Kiangsou, du Tchékiang, du Foukien, du Kiangsi et de l'Anhouei; il se montra un véritable bourreau dans la répression des soulèvements ouvriers de Changhaï. Au cours de l'hiver 1926, ses forces principales furent écrasées par l'Armée de l'Expédition du Nord à Nantchang et à Kicoukiang, province du Kiangsi.

[27] Théorie réactionnaire dont les tenants se prononçaient pour le maintien du mode arriéré de production agricole et de la culture féodale de l'Orient, et s'opposaient à l'utilisation des conquêtes de la science moderne.

[28] Voir "Analyse des classes de la société chinoise", note 18, pp. 18-19 du présent tome.

[29] "*Chan* (montagne), *tang* (temple des ancêtres), *hsiang* (autel), *chouei* (cours d'eau)", mots figurant dans la dénomination de certaines sectes qui faisaient partie des sociétés secrètes primitives.

[30] Quand Nantchang fut pris par l'Armée de l'Expédition du Nord en novembre 1926, Tchiang Kaï-chek saisit l'occasion pour y établir son Haut Commandement. Il groupa autour de lui l'aile droite du Kuomintang et des politiciens de la clique des seigneurs de guerre du Peiyang et, en collusion avec les impérialistes, prépara le complot contre-révolutionnaire contre Wouhan, alors centre de la révolution. Ce fut

finalement le 12 avril 1927, à Changhaï, que Tchiang Kaï-chek exécuta son coup d'Etat contre-révolutionnaire suivi d'une terrible vague de répression.

[31] L'un des chefs de l'aile droite du Kuomintang et l'un des membres du brain-trust de Tchiang Kaï-chek.

[32] Leader de la société *Tsouochch*, important groupement anticommuniste de cette époque, dans le Hounan.

[33] C'est dans le livre de Licou Hsiang (77-6 av. J.-C.): *Sin siu*, écrit sous les Han, que se trouve le récit de Maitre Cheh qui se passionnait pour les dragons: "Maitre Cheh aimait les dragons; ses armes, ses instruments, les sculptures et peintures qui ornaient son palais, tout avait forme de dragon. Un véritable dragon vint à apprendre la chose; il descendit du ciel et jeta un coup d'œil par la fenêtre de Maitre Cheh, mais sa queue passa par la porte. Apercevant le dragon, Maitre Cheh abandonna tout et se mit à courir, fou de terreur et comme halluciné. C'est que Maitre Cheh n'aimait nullement les dragons mais seulement tout ce qui en avait la forme." Le camarade Mao Tsé-toung utilise ici cette métaphore pour montrer que Tchiang Kaï-chek et ses partisans, tout en ayant toujours le mot de révolution à la bouche, en avaient peur en réalité et étaient contre elle.

PERIODE DE
LA DEUXIEME GUERRE CIVILE
REVOLUTIONNAIRE

POURQUOI LE POUVOIR ROUGE PEUT-IL EXISTER EN CHINE?*

(5 octobre 1928)

I. LA SITUATION POLITIQUE DANS LE PAYS

Le régime actuel des nouveaux seigneurs de guerre du Kuomintang demeure un régime de la bourgeoisie compradore dans les villes et de la classe des despotes locaux et mauvais hobereaux dans les campagnes: dans le domaine des relations extérieures, il a capitulé devant l'impérialisme et, en politique intérieure, il a remplacé les anciens seigneurs de guerre par de nouveaux et renforcé l'exploitation économique et l'oppression politique que subissent la classe ouvrière et la paysannerie. La révolution démocratique bourgeoise, commencée dans le Kouangtong, a vu sa direction usurpée à mi-chemin par les compradores et les despotes locaux et mauvais hobereaux, et a aussitôt été déviée vers la contre-révolution; les ouvriers, les paysans, les simples gens de tout le pays, et même la bourgeoisie[1], restent, comme par le passé, sous le joug d'un régime contre-révolutionnaire, sans avoir obtenu le moindre affranchissement politique et économique.

Avant de s'emparer de Pékin et de Tientsin, les quatre cliques des nouveaux seigneurs de guerre du Kuomintang — celles de Tchiang Kaï-chek, du Kouangsi, de Feng Yu-siang et de Yen Si-chan[2] — avaient formé une alliance temporaire contre Tchang Tsouo-lin[3]. Après la prise de ces deux villes, cette alliance s'est immédiatement disloquée, une lutte acharnée a commencé entre les quatre cliques et

*Extrait de la résolution rédigée par le camarade Mao Tsé-toung pour la Deuxième Conférence de l'Organisation du Parti de la Région frontière du Hounan-Kiangsi. Cette résolution s'intitulait à l'origine: "Les Problèmes politiques et les tâches de l'Organisation du Parti de la Région frontière".

la guerre couve entre la clique de Tchiang Kaï-chek et celle du Kouangsi. Les contradictions et la lutte entre ces diverses cliques de seigneurs de guerre de Chine reflètent les contradictions et la lutte entre les pays impérialistes. C'est pourquoi, aussi longtemps que la Chine sera divisée en sphères d'intérêt par les pays impérialistes, la possibilité d'une conciliation entre les cliques des seigneurs de guerre restera absolument exclue, et tout compromis qui pourrait intervenir ne saurait avoir qu'un caractère momentané. Le compromis temporaire d'aujourd'hui engendre la guerre plus étendue de demain.

La Chine a grand besoin d'une révolution démocratique bourgeoise et celle-ci ne peut être accomplie que sous la direction du prolétariat. Dans la révolution qui s'est étendue, au cours des années 1926-1927, du Kouangtong au bassin du Yangtsé, la direction a été usurpée par les compradores et les despotes locaux et mauvais hobereaux parce que le prolétariat n'a pas résolument exercé son hégémonie; ainsi, la révolution a fait place à la contre-révolution. La révolution démocratique bourgeoise a subi une défaite momentanée. Celle-ci a porté un coup sérieux au prolétariat et aux paysans chinois et un coup aussi à la bourgeoisie chinoise (mais non pas aux compradores et aux despotes locaux et mauvais hobereaux). Néanmoins, au cours des derniers mois se sont développés, sous une forme organisée, au Nord comme au Sud, des grèves d'ouvriers dans les villes et des soulèvements paysans à la campagne, dirigés par le Parti communiste. Même dans les armées des seigneurs de guerre, la faim et le froid provoquent un profond sentiment d'insécurité chez les soldats. D'autre part, la bourgeoisie, à l'instigation du groupe Wang Tsing-wei - Tchen Kong-po, développe dans les régions du littoral et dans le bassin du Yangtsé un vaste mouvement réformiste[4]. L'extension de ce mouvement constitue un fait nouveau.

Conformément aux indications de l'Internationale communiste et du Comité central du Parti communiste chinois, la révolution démocratique de Chine a pour tâche de renverser la domination de l'impérialisme et de son instrument, les seigneurs de guerre, de réaliser la révolution nationale et d'accomplir la révolution agraire qui mettra fin à l'exploitation féodale de la paysannerie par les despotes locaux et les mauvais hobereaux. Dans la pratique, un tel mouvement révolutionnaire a commencé à s'étendre jour après jour depuis l'incident sanglant de mai 1928 à Tsinan[5].

II. POURQUOI LE POUVOIR ROUGE[6] S'EST-IL ETABLI ET PEUT-IL EXISTER EN CHINE?

L'existence prolongée, dans un pays, d'une ou de plusieurs petites régions où triomphe le pouvoir rouge, au milieu de l'encerclement du pouvoir blanc, constitue un fait absolument nouveau dans l'histoire du monde. Pour qu'un phénomène aussi exceptionnel ait pu se produire, il a fallu des raisons particulières; pour qu'il subsiste et se développe, il faut des conditions appropriées.

1. Il ne peut se produire dans aucun pays impérialiste, ni même dans une colonie se trouvant sous la domination directe de l'impérialisme[7]; il ne peut se produire que dans un pays économiquement arriéré, semi-colonial, comme la Chine, qui se trouve sous la domination indirecte de l'impérialisme. C'est qu'un phénomène aussi exceptionnel tient nécessairement à un autre phénomène non moins exceptionnel: la guerre entre les différents groupes représentant le pouvoir blanc. L'une des caractéristiques de ce pays semi-colonial qu'est la Chine, c'est que depuis la première année de la République[8], les différentes cliques d'anciens et de nouveaux seigneurs de guerre soutenues par les impérialistes comme par les compradores, les despotes locaux et mauvais hobereaux se font continuellement la guerre. Nous ne trouvons absolument rien de semblable ni dans les pays impérialistes ni même dans les colonies soumises à la domination directe de l'impérialisme; ce phénomène existe seulement en Chine, pays sous la domination indirecte de l'impérialisme. Il est dû à deux raisons: l'existence d'une économie agricole locale (non d'une économie capitaliste unique pour tout le pays) et la politique de division et d'exploitation poursuivie par les pays impérialistes à l'égard de la Chine qu'ils partagent en zones d'influence. Les scissions et les guerres intestines prolongées du pouvoir blanc ont créé des conditions telles qu'il a été possible à une ou plusieurs petites régions rouges, dirigées par le Parti communiste, de se constituer et de subsister au milieu de l'encerclement blanc. Le territoire ainsi arraché à la région frontière du Hounan et du Kiangsi constitue justement un exemple de ces nombreuses petites régions. Dans les heures difficiles ou critiques, certains camarades se mettent souvent à douter qu'un tel pouvoir rouge puisse exister et ils deviennent pessimistes.

C'est parce qu'ils n'ont pas su trouver l'explication correcte des causes qui président à la naissance et à l'existence de ce pouvoir rouge. Il suffit de se rendre compte que les scissions et les guerres intestines au sein du pouvoir blanc en Chine se succèdent continuellement pour être convaincu que le pouvoir rouge peut voir le jour, subsister, et même se développer de plus en plus.

2. Ce n'est pas dans les régions de la Chine qui ont échappé à l'influence de la révolution démocratique, telles que le Setchouan, le Koueitcheou, le Yunnan et les provinces du Nord, mais dans celles qui ont vu, en 1926-1927, au cours de la révolution démocratique bourgeoise, le puissant soulèvement de larges masses d'ouvriers, de paysans et de soldats, par exemple le Hounan, le Kouangtong, le Houpei, le Kiangsi, que le pouvoir rouge apparaît de préférence et peut se maintenir longtemps. Dans de nombreuses parties de ces provinces, un réseau étendu d'organisations syndicales et d'unions paysannes s'était alors formé; les ouvriers et les paysans avaient mené de nombreuses luttes économiques et politiques contre les propriétaires fonciers, les despotes locaux, les mauvais hobereaux et la bourgeoisie. C'est pourquoi on a vu s'établir à Canton et s'y maintenir pendant trois jours le pouvoir populaire urbain; dans les districts de Haifeng et de Loufeng, dans l'est et le sud du Hounan, dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi, dans le district de Houangan, province du Houpei, a existé le pouvoir politique des paysans[9]. Quant à l'Armée rouge actuelle, elle est sortie de l'Armée révolutionnaire nationale[10] qui avait été instruite politiquement dans un esprit démocratique tout en subissant l'influence des masses ouvrières et paysannes. Des troupes qui, comme celles de Yen Si-chan et de Tchang Tsouo-lin, n'ont reçu aucune formation politique d'inspiration démocratique et n'ont aucunement subi l'influence des masses ouvrières et paysannes ne peuvent sûrement pas fournir les hommes nécessaires à la formation de l'Armée rouge.

3. Que le pouvoir populaire puisse ou non subsister longtemps dans les petites régions où il s'est établi, cela dépend de l'évolution de la situation révolutionnaire à l'échelle nationale. Si cette situation évolue favorablement, il ne fait aucun doute que les petites régions rouges pourront subsister pendant une longue période; bien plus, elles deviendront nécessairement l'une des nombreuses forces qui assureront la conquête du pouvoir à l'échelle nationale. Par contre, si la situation révolutionnaire n'évolue pas

favorablement, si une période relativement longue de stagnation intervient, l'existence prolongée de petites régions rouges deviendra impossible. Actuellement, étant donné les scissions et les guerres qui se poursuivent dans le camp des compradores et des despotes locaux et mauvais hobereaux, ainsi que dans le camp de la bourgeoisie internationale, la situation révolutionnaire continue à se développer favorablement en Chine. C'est pourquoi il ne fait pas de doute que les petites régions rouges peuvent subsister pendant longtemps, elles vont même s'agrandir, rapprochant ainsi le jour où nous conquerrons le pouvoir dans tout le pays.

4. La présence d'une Armée rouge suffisamment forte est une condition indispensable à l'existence du pouvoir rouge. Si, au lieu de l'Armée rouge, on ne dispose que de détachements locaux de la Garde rouge[11], on arrive tout au plus à tenir tête aux milices de ferme, mais non aux troupes régulières des Blancs. Et ainsi, même avec l'appui des masses ouvrières et paysannes actives, il est absolument impossible de créer des bases révolutionnaires, et, à plus forte raison, d'en assurer l'existence prolongée et le développement ininterrompu si des forces régulières suffisantes nous font défaut. C'est pourquoi la création de bases révolutionnaires à l'aide des forces armées des ouvriers et des paysans est une idée très importante dont tous les membres du Parti doivent se pénétrer, ainsi que les masses ouvrières et paysannes des bases révolutionnaires.

5. La possibilité, pour le pouvoir rouge, de subsister pendant une longue période et de se développer dépend, outre les conditions précitées, d'une autre condition importante: que l'organisation du Parti communiste soit forte et sa politique juste.

III. LA CREATION D'UNE BASE REVOLUTIONNAIRE DANS LA REGION FRONTIERE DU HOUNAN ET DU KIANGSI ET LA DEFAITE D'AOUT

Les scissions et les conflits armés dans le camp des seigneurs de guerre ont entraîné un affaiblissement du pouvoir blanc. A la suite de quoi, il est devenu possible au pouvoir rouge de s'établir au moment favorable sur de petits territoires. Toutefois, les conflits armés entre seigneurs de guerre connaissent aussi des trêves. Chaque fois que se

présente dans une ou plusieurs provinces une période de stabilisation temporaire du pouvoir blanc, les classes dominantes de cette ou de ces provinces ne manquent pas de se coaliser et de chercher à anéantir de toutes leurs forces le pouvoir rouge. Et là où les conditions nécessaires à la création et au maintien du pouvoir rouge ne sont pas toutes réunies, ce pouvoir risque d'être renversé par ses ennemis. C'est justement pour cette raison que le pouvoir rouge qui s'était créé à un moment favorable, avant le mois d'avril dernier, dans des endroits comme Canton, Haifeng et Loufeng, la région frontière du Hounan et du Kiangsi, le Hounan du Sud, les districts de Liling et de Houangan. a été battu en brèche par les forces blanches. La création, à partir d'avril, de la base révolutionnaire dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi a eu lieu dans une période de stabilisation temporaire du pouvoir des forces dominantes dans le Sud; les troupes que celui-ci envoyait du Hounan et du Kiangsi pour des opérations "d'anéantissement" comptaient, en règle générale, au moins 8 ou 9 régiments, et même jusqu'à 18. Cependant, nos forces armées, qui n'atteignaient pas même 4 régiments, ont lutté contre l'ennemi pendant quatre mois; nous avons ainsi élargi de jour en jour le territoire de la base révolutionnaire, approfondi la révolution agraire, multiplié les organes du pouvoir populaire, renforcé l'Armée rouge et la Garde rouge: tout cela a été le résultat de la juste politique appliquée par les organisations du Parti (locales et de l'armée) de la région frontière du Hounan-Kiangsi. La politique du Comité spécial du Parti et du Comité du Parti pour l'Armée[12] était la suivante: Lutter avec résolution contre l'ennemi, créer les organes du pouvoir dans la partie centrale des monts Louosiao[13] et lutter contre les paniquards; approfondir la révolution agraire sur le territoire de la base révolutionnaire; apporter au développement des organisations locales du Parti l'aide des organisations du Parti dans l'armée et apporter au développement des forces armées locales l'aide des troupes régulières; concentrer les forces de l'Armée rouge pour porter, au moment opportun, des coups à l'ennemi qui se présente, lutter contre la division des forces et éviter que l'ennemi ne nous écrase unité par unité: appliquer la tactique de la progression par vagues pour élargir notre base révolutionnaire et lutter contre la tactique de la progression aventureuse. Grâce à ces justes principes tactiques, au relief de la région qui présente des conditions favorables à la lutte, et par suite de l'absence d'une unité complète parmi les assaillants venus du Hounan et du Kiangsi, nous avons pu remporter en l'espace de quatre mois, d'avril à juillet, une série de

victoires. Bien que les forces ennemies fussent de plusieurs fois supérieures en nombre aux nôtres, elles n'ont pu ni détruire la base révolutionnaire, ni même empêcher son extension continue; et l'influence de cette base sur les provinces du Hounan et du Kiangsi tendait à grandir. Notre défaite d'août tient uniquement à ce que certains de nos camarades, n'ayant pas compris qu'une stabilisation temporaire était survenue dans le camp des classes dominantes, ont appliqué malencontreusement la stratégie qui ne convient qu'aux périodes de scission politique au sein des classes dominantes et ont divisé leurs forces pour une progression aventureuse; cela a abouti à la défaite, tant dans la région frontière que dans le Hounan du Sud. Le représentant du Comité du Parti pour le Hounan, le camarade Tou Sieou-king, ne tenant aucun compte de la situation qui s'était alors créée et passant outre à la décision de la séance commune du Comité spécial, du Comité pour l'Armée et du Comité pour Yongsin, a voulu s'en tenir à l'exécution littérale de l'ordre donné par le Comité du Parti pour le Hounan et s'est rangé à l'avis des hommes du 29e régiment de l'Armée rouge qui voulaient éviter le combat et retourner à leur région d'origine; cela a été une faute extrêmement grave. La situation créée à la suite de la défaite n'a pu être réparée que grâce aux mesures prises à cet effet, après septembre, par le Comité spécial et le Comité pour l'Armée.

IV. L'IMPORTANCE DE LA BASE REVOLUTIONNAIRE DE LA REGION FRONTIERE DU HOUNAN-KIANGSI POUR LES PROVINCES DU HOUNAN, DU HOUPEI ET DU KIANGSI

La base révolutionnaire établie par les forces armées des ouvriers et paysans dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi, avec Ningkang comme centre, ne revêt pas seulement de l'importance pour les quelques districts frontaliers, elle a aussi un grand rôle à jouer au cours de l'insurrection des ouvriers et des paysans dans le Hounan, le Houpei et le Kiangsi, pour la prise du pouvoir dans ces trois provinces. Il s'agit d'étendre l'influence de la révolution agraire et du pouvoir populaire de la région frontière dans la partie du Hounan et du Kiangsi située sur les cours inférieurs du Siangkiang et du Kankiang et même dans le Houpei; d'accroître sans cesse les effectifs de

l'Armée rouge et de l'améliorer qualitativement au cours même des combats, afin qu'elle puisse remplir la mission qui lui incombera dans le soulèvement général en préparation dans les trois provinces en question; d'accroître les effectifs et d'améliorer la qualité des forces armées locales dans les districts — la Garde rouge et les détachements insurrectionnels d'ouvriers et de paysans, afin que dans le présent elles puissent soutenir la lutte contre les milices de ferme et les petits détachements de l'armée ennemie, et dans l'avenir défendre le pouvoir dans toute la région frontière; de faire en sorte que les cadres locaux dépendent de moins en moins de l'aide apportée par les militants de l'Armée rouge, que ces cadres puissent se suffire à eux-mêmes, en assumant seuls le travail nécessaire dans la région frontière, et que plus tard ils puissent même être envoyés dans l'Armée rouge et les nouveaux territoires arrachés à l'ennemi. Telles sont les tâches extrêmement importantes de l'organisation du Parti de la région frontière en ce qui concerne le développement de l'insurrection dans le Hounan, le Houpei et le Kiangsi.

V. LES PROBLEMES ECONOMIQUES

Dans les conditions de l'encerclement total par les forces blanches, le manque d'articles et de produits de première nécessité ainsi que d'argent liquide dans l'armée et parmi la population civile a suscité de sérieux problèmes. La pénurie extrême et prolongée et le renchérissement, dans la région frontière où s'est établi le pouvoir rouge, des articles et produits de première nécessité comme le sel, les tissus et les médicaments, par suite du renforcement du blocus ennemi au cours des douze derniers mois, ont créé dans la vie de la masse des ouvriers, des paysans et de la petite bourgeoisie[14], ainsi que dans celle des combattants de l'Armée rouge, une insécurité qu'ils ont parfois ressentie de la façon la plus vive. L'Armée rouge doit en même temps se battre et se procurer des vivres. On n'a pas les moyens d'assurer aux combattants, outre le riz, cinq cents de ration quotidienne, la nourriture est insuffisante, il y a beaucoup de malades et les combattants blessés qui sont hospitalisés souffrent tout particulièrement. Aussi longtemps que nous ne nous serons pas emparés du pouvoir à l'échelle nationale, il est évident que de telles difficultés seront inévitables; mais il est néanmoins extrêmement nécessaire de s'efforcer, dans la

mesure du possible, d'en venir à bout, d'améliorer les conditions de vie, et en particulier d'améliorer le ravitaillement de l'Armée rouge. Si l'organisation du Parti de la région frontière n'arrive pas à résoudre comme il convient les problèmes économiques et si la période de stabilisation des forces ennemies dure relativement longtemps, notre base révolutionnaire aura à faire face à de très grandes difficultés. Aussi chaque communiste doit-il se préoccuper sérieusement de trouver à ces problèmes économiques une solution adéquate.

VI. LE PROBLEME DES BASES MILITAIRES

Une autre tâche qui se pose à l'organisation du Parti de la région frontière est la consolidation des bases militaires à Woutsing[15] et à Kieoulong. En effet, ces deux régions montagneuses, la première à la limite des districts de Yongsin, Linghsien, Ningkang et Souei-tchouan, la seconde aux confins des districts de Yongsin, Ningkang, Tchaling et Lienhoua, remarquables toutes deux par leur relief, ne constituent pas seulement aujourd'hui d'importantes bases militaires pour la région frontière, elles le resteront encore demain lorsque les insurrections progresseront dans les trois provinces du Hounan, du Houpei et du Kiangsi; et il en est surtout ainsi de Woutsing où l'on a l'avantage d'un terrain difficilement accessible aussi bien que l'appui des masses populaires. La consolidation de ces bases militaires exige: 1° la construction d'ouvrages défensifs solides; 2° le stockage de vivres en quantité suffisante; 3° la création de bons hôpitaux pour l'Armée rouge. L'organisation du Parti de la région frontière doit consacrer tous ses efforts à l'accomplissement effectif de ces trois tâches.

NOTES

[1] Le camarade Mao Tsé-toung pense ici à la bourgeoisie nationale. Il explique en détail en quoi consiste la différence entre la bourgeoisie nationale et la grande bourgeoisie compradore dans ses écrits: "La Tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais" (décembre 1935) et "La Révolution chinoise et le Parti communiste chinois" (décembre 1939).

[2] Ces quatre cliques se coalisèrent pour faire la guerre à Tchang Tsouo-lin et, en juin 1928, s'emparèrent de Pékin et de Tientsin.

[3] Chef de la clique des seigneurs de guerre du Fengtien, il fut un instrument docile aux mains des impérialistes japonais. Après la défaite de Wou Pei-fou au cours du second conflit armé entre les seigneurs de guerre du Tcheli et du Fengtien en 1924, il devint le plus puissant des seigneurs de guerre de la Chine du Nord. En 1926, allié à Wou Pei-fou, il s'empara de Pékin qu'il dut abandonner en juin 1928 pour se retirer dans le Nord-Est. Mais en chemin, il fut assassiné par les impérialistes japonais, qui firent sauter son train.

[4] Lorsque Tchiang Kaï-chek commença à s'engager ouvertement, sans la moindre pudeur, dans la voie du compromis avec les envahisseurs japonais, après que ceux-ci eurent occupé Tsinan le 3 mai 1928, une partie de la bourgeoisie nationale, qui avait soutenu le coup d'Etat contre-révolutionnaire de 1927, suscita progressivement une opposition déclarée à l'autorité de Tchiang Kaï-chek; elle ne visait, d'ailleurs, par là, qu'à des buts intéressés. On vit apparaître, au sein de ce mouvement, un groupe contre-révolutionnaire d'arrivistes: Wang Tsing-wei, Tchen Kong-po et autres, qui, dans les rangs du Kuomintang, formèrent la clique des "réorganisateurs".

[5] En 1928, avec l'appui des impérialistes britanniques et américains, Tchiang Kaï-chek marcha sur la Chine du Nord pour attaquer Tchang Tsouo-lin. En vue d'empêcher que l'influence anglo-américaine ne s'étende à cette région, les impérialistes japonais prirent Tsinan, capitale du Chantong, et coupèrent la voie ferrée de Tientsin-Poukeou. Le 3 mai, les troupes d'invasion japonaises massacrèrent à Tsinan un grand nombre de Chinois. C'est ce qu'on appelle l'Incident sanglant de Tsinan.

[6] Du point de vue de l'organisation, le pouvoir rouge, en Chine, se rapprochait du pouvoir des Soviets. Les Soviets, c'est-à-dire les conseils de délégués en tant que forme du pouvoir politique, furent créés pour la première fois par la classe ouvrière de Russie lors de la Révolution de 1905. Partant de la théorie marxiste, Lénine et Staline arrivèrent à la conclusion que la République soviétique constituait la meilleure forme d'organisation sociale et politique dans la période du passage du capitalisme au socialisme. C'est en 1917, lors de la Révolution socialiste d'Octobre en Russie, sous la direction du Parti bolchévik de Lénine et de Staline, que fut établie pour la première fois dans le monde la dictature du prolétariat — la République socialiste soviétique. Après la défaite de la révolution chinoise, en 1927, le pouvoir populaire prit la forme de conseil de délégués lors des soulèvements révolutionnaires populaires qui se produisaient en différents endroits sous la direction du Parti communiste chinois, et en particulier du camarade Mao Tsé-toung. Néanmoins, à cette étape de la révolution en Chine, ce pouvoir avait le caractère d'une dictature démocratique populaire, instaurée au cours de la révolution de démocratie nouvelle anti-impérialiste et antiféodale, sous la direction du prolétariat; c'est en cela que réside la différence avec l'U.R.S.S. où le pouvoir avait le caractère d'une dictature du prolétariat.

[7] Au cours de la Seconde guerre mondiale, nombre de colonies en Orient qui se trouvaient précédemment sous la domination des impérialistes britanniques, américains, français et hollandais furent occupées par les impérialistes japonais. Sous la direction du Parti communiste, les ouvriers, les paysans, la petite bourgeoisie des villes et des éléments de la bourgeoisie nationale de ces pays, utilisant les contradictions entre les impérialistes britanniques, américains, français et hollandais d'une part, et les impérialistes japonais d'autre part, organisèrent un large front uni de lutte contre l'agression fasciste, créèrent des bases antijaponaises et menèrent, dans les conditions les plus dures, la guerre de partisans contre le Japon. C'est ainsi que la situation politique qui avait existé avant la Seconde guerre mondiale commença à changer. Quand les impérialistes japonais furent chassés de ces colonies à la fin

de la guerre, les impérialistes américains, britanniques, français et hollandais cherchèrent à y rétablir leur ancienne domination. Mais les peuples des colonies, qui avaient su forger, au cours de leur lutte contre le Japon, des forces armées suffisamment importantes, ne voulurent point continuer à vivre comme autrefois. En outre, par suite de l'accroissement de la puissance de l'Union soviétique et de l'effondrement ou de l'affaiblissement, au cours de la guerre, de tous les Etats impérialistes, à l'exception des Etats-Unis, et surtout par suite de la victoire de la révolution chinoise, qui a fait une brèche dans le front impérialiste, l'ensemble du système impérialiste dans le monde s'est trouvé sérieusement ébranlé. C'est ainsi que les peuples des colonies d'Orient, du moins un certain nombre d'entre eux, ont eu la possibilité, à peu près comme c'était le cas en Chine, d'assurer, pendant une longue période, l'existence de bases révolutionnaires de dimensions variées et du pouvoir révolutionnaire, de mener fermement une guerre révolutionnaire de longue durée, consistant à faire encercler les villes par les campagnes insurgées, et à passer ainsi progressivement à la prise des villes et à la conquête de la victoire totale dans le pays. A la lumière de cette nouvelle situation, l'appréciation donnée par le camarade Mao Tsé-toung en 1928 sur la question de l'instauration du pouvoir révolutionnaire dans les colonies placées sous la domination directe des impérialistes s'est trouvée modifiée.

[8] C'est-à-dire l'année 1912.

[9] Il s'agit de la riposte opposée en divers endroits par les masses populaires, sous la direction du Parti communiste, aux forces contre-révolutionnaires dans la période qui suivit immédiatement les trahisons, en 1927, de Tchiang Kaï-chek, puis de Wang Tsing-wei. Le 11 décembre 1927, à Canton, les ouvriers et les soldats révolutionnaires se soulevèrent, instaurèrent le pouvoir populaire et livrèrent des combats acharnés aux forces contre-révolutionnaires qui bénéficiaient de l'appui direct des impérialistes. Néanmoins, par suite de la trop grande disproportion des forces en présence, le soulèvement populaire essuya finalement une défaite. Dès 1923-1925, les paysans des districts de Haifeng et de Loufeng, sur le littoral oriental du Kouangtong, avaient déclenché, sous la direction du camarade Peng Pai, membre du Parti communiste, un puissant mouvement qui apporta à l'Armée révolutionnaire nationale de Canton une aide substantielle au cours des deux campagnes qu'elle mena contre la clique contre-révolutionnaire de Tchen Kiong-ming. Après le coup d'Etat contre-révolutionnaire de Tchiang Kaï-chek, du 12 avril 1927, les paysans de cette région se soulevèrent à trois reprises: en avril, en septembre et en octobre, et établirent dans les districts de Haifeng et de Loufeng le pouvoir révolutionnaire, qui subsista jusqu'en avril 1928. Dans la partie orientale du Hounan, les paysans qui s'étaient soulevés s'emparèrent en septembre 1927 d'une région comprenant les districts de Lieouyang, de Pingkiang, de Liling et de Tchoutcheou. A la même époque, plusieurs dizaines de milliers de paysans se soulevèrent, les armes à la main, dans les districts de Hsiaokan, de Matcheng et de Houangan, situés dans le nord-est du Houpei, et occupèrent plus de trente jours le chef-lieu de district de Houangan. Dans le sud du Hounan, les paysans insurgés des districts de Yitchang, de Tchentcheou, de Leiyang, de Yonghsing et de Tsehsing établirent en janvier 1928 le pouvoir révolutionnaire; celui-ci subsista pendant trois mois.

[10] En 1925, le Gouvernement révolutionnaire de Canton réorganisa les troupes des seigneurs de guerre, qui avaient passé dans les rangs de la révolution, en Armée révolutionnaire nationale, dont l'ossature était constituée par les élèves de l'Académie militaire de Whampou.

[11] La Garde rouge, forces armées populaires sur le territoire des bases révolutionnaires. Les combattants de la Garde rouge faisaient leur service sans interrompre leur travail.

[12] Par Comité spécial du Parti, on entend le Comité spécial du Parti communiste chinois pour la Région frontière du Hounan-Kiangsi, organe du Parti de l'échelon intermédiaire entre le comité provincial et le comité de district. Par Comité du Parti pour l'Armée, on entend le Comité du Parti pour le 4e Corps de l'Armée rouge des Ouvriers et des Paysans de la Région frontière du Hounan-Kiangsi, qui fonctionne comme organe dirigeant suprême du Parti au sein de l'armée et comme Commission militaire de la Région frontière assumant le commandement de l'Armée rouge et des forces locales de la Région.

[13] Grande chaine montagneuse à la lisière du Kiangsi et du Hounan; la partie centrale en est constituée par les monts Tsingkang.

[14] Le terme de petite bourgeoisie employé ici par le camarade Mao Tsé-toung désigne les artisans, les petits commerçants, les membres des professions libérales, les intellectuels issus de la petite bourgeoisie, et non la paysannerie. En Chine, les éléments de ces couches sociales vivent principalement dans les villes, mais on en trouve aussi un assez grand nombre dans les campagnes. Voir "Analyse des classes de la société chinoise", pp. 9-19 du présent tome.

[15] Il s'agit de la région des monts Tsingkang qui comprend Tatsing, Siaotsing, Changtsing, Tchongtsing, Hsiatsing et qui se trouve aux confins des quatre districts de Yongsin, de Ningkang et de Souicitchouan dans l'ouest du Kiangsi et de Linghsien dans l'est du Hounan.

LA LUTTE DANS LES MONTS TSINGKANG*

(25 novembre 1928)

LA CREATION D'UNE BASE REVOLUTIONNAIRE DANS LA REGION FRONTIERE DU HOUNAN ET DU KIANGSI ET LA DEFAITE D'AOUT

Actuellement, c'est seulement en Chine qu'on a vu apparaître, à l'intérieur d'un pays, une ou plusieurs petites régions où triomphe le pouvoir rouge, au milieu de l'encerclement du pouvoir blanc. D'après notre analyse, les scissions et les guerres incessantes qui déchirent les classes des compradores et des despotes locaux et mauvais hobereaux sont une des raisons de ce phénomène. Aussi longtemps que dureront ces scissions et ces guerres, les bases révolutionnaires créées par les forces armées des ouvriers et des paysans pourront subsister et se développer. Il y faudra, en outre, les conditions suivantes: 1) une bonne base de masse; 2) une forte organisation du Parti; 3) une Armée rouge suffisamment puissante; 4) un terrain propice aux opérations militaires; 5) des ressources économiques suffisantes.

Les bases révolutionnaires doivent adopter une stratégie différente à l'égard des forces des classes dominantes qui les entourent, selon qu'il s'agit d'une période de stabilisation temporaire du pouvoir de ces classes dominantes ou d'une période de rupture entre elles. Dans une période de rupture, comme, par exemple, pendant la guerre entre Li Tsong-jen et Tang Cheng-tche dans le Houpei et le Hounan[1] ou au cours de la guerre entre Tchang Fa-kouei et Li Tsi-chen dans le Kouangtong[2], nous pouvons fonder notre stratégie sur une progression plus hardie; les bases révolutionnaires peuvent s'étendre par les moyens militaires sur un territoire relativement plus vaste.

* Rapport adressé par le camarade Mao Tsé-toung au Comité central du Parti communiste chinois.

Néanmoins, même au cours de cette période, nous devons prendre soin de poser dans les zones centrales des fondations solides sur lesquelles nous pourrons nous appuyer sans avoir rien à craindre lorsque sévira la terreur blanche. Par contre, quand le pouvoir des classes dominantes est relativement stable, comme cela s'est produit, par exemple, dans les provinces méridionales depuis avril, nous devons fonder notre stratégie sur une progression graduelle. Il nous faut alors éviter à tout prix, sur le plan militaire, de diviser nos forces pour une progression aventureuse; et, sur le plan du travail local (distribution des terres, établissement des organes du pouvoir, extension des organisations du Parti et création de forces armées locales), ce qu'il faut surtout éviter, c'est de disperser notre personnel et de négliger la création de solides fondations dans les zones centrales. Les défaites subies par beaucoup de petites régions rouges sont dues soit à l'absence de conditions objectives, soit à des erreurs tactiques subjectives. Les erreurs tactiques n'ont été commises que parce que nous n'avons pas bien saisi la différence entre les deux périodes — celle de la stabilisation temporaire du pouvoir des classes dominantes et celle de la rupture entre ces classes. Au cours de la période de stabilisation temporaire du pouvoir des classes dominantes, certains camarades ont préconisé la division de nos forces pour une progression aventureuse, voire l'organisation de la défense de régions importantes par la seule Garde rouge, comme s'ils avaient ignoré complètement que l'adversaire pouvait, outre les milices de ferme, jeter contre nous des concentrations de ses troupes régulières. En ce qui concerne le travail local, ces camarades ont absolument négligé de jeter de solides fondations dans les zones centrales et, ne tenant aucun compte de nos possibilités réelles, ils n'ont en vue qu'une expansion démesurée. Ils ont collé l'étiquette de "conservateurs" à tous ceux qui préconisent, sur le plan militaire, la tactique de la progression graduelle et, sur le plan du travail local, la concentration de nos efforts pour jeter de solides fondations dans les zones centrales, afin de nous assurer une position invincible. Ces vues erronées sont la cause même de la défaite que nous avons subie en août dernier dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi et de celle qu'a subie, à la même époque, le 4e corps de l'Armée rouge dans le Hounan du Sud.

Le travail dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi a commencé en octobre de l'année dernière. Il ne restait plus alors aucune organisation du Parti dans les districts; quant aux forces armées locales, seuls subsistaient les détachements de Yuan Wen-tsai et de

Wang Tsouo, établis à proximité des monts Tsingkang et n'ayant chacun que 60 fusils, d'ailleurs en mauvais état; dans quatre districts: Yongsin, Lienhoua, Tchaling et Linghsien, les despotes locaux et les mauvais hobereaux avaient raflé tout l'armement des détachements paysans d'autodéfense; l'élan révolutionnaire des masses populaires avait été étouffé. Mais, en février de cette année, il existait déjà des comités de district du Parti à Ningkang, Yongsin, Tchaling et Soueitchouan, un comité d'arrondissement spécial à Linghsien; on s'était mis enfin à créer une organisation du Parti à Lienhoua, et le contact avait été établi avec le Comité du Parti pour Wanan. Dans tous les districts, à l'exception de Linghsien, on a vu apparaître de petits détachements armés locaux. Dans les districts de Ningkang, Tchaling, Soueitchouan et Yongsin, en particulier dans les deux derniers, des actions armées de partisans, qui visaient à renverser les despotes locaux et les mauvais hobereaux et à soulever les masses, ont été maintes fois entreprises, avec un certain succès. A cette époque, la révolution agraire n'avait pas encore été poussée très loin. Les organes du pouvoir ont pris le titre de Gouvernement des Ouvriers, des Paysans et des Soldats. Dans l'armée, on a organisé des comités de soldats[3]. Lorsque les détachements devaient agir isolément, on a créé pour les diriger des comités d'action. L'organe supérieur de direction, dans le Parti, était le Comité du Front (dont le secrétaire était Mao Tsé-toung), nommé par le Comité du Parti pour le Hounan à l'époque de l'Insurrection de la Moisson d'Automne[4]. Dans la première décade du mois de mars, ce Comité du Front, à la demande du Comité spécial du Parti pour le Hounan du Sud, a été réorganisé en Comité de Division (dont le secrétaire était Ho Ting-ying), chargé uniquement de diriger les organisations du Parti dans l'armée, sans avoir le droit d'intervenir dans les affaires des organisations locales de celui-ci. Simultanément, à la demande du Comité spécial du Parti pour le Hounan du Sud, les troupes de Mao Tsé-toung furent envoyées dans le Hounan du Sud, à la suite de quoi la région frontière fut occupée pendant plus d'un mois par l'adversaire. A la fin de mars, nos troupes furent défaites dans le Hounan du Sud et, en avril, les troupes de Chu Teh et de Mao Tsé-toung, de même que les détachements paysans du Hounan du Sud, revinrent dans le district de Ningkang et s'employèrent à reconstituer la base révolutionnaire dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi.

La création, à partir d'avril, de la base révolutionnaire dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi a eu lieu dans une période

de stabilisation temporaire du pouvoir des forces dominantes dans le Sud; les troupes réactionnaires que celui-ci envoyait du Hounan et du Kiangsi, pour des opérations "d'anéantissement", comptaient au moins 8 ou 9 régiments, et même jusqu'à 18. Cependant, nos forces armées, qui n'atteignaient pas même 4 régiments, ont lutté contre l'ennemi pendant quatre mois; nous avons ainsi élargi de jour en jour le territoire de la base révolutionnaire, approfondi la révolution agraire, multiplié les organes du pouvoir populaire, augmenté les effectifs de l'Armée rouge et de la Garde rouge: tout cela a été le résultat de la juste politique appliquée par les organisations du Parti (locales et de l'armée) de la région frontière. La politique du Comité spécial du Parti pour la Région frontière (secrétaire: Mao Tsé-toung) et du Comité du Parti pour l'Armée (secrétaire: Tchen Yi) était la suivante: Lutter avec résolution contre l'ennemi, créer les organes du pouvoir dans la partie centrale des monts Louosiao et lutter contre les paniquards; approfondir la révolution agraire sur le territoire de la base révolutionnaire; apporter au développement des organisations locales du Parti l'aide des organisations du Parti dans l'armée, apporter au développement des forces armées locales l'aide des troupes régulières; adopter la défensive dans le Hounan où le pouvoir des forces dominantes est relativement fort et l'offensive dans le Kiangsi où leur pouvoir est relativement faible; déployer de grands efforts pour développer notre travail dans le district de Yongsin, y créer une base révolutionnaire des masses et préparer les conditions pour une lutte prolongée; concentrer les forces de l'Armée rouge pour porter, au moment opportun, des coups à l'ennemi qui se présente, lutter contre la division des forces, éviter que l'ennemi ne nous écrase unité par unité; appliquer la tactique de la progression par vagues pour élargir notre base révolutionnaire, lutter contre la tactique de la progression aventureuse. Grâce à ces justes principes tactiques, au relief de la région qui présente des conditions favorables à la lutte, et par suite de l'absence d'une unité complète parmi les assaillants venus du Hounan et du Kiangsi, nous avons pu remporter en l'espace de quatre mois, d'avril à juillet, une série de victoires militaires et étendre notre base révolutionnaire du peuple. Bien que les forces ennemies fussent de plusieurs fois supérieures en nombre aux nôtres, elles n'ont pu ni détruire la base révolutionnaire, ni même l'empêcher de s'étendre; et l'influence de cette base sur les provinces du Hounan et du Kiangsi tendait à grandir. Notre défaite d'août tient uniquement à ce que certains de nos camarades, n'ayant pas compris qu'une période de stabilisation temporaire

était survenue dans le camp des classes dominantes, ont appliqué malencontreusement la tactique qui ne convient qu'aux périodes de scission politique au sein des classes dominantes et ont divisé leurs forces pour une progression aventureuse dans le Hounan du Sud; cela a abouti à la défaite, tant dans la région frontière que dans le Hounan du Sud. Profitant de l'absence de Mao Tsé-toung, de Wan Hsi-sien et d'autres camarades énergiquement opposés à leur point de vue et qui se trouvaient à cette époque à Yongsin, le représentant du Comité du Parti pour le Hounan, Tou Sieou-king, et le secrétaire du Comité spécial du Parti pour la Région frontière, Yang Kai-ming, nommé à ce poste par le Comité du Parti pour le Hounan, n'ont tenu aucun compte de la situation qui s'était alors créée; et passant outre à la décision désapprouvant les vues du Comité du Parti pour le Hounan prise à la séance commune du Comité pour l'Armée, du Comité spécial et du Comité pour Yongsin, ils ont voulu s'en tenir à l'exécution littérale de l'ordre donné par le Comité du Parti pour le Hounan de se diriger vers le Hounan du Sud, et ils se sont rangés à l'avis des hommes du 29e régiment de l'Armée rouge (composé de paysans du district de Yitchang), qui voulaient éviter le combat et rentrer chez eux; cela a abouti à une défaite tant dans la région frontière que dans le Hounan du Sud.

Déjà auparavant, dans la deuxième décade de juillet, le 8e corps des forces ennemies du Hounan, sous le commandement de Wou Chang, avait fait irruption dans le district de Ningkang, puis avait progressé dans le district de Yongsin; mais n'étant pas parvenu à engager le combat (à cette époque nos troupes cherchèrent à attaquer l'ennemi par un chemin de traverse et le manquèrent) et redoutant les masses populaires qui nous soutenaient, il se replia précipitamment, via Lienhoua, sur Tchaling. Pendant ce temps, le détachement principal de l'Armée rouge, parti de Ningkang et passé à l'offensive contre les districts de Linghsien et de Tchaling, modifia son plan à Linghsien et se dirigea vers le Hounan du Sud, tandis que 5 régiments du 3e corps des forces ennemies du Kiangsi, sous le commandement de Wang Kiun et de Kin Han-ting, et 6 régiments du 6e corps, sous le commandement de Hou Wen-teou, lançaient conjointement une offensive sur Yongsin. Nous n'avions alors qu'un régiment à Yongsin; couvert par les masses populaires et développant la guerre de partisans dans toutes les directions, ce régiment réussit, pendant vingt-cinq jours, à enfermer les 11 régiments ennemis dans un rayon de 30 lis, près du chef-lieu du district. C'est seulement à la suite de la poussée

impétueuse de l'adversaire que Yongsin, puis Lienhoua et Ningkang sont tombés. A ce moment, des dissensions se sont fait jour subitement dans les rangs des troupes ennemies du Kiangsi; le 6e corps de Hou Wen-tcou se retira à la hâte et engagea le combat devant Tchangchou, avec le 3e corps de Wang Kiun. Les 5 régiments du Kiangsi qui restaient se replièrent également à la hâte dans Yongsin. Si notre détachement principal n'avait pas été envoyé dans le Hounan du Sud, nous aurions eu largement la possibilité de vaincre cet ennemi, d'étendre notre base révolutionnaire en y incluant les districts de Kian, d'Anfou et de Pinghsiang, et de relier ce territoire aux districts de Pingkiang et de Lieouyang. Mais notre détachement principal ne se trouvait pas à Yongsin et le seul régiment qui y avait été maintenu était exténué; c'est pourquoi on décida de détacher une partie des troupes de ce régiment pour défendre les monts Tsingkang avec deux unités sous le commandement respectif de Yuan Wen-tsai et de Wang Tsouo; quant à moi, je devais me diriger vers Koueitong, avec l'autre partie des troupes placée sous mes ordres, pour rencontrer notre détachement principal et l'escorter sur le chemin de retour. Or, à cette époque, notre détachement principal avait déjà quitté le Hounan du Sud pour se diriger vers Koucitong, et c'est là que nos troupes se rencontrèrent le 23 août.

A la mi-juillet, alors que le détachement principal de l'Armée rouge venait d'arriver à Linghsien, les officiers et soldats du 29e régiment, qui se signalaient par leur instabilité politique et voulaient retourner chez eux dans le Hounan du Sud, refusèrent d'obéir; le 28e régiment s'opposa au mouvement vers le Hounan du Sud, et chercha à gagner le Kiangsi du Sud, sans vouloir cependant revenir à Yongsin. Tou Sieou-king encouragea le 29e régiment à persister dans ses erreurs, et comme le Comité du Parti pour l'Armée fut impuissant à le dissuader de retourner dans le Hounan du Sud, le détachement principal de l'Armée rouge quitta Linghsien le 17 juillet pour se diriger vers Tchentcheou. Le 24 juillet, il livra une bataille aux troupes ennemies de Fan Che-cheng devant Tchentcheou. Le combat se déroula, au début, d'une manière favorable pour nos forces, mais elles furent finalement défaites et durent se retirer. A la suite de quoi, le 29e régiment se dirigea de son propre chef vers sa région d'origine, Yitchang; il en résulta qu'une partie de ses effectifs fut anéantie à Lehtchang par la bande de Hou Feng-tchang et que l'autre se mit à errer à l'aventure dans les districts de Tchentcheou et de Yitchang; on ne sait ce qu'elle est devenue depuis: ce jour-là, on ne réussit à regrouper

qu'une centaine d'hommes à peine. Heureusement, le 28e régiment, qui constituait nos forces principales, n'eut pas à déplorer de grosses pertes et le 18 août il occupa Koueitong. Le 23 août, des unités venant des monts Tsingkang firent leur jonction avec ce régiment; on décida de regagner les monts Tsingkang, via Tchongyi et Changyeou. A son arrivée à Tchongyi, un commandant de bataillon, Yuan Tchong-tsiuan, se mutina, entraînant dans sa fuite une compagnie d'infanterie et une batterie; nous réussîmes néanmoins à rattraper ces deux unités, mais le commandant de régiment Wang Eul-tchouo fut tué. Le 30 août, des détachements ennemis du Hounan et du Kiangsi, profitant de ce que nos troupes n'avaient pas encore pu revenir, attaquèrent les monts Tsingkang. Notre garnison, à peine un bataillon, prenant avantage de la difficulté d'accès du lieu, résista à l'adversaire et le mit en déroute, préservant ainsi cette base.

La défaite d'août est due aux causes suivantes: 1) Les officiers et soldats d'une de nos unités avaient perdu leur capacité combative par suite de leur instabilité et de leur désir de rentrer chez eux; dans une autre unité, les officiers et les soldats ne voulaient pas aller dans le Hounan du Sud et se sont montrés peu actifs. 2) Nos soldats ont été épuisés par une longue marche effectuée au plus fort de l'été. 3) Nos troupes, qui s'étaient aventurées à des centaines de lis de Linghsien et qui avaient perdu le contact avec la région frontière se sont trouvées isolées. 4) Les masses populaires ne s'étant pas soulevées dans le Hounan du Sud, notre action était devenue une pure aventure militaire. 5) On était mal renseigné sur la situation de l'adversaire. 6) Le travail préparatoire avait été mal exécuté et les officiers et soldats n'avaient pas bien compris le sens de cette opération.

LA SITUATION ACTUELLE DE LA BASE REVOLUTIONNAIRE

Depuis avril dernier, les régions rouges se sont progressivement étendues. Lorsque le 23 juin, près de Longyuankeou (à la limite des districts de Yongsin et de Ningkang), nous eûmes défait les forces ennemies du Kiangsi, et cela pour la quatrième fois, notre région frontière entra dans une période de plein essor; elle englobait alors trois districts entiers, Ningkang, Yongsin et Lienhoua, une petite partie des districts de Kian et d'Anfou, le nord du district de

Soueitchouan et le sud-est du district de Linghsien. La distribution des terres était déjà faite dans la plus grande partie des régions rouges et on l'effectua dans la partie restante. On créa partout des organes du pouvoir à l'échelon de l'arrondissement et du canton. A Ningkang, Yongsin, Lienhoua et Soueitchouan, il existait des organes du pouvoir à l'échelon du district, et l'on forma un gouvernement de la région frontière. Partout, dans les cantons et les villages, on créa des détachements insurrectionnels ouvriers et paysans, et dans les arrondissements et districts, des détachements de la Garde rouge. En juillet, les forces ennemies du Kiangsi ont commencé leur offensive et en août les forces conjointes du Hounan et du Kiangsi ont attaqué les monts Tsingkang; les chefs-lieux et les plaines de tous les districts de la région frontière ont été complètement occupés par l'ennemi. Les corps de sécurité publique et les milices de ferme, qui servaient d'auxiliaires à l'ennemi, ont sévi sans la moindre retenue; la terreur blanche régnait dans les villes et les campagnes. Les organisations du Parti et les organes du pouvoir ont été pour la plupart détruits. Les paysans riches ainsi que les éléments arrivistes qui s'étaient insinués dans le Parti sont passés à l'ennemi les uns après les autres. C'est seulement après la bataille du 30 août dans les monts Tsingkang que les troupes ennemies du Hounan ont commencé à se replier sur Linghsien, mais les troupes du Kiangsi continuèrent de tenir les chefs-lieux de district et la plupart des villages. Néanmoins, l'adversaire n'a jamais pu réussir à s'emparer des régions montagneuses, comprenant les régions du nord et de l'ouest de Ningkang, celles de Tienlong, de Siaosikiang et de Wannienchan, situées respectivement dans le nord, l'ouest et le sud de Yongsin, celle de Changsi dans le district de Lienhoua, celle des monts Tsingkang dans le district de Soueitchouan, et celles de Tsingchekang et de Tayuan dans le district de Linghsien. En juillet et août, un seul régiment de l'Armée rouge, opérant conjointement avec les détachements de la Garde rouge des districts, a livré plusieurs dizaines de combats à l'adversaire et s'est finalement replié dans les montagnes en n'abandonnant que 30 fusils.

Alors que nos forces revenaient dans les monts Tsingkang par les districts de Tchongyi et de Changyeou, la 7e division indépendante de Lieou Che-yi, qui se trouvait dans le Kiangsi du Sud, nous a poursuivis jusqu'à Soueitchouan. Le 13 septembre, nos troupes ont défait Lieou Che-yi, capturé plusieurs centaines de fusils et occupé Soueitchouan. Le 26 septembre, elles sont revenues dans les monts

Tsingkang. Le 1er octobre, nous avons vaincu à Ningkang la brigade de Tcheou Houen-yuan, appartenant aux troupes de Hsiong Che-houei, et reconquis tout le district de Ningkang. A ce moment, 126 hommes du détachement de Yen Tchong-jou, appartenant aux forces ennemies du Hounan et cantonné dans le district de Koueitong, sont passés de notre côté; nous en avons formé un bataillon spécial placé sous le commandement de Pi Tchan-yun. Le 9 novembre, à Ningkang et à Longyuankeou, nos troupes ont mis en déroute un régiment de la brigade de Tcheou Houen-yuan. Le lendemain, nous avons occupé Yongsin, puis nous nous sommes repliés à nouveau sur Ningkang. Actuellement, notre région constitue un territoire d'un seul tenant s'étendant en une mince bande du sud au nord, des pentes méridionales des monts Tsingkang, dans le district de Soueitchouan, jusqu'à la limite du district de Lienhoua, et comprenant tout le district de Ningkang et une partie des districts de Soueitchouan, de Linghsien et de Yongsin. Sont également dans nos mains la région de Changsi (district de Lienhoua) et les régions de Tienlong et de Wannienchan (district de Yongsin), ces dernières se trouvant, il est vrai, insuffisamment reliées au territoire principal. L'adversaire cherche à anéantir notre base d'appui par l'offensive militaire et le blocus économique. Quant à nous, nous nous apprêtons à briser son offensive.

LE PROBLEME MILITAIRE

La lutte dans la région frontière a pris un caractère purement militaire, si bien que le Parti et les masses ont dû se mettre sur le pied de guerre. Comment affronter l'ennemi, comment se battre, est devenu le problème central de notre vie quotidienne. La création et le maintien d'une base révolutionnaire exigent des forces armées. Là où les forces armées font défaut ou quand elles sont en nombre insuffisant, là où l'on applique une tactique erronée à l'égard de l'adversaire, celui-ci s'empare immédiatement du terrain. Cette lutte gagne en âpreté de jour en jour et nous avons à résoudre des problèmes d'une complexité et d'une gravité extrêmes.

L'Armée rouge de la région frontière s'est constituée avec: 1) les anciens détachements de Yé Ting et de Ho Long, venus de Tchaotcheou et de Swatow[5]; 2) l'ancien régiment de la Garde du Gouvernement national de Woutchang[6]; 3) des paysans des districts de Pingkiang et de Licouyang[7]; 4) des paysans du Hounan du Sud[8] et des

ouvriers du Choueikeouchan[9]; 5) des soldats prisonniers ayant appartenu aux unités de Hsiu Kch-siang, Tang Cheng-tche, Pai Tchong-hsi, Tchou Pei-teh, Wou Chang, Hsiong Che-houei; 6) des paysans provenant des différents districts de la région frontière. Mais, après plus d'un an de combat, il n'est resté des anciens détachements de Yé Ting et de Ho Long, du régiment de la Garde et des détachements paysans des districts de Pingkiang et de Lieouyang qu'un tiers des effectifs initiaux. Les pertes en tués et en blessés sont grandes aussi parmi les paysans venus du Hounan du Sud. C'est pourquoi, bien que les quatre premières catégories continuent de former l'ossature du 4e corps de l'Armée rouge, elles le cèdent de beaucoup en nombre aux deux dernières catégories, dont la plus nombreuse est celle des anciens soldats ennemis faits prisonniers; si nous n'avions pas pu compléter ainsi nos forces, le problème des effectifs se serait posé pour nous avec une extrême acuité. Néanmoins, entre l'accroissement du nombre des soldats et l'augmentation du nombre des fusils, il y a disproportion; en effet, les pertes en fusils sont relativement rares alors que nos effectifs diminuent très rapidement: nous pouvons avoir des tués, des blessés, des malades et des déserteurs. Nous espérons vivement que le Comité du Parti pour le Hounan nous enverra des ouvriers d'Anyuan[10], comme il nous l'a promis.

L'Armée rouge se compose en partie d'ouvriers et de paysans, en partie d'éléments du *Lumpenproletariat*. Bien entendu, la présence d'un trop grand nombre d'éléments du *Lumpenproletariat* dans l'Armée rouge n'est pas un facteur favorable. Néanmoins, ces gens savent se battre et comme nous avons à faire face à des combats quotidiens, à de lourdes pertes en tués et en blessés, c'est déjà quelque chose si nous pouvons combler nos pertes à l'aide de ces éléments. La seule issue à une telle situation, c'est d'intensifier l'instruction politique.

La plupart des soldats nous sont venus d'armées de mercenaires, mais dès leur arrivée dans l'Armée rouge, ils se sont transformés. Avant tout, le système mercenaire ayant été banni de l'Armée rouge, nos soldats ont conscience qu'ils ne se battent pas pour d'autres, mais pour eux-mêmes, pour le peuple. Il n'existe pas, jusqu'à présent, dans l'Armée rouge, de paiement régulier de solde; on ne donne qu'une ration de riz, un peu d'argent pour le ravitaillement quotidien et les menues dépenses. Parmi les officiers et soldats de l'Armée rouge, tous ceux qui sont originaires de la région frontière reçoivent chacun un lot de terre; mais il est assez difficile d'en attribuer aux autres.

Grâce au travail d'éducation politique qui a été accompli, les soldats de l'Armée rouge ont tous la conscience de classe; ils ont acquis des notions générales notamment sur la distribution des terres, l'instauration du pouvoir, l'armement des ouvriers et des paysans; ils savent qu'ils se battent pour eux-mêmes, pour la classe ouvrière et la paysannerie; c'est pourquoi, malgré l'âpreté de la lutte, ils ne se plaignent pas. Chaque compagnie, bataillon ou régiment a son comité de soldats qui représente les intérêts de nos hommes de troupe et exécute le travail politique et le travail de masse.

L'expérience a montré qu'on ne peut abolir le système des délégués du Parti[11]. Le délégué du Parti joue un rôle particulièrement important à l'échelon de la compagnie, puisque la cellule du Parti est organisée sur la base de la compagnie. Il doit veiller à ce que le comité de soldats entreprenne le travail d'instruction politique, diriger le travail de masse et, en même temps, assumer les fonctions de secrétaire de cellule. Les faits ont montré que les compagnies les plus saines sont celles où les délégués du Parti sont les meilleurs; or, le commandant de la compagnie pourrait difficilement jouer un rôle politique aussi important. Comme les pertes parmi les cadres des échelons inférieurs sont très lourdes, il nous faut souvent nommer à la tête des sections et des compagnies d'anciens soldats de l'ennemi, récemment faits prisonniers. Parmi les prisonniers capturés en février ou mars dernier, il y en a qui commandent déjà des bataillons. A première vue, il semble que, puisque nous nous appelons Armée rouge, nous pourrions nous passer de délégués du Parti. Mais en réalité ce n'est pas du tout le cas. Quand il se trouvait dans le Hounan du Sud, le 28e régiment a supprimé une fois le système des délégués du Parti, mais il l'a rétabli par la suite. Rebaptiser instructeurs les délégués, ce serait risquer de faire confondre nos instructeurs avec ceux du Kuomintang, que les soldats prisonniers détestent. D'ailleurs, ce n'est pas le changement de nom qui modifie l'essence même du système. C'est pourquoi nous avons décidé de ne pas les débaptiser. Les pertes en tués et en blessés parmi les délégués du Parti sont très lourdes; aussi, à côté des cours de formation que nous allons créer nous-mêmes, nous attendons du Comité central et des comités du Parti des deux provinces qu'ils nous envoient au moins trente camarades capables de remplir les fonctions de délégués du Parti.

D'ordinaire, un soldat ne peut se battre qu'après six mois ou un an d'instruction; mais nos soldats, recrutés hier, doivent se battre aujourd'hui — c'est-à-dire littéralement sans la moindre préparation.

Connaissant très mal la technique militaire, ils ne peuvent compter que sur la bravoure. Comme il n'est pas possible d'obtenir un répit prolongé pour organiser l'instruction des troupes, il ne nous reste qu'à voir s'il y a moyen d'éviter certains combats afin de gagner le temps nécessaire à cette instruction. Pour préparer les officiers subalternes, nous avons créé un peloton d'instruction de 150 hommes; nous avons l'intention de poursuivre, à l'avenir, l'instruction de cette manière. Nous attendons du Comité central et des comités du Parti des deux provinces qu'ils nous envoient un plus grand nombre d'officiers ayant rang de commandants de section, de compagnie et d'unités plus importantes.

Le Comité du Parti pour le Hounan demande que nous nous préoccupions de la vie matérielle des soldats, et ajoute que leurs conditions de vie doivent être au moins un peu meilleures que celles des ouvriers et des paysans en général. Toutefois, c'est actuellement le contraire qui se produit: outre la ration de riz, chaque homme reçoit par jour en tout et pour tout 5 cents pour le ravitaillement quotidien, et encore est-il difficile de maintenir ce niveau de vie. Rien que pour le ravitaillement quotidien, il nous faut au total plus de 10.000 yuans par mois, et cette somme, nous la prélevons uniquement sur les despotes locaux[12]. Nous avons maintenant de l'ouate pour les vêtements d'hiver de nos 5.000 hommes de troupe, mais nous manquons toujours de toile. Par le froid qu'il fait, nombre de soldats continuent de porter deux vêtements d'été, l'un par-dessus l'autre. Heureusement, nous sommes habitués aux difficultés et en outre tout le monde supporte les mêmes privations: chacun, du commandant de corps d'armée au cuistot, en dehors de sa ration de riz, reçoit tout juste 5 cents par jour. Si l'on donne 20 cents pour les petites dépenses, chacun reçoit 20 cents; si l'on en donne 40, chacun en reçoit 40[13]. C'est pourquoi les soldats ne murmurent contre personne.

A l'issue de chaque combat, nous avons des blessés. Par suite de la sous-alimentation, du froid, et pour d'autres raisons encore, nombre de nos officiers et soldats tombent malades. Les hôpitaux de l'Armée rouge sont installés dans les montagnes; on y soigne selon les règles des médecines chinoise et occidentale, mais on manque de médecins et de médicaments. Actuellement, il y a plus de 800 malades dans ces hôpitaux. Le Comité du Parti pour le Hounan nous a promis de nous envoyer des médicaments, mais nous n'avons encore rien reçu. Nous demandons à nouveau au Comité central et aux comités des deux provinces de nous envoyer quelques

médecins pratiquant la médecine occidentale et une certaine quantité d'iode.

Malgré les dures conditions matérielles et les combats incessants, l'Armée rouge tient bon, comme par le passé; cela ne s'explique pas seulement par le rôle dirigeant du Parti, mais également par la réalisation, dans l'armée, des principes démocratiques. Les officiers ne frappent pas les soldats; officiers et soldats jouissent de conditions de traitement égales; les soldats peuvent se réunir et s'exprimer librement; les formalités et cérémonies inutiles sont supprimées; l'administration financière se fait au vu et au su de tout le monde. Les soldats s'occupent eux-mêmes de l'ordinaire et ils s'ingénient même à économiser un peu d'argent sur les 5 cents qu'on leur remet chaque jour pour le ravitaillement quotidien; cette "économie sur la popote" est en moyenne de 60 à 70 *wen* par homme et par jour. Tout cela plait aux soldats, surtout aux nouveaux venus, à ces anciens prisonniers qui voient que l'armée du Kuomintang et nos troupes sont deux mondes différents. Ils trouvent certes que les conditions matérielles sont pires dans l'Armée rouge que dans l'armée blanche, mais chez nous ils se sentent libérés moralement. L'application des principes démocratiques a pour résultat que le soldat qui hier, chez l'adversaire, ne manifestait aucune bravoure combat aujourd'hui, dans nos rangs, avec vaillance. L'Armée rouge est un véritable creuset où les prisonniers se trouvent refondus dès leur arrivée. En Chine, la démocratie n'est pas seulement nécessaire au peuple; elle l'est aussi à l'armée. Le régime démocratique dans l'armée constitue une arme importante pour détruire l'armée mercenaire des féodaux[14].

L'organisation du Parti comprend actuellement quatre échelons: la cellule de compagnie, le comité de bataillon, le comité de régiment et le comité de corps d'armée. Il y a une cellule par compagnie et un groupe par escouade. Si l'Armée rouge a pu combattre dans de si dures conditions sans se disloquer, une des raisons importantes en est que "la cellule du Parti est organisée sur la base de la compagnie". Il y a deux ans, quand nous étions dans l'armée du Kuomintang, nos organisations n'avaient aucune influence directe sur les soldats; même dans les unités de Yé Ting[15], il n'y avait qu'une cellule par régiment; c'est pourquoi nous n'avons pu résister aux épreuves sérieuses. Actuellement, le rapport numérique entre les membres du Parti et les non-communistes, dans l'Armée rouge, est de 1 à 3, c'est-à-dire que, sur 4 hommes, il y a un membre du Parti. Nous avons décidé récemment d'augmenter parmi les soldats combattants le nombre des

membres du Parti, de sorte que ceux-ci soient à égalité avec les non-communistes[16]. Nous manquons actuellement de bons secrétaires de cellules de compagnie et nous demandons au Comité central de nous envoyer, pour remplir cette fonction, un certain nombre d'éléments actifs choisis parmi ceux qui ne peuvent plus rester dans les régions où ils travaillent actuellement. Presque tous les cadres qui nous sont arrivés du Hounan du Sud effectuent un travail de Parti dans l'armée; mais comme un certain nombre d'entre eux se sont dispersés, en août, pendant la retraite dans le Hounan du Sud, nous n'avons actuellement personne qui soit disponible.

Nos forces armées locales se composent de détachements de la Garde rouge et de détachements insurrectionnels ouvriers et paysans. Ces derniers sont armés de piques et de fusils de chasse. Du point de vue de l'organisation, l'unité est le canton; chaque canton a son détachement, dont les effectifs dépendent de l'importance du canton. La tâche de ces détachements consiste à réprimer la contre-révolution, à protéger les organes du pouvoir dans le canton, et, au cas où l'ennemi se présente, à aider les unités de l'Armée rouge ou les détachements de la Garde rouge dans leur combat. Créés pour la première fois à Yongsin, les détachements insurrectionnels étaient alors clandestins, puis ils ont pris un caractère public après la prise du pouvoir dans tout le district. Cette organisation a été étendue aux différents districts de la région frontière, sous la même dénomination. Les détachements de la Garde rouge sont armés principalement de fusils à cinq coups, voire à neuf, mais quelquefois aussi à un coup. Le nombre des fusils pour différents districts est le suivant: Ningkang, 140; Yongsin, 220; Lienhoua, 43; Tchaling, 50; Linghsien, 90; Soueitchouan, 130; Wanan, 10; soit en tout 683. La plus grande partie de ces fusils provient de l'Armée rouge, le reste a été pris à l'ennemi. Les détachements de la Garde rouge des districts qui sont, pour la plupart, constamment en lutte contre les corps de sécurité publique et les milices de ferme, ont une capacité combative sans cesse accrue. Avant l'Incident du 21 Mai[17], des détachements paysans d'autodéfense existaient dans tous les districts. Ils comptaient à Ycouhsien 300 fusils; à Tchaling, 300; à Linghsien, 60; à Soueitchouan, 50; à Yongsin, 80; à Lienhoua, 60; à Ningkang (détachement de Yuan Wen-tsai), 60; aux monts Tsingkang (détachement de Wang Tsouo), 60; soit en tout 970. Après l'Incident du 21 Mai, à part les fusils conservés intacts dans les détachements de Yuan Wen-tsai et de Wang Tsouo, il en est resté seulement 6 dans le district de Soueitchouan et

un dans celui de Lienhoua, les autres ont été tous raflés par les despotes locaux et les mauvais hobereaux. Cette incapacité des détachements paysans d'autodéfense à conserver leurs armes provient de la ligne opportuniste qu'on avait suivie. Actuellement, les détachements de la Garde rouge dans les districts ont beaucoup trop peu de fusils; ils en ont moins que les despotes locaux et les mauvais hobereaux, et c'est pourquoi l'Armée rouge doit continuer à leur fournir des armes. Elle doit faire tout ce qu'elle peut, sans toutefois affecter sa propre capacité de combat, pour aider la population à s'armer. Selon le système que nous avons adopté, chaque bataillon de l'Armée rouge se compose de quatre compagnies ayant chacune 75 fusils; en incluant la compagnie spéciale, la compagnie de mitrailleuses et celle de mortiers, l'état-major de régiment et les trois états-majors de bataillon, on arrive à un total de 1.075 fusils par régiment. Les fusils pris à l'ennemi au cours des combats servent, dans la mesure du possible, à l'armement des forces locales. Les officiers commandants de la Garde rouge sont choisis parmi les hommes que les districts ont envoyés dans le peloton d'instruction créé par l'Armée rouge et qui y ont accompli leur stage de préparation. L'envoi par l'Armée rouge d'hommes originaires de régions éloignées pour commander les détachements locaux devrait être graduellement réduit. Tchou Pei-teh, de son côté, est en train d'armer ses corps de sécurité publique et les milices de ferme; par l'importance de leurs effectifs et leur capacité de combat, les détachements des despotes locaux et des mauvais hobereaux dans les districts de la région frontière constituent une force non négligeable. C'est une raison de plus pour accroître les forces locales rouges sans le moindre délai.

Le principe de l'Armée rouge est la concentration des forces, et celui de la Garde rouge, la dispersion des forces. Dans la période actuelle de stabilisation temporaire du pouvoir de la réaction, au moment où l'adversaire est à même de réunir d'importantes forces pour les lancer contre l'Armée rouge, la dispersion ne serait pas avantageuse pour celle-ci. L'expérience montre que la dispersion des forces nous a presque toujours conduits à la défaite, alors que la concentration des forces contre un adversaire inférieur, égal ou légèrement supérieur a le plus souvent abouti à la victoire. La région où le Comité central nous a chargés de développer les opérations de partisans s'étend sur plusieurs milliers de lis et est visiblement trop grande pour nous; nous pensons que cette directive du Comité central s'explique par une surestimation de nos forces. Quant aux détachements

de la Garde rouge, il leur est plus avantageux de disperser leurs forces; actuellement, c'est cette méthode qui est appliquée dans tous les districts.

Le moyen le plus efficace de propagande auprès des troupes ennemies est de libérer les prisonniers et de soigner les blessés. Dès que nous faisons prisonniers des soldats ou des commandants de bataillon, de compagnie ou de section de l'ennemi, nous commençons un travail de propagande parmi eux. Nous les divisons en deux groupes: nous rangeons dans l'un ceux qui veulent rester, dans l'autre, ceux qui veulent s'en aller; nous laissons partir ces derniers en leur donnant de l'argent pour la route. Ceci détruit immédiatement la propagande mensongère de l'ennemi, qui prétend que "les bandits communistes tuent tout le monde sans faire de distinction". Contre cette mesure de notre part, la *Revue décadaire de la Neuvième Division* de Yang Tche-cheng se met à crier: "Quelle perfidie!" Les hommes de l'Armée rouge entourent les prisonniers de beaucoup de sollicitude et accompagnent leur départ de vœux chaleureux; au cours de ces "adieux aux nouveaux frères", les prisonniers qui s'en vont prennent la parole pour nous assurer de leur plus vive reconnaissance. Les soins apportés aux soldats ennemis blessés constituent également un moyen très efficace. Les adversaires plus intelligents, dans le genre de Li Wen-pin, se sont récemment mis à nous imiter: ils ne tuent plus les prisonniers et soignent ceux qui sont blessés. Néanmoins, certains des nôtres, à la première occasion, sont revenus à nous, avec leurs armes. C'est ce qui est arrivé, par deux fois déjà. D'autre part, les moyens de propagande par l'écriture, par exemple les affiches, sont également employés dans toute la mesure du possible. Dès que nous arrivons dans un endroit, les murs se couvrent de mots d'ordre. Mais nous manquons de dessinateurs, et nous demandons au Comité central et aux comités du Parti des deux provinces de nous en envoyer quelques-uns.

Pour ce qui est des bases militaires, la première est constituée par les monts Tsingkang, à la limite des quatre districts de Ningkang, Linghsien, Soueitchouan et Yongsin. De Maoping, district de Ningkang, sur le versant nord, à Houangao, district de Soueitchouan, sur le versant sud, la distance est de 90 lis; de Nachan, district de Yongsin, sur le versant est, à Choueikeou, district de Linghsien, sur le versant ouest, elle est de 80 lis. Notre base a une circonférence de 550 lis qui, de Nachan, passe par Longyuankeou (district de Yongsin), Sintcheng, Maoping, Talong (district de Ningkang), Chetou, Choueikeou,

Hsiatsouen (district de Linghsien), Yingpanhsiu, Taikiapou, Tafen, Toueitsetsien, Houangao, Wouteoukiang, Tchehao (district de Soueitchouan) pour revenir à Nachan. Dans les montagnes, à Tatsing, Siaotsing, Changtsing, Tchongtsing, Hsiatsing, Tseping, Hsiatchouang, Hsingtcheou, Tsaoping, Painihou, Louofou, il y a des rizières et des villages; autrefois refuge des brigands et des débris des armées vaincues, cette région est devenue maintenant notre base d'appui. Mais la population compte moins de 2.000 habitants et les récoltes de céréales ne dépassent pas 10.000 piculs; c'est pourquoi le ravitaillement en grain de notre armée dépend entièrement des fournitures en provenance des districts de Ningkang, Yongsin et Soueitchouan. Dans les montagnes, on a construit des fortifications aux points d'importance stratégique. Là se trouvent nos hôpitaux, nos ateliers de matériel de couchage et d'uniformes, nos services des magasins militaires, les services de l'arrière de nos régiments. Actuellement, on est en train d'amener des vivres du district de Ningkang dans les montagnes. Si notre ravitaillement en vivres est assuré d'une manière suffisante, l'ennemi ne pourra pénétrer dans cette base. Notre seconde base d'appui est constituée par les monts Kieoulong, à la limite des districts de Ningkang, Yongsin, Lienhoua et Tchaling. Cette base le cède à la première en importance, mais elle constitue la base la plus reculée des forces armées locales des quatre districts précités et on y a construit également des fortifications. Pour les bases rouges, entourées par les territoires blancs de toutes parts, il est indispensable de mettre à profit les difficultés d'accès qui caractérisent les régions montagneuses.

LE PROBLEME AGRAIRE

La situation agraire dans la région frontière. D'une façon générale, plus de 60 pour cent des terres sont aux mains des propriétaires fonciers et moins de 40 pour cent aux mains des paysans. Dans le Kiangsi, c'est dans le district de Soueitchouan qu'on trouve la plus grande concentration de la propriété foncière: environ 80 pour cent des terres appartiennent aux propriétaires fonciers. Puis vient le district de Yongsin, où les propriétaires fonciers possèdent environ 70 pour cent des terres. Dans les districts de Wanan, Ningkang et Lienhoua, il y a un peu plus de paysans propriétaires, mais ce sont toujours les propriétaires fonciers qui détiennent la majeure partie des terres, soit environ 60 pour cent, alors que les paysans n'en ont que 40 pour cent.

Dans le Hounan, environ 70 pour cent des terres de Tchaling et de Linghsien se trouvent aux mains des propriétaires fonciers.

Les couches intermédiaires. Etant donné la situation décrite plus haut, la confiscation et la redistribution de toutes les terres[18] peuvent obtenir l'appui d'une importante majorité de la population. Au point de vue des classes, la population des régions rurales se divise toutefois en trois catégories: les gros et moyens propriétaires fonciers, les couches intermédiaires — petits propriétaires fonciers et paysans riches, et enfin les paysans moyens et pauvres. Les intérêts des paysans riches se confondent souvent avec ceux des petits propriétaires fonciers. Leurs terres ne constituent qu'une petite partie de l'ensemble des terres, mais jointes à celles des petits propriétaires fonciers, elles finissent par constituer quelque chose d'assez important. La situation doit être à peu près la même dans tout le pays. La politique agraire que nous appliquons dans la région frontière est la confiscation totale et la redistribution intégrale des terres; c'est pourquoi, dans les régions rouges, les couches intermédiaires se trouvent frappées en même temps que les despotes locaux et mauvais hobereaux. Telle est notre politique, mais son application pratique se heurte à de sérieux obstacles suscités par les couches intermédiaires. Dans la phase initiale de la révolution, celles-ci font mine de capituler devant les paysans pauvres, mais, en fait, elles utilisent leur ancienne position sociale et le régime patriarcal pour intimider les paysans pauvres et différer la redistribution des terres. Lorsqu'il n'est plus possible de reculer le délai, les petits propriétaires fonciers et les paysans riches ou bien cachent la superficie exacte de leurs propriétés ou bien gardent les terres fertiles pour eux et abandonnent les terres pauvres aux autres. Dans cette phase, les paysans pauvres, qui se trouvent sous l'influence d'une oppression séculaire et qui manquent de confiance dans la victoire de la révolution, cèdent souvent à l'argumentation des couches intermédiaires et n'osent pas intervenir énergiquement contre elles. Ils ne commencent à le faire que lorsque la révolution prend son essor, lorsque nous nous sommes emparés du pouvoir dans un ou même plusieurs districts, lorsque les troupes de la réaction ont subi plusieurs défaites successives et que l'Armée rouge a fait preuve plus d'une fois de sa puissance. C'est ainsi que dans la partie sud du district de Yongsin, où les couches intermédiaires sont les plus nombreuses, on a constaté les cas les plus graves de retard dans la redistribution des terres et de dissimulation de la superficie réelle des propriétés foncières. En fait, la redistribution des terres n'a commencé qu'après

la grande victoire de l'Armée rouge à Longyuankeou, le 23 juin, lorsque les organes du pouvoir de l'arrondissement ont statué sur les cas des personnes qui avaient retardé cette redistribution. L'organisation patriarcale féodale est toutefois largement répandue dans chaque district; souvent, tout un village, voire plusieurs, portent le même nom de famille. Aussi faut-il un temps assez long avant que le processus de différenciation de classe soit achevé, et l'esprit patriarcal vaincu dans les villages.

La défection des couches intermédiaires pendant la terreur blanche. Les couches intermédiaires, qui ont été l'objet d'attaques dans la période d'essor de la révolution, tournent casaque dès que s'abat la terreur blanche. Dans les districts de Yongsin et de Ningkang, ce sont justement les petits propriétaires fonciers et les paysans riches qui ont servi de guides aux troupes réactionnaires pour incendier les maisons des paysans révolutionnaires. Sur les instructions des réactionnaires, les petits propriétaires fonciers et les paysans riches ont incendié des maisons et arrêté des gens, faisant preuve d'une audace peu ordinaire. Lorsque l'Armée rouge revint dans la région de Ningkang, Sintcheng, Koutcheng, Longche, des milliers de paysans s'enfuirent jusqu'à Yongsin avec les réactionnaires, abusés qu'ils étaient par la propagande de ces derniers affirmant que le Parti communiste les massacrerait les uns après les autres. C'est seulement à la suite de notre travail de propagande sur les mots d'ordre: "Ne pas tuer les paysans transfuges" et "Bienvenue aux paysans transfuges qui rentrent pour faire la moisson" que peu à peu un certain nombre de paysans sont revenus.

Pendant la période de reflux de la révolution dans tout le pays, le problème le plus difficile que rencontrent les bases révolutionnaires, c'est de tenir en main les couches intermédiaires. La raison principale de leur trahison est la dureté excessive des coups que leur a infligés la révolution. Mais lorsque, dans tout le pays, la révolution est en plein essor, les paysans pauvres se sentent assez appuyés pour agir avec plus de courage, et les couches intermédiaires sont trop effrayées pour tenter des sorties hostiles. Quand la guerre entre Li Tsong-jen et Tang Cheng-tche a gagné le Hounan, les petits propriétaires fonciers du district de Tchaling ont proposé la paix aux paysans et certains leur ont même offert du porc à l'occasion du Nouvel An (bien qu'à cette époque l'Armée rouge eût déjà quitté Tchaling pour Soueitchouan). Mais tout cela cessa dès la fin de la guerre. Maintenant que les vagues de la contre-révolution déferlent dans tout le pays, on voit

dans les régions blanches les couches intermédiaires, qui ont subi les coups de la révolution, se mettre presque entièrement sous la dépendance des despotes locaux et des mauvais hobereaux. Les paysans pauvres se trouvent isolés. C'est là un problème des plus sérieux[19].

La défection des couches intermédiaires sous le coup des privations matérielles. L'opposition entre les régions rouges et les régions blanches en fait deux pays ennemis. Par suite du blocus sévère établi par l'adversaire et de notre attitude erronée à l'égard de la petite bourgeoisie, le commerce entre les régions des deux sortes s'est trouvé presque entièrement interrompu; les articles et produits de première nécessité, comme le sel, les tissus, les médicaments, sont devenus rares et chers, et les produits agricoles, comme le bois, le thé, les huiles comestibles, ne peuvent plus être expédiés dans les régions blanches, de sorte que l'argent a cessé d'arriver aux paysans, et tout cela influe sur l'ensemble de la population. Les paysans pauvres peuvent encore supporter de telles difficultés, mais les couches moyennes, quand elles n'en peuvent plus, capitulent devant les despotes locaux et les mauvais hobereaux. Si, en Chine, les scissions et les guerres cessent dans le camp des despotes locaux, des mauvais hobereaux et des seigneurs de guerre, si la révolution ne progresse pas dans tout le pays, les bases rouges de peu d'importance seront soumises à une pression économique extrêmement forte et leur existence prolongée deviendra problématique. Car les couches moyennes ne sont pas seules à ne pouvoir supporter pareille pression économique; il arrivera peut-être un jour où même les ouvriers, les paysans pauvres et l'Armée rouge ne pourront plus la supporter. Dans les districts de Yongsin et de Ningkang, il n'y avait pas de sel, les tissus et les médicaments avaient complètement disparu; quant au reste, n'en parlons pas. Actuellement, on peut trouver du sel en vente, mais il est extrêmement cher, et les tissus et les médicaments continuent à manquer. On n'a toujours pas le moyen d'envoyer à l'extérieur le bois, le thé et les huiles comestibles qu'on trouve en abondance à Ningkang, dans l'ouest de Yongsin et dans le nord de Soueitchouan (toutes ces régions font actuellement partie de notre base révolutionnaire)[20].

Les critères adoptés pour la distribution des terres. Lors de la distribution des terres, on prend comme unité le canton. Dans les régions très montagneuses, où il y a peu de terres arables, comme, par exemple, dans l'arrondissement de Siaokiang, district de Yongsin, trois ou quatre cantons sont pris comme une seule unité; mais de tels

cas sont extrêmement rares. Les terres sont réparties en parts égales entre tous les habitants du lieu — hommes et femmes, jeunes et vieux. Mais, actuellement, suivant les modalités établies par le Comité central, nous avons adopté le critère de la capacité de travail: ceux qui sont capables de travailler reçoivent deux fois plus de terre que ceux qui ne le sont pas[21].

La question des concessions aux paysans propriétaires. Cette question n'a pas encore été examinée en détail. Parmi les paysans propriétaires, les paysans riches présentent l'exigence suivante: au moment de la redistribution des terres, il faut prendre comme critère les forces productives, c'est-à-dire qu'il faudrait donner davantage de terre à ceux qui ont davantage de force de travail et de capital (instruments aratoires, etc.). Les paysans riches trouvent que la redistribution des terres par parts égales et celle qui tient compte de la capacité de travail leur sont toutes deux désavantageuses. Ils se disent prêts à fournir un plus grand effort qui, avec l'utilisation de leur capital, leur permettrait d'obtenir de meilleures récoltes. C'est pourquoi ils ne sont pas d'accord qu'on leur attribue la même part de terre qu'aux paysans en général, sans mettre à profit leur effort particulier et leur excédent de capital (laissés inemployés). Nous continuons ici à nous conformer aux modalités fixées par le Comité central. Néanmoins, la question demande encore à être examinée et un autre rapport vous sera adressé dès que nous aurons tiré des conclusions.

L'impôt foncier. L'impôt foncier perçu dans le district de Ningkang se monte à 20 pour cent de la récolte, ce qui dépasse de 5 pour cent le taux prévu par le Comité central. Il serait inopportun de le modifier maintenant que la perception est en train: le taux sera abaissé l'an prochain. En outre, la partie des districts de Soueitchouan, Linghsien et Yongsin qui appartient à notre base révolutionnaire forme une région montagneuse où les paysans vivent très durement, aussi convient-il de ne pas lever l'impôt foncier sur eux. Nous arrachons aux despotes locaux des régions blanches les sommes nécessaires pour couvrir les dépenses du gouvernement et de la Garde rouge. En ce qui concerne l'approvisionnement de l'Armée rouge, nous obtenons provisoirement le riz par l'impôt foncier levé dans le district de Ningkang; pour l'argent, on fait payer également les despotes locaux. En octobre, au cours d'un raid de partisans dans le district de Soueitchouan, nous avons recueilli de cette manière plus de 10.000 yuans. Cet argent nous permettra de tenir un certain temps; après on verra bien.

LA QUESTION DU POUVOIR POLITIQUE

Le pouvoir populaire a été établi partout à l'échelon du district, de l'arrondissement et du canton, mais son appellation ne correspond pas à ce qu'il est en réalité. Dans bien des endroits, il n'existe pas de conseils des délégués des ouvriers, des paysans et des soldats. Les comités exécutifs de canton, d'arrondissement et même de district sont élus dans des sortes de meetings de masse. Ces meetings, convoqués à la hâte, ne permettent pas d'examiner les questions et ne peuvent servir à l'éducation politique des masses. En outre, dans de tels meetings, les intellectuels et les arrivistes l'emportent aisément. Dans certains endroits, des conseils de délégués ont été convoqués, mais on ne les considère que comme des organes provisoires ayant pour fonction essentielle l'élection des comités exécutifs; après les élections, tout le pouvoir se trouve concentré dans les mains des comités et l'on ne parle plus des conseils de délégués. On ne peut pas dire qu'il n'existe aucun conseil des délégués des ouvriers, des paysans et des soldats digne de ce nom; on en trouve, mais en nombre infime. Cela s'explique par l'insuffisance de la propagande et du travail d'éducation concernant ce nouveau système politique. Les mauvaises traditions de l'époque féodale, avec ses méthodes dictatoriales, sont profondément enracinées dans la conscience des masses et même des simples membres du Parti, et on ne peut les extirper d'un seul coup; les gens veulent résoudre les problèmes sans se faire du tracas, le système démocratique ne leur sourit guère avec toutes ses complications. Le centralisme démocratique ne prendra vraiment partout dans les organisations de masse que lorsqu'il aura fait la preuve de son efficacité dans la lutte révolutionnaire, et lorsque les masses auront compris qu'il est capable de mobiliser au mieux les forces du peuple et de leur donner la plus grande aide possible dans le combat. Nous élaborons actuellement, d'une manière détaillée, la loi organique des conseils de délégués à tous les échelons (conformément aux grandes lignes définies par le Comité central) et nous corrigeons méthodiquement les erreurs du passé. Dans l'Armée rouge, les conseils des délégués des soldats, à tous les échelons, sont en voie de devenir des organes fonctionnant régulièrement; nous corrigeons notre ancienne erreur de n'avoir que des comités de soldats, et pas de conseils des délégués des soldats.

Ce que les masses populaires entendent en général par "Gouvernement des Ouvriers, des Paysans et des Soldats", c'est le comité exécutif,

car elles ignorent encore le pouvoir du conseil de délégués et considèrent que seul le comité représente le pouvoir réel. Les comités exécutifs, qui n'ont pas de conseils de délégués sur lesquels s'appuyer, résolvent souvent les questions sans tenir compte des opinions des masses; partout on peut constater qu'ils sont indécis, et enclins au compromis dans les problèmes de confiscation et de distribution des terres, qu'ils gaspillent et détournent les fonds, et que, par peur des Blancs, ils n'osent les combattre ou ne le font qu'avec hésitation. En outre, les comités exécutifs se réunissent rarement en séance plénière, et c'est leur bureau qui décide et règle toutes les affaires. Dans les comités d'arrondissement et de canton, même le bureau ne se réunit que rarement, les affaires sont décidées et réglées directement par le président, le secrétaire, le trésorier ou le commandant du détachement de la Garde rouge (ou du détachement insurrectionnel), ces quatre hommes travaillant en permanence au comité. On voit ainsi que, même dans les organes gouvernementaux, le principe du centralisme démocratique n'est pas entré dans les habitudes.

Au début, les petits propriétaires fonciers et les paysans riches font tous leurs efforts pour entrer dans les comités gouvernementaux, surtout à l'échelon du canton. Ils arborent des brassards rouges, font les empressés, s'infiltrent par la ruse dans les comités gouvernementaux, prennent tout en main et réduisent les membres qui sont des paysans pauvres au rôle de simples figurants. On ne peut éliminer ces gens des comités que s'ils sont démasqués au cours de la lutte et que si les paysans pauvres se dressent contre eux. Bien que de tels cas ne se soient pas généralisés, on en a découvert dans de nombreux endroits.

Le Parti jouit d'une autorité considérable auprès des masses, mais celle des organes gouvernementaux est loin d'être suffisante. Cela provient du fait que les organes du Parti, voulant simplifier leur travail, règlent eux-mêmes un grand nombre d'affaires par-dessus la tête des organes du pouvoir. De tels cas sont très fréquents. Les groupes du Parti n'existent pas dans tous les organes du pouvoir, mais là où ils existent, on ne les utilise pas suffisamment. A l'avenir, le Parti doit jouer le rôle de dirigeant dans les organes du pouvoir; la politique et les mesures adoptées par le Parti doivent, sauf dans le domaine de la propagande, se réaliser par l'intermédiaire des organes gouvernementaux. Il faut éviter la mauvaise pratique du Kuomintang qui dicte ses ordres directement au gouvernement.

LA QUESTION DE L'ORGANISATION DU PARTI

La lutte contre l'opportunisme. Dans la période qui précède et suit l'Incident du 21 Mai, les organisations du Parti dans les districts de la région frontière étaient, pour ainsi dire, entièrement aux mains des opportunistes. Lors de l'offensive de la contre-révolution, on a rarement lutté contre elle de manière résolue. En octobre de l'année dernière, lorsque l'Armée rouge (le 1er régiment de la 1re division du 1er corps de l'Armée révolutionnaire des Ouvriers et des Paysans) est arrivée dans les districts de la région frontière, il n'y avait plus dans ces districts que des membres isolés du Parti qui s'étaient cachés pour échapper aux poursuites, et les organisations du Parti avaient été complètement détruites par l'ennemi. De novembre à avril, on a procédé à leur reconstitution, et à partir de mai, elles ont connu un grand essor. Mais, depuis un an, on a vu partout se manifester l'opportunisme au sein du Parti: des membres qui manquaient de fermeté dans la lutte allaient, dès que l'ennemi approchait, se réfugier au loin dans les montagnes, appelant cela "se mettre en embuscade"; d'autres, quoique actifs, se jetaient dans des entreprises inconsidérées. Tout cela n'était que des manifestations de l'idéologie petite-bourgeoise. Au fur et à mesure que la lutte a trempé les gens et grâce à l'éducation donnée par le Parti, on a vu diminuer les cas de ce genre. Ces manifestations de l'idéologie petite-bourgeoise ont également existé dans l'Armée rouge. Lorsque l'ennemi attaquait, on proposait soit d'engager une lutte à outrance, soit de prendre la fuite. Et souvent, ces deux idées émanaient de la même personne dans la discussion sur les opérations militaires à entreprendre. C'est seulement à la suite d'une lutte prolongée à l'intérieur du Parti et lorsqu'on eut tiré les leçons des faits objectifs — lorsque, par exemple, la lutte à outrance entraînait de lourdes pertes et que la fuite aboutissait à la défaite — qu'on a vu la situation s'améliorer progressivement.

Le régionalisme. L'économie de la région frontière est de type agricole et, dans certains endroits, elle se trouve encore au stade du mortier et du pilon (dans les régions montagneuses, on utilise généralement le pilon à main, en bois, pour le décorticage du riz; dans les vallées, on utilise fréquemment le pilon à pied, en pierre). L'organisation sociale a partout pour unité de base le clan, groupant des familles qui portent le même nom. Dans les organisations du Parti à la campagne, il arrive souvent que les membres qui ont le même nom

de famille soient groupés en une cellule, en raison de leur lieu d'habitation; la réunion de cellule n'est alors tout simplement qu'un conseil de clan. Dans ces conditions, il est très difficile d'édifier un "parti bolchévik de combat". Les gens ne comprennent pas bien que, pour le Parti communiste, il n'existe pas de frontières d'Etats ou de provinces; ils ne comprennent pas bien non plus que, pour lui, il n'y a pas de limites de districts, d'arrondissements et de cantons. Le régionalisme affecte fortement les relations entre les districts et entre les arrondissements, voire même entre les cantons d'un même district. Pour éliminer le régionalisme, les arguments peuvent donner, tout au plus, quelques résultats limités, mais l'oppression des Blancs, qui ne se borne pas à une seule région, fait beaucoup. Par exemple, c'est seulement quand les "campagnes d'anéantissement conjointes" entreprises par la contre-révolution dans les deux provinces donneront au peuple le sens de l'intérêt commun dans la lutte qu'il sera possible d'éliminer progressivement le régionalisme. C'est grâce à beaucoup de leçons semblables que les manifestations de régionalisme tendent à diminuer.

Le problème de la population autochtone et des immigrants originaires d'autres régions. Dans les districts de la région frontière, il existe encore un problème particulier: c'est le fossé qui sépare la population autochtone de celle qui est originaire d'autres régions. Entre les anciens habitants du pays et ceux qui sont venus du Nord pour s'y établir, il y a quelques siècles, existe un profond fossé, et même une violente hostilité, dont les raisons sont historiques et qui dégénère parfois en une lutte acharnée. Ces immigrants d'autres régions, disséminés sur les frontières du Foukien et du Kouangtong, le long des limites du Hounan et du Kiangsi, jusque dans le sud du Houpei, sont au nombre de plusieurs millions. Refoulés dans les montagnes et opprimés par les autochtones qui occupent les plaines, ils sont depuis toujours privés de droits politiques. Ils avaient accueilli avec joie la révolution nationale des deux dernières années, car ils croyaient que des temps meilleurs allaient commencer pour eux. Mais la révolution a échoué et ils sont toujours opprimés par les autochtones. Dans notre région (districts de Ningkang, Soueitchouan, Linghsien et Tchaling), on se heurte toujours à ce problème des relations entre les autochtones et les habitants venus d'ailleurs; la question se pose avec une acuité particulière dans le district de Ningkang. En 1926 et 1927, les éléments révolutionnaires de la population autochtone du district de Ningkang s'étaient joints

aux éléments originaires d'autres régions et, sous la direction du Parti communiste, ils s'étaient unis pour renverser le pouvoir des despotes locaux et mauvais hobereaux originaires du pays et avaient pris le pouvoir dans tout le district. En juin de l'année dernière, le gouvernement du Kiangsi dirigé par Tchou Pei-teh se tourna contre la révolution et, en septembre, les despotes locaux et les mauvais hobereaux servirent de guides à l'armée de Tchou Pei-teh dans sa campagne "d'anéantissement" contre Ningkang et provoquèrent de nouveaux conflits entre les éléments autochtones et ceux venus d'ailleurs. Logiquement, le fossé entre autochtones et originaires d'autres régions ne devrait pas exister dans les rangs des classes exploitées, ouvrière et paysanne, et encore moins dans les rangs du Parti communiste. Mais, en réalité, sous l'effet de préjugés fort anciens, ce fossé subsiste toujours. C'est ainsi qu'en août, lors de notre défaite dans la région frontière, les despotes locaux et les mauvais hobereaux de la population autochtone sont revenus à Ningkang avec les troupes réactionnaires et se sont mis à répandre le bruit que les gens originaires d'autres régions allaient tuer les autochtones; sur ce, la plupart des paysans autochtones ont tourné casaque, arborant des brassards blancs et guidant les troupes blanches pour incendier les maisons et effectuer des rafles dans les montagnes. Par contre, lorsqu'en octobre et en novembre l'Armée rouge a écrasé les Blancs, les paysans autochtones se sont enfuis avec les réactionnaires, et les paysans originaires d'autres régions se sont emparés des biens des paysans autochtones. Cette situation a eu son écho dans le Parti, où elle a souvent donné lieu à des conflits insensés. Nos mesures pour arriver à une solution consistent d'une part à populariser les mots d'ordre: "Ne pas tuer les paysans transfuges" et "Les paysans transfuges recevront de la terre comme les autres quand ils reviendront", et cela afin de les aider à se soustraire à l'influence des despotes locaux et des mauvais hobereaux et à rentrer tranquillement chez eux; elles consistent d'autre part à ordonner, par l'intermédiaire de nos gouvernements de district, aux paysans originaires d'autres régions de restituer à leurs anciens propriétaires les biens confisqués, et, également par leur intermédiaire, à afficher un avis déclarant que les paysans autochtones seront protégés. Au sein du Parti, notre travail d'éducation doit être renforcé pour assurer la cohésion entre les membres du Parti appartenant soit à l'un soit à l'autre des deux groupes.

La défection des arrivistes. Au moment de l'essor de la révolution (en juin), nombre d'arrivistes, profitant de ce que le recrutement

des membres du Parti se faisait au grand jour, se sont introduits dans nos rangs: les effectifs du Parti dans la région frontière ont rapidement dépassé 10.000. Comme les responsables des cellules et des comités d'arrondissement étaient pour la plupart de nouveaux membres, il n'a pas été possible d'entreprendre au sein du Parti une bonne éducation politique. Vint la terreur blanche, les éléments arrivistes tournèrent casaque et livrèrent nos camarades aux réactionnaires, ce qui entraîna l'effondrement d'une grande partie des organisations du Parti dans les régions blanches. Après septembre, nous avons entrepris une épuration énergique du Parti, et la qualité de membre fut soumise à des conditions rigoureuses quant à l'appartenance de classe. Dans les districts de Yongsin et de Ningkang, les organisations du Parti ont toutes été dissoutes et une réinscription des adhérents a été entreprise. Le nombre des membres du Parti a considérablement diminué, mais la capacité combative de ses organisations s'est accrue. Dans le passé, toutes les organisations du Parti menaient leurs activités au grand jour, mais, après septembre, nous avons commencé à créer des organisations clandestines, capables d'agir même après l'arrivée des forces réactionnaires. En même temps, nous nous efforçons par tous les moyens de pénétrer dans les régions blanches, afin de pouvoir opérer dans le camp même de l'ennemi. Mais les conditions pour établir des organisations du Parti n'existent pas encore dans les villes voisines; en premier lieu, parce que l'ennemi est relativement fort dans les villes, en second lieu, parce que, quand nos troupes s'étaient emparées de ces villes, elles avaient porté de trop fortes atteintes aux intérêts de la bourgeoisie, si bien que les membres du Parti ont du mal à y prendre pied. Nous corrigeons actuellement ces erreurs et nous nous efforçons de créer nos organisations dans les villes; toutefois, nous n'avons obtenu jusqu'à présent que peu de résultats.

Les organes dirigeants du Parti. Le bureau de cellule a reçu le nom de comité de cellule. Au-dessus de la cellule, il y a le comité d'arrondissement, et, au-dessus de ce dernier, le comité de district. Là où des circonstances particulières l'exigent, on crée, comme maillon intermédiaire entre les comités d'arrondissement et de district, le comité d'arrondissement spécial; c'est le cas, par exemple, pour les deux arrondissements spéciaux qui coiffent l'un le nord, l'autre le sud-est du district de Yongsin. Dans toute la région frontière, il y a cinq comités de district, à Ningkang, Yongsin, Lienhoua, Soueitchouan et Linghsien. Il y avait jadis un comité de district à Tchaling, mais comme le travail n'y avançait pas, la majeure partie des nombreuses

organisations créées au cours de l'hiver et du printemps derniers ont été détruites par les Blancs, et, pendant les six derniers mois, le travail du comité s'est limité aux régions montagneuses, contiguës aux districts de Ningkang et de Yongsin; c'est pourquoi le comité de district de Tchaling a été transformé en comité d'arrondissement spécial. Il faut passer par Tchaling pour atteindre les districts de Yeouhsien et d'Anjen; nous y avons envoyé des gens, mais ceux-ci sont revenus sans succès. En ce qui concerne le comité de district de Wanan, avec lequel nous avions tenu une session commune à Soueitchouan, en janvier dernier, il s'est trouvé coupé de nous par les Blancs pendant plus de six mois; nous n'avons réussi à reprendre le contact qu'une seule fois, en septembre, lorsque l'Armée rouge atteignit Wanan au cours d'actions de partisans. Quatre-vingts paysans d'esprit révolutionnaire ont quitté cette région avec nos détachements pour gagner les monts Tsingkang où ils ont constitué la Garde rouge de Wanan. Dans le district d'Anfou, il n'y a pas d'organisation du Parti. Le district de Kian est voisin de celui de Yongsin, mais le Comité du Parti pour Kian n'a pris contact avec nous qu'à deux reprises et ne nous a apporté aucune aide, ce qui nous étonne fort. Dans l'arrondissement de Chatien, district de Koueitong, la redistribution des terres a été faite en deux fois, en mars et en août, et l'on a créé des organisations du Parti qui se trouvent sous l'autorité du Comité spécial pour le Hounan du Sud avec Longhsicheeultong comme centre. Les comités de district sont sous l'autorité du Comité spécial de la Région frontière du Hounan-Kiangsi. Le 20 mai, dans le village de Maoping (district de Ningkang) s'est tenue la Première Conférence de l'Organisation du Parti de la Région frontière. Elle a élu le premier Comité spécial, composé de 23 membres, avec Mao Tsé-toung comme secrétaire. En juillet, le Comité du Parti pour le Hounan a envoyé Yang Kai-ming, comme secrétaire par intérim. En septembre, Yang Kai-ming est tombé malade et cette fonction a été transférée à Tan Tchen-lin. En août, lorsque le détachement principal de l'Armée rouge s'est dirigé vers le Hounan du Sud et que les Blancs ont commencé à exercer une forte pression sur la région frontière, nous avons tenu une réunion extraordinaire à Yongsin. Lorsque l'Armée rouge est revenue à Ningkang, en octobre, la Deuxième Conférence de l'Organisation du Parti de la Région frontière a été convoquée à Maoping. Au cours de cette Conférence, qui s'est ouverte le 14 octobre et qui a duré trois jours, la résolution "Les Problèmes politiques et les tâches de l'Organisation du Parti de la Région frontière"[22] a été adoptée, ainsi

que d'autres décisions. La Conférence a élu le deuxième Comité spécial, composé de 19 membres: Tan Tchen-lin, Chu Teh, Tchen Yi, Long Tchao-tsing, Tchou Tchang-kié, Lieou Tien-tsien, Yuan Pan-tchou, Tan Se-tsong, Tan Ping, Li Kiué-fei, Song Yi-yué, Yuan Wen-tsai, Wang Tsouo-nong, Tchen Tcheng-jen, Mao Tsé-toung, Wan Hsi-sien, Wang Tsouo, Yang Kai-ming et Ho Ting-ying. Cinq membres ont été élus au Bureau permanent, avec, comme secrétaire, Tan Tchen-lin (ouvrier) et comme secrétaire adjoint, Tchen Tcheng-jen (intellectuel). Le 14 novembre s'est réunie la Sixième Conférence de l'Organisation du Parti pour le 4e Corps de l'Armée rouge, qui a élu le Comité d'Armée composé de 23 membres et un bureau permanent de 5 membres ayant à sa tête, comme secrétaire, Chu Teh. Le Comité spécial et le Comité d'Armée relèvent du Comité du Front. Celui-ci, remanié le 6 novembre, comprend 5 membres désignés par le Comité central: Mao Tsé-toung, Chu Teh, le secrétaire de l'organisation locale du Parti (Tan Tchen-lin), un camarade ouvrier (Song Kiao-cheng), un camarade paysan (Mao Keh-wen), avec Mao Tsé-toung comme secrétaire. Au sein du Comité du Front ont été créés, à titre provisoire, le secrétariat, la section de propagande, la section d'organisation, la commission pour le mouvement ouvrier et la commission militaire. Le Comité du Front dirige les organisations locales du Parti. La nécessité d'avoir un comité spécial du Parti subsiste, car il arrive parfois au Comité du Front de se déplacer avec les troupes. Nous avons conscience que la direction idéologique du prolétariat est d'une importance capitale. Les organisations du Parti dans les districts de la région frontière se composent presque entièrement de paysans, et sans la direction idéologique du prolétariat, elles peuvent s'engager dans une fausse voie. Outre qu'il faut porter une attention soutenue au mouvement ouvrier dans les chefs-lieux de district et les grandes agglomérations, nous devons augmenter le pourcentage des représentants des ouvriers dans les organes du pouvoir. Il est également indispensable d'augmenter le pourcentage des ouvriers et des paysans pauvres dans tous les organes dirigeants du Parti.

LE CARACTERE DE LA REVOLUTION

Nous sommes entièrement d'accord avec les décisions de l'Internationale communiste sur la Chine. Actuellement, la Chine n'en est encore, en effet, qu'à l'étape de la révolution démocratique bourgeoise.

Le programme d'une révolution démocratique conséquente en Chine prévoit, en politique extérieure, le renversement de l'impérialisme et une libération nationale totale; en politique intérieure, la liquidation de la bourgeoisie compradore dans les villes, l'achèvement de la révolution agraire, l'abolition des rapports féodaux à la campagne et le renversement du gouvernement des seigneurs de guerre. C'est seulement par l'intermédiaire de cette révolution démocratique qu'on pourra jeter une base réelle pour le passage au socialisme. Au cours des combats livrés en divers endroits depuis un an, nous avons ressenti profondément le reflux de la révolution dans tout le pays. Nous voyons, d'une part, le pouvoir rouge subsister sur quelques petits territoires et, d'autre part, l'ensemble du peuple encore privé des droits démocratiques fondamentaux: les ouvriers, les paysans et même les milieux démocratiques de la bourgeoisie n'ont pas la liberté de parole et de réunion; quant à l'adhésion au Parti communiste, elle est considérée comme le plus grand crime. Quand l'Armée rouge arrive dans un endroit, elle trouve les masses dans une morne inaction; c'est seulement après un travail de propagande qu'on voit la population commencer à agir. Quelles que soient les forces ennemies qui nous sont opposées, nous devons leur livrer un combat farouche; il n'y a eu pour ainsi dire aucun exemple de mutinerie ni de désertion à notre profit au sein de l'armée ennemie. La situation est la même pour le 6e corps de l'adversaire, bien que ce soit celui qui ait recruté, après l'Incident du 21 Mai, le plus d'"émeutiers". Nous ressentons très vivement notre isolement et nous espérons bien en sortir. Pour que la révolution entre dans une période d'essor impétueux à l'échelle nationale, il est nécessaire de déclencher une lutte politique et économique pour la démocratie, lutte à laquelle participera également la petite bourgeoisie des villes.

En ce qui concerne notre politique à l'égard de la petite bourgeoisie, nous l'avons relativement bien appliquée jusqu'en février dernier. En mars, nous avons vu arriver à Ningkang le représentant du Comité spécial du Parti pour le Hounan du Sud qui nous a critiqués pour avoir, prétendait-il, dévié à droite, pour avoir trop peu incendié et fait trop peu d'exécutions, et enfin pour n'avoir pas appliqué la politique de "prolétarisation des petits-bourgeois pour les contraindre à faire la révolution". En vertu de quoi la direction du Comité du Front fut réorganisée et notre politique changea. En avril, lorsque toute l'armée est arrivée dans la région frontière, nous n'avons que peu incendié et peu exécuté, comme par le passé, mais nous avons procédé avec une extrême rigueur à la confiscation des biens des négociants moyens à

la ville, et à la perception de contributions imposées aux petits propriétaires fonciers et aux paysans riches à la campagne. Le mot d'ordre du Comité spécial du Parti pour le Hounan du Sud: "Toutes les entreprises aux ouvriers" a reçu une très large diffusion. Cette politique ultra-gauchiste, frappant la petite bourgeoisie, en a rejeté la plus grande partie dans le camp des despotes locaux et des mauvais hobereaux. Cette fraction de la petite bourgeoisie a arboré des brassards blancs et nous a combattus. Dans les derniers temps, avec les modifications progressives de notre politique, la situation s'est un peu améliorée. Nous avons obtenu de bons résultats tout particulièrement dans le district de Soueitchouan, où les marchands du chef-lieu de district et des bourgs n'ont plus peur de nous et ne nous évitent plus; certains disent même du bien de l'Armée rouge. La foire de Tsaolin, qui se tient tous les trois jours à midi, attire maintenant quelque 20.000 personnes, ce qui ne s'était jamais produit. Ce fait prouve que notre politique a pris une direction juste. Les impôts et les contributions prélevés par les despotes locaux et les mauvais hobereaux sur la population étaient très lourds; le détachement de pacification[23] de Soueitchouan percevait cinq péages sur un parcours de 70 lis, entre Houangao et Tsaolin, et aucun produit agricole n'en était exonéré. Nous avons taillé en pièces ce détachement de pacification et supprimé ces impositions, grâce à quoi nous nous sommes assuré l'appui de tous les paysans et de tous les petits et moyens commerçants.

Etant donné que le Comité central nous a demandé de publier un programme politique tenant compte des intérêts de la petite bourgeoisie, nous lui proposons de notre côté d'élaborer à l'intention des directions locales un programme pour l'ensemble de la révolution démocratique, qui tienne compte des intérêts des ouvriers et prévoie la révolution agraire et la libération nationale.

Un trait spécifique de la révolution en Chine, pays où prédomine l'économie agricole, est le recours à l'action militaire pour développer l'insurrection. Nous suggérons au Comité central de consacrer la plus grande attention au problème militaire.

LA QUESTION DE LA LOCALISATION DE LA BASE REVOLUTIONNAIRE

Le territoire qui s'étend du nord du Kouangtong, le long de la frontière du Hounan et du Kiangsi, jusqu'au sud du Houpei fait

entièrement partie des monts Louosiao. Nous avons parcouru toute cette chaîne montagneuse; et une comparaison de ses différentes parties montre que la partie centrale autour de Ningkang constitue la région la plus favorable à l'établissement de notre base révolutionnaire armée. La partie nord présente un relief qui se prête moins à l'attaque ou à la défense que la partie centrale; et, de plus, elle est trop rapprochée des grands centres politiques; si nous ne prévoyons pas la prise rapide de Tchangcha ou de Wouhan, il y a grand risque à déployer la plupart de nos forces dans le territoire groupant les districts de Lieouyang, Liling, Pinghsiang et Tongkou. Dans la partie sud, le relief est plus favorable que dans la partie nord, mais nous y disposons d'une base de masse moins bonne que dans la partie centrale; nos possibilités d'exercer une influence politique sur le Hounan et le Kiangsi y sont plus limitées que dans le centre, où chacune de nos actions peut avoir de l'influence sur les régions septentrionales des deux provinces. Les avantages de la partie centrale des monts Louosiao sont les suivants: 1) Appui des masses populaires avec lesquelles nous travaillons depuis plus d'un an. 2) Existence d'une organisation du Parti relativement forte. 3) Présence de forces armées locales créées depuis plus d'un an et qui ont déjà une grande expérience des combats, ce qui est chose rare; avec le 4e corps de l'Armée rouge, elles constituent une force qu'aucun adversaire ne pourra détruire. 4) Existence d'une très bonne base militaire, les monts Tsingkang, et de bases d'appui pour les forces armées locales dans tous les districts. 5) Possibilité d'exercer une influence sur les deux provinces et justement sur leurs parties septentrionales; comparée au Hounan du Sud ou au Kiangsi du Sud d'où l'on ne peut influencer qu'une seule province, et encore seulement le sud et les régions retirées de celle-ci, la partie centrale des monts Louosiao offre une importance politique beaucoup plus grande. Le désavantage de la partie centrale, c'est qu'elle a à faire face à de grandes difficultés économiques, en particulier, à la pénurie d'argent liquide; ce qui s'explique par le fait que la base révolutionnaire y existe depuis longtemps et que l'ennemi a concentré tout autour d'elle d'importantes forces "d'encerclement et d'anéantissement".

En l'espace de quelques semaines, en juin et juillet, le Comité du Parti pour le Hounan a modifié à trois reprises sa position quant au plan d'action dans notre région. La première fois, c'est Yuan Teh-cheng qui vint nous voir; il approuva notre plan relatif à l'établissement de notre pouvoir politique dans la partie centrale des monts Louosiao. La seconde fois, nous eûmes la visite de Tou Sieou-king et de Yang

Kai-ming, qui proposèrent que l'Armée rouge se dirigeât sans la moindre hésitation vers le Hounan du Sud et ne laissât que 200 fusils aux détachements de la Garde rouge pour assurer la défense de la région frontière: c'est là, déclarèrent-ils, la ligne "absolument juste". La troisième fois, à peine dix jours plus tard, nous vîmes revenir Yuan Teh-cheng; dans la lettre qu'il nous apportait, outre les nombreuses remontrances qui nous étaient faites, on nous demandait cette fois de nous diriger avec l'Armée rouge vers l'est du Hounan; c'est là, affirmait-on une fois de plus, la ligne "absolument juste", selon laquelle il faut agir "sans la moindre hésitation". Munis d'instructions aussi catégoriques, nous nous trouvions devant un dilemme: ne pas obéir, c'était enfreindre les instructions; obéir, c'était à coup sûr aller à la défaite. A la réception de la seconde lettre, on convoqua une session commune du Comité pour l'Armée, du Comité spécial et du Comité du Parti pour Yongsin. La marche vers le Hounan du Sud y fut déclarée dangereuse et on décida de ne pas appliquer les instructions du Comité provincial. Quelques jours plus tard, Tou Sieou-king et Yang Kai-ming, s'en tenant obstinément au point de vue du Comité provincial et jouant sur l'état d'esprit des soldats du 29e régiment qui voulaient rentrer chez eux, poussèrent l'Armée rouge à attaquer Tchentcheou, ce qui aboutit à une défaite à la fois pour la région frontière et pour l'Armée rouge. Celle-ci perdit environ la moitié de ses effectifs, pendant que dans la région frontière, un nombre incalculable de maisons étaient incendiées et une foule de gens massacrés; l'adversaire s'est emparé des districts les uns après les autres et jusqu'à présent nous n'avons pas encore réussi à les reconquérir tous. Quant à une avance vers l'est du Hounan, les forces principales de l'Armée rouge ne devraient en aucune manière y être engagées, aussi longtemps qu'une scission ne serait pas intervenue au sein des milieux dirigeants des despotes locaux et des mauvais hobereaux du Hounan, du Houpei et du Kiangsi. Si nous n'étions pas allés dans le sud du Hounan au mois de juillet, nous aurions pu non seulement éviter la défaite d'août dans la région frontière, mais même mettre à profit le combat opposant le 6e corps du Kuomintang et les troupes de Wang Kiun à Tchangchou, dans le Kiangsi, pour écraser les forces de l'adversaire à Yongsin et nous emparer des districts de Kian et d'Anfou, ce qui aurait permis à nos unités d'avant-garde d'atteindre Pinghsiang et d'établir le contact avec le 5e corps de l'Armée rouge qui opérait dans la partie nord de la chaîne de montagnes. Mais même dans ce cas, nous aurions dû établir notre grand quartier général à Ningkang, et envoyer

dans l'est du Hounan seulement des détachements de partisans. Puisqu'on n'a pas commencé à se battre dans le camp des despotes locaux et mauvais hobereaux et que d'importantes forces ennemies se trouvent encore dans les districts de Pinghsiang, Tchaling et Yeouhsien, à la frontière du Hounan, le transfert de nos forces principales vers le nord aurait été, à coup sûr, exploité par l'adversaire. Le Comité central nous a demandé de songer à marcher vers l'est ou le sud du Hounan, mais la réalisation de ce plan présenterait de gros dangers. Il est vrai que nous n'avons pas essayé de réaliser la variante du Hounan de l'Est, mais l'expérience du Hounan du Sud a été pleinement convaincante. Cette amère expérience mérite de ne jamais être oubliée.

Actuellement, l'entente n'est pas encore rompue dans le camp des despotes locaux et mauvais hobereaux, et les forces ennemies qui encerclent la région frontière et se livrent contre nous à des opérations "d'anéantissement" dépassent toujours au total les effectifs de 10 régiments. Néanmoins, si nous réussissons à l'avenir à nous procurer de l'argent liquide (le grain et les vêtements ne posent plus un grand problème), nous pourrons, en nous appuyant sur les fondations que nous avons jetées au cours de notre travail dans la région frontière, venir à bout de ces forces et même de forces ennemies plus importantes encore. Pour la région frontière, le départ de l'Armée rouge peut entraîner immédiatement des dévastations comme après la défaite d'août. Même si les détachements de la Garde rouge ne sont pas entièrement anéantis, les organisations du Parti et notre base de masse seront soumises à une sauvage destruction et, à l'exception de certains secteurs montagneux de la base révolutionnaire, nous devrons passer partout à l'illégalité, comme en août et en septembre. Si, par contre, l'Armée rouge reste ici, nous pourrons, en nous appuyant sur les fondations que nous avons jetées, étendre progressivement notre territoire dans toutes les directions, et les perspectives sont, à cet égard, très encourageantes. En ce qui concerne l'Armée rouge, elle ne peut se développer que dans la mesure où elle livrera un combat prolongé à l'adversaire dans la région qui entoure les monts Tsingkang, où il existe une base de masse, c'est-à-dire dans les quatre districts de Ningkang, Yongsin, Linghsien et Soueitchouan; pour cela, elle devra utiliser les divergences d'intérêts entre les groupements ennemis du Hounan et du Kiangsi et l'impossibilité où se trouve l'adversaire, qui devra se protéger de toutes parts contre le risque d'une attaque, de concentrer ses forces. Nous pouvons accroître progressivement les forces de l'Armée rouge en recourant

à une tactique juste et en n'engageant le combat que si nous sommes sûrs de pouvoir remporter la victoire, faire des prisonniers et nous emparer du matériel ennemi. Compte tenu du travail préparatoire fait parmi les masses populaires de la région frontière d'avril à juillet, l'Armée rouge aurait sûrement accru ses forces en août si elle n'avait pas laissé partir son détachement principal pour le Hounan du Sud. Malgré cette faute, elle a réussi à revenir dans la région frontière, où le relief et la population lui sont favorables; aussi les perspectives ne sont-elles quand même pas mauvaises. Elle ne pourra accroître son armement et former de bons combattants que si elle est décidée à lutter, que si elle a le courage d'engager des combats prolongés dans une région comme la région frontière. Voilà une année déjà que le drapeau rouge flotte au-dessus de la région frontière; il suscite la haine des despotes locaux et des mauvais hobereaux du Hounan, du Houpei, du Kiangsi et même du pays entier, mais en même temps, il devient progressivement l'espoir des masses d'ouvriers, de paysans et de soldats des provinces voisines. En considérant la campagne d'"extermination des bandits" contre la région frontière comme une de leurs tâches majeures et en faisant des déclarations comme celles-ci: "nous avons dépensé un million de yuans au cours d'une année de campagne pour l'extermination des bandits" (Lou Ti-ping), "ils sont 20.000, armés de 5.000 fusils" (Wang Kiun), les seigneurs de guerre ont peu à peu dirigé sur nous l'attention de leurs soldats et de leurs officiers subalternes, qui ne voient pas d'issue à leur situation; ainsi, ces soldats et officiers viendront à nous de plus en plus nombreux, ce qui sera pour l'Armée rouge une autre source d'accroissement de ses effectifs. De plus, le fait que le drapeau rouge flotte toujours dans la région frontière témoigne non seulement de la force du Parti communiste, mais également de la faillite des classes dominantes, et cela exerce une influence énorme sur la situation politique dans tout le pays. C'est pourquoi nous avons toujours soutenu qu'il est absolument indispensable et juste d'instaurer et d'étendre notre pouvoir dans la partie centrale des monts Louosiao.

NOTES

[1] Cette guerre s'est déroulée en octobre 1927.

[2] Cette guerre s'est déroulée en novembre-décembre 1927.

[3] Le système des conseils des délégués des soldats et des comités de soldats a été aboli par la suite. Toutefois, à partir de 1947, on a introduit le système des conférences de militaires et des comités de soldats, dirigés par les cadres de l'armée.

[4] En septembre 1927, les détachements armés de la population de la région située à la limite du Hounan et du Kiangsi, c'est-à-dire des districts de Sieouchouei, Pinghsiang, Pingkiang et Lieouyang, déclenchèrent, sous la direction du camarade Mao Tsé-toung, la célèbre Insurrection de la Moisson d'Automne et formèrent la 1re division du 1er corps de l'Armée révolutionnaire des Ouvriers et des Paysans. Le camarade Mao Tsé-toung conduisit cette force dans les monts Tsingkang où il créa la base révolutionnaire de la région frontière du Hounan-Kiangsi.

[5] Il s'agit des troupes des camarades Yé Ting (voir ci-dessous note 15) et Ho Long qui s'étaient soulevées à Nantchang le 1er août 1927. Après la défaite de ces troupes lors de l'offensive sur Tchaotcheou et Swatow, une partie d'entre elles, commandée par les camarades Chu Teh et Tchen Yi, se replia du Kouangtong vers le sud du Hounan, en passant par le Kiangsi, pour se livrer à la guerre de partisans. En avril 1928, ces unités arrivèrent dans les monts Tsingkang et firent jonction avec les unités du camarade Mao Tsé-toung.

[6] La plupart des cadres de ce régiment étaient des membres du Parti communiste. Après que Wang Tsing-wei et d'autres eurent trahi la révolution en 1927, ce régiment quitta Woutchang à la fin de juillet 1927 pour prendre part au soulèvement de Nantchang. Apprenant en chemin que les unités qui s'étaient soulevées étaient parties vers le sud, ce régiment prit la direction du district de Sieouchouei, dans l'ouest du Kiangsi, où il fit sa jonction avec les détachements paysans des districts de Pingkiang et de Lieouyang, province du Hounan.

[7] Au cours du printemps 1927, des détachements paysans armés, relativement puissants, se formèrent dans la région de Pingkiang et de Lieouyang. Le 21 mai 1927, Hsiu Keh-siang organisa une émeute contre-révolutionnaire à Tchangcha et se livra à une sauvage répression des masses révolutionnaires. Le 31 mai, ces détachements paysans marchèrent sur Tchangcha pour porter un coup aux contre-révolutionnaires, mais leur progression fut empêchée par l'opportuniste Tchen Tou-sieou, et ils revinrent sur leurs pas. Au sein de ces détachements paysans se constitua bientôt un régiment indépendant qui mena une guerre de partisans. Après l'Insurrection de Nantchang, le 1er août 1927, ces détachements paysans firent leur jonction, dans la région de Sieouchouei, Tongkou, Pingkiang et Lieouyang, avec l'ancien régiment de la Garde du Gouvernement national de Woutchang. En coordination avec les forces armées des mineurs de Pinghsiang, ils déclenchèrent l'Insurrection de la Moisson d'Automne. En octobre, ces détachements insurrectionnels, conduits par le camarade Mao Tsé-toung, arrivèrent dans les monts Tsingkang.

[8] Au début de 1928, alors que le camarade Chu Teh dirigeait les actions révolutionnaires des partisans dans le sud du Hounan, des détachements paysans se constituèrent dans les districts de Yitchang, Tchentcheou, Leiyang, Yonghsing et Tsehsing, où le mouvement paysan s'était déjà développé. Par la suite, ces détachements paysans, sous la conduite du camarade Chu Teh, arrivèrent dans les monts Tsingkang et firent jonction avec les forces du camarade Mao Tsé-toung.

[9] Région montagneuse dans le district de Tchangning, province du Hounan, où se trouvent d'importants gisements de plomb. Les mineurs de Choueikeouchan avaient organisé dès 1922, sous la direction du Parti communiste, un syndicat; ils combattirent la contre-révolution pendant des années. Après l'Insurrection de la Moisson d'Automne en 1927, de nombreux ouvriers entrèrent dans l'Armée rouge.

[10] Les mines de charbon d'Anyuan, district de Pinghsiang, province du Kiangsi, font partie des Aciéries Hanyéping. A cette époque, il y avait 12.000 mineurs à Anyuan. Dès 1921, le Comité du Parti communiste chinois pour le Hounan y avait envoyé des cadres pour travailler parmi eux. Une organisation du Parti et un syndicat y furent créés.

[11] A partir de 1929, le délégué du Parti dans l'Armée rouge reçut le nom de commissaire politique, puis à partir de 1931 le commissaire politique de compagnie reçut le nom d'instructeur politique.

[12] Ce n'était qu'une mesure provisoire pour couvrir une partie des dépenses de l'armée. Lorsque celle-ci se développa et que le territoire s'agrandit, il devint à la fois nécessaire et possible d'imposer régulièrement la population pour subvenir à l'entretien des troupes.

[13] Cet état de choses subsista longtemps dans l'Armée rouge. Une telle égalité était nécessaire; plus tard, cependant, officiers et soldats reçurent une somme légèrement différente selon l'échelon auquel ils appartenaient.

[14] Le camarade Mao Tsé-toung souligne tout particulièrement, ici, la nécessité d'un régime démocratique dans l'armée révolutionnaire, car sans ce régime, il aurait été impossible, lors de la création de l'Armée rouge, de soulever l'enthousiasme révolutionnaire des paysans nouvellement enrôlés dans l'armée ou des soldats de l'armée blanche faits prisonniers et qui avaient rejoint nos rangs; de même, il aurait été impossible pour nos cadres de se débarrasser des habitudes militaristes propres à l'armée réactionnaire. Bien entendu, le régime démocratique dans l'armée n'était admissible que dans les limites tracées par la discipline militaire; il devait contribuer au renforcement de celle-ci et non à son relâchement; c'est pourquoi il fallait, tout en encourageant l'esprit démocratique indispensable dans l'armée, lutter contre les infractions à la discipline engendrées par un esprit ultra-démocratique, dont les manifestations constituaient un sérieux problème dans la période initiale. Sur la lutte menée par le camarade Mao Tsé-toung contre l'ultra-démocratisme dans l'armée, voir "L'Elimination des conceptions erronées dans le Parti", pp. 118-120 du présent tome.

[15] Les unités du camarade Yé Ting constituaient, en 1926, au moment de l'Expédition du Nord, dans les combats de laquelle elles s'illustrèrent, un régiment indépendant, dont l'ossature était formée de communistes. Après la prise de Woutchang par l'armée révolutionnaire, elles s'accrurent pour devenir la 24e division et, après l'Insurrection de Nantchang, le 11e corps.

[16] En fait, il suffisait d'avoir au sein de l'Armée rouge une proportion de membres du Parti sensiblement égale au tiers des effectifs totaux; c'est ce rapport qui fut pratiquement atteint par la suite dans l'Armée rouge et dans l'Armée populaire de Libération.

[17] Le 21 mai 1927, les commandants des armées contre-révolutionnaires du Kuomintang dans le Hounan: Hsiu Keh-siang, Ho Kien et autres, agissant à l'instigation de Tchiang Kaï-chek et de Wang Tsing-wei, exécutèrent à Tchangcha un raid contre l'Union syndicale du Hounan, l'Union paysanne du Hounan et toutes les organisations révolutionnaires. Ils se livrèrent à une sauvage répression des communistes et des ouvriers et paysans révolutionnaires. Ces événements, connus sous le nom d'Incident du 21 Mai, furent le signal de la collusion ouverte des contre-révolutionnaires du Kuomintang à Wouhan, dirigés par Wang Tsing-wei, avec ceux de Nankin, ayant à leur tête Tchiang Kaï-chek.

[18] Il s'agit d'une des dispositions de la loi agraire introduite dans la région frontière du Hounan-Kiangsi en 1928. Par la suite, le camarade Mao Tsé-toung

indiqua que la confiscation de toutes les terres, et non pas seulement des terres des propriétaires fonciers, était une erreur due au manque d'expérience dans la lutte agraire. En avril 1929, dans la loi agraire du district de Hsingkouo, la formule: "confiscation de toutes les terres" fut remplacée par la formule: "confiscation des terres publiques et des terres des propriétaires fonciers".

[19] Mesurant combien il était important de conquérir les couches intermédiaires des régions rurales, le camarade Mao Tsé-toung corrigea bientôt la politique erronée qui leur portait des coups trop durs. Les vues du camarade Mao Tsé-toung concernant la politique à l'égard des couches intermédiaires sont aussi exposées dans les thèses qu'il présenta à la Sixième Conférence de l'Organisation du Parti pour le 4e Corps de l'Armée rouge, en novembre 1928, où on relève en particulier les points suivants: "interdiction de se livrer d'une manière inconsidérée à des incendies et à des exécutions", "défense des intérêts des petits et moyens commerçants", dans l'appel lancé par le 4e corps de l'Armée rouge, en janvier 1929, qui disait notamment: "Tant qu'ils obéiront aux autorités, il faut laisser les commerçants des villes qui ont amassé quelque fortune se consacrer à leur activité" et dans la loi agraire appliquée en avril 1929 dans le district de Hsingkouo (voir ci-dessus note 18).

[20] Avec le développement de la guerre révolutionnaire, l'extension du territoire de la base révolutionnaire et l'application de la politique de protection de l'industrie et du commerce par le gouvernement révolutionnaire, cette situation pouvait être modifiée; et, en fait, elle le fut par la suite. L'essentiel dans cette question était de protéger résolument l'industrie et le commerce nationaux et de lutter contre la politique ultra-gauchiste.

[21] La méthode de distribution des terres selon la capacité de travail n'est pas juste. En fait, sur les territoires rouges, c'était le principe du partage égal des terres par tête d'habitant qui était appliqué.

[22] Voir la note introductive au texte "Pourquoi le pouvoir rouge peut-il exister en Chine?", p. 65 du présent tome.

[23] Ce sont des forces armées contre-révolutionnaires locales.

L'ELIMINATION DES CONCEPTIONS ERRONEES DANS LE PARTI*

(Décembre 1929)

Il existe au sein de l'organisation du Parti communiste dans le 4e corps de l'Armée rouge toutes sortes de conceptions non prolétariennes qui gênent énormément l'application de la ligne juste du Parti. Si on ne les élimine pas définitivement, il sera impossible au 4e corps de remplir les tâches qui lui sont assignées dans la grande lutte révolutionnaire de la Chine. Ces conceptions erronées ont évidemment pour origine la composition de l'organisation du Parti dans le 4e corps, celle-ci étant formée en grande majorité de paysans et d'autres éléments issus de la petite bourgeoisie; mais le fait que les organes dirigeants du Parti n'ont pas livré un combat résolu, unanime, à ces conceptions erronées, ni éduqué suffisamment les membres du Parti dans l'esprit de la ligne juste est aussi une raison importante de

* Résolution rédigée par le camarade Mao Tsé-toung, à l'intention de la Neuvième Conférence de l'Organisation du Parti pour le 4e Corps de l'Armée rouge. Les forces armées populaires de Chine ne se sont édifiées qu'au milieu de difficultés prolongées. L'Armée rouge de Chine (devenue pendant la Guerre de Résistance contre le Japon la VIIIe Armée de Route et la Nouvelle IVe Armée, et, maintenant, l'Armée populaire de Libération) est née lors de l'Insurrection de Nantchang, le 1er août 1927. Elle existait donc depuis plus de deux ans en décembre 1929. En luttant, au cours de cette période, contre diverses conceptions erronées, les organisations du Parti dans l'Armée rouge ont appris beaucoup de choses et acquis une riche expérience. La résolution fait le bilan de cette expérience. Elle plaça l'Armée rouge sur une base entièrement marxiste-léniniste, et la débarrassa de toute influence des armées de type ancien. Elle fut appliquée non seulement dans le 4e corps, mais aussi, successivement, dans les autres unités de l'Armée rouge, ce qui permit la transformation de l'Armée rouge chinoise tout entière en une véritable armée populaire. Depuis plus de vingt ans, le travail du Parti et le travail politique dans les unités des forces armées populaires de Chine ont connu un large développement et il s'y est fait bien des innovations. Actuellement, ce double travail a pris un aspect bien différent, mais sa ligne fondamentale reste celle qui fut déterminée par cette résolution.

l'existence et du développement de telles conceptions. Procédant dans l'esprit de la lettre de septembre du Comité central, la Conférence de l'Organisation du Parti signale ici les manifestations des diverses conceptions non prolétariennes au sein de l'organisation du Parti dans le 4e corps, ainsi que l'origine de ces conceptions et les moyens de les corriger, et appelle tous les camarades à lutter pour les éliminer totalement.

LE POINT DE VUE PUREMENT MILITAIRE

Le point de vue purement militaire est largement répandu chez un certain nombre de camarades de l'Armée rouge. Ses manifestations sont les suivantes:

1. On oppose le travail politique et le travail militaire et on se refuse à reconnaître que celui-ci n'est que l'un des moyens pour accomplir les tâches politiques. Certains affirment même que "si les choses vont bien sur le plan militaire, elles vont forcément bien sur le plan politique et si elles vont mal sur le plan militaire, elles ne peuvent aller bien sur le plan politique"; c'est s'avancer encore plus loin et soutenir que le travail militaire commande le travail politique.

2. On s'imagine que les tâches de l'Armée rouge sont semblables à celles de l'armée blanche, qu'elles consistent seulement à faire la guerre. On ne comprend pas que l'Armée rouge chinoise est une organisation armée chargée d'exécuter les tâches politiques de la révolution. Dans la période actuelle en particulier, l'Armée rouge ne se limite pas du tout aux activités militaires; outre les combats qu'elle doit livrer pour anéantir les forces armées de l'adversaire, elle assume encore nombre d'autres tâches importantes: la propagande parmi les masses, l'organisation des masses, l'armement des masses, l'aide donnée aux masses pour créer le pouvoir révolutionnaire, et même l'établissement des organisations du Parti communiste. L'Armée rouge ne fait pas la guerre pour la guerre, elle la fait dans le but de mener la propagande parmi les masses, d'organiser les masses, de les armer, de les aider à créer le pouvoir révolutionnaire; sans ces objectifs, la guerre n'aurait plus de sens, et l'Armée rouge plus de raison d'être.

3. On aboutit ainsi, dans le domaine de l'organisation, à subordonner les organes assurant le travail politique dans l'Armée rouge à ceux qui assurent le travail militaire, et on avance le mot d'ordre:

"Etendre l'autorité de l'état-major aux activités extérieures de l'armée". Si ces idées continuent à se développer, on courra le risque de se couper des masses, de laisser l'armée contrôler les organes du pouvoir, de s'écarter de la direction prolétarienne, et, par voie de conséquence, de glisser vers le militarisme comme l'a fait l'armée du Kuomintang.

4. En même temps, dans le domaine de la propagande, on ne reconnaît pas l'importance des équipes de propagande, et, en matière d'organisation des masses, on néglige de créer des comités de soldats dans l'armée et d'organiser les masses ouvrières et paysannes locales; il en résulte que le travail de propagande et d'organisation se trouve dans un état d'abandon.

5. Présomption après les victoires, abattement après les défaites.

6. Le particularisme: En toute circonstance, on ne se soucie que du 4e corps; on ne comprend pas que l'une des tâches importantes de l'Armée rouge est d'armer les masses populaires locales. C'est un esprit de coterie à une plus grande échelle.

7. Un petit nombre de camarades, bornant étroitement leur horizon au 4e corps, croient qu'il n'existe pas d'autres forces révolutionnaires que ce dernier. D'où la tendance, extrêmement marquée, à conserver ses forces et à s'abstenir de toute action. C'est là une survivance de l'opportunisme.

8. Le refus de tenir compte des conditions subjectives et objectives, le prurit révolutionnaire, le refus de se livrer à un travail laborieux, imperceptible, minutieux parmi les masses, la tendance à ne rêver qu'à de grands exploits, la propension à s'abandonner aux illusions. Tout cela, ce sont des survivances du putschisme[1].

Le point de vue purement militaire a pour origine:

1. Un niveau politique bas. D'où l'incompréhension du rôle de la direction politique dans l'armée, l'ignorance de la différence radicale entre l'Armée rouge et l'armée blanche.

2. La mentalité des troupes mercenaires. Par suite de l'incorporation à l'Armée rouge, après les batailles, d'un grand nombre de soldats faits prisonniers qui ont apporté cette mentalité profondément enracinée en eux, il s'est créé dans les unités inférieures un terrain favorable à l'apparition du point de vue purement militaire.

3. Une foi exagérée dans la force militaire et le manque de confiance dans celle des masses populaires — troisième raison qui découle des deux premières.

4. Le fait que le Parti n'a pas apporté une attention soutenue au travail militaire ni engagé une discussion active de ce travail est

également à l'origine du point de vue purement militaire d'un certain nombre de nos camarades.

Les moyens d'éliminer ces défauts sont les suivants:

1. Elever le niveau politique des membres du Parti par le travail d'éducation, détruire les fondements théoriques de ce point de vue purement militaire, mettre en évidence la différence fondamentale qui existe entre l'Armée rouge et l'armée blanche. En même temps, éliminer les survivances de l'opportunisme et du putschisme et en finir avec l'esprit particulariste dans le 4e corps.

2. Renforcer l'instruction politique des officiers et hommes de troupe, en particulier l'éducation des anciens prisonniers. D'autre part, faire tout son possible pour que les organes locaux du pouvoir désignent, pour les enrôler dans l'Armée rouge, des ouvriers et des paysans ayant l'expérience de la lutte, de façon à affaiblir, voire à extirper complètement, sur le plan de l'organisation, les racines mêmes de ce point de vue purement militaire.

3. Appeler les organisations locales du Parti à formuler des critiques à l'adresse des organisations du Parti dans l'Armée rouge, et les organes du pouvoir populaire à en formuler à l'endroit de l'Armée rouge, afin d'exercer une influence salutaire sur les organisations du Parti dans l'Armée rouge et sur les officiers et soldats de celle-ci.

4. Le Parti doit porter une attention soutenue au travail militaire et l'examiner avec soin. Tout travail, avant d'être exécuté par les masses, devra être discuté par l'organisation du Parti et faire l'objet d'une décision prise par elle.

5. Elaborer un ensemble de règles et de règlements relatifs à l'Armée rouge, qui définiront avec précision ses tâches, les rapports entre ses organes militaires et ses organes politiques, les rapports entre l'Armée rouge et les masses populaires, la compétence des comités de soldats et leurs rapports avec les organes militaires et politiques.

L'ULTRA-DEMOCRATISME

Depuis que le 4e corps de l'Armée rouge a reçu les directives du Comité central, les manifestations d'ultra-démocratisme ont beaucoup diminué dans ses rangs. C'est ainsi qu'il est devenu plus aisé, par exemple, d'exécuter les décisions du Parti; on n'entend plus de ces réclamations erronées comme d'exiger la réalisation, dans l'Armée

rouge, de ce qu'on appelle "le centralisme démocratique allant de bas en haut" ou "l'examen des questions aux échelons inférieurs avant la décision des échelons supérieurs". Mais, dans le fait, cet affaiblissement de l'ultra-démocratisme n'est que momentané et apparent, il ne signifie point qu'un pareil état d'esprit ait complètement disparu. Autrement dit, l'ultra-démocratisme reste encore profondément enraciné dans la conscience de nombreux camarades. La preuve en est, par exemple, le peu d'empressement qu'on montre à exécuter les décisions du Parti.

Les moyens de faire disparaître cet état d'esprit sont les suivants:

1. Au point de vue théorique, il faut détruire les racines de l'ultra-démocratisme. Tout d'abord, il faut montrer que l'ultra-démocratisme menace de saper les organisations du Parti jusqu'à les détruire complètement, qu'il menace d'affaiblir et même de miner tout à fait la capacité combative du Parti, ce qui le mettra hors d'état d'accomplir sa tâche dans les luttes et conduira, par conséquent, la révolution à la défaite. Il convient de montrer ensuite que l'ultra-démocratisme tire son origine de l'indiscipline petite-bourgeoise. En pénétrant dans le Parti, celle-ci se traduit, sur le plan politique et sur le plan de l'organisation, par des conceptions ultra-démocratiques, absolument incompatibles avec les tâches de combat du prolétariat.

2. Au point de vue de l'organisation, il faut appliquer avec rigueur le principe de la vie démocratique sous une direction centralisée. Les moyens d'y parvenir sont les suivants:

1) Les organes dirigeants du Parti doivent définir une ligne directrice juste, ils doivent savoir trouver la solution des problèmes qui surgissent, et devenir ainsi de véritables centres de direction.

2) Les organismes supérieurs doivent bien connaître la situation dans les organismes inférieurs et la vie des masses, afin d'avoir une base objective pour une direction juste.

3) Les organismes du Parti aux différents échelons ne doivent pas prendre de décisions à la légère. Dès qu'une décision est prise, elle doit être appliquée avec fermeté.

4) Toutes les décisions importantes des organismes supérieurs du Parti doivent être portées rapidement à la connaissance des organismes inférieurs et de la masse des membres du Parti. Les moyens d'y parvenir consistent à convoquer des réunions de militants, ou des assemblées générales des cellules, ou même des assemblées des membres du Parti dans les colonnes[2] (lorsque les circonstances le permettent), et à désigner des camarades pour y faire des rapports.

5) Les organismes inférieurs du Parti et la masse des membres du Parti doivent discuter en détail les directives des organismes supérieurs, en saisir tout le sens et déterminer les méthodes à suivre pour les exécuter.

LES CONCEPTIONS CONTRAIRES AUX PRINCIPES D'ORGANISATION DU PARTI

Voici comment les conceptions contraires aux principes d'organisation du Parti se manifestent au sein de l'organisation du Parti au 4e corps:

A. Le refus de la minorité de se soumettre à la majorité. Par exemple, lorsqu'une proposition de la minorité est repoussée, ses tenants ne veulent pas appliquer honnêtement la décision de l'organisation du Parti.

Les moyens d'y remédier sont:

1. Faire en sorte que tous les participants à une réunion aient entièrement la possibilité d'exprimer leurs opinions. Elucider ce qu'il y a de juste et de faux dans les questions controversées, ne pas rechercher les accommodements ni apporter une solution uniquement pour la forme. Si la question n'est pas réglée, il convient, à condition de ne pas gêner le travail, de l'examiner une seconde fois pour arriver à une conclusion précise.

2. L'une des bases de la discipline du Parti, c'est la soumission de la minorité à la majorité. La minorité, qui voit son point de vue repoussé, doit se rallier à la décision prise par la majorité. En cas de nécessité, la question peut être posée de nouveau à la réunion suivante, mais aucune action allant à l'encontre de la décision n'est permise.

B. La critique qui n'observe pas les principes d'organisation.

1. La critique à l'intérieur du Parti est une arme qui sert à renforcer l'organisation du Parti et à élever sa capacité combative. Cependant, dans les organisations du Parti au sein de l'Armée rouge, la critique prend dans certains cas un autre caractère: elle se transforme en attaques personnelles. Cela ne porte pas seulement préjudice aux individus, mais également aux organisations du Parti. C'est une manifestation de l'individualisme petit-bourgeois. Le moyen d'y remédier consiste à faire comprendre aux membres du Parti que

la critique doit avoir pour but de renforcer la capacité combative du Parti afin de remporter la victoire dans la lutte de classe, et qu'elle ne doit pas devenir un instrument pour lancer des attaques personnelles.

2. Beaucoup de membres du Parti exercent leur critique non pas à l'intérieur du Parti, mais à l'extérieur. Cela s'explique par le fait que les membres du Parti en général ne comprennent pas encore l'importance de l'organisation du Parti (ses réunions, etc.) et s'imaginent que la critique en dehors de l'organisation ne diffère en rien de celle qui se pratique à l'intérieur. Le moyen d'y remédier est d'éduquer les membres du Parti pour qu'ils se rendent compte de l'importance de l'organisation du Parti et comprennent que c'est aux réunions du Parti qu'ils doivent, le cas échéant, critiquer le comité ou des camarades en particulier.

L'EGALITARISME ABSOLU

A un certain moment, l'égalitarisme absolu a pris des proportions sérieuses dans l'Armée rouge. En voici quelques exemples. Lors du paiement des allocations aux soldats blessés, des camarades exigent qu'aucune différence ne soit faite entre blessé grave et blessé léger et que la même somme soit remise à chacun. Si un officier va à cheval, certains ne se rendent pas compte que cela lui est nécessaire pour son service et ils n'y voient qu'une marque d'inégalité. Lorsqu'il s'agit de répartir le ravitaillement, ils exigent des parts rigoureusement égales et n'acceptent pas que certaines unités puissent, dans des conditions particulières, recevoir un peu plus que les autres. Pour le transport du riz, ils veulent que chacun porte la même charge, les enfants comme les adultes, les faibles comme les forts. Dans les cantonnements, ils demandent d'accorder à chacun le même espace; et si le commandement dispose d'un peu plus de place, voilà les insultes qui pleuvent. Dans les corvées, ils exigent que chacun ait exactement la même part de travail, et personne ne veut avoir un peu plus à faire. Il arrive même que lorsqu'il n'y a qu'un brancard pour deux blessés, on préfère ne transporter personne sur le brancard plutôt qu'un seul d'entre eux. Tout cela prouve que les tendances à l'égalitarisme absolu sont encore très fortes parmi les officiers et les soldats de l'Armée rouge.

L'égalitarisme absolu a la même origine que l'ultra-démocratisme en politique; il est le produit de l'économie artisanale et de la petite exploitation paysanne; la seule différence réside dans le fait que l'un se manifeste dans le domaine politique et l'autre dans la vie matérielle.

Moyens pour éliminer ces tendances: Il faut faire ressortir que non seulement l'égalitarisme absolu n'est qu'une illusion de petit propriétaire paysan tant que le capitalisme n'a pas été supprimé, mais qu'il n'existera pas même sous le socialisme, où la répartition des biens matériels se fera selon le principe: "De chacun selon ses capacités, à chacun selon son travail", et conformément aux nécessités du travail. Les biens matériels doivent être répartis, dans l'ensemble, d'une manière égale entre les hommes de l'Armée rouge, la solde, par exemple, doit être la même pour les officiers et les soldats, et cela parce que la situation actuelle de notre lutte l'exige. Néanmoins, l'égalitarisme absolu, qui écarte toute autre considération, doit être combattu, car il ne répond pas aux besoins de la lutte; au contraire, il met obstacle à la lutte.

LE SUBJECTIVISME

Certains membres du Parti sont fortement atteints de subjectivisme; cela est très préjudiciable lorsqu'il s'agit d'analyser la situation politique et de diriger le travail. Une analyse subjectiviste de la situation politique, de même qu'une direction subjectiviste du travail, aboutit nécessairement, soit à l'opportunisme, soit au putschisme. Quant aux critiques subjectivistes, aux propos inconsidérés et non fondés, aux suspicions réciproques, tout cela conduit souvent, dans le Parti, à des querelles sans principes et sape les organisations du Parti.

Pour ce qui est de la critique à l'intérieur du Parti, un autre point doit être mentionné, à savoir que certains camarades, dans leur critique, ne font pas attention à ce qui est important, mais s'attachent seulement à ce qui est insignifiant. Ils ne comprennent pas que la critique a pour tâche principale de mettre en évidence les erreurs politiques et les fautes d'organisation. En ce qui concerne les défauts personnels, s'ils ne sont pas liés à des erreurs politiques ou à des fautes d'organisation, il ne convient pas de les critiquer trop sévèrement, de peur de laisser les camarades désemparés. En outre, si

pareille critique se développe, l'attention de l'organisation du Parti se portera uniquement sur de petites choses, et les camarades deviendront des gens trop pointilleux qui se perdent dans des vétilles et oublient les tâches politiques du Parti; c'est là un très grand danger.

Moyens d'éliminer ces défauts: L'essentiel, c'est d'éduquer les membres du Parti de telle sorte que leurs conceptions et toute la vie intérieure du Parti prennent une orientation politique, scientifique. Pour cela, il faut: 1) apprendre aux membres du Parti à analyser la situation politique et à apprécier les forces des classes selon la méthode marxiste-léniniste, au lieu de faire des analyses et des appréciations subjectivistes; 2) attirer l'attention des membres du Parti sur la nécessité de faire des enquêtes et des recherches relatives aux conditions économiques et sociales et de se fonder là-dessus pour déterminer la tactique de la lutte et les méthodes de travail; faire comprendre aux camarades que sans une enquête sur la situation réelle, ils tomberont dans l'abîme des vaines imaginations et du putschisme; 3) dans la critique au sein du Parti, mettre en garde les camarades contre les jugements subjectivistes, arbitraires, et contre toute banalisation de la critique; faire en sorte que les interventions soient fondées et que les critiques aient un sens politique.

L'INDIVIDUALISME

Les tendances individualistes dans les organisations du Parti au sein de l'Armée rouge se manifestent de la manière suivante:

1. L'esprit vindicatif. Un membre du Parti, qui a été critiqué dans le Parti par un de ses camarades, soldat de l'Armée, cherche à se venger de lui en dehors du Parti; des coups, des insultes, voilà les moyens de tirer vengeance. On cherche également à se venger au sein du Parti: "Tu m'as critiqué à la dernière réunion; à la prochaine, je tâcherai de te chercher noise pour me venger." Un tel esprit vindicatif provient exclusivement de considérations personnelles. Il méconnaît les intérêts de classe et ceux de tout le Parti. Il n'est pas dirigé contre les classes ennemies, mais contre des camarades qui sont dans nos propres rangs. Il ronge l'organisation du Parti comme un corrosif et affaiblit sa capacité de combat.

2. L'esprit de coterie. On ne se soucie que des intérêts de son petit groupe sans tenir compte de l'intérêt général. En apparence,

on n'est pas mû par l'intérêt personnel, en réalité on obéit à un individualisme des plus étroits. L'esprit de coterie exerce une puissante action dissolvante et désagrégeante. L'esprit de coterie a toujours sévi dans l'Armée rouge; grâce aux critiques, la situation s'est quelque peu améliorée, mais il y a encore des survivances de cet esprit, et il faut faire de nouveaux efforts pour en venir à bout.

3. La mentalité mercenaire. Certains camarades ne comprennent pas que le Parti et l'Armée rouge, dont ils sont membres, sont des instruments nécessaires à l'accomplissement des tâches de la révolution; ils ne comprennent pas qu'ils font partie des forces principales de cette révolution et ils s'imaginent qu'ils ne sont responsables que devant leurs supérieurs et non devant la révolution. Cette attitude passive, mercenaire, à l'égard de la révolution est également une manifestation d'individualisme. L'existence d'une telle mentalité explique pourquoi nous n'avons pas tellement de militants actifs qui donnent, sans réserve, toutes leurs forces à la révolution. Si nous n'éliminons pas cette mentalité, le nombre de nos militants actifs ne saurait augmenter, et les lourdes tâches de la révolution reposeront toujours sur les épaules d'un petit nombre de camarades, au grand préjudice de notre lutte.

4. Le goût des plaisirs. Dans l'Armée rouge, nombreux sont ceux chez qui l'individualisme se manifeste par le goût des plaisirs. Ils voudraient toujours que nos troupes se dirigent vers les grandes villes, non pour le travail, mais pour les plaisirs. Surtout, ils n'aiment pas travailler dans les régions rouges, où les conditions de vie sont pénibles.

5. La passivité et le genre tire-au-flanc. Certains, quand les choses ne vont pas comme ils veulent, deviennent passifs et se refusent à travailler. La raison essentielle en est l'insuffisance du travail éducatif; mais il arrive parfois qu'une telle attitude soit due au fait que les dirigeants n'agissent pas de façon appropriée en ce qui concerne la solution des diverses questions, la répartition du travail ou l'application des mesures disciplinaires.

6. Le désir de quitter l'armée. Le nombre de ceux qui demandent qu'on les retire de l'Armée rouge et qu'on leur assigne une tâche civile va grandissant. Cela n'est pas toujours dû à des raisons de caractère personnel, mais s'explique également par le fait: 1) que les conditions matérielles d'existence de l'Armée rouge sont trop mauvaises; 2) qu'on se sent fatigué après de longues années de combat; 3) que des dirigeants n'agissent pas de façon appropriée en ce qui

concerne la solution des diverses questions, la répartition des tâches ou l'application des mesures disciplinaires.

Moyens de corriger ces défauts: Tout d'abord, renforcer le travail d'éducation, afin de triompher de l'individualisme sur le plan idéologique. Ensuite, procéder de façon juste en ce qui concerne la solution de toutes les questions, la répartition du travail et l'application des mesures disciplinaires. De plus, il faut trouver les moyens d'améliorer les conditions matérielles d'existence de l'Armée rouge et utiliser toutes les possibilités qui se présentent pour permettre aux troupes de se reposer et de se refaire. Dans notre travail d'éducation, il faut faire ressortir qu'en ce qui concerne ses origines sociales, l'individualisme est le reflet de l'idéologie petite-bourgeoise et bourgeoise dans le Parti.

LA MENTALITE DE "HORS-LA-LOI"

Par suite de la présence, dans les rangs de l'Armée rouge, d'un grand nombre d'éléments déclassés, et de l'existence d'une multitude d'éléments semblables dans le pays, en particulier dans les provinces méridionales, une mentalité de "hors-la-loi" s'est fait jour, sur le plan politique, dans l'Armée rouge. Cette mentalité se manifeste: 1) par la tendance à étendre notre influence politique, non pas grâce à un travail laborieux pour créer des bases d'appui et établir le pouvoir populaire, mais uniquement par des actions mobiles de partisans; 2) par la tendance à grossir l'Armée rouge non pas en multipliant les détachements locaux de la Garde rouge et les unités locales pour les transformer finalement en forces principales, mais "en recrutant n'importe qui, jusqu'à des déserteurs et des mutins"; 3) dans la répugnance à mener de rudes combats aux côtés des masses et dans la tendance à vouloir arriver le plus vite possible dans les grandes villes pour pouvoir y ripailler à plaisir. Toutes ces manifestations de la mentalité de "hors-la-loi" gênent considérablement l'Armée rouge dans l'accomplissement des tâches qui lui incombent; c'est pourquoi l'extirpation de cette mentalité constitue un objectif important de la lutte idéologique à l'intérieur des organisations du Parti dans l'Armée rouge. Il faut comprendre qu'une telle mentalité, semblable à celle qui existait du temps de Houang Tchao[3] et de Li Tchouang[4], est inadmissible dans les conditions actuelles.

Moyens d'éliminer cette mentalité:

1. Renforcer le travail d'éducation et critiquer les conceptions erronées pour faire disparaître la mentalité de "hors-la-loi".

2. Renforcer, dans les rangs de l'Armée rouge et parmi les soldats faits prisonniers et récemment incorporés, le travail d'éducation, pour en finir avec l'esprit de vagabondage.

3. Faire entrer dans l'Armée rouge des éléments ouvriers et paysans actifs, ayant l'expérience de la lutte, afin de modifier, de cette manière, la composition de l'Armée rouge.

4. Créer de nouvelles unités de l'Armée rouge avec les masses ouvrières et paysannes engagées dans la lutte.

LES SURVIVANCES DU PUTSCHISME

On a déjà combattu le putschisme dans les organisations du Parti au sein de l'Armée rouge, mais d'une manière insuffisante. C'est pourquoi il se trouve encore dans l'Armée rouge des survivances des tendances putschistes. Elles se manifestent: 1) par des actions aveugles, entreprises sans tenir compte des conditions subjectives et objectives; 2) dans l'application incomplète et irrésolue de notre politique dans les villes; 3) dans le relâchement de la discipline militaire, en particulier après des défaites; 4) dans les incendies de maisons, encore pratiqués par certaines unités; 5) dans l'exécution des déserteurs et l'application de châtiments corporels, pratiques à caractère putschiste. Il faut rechercher les origines sociales du putschisme dans l'imbrication de l'idéologie du *Lumpenproletariat* et de l'idéologie petite-bourgeoise.

Moyens d'éliminer ces survivances:

1. Liquider le putschisme du point de vue idéologique.

2. En finir avec le comportement putschiste au moyen de règles, règlements et mesures politiques.

NOTES

[1] Après la défaite de la révolution en 1927, on vit se manifester pendant un court laps de temps, au sein du Parti communiste, des tendances gauchistes, putschistes. Les tenants du putschisme estimaient que la révolution chinoise avait le caractère

d'une "révolution permanente", qu'elle se trouvait dans un état d'"essor ininterrompu". C'est pourquoi ils s'opposaient à une retraite organisée et cherchaient, selon une méthode erronée, à coups de simples décrets administratifs, en s'appuyant uniquement sur un petit nombre de membres du Parti et sur une fraction réduite de la population, à susciter dans l'ensemble du pays toute une série de soulèvements locaux qui n'avaient pas la moindre chance de succès. A la fin de 1927, ces manifestations putschistes connurent une large extension; elles diminuèrent progressivement au début de 1928, mais certains membres du Parti continuaient à y être enclins. Le putschisme, c'est l'aventurisme.

[3] Dans le système d'organisation des partisans, une colonne correspondait à une division dans l'armée régulière, mais avec des effectifs beaucoup plus variables et en général beaucoup plus faibles.

[3] Houang Tchao, né à Tsaotcheou (aujourd'hui district de Hotseh, province du Chantong), dirigea une insurrection paysanne à la fin de la dynastie des Tang. En l'an 875, c'est-à-dire dans la deuxième année du règne de l'empereur Hsitsong, Houang Tchao, qui avait rassemblé autour de lui un grand nombre de paysans, fit écho au soulèvement dirigé par Wang Sien-tche. Quand celui-ci fut tué, ce qui subsistait de ses détachements fut réuni par Houang Tchao à ses propres forces, et il se proclama "Grand capitaine montant à l'assaut du ciel". A la tête des forces insurrectionnelles, Houang Tchao mena deux campagnes au-delà des frontières du Chantong. Au cours de la première, il passa d'abord dans le Honan, puis dans l'Anhouei et le Houpei et retourna ensuite dans le Chantong. Dans la seconde campagne, il partit encore du Chantong pour aller dans le Honan, puis dans le Kiangsi. Traversant ensuite l'est du Tchékiang, il entra dans le Foukien et le Kouangtong, puis dans le Kouangsi, le Hounan et enfin le Houpei; de là, il se dirigea de nouveau vers l'est et pénétra dans l'Anhouei et le Tchékiang. Puis, franchissant le Houaiho, il pénétra dans le Honan, s'empara de Louoyang, prit d'assaut la passe de Tongkouan et, finalement, s'empara de la ville de Tchangan. Houang Tchao créa alors l'empire de Tsi et se proclama empereur. Mais à la suite de querelles intestines (son général Tchou Wen se rendit à l'empereur des Tang) et de l'offensive des troupes de Li Keh-yong, chef de la tribu des Chatos, Houang Tchao perdit Tchangan, se replia vers le Honan et enfin dans le Chantong. Finalement vaincu, Houang Tchao se suicida. La guerre qu'il avait entreprise avait duré dix ans, c'est l'une des guerres paysannes les plus célèbres dans l'histoire de Chine. Dans les chroniques officielles, dont les auteurs appartenaient aux classes dominantes, on dit de Houang Tchao qu'à cette époque "tous les gens souffrant du fardeau des impôts se ruaient vers lui". Néanmoins, Houang Tchao se limita à des opérations mobiles et ne créa aucune base d'appui tant soit peu solide. C'est pourquoi il fut qualifié de "hors-la-loi".

[4] Li Tchouang ou Li Tse-tcheng, originaire du district de Mitche, province du Chensi, dirigea une insurrection paysanne à la fin de la dynastie des Ming. En 1628, première année du règne de l'empereur Setsong, toute une vague d'insurrections paysannes balaya le nord du Chensi. Li Tse-tcheng se joignit au détachement insurrectionnel conduit par Kao Ying-siang qui, parti du Chensi, avait pénétré dans le Honan, puis dans l'Anhouei, pour revenir finalement dans le Chensi. En 1636, Kao Ying-siang mourut et Li Tse-tcheng fut proclamé roi sous le nom de Tchouang-wang. Le principal mot d'ordre de Li Tse-tcheng à l'égard des masses populaires était: "Soutenir Tchouangwang et ne pas payer d'impôts". Li Tse-tcheng fit régner, parmi ses troupes, une sévère discipline en lançant le mot d'ordre suivant: "Celui qui tue un homme, je le traiterai comme s'il avait tué mon père. Celui qui viole une femme, je le traiterai comme s'il avait violé ma mère." C'est pourquoi il eut

beaucoup de partisans; ses détachements devinrent la force principale des insurrections paysannes de cette époque. Mais, comme Houang Tchao, il ne s'assura, lui non plus, aucune base tant soit peu solide, et se déplaça continuellement. Après avoir été proclamé roi, il conduisit ses troupes dans le Setchouan, puis regagna le Chensi du Sud, traversa le Houpei et entra de nouveau dans le Honan. Il fit une incursion dans le Houpei pour occuper Siangyang et, traversant encore une fois le Honan, revint dans le Chensi où il s'empara de Sian. En 1644, il traversa le Chansi et s'empara de Pékin, mais fut bientôt vaincu par les forces conjuguées du général des Ming, Wou San-kouei, et des Tsing, que ce dernier avait appelés à la rescousse.

UNE ETINCELLE PEUT METTRE LE FEU A TOUTE LA PLAINE*

(5 janvier 1930)

Certains camarades de notre Parti ne comprennent pas encore correctement comment il faut apprécier la situation actuelle et quelle action elle exige de nous. Ils croient à un essor inévitable de la révolution, mais ne croient pas qu'il puisse intervenir bientôt. C'est pourquoi ils n'approuvent pas le plan de conquête du Kiangsi et n'acceptent que des actions mobiles de partisans dans les trois régions sur les confins des provinces du Foukien, du Kouangtong et du Kiangsi; de plus, ils ne sont pas profondément convaincus de la nécessité d'instaurer le pouvoir rouge dans les régions de partisans, ni, par conséquent, de la nécessité de consolider et d'étendre ce pouvoir en vue de hâter l'essor de la révolution dans l'ensemble du pays. Ils pensent, apparemment, que ce serait peine perdue, à un moment où l'essor révolutionnaire est encore lointain, que de se consacrer au dur travail d'établir le pouvoir politique; ils comptent, pour commencer, étendre notre influence politique par le moyen relativement aisé des actions mobiles de partisans; quand le travail de conquête des masses à l'échelle du pays tout entier sera entièrement achevé, ou du moins fort avancé, se disent-ils, on passera au soulèvement armé dans toute la Chine, on jettera dans la balance les forces de l'Armée rouge et on aboutira à la grande révolution qui s'étendra à tout le pays. Cette théorie sur la nécessité de conquérir d'abord les masses à l'échelle nationale et dans toutes les régions, et ensuite d'instaurer notre pouvoir, ne correspond pas aux conditions réelles de la révolution chinoise. Elle vient essentiellement de l'incompréhension du fait que la Chine est une semi-colonie que nombre d'Etats impérialistes se

* Lettre du camarade Mao Tsé-toung pour critiquer certaines tendances pessimistes existant alors dans le Parti.

disputent. Il suffit en effet de comprendre cela pour que tout s'éclaire: 1. On voit alors pourquoi, de tous les pays du monde, seule la Chine connaît ce phénomène étrange: une guerre intestine prolongée au sein des classes dominantes, pourquoi cette guerre est de plus en plus acharnée et ne cesse de s'étendre, pourquoi un pouvoir unique n'a jamais pu exister en Chine. 2. On saisit toute l'importance de la question paysanne, et l'on comprend, de ce fait, pourquoi les soulèvements à la campagne prennent aujourd'hui une ampleur nationale. 3. On mesure toute la justesse du mot d'ordre pour un pouvoir démocratique ouvrier et paysan. 4. On comprend aussi cet autre phénomène étrange, également inconnu en dehors de la Chine et du reste lié au premier, c'est-à-dire à la guerre intestine prolongée qui déchire, en Chine seulement et nulle part ailleurs, les classes dominantes: l'existence et le développement de l'Armée rouge et des détachements de partisans, et, parallèlement, l'existence et le développement de petites régions rouges encerclées par le pouvoir blanc. 5. Il apparaît également que la création et la croissance de l'Armée rouge, des détachements de partisans et des régions rouges représentent, dans la Chine semi-coloniale, la forme suprême de la lutte paysanne dirigée par le prolétariat, le résultat inéluctable du développement de la lutte paysanne dans un pays semi-colonial et, sans aucun doute, le facteur le plus important capable de hâter l'avènement de l'essor révolutionnaire dans tout le pays. 6. Il apparaît, enfin, que la politique des seules actions mobiles de partisans ne pourra pas hâter l'essor de la révolution dans tout le pays et que les mesures politiques adoptées par Chu Teh et Mao Tsé-toung ainsi que par Fang Tche-min[1] sont incontestablement justes. Ces mesures prévoient notamment la formation de bases d'appui, la création méthodique des organes du pouvoir, l'approfondissement de la révolution agraire, le développement des forces armées du peuple par la création de la Garde rouge à l'échelon du canton, puis de l'arrondissement, puis du district, enfin de forces territoriales de l'Armée rouge, pour aboutir à la création d'une Armée rouge régulière, et l'extension du pouvoir politique par vagues successives. C'est seulement ainsi qu'il sera possible d'inculquer aux masses révolutionnaires de l'ensemble du pays la foi que l'Union soviétique inspire à celles du monde entier. C'est seulement ainsi qu'on pourra mettre les classes dirigeantes réactionnaires en face d'énormes difficultés, ébranler le sol sous leurs pieds et accélérer leur effondrement interne. Enfin, c'est seulement ainsi qu'on pourra créer effectivement une Armée rouge qui deviendra l'instrument principal

de la grande révolution à venir. En un mot, c'est seulement ainsi qu'on pourra hâter l'essor de la révolution.

Les camarades atteints d'impétuosité révolutionnaire ont le tort de surestimer les forces subjectives de la révolution[2] et de sous-estimer les forces de la contre-révolution. Une telle appréciation résulte, le plus souvent, d'une conception subjectiviste, et finit infailliblement par conduire au putschisme. Il serait, d'autre part, également faux de sous-estimer les forces subjectives de la révolution et de surestimer les forces de la contre-révolution; une telle appréciation aboutirait également à de graves conséquences, quoique d'un autre ordre. C'est pourquoi il est nécessaire, lorsqu'on juge la situation politique de la Chine, de connaître les éléments fondamentaux suivants:

1. Si, à l'heure actuelle, les forces subjectives de la révolution chinoise sont faibles, on constate que toute l'organisation des classes dirigeantes réactionnaires (le pouvoir, les forces armées, les partis, etc.) fondée sur la structure socio-économique, arriérée et fragile, de la Chine est également faible. Ainsi on comprend pourquoi, dans les pays d'Europe occidentale, bien que les forces subjectives de la révolution y soient probablement aujourd'hui plus importantes qu'en Chine, la révolution ne peut cependant éclater immédiatement: les forces des classes dirigeantes réactionnaires de ces pays sont en effet plusieurs fois supérieures à celles des classes dirigeantes réactionnaires de Chine. Et, bien que les forces subjectives de la révolution soient actuellement faibles en Chine, l'essor révolutionnaire commencera sûrement plus tôt en Chine qu'en Europe occidentale, parce que les forces de la contre-révolution en Chine sont aussi relativement faibles.

2. Après la défaite de la révolution en 1927, il est de fait que les forces subjectives de la révolution sont considérablement affaiblies. Ce qui en reste est d'une importance si réduite que les camarades qui jugent uniquement sur l'apparence sont naturellement enclins au pessimisme. Mais si l'on va au fond des choses, c'est un tout autre tableau. On peut appliquer ici le vieux proverbe chinois: "Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine". C'est dire que si les forces de la révolution sont encore assez réduites, elles peuvent toutefois se développer très rapidement. Dans les conditions de la Chine, la croissance de ces forces n'est pas seulement possible, elle est absolument inéluctable; l'expérience du Mouvement du 30 Mai et de la Grande Révolution qui a suivi le confirme entièrement. Il faut analyser le fond de chaque chose et ne considérer les manifestations extérieures

que comme une avenue menant à la porte dont il faut franchir le seuil pour saisir vraiment le fond du problème. C'est là la seule méthode d'analyse, sûre et scientifique, des phénomènes.

3. De même, en ce qui concerne l'appréciation des forces de la contre-révolution, il faut les considérer dans leur essence, il ne faut jamais s'arrêter aux manifestations extérieures. Alors que nous en étions encore à la création de la base révolutionnaire sur la frontière du Hounan et du Kiangsi, certains camarades, se fiant pour de bon à la fausse appréciation portée à l'époque par le Comité du Parti pour le Hounan, réduisaient à rien l'ennemi de classe; on se souvient encore, avec un sourire, de ces formules: "ébranlement extrême" ou "panique la plus totale" dont le Comité du Parti pour le Hounan usait alors (mai-juin 1928) dans son appréciation sur les forces du gouverneur du Hounan Lou Ti-ping[3]. En politique, de telles appréciations aboutissent inévitablement au putschisme. Par contre, pendant les quatre mois qui vont de novembre 1928 à février 1929 (avant que la guerre entre Tchiang Kaï-chek et la clique du Kouangsi[4] eût éclaté), alors que l'adversaire, menant sa troisième "campagne d'anéantissement conjointe"[5], approchait des monts Tsingkang, certains de nos camarades ont exprimé de nouveau ce doute: "Réussirons-nous à maintenir encore longtemps notre drapeau rouge?" Or, à cette époque, en Chine, la lutte entre l'Angleterre, les Etats-Unis et le Japon avait, en fait, pris déjà une forme tout à fait ouverte; quant à la guerre entre Tchiang Kaï-chek, la clique du Kouangsi et Feng Yu-siang, elle couvait. Nous assistions en réalité au début du reflux de la contre-révolution et d'un nouvel essor révolutionnaire. Cependant, un état d'esprit pessimiste se manifestait alors dans l'Armée rouge et dans les organisations locales du Parti; même le Comité central se laissait abuser par l'aspect extérieur des événements et s'exprimait en termes pessimistes. Preuve en est sa lettre de février, qui reflète l'appréciation pessimiste des événements à l'époque.

4. La situation objective actuelle peut encore induire en erreur les camarades qui ne considèrent que l'aspect extérieur des phénomènes et ne vont pas jusqu'au fond des choses. Ceci est vrai en particulier pour ceux qui travaillent dans l'Armée rouge: il suffit qu'un détachement subisse un revers, qu'il soit encerclé ou bien poursuivi par un adversaire puissant pour que ces camarades, souvent sans s'en rendre compte eux-mêmes, se mettent à généraliser ce qui n'est qu'une situation temporaire, particulière et locale, en exagèrent l'importance, comme si la situation dans l'ensemble du pays, voire dans le monde

entier, ne nous promettait rien de bon et comme si les perspectives de victoire de la révolution reculaient et disparaissaient dans des brumes lointaines. Si nos camarades ne tiennent compte, dans leur appréciation, que de l'aspect extérieur des phénomènes et en négligent l'essence, c'est qu'ils n'ont pas soumis la situation générale à une analyse scientifique, allant au fond des choses. Or, pour déterminer si l'essor de la révolution interviendra bientôt en Chine, il n'est qu'un moyen: examiner soigneusement si les diverses contradictions qui peuvent amener cet essor sont réellement en train de grandir. Puisque, dans l'arène internationale, les contradictions s'accentuent entre les différents Etats impérialistes, entre les Etats impérialistes et les colonies, entre les impérialistes et le prolétariat de leur pays, les impérialistes sentent d'autant plus vivement le besoin de se disputer la mainmise sur la Chine. Et dès l'instant où la lutte des impérialistes pour se rendre maîtres de la Chine devient plus âpre, on voit grandir, en Chine même, aussi bien les contradictions entre les impérialistes et toute la nation chinoise que les contradictions entre les impérialistes eux-mêmes; de là naissent, entre les diverses cliques de gouvernants réactionnaires en Chine, ces guerres intestines qu'on voit s'amplifier et s'aggraver de jour en jour, et qui suscitent à leur tour une nouvelle aggravation des contradictions entre ces cliques. Comme ces contradictions trouvent leur expression dans les guerres intestines entre seigneurs de guerre, elles aboutissent à une augmentation des charges fiscales. Celle-ci, à son tour, rend plus aiguës les contradictions entre la masse des contribuables et les gouvernants réactionnaires. Les contradictions entre l'impérialisme et l'industrie nationale chinoise aboutissent au résultat suivant: celle-ci ne peut obtenir de concessions de la part de l'impérialisme; il en découle un approfondissement des contradictions entre la bourgeoisie chinoise et la classe ouvrière chinoise, étant donné que les capitalistes chinois cherchent une issue à leur situation dans l'exploitation impitoyable des ouvriers, alors que ces derniers leur résistent. L'envahissement de la Chine par les marchandises en provenance des pays impérialistes, les pillages effectués par le capital commercial chinois, l'augmentation des impôts, etc. s'accompagnent d'un nouvel approfondissement des contradictions entre la classe des propriétaires fonciers et la paysannerie, c'est-à-dire d'une aggravation, par l'élévation du taux des fermages et des prêts usuraires, de l'exploitation de la paysannerie; parallèlement augmente la haine des paysans à l'égard des propriétaires fonciers. L'invasion du marché par les marchandises étrangères, l'épuisement

du pouvoir d'achat des larges masses ouvrières et paysannes et l'augmentation des impôts ruinent un nombre toujours plus grand de négociants en produits chinois et de petits producteurs indépendants. Parce que le gouvernement réactionnaire procède, malgré le manque de fonds et de ravitaillement, à l'accroissement illimité des effectifs de l'armée, rendant ainsi les guerres intestines de plus en plus fréquentes, la masse des soldats souffre de dures privations. Comme les impôts augmentent, que les propriétaires fonciers élèvent le taux des fermages et des prêts et qu'en même temps les misères engendrées par la guerre croissent sans cesse, la famine et le banditisme règnent dans tout le pays, si bien que les larges masses paysannes et les pauvres gens des villes se trouvent dans une situation sans issue. Le manque des fonds nécessaires à l'entretien des écoles entraîne, pour de nombreux jeunes gens, la menace de ne pouvoir poursuivre leurs études; enfin, le caractère arriéré de la production enlève à beaucoup de jeunes diplômés l'espoir de trouver du travail. Une fois que nous aurons compris toutes ces contradictions, nous verrons dans quelle situation alarmante, dans quel état chaotique se trouve la Chine, nous comprendrons que l'essor de la révolution dirigée contre l'impérialisme, les seigneurs de guerre et les propriétaires fonciers est inéluctable et qu'il doit intervenir à brève échéance. La Chine tout entière est jonchée de bois sec qui va s'embraser bientôt. Le proverbe "Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine" caractérise bien la manière dont la situation actuelle se développe. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les grèves d'ouvriers, les soulèvements paysans, les mutineries de soldats et les grèves d'étudiants, qui vont s'amplifiant dans de nombreux endroits, pour comprendre que "l'étincelle" ne peut tarder à "mettre le feu à toute la plaine".

L'essentiel de ce qui vient d'être exposé figurait déjà dans la lettre adressée au Comité central le 5 avril dernier par le Comité du Front. Cette lettre déclarait:

> Dans sa lettre [du 9 février dernier], le Comité central a donné une appréciation trop pessimiste de la situation objective et de l'état des forces subjectives. La troisième campagne "d'anéantissement" lancée par le Kuomintang contre les monts Tsingkang a marqué le point culminant de la contre-révolution. Mais, en même temps, elle représente la limite au-delà de laquelle a commencé le reflux progressif de la contre-révolution alors que la révolution s'est mise à prendre son essor. Il est vrai que la capacité de

combat et d'organisation du Parti a diminué, comme le constate le Comité central; mais étant donné le reflux progressif de la contre-révolution, nos forces se rétabliront certainement très vite et la passivité des cadres du Parti disparaîtra rapidement. Les masses nous suivront sûrement. Si la politique des répressions sanglantes n'aboutit qu'à "faire fuir le poisson au plus profond des eaux"[6], le réformisme, lui, ne peut plus désormais attirer les masses. Il est certain que les illusions des masses à l'égard du Kuomintang se dissiperont très vite. Dans la situation qui va se créer, aucun parti ne sera en état de rivaliser avec le Parti communiste dans la lutte pour la conquête des masses. Les lignes tracées par le VI[e] Congrès du Parti[7] dans le domaine politique et dans celui de l'organisation sont justes: A l'étape actuelle, la révolution est démocratique et non pas socialiste; la tâche immédiate du Parti [il faudrait ajouter: "dans les grandes villes"][8] consiste dans la lutte pour la conquête des masses et non dans l'organisation immédiate de l'insurrection. Néanmoins, la révolution se développera très rapidement et nous devons adopter une attitude positive à l'égard de la propagande et de la préparation pour le soulèvement armé. Dans le chaos de la situation actuelle, on ne peut diriger les masses qu'en adoptant des mots d'ordre positifs et une attitude positive. Le Parti ne pourra retrouver sa capacité combative que s'il adopte cette attitude positive. . . . Dans la révolution, seule la direction prolétarienne est la clé de la victoire. Asseoir le Parti sur une base prolétarienne, créer des cellules d'entreprise du Parti dans les centres importants, telles sont actuellement, au point de vue de l'organisation, les tâches importantes du Parti; mais, en même temps, le développement de la lutte à la campagne, la création du pouvoir rouge sur de petits territoires, la formation de l'Armée rouge et l'extension de ses rangs sont les principales conditions requises pour aider à la lutte dans les villes et accélérer l'essor révolutionnaire. Il est donc erroné de renoncer à la lutte dans les villes; mais, à notre avis, tout membre du Parti qui redouterait de voir les forces paysannes dépasser les forces de la classe ouvrière au préjudice de la révolution serait également dans l'erreur; car, dans la Chine semi-coloniale, la révolution ne peut échouer que si la lutte paysanne est privée de la direction des ouvriers, elle ne saurait souffrir de ce que les paysans sont devenus, au cours de leur lutte, plus forts que les ouvriers.

La lettre donnait en outre à la question de la tactique de l'Armée rouge la réponse suivante:

> Pour préserver l'Armée rouge et soulever les masses, le Comité central nous demande de disperser nos forces dans les campagnes en les divisant en petites unités et de retirer de l'Armée Chu Teh et Mao Tsé-toung, de façon à ne pas offrir à l'ennemi les cibles principales. Cette façon de considérer le problème n'est pas réaliste. Dès l'hiver 1927, nous avons établi un plan visant à disperser nos forces dans les campagnes, en les divisant en unités de l'ordre d'une compagnie ou d'un bataillon opérant chacune indépendamment, à soulever les masses par des actions de partisans et à éviter d'offrir une cible à l'ennemi; à maintes occasions, nous avons appliqué ce plan, mais à chaque fois nous avons échoué. Cela s'explique par les raisons suivantes: 1) A la différence des détachements locaux de la Garde rouge, la plupart des hommes qui composent l'Armée rouge ne sont pas du pays. 2) Lorsqu'on divise les forces en petites unités, on affaiblit leur direction, elles sont incapables d'affronter les situations difficiles et risquent fort d'essuyer des revers. 3) Les petites unités s'exposent à être écrasées une à une par l'ennemi. 4) Plus la situation est mauvaise, plus il est nécessaire que les troupes soient concentrées et les chefs attachés fermement à leur poste de combat: c'est le seul moyen d'obtenir la cohésion interne indispensable face à l'ennemi. La dispersion des troupes pour des actions de partisans n'est possible que dans une situation favorable; en effet, les chefs ne sont plus alors obligés de rester tout le temps auprès de leurs troupes, comme ils doivent le faire dans une mauvaise situation.

Les considérations ci-dessus ont un défaut: les arguments invoqués contre la dispersion des forces sont tous de caractère négatif, ce qui est absolument insuffisant. L'argument positif à l'appui de la concentration des forces est que celle-ci est indispensable pour anéantir des unités ennemies d'une certaine importance et pour prendre de petites villes. Or, c'est seulement après avoir détruit des forces ennemies d'une certaine importance et s'être emparé de petites villes que l'on peut soulever les populations sur une grande échelle et créer les organes du pouvoir sur des territoires groupant plusieurs districts. C'est seulement de cette manière qu'on peut agir sur les pensées et les sentiments des larges masses (ce que nous appelons étendre notre influence politique) et contribuer efficacement à hâter l'essor

révolutionnaire. C'est ainsi que notre politique de concentration des forces a abouti à l'établissement de notre pouvoir dans la région frontière du Hounan-Kiangsi en 1928 et dans le Foukien de l'Ouest en 1929[9]. Tels sont les principes généraux. Mais n'y a-t-il pas des cas où il est indispensable de disperser les troupes? Si. Dans le passage de la lettre adressée par le Comité du Front au Comité central, où l'on traite de la tactique de la guerre de partisans employée par l'Armée rouge, il est également question de la possibilité de disperser les troupes dans un petit rayon:

> La tactique que nous avons dégagée de la lutte de ces trois dernières années diffère réellement de tout ce qui s'est fait jusqu'à présent dans tous les pays et à toutes les époques. Grâce à notre tactique, la lutte des masses se développe en ampleur, et l'adversaire le plus puissant ne peut venir à bout de nos forces. Notre tactique, c'est celle de la guerre de partisans. Elle se ramène, pour l'essentiel, aux principes suivants:
>
> Disperser les forces pour soulever les masses, concentrer les forces pour faire face à l'ennemi.
>
> L'ennemi avance, nous reculons; l'ennemi s'immobilise, nous le harcelons; l'ennemi s'épuise, nous le frappons; l'ennemi recule, nous le pourchassons.
>
> Pour créer des bases révolutionnaires stables[10], recourir à la tactique de la progression par vagues. Au cas où l'on est talonné par un ennemi puissant, adopter la tactique qui consiste à tourner en rond.
>
> Dans le minimum de temps, avec les meilleures méthodes, soulever les masses les plus larges.
>
> En somme, c'est la tactique du filet de pêche qu'il faut savoir lancer ou retirer à tout moment; on le lance pour la conquête des masses, on le retire pour faire face à l'ennemi. Telle est la tactique dont nous nous sommes constamment servis au cours des trois dernières années.

Ici, "lancer le filet" signifie disperser nos forces dans un petit rayon. C'est ainsi, par exemple, que lorsque nous nous sommes emparés pour la première fois de Yongsin dans la région frontière du Hounan-Kiangsi, les 29e et 31e régiments ont été dispersés dans les limites du district de Yongsin; et lorsque nous nous sommes emparés de Yongsin pour la troisième fois, le 28e régiment a été dirigé vers les limites

du district d'Anfou, le 29e vers Lienhoua, le 31e vers les limites du district de Kian. A titre d'exemple, on peut également citer la dispersion des troupes dans les districts du Kiangsi du Sud en avril-mai 1929 ou bien dans les districts du Foukien de l'Ouest en juillet. La dispersion des troupes sur un grand rayon n'est possible qu'à deux conditions: il faut que la situation soit relativement favorable et les organes dirigeants assez solides. Car le but de la dispersion des troupes est de nous mettre en meilleure position pour conquérir les masses, approfondir la révolution agraire, créer les organes du pouvoir, élargir les rangs de l'Armée rouge et des forces locales. S'il n'est pas possible d'atteindre ces objectifs, ou bien si la dispersion des troupes risque d'entraîner la défaite et l'affaiblissement de l'Armée rouge, comme cela a été le cas en août 1928, lorsqu'une partie des troupes de la région frontière du Hounan-Kiangsi fut envoyée contre Tchentcheou, alors il vaut mieux ne pas y recourir. Mais si les deux conditions mentionnées ci-dessus sont remplies, nous devons incontestablement disperser nos forces, puisque dans ce cas la dispersion est plus avantageuse que la concentration.

La lettre de février du Comité central, dans son esprit, n'était pas juste, et elle a eu une influence négative sur un certain nombre de camarades appartenant à l'organisation du Parti dans le 4e corps d'armée. En outre, le Comité central indiquait, à la même époque, dans l'une de ses circulaires, qu'il n'était pas certain que la guerre entre Tchiang Kaï-chek et la clique du Kouangsi éclatât. Néanmoins, par la suite, les appréciations du Comité central et ses directives, dans l'ensemble, ont été justes. Afin de corriger l'appréciation fausse de la situation contenue dans la circulaire précitée, le Comité central envoya une seconde circulaire. Et bien que la lettre adressée à l'Armée rouge n'eût pas été corrigée, on ne trouvait plus de notes pessimistes dans les directives ultérieures du Comité central; en outre, son point de vue sur les actions de l'Armée rouge commença à coïncider avec le nôtre. Mais l'influence négative qu'avait eue la lettre du Comité central sur certains camarades n'a pas été éliminée. C'est pourquoi j'estime qu'il est encore nécessaire d'éclaircir cette question.

En avril dernier, le Comité du Front présenta au Comité central un plan visant à conquérir, dans un délai d'un an, la province du Kiangsi. Par la suite, une décision fut prise à Yutou sur cette question. Les arguments présentés alors furent exposés dans la lettre suivante adressée au Comité central:

Les troupes de Tchiang Kaï-chek et celles de la clique du Kouangsi se trouvent de plus en plus proches dans la région de Kieoukiang, et de grandes batailles sont en vue. La reprise de la lutte des masses populaires et l'aggravation des contradictions au sein des milieux dirigeants réactionnaires laissent présager qu'on assistera bientôt à un essor révolutionnaire. Dans ces circonstances, en élaborant notre plan de travail, nous sommes partis du fait que dans deux des provinces du Sud, le Kouangtong et le Hounan, les forces armées des compradores et des propriétaires fonciers sont trop fortes, et qu'en outre, dans le Hounan, les erreurs putschistes commises par l'organisation du Parti lui ont fait perdre presque entièrement, dans ses rangs comme en dehors, les masses qui l'appuyaient. Mais la situation est différente dans les trois provinces du Foukien, du Kiangsi et du Tchékiang. Premièrement, c'est là que les forces armées ennemies sont les plus faibles. Dans le Tchékiang, il n'y a que les petites garnisons provinciales de Tsiang Po-tcheng[11]. Dans le Foukien, il y a 14 régiments placés sous cinq commandements, mais la brigade de Kouo Feng-ming est déjà hors de combat, les unités placées sous le commandement respectif de Tchen Kouo-houei et de Lou Hsing-pang[12] sont composées de bandits et leur capacité combative est très faible, les deux brigades de fusiliers marins stationnées sur le littoral n'ont jamais participé aux combats et leur capacité combative n'est sûrement pas considérable; les seules troupes qui soient dans une certaine mesure capables de se battre sont celles de Tchang Tchen[13], mais selon les estimations faites par le Comité du Parti pour le Foukien, seuls deux régiments parmi ces troupes ont une capacité combative relativement élevée. En outre, c'est le chaos total, à présent, dans le Foukien; la division y règne. Dans le Kiangsi, les troupes de Tchou Pei-teh[14] et de Hsiong Che-houei[15] comptent en tout 16 régiments. Leurs forces dépassent celles du Foukien et du Tchékiang, mais elles le cèdent de beaucoup à celles du Hounan. Deuxièmement, dans ces trois provinces, les erreurs putschistes ont été relativement peu nombreuses. Si nous laissons de côté le Tchékiang où la situation ne nous est pas bien connue, nous dirons que les organisations du Parti et notre base de masse dans le Kiangsi et le Foukien sont plus fortes que dans le Hounan. En ce qui concerne le Kiangsi, nous continuons de détenir des positions relativement fortes dans le nord — dans les districts de

Tchan, Sieouchouei et Tongkou; à l'ouest, dans les districts de Ningkang, Yongsin, Lienhoua et Soueitchouan, les forces du Parti et les détachements de la Garde rouge subsistent toujours; dans le sud, nos perspectives sont encore meilleures: les forces des 2e et 4e régiments de l'Armée rouge, dans les districts de Kian, Yongfeng et Hsingkouo, croissent de jour en jour; les détachements de l'Armée rouge commandés par Fang Tche-min n'ont nullement été anéantis. Il y a donc possibilité d'encercler Nantchang. Nous faisons au Comité central la proposition suivante: Au cours de la longue période de conflit armé entre les seigneurs de guerre du Kuomintang, nous lutterons contre Tchiang Kaï-chek et la clique du Kouangsi pour la conquête du Kiangsi et aussi de l'ouest du Foukien et du Tchékiang. Nous accroîtrons les effectifs de l'Armée rouge dans ces trois provinces, nous y créerons une base révolutionnaire des masses; nous fixons à un an le délai pour l'accomplissement de ce plan.

Dans la proposition ci-dessus concernant la conquête du Kiangsi, l'erreur était de fixer le délai d'un an. Quant à la possibilité de conquérir le Kiangsi, elle était fondée non seulement sur la situation dans la province elle-même, mais aussi sur l'avènement prochain de l'essor révolutionnaire à l'échelle nationale; car si l'on n'est pas convaincu que la poussée révolutionnaire doit intervenir à brève échéance, il est impossible de conclure à la possibilité de se rendre maître du Kiangsi en un an. Si cette proposition a un défaut, c'est celui-ci: il ne fallait pas fixer le délai d'un an et affecter ainsi d'une nuance d'impatience le mot "bientôt" dans l'expression: "on assistera bientôt à un essor révolutionnaire". Les conditions subjectives et objectives qui existent dans le Kiangsi méritent une attention particulière. En dehors des conditions subjectives dont on a déjà parlé dans la lettre adressée au Comité central, on peut indiquer clairement ici trois conditions objectives: 1. L'économie du Kiangsi est essentiellement féodale, l'influence du capital commercial y est relativement faible; quant aux forces armées des propriétaires fonciers, elles sont moins importantes que dans toute autre province méridionale. 2. Le Kiangsi n'a pas ses propres troupes provinciales; ce sont toujours les troupes des autres provinces qui sont en garnison ici. Envoyées là pour "exterminer les communistes" ou pour "exterminer les bandits", ces troupes ne sont pas au fait des conditions locales et sont loin d'être aussi intéressées à ces opérations que le seraient des troupes de la province même;

souvent elles ne manifestent pas beaucoup d'enthousiasme. 3. L'influence de l'impérialisme y est plus faible qu'ailleurs, ce qui n'est pas le cas du Kouangtong, limitrophe du territoire de Hongkong et où tout est pour ainsi dire placé sous contrôle britannique. Une fois ces trois conditions bien comprises, il devient possible d'expliquer pourquoi les insurrections paysannes dans le Kiangsi revêtent un caractère plus généralisé que dans n'importe quelle autre province, et pourquoi les unités de l'Armée rouge et les détachements de partisans y sont plus nombreux que partout ailleurs.

Parmi nos camarades, on se pose fréquemment cette question: Comment comprendre le mot "bientôt" dans l'expression: "on assistera bientôt à un essor révolutionnaire"? Les marxistes ne sont pas des faiseurs d'oracles. Lorsqu'ils parlent des développements et des changements qui interviendront à l'avenir, ils doivent et ils peuvent seulement en indiquer la direction générale, mais ils ne doivent ni ne peuvent en déterminer mécaniquement le jour et l'heure. Néanmoins, quand je dis que l'on assistera bientôt en Chine à un essor révolutionnaire, je ne parle nullement d'une chose qui, selon l'expression de certains, "viendra peut-être", d'une chose illusoire, inaccessible et dénuée de signification pratique. L'essor révolutionnaire est semblable au navire dont la cime des mâts est déjà visible à l'horizon lointain; il est semblable au disque solaire dont les rayons ardents percent déjà les ténèbres de l'orient et sont visibles du haut de la montagne; il est semblable à l'enfant qui frémit déjà dans le sein de sa mère et qui verra bientôt le jour.

NOTES

[1] Originaire du district de Yiyang, dans le Kiangsi, il fut membre du Comité central issu du VI[e] Congrès du Parti communiste chinois. Il fonda la région rouge située dans le nord-est du Kiangsi et créa le 10[e] corps de l'Armée rouge. En 1934, il monta vers le nord de la Chine à la tête des détachements d'avant-garde antijaponais de l'Armée rouge. Fait prisonnier en janvier 1935 au cours des opérations contre les troupes contre-révolutionnaires du Kuomintang, il tomba héroïquement en juillet de la même année, exécuté par les gens du Kuomintang, à Nantchang.

[2] Par "forces subjectives de la révolution", le camarade Mao Tsé-toung entend ici les forces organisées de la révolution.

[3] Seigneur de guerre du Kuomintang et gouverneur du Hounan en 1928.

[4] Il s'agit de la guerre entre seigneurs de guerre du Kuomintang qui mit aux prises en mars-avril 1929 la clique de Nankin — celle de Tchiang Kaï-chek — et la clique du Kouangsi — celle de Li Tsong-jen et de Pai Tchong-hsi.

[5] Il s'agit de la troisième offensive lancée par les seigneurs de guerre du Kuomintang dans le Hounan et le Kiangsi contre les monts Tsingkang — base d'appui de l'Armée rouge — à la fin de 1928 et au début de 1929.

[6] Citation tirée de *Mencius*. Mencius compare le tyran qui pousse son peuple à se chercher un souverain bienveillant à la loutre qui "fait fuir le poisson au plus profond des eaux".

[7] Ce Congrès, tenu en juillet 1928, indiqua que la révolution chinoise, après la défaite subie en 1927, conservait, comme auparavant, son caractère de révolution démocratique bourgeoise anti-impérialiste et antiféodale, et insista sur l'avènement inévitable d'un nouvel essor révolutionnaire; toutefois, tant que celui-ci n'aurait pas encore commencé, la ligne générale du Parti restait la lutte pour la conquête des masses. Le VI[e] Congrès en finit avec la ligne opportuniste de droite, la politique capitulationniste de Tchen Tou-sieou, appliquée en 1927, et critiqua le putschisme, tendance gauchiste qui s'était manifestée dans le Parti à la fin de 1927 et au début de 1928.

[8] La phrase entre crochets est de l'auteur.

[9] En 1929, l'Armée rouge, partie des monts Tsingkang, marcha en direction de l'est, jusque dans le Foukien, où elle créa une nouvelle base révolutionnaire, étendant le pouvoir révolutionnaire populaire dans les districts de Longyen, Yongting et Changhang, situés dans l'ouest de cette province.

[10] Par "bases révolutionnaires stables", on entend les bases d'appui relativement stables de la révolution créées par l'Armée rouge des Ouvriers et des Paysans.

[11] Il commandait alors le corps de sécurité publique du Kuomintang dans le Tchékiang.

[12] Ce sont des bandits célèbres du Foukien dont les forces avaient été incorporées dans les troupes du Kuomintang.

[13] Commandant d'une division de l'armée du Kuomintang.

[14] Seigneur de guerre du Kuomintang, alors gouverneur du Kiangsi.

[15] Commandant d'une division du Kuomintang qui se trouvait alors dans le Kiangsi.

APPORTER DE L'ATTENTION AU TRAVAIL ECONOMIQUE*

(20 août 1933)

Le cours impétueux de la guerre révolutionnaire exige que nous mobilisions les masses afin de déclencher immédiatement une campagne sur le front économique et d'entreprendre les tâches à la fois nécessaires et possibles dans le domaine de l'édification économique. Pourquoi? Parce que tous nos efforts doivent être orientés actuellement vers la victoire dans la guerre révolutionnaire, et avant tout vers une victoire définitive dans notre lutte contre la cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi[1]; ils doivent tous tendre à créer les conditions matérielles permettant de garantir l'approvisionnement et le ravitaillement de l'Armée rouge, à améliorer les conditions de vie des masses populaires afin que celles-ci participent avec encore plus d'ardeur à la guerre révolutionnaire, à organiser les masses sur le front économique et à les éduquer afin que de nouvelles forces populaires viennent soutenir la guerre, enfin à consolider l'alliance et la dictature démocratique des ouvriers et des paysans ainsi qu'à renforcer le rôle dirigeant du prolétariat grâce à l'édification économique. Et celle-ci est indispensable pour atteindre tous ces objectifs. C'est ce que tous ceux qui travaillent pour la révolution doivent comprendre clairement. Certains camarades estimaient qu'ils avaient déjà assez à faire avec la guerre révolutionnaire et qu'ils ne trouvaient pas le temps nécessaire à l'édification économique, aussi traitaient-ils de "déviationnistes de droite" tous ceux qui en parlaient. A leur avis, l'édification économique est impossible durant la guerre révolutionnaire et ne sera possible qu'après la victoire finale, lorsque la paix et le calme reviendront. Camarades, ce point de vue est faux.

* Discours prononcé en août 1933 par le camarade Mao Tsé-toung à la conférence sur l'édification économique qui réunit les représentants de dix-sept districts du Kiangsi du Sud.

Quiconque raisonne ainsi ne comprend pas que, sans édification économique, nous ne pouvons assurer les conditions matérielles de la poursuite de la guerre révolutionnaire et qu'alors nous verrons les forces du peuple s'épuiser au cours d'une guerre prolongée. Réfléchissez! L'ennemi nous impose le blocus économique, les spéculateurs et les réactionnaires sapent nos finances et notre commerce, les échanges de nos régions rouges avec l'extérieur se heurtent à de sérieux obstacles. Toutes ces difficultés n'auront-elles pas de graves effets sur la guerre révolutionnaire si nous n'arrivons pas à les surmonter? Le sel est très cher et il arrive que nous ne pouvons nous en procurer. En automne et en hiver, le riz est bon marché, mais au printemps et en été, il renchérit terriblement. Tout cela se répercute directement sur les conditions de vie des ouvriers et des paysans et ne permet pas de les améliorer. Est-ce que cela ne porte pas préjudice à l'alliance des ouvriers et des paysans qui est la ligne fondamentale de notre politique? Si les masses ouvrières et paysannes sont mécontentes de leurs conditions de vie, l'augmentation des effectifs de notre Armée rouge et le travail de mobilisation des masses pour les faire participer à la guerre révolutionnaire n'en souffriront-ils pas? Il est donc absolument faux de penser qu'on ne doit pas s'occuper de l'édification économique pendant la guerre révolutionnaire. Les gens qui soutiennent cette opinion affirment souvent que tout doit être subordonné à la guerre, mais ils ne comprennent pas que renoncer à l'édification économique, ce n'est pas tout subordonner à la guerre, c'est affaiblir nos efforts militaires. C'est seulement en développant notre travail sur le front économique, en développant l'économie des territoires rouges que nous parviendrons à créer une base matérielle suffisante pour la guerre révolutionnaire, à développer avec succès nos opérations militaires offensives et à porter des coups puissants à l'ennemi dans ses campagnes "d'encerclement et d'anéantissement"; c'est seulement ainsi que nous arriverons à acquérir les forces nécessaires pour donner de l'extension à l'Armée rouge et à pousser les pointes de notre front à des milliers de lis en avant, de sorte que notre Armée rouge soit en mesure, quand les conditions seront favorables, de marcher sur Nantchang et Kieoukiang sans inquiétude et que, débarrassée du souci de se ravitailler elle-même, elle puisse porter toute son attention à la lutte contre l'ennemi; c'est seulement ainsi que nous arriverons à satisfaire dans une certaine mesure les besoins matériels des masses populaires, de façon qu'elles rejoignent l'Armée rouge ou accomplissent d'autres tâches révolutionnaires avec un élan nouveau. Voilà ce que signifie

exactement tout subordonner à la guerre. De nombreux militants révolutionnaires, en divers endroits, ne comprennent pas encore l'importance de l'édification économique pour la guerre révolutionnaire, et beaucoup d'organes du pouvoir local n'ont pas encore examiné sérieusement cette question. Les départements économiques du pouvoir local sont encore mal organisés, et certains n'ont même pas de chefs, ou bien on y a affecté des gens, mais insuffisamment qualifiés, uniquement pour boucher les trous. Le développement des coopératives n'en est encore qu'à son début et le travail pour régulariser le ravitaillement n'est commencé qu'en quelques endroits. On n'a pas encore fait de propagande parmi les larges masses pour l'œuvre d'édification économique (tâche pourtant extrêmement urgente); on n'a pas soulevé l'enthousiasme de la population pour elle. Tout cela vient de ce qu'on n'a pas vu l'importance de cette question. Les discussions que nous aurons à la présente conférence et les comptes rendus que vous en ferez, une fois retournés à vos postes, devront faire naître un enthousiasme général pour l'édification économique dans tout le personnel administratif et parmi les masses ouvrières et paysannes. Il faut que l'on comprenne l'importance de l'édification économique pour la guerre révolutionnaire, afin que tous participent de leur mieux au placement des bons de l'emprunt pour l'édification économique, développent le mouvement coopératif, créent partout des greniers publics et des stocks de vivres en prévision de la famine. Chaque district doit mettre sur pied un sous-département du ravitaillement, avec des bureaux dans les arrondissements importants et dans les principales foires. D'une part, nous devons arriver à ce que, sur le territoire des régions rouges, les grains passent des endroits où ils sont en excédent aux endroits où ils manquent; il ne faut pas qu'ils s'accumulent dans un lieu et deviennent introuvables dans un autre, ni que les prix soient ici trop bas et là trop élevés. D'autre part, nous devons exporter selon un plan (et non en quantités illimitées) l'excédent de nos grains pour empêcher toute exploitation par des intermédiaires, et importer des régions blanches les marchandises qui nous sont nécessaires. Nous devons développer de notre mieux l'agriculture et l'artisanat, produire davantage d'instruments aratoires et de chaux afin d'augmenter notre récolte l'an prochain; nous devons rétablir l'ancien niveau de production de wolfram, de bois, de camphre, de papier, de tabac, de toiles, de champignons secs, d'essence de menthe et d'autres produits locaux; il faudra exporter tous ces produits en grandes quantités vers les régions blanches.

Les grains occupent quantitativement la première place dans nos exportations. Chaque année, nous exportons au moins 3 millions de piculs de riz non décortiqué — soit une moyenne d'un picul par tête d'habitant, la population étant de 3 millions d'habitants — en échange de biens de consommation de première nécessité. Qui s'occupe de ce commerce? Uniquement des intermédiaires qui exploitent cruellement le peuple. L'an passé, des paysans des districts de Wanan et de Taiho ont vendu du riz aux commerçants à raison d'un demi-yuan le picul; ces mêmes commerçants ont écoulé à Kantcheou le riz en question au prix de 4 yuans le picul, soit avec un bénéfice de 700 pour cent. Voici un autre exemple: Chaque année, notre population de 3 millions d'habitants consomme pour environ 9 millions de yuans de sel et 6 millions de yuans de tissus. Bien entendu, ce commerce de sel et de tissus, pour un montant global de 15 millions de yuans, était entièrement détenu jusqu'ici par des commerçants et nous ne nous en sommes pas occupés. Ces intermédiaires ont exploité la population d'une manière inouïe. C'est ainsi qu'après avoir acheté du sel à Meihsien à raison d'un yuan les 7 livres, ils venaient le revendre dans nos régions au prix d'un yuan pour 3/4 de livre. N'est-ce pas là un vol scandaleux? Nous ne pouvons plus ignorer cette question et, à l'avenir, nous devons nous en occuper nous-mêmes. Notre Département du Commerce extérieur devra y travailler très sérieusement.

Comment utilisera-t-on les 3 millions de yuans provenant de l'emprunt pour l'édification économique? Nous comptons les *répartir* comme suit: un million pour les dépenses militaires de l'Armée rouge et 2 millions comme capital aux coopératives, au Département du Ravitaillement et au Département du Commerce extérieur. De cette dernière somme, une grande partie ira au développement du commerce avec les régions extérieures, et le reste au développement de la production. Notre objectif est non seulement de développer la production, mais également de vendre nos marchandises à bon prix aux régions blanches et d'y acheter du sel et des tissus à bas prix en vue de leur distribution parmi notre population. Ainsi, nous briserons le blocus ennemi et nous empêcherons les commerçants d'exploiter la population. Nous devons obtenir le développement continu de notre économie, améliorer dans une large mesure les conditions de vie des masses, augmenter considérablement les recettes fiscales et assurer par là une solide base matérielle à notre guerre révolutionnaire et à notre édification économique.

C'est là une grande tâche, une grande lutte de classe. Mais il faut nous demander: Pouvons-nous accomplir cette tâche tout en menant une guerre acharnée? Je pense que oui. Car enfin, nous ne parlons pas de poser une voie ferrée jusqu'à Longyen ni de construire, pour le moment, une route jusqu'à Kantcheou. Nous ne disons pas non plus que nous devions établir un monopole sur la vente des grains, ni que le commerce du sel et des tissus, qui porte sur 15 millions de yuans, doive être entièrement aux mains du gouvernement, à l'exclusion de toute entremise des commerçants. Ce n'est pas cela que nous entendons ou que nous essayons de faire. Ce dont nous parlons et que nous essayons de faire, c'est de développer l'agriculture et l'artisanat, d'expédier dans les régions blanches des grains et du wolfram, d'en importer du sel et des tissus, en commençant avec une mise de fonds de 2 millions de yuans, plus les parts sociales de la population locale. Y a-t-il là quelque chose que nous ne devrions pas faire, que nous ne pourrions pas entreprendre ou que nous ne saurions mener à bien? Nous nous sommes mis au travail et nous avons déjà remporté quelques succès. La récolte d'automne de cette année dépasse celle de l'an passé de 20 à 25 pour cent; c'est plus que les 20 pour cent d'augmentation que nous avions prévus. Dans le domaine de l'artisanat, on assiste au relèvement de la production de matériel agricole et de chaux, et on recommence à extraire du wolfram. De même la production de tabac, de papier, de bois se ranime. Beaucoup a été fait cette année dans le domaine du ravitaillement. Nous avons commencé à faire venir du sel de l'extérieur. Ces succès nous donnent l'assurance de pouvoir aller plus loin. N'est-ce pas une erreur évidente de prétendre que l'édification économique est impossible en ce moment et qu'elle ne sera possible qu'après la fin de la guerre?

Et l'on comprend aussi qu'à l'étape actuelle il faut axer l'édification économique sur notre tâche centrale, la poursuite de la guerre révolutionnaire. Aujourd'hui, la guerre révolutionnaire est notre tâche centrale; l'édification économique est au service de cette tâche, elle est axée sur elle et lui est subordonnée. Il serait également faux de prendre l'édification économique pour la tâche centrale de l'heure, au point de négliger la guerre révolutionnaire ou de poursuivre l'édification économique indépendamment de cette guerre. Ce n'est qu'après la conclusion de la guerre civile que l'on pourra et que l'on devra considérer l'édification économique comme la tâche centrale. Ce serait de l'utopie que d'essayer de procéder, au cours d'une guerre civile, à une édification économique telle qu'elle peut se faire en temps

de paix, telle qu'elle sera possible et nécessaire dans l'avenir mais non dans le présent. Le travail actuel, c'est le travail urgent qu'exige la guerre. Tout notre travail doit avoir la guerre pour but et rien n'y est une entreprise pacifique sans rapport avec la guerre. Si certains camarades pensent qu'on peut accomplir l'édification économique indépendamment de la guerre, ils doivent immédiatement corriger leur erreur.

On ne pourra obtenir un développement rapide de la campagne sur le front économique sans de bonnes méthodes de direction et de travail. C'est là également une question importante que nous devons résoudre au cours de la présente conférence. Car, de retour chez eux, les camarades ici présents n'auront pas seulement à accomplir immédiatement un énorme travail, ils devront également diriger les nombreux militants avec lesquels ils l'exécuteront. Cela concerne en particulier les camarades qui travaillent à l'échelon du canton ou de la municipalité ainsi que dans les coopératives, au Département du Ravitaillement, au Département du Commerce et au Bureau des Achats. Ces militants ont à résoudre eux-mêmes des tâches pratiques: mobiliser les masses pour l'organisation de coopératives, régulariser le ravitaillement et le transport des denrées, gérer notre commerce avec les régions extérieures. S'ils ne trouvent pas des formes de direction justes, des méthodes de travail correctes et efficaces, cela aura une répercussion immédiate sur les résultats de leur activité; finalement notre travail ne trouvera pas l'appui des masses et nous ne pourrons pas, dans le cours de cet automne et de cet hiver, ainsi que du printemps et de l'été prochains, réaliser entièrement le plan d'édification économique du gouvernement central. C'est pourquoi je voudrais attirer l'attention de nos camarades sur les points suivants:

1) Il faut mobiliser les masses par différents moyens d'organisation. En premier lieu, les camarades des présidiums et des départements économiques et financiers des organes du pouvoir aux différents échelons doivent systématiquement mettre à l'ordre du jour, examiner, contrôler et vérifier tout le travail relatif au placement des bons de l'emprunt, à l'établissement des coopératives, à la régularisation du ravitaillement, au développement de la production et du commerce. Puis, il faut mettre en action les organisations de masse, en premier lieu les syndicats et les ligues de paysans pauvres. Les syndicats doivent mobiliser tous leurs membres pour qu'ils militent sur le front économique. Les ligues de paysans pauvres sont un puissant

instrument de mobilisation des masses pour le développement des coopératives et le placement de l'emprunt; il faut que les organes du pouvoir, à l'échelon de l'arrondissement et du canton, en assument la direction avec énergie. Enfin, nous devons faire de la propagande en faveur de l'édification économique aux réunions qui se tiennent dans les villages ou dans les foyers, en expliquant clairement le lien qui existe entre la guerre révolutionnaire et l'édification économique, en montrant d'une façon concrète comment il faut améliorer les conditions de vie des masses et accroître notre puissance de combat. Appelons la population à souscrire aux bons de l'emprunt, à développer les coopératives, à régulariser le ravitaillement, à consolider nos finances, à accroître le commerce; appelons-la à lutter pour ces mots d'ordre; élevons l'enthousiasme des masses. Nous ne pourrons atteindre nos objectifs si nous ne recourons pas aux divers moyens d'organisation indiqués pour mobiliser les masses et faire de la propagande auprès d'elles, c'est-à-dire si les présidiums et les départements économiques et financiers des organes du pouvoir aux différents échelons ne prennent pas grand soin d'examiner et de contrôler le travail d'édification économique, s'ils ne stimulent pas l'activité des organisations de masse et ne tiennent pas de meetings de propagande.

2) Les méthodes de mobilisation des masses ne doivent pas être bureaucratiques. Pas plus que dans aucune autre activité révolutionnaire, on ne peut tolérer l'emploi de méthodes de direction bureaucratiques dans le domaine de l'édification économique. Il faut jeter à la poubelle la bureaucratie, cette saleté que tout camarade déteste. Les méthodes de travail qui ont la préférence de nos camarades, ce sont les méthodes qui intéressent les masses, c'est-à-dire celles qui plaisent à chaque ouvrier, à chaque paysan. L'une des manifestations de la bureaucratie, c'est le relâchement dans le travail dû à l'indifférence et à la nonchalance. Nous devons lutter énergiquement contre ce phénomène. Un autre aspect de la bureaucratie, c'est le recours aux simples mesures administratives. Extérieurement, celui qui s'y donne ne manifeste aucun relâchement dans son travail et semble même travailler avec zèle. Mais en fait, il est impossible de développer avec succès les coopératives par de simples mesures administratives, et même si elles paraissent progresser pour un temps, elles ne peuvent être consolidées; finalement, les masses perdent confiance en elles et le développement s'en trouve entravé. Pousser la vente des bons de l'emprunt par de simples mesures administratives, en imposant une répartition arbitraire, sans se demander si les gens comprennent de

quoi il s'agit et s'ils peuvent souscrire pour de telles sommes ou non, ne peut que mécontenter les masses, et finalement cela ne permet pas de placer tous nos bons. Les simples mesures administratives ne sauraient nous convenir en quoi que ce soit. Ce qu'il nous faut faire, c'est déployer un grand effort de propagande pour convaincre les masses, c'est tenir compte des conditions concrètes, de l'état d'esprit réel des masses pour développer les coopératives, placer les bons de l'emprunt et accomplir tout notre travail de mobilisation dans le domaine économique.

3) Pour développer la campagne en faveur de l'édification économique, nous avons besoin d'un grand nombre de cadres. Ce ne sont pas des dizaines ou des centaines, mais des milliers, des dizaines de milliers de gens qu'il nous faut organiser, instruire et envoyer sur le front de l'édification économique. Ils deviendront les commandants de notre front économique, et les masses populaires en seront les combattants. On se plaint souvent du manque de cadres. Mais est-ce que nous en manquons vraiment, camarades? Alors qu'un très grand nombre de cadres sont sortis des masses que la lutte agraire, la lutte économique et la guerre révolutionnaire ont trempées, comment peut-on dire qu'on manque de cadres? Débarrassez-vous de ces fausses conceptions et vous verrez des cadres tout autour de vous.

4) L'édification économique est inséparable aujourd'hui non seulement de la tâche générale — la guerre — mais également des autres tâches. C'est seulement en menant à bien la campagne de contrôle des lots de terre[2] qu'on pourra supprimer définitivement la propriété féodale et semi-féodale, élever l'activité productrice des paysans et entraîner rapidement de larges masses paysannes dans le travail d'édification économique. C'est seulement en appliquant résolument la loi sur le travail qu'on réussira à améliorer les conditions de vie des ouvriers, à les entraîner rapidement à prendre une part active dans l'édification économique et à renforcer leur rôle dirigeant à l'égard de la paysannerie. C'est seulement en conduisant correctement la campagne électorale et la "campagne de dénonciation"[3] qui se poursuit parallèlement à la campagne de contrôle des lots de terre qu'on assainira nos organismes du pouvoir et qu'on mettra notre gouvernement à même de diriger avec encore plus d'efficacité la guerre révolutionnaire et tous les secteurs de notre travail, y compris le travail économique. L'élévation du niveau politique et culturel des masses par notre travail culturel et éducatif est également très important pour le développement de l'économie. Il va de soi que le travail entrepris

pour élargir les rangs de l'Armée rouge ne doit pas être négligé, fût-ce un seul jour. Il est clair pour tout le monde que si l'Armée rouge ne remporte pas de victoires, le blocus économique ne fera que se renforcer. A leur tour, le développement de l'économie et l'amélioration des conditions de vie de la population vont, sans aucun doute, aider puissamment à élargir les rangs de l'Armée rouge et pousser les masses à partir avec enthousiasme pour le front. Bref, si nous arrivons à bout de toutes ces tâches, y compris la nouvelle tâche extrêmement importante de l'édification économique, et si nous les faisons toutes concourir à la guerre révolutionnaire, celle-ci se terminera certainement par notre victoire.

NOTES

[1] De 1930 à 1934, les troupes de Tchiang Kaï-chek lancèrent cinq grandes offensives, appelées campagnes "d'encerclement et d'anéantissement", contre la région rouge dont le centre était la ville de Joueikin, dans le Kiangsi. La cinquième de ces campagnes commença en octobre 1933, mais Tchiang Kaï-chek l'avait préparée activement dès l'été 1933.

[2] La campagne de contrôle des lots de terre intervint après la distribution des terres dans la région rouge; elle avait pour objet de vérifier si la répartition des terres avait été juste.

[3] Il s'agit de la campagne menée selon les méthodes démocratiques pour obtenir que la population dénonce les agissements condamnables de certains fonctionnaires du gouvernement démocratique.

COMMENT ANALYSER LES CLASSES A LA CAMPAGNE*

(Octobre 1933)

I. LES PROPRIETAIRES FONCIERS

On appelle propriétaire foncier celui qui possède de la terre mais qui ne travaille pas lui-même, ou bien qui ne se livre qu'à un travail constituant pour lui une source auxiliaire de revenus, et qui vit donc de l'exploitation des paysans. Les propriétaires fonciers exploitent les paysans essentiellement en percevant les fermages. Ils tirent en outre des revenus supplémentaires, soit de l'usure, soit de l'engagement de salariés agricoles, soit encore d'entreprises industrielles ou commerciales. Mais la principale forme d'exploitation pratiquée par les propriétaires fonciers, c'est l'exploitation des paysans au moyen des fermages. La gestion des terres publiques et la perception des fermages provenant des terres des écoles[1] constituent également des formes d'exploitation par fermages.

Les propriétaires fonciers ruinés qui ne travaillent pas et qui vivent d'escroqueries, de rapines ou bien aux dépens de leurs proches et de leurs amis, et dont les conditions de vie restent supérieures à celles des paysans moyens en général, n'en sont pas moins considérés comme des propriétaires fonciers.

Les seigneurs de guerre, les bureaucrates, les despotes locaux et les mauvais hobereaux sont les représentants politiques et les éléments les

* Document rédigé en octobre 1933 par le camarade Mao Tsé-toung pour corriger les déviations apparues dans la réforme agraire et pour donner une solution juste au problème agraire. Il fut adopté par le Gouvernement démocratique central des Ouvriers et des Paysans de l'époque, et on se servit des critères ainsi définis pour déterminer l'appartenance de classe à la campagne.

plus féroces de la classe des propriétaires fonciers. Parmi les paysans riches également, on trouve souvent des despotes locaux et des mauvais hobereaux, mais moins influents.

Les gens qui aident les propriétaires fonciers à percevoir les fermages et à gérer leurs domaines, qui tirent leurs principaux moyens d'existence de l'exploitation des paysans par les propriétaires fonciers et dont les conditions de vie sont supérieures à celles des paysans moyens en général doivent être rangés dans la même catégorie que les propriétaires fonciers.

Les gens dont la principale source de revenus est l'usure et dont les conditions de vie sont supérieures à celles des paysans moyens en général sont appelés usuriers et entrent dans la même catégorie que les propriétaires fonciers.

II. LES PAYSANS RICHES

En règle générale, les paysans riches possèdent de la terre. Néanmoins, certains d'entre eux ne possèdent qu'une partie de la terre qu'ils exploitent; le reste, ils l'ont pris à louage; certains même n'ont pas de terres en propre et louent toute la terre qu'ils exploitent. Les paysans riches ont généralement des instruments de production plus nombreux et meilleurs que la moyenne et des fonds de roulement plus importants; ils participent eux-mêmes au travail; cependant, une partie ou la plus grande partie de leurs revenus provient toujours de l'exploitation. Les paysans riches exploitent essentiellement la main-d'œuvre salariée (en engageant des valets de ferme). En outre, ou bien ils afferment une partie de leurs terres et touchent des fermages, ou bien ils pratiquent l'usure, ou bien encore ils exploitent des entreprises industrielles et commerciales. Ce sont eux également qui, pour la plupart, administrent les terres publiques. Il faut aussi considérer comme paysan riche celui qui, possédant une superficie relativement grande des meilleures terres, en travaille lui-même une partie sans recourir à la main-d'œuvre salariée, mais exploite d'autres paysans par la perception de fermages, par l'usure, etc. Les paysans riches pratiquent régulièrement l'exploitation qui, pour beaucoup d'entre eux, est la source essentielle de leurs revenus.

III. LES PAYSANS MOYENS

Un grand nombre de paysans moyens ont de la terre en propre. Certains ne possèdent qu'une partie de la terre qu'ils cultivent et ont pris le reste à louage. D'autres n'ont rien à eux et louent toute la terre qu'ils cultivent. Ils ont tous une quantité appréciable de matériel agricole qui leur appartient. Les paysans moyens vivent exclusivement ou principalement de leur travail personnel. En règle générale, ils n'exploitent pas les autres, mais dans beaucoup de cas, ils sont exploités, ayant à payer un faible montant sous forme de fermage pour la terre qu'ils ont louée ou sous forme d'intérêts pour les emprunts qu'ils ont dû faire. Mais d'ordinaire ils ne vendent pas leur force de travail. Certains d'entre eux (les paysans moyens aisés) exploitent les autres dans une faible mesure, mais cette exploitation n'a pas un caractère régulier et ne constitue pas l'essentiel de leurs revenus.

IV. LES PAYSANS PAUVRES

Parmi les paysans pauvres, certains possèdent une partie de la terre qu'ils cultivent et n'ont pas assez de matériel agricole; d'autres n'ont pas de terre du tout, et n'ont que du matériel, d'ailleurs insuffisant. En règle générale, les paysans pauvres sont contraints de louer la terre qu'ils travaillent et sont soumis à l'exploitation, devant payer des fermages et les intérêts de leurs emprunts, ou vendre une partie de leur force de travail.

Si, d'ordinaire, les paysans moyens n'ont pas besoin de vendre leur force de travail, les paysans pauvres, eux, sont contraints de le faire partiellement: c'est là le critère principal pour distinguer les paysans moyens des paysans pauvres.

V. LES OUVRIERS

En règle générale, les ouvriers (y compris les salariés agricoles) n'ont ni terre, ni matériel agricole; certains d'entre eux seulement ont

un lopin de terre insignifiant et quelque peu de matériel. Les ouvriers vivent exclusivement ou principalement de la vente de leur force de travail.

NOTES

[1] Il existait plusieurs catégories de terres publiques dans la campagne chinoise — les terres appartenant aux autorités d'un arrondissement ou d'un canton, les terres appartenant au temple des ancêtres d'un clan, les terres appartenant à un temple bouddhiste ou taoïste, à une église catholique ou à une mosquée, les terres dont les revenus étaient destinés à subvenir aux frais du secours social ou d'autres œuvres d'intérêt social, telles que celles appartenant aux greniers publics ou relevant du fonds de construction et d'entretien des ponts et chaussées, et enfin les terres dont les revenus étaient destinés à subvenir aux frais de l'instruction, telles que celles appartenant aux écoles. Dans leur grande majorité, toutes ces terres étaient contrôlées par les propriétaires fonciers et les paysans riches, les paysans pouvant participer seulement à la gestion d'une partie d'entre elles.

NOTRE POLITIQUE ECONOMIQUE*

(23 janvier 1934)

Seuls les seigneurs de guerre du Kuomintang, qui, dans les régions placées sous leur domination, ont réduit le peuple à la misère et l'économie à l'épuisement, sont assez effrontés pour répandre chaque jour des calomnies sur la prétendue dévastation qui régnerait dans les régions rouges. Les impérialistes et le Kuomintang se sont fixé le but de ruiner les régions rouges, de saper l'édification économique qui s'y poursuit et de détruire le bien-être des millions d'ouvriers et de paysans qui ont conquis la liberté, aussi ont-ils organisé des forces armées pour mener leurs campagnes militaires "d'encerclement et d'anéantissement" et poursuivi une impitoyable politique de blocus économique. Mais, à la tête des masses populaires et de l'Armée rouge, nous n'avons pas seulement repoussé l'une après l'autre ces campagnes "d'encerclement et d'anéantissement", nous sommes aussi en train d'entreprendre l'édification économique dans toute la mesure du possible et du nécessaire pour faire échouer le plan perfide de l'ennemi qui cherche à nous étouffer par le blocus économique; dans ce domaine également, nous allons de succès en succès.

Les principes de notre politique économique sont les suivants: faire tout le travail indispensable d'édification économique que nous pouvons; mobiliser les ressources économiques pour les besoins de la guerre et, en même temps, améliorer au maximum les conditions de vie des masses; consolider sur le plan économique l'alliance des ouvriers et des paysans; assurer la direction de la paysannerie par le prolétariat; faire en sorte que le secteur d'Etat de l'économie s'assure un rôle dirigeant par rapport au secteur privé et créer les conditions du passage au socialisme dans l'avenir.

---

* Rapport présenté en janvier 1934 par le camarade Mao Tsé-toung au IIe Congrès national des Délégués des Ouvriers et des Paysans, tenu à Joueikin, province du Kiangsi.

Les tâches principales de notre édification économique consistent à développer l'agriculture, l'industrie, le commerce avec les régions extérieures ainsi que les coopératives.

L'agriculture des territoires rouges est nettement en progrès. En 1933, la production agricole a augmenté, par rapport à 1932, de 15 pour cent dans le sud du Kiangsi et dans l'ouest du Foukien, et de 20 pour cent dans la région frontière du Foukien-Tchékiang-Kiangsi. La récolte a été bonne dans la région frontière du Setchouan-Chensi. Dans la première ou les deux premières années après la création d'une région rouge, on constate souvent un certain déclin de la production agricole[1]. Mais, comme les masses paysannes travaillent avec plus d'enthousiasme après la distribution des terres, dès que les droits de propriété sont bien fixés et que nous avons pris des mesures pour encourager la production, celle-ci se rétablit. Actuellement, dans certains endroits, la production agricole a non seulement atteint le niveau d'avant la révolution, mais l'a même dépassé. Dans d'autres, on ne s'est pas seulement remis à cultiver les terres qui avaient été abandonnées au cours des insurrections révolutionnaires, on a commencé à en défricher de nouvelles. En de nombreux endroits, on a organisé des groupes d'entraide et des équipes de labour[2] afin de rationaliser l'emploi de la main-d'œuvre à la campagne, et des coopératives pour parer au manque de bêtes de trait. De plus, les femmes participent en masse au travail de production. Rien de tout cela n'aurait été possible sous le régime du Kuomintang. La terre appartenant alors aux propriétaires fonciers, les paysans n'avaient ni le désir ni les moyens d'améliorer le sol. C'est seulement depuis que nous avons distribué les terres aux paysans et que nous avons encouragé et récompensé leur activité productrice qu'ils se sont mis avec enthousiasme au travail et que de grands succès ont pu être obtenus dans la production. Il faut souligner que, dans les conditions actuelles, l'agriculture tient la première place dans notre édification économique; c'est elle qui doit nous permettre de résoudre aussi bien le problème alimentaire, le plus important de tous, que le problème des matières premières telles que le coton, le chanvre, la canne à sucre et le bambou, nécessaires à la fabrication d'articles de première nécessité comme les vêtements, le sucre et le papier. L'entretien des forêts et l'augmentation du cheptel sont d'autres tâches importantes de l'agriculture. Dans des conditions économiques fondées sur la petite économie paysanne, il est légitime et nécessaire d'élaborer des plans appropriés pour des cultures importantes et aussi de mobiliser les paysans pour qu'ils s'efforcent de

les réaliser. Nous devons porter à cette tâche une attention plus soutenue et y consacrer plus d'efforts. Nous devons guider énergiquement les efforts des paysans pour surmonter les difficultés dans des problèmes aussi fondamentaux pour le développement de la production agricole que ceux de la main-d'œuvre, des bêtes de trait, des engrais, des semences et des travaux hydrauliques. A cet égard, notre tâche essentielle est d'organiser l'emploi rationnel de la main-d'œuvre et d'entraîner les femmes à participer à la production agricole. Pour résoudre le problème de la main-d'œuvre, il est nécessaire d'organiser des groupes d'entraide et des équipes de labour, et de mobiliser toute la population rurale pour qu'elle participe effectivement aux travaux des champs, pendant les saisons où il y a le plus à faire, soit les labours de printemps et d'été. Un grand nombre de paysans (environ 25 pour cent) manquent de bœufs de labour, et cela pose un problème très sérieux. Nous devons veiller à créer des coopératives pour bêtes de trait, en encourageant les paysans qui n'en ont pas à acquérir par participation volontaire des bœufs de labour pour l'usage collectif. Nous devons également accorder une grande attention aux travaux hydrauliques qui constituent une question vitale pour l'agriculture. Bien entendu, ce n'est pas encore le moment de soulever la question de la création de fermes d'Etat et de fermes collectives; néanmoins, pour hâter le développement de l'agriculture, il est d'une nécessité urgente d'établir en différents endroits de petites fermes d'essai, des établissements de recherche agricole et d'organiser des expositions agricoles.

Le blocus exercé par l'ennemi crée des difficultés pour l'acheminement de nos marchandises hors de nos régions. Ainsi, de nombreux secteurs de la production artisanale des régions rouges ont dépéri, notamment le tabac et le papier. Pourtant, ces difficultés d'acheminement n'apparaissent pas absolument insurmontables. Les besoins des masses créent chez nous un marché étendu. Il nous faut procéder au rétablissement et au développement planifiés de la production artisanale et de certaines industries, d'abord pour satisfaire nos propres besoins et ensuite pour le commerce avec l'extérieur. Si, au cours des deux dernières années, et en particulier à partir du premier semestre 1933, bien des secteurs artisanaux et certaines branches industrielles ont connu une véritable renaissance, c'est parce que nous avons commencé à leur accorder notre attention et que les coopératives de production créées par les masses se sont peu à peu développées. Il s'agit essentiellement de la production du tabac, du papier, du wolfram, du

camphre, d'instruments aratoires et d'engrais (chaux et autres). Dans les circonstances présentes, il ne faut pas non plus négliger nos propres fabrications de tissus, de médicaments et de sucre. Dans la région frontière du Foukien-Tchékiang-Kiangsi, on n'avait guère produit de papier, de tissus ou de sucre. Or, on constate actuellement que ces productions se développent et qu'elles donnent des résultats satisfaisants. En raison du manque de sel, on a commencé à en produire à partir du salpêtre. La production industrielle exige une planification appropriée. Une production artisanale dispersée ne permet évidemment pas une planification précise pour l'ensemble. Mais des plans de production assez détaillés sont absolument nécessaires pour certaines entreprises importantes et, en tout premier lieu, pour celles de l'Etat et des coopératives. Chacune de nos entreprises industrielles, qu'elles appartiennent à l'Etat ou aux coopératives, doit, dès le début de son activité, évaluer exactement les possibilités de production de matières premières ainsi que les débouchés qui s'offrent à elle dans les régions de l'ennemi et dans nos propres régions.

A l'heure actuelle, il est particulièrement nécessaire d'organiser suivant un plan les échanges commerciaux de la population avec les régions du Kuomintang, et de voir l'Etat prendre directement en main le commerce de certains produits essentiels, par exemple l'importation de sel et de tissus et l'exportation de grains et de wolfram, ainsi que la régularisation de la distribution du grain sur notre propre territoire. Ce travail, entrepris d'abord dans la région frontière du Foukien-Tchékiang-Kiangsi, n'a démarré qu'au printemps de 1933 dans la Région centrale. Grâce à la création d'organismes tels que le Département du Commerce extérieur, nous avons déjà remporté quelques succès.

Notre économie se compose actuellement de trois secteurs: le secteur d'Etat, le secteur coopératif et le secteur privé.

Pour le moment, le secteur d'Etat se réduit à ce qui est à la fois possible et nécessaire. L'industrie et le commerce d'Etat ont commencé à se développer et leurs perspectives sont illimitées.

Quant à l'activité économique privée, nous n'y faisons nullement obstacle et même nous l'encourageons et la stimulons, tant qu'elle respecte les limites légales fixées par le gouvernement. Car, à l'étape présente, le développement de l'économie privée est nécessaire à l'Etat et au peuple. Il est indiscutable que l'économie privée reste encore prépondérante et elle continuera pendant assez longtemps à occuper une position dominante. A l'heure actuelle, l'économie privée des régions rouges est représentée par de petites entreprises.

Le secteur coopératif se développe très rapidement. Selon les données établies en septembre 1933 pour 17 districts du Kiangsi et du Foukien, on comptait au total 1.423 coopératives diverses avec un capital global dépassant 300.000 yuans. Ce sont les coopératives de consommation et les coopératives pour le grain qui ont connu le plus grand développement; puis viennent les coopératives de production. Les coopératives de crédit commencent seulement d'entrer en activité. En coordonnant leurs efforts, les coopératives et les entreprises d'Etat deviendront, avec le temps, une énorme force économique; progressivement, elles l'emporteront sur l'économie privée et se mettront à jouer, par rapport à cette dernière, un rôle dirigeant. C'est pourquoi il faut, tout en encourageant le développement de l'économie privée, développer au maximum le secteur d'Etat et étendre largement le secteur coopératif.

Afin de développer l'économie d'Etat et d'aider les coopératives, nous avons lancé, avec l'appui des masses, un emprunt pour l'édification économique d'un montant de 3 millions de yuans. En effet, le seul moyen de financer actuellement l'édification économique, c'est de compter sur l'apport de fonds de la population.

Accroître nos revenus en développant l'économie, telle est notre politique fondamentale en matière financière; elle a déjà donné des résultats tangibles dans la région frontière du Foukien-Tchékiang-Kiangsi et s'avère fructueuse dans la Région centrale. Nos organismes financiers et économiques ont le devoir de l'appliquer consciencieusement. Il faut, à cet égard, veiller avec la plus grande attention à ce que la Banque d'Etat, dans ses émissions fiduciaires, réponde essentiellement aux besoins du développement de l'économie et relègue au second plan les besoins strictement financiers.

En ce qui concerne nos dépenses budgétaires, nous devons avoir pour principe l'économie. Il faut que tout le personnel des organismes gouvernementaux comprenne que la corruption et le gaspillage sont des crimes extrêmement graves. La lutte contre la corruption et le gaspillage a déjà donné certains résultats, mais il est indispensable de poursuivre l'effort. Economiser chaque sou pour les besoins de la guerre et de la révolution, pour l'édification de notre économie, tel doit être le principe de notre comptabilité. Nos méthodes d'utilisation des revenus d'Etat doivent être nettement différentes de celles du Kuomintang.

Au moment même où la Chine est entraînée dans une situation économique des plus désastreuses, où des centaines de millions

d'habitants souffrent de la faim et du froid, notre gouvernement populaire, malgré toutes les difficultés, s'est mis résolument à la tâche pour édifier notre économie dans l'intérêt de la guerre révolutionnaire et de la nation. Il est clair que seule notre victoire sur l'impérialisme et le Kuomintang, seul notre travail planifié, organisé, dans le domaine de l'édification économique pourront sauver notre peuple d'un désastre tel qu'il n'en a encore jamais connu.

NOTES

[1] Cela s'expliquait essentiellement par le fait qu'à l'époque de la distribution des terres le droit de propriété des paysans n'était pas encore défini et que le nouvel ordre économique n'était pas encore bien établi, ce qui suscitait un certain malaise chez les paysans et les empêchait de se consacrer sans réserve à leur activité productrice.

[2] Les groupes d'entraide et les équipes de labour, fondés sur l'exploitation individuelle, ont été créés par les paysans des régions rouges pour favoriser la production par une utilisation plus rationnelle de la main-d'œuvre. La participation à ces organisations d'entraide dans le travail était librement consentie et fondée sur les avantages mutuels: le calcul du travail accompli se faisait en journées de travail et celui qui avait donné moins d'aide qu'il n'en avait reçu compensait en argent la différence. Les groupes d'entraide aidaient, outre leurs membres, les familles des combattants de l'Armée rouge, les vieillards sans soutien (les personnes qui aidaient de leur travail les vieillards sans soutien étaient seulement nourries par eux et n'étaient pas payées). Comme ces mesures d'entraide se révélaient très profitables à la production et qu'elles étaient appliquées de façon rationnelle, elles obtenaient l'appui chaleureux des masses.

SOUCIONS-NOUS DAVANTAGE DES CONDITIONS DE VIE DES MASSES ET PORTONS PLUS D'ATTENTION A NOS METHODES DE TRAVAIL*

(27 janvier 1934)

Il y a deux questions auxquelles nos camarades n'ont pas prêté une attention suffisante au cours des débats. Je voudrais m'y arrêter spécialement.

La première, c'est celle des conditions de vie des masses.

Notre tâche capitale de l'heure présente est de mobiliser les larges masses populaires pour les faire participer à la guerre révolutionnaire, de vaincre au moyen de cette guerre l'impérialisme et le Kuomintang, d'étendre la révolution à l'ensemble du pays, de chasser de la Chine les impérialistes. Celui qui sous-estime cette tâche capitale n'est pas un bon militant révolutionnaire. Si nos camarades comprennent bien cette tâche, s'ils saisissent qu'il faut, coûte que coûte, étendre la révolution à tout le pays, ils ne devront absolument pas négliger ou prendre à la légère le problème des intérêts vitaux des larges masses, le problème de leurs conditions de vie. Car la guerre révolutionnaire, c'est la guerre des masses populaires; on ne peut la faire qu'en mobilisant les masses, qu'en s'appuyant sur elles.

Pourrons-nous vaincre l'ennemi si nous ne faisons que mobiliser le peuple pour la poursuite de la guerre, sans nous préoccuper de rien d'autre? Bien sûr que non. Si nous voulons vaincre, il nous faut faire beaucoup plus. Nous devons diriger les paysans dans leur lutte pour la terre et leur distribuer la terre, élever leur enthousiasme pour le travail et accroître la production agricole, défendre les intérêts des ouvriers, créer des coopératives, développer le commerce avec les régions extérieures, résoudre les problèmes qui intéressent les masses

* Texte constituant une partie des conclusions présentées en janvier 1934 par le camarade Mao Tsé-toung au IIe Congrès national des Délégués des Ouvriers et des Paysans, tenu à Joucikin, province du Kiangsi.

— habillement, nourriture, logement, fourniture de produits de première nécessité tels que combustible, riz, huile et sel, ainsi que les problèmes de santé, hygiène et mariage. Bref, tous les problèmes de la vie quotidienne des masses réclament notre attention. Si nous nous préoccupons de ces problèmes, si nous réussissons à les résoudre et à satisfaire les besoins des masses, nous serons les véritables organisateurs de la vie des masses et celles-ci se rassembleront de plein gré autour de nous et nous appuieront chaleureusement. Camarades, pourrons-nous alors entraîner les masses dans la guerre révolutionnaire? Bien sûr que oui.

Chez nos militants, nous avons relevé des cas comme ceux-ci: Ils ne se préoccupent que d'accroître les effectifs de l'Armée rouge et des détachements de transport, de percevoir l'impôt foncier et de placer l'emprunt. Quant au reste, ils ne s'y intéressent pas, le négligent et même ne s'en occupent pas du tout. Par exemple, la municipalité de Tingtcheou, pendant un certain temps, ne s'est occupée que d'accroître les effectifs de l'Armée rouge et de mobiliser les gens pour les détachements de transport, sans s'intéresser aucunement à la vie des masses. Pourtant, la population de Tingtcheou manquait de combustible; elle ne pouvait acheter du sel, les capitalistes le stockant; des gens ne trouvaient pas à se loger; le riz manquait et il coûtait cher. Tels étaient les problèmes de la vie pratique qui se posaient à la population de Tingtcheou, et celle-ci espérait fort que nous l'aiderions à les résoudre. Mais la municipalité de Tingtcheou n'étudiait aucunement ces problèmes. Ainsi, après l'élection du nouveau conseil des délégués des ouvriers et des paysans de Tingtcheou, plus de cent délégués renoncèrent au bout de peu de temps à assister aux séances, parce qu'on n'y examinait que le problème de l'accroissement des effectifs de l'Armée rouge et de la mobilisation pour les détachements de transport, sans prêter aucune attention aux conditions de vie des masses; et, finalement, il devint impossible de convoquer le conseil. Et c'est pour cette raison que les résultats du travail entrepris à Tingtcheou pour accroître les effectifs de l'Armée rouge et mobiliser les gens pour les détachements de transport ont été insignifiants. Voilà un premier cas.

Camarades, vous avez sans doute lu la brochure qu'on vous a distribuée et qui concerne deux cantons modèles. Le cas est ici entièrement différent du premier. Quels importants renforts les cantons de Tchangkang[1], dans le Kiangsi, et de Tsaihsi[2], dans le Foukien, n'ont-ils pas donnés à l'Armée rouge! Dans le canton de Tchangkang, 80 pour cent des jeunes et des adultes, hommes et femmes, ont rejoint

les rangs de l'Armée rouge, et dans le canton de Tsaihsi 88 pour cent. Le placement des bons de l'emprunt y fut également un grand succès; dans le canton de Tchangkang, une population de 1.500 habitants a pris pour 4.500 yuans de bons. D'excellents résultats ont été obtenus aussi dans d'autres secteurs du travail. A quoi cela tient-il? Quelques exemples nous le feront comprendre. Lorsqu'un incendie détruisit une pièce et demie de la maison d'un paysan indigent de Tchangkang, les autorités du canton réunirent parmi la population les fonds nécessaires pour venir en aide à l'infortuné. Trois habitants n'ayant rien à manger, les autorités du canton, en collaboration avec l'association d'entraide, leur ont immédiatement donné du riz. L'année dernière, comme la récolte d'été avait été mauvaise, les autorités du canton ont fait venir du riz du district de Kongliué[3], à plus de 200 lis de Tchangkang, pour secourir la population. A Tsaihsi également, on a fait d'excellente besogne du même ordre. Ce sont vraiment des cantons modèles quant au travail de leurs organes du pouvoir. Leurs méthodes de direction diffèrent radicalement des méthodes bureaucratiques de la municipalité de Tingtcheou. Nous devons apprendre auprès des camarades des cantons de Tchangkang et de Tsaihsi et lutter contre une direction bureaucratique comme celle de Tingtcheou!

J'attire sérieusement l'attention du Congrès sur la nécessité d'aller au fond des problèmes relatifs à la vie des masses, depuis les questions de la terre et du travail jusqu'à celles de l'approvisionnement en combustible, en riz, en huile et en sel. Voici les femmes qui veulent apprendre à labourer et à herser. Qui le leur apprendra? Les enfants veulent aller à l'école. A-t-on créé des écoles pour eux? Le pont de bois, là-bas en face, est si étroit qu'on risque de tomber dans l'eau. N'est-il pas temps de le reconstruire? Beaucoup de gens ont des infections ou des maladies. Comment les guérir? Toutes ces questions relatives aux conditions de vie des masses doivent être mises à l'ordre du jour. Il faut en discuter, prendre des décisions à leur sujet, appliquer ces décisions et en contrôler l'exécution. Il faut faire comprendre aux masses que nous représentons leurs intérêts, que nous vivons de la même vie qu'elles. Il faut que, partant de là, elles arrivent à comprendre les tâches encore plus élevées que nous avons proposées, les tâches de la guerre révolutionnaire, en sorte qu'elles soutiennent la révolution et l'étendent à tout le pays, qu'elles fassent leurs nos mots d'ordre politiques et luttent jusqu'à la victoire finale de la révolution. Les habitants du canton de Tchangkang disent: "Les communistes sont vraiment bons, ils ont pensé à tout ce qui nous

touche." Nos camarades de Tchangkang sont un exemple pour nous tous. Quels magnifiques camarades! Ils ont su gagner l'affection du peuple, et leur appel à participer à la guerre rencontre l'appui des masses. Vous voulez obtenir l'appui des masses? Vous voulez que les masses consacrent toutes leurs forces au front? Alors, il vous faut vivre avec les masses, exalter leur ardeur, vous soucier de leur bien-être, travailler sérieusement et sincèrement dans leur intérêt et résoudre leurs problèmes de production et d'existence, ceux du sel, du riz, du logement, des vêtements, des soins aux mères et aux enfants, bref, tous les problèmes de la vie quotidienne. Si nous agissons ainsi, les masses nous soutiendront sûrement; la révolution deviendra, pour elles, une chose vitale, elle sera leur plus glorieux étendard. Si le Kuomintang attaque les régions rouges, les masses iront au combat sans ménager leur vie. Cela ne peut faire aucun doute. D'ailleurs, n'avons-nous pas effectivement fait échouer les première, deuxième, troisième et quatrième campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi?

Actuellement, le Kuomintang recourt à la tactique des "blockhaus"[4]; il se dépêche de multiplier les "hérissons", fondant ses espoirs là-dessus comme sur un mur indestructible. Mais ce mur est-il vraiment indestructible, camarades? Pas le moins du monde. Jugez-en vous-mêmes. Les palais et les murailles des empereurs féodaux construits au cours des millénaires n'étaient-ils pas assez solides? Mais les masses se sont soulevées et palais et murailles sont tombés les uns après les autres. Le tsar de Russie était l'un des despotes les plus cruels du monde, mais qu'est-il resté de lui, lorsque le prolétariat et la paysannerie se sont dressés pour faire la révolution? Rien! Et ses murailles indestructibles? Elles se sont écroulées. Quelle est, camarades, la muraille vraiment indestructible? C'est le peuple, ce sont les millions et les millions d'hommes qui, de tout leur cœur, de toutes leurs pensées, soutiennent la révolution. La voilà, la véritable muraille qu'aucune force ne pourra jamais détruire. La contre-révolution ne pourra nous briser; c'est nous qui la briserons. Ayant rassemblé des millions et des millions d'hommes autour du gouvernement révolutionnaire et développé notre guerre révolutionnaire, nous saurons anéantir toute contre-révolution, nous saurons nous rendre maîtres de la Chine entière.

La seconde question, c'est celle des méthodes de travail.

Nous sommes les dirigeants et les organisateurs de la guerre révolutionnaire, et, en même temps, les dirigeants et les organisateurs

de la vie des masses. Organiser la guerre révolutionnaire, améliorer les conditions de vie des masses: voilà nos deux grandes tâches. Et c'est ici que se pose à nous, dans toute sa gravité, la question des méthodes de travail. Il ne suffit pas de fixer les tâches, il faut encore résoudre le problème des méthodes qui permettent de les accomplir. Supposons que notre tâche soit de traverser une rivière; nous n'y arriverons pas si nous n'avons ni pont ni bateau. Tant que la question du pont ou du bateau n'est pas résolue, à quoi bon parler de traverser la rivière? Tant que la question des méthodes n'est pas résolue, discourir sur les tâches n'est que bavardage inutile. Si nous ne veillons pas à bien diriger le travail pour augmenter les effectifs de l'Armée rouge, si nous ne nous préoccupons pas des méthodes à employer, nous aurons beau répéter mille fois qu'il faut augmenter les effectifs de l'Armée rouge, nous n'y parviendrons pas. Si dans n'importe quel autre travail, qu'il s'agisse du contrôle des lots de terre, de l'édification économique, de la culture et de l'éducation, du travail dans les nouvelles régions et les cantons limitrophes, nous ne faisons que fixer les tâches, sans penser aux méthodes propres à les remplir, sans lutter contre les méthodes bureaucratiques dans le travail ni adopter des méthodes pratiques et concrètes, sans rejeter la méthode d'autoritarisme ni adopter la méthode de la persuasion patiente, nous serons incapables d'en remplir aucune.

Dans le district de Hsingkouo, nos camarades ont su faire un travail de premier ordre et cela leur a valu le titre de travailleurs modèles. De même, les camarades dans le nord-est du Kiangsi ont travaillé d'une manière féconde, et ils méritent que nous leur décernions également le titre de travailleurs modèles. Des camarades comme ceux du district de Hsingkouo et du nord-est du Kiangsi ont su lier la vie des masses à la guerre révolutionnaire et résoudre simultanément la question des méthodes et celle des tâches du travail révolutionnaire. Ils travaillent consciencieusement, résolvent les questions après une étude réfléchie, assument comme il se doit leurs responsabilités envers la révolution; ce sont des organisateurs et des dirigeants remarquables de la guerre révolutionnaire et, en même temps, des organisateurs et des dirigeants remarquables de la vie des masses. Ailleurs aussi, nos camarades ont progressé dans leur travail et méritent nos éloges; il en est ainsi dans certaines parties des districts de Changhang, de Tchangting et de Yongting dans le Foukien, à Sikiang et en d'autres endroits du Kiangsi du Sud, dans certaines parties des districts de Tchaling, de Yongsin et de Kian dans la région frontière du

Hounan-Kiangsi, dans certaines parties du district de Yangsin dans la région frontière du Hounan-Houpei-Kiangsi, dans les arrondissements et cantons de nombreux autres districts du Kiangsi et enfin à Joueikin, district relevant directement de l'autorité centrale.

Il ne fait pas de doute qu'il existe dans tout le territoire placé sous notre direction un grand nombre de cadres pleins d'initiative, d'excellents camarades issus des masses. Ces camarades ont le devoir de donner leur aide là où notre travail présente des faiblesses, d'aider les camarades qui ne savent pas encore bien faire leur travail. Nous sommes en plein dans une grande guerre révolutionnaire, nous devons briser les vastes campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi, nous devons étendre la révolution au pays tout entier. Une énorme responsabilité incombe à tous les militants de la révolution. Après la clôture de notre Congrès, nous devrons prendre des mesures effectives pour améliorer notre travail; les régions d'avant-garde doivent continuer à progresser et les retardataires, rattraper les premières. Il nous faut avoir des milliers de cantons comme celui de Tchangkang, des dizaines de districts comme celui de Hsingkouo. Ce seront nos positions fortes. C'est de là que nous partirons pour briser les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi, pour renverser la domination de l'impérialisme et du Kuomintang dans toute la Chine.

NOTES

[1] Canton du district de Hsingkouo.

[2] Canton du district de Changhang.

[3] Un des districts de la région rouge du Kiangsi qui avait pour centre le bourg de Tongkou, au sud-est du district de Kian. On l'avait créé en lui donnant le nom du camarade Houang Kong-liué, commandant du 3e corps de l'Armée rouge, tombé ici en octobre 1931.

[4] En juillet 1933, au cours de la conférence militaire tenue à Louchan, dans le Kiangsi, Tchiang Kaï-chek décida d'utiliser une nouvelle tactique dans sa cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement": la construction de blockhaus autour des régions rouges. On estime à 2.900 le nombre de blockhaus construits dans le Kiangsi jusqu'à fin janvier 1934. Cette tactique de Tchiang Kaï-chek fut reprise, plus tard, par les envahisseurs japonais dans leurs opérations contre la VIIIe Armée de Route et la Nouvelle IVe Armée. La stratégie de la guerre populaire élaborée par le camarade Mao Tsé-toung montre qu'il est tout à fait possible de triompher de la tactique des blockhaus utilisée par les forces contre-révolutionnaires; ce que confirma d'ailleurs le cours ultérieur des événements.

LA TACTIQUE DE LA LUTTE CONTRE L'IMPERIALISME JAPONAIS*

(27 décembre 1935)

LES PARTICULARITES DE LA SITUATION POLITIQUE ACTUELLE

Camarades! De grands changements sont intervenus dans la situation politique. Notre Parti a défini ses tâches en fonction de ces changements.

Quelle est donc la situation actuelle?

Elle se caractérise principalement par les efforts de l'impérialisme japonais pour transformer la Chine en une colonie.

Nous savons tous que depuis près d'un siècle la Chine est un pays semi-colonial placé sous la domination conjointe de plusieurs Etats impérialistes. Grâce à la lutte du peuple chinois contre l'impérialisme et aux conflits entre les puissances impérialistes, la Chine

* Rapport présenté par le camarade Mao Tsé-toung à la Conférence des Militants actifs du Parti, à Wayaopao, dans le nord du Chensi, à l'issue de la réunion du Bureau politique du Comité central du Parti communiste chinois tenue dans la même localité en décembre 1935. La réunion, l'une des plus importantes qu'eût jamais convoquées le Comité central, critiqua l'opinion erronée, alors répandue dans le Parti, selon laquelle la bourgeoisie nationale chinoise ne saurait être un allié des ouvriers et des paysans dans la lutte contre le Japon, et elle décida d'adopter la tactique de front uni national. A la lumière des décisions du Bureau politique, le camarade Mao Tsé-toung expliqua de façon détaillée la possibilité et l'importance d'établir, dans les conditions de la résistance au Japon, un nouveau front uni avec la bourgeoisie nationale; il souligna la portée décisive du rôle dirigeant que devaient jouer le Parti communiste et l'Armée rouge au sein de ce front uni, indiqua le caractère de longue durée de la révolution chinoise, critiqua le sectarisme étroit de "porte close" et l'impatience dans la révolution qui existaient depuis longtemps au sein du Parti et qui furent les causes essentielles des sérieux revers essuyés par le Parti et l'Armée rouge au cours de la Deuxième guerre civile révolutionnaire. En même temps, le camarade Mao Tsé-toung attira l'attention du Parti sur la leçon historique

a pu conserver un statut semi-indépendant. Pour un temps, la Première guerre mondiale avait donné à l'impérialisme japonais la possibilité d'établir sa domination exclusive sur la Chine. Cependant, par suite de la lutte du peuple chinois contre l'impérialisme japonais et de l'intervention des autres puissances impérialistes, les Vingt et une Demandes[1], ce traité que Yuan Che-kai[2], le plus grand traître à la nation de l'époque, avait signé et qui livrait la Chine au Japon, furent déclarées nulles et non avenues. En 1922, un traité signé à la conférence des neuf puissances[3], convoquée à Washington par les Etats-Unis, plaça de nouveau la Chine sous la domination conjointe de plusieurs Etats impérialistes. Mais peu après, la situation changea encore une fois. Avec l'incident du 18 septembre 1931[4] commença la colonisation actuelle de la Chine par le Japon. Comme l'agression japonaise se limitait provisoirement aux quatre provinces du Nord-Est[5], certains pensèrent que les impérialistes japonais n'iraient probablement pas plus loin. Aujourd'hui, la situation est tout autre: les impérialistes japonais ont déjà laissé voir leur intention de pousser plus au sud, au-delà de la Grande Muraille, et d'occuper le pays tout entier. Ils s'efforcent maintenant de faire de toute la Chine, qui est encore une semi-colonie partagée entre plusieurs Etats impérialistes, une colonie du Japon. Le récent Incident du Hopei oriental[6] et les conversations diplomatiques[7] sont des indices très clairs de cette tendance des événements, qui met en danger l'existence même du peuple chinois. Une telle situation pose à toutes les classes, à tous les groupements politiques de la Chine la question "Que faire?" Résister? Capituler? Ou balancer entre les deux solutions?

---

de la défaite essuyée par la révolution en 1927 et provoquée par l'opportunisme de droite de Tchen Tou-sieou, et il montra que Tchiang Kaï-chek s'efforcerait à coup sûr de miner les forces de la révolution. Il mit ainsi notre Parti en état de garder la tête froide dans la nouvelle situation, de conserver intactes les forces révolutionnaires en dépit des intrigues incessantes et des attaques armées répétées auxquelles Tchiang Kaï-chek eut recours. A la réunion élargie du Bureau politique du Comité central du Parti, tenue en janvier 1935 à Tsouenyi, dans le Koueitcheou, une nouvelle direction au Comité central, ayant à sa tête le camarade Mao Tsé-toung, avait remplacé l'ancienne direction opportuniste "de gauche". Cependant, du fait que la réunion s'était tenue pendant la Longue Marche de l'Armée rouge, elle s'était bornée à prendre des décisions sur les questions militaires les plus urgentes et sur des questions d'organisation du Secrétariat et de la Commission militaire révolutionnaire du Comité central. C'est seulement après que l'Armée rouge eut atteint le Chensi du Nord, à l'issue de la Longue Marche, que le Comité central du Parti eut la possibilité d'aborder systématiquement les divers problèmes de tactique dans le domaine politique. Ce sont ces problèmes de tactique politique que le camarade Mao Tsé-toung soumet à une analyse exhaustive dans ce rapport.

Voyons maintenant comment les différentes classes en Chine répondent à cette question.

Les ouvriers et les paysans réclament la résistance. La révolution de 1924-1927[8], la révolution agraire de 1927 à nos jours[9] et la vague antijaponaise qui déferle depuis l'Incident du 18 Septembre 1931 montrent que la classe ouvrière et la paysannerie sont les forces les plus résolues de la révolution chinoise.

La petite bourgeoisie réclame également la résistance. La jeunesse étudiante et la petite bourgeoisie urbaine n'ont-elles pas déjà déclenché un vaste mouvement antijaponais[10]? Cette fraction de la petite bourgeoisie chinoise avait participé à la révolution de 1924-1927. Sa situation économique relève, comme celle des paysans, de la petite exploitation, et ses intérêts sont inconciliables avec ceux des impérialistes. Ses membres ont cruellement souffert de l'impérialisme et de la contre-révolution chinoise, qui ont acculé nombre d'entre eux au chômage et à la ruine totale ou partielle. Maintenant, sous la menace directe de se voir réduits à l'état d'esclaves coloniaux, ils n'ont plus d'autre issue que la résistance.

Mais comment la bourgeoisie nationale, la bourgeoisie compradore, la classe des propriétaires fonciers et le Kuomintang réagissent-ils devant cette question?

Les grands despotes locaux et mauvais hobereaux, les grands seigneurs de guerre, les gros bureaucrates et les gros compradores ont depuis longtemps pris parti. Comme toujours, ils soutiennent qu'une révolution — quelle qu'elle soit — est pire que l'impérialisme. Ils ont constitué le camp de la trahison; pour eux, la question de savoir s'ils seront ou non des esclaves coloniaux ne se pose pas, puisqu'ils ont perdu tout sentiment national et que leurs intérêts sont inséparables de ceux des impérialistes. Leur champion est Tchiang Kaï-chek[11]. Ce camp de la trahison est l'ennemi juré du peuple chinois. Sans cette meute de traîtres, l'impérialisme japonais ne se serait jamais lancé dans cette agression avec autant de cynisme. Ils sont les valets de l'impérialisme.

La bourgeoisie nationale pose un problème complexe. Cette classe avait pris part à la révolution de 1924-1927, mais effrayée par le feu de la révolution, elle passa dans le camp de l'ennemi du peuple — la clique de Tchiang Kaï-chek. Il s'agit de savoir s'il est possible que la bourgeoisie nationale modifie sa position dans les circonstances actuelles. Nous estimons que cela est possible, car cette classe ne s'identifie pas avec celle des propriétaires fonciers ni avec la bourgeoisie

compradore: entre elle et ces dernières, il existe une différence. La bourgeoisie nationale n'a pas un caractère féodal aussi prononcé que la classe des propriétaires fonciers ni un caractère comprador aussi marqué que la bourgeoisie compradore. Une fraction de la bourgeoisie nationale, son aile droite, a des liens assez étroits avec le capital étranger et les intérêts fonciers chinois et, pour le moment, nous ne spéculerons pas sur les chances d'un changement de position de sa part. Le problème se pose pour les autres fractions de la bourgeoisie nationale, qui n'ont pas de liens de ce genre ou qui en ont peu. Nous croyons que, dans cette situation nouvelle, où la Chine se trouve en danger d'être réduite à l'état de colonie, un changement peut se produire dans leur attitude. Le trait caractéristique de ce changement sera l'hésitation. D'une part, elles détestent l'impérialisme, d'autre part, elles redoutent une révolution poussée jusqu'au bout: elles balancent entre les deux attitudes. Cela explique pourquoi dans la période révolutionnaire de 1924-1927 la bourgeoisie nationale avait pris part à la révolution et pourquoi elle passa du côté de Tchiang Kaï-chek à la fin de cette période. Quelle différence y a-t-il entre l'époque actuelle et celle de 1927, où Tchiang Kaï-chek trahit la révolution? La Chine n'était alors qu'une semi-colonie, elle est aujourd'hui en voie de devenir une colonie. Au cours de ces neuf années, qu'est-ce que la bourgeoisie nationale a gagné à abandonner son alliée, la classe ouvrière, et à lier amitié avec les propriétaires fonciers et les compradores? Rien du tout, sinon la ruine totale ou partielle de ses entreprises industrielles et commerciales. C'est ce qui nous fait conclure à la possibilité d'un changement d'attitude de la bourgeoisie nationale dans les circonstances actuelles. Quelle sera l'importance de ce changement? L'hésitation en sera la caractéristique générale. Néanmoins, à un certain stade de la lutte, il est possible que l'une des fractions de la bourgeoisie nationale, son aile gauche, participe à la lutte, et qu'une autre passe d'une attitude hésitante à la neutralité.

Quels sont les intérêts de classe représentés par la XIX[e] Armée de Route, commandée par Tsai Ting-kai et ses compagnons[12]? Ceux de la bourgeoisie nationale et de la couche supérieure de la petite bourgeoisie, ainsi que des paysans riches et des petits propriétaires fonciers à la campagne. Tsai Ting-kai et ses compagnons n'ont-ils pas lutté avec acharnement contre l'Armée rouge? Si, mais par la suite ils ont conclu avec elle une alliance contre le Japon et contre Tchiang Kaï-chek. Dans le Kiangsi, ils avaient attaqué l'Armée rouge; mais, plus tard, à Changhaï, ils ont combattu les impérialistes japonais; puis, dans

le Foukien, ils ont conclu un accord avec l'Armée rouge et se sont tournés contre Tchiang Kaï-chek. Quelle que soit la carrière future de Tsai Ting-kai et de son groupe, de quelque esprit routinier qu'ait fait preuve leur Gouvernement populaire du Foukien en se refusant à entraîner le peuple au combat, le fait qu'ils ont tourné contre l'impérialisme japonais et Tchiang Kaï-chek leurs armes destinées à combattre l'Armée rouge doit être considéré comme un acte utile à la révolution. Cela marqua une scission dans le camp du Kuomintang. Si la situation qui s'est créée au lendemain de l'Incident du 18 Septembre a abouti à détacher ce groupe du Kuomintang, pourquoi la situation actuelle ne pourrait-elle pas entraîner de nouvelles scissions au sein de ce parti? Ils se trompent, ceux de notre Parti qui considèrent le camp des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie comme uni et inébranlable et pensent qu'il ne changera en aucune circonstance. Non seulement ils ne se rendent pas compte de la gravité de la situation présente, mais ils ont même oublié l'histoire.

Permettez-moi de m'étendre un peu plus longuement sur ces données historiques. En 1926 et 1927, lorsque l'armée révolutionnaire marcha sur Wouhan, s'en empara et poussa jusque dans le Honan, on vit Tang Cheng-tche et Feng Yu-siang[13] se rallier à la révolution. En 1933, Feng Yu-siang coopéra un moment avec le Parti communiste dans le Tchahar, organisant l'Armée alliée antijaponaise.

Voici un autre exemple frappant. La XXVI^e^ Armée de Route, qui avait, de concert avec la XIX^e^ Armée de Route, attaqué l'Armée rouge dans le Kiangsi, ne déclencha-t-elle pas en décembre 1931 l'Insurrection de Ningtou[14] et ne passa-t-elle pas du côté de l'Armée rouge? Les dirigeants de cette Insurrection, Tchao Po-cheng, Tong Tchen-tang et d'autres sont devenus des camarades résolus dans la révolution.

Les actions de Ma Tchan-chan[15] contre l'envahisseur japonais dans les trois provinces du Nord-Est représentèrent aussi une scission dans le camp des classes dominantes.

Tous ces exemples montrent que des divisions se produiront dans le camp ennemi lorsque la Chine entière se trouvera sous la menace des bombes japonaises et lorsque la lutte quittera son rythme habituel et avancera soudain au pas de charge.

Passons maintenant, camarades, à un autre aspect de la question.

Serait-il correct d'opposer comme objection à notre point de vue la faiblesse de la bourgeoisie nationale chinoise sur les plans politique et économique et d'en conclure que celle-ci ne peut changer d'attitude

malgré la situation nouvelle où elle est placée? Je ne le pense pas. Si c'est en raison de sa faiblesse que la bourgeoisie nationale ne peut pas changer son attitude, pourquoi donc l'a-t-elle fait dans les années 1924-1927, lorsqu'au lieu d'hésiter devant la révolution elle est allée jusqu'à y participer? Peut-on dire que cette faiblesse de la bourgeoisie nationale est un défaut acquis et non pas un défaut congénital? Peut-on dire qu'elle est faible aujourd'hui, mais ne l'était pas à l'époque? La faiblesse de la bourgeoisie nationale est l'une des caractéristiques politiques et économiques essentielles d'un pays semi-colonial. C'est la raison pour laquelle les impérialistes osent la brimer, et c'est aussi ce qui fait qu'elle déteste l'impérialisme. Bien sûr, loin de le nier, nous reconnaissons parfaitement que pour cette même raison les impérialistes, les propriétaires fonciers et la bourgeoisie compradore l'appâtent aisément au moyen de quelques avantages temporaires, ce qui, à son tour, explique l'inconséquence de la bourgeoisie nationale dans la révolution. Néanmoins, on ne peut pas dire que dans les circonstances actuelles la bourgeoisie nationale ne diffère en rien des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie compradore.

C'est pourquoi nous tenons à affirmer que des scissions se produiront dans le camp du Kuomintang lorsque la nation arrivera à un tournant critique. De telles scissions ont trouvé leur expression dans l'attitude hésitante de la bourgeoisie nationale comme dans la prise de position de personnalités antijaponaises telles que Feng Yu-siang, Tsai Ting-kai, Ma Tchan-chan, si populaires pendant un temps. Tout cela est essentiellement désavantageux pour la contre-révolution et profitable à la révolution. Le développement inégal de la Chine sur le plan politique et économique et le développement inégal de la révolution qui en est la conséquence favorisent de telles scissions.

Camarades! Voilà pour le côté positif de la question. Je voudrais maintenant parler du côté négatif, à savoir que souvent certains éléments de la bourgeoisie nationale sont passés maîtres dans l'art de tromper le peuple. Pourquoi? Parce qu'à côté de gens qui soutiennent sincèrement la cause de la révolution populaire cette classe comprend nombre de personnes qui se font passer pendant un certain temps pour des révolutionnaires ou des semi-révolutionnaires et s'assurent par là le pouvoir de tromper le peuple, de sorte qu'il est difficile à celui-ci de voir clairement combien elles sont inconséquentes dans la révolution et de percer à jour leur démagogie. Tout cela accroît la responsabilité du Parti communiste, à qui il incombe de critiquer ses alliés, de démasquer les pseudo-révolutionnaires et de

conquérir la direction dans la révolution. Nier que la bourgeoisie nationale puisse hésiter et même rejoindre la révolution dans une période de grands ébranlements équivaudrait pour notre Parti à abandonner ou du moins à minimiser sa tâche de s'assurer la direction dans la révolution. Car si la bourgeoisie nationale était en tout point semblable aux propriétaires fonciers et aux compradores et montrait le même visage odieux que les traîtres à la nation, le problème de la lutte pour la direction ne se poserait plus, ou ne se poserait guère.

En faisant une analyse générale de l'attitude des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie en période de grands ébranlements, il convient de tenir compte d'un autre aspect, à savoir que même dans le camp des propriétaires fonciers et des compradores l'unité n'est pas totale. Cela est dû à l'état semi-colonial de notre pays, c'est-à-dire à la rivalité de nombreux Etats impérialistes pour la domination de la Chine. Lorsque la lutte est dirigée contre l'impérialisme japonais, les chiens couchants des Etats-Unis et même ceux de la Grande-Bretagne, se réglant sur le ton de leurs maîtres, peuvent engager une lutte secrète ou même ouverte contre les impérialistes japonais et leurs chiens couchants. De nombreux cas de ces querelles de chiens se sont présentés et nous ne nous y arrêterons pas. Mentionnons seulement que le politicien du Kuomintang Hou Han-min[16], emprisonné à un moment donné par Tchiang Kaï-chek, a ajouté récemment sa signature au bas du Programme en six points pour la résistance au Japon et pour le salut de la patrie[17], que nous avons proposé. Les seigneurs de guerre des cliques du Kouangtong et du Kouangsi[18], sur lesquels s'appuie Hou Han-min, se sont eux aussi opposés à Tchiang Kaï-chek, en lançant des mots d'ordre, d'ailleurs trompeurs, tels que "Recouvrons les territoires perdus", "Résistons au Japon tout en exterminant les bandits"[19] (alors que le mot d'ordre de Tchiang Kaï-chek est: "Exterminons d'abord les bandits et ensuite résistons au Japon"). Cela vous étonne? Il n'y a là rien d'étrange. Ce n'est qu'une querelle particulièrement intéressante entre gros molosses et petits roquets, entre chiens repus et chiens affamés, une simple fêlure, une contradiction irritante et douloureuse dans le camp ennemi, mais cela est profitable au peuple révolutionnaire. Nous devons tirer parti de toutes ces querelles, fêlures et contradictions au sein du camp ennemi et les utiliser contre notre ennemi principal du moment.

Pour résumer la question des rapports de classes, nous pouvons dire que l'invasion par l'impérialisme japonais de la partie de la Chine située au sud de la Grande Muraille a provoqué un changement de

situation fondamental qui a entraîné une modification des rapports entre les différentes classes du pays, renforçant le camp de la révolution nationale et affaiblissant celui de la contre-révolution.

Parlons maintenant de la situation dans le camp de la révolution nationale en Chine.

Tout d'abord, l'Armée rouge. Camarades, vous savez que depuis près d'un an et demi les trois contingents principaux de l'Armée rouge de Chine ont procédé chacun à un important déplacement de leurs positions. Au mois d'août de l'année dernière, le VI[e] Groupe d'Armées, conduit par Jen Pi-che[20] et d'autres camarades, commença à se diriger vers la zone du camarade Ho Long[21], et, en octobre, nous commençâmes nous-mêmes à changer de positions[22]. En mars dernier, l'Armée rouge de la région frontière du Setchouan-Chensi[23] commença à faire mouvement à son tour. Les trois contingents ont abandonné leurs positions anciennes et se sont dirigés vers de nouvelles régions. A la suite de ces importants déplacements, les territoires anciennement occupés par nous sont devenus des régions de partisans; et l'Armée rouge elle-même s'est considérablement affaiblie au cours de cette période. Si l'on envisage la situation d'ensemble sous cet angle, on peut dire que l'adversaire a remporté une victoire temporaire et partielle et que nous avons subi une défaite également temporaire et partielle. Cette affirmation est-elle juste? Je le pense, car les faits sont là. Cependant, des gens comme Tchang Kouo-tao[24] affirment que l'Armée rouge centrale[25] est défaite. Est-ce exact? Non, car cela n'est pas conforme aux faits. En examinant une question, le marxiste doit voir le tout aussi bien que les parties. Une grenouille, dans un puits, disait que "le ciel n'est pas plus grand que la bouche du puits". Cela est inexact, parce que le ciel n'est pas limité aux dimensions de la bouche du puits. Si elle avait dit "une partie du ciel est de la dimension de la bouche du puits", elle aurait dit vrai, parce que cela est conforme à la réalité. Nous disons que l'Armée rouge a, en un sens, essuyé un échec (en ne réussissant pas à se maintenir sur ses positions antérieures), mais qu'en un autre sens elle a remporté une victoire (en exécutant le plan de la Longue Marche). Quant à l'ennemi, il a en un sens remporté une victoire (en occupant nos positions primitives), mais en un autre sens, il a subi une défaite (en échouant dans ses campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" et dans ses campagnes "de poursuite et d'anéantissement"). Voilà la seule manière correcte d'envisager la question, puisque nous avons réussi à effectuer la Longue Marche.

A propos de la Longue Marche, d'aucuns posent la question: "Quelle en est la signification?" Nous répondrons que la Longue Marche est la première de ce genre dans les annales de l'histoire. Elle est à la fois un manifeste, un instrument de propagande et une machine à semer. Depuis Pan Kou, qui sépara le Ciel de la Terre, depuis les Trois Souverains et les Cinq Empereurs[26], l'histoire a-t-elle jamais connu une longue marche comme la nôtre? Pendant douze mois, dans le ciel, des dizaines d'avions nous traquaient et nous bombardaient chaque jour; sur terre, une force colossale de plusieurs centaines de milliers d'hommes nous encerclait, nous poursuivait, s'opposait à notre avance et nous arrêtait au passage; sur notre chemin, nous nous sommes heurtés à des difficultés et à des dangers incalculables. Cependant, en nous servant seulement de nos deux jambes, nous avons fait plus de 20.000 lis, traversant en long et en large onze provinces. Dites-moi, est-ce que dans l'histoire il y a jamais eu une longue marche comme la nôtre? Non, jamais. La Longue Marche est un manifeste. Elle a annoncé au monde entier que l'Armée rouge est une armée de héros, que les impérialistes et leurs valets, Tchiang Kaï-chek et ses semblables, ne sont bons à rien. Elle a proclamé la faillite de l'impérialisme et de Tchiang Kaï-chek dans leur tentative de nous encercler, de nous poursuivre, de s'opposer à notre avance et de nous arrêter au passage. La Longue Marche est un instrument de propagande. Elle a fait savoir aux quelque deux cents millions d'habitants des onze provinces traversées que la voie suivie par l'Armée rouge est la seule voie de leur libération. Sans cette Longue Marche, comment les larges masses populaires auraient-elles pu apprendre aussi rapidement l'existence de la grande vérité incarnée par l'Armée rouge? La Longue Marche est aussi une machine à semer. Elle a répandu dans les onze provinces des semences qui germeront, porteront des feuilles, des fleurs et des fruits, et qui donneront leur moisson dans l'avenir. En un mot, la Longue Marche s'est terminée par notre victoire et par la défaite de l'ennemi. Qui l'a conduite à la victoire? Le Parti communiste. Sans lui, une longue marche de ce genre eût été inconcevable. Le Parti communiste chinois, sa direction, ses cadres et ses membres n'ont peur d'aucune difficulté, d'aucune épreuve. Quiconque met en doute notre capacité de diriger la guerre révolutionnaire tombe dans le bourbier de l'opportunisme. Une situation nouvelle s'est créée aussitôt après la Longue Marche. Dans la bataille de Tchelouotchen, l'Armée rouge centrale et l'Armée rouge du Nord-Ouest, unies fraternellement dans le combat, ont brisé la campagne

"d'encerclement et d'anéantissement" lancée par le traitre Tchiang Kaï-chek contre la région frontière du Chensi-Kansou[27], posant ainsi la première pierre de l'œuvre entreprise par le Comité central du Parti — la fondation d'un quartier général national de la révolution dans le Nord-Ouest.

Telle est la situation de l'Armée rouge; qu'en est-il de la guerre de partisans dans les provinces méridionales? Là, nos détachements de partisans ont subi quelques revers, mais n'ont nullement été anéantis. En bien des endroits, ils se reconstituent, grandissent et se développent[28].

Dans les régions contrôlées par le Kuomintang, les ouvriers ont déjà porté la lutte hors de l'usine, passant de la lutte économique à la lutte politique. La lutte courageuse de la classe ouvrière contre l'impérialisme japonais et les traitres à la nation est en pleine fermentation et, à en juger par la situation, le jour n'est pas loin où elle éclatera.

La lutte paysanne n'a jamais cessé. Accablés par l'agression étrangère, les désordres intérieurs et les calamités naturelles, les paysans ont largement développé leur lutte sous forme de guerre de partisans, de soulèvements populaires, d'émeutes de la faim, etc. La guerre de partisans antijaponaise dans le Nord-Est et le Hopei oriental[29] est leur réplique aux attaques de l'impérialisme japonais.

Le mouvement étudiant a pris un essor considérable et s'étendra certainement dans l'avenir. Mais pour poursuivre sa marche et briser tous les obstacles créés par la loi martiale qu'ont imposée les traîtres et par la politique de sape et d'assassinats massifs que pratiquent la police, les agents secrets, les fripouilles du monde de l'enseignement et les fascistes, il doit coordonner son action à la lutte des ouvriers, des paysans et des soldats.

Nous avons déjà parlé des hésitations de la bourgeoisie nationale, des paysans riches et des petits propriétaires fonciers et de leur participation éventuelle à la lutte antijaponaise.

Directement menacées par l'impérialisme japonais, les minorités nationales, et en particulier celle de la Mongolie intérieure, se sont levées pour la lutte. Dans l'avenir, leur lutte se fondra avec celle du peuple de la Chine du Nord et avec les actions de l'Armée rouge dans le Nord-Ouest.

Tout cela montre que la révolution perd son caractère local et prend une ampleur nationale, qu'elle passe progressivement de son état de développement inégal à une certaine égalité de développement. Nous nous trouvons à la veille de grands ébranlements. Notre Parti

a pour tâche de constituer un front uni national révolutionnaire en coordonnant l'action de l'Armée rouge et celle des ouvriers, des paysans, des étudiants, de la petite bourgeoisie et de la bourgeoisie nationale dans toute la Chine.

LE FRONT UNI NATIONAL

Après avoir examiné la situation dans le camp de la contre-révolution comme dans les rangs de la révolution, nous pouvons maintenant définir aisément les tâches tactiques du Parti.

Quelle est la tâche tactique fondamentale du Parti? C'est la création d'un large front uni national révolutionnaire, et rien d'autre.

Lorsque la situation de la révolution se modifie, la tactique et les méthodes de direction de la révolution doivent être modifiées en conséquence. La tâche que se proposent l'impérialisme japonais, les collaborateurs et les traîtres est de transformer la Chine en une colonie; la nôtre est de faire de la Chine un Etat libre et indépendant, jouissant de son intégrité territoriale.

C'est une grande tâche pour la Chine que de conquérir son indépendance et sa liberté. Elle implique une guerre avec l'impérialisme étranger et avec la contre-révolution intérieure. L'impérialisme japonais est résolu à foncer droit devant lui. Dans notre pays, les forces contre-révolutionnaires des despotes locaux, des mauvais hobereaux et de la bourgeoisie compradore sont, pour le moment, supérieures aux forces révolutionnaires du peuple. Les forces de l'impérialisme japonais et de la contre-révolution chinoise ne peuvent pas être écrasées en quelques jours et nous devons nous préparer à y consacrer beaucoup de temps; elles ne peuvent l'être avec des forces infimes et nous devons accumuler des forces puissantes. En Chine comme dans le monde entier, les forces de la contre-révolution sont plus faibles que dans le passé et les forces de la révolution ont grandi. C'est là une appréciation correcte, qui porte sur un aspect de la question. Mais nous devons souligner que les forces de la contre-révolution en Chine et dans le monde sont pour l'instant plus puissantes que celles de la révolution. C'est là également une appréciation juste, qui représente l'autre aspect de la question. Le développement inégal de la Chine sur le plan politique et économique engendre le développement inégal de la révolution. La révolution commence, se développe et triomphe

toujours en premier lieu dans les régions où la contre-révolution est relativement faible, alors que dans les régions où la contre-révolution est forte, la révolution ou bien n'a pas encore surgi, ou bien se développe très lentement. Telle fut longtemps la situation dans laquelle se trouvait la révolution chinoise. Un développement général de la situation révolutionnaire est à prévoir dans l'avenir, à certains moments, sans que ce caractère d'inégalité cesse pour autant. Pour passer de cette inégalité à une égalité générale, beaucoup de temps et beaucoup d'efforts sont encore nécessaires et il faut que le Parti adopte une ligne tactique correcte. La guerre révolutionnaire dirigée par le Parti communiste de l'U.R.S.S.[30] fut achevée en trois ans, mais celle que dirige le Parti communiste chinois exige que nous soyons prêts à y consacrer encore tout le temps nécessaire — et elle en a déjà demandé beaucoup — pour en finir complètement et définitivement avec les forces de la contre-révolution intérieure et extérieure. Une impatience excessive, comme celle qui s'est manifestée dans le passé, est inadmissible. De plus, nous devons élaborer une saine tactique révolutionnaire; si l'on ne sort toujours pas de son cercle étroit, comme cela a été le cas dans le passé, on ne peut rien accomplir de grand. Cela ne signifie pas qu'en Chine les choses ne doivent être menées qu'avec lenteur; non, il faut agir avec beaucoup d'énergie, car le danger de l'asservissement national nous interdit de nous relâcher ne fût-ce qu'une minute. Désormais, la révolution va se développer beaucoup plus rapidement que par le passé, car la Chine et le monde entier approchent d'une nouvelle période de guerres et de révolutions. Néanmoins, la guerre révolutionnaire en Chine sera longue, cela découle de la puissance de l'impérialisme et du développement inégal de la révolution. Nous disons que la situation présente est caractérisée par l'imminence d'un nouvel essor de la révolution nationale, et que la Chine est à la veille d'une nouvelle et grande révolution englobant tout le pays; c'est là l'une des caractéristiques de la situation révolutionnaire actuelle. C'est un fait et il montre un aspect des choses. Mais nous devons dire, également, que l'impérialisme demeure une force considérable, que le développement inégal des forces révolutionnaires constitue un sérieux point faible et que, pour écraser l'ennemi, il nous faut nous préparer à mener une guerre de longue durée; c'est là une autre caractéristique de la situation révolutionnaire actuelle. C'est également un fait et il représente l'autre aspect de la question. Ces deux caractéristiques, ces deux faits sont là pour nous instruire et nous presser de nous adapter à la situation en changeant notre tactique et en

modifiant nos méthodes de disposition des forces pour la poursuite du combat. La situation présente exige que nous renoncions hardiment à l'attitude sectaire de "porte close", que nous formions un large front uni et que nous nous gardions de tomber dans l'aventurisme. Tant que n'a pas sonné l'heure de la bataille décisive et que nous n'avons pas les forces nécessaires pour livrer cette bataille, nous ne devons pas nous y jeter inconsidérément.

Je ne parlerai pas ici des rapports entre l'attitude de "porte close" et l'aventurisme, ni du danger que pourra représenter celui-ci dans l'avenir lorsque les événements prendront une grande ampleur; nous pourrons en discuter plus tard. Je me bornerai, pour l'instant, à expliquer que la tactique du front uni et celle de la "porte close" sont diamétralement opposées.

La première implique le recrutement de forces puissantes pour encercler et détruire l'ennemi.

La seconde, par contre, signifie combattre seul, dans un corps à corps acharné contre un ennemi redoutable.

La première se fonde sur l'idée qu'une juste estimation des changements possibles dans l'alignement des forces révolutionnaires et contre-révolutionnaires en Chine, à la suite de la tentative de l'impérialisme japonais de réduire celle-ci à l'état de colonie, est nécessaire pour apprécier correctement la possibilité de former un large front uni national révolutionnaire. Sans une juste estimation des points forts et des points faibles de la contre-révolution japonaise comme de la contre-révolution et de la révolution chinoises, nous ne serons capables ni de comprendre pleinement la nécessité de former un large front uni national révolutionnaire, ni de prendre des mesures énergiques pour liquider l'attitude de "porte close", ni d'utiliser le front uni comme moyen d'organiser et de rallier des millions et des millions d'hommes ainsi que toutes les armées susceptibles de devenir des amies de la révolution, pour nous lancer à l'attaque de notre objectif principal, l'impérialisme japonais et ses valets, les traîtres chinois; et nous ne serons pas capables non plus d'appliquer notre tactique à la lutte pour l'objectif principal, nous disperserons au contraire notre feu de telle façon que nos balles atteindront nos ennemis secondaires, voire nos alliés, plutôt que notre ennemi principal. Cela s'appelle de l'incapacité à repérer la bonne cible et du gaspillage de munitions. En agissant ainsi, nous ne pourrons pas acculer l'ennemi et l'isoler, nous ne pourrons pas attirer à nous tous ceux qui ont rejoint le camp et le front ennemis sous la contrainte, tous ceux qui étaient hier nos

ennemis mais qui peuvent aujourd'hui devenir nos amis. En fait, ce serait aider l'ennemi, ce serait freiner et isoler la révolution, la faire reculer, entraîner son reflux et même la conduire à la défaite.

La seconde, la tactique de "porte close", se fonde sur l'idée que tous les arguments ci-dessus sont erronés. Il faut que les forces de la révolution soient on ne peut plus pures, le chemin de la révolution on ne peut plus droit. N'est vrai que ce qui est inscrit dans nos canons. La bourgeoisie nationale, dans sa totalité, est et restera éternellement contre-révolutionnaire. Il ne faut pas faire la moindre concession aux paysans riches. Les syndicats jaunes doivent être combattus à mort. Si nous serrons la main de Tsai Ting-kai, nous devons en même temps le traiter de contre-révolutionnaire. Existe-t-il un chat qui n'aime pas le poisson ou un seigneur de guerre qui ne soit pas un contre-révolutionnaire? Les intellectuels ne restent pas révolutionnaires plus de trois jours, et il est dangereux de les enrôler. En conclusion, l'attitude de "porte close" est l'unique baguette magique, et le front uni une tactique opportuniste.

Camarades, qu'est-ce qui est juste? Le front uni ou l'attitude de "porte close"? Laquelle est la tactique marxiste-léniniste? Je répondrai sans la moindre hésitation: c'est le front uni et non l'attitude de "porte close". Un enfant de trois ans a beaucoup d'idées justes, mais on ne peut lui confier les grandes affaires de l'Etat ou du monde parce qu'il ne les comprend pas encore. Le marxisme-léninisme est opposé à la maladie infantile qui se manifeste dans les rangs de la révolution. Or, c'est justement cette maladie infantile que défendent ceux qui s'en tiennent fermement à leur tactique de "porte close". La révolution, comme toute activité dans le monde, suit une voie toujours tortueuse et jamais rectiligne. L'alignement des forces dans les camps de la révolution et de la contre-révolution est susceptible de modifications, comme toutes choses dans le monde. Deux faits essentiels ont servi de point de départ au Parti pour élaborer une nouvelle tactique, celle de la formation d'un large front uni: d'une part, l'impérialisme japonais veut transformer toute la Chine en une colonie, et d'autre part, il existe encore de sérieux points faibles dans le camp de la révolution chinoise. Ce dont les forces révolutionnaires ont besoin aujourd'hui pour attaquer les forces contre-révolutionnaires, c'est d'organiser les masses populaires par millions et de mettre en mouvement une armée révolutionnaire puissante. Seule une force aussi importante est en mesure d'écraser l'impérialisme japonais ainsi que les traîtres et les collaborateurs, c'est là une vérité évidente pour tous.

Il s'ensuit que la tactique du front uni est la seule tactique marxiste-léniniste. La tactique de la "porte close" est au contraire celle du splendide isolement. Elle "fait fuir le poisson au plus profond des eaux et les moineaux au cœur des fourrés"; aux applaudissements de l'ennemi, elle repousse dans le camp ennemi ces millions et millions d'hommes, cette armée puissante. En pratique, l'attitude de "porte close" sert fidèlement l'impérialisme japonais, ainsi que les collaborateurs et les traîtres. La pureté et la rectitude que ses partisans exaltent, voilà ce que condamnent les marxistes-léninistes et qui est bien fait pour réjouir l'impérialisme japonais. Nous rejetons résolument l'attitude de "porte close"; ce que nous voulons, c'est un front uni national révolutionnaire qui portera un coup mortel aux impérialistes japonais, ainsi qu'aux collaborateurs et aux traîtres.

LA REPUBLIQUE POPULAIRE[31]

Si notre gouvernement a été fondé jusqu'à présent sur l'alliance des ouvriers, des paysans et de la petite bourgeoisie urbaine, il nous faut dès maintenant le réorganiser de façon qu'il comprenne des membres de toutes les autres classes désireux de participer à la révolution nationale.

Pour le moment, un tel gouvernement aurait pour tâche essentielle de s'opposer à l'annexion de la Chine par l'impérialisme japonais. Il sera assez largement représentatif pour inclure non seulement des personnes intéressées à la révolution nationale sans l'être à la révolution agraire, mais également, si elles le désirent, des personnes prêtes à lutter contre l'impérialisme japonais et ses valets sans être en état de s'opposer aux impérialistes d'Europe ou d'Amérique à cause des liens qui les unissent à eux. C'est pourquoi le programme d'un tel gouvernement doit être dans son principe adapté à la tâche essentielle, la lutte contre l'impérialisme japonais et ses valets, et nous devons en conséquence réviser la politique que nous avons suivie jusqu'ici.

L'existence d'un Parti communiste et d'une Armée rouge bien trempés constitue actuellement le trait distinctif du camp de la révolution. Cela est d'une importance primordiale. Si ce Parti communiste et cette Armée rouge n'existaient pas, d'énormes difficultés surgiraient devant nous. Pourquoi? Parce que les collaborateurs et les traîtres, qui sont aussi nombreux que puissants en Chine, vont certainement

s'ingénier à saper notre front uni; ils y créeront des dissensions en employant la menace et la corruption, en manœuvrant les différents groupements, et ils se serviront de leurs armées pour faire céder, pour écraser l'une après l'autre toutes les forces d'une puissance inférieure à la leur et qui veulent se séparer d'eux et s'unir à nous pour lutter contre le Japon. Tout cela serait difficile à éviter si ce facteur vital — l'existence du Parti communiste et de l'Armée rouge — faisait défaut au gouvernement antijaponais et à l'armée antijaponaise. La cause principale de la défaite de la révolution en 1927, c'est que, au temps où la ligne opportuniste prévalait à l'intérieur du Parti communiste, aucun effort ne fut fait pour élargir nos propres rangs (le mouvement ouvrier et paysan et l'armée conduite par le Parti communiste), et qu'on s'est contenté de s'appuyer sur un allié temporaire, le Kuomintang. Finalement, l'impérialisme donna l'ordre à ses valets — les despotes locaux, les mauvais hobereaux et la bourgeoisie compradore — d'étendre leurs tentacules pour attirer à eux d'abord Tchiang Kaï-chek, ensuite Wang Tsing-wei, entraînant ainsi l'échec de la révolution. A cette époque, le front uni révolutionnaire ne possédait pas de pilier central, pas de forces armées révolutionnaires puissantes; aussi, lorsque les défections commencèrent à se multiplier, le Parti communiste dut lutter seul et ne put déjouer la tactique des impérialistes et de la contre-révolution chinoise qui était d'écraser leurs adversaires l'un après l'autre. Nous avions, il est vrai, l'armée de Ho Long et de Yé Ting, mais elle n'était pas encore assez forte politiquement et le Parti ne sut pas la diriger, aussi fut-elle finalement défaite. Cette leçon, payée de notre sang, nous a enseigné que l'absence d'un solide noyau de forces révolutionnaires voue la révolution à l'échec. Maintenant, les choses sont différentes. Nous avons déjà un puissant Parti communiste, une puissante Armée rouge et nous avons aussi les bases d'appui de l'Armée rouge. Non seulement le Parti communiste et l'Armée rouge se présentent aujourd'hui comme les promoteurs d'un front uni national contre le Japon, mais ils deviendront nécessairement dans l'avenir le puissant pilier du gouvernement antijaponais et de l'armée antijaponaise, capable d'empêcher les impérialistes japonais et Tchiang Kaï-chek de faire aboutir leur politique de dislocation du front uni. Cependant, nous devons faire preuve de la plus grande vigilance, parce que les impérialistes japonais et Tchiang Kaï-chek auront certainement recours à toutes sortes d'actes d'intimidation et de corruption, à toutes sortes de manœuvres parmi les différents groupements.

Bien entendu, nous ne pouvons attendre de toutes les parties composantes du large front uni national antijaponais une fermeté semblable à celle du Parti communiste et de l'Armée rouge. Il peut arriver qu'au cours de leurs activités, certains mauvais éléments, sous l'influence de l'ennemi, se retirent du front uni. Nous ne devons pas redouter la perte de ces gens-là. Pendant que, sous l'influence de l'ennemi, les mauvais s'en iront, sous notre influence, les bons éléments viendront nous rejoindre. Le front uni national antijaponais subsistera et se développera tant que le Parti communiste et l'Armée rouge subsisteront et se développeront. Tel est le rôle dirigeant du Parti communiste et de l'Armée rouge au sein du front uni national. Les communistes ne sont plus des enfants, ils savent ce qu'ils doivent faire et comment se comporter avec leurs alliés. Si les impérialistes japonais et Tchiang Kaï-chek sont capables d'user de manœuvres parmi les forces révolutionnaires, le Parti communiste est également capable de le faire au sein des forces de la contre-révolution. S'ils peuvent attirer à eux les mauvais éléments existant dans nos rangs, nous pouvons aussi bien attirer à nous leurs "mauvais éléments" (qui sont pour nous de bons éléments). Si nous réussissons à attirer vers nous un grand nombre de personnes, les rangs de l'ennemi s'éclairciront et les nôtres grossiront. Bref, deux forces essentielles sont actuellement en lutte; toutes les forces intermédiaires devront se rallier à un camp ou à l'autre par la logique des choses. Et la politique d'asservissement de la Chine pratiquée par les impérialistes japonais comme la politique de trahison que poursuit Tchiang Kaï-chek pousseront infailliblement vers nous un grand nombre de personnes, soit qu'elles rejoignent directement les rangs du Parti communiste et de l'Armée rouge, soit qu'elles constituent avec nous un front uni. Tout cela arrivera à condition que notre tactique ne soit pas celle de la "porte close".

Pourquoi transformer la république des ouvriers et des paysans en république populaire?

Notre gouvernement ne représente pas seulement les ouvriers et les paysans, mais toute la nation. Cela était exprimé implicitement dans notre formule de république démocratique des ouvriers et des paysans, étant donné que les ouvriers et les paysans constituent les 80 à 90 pour cent de la population. Le Programme en dix points[32], adopté par le VI[e] Congrès de notre Parti, exprime non seulement les intérêts des ouvriers et des paysans, mais aussi ceux de la nation tout entière. La situation présente exige cependant que nous remplacions notre formule par celle de république populaire. En effet, l'agression

japonaise a modifié les rapports de classes en Chine et rendu possible la participation à la lutte antijaponaise de la petite bourgeoisie et même de la bourgeoisie nationale.

Il va de soi que la république populaire ne représentera point les intérêts des classes ennemies. Au contraire, elle sera directement opposée aux despotes locaux, aux mauvais hobereaux et à la bourgeoisie compradore, laquais de l'impérialisme, et ne les considérera pas comme faisant partie du peuple, exactement comme, à l'inverse, le "Gouvernement national de la République chinoise" de Tchiang Kaï-chek représente seulement les ploutocrates et non les gens du peuple, qui, pour lui, ne font pas partie de la nation. La population de la Chine étant constituée dans une proportion de 80 à 90 pour cent par les ouvriers et les paysans, la république populaire devra en premier lieu représenter leurs intérêts. Cependant, en rejetant l'oppression impérialiste pour donner la liberté et l'indépendance à la Chine et en brisant le pouvoir d'oppression des propriétaires fonciers de façon à libérer la Chine du régime semi-féodal, la république populaire profitera non seulement aux ouvriers et aux paysans, mais également aux autres couches du peuple. Les intérêts des ouvriers, des paysans et du reste du peuple représentent, dans leur totalité, les intérêts de la nation chinoise. La bourgeoisie compradore et la classe des propriétaires fonciers vivent sur le sol chinois, mais elles ne tiennent pas compte des intérêts de la nation, et leurs intérêts sont en conflit avec ceux de la majorité. Comme nous ne rompons qu'avec cette petite minorité et n'entrons en lutte que contre elle, nous avons le droit de nous appeler les représentants de toute la nation.

Il y a, bien entendu, conflit d'intérêts entre classe ouvrière et bourgeoisie nationale. Il est impossible de développer avec succès la révolution nationale sans donner à son avant-garde, la classe ouvrière, les droits politiques et économiques ainsi que la possibilité de diriger ses forces contre l'impérialisme et ses valets, les traîtres à la nation. Cependant, si la bourgeoisie nationale adhère au front uni antiimpérialiste, la classe ouvrière et la bourgeoisie nationale auront des intérêts communs. Durant la période de la révolution démocratique bourgeoise, la république populaire n'abolira pas la propriété privée, à l'exception de celle revêtant un caractère impérialiste ou féodal, et, loin de confisquer les entreprises industrielles et commerciales de la bourgeoisie nationale, elle en encouragera le développement. Nous devons protéger tout capitaliste national qui n'accorde pas son soutien aux impérialistes ou aux traîtres à la nation. A l'étape de la révolution

démocratique, la lutte entre le Travail et le Capital a des limites. La législation du travail de la république populaire protégera les intérêts des ouvriers, mais elle ne s'opposera pas à ce que la bourgeoisie nationale obtienne des profits et développe ses entreprises industrielles et commerciales, car ce développement nuit aux intérêts de l'impérialisme et sert ceux du peuple chinois. Il s'ensuit que la république populaire représentera les intérêts de toutes les couches du peuple en lutte contre l'impérialisme et les forces féodales. Le gouvernement de la république populaire s'appuiera principalement sur les ouvriers et les paysans et comprendra des représentants des autres classes en lutte contre l'impérialisme et les forces féodales.

Mais n'est-il pas dangereux de permettre à ces représentants de participer au gouvernement de la république populaire? Non. Les ouvriers et les paysans constituent la masse fondamentale de cette république. En accordant à la petite bourgeoisie urbaine, aux intellectuels et aux autres éléments de la population qui soutiennent le programme anti-impérialiste et antiféodal le droit de s'exprimer et de travailler au sein du gouvernement de la république populaire, ainsi que celui d'élire et d'être élus, nous ne devrions pas compromettre les intérêts des ouvriers et des paysans, masse fondamentale de la population. La défense des intérêts de ces derniers doit constituer une partie essentielle de notre programme. La présence d'une majorité ouvrière et paysanne, le rôle dirigeant et l'action du Parti communiste au sein d'un tel gouvernement écarteront tout danger présenté par la participation des autres classes. Il est évident que la révolution chinoise, à son étape actuelle, est encore de caractère démocratique bourgeois et non socialiste prolétarien. Seuls les contre-révolutionnaires trotskistes[33] peuvent être assez insensés pour affirmer que la révolution démocratique bourgeoise en Chine est déjà accomplie et que tout développement ultérieur de la révolution ne saurait être que socialiste. La révolution de 1924-1927 est une révolution démocratique bourgeoise qui ne fut pas menée à son terme mais essuya une défaite. La révolution agraire qui se poursuit sous notre direction depuis 1927 est également une révolution démocratique bourgeoise, parce qu'elle est dirigée contre l'impérialisme et le féodalisme et non contre le capitalisme. Pour un temps assez long encore, notre révolution conservera ce caractère.

Les forces motrices de la révolution restent, pour l'essentiel, les ouvriers, les paysans et la petite bourgeoisie urbaine, auxquels peut actuellement se joindre la bourgeoisie nationale.

La transformation de notre révolution s'effectuera plus tard. Dans l'avenir, la révolution démocratique se transformera inévitablement en révolution socialiste. Quand ce passage se produira-t-il? Cela dépendra de la présence de certaines conditions nécessaires et peut requérir un temps assez long. Nous ne parlerons pas inconsidérément de ce passage tant que toutes les conditions politiques et économiques nécessaires à cette transformation ne seront pas réunies, tant qu'une telle transformation ne sera pas utile mais nuisible à l'immense majorité de notre peuple. On aurait tort de concevoir des doutes sur ce point et de s'attendre à un passage rapide à la révolution socialiste, comme l'ont fait certains camarades en soutenant que le jour où la révolution démocratique commencerait à triompher dans les principales provinces du pays marquerait le début de la transformation de la révolution. C'est que ces camarades ne comprenaient pas la nature politique et économique de la Chine et ne se rendaient pas compte que l'accomplissement de la révolution démocratique, dans les domaines politique et économique, serait bien plus difficile en Chine qu'en Russie et demanderait beaucoup plus de temps et d'efforts.

L'AIDE INTERNATIONALE

Pour terminer, il convient de dire quelques mots sur les rapports entre la révolution chinoise et la révolution mondiale.

Depuis qu'est apparu ce monstre, l'impérialisme, tous les événements dans le monde sont si intimement liés qu'il est impossible d'en isoler aucun. Nous autres Chinois, nous sommes prêts à combattre l'ennemi jusqu'à la dernière goutte de notre sang, nous sommes résolus à recouvrer par nos propres efforts ce que nous avons perdu et nous sommes capables de tenir notre rang dans le concert des nations. Néanmoins, cela ne signifie pas que nous pourrions nous passer de l'aide internationale. Non, de nos jours, l'aide internationale est nécessaire à tout pays, à toute nation qui mène une lutte révolutionnaire. Il y a un vieil adage qui dit: "A l'époque de Tchouentsieou, il n'y avait pas de guerres justes[34]." Cela est encore plus vrai, actuellement, de l'impérialisme; il n'y a de guerres justes que pour les nations opprimées et les classes opprimées. Dans le monde entier, toutes les guerres menées par le peuple contre ses oppresseurs sont des guerres justes. La Révolution de Février et la Révolution d'Octobre en Russie furent

des guerres justes. Les révolutions menées par le peuple dans divers pays d'Europe à l'issue de la Première guerre mondiale furent des guerres justes. En Chine, la Guerre de l'Opium[35], la Guerre des Taiping[36], la Guerre des Yihotouan[37], la Révolution de 1911[38], l'Expédition du Nord des années 1926-1927, la Guerre révolutionnaire agraire menée de 1927 à nos jours, la résistance actuelle au Japon et les actions punitives contre les traîtres sont toutes des guerres justes. Avec l'essor actuel de la lutte antijaponaise dans l'ensemble du pays et de la lutte antifasciste dans le monde entier, les guerres justes s'étendront à toute la Chine et à tout le globe. Toutes les guerres justes se soutiennent mutuellement et toutes les guerres injustes doivent être transformées en guerres justes: telle est la ligne léniniste[39]. Dans notre résistance au Japon, nous avons besoin de l'aide des peuples du monde entier et, avant tout, de celle du peuple soviétique, qui ne manquera pas de nous l'accorder, car nous sommes liés avec lui par une cause commune. Pendant un certain temps, les forces révolutionnaires chinoises furent coupées par Tchiang Kaï-chek des forces révolutionnaires dans le monde et, de ce point de vue, nous étions isolés. Maintenant, la situation a changé, et en notre faveur. Dorénavant, cette évolution se poursuivra toujours à notre avantage. Nous ne serons plus isolés. C'est là une condition nécessaire à la victoire dans la résistance de la Chine au Japon et dans la révolution chinoise.

NOTES

[1] Le 18 janvier 1915, les impérialistes japonais présentèrent au gouvernement chinois de Yuan Che-kai leurs Vingt et une Demandes; le 7 mai suivant, ils lui envoyèrent un ultimatum exigeant qu'une réponse leur fût donnée dans les quarante-huit heures. Ces Demandes se divisaient en cinq parties. Les quatre premières étaient les suivantes: transfert au Japon des droits que l'Allemagne s'était arrogés dans le Chantong et concession de nouveaux droits dans cette province; concession en Mandchourie méridionale et en Mongolie orientale des droits de location et de possession des terres, du droit d'y séjourner, d'y exercer une activité industrielle et commerciale, ainsi que du droit exclusif d'y construire des voies ferrées et d'y exploiter les ressources minières; transformation des Aciéries de Hanyéping en société mixte sino-japonaise; acceptation par la Chine de l'obligation de ne pas concéder à une tierce puissance des ports et des îles du littoral chinois. La cinquième partie comprenait les exigences du Japon concernant le contrôle, en Chine, des affaires politiques, financières et militaires ainsi que de la police et le droit pour le Japon de construire les lignes ferroviaires vitales reliant entre elles les provinces du Houpei, du Kiangsi et du Kouangtong. Yuan Che-kai donna satisfaction à toutes

ces demandes à l'exclusion de celles de la cinquième partie, à propos desquelles il déclara que "l'accord interviendrait plus tard". Mais l'opposition unanime du peuple chinois contre ces demandes en empêcha la réalisation.

[2] Chef de la clique des seigneurs de guerre du Peiyang dans les dernières années du règne de la dynastie des Tsing. Après que celle-ci eut été renversée en 1911, il s'appuya sur les forces armées de la contre-révolution, tabla sur le soutien de l'impérialisme et utilisa la tendance au compromis de la bourgeoisie — qui dirigeait alors la révolution — pour s'emparer de la présidence de la République et constituer le premier gouvernement des seigneurs de guerre du Peiyang, gouvernement représentant les intérêts des grands propriétaires fonciers et de la grande bourgeoisie compradore. Comme il aspirait à devenir empereur, il accéda en 1915, afin de s'assurer le soutien de l'impérialisme japonais, aux vingt et une demandes par lesquelles le Japon visait à exercer un contrôle exclusif sur la Chine. En décembre 1915 éclata dans le Yunnan un soulèvement dirigé contre Yuan Che-kai qui s'était fait proclamer empereur. Ce soulèvement trouva de nombreux échos dans tout le pays. Yuan Che-kai mourut à Pékin en juin 1916.

[3] En novembre 1921, le gouvernement des Etats-Unis convoqua à Washington une conférence de neuf puissances, comprenant, en plus des Etats-Unis, la Chine, la Grande-Bretagne, la France, l'Italie, la Belgique, les Pays-Bas, le Portugal et le Japon. Il s'y déroula une lutte pour l'hégémonie en Extrême-Orient entre les Etats-Unis et le Japon. Le 6 février 1922, un traité fut conclu entre les neuf puissances, sur la base du principe, avancé par les Etats-Unis, de la "chance égale pour toutes les nations en Chine" ou de la "porte ouverte". Ce traité visait à assurer la domination conjointe de la Chine par les puissances impérialistes, en frayant la voie, en fait, à la conquête de la Chine par les seuls impérialistes américains au détriment du Japon, qui s'efforçait également d'assurer sa domination exclusive sur la Chine.

[4] Le 18 septembre 1931, l'"Armée du Kouantong" des forces japonaises, stationnée dans la Chine du Nord-Est, s'empara de Chenyang. Obéissant à l'ordre de "non-résistance absolue" donné par Tchiang Kaï-chek, les troupes chinoises cantonnées à Chenyang et ailleurs dans le Nord-Est (l'Armée du Nord-Est) se retirèrent au sud de la Grande Muraille, permettant ainsi aux forces japonaises d'occuper rapidement les provinces du Liaoning, du Kirin et du Heilongkiang. Le peuple chinois appela cet acte d'agression des bandits japonais l'Incident du 18 Septembre.

[5] Les quatre provinces du Nord-Est étaient alors le Liaoning, le Kirin, le Heilongkiang et le Jéhol, qui correspondent actuellement aux provinces du Liaoning, du Kirin et du Heilongkiang, à la partie nord-est du Hopei située au nord de la Grande Muraille, et à la partie est de la Région autonome de Mongolie intérieure. Après l'Incident du 18 Septembre, les forces d'agression japonaises s'emparèrent d'abord du Liaoning, du Kirin et du Heilongkiang, et occupèrent plus tard, en 1933, le Jéhol.

[6] Le 25 novembre 1935, à l'instigation des Japonais, le traître Yin Jou-keng, membre du Kuomintang, constitua un gouvernement fantoche — qui prit le nom d'"Administration autonome anticommuniste du Hopei oriental" — contrôlant vingt-deux districts de l'est du Hopei. Cet événement fut appelé Incident du Hopei oriental.

[7] Il s'agit des conversations diplomatiques entre le gouvernement de Tchiang Kaï-chek et le gouvernement japonais au sujet de ce que l'on appelle les "Trois principes de Hirota", c'est-à-dire les "Trois principes de conduite à l'égard de la Chine" formulés par Hirota, alors ministre des Affaires étrangères du Japon. Ils se résument ainsi: 1) répression, par la Chine, de tout mouvement antijaponais;

2) établissement d'une coopération économique entre la Chine, le Japon et le "Mandchoukouo"; 3) défense commune de la Chine et du Japon contre le communisme. Le 21 janvier 1936, Hirota déclara à la Diète japonaise que le gouvernement chinois "avait accepté les trois principes formulés par l'Empire".

[8] Cette révolution, connue également sous le nom de Première guerre civile révolutionnaire, était une lutte anti-impérialiste et antiféodale menée conjointement par le Parti communiste chinois et le Kuomintang, et qui eut pour contenu principal l'Expédition du Nord. Après avoir consolidé sa base d'appui dans le Kouangtong, l'Armée révolutionnaire constituée par les deux partis marcha vers le nord en juillet 1926 pour mener une expédition punitive contre les seigneurs de guerre du Peiyang que soutenaient les impérialistes. Avec l'appui chaleureux des larges masses d'ouvriers et de paysans, elle réussit à occuper, au cours du deuxième semestre de 1926 et du premier semestre de 1927, la majeure partie des provinces dans les bassins du Yangtsé et du fleuve Jaune. Alors que la révolution progressait avec succès, les deux cliques réactionnaires au sein du Kuomintang, ayant respectivement Tchiang Kaï-chek et Wang Tsing-wei pour chefs de file (elles représentaient les intérêts de la bourgeoisie compradore et de la classe des despotes locaux et des mauvais hobereaux), firent, avec l'aide des impérialistes, deux coups d'Etat contre-révolutionnaires, l'un en avril, l'autre en juillet 1927. Les idées de droite au sein du Parti communiste chinois, dont le représentant était Tchen Tou-sieou, ayant dégénéré en une ligne capitulationniste, le Parti et le peuple ne purent organiser une résistance efficace contre l'attaque lancée brusquement par les cliques réactionnaires du Kuomintang, ce qui fit échouer la révolution.

[9] Cette révolution, connue également sous le nom de Deuxième guerre civile révolutionnaire, était une lutte menée de 1927 à 1937 par le peuple chinois sous la direction du Parti communiste chinois et ayant pour objectif principal l'instauration et l'extension du pouvoir rouge, le développement de la révolution agraire et la résistance armée contre la domination réactionnaire du Kuomintang.

[10] L'année 1935 marqua le début d'un nouvel essor du mouvement patriotique du peuple chinois. Les étudiants de Pékin, sous la direction du Parti communiste chinois, furent les premiers à organiser, le 9 décembre, une manifestation patriotique, en lançant des mots d'ordre tels que "Arrêtons la guerre civile et unissons-nous tous contre l'ennemi extérieur!" "A bas l'impérialisme japonais!" Ce mouvement fit une brèche dans le régime de terreur instauré depuis longtemps par le gouvernement du Kuomintang en collusion avec l'envahisseur japonais, et gagna bientôt l'appui du peuple tout entier. Il est connu sous le nom de Mouvement du 9 Décembre. A partir de ce moment, de nouveaux changements se manifestèrent avec évidence dans les rapports entre les différentes classes du pays. La formation d'un front uni national contre le Japon, préconisée par le Parti communiste chinois, constitua dès lors la politique réclamée ouvertement par tous les patriotes, ce qui rejeta le gouvernement de Tchiang Kaï-chek, avec sa politique de trahison, dans un isolement extrême.

[11] A l'époque où ce rapport fut présenté, Tchiang Kaï-chek négociait la vente de la Chine du Nord au Japon, après lui avoir vendu les provinces du Nord-Est, et poursuivait activement ses opérations militaires contre l'Armée rouge. Aussi le Parti communiste chinois devait-il faire tout son possible pour démasquer la trahison de Tchiang Kaï-chek, et, naturellement, celui-ci ne fut pas inclus dans le front uni national antijaponais proposé par le Parti. Mais le camarade Mao Tsé-toung envisageait déjà dans ce rapport la désagrégation éventuelle du camp des propriétaires fonciers et des compradores chinois, en raison des contradictions entre les différentes

puissances impérialistes. Or, l'offensive de l'impérialisme japonais en Chine du Nord portait gravement atteinte aux intérêts des impérialistes anglo-américains; le Parti communiste chinois en concluait que la clique de Tchiang Kaï-chek, étroitement liée à ces intérêts, pouvait, sur l'ordre de ses maîtres, changer d'attitude à l'égard du Japon; aussi la politique qu'il adopta fut-elle de faire pression sur Tchiang Kaï-chek afin de l'amener à résister au Japon. En mai 1936, l'Armée rouge en provenance du Chansi arriva dans le nord du Chensi et demanda directement au gouvernement du Kuomintang à Nankin la cessation de la guerre civile et la résistance commune au Japon. En août de la même année, le Comité central du Parti communiste chinois adressa au Comité exécutif central du Kuomintang une lettre appelant à l'organisation d'un front uni des deux partis afin de résister en commun au Japon, ainsi qu'à la désignation de représentants des deux partis en vue de l'ouverture de conversations. Mais ces propositions furent toutes rejetées par Tchiang Kaï-chek. Ce n'est qu'en décembre 1936, alors qu'il avait été arrêté à Sian par des officiers du Kuomintang, partisans de l'alliance avec les communistes pour la résistance au Japon, que Tchiang Kaï-chek fut contraint d'accepter les demandes formulées par le Parti communiste, c'est-à-dire de mettre fin à la guerre civile et de résister au Japon.

[12] Tsai Ting-kai était commandant en second de la XIX[e] Armée de Route du Kuomintang et avait directement sous ses ordres l'un des corps d'armée. Il partageait le commandement de la XIX[e] Armée de Route avec Tchen Ming-chou et Tsiang Kouang-nai. La XIX[e] Armée de Route opérait d'abord contre l'Armée rouge dans le Kiangsi, puis elle fut envoyée à Changhaï après l'Incident du 18 Septembre. L'essor de la lutte antijaponaise qui s'étendait à Changhaï et au pays tout entier exerça une énorme influence sur l'état d'esprit de la XIX[e] Armée de Route. Dans la nuit du 28 janvier 1932, au moment où les fusiliers marins japonais attaquaient Changhaï, la XIX[e] Armée de Route et la population de la ville résistèrent aux envahisseurs. Mais la bataille fut perdue à cause de la politique de trahison de Tchiang Kaï-chek et de Wang Tsing-wei. Par la suite, la XIX[e] Armée de Route fut envoyée par Tchiang Kaï-chek dans le Foukien pour y poursuivre la lutte contre l'Armée rouge. Le commandement de la XIX[e] Armée de Route finit par comprendre que cette lutte n'offrait aucune issue à la situation. En novembre 1933, les chefs de la XIX[e] Armée de Route, ralliant un groupe de dirigeants du Kuomintang ayant Li Tsi-chen à leur tête, rompirent officiellement avec Tchiang Kaï-chek. Ils constituèrent dans le Foukien le "Gouvernement révolutionnaire populaire de la République chinoise" et conclurent avec l'Armée rouge un accord en vue de résister en commun au Japon et de lutter contre Tchiang Kaï-chek. La XIX[e] Armée de Route et le Gouvernement populaire du Foukien succombèrent sous les coups des forces armées de Tchiang Kaï-chek. Par la suite, Tsai Ting-kai et certains de ses compagnons passèrent peu à peu à la coopération avec le Parti communiste.

[13] En septembre 1926, lorsque l'Armée révolutionnaire de l'Expédition du Nord approcha de Wouhan, Feng Yu-siang, à la tête de son armée cantonnée dans le Soueiyuan (aujourd'hui incorporé dans la Région autonome de Mongolie intérieure), proclama sa rupture avec la clique des seigneurs de guerre du Peiyang et se rallia à la révolution. Au début de 1927, partant du Chensi, ses troupes attaquèrent le Honan conjointement avec l'Armée de l'Expédition du Nord. Bien que Feng Yu-siang ait participé aux activités anticommunistes quand Tchiang Kaï-chek et Wang Tsing-wei eurent trahi la révolution en 1927, ses intérêts se trouvaient en conflit constant avec ceux de la clique de Tchiang Kaï-chek. Après l'Incident du 18 Septembre, il se prononça pour la résistance au Japon et, en mai 1933, coopéra avec le Parti communiste en organisant à Tchangkiakeou une armée alliée populaire

antijaponaise. Ses efforts échouèrent en août sous les coups des forces de Tchiang Kaï-chek et de l'armée d'agression japonaise. Dans les dernières années de sa vie, Feng Yu-siang continua à coopérer avec le Parti communiste.

[14] La XXVI[e] Armée de Route du Kuomintang fut envoyée par Tchiang Kaï-chek dans le Kiangsi pour combattre l'Armée rouge. En décembre 1931, répondant à l'appel du Parti communiste chinois les invitant à résister au Japon, plus de 10.000 hommes de cette Armée, sous la direction des camarades Tchao Po-cheng, Tong Tchen-tang et autres, se soulevèrent à Ningtou, dans le Kiangsi, et passèrent du côté de l'Armée rouge.

[15] Général de l'Armée du Nord-Est du Kuomintang. Les troupes qu'il commandait étaient cantonnées dans le Heilongkiang. Après l'Incident du 18 Septembre, elles résistèrent aux agresseurs japonais qui se dirigeaient vers le Heilongkiang à partir de la province du Liaoning.

[16] Célèbre politicien du Kuomintang opposé à la politique de coopération de Sun Yat-sen avec le Parti communiste chinois. Il fut l'un des complices de Tchiang Kaï-chek dans le coup d'Etat contre-révolutionnaire du 12 avril 1927. Par la suite, rival de Tchiang Kaï-chek dans la lutte pour le pouvoir, il fut emprisonné par ce dernier. Libéré après l'Incident du 18 Septembre, il quitta Nankin pour Canton où il incita les seigneurs de guerre des cliques du Kouangtong et du Kouangsi à s'opposer, pendant une longue période, au gouvernement de Tchiang Kaï-chek installé à Nankin.

[17] Le Programme en six points pour la résistance au Japon et pour le salut de la patrie était le "Programme fondamental du peuple chinois pour la lutte antijaponaise" présenté en 1934 par le Parti communiste chinois et publié avec les signatures de Soong Ching Ling et d'autres. Ce Programme comprenait les points suivants: 1) mobilisation générale des forces terrestres, navales et aériennes pour la résistance au Japon; 2) mobilisation du peuple tout entier; 3) armement général du peuple; 4) confiscation des biens des impérialistes japonais en Chine et des traîtres à la nation pour couvrir les dépenses de guerre; 5) création d'un comité de défense nationale armée pour toute la Chine, élu par les représentants des ouvriers, des paysans, de l'armée, des intellectuels et des hommes d'affaires; 6) alliance avec toutes les forces opposées à l'impérialisme japonais et établissement de relations amicales avec tous les pays observant une neutralité bienveillante.

[18] Il s'agit de Tchen Tsi-tang du Kouangtong, de Li Tsong-jen et de Pai Tchong-hsi du Kouangsi.

[19] La bande de Tchiang Kaï-chek qualifiait de "bandits" le peuple révolutionnaire et d'"extermination des bandits" ses actions militaires et ses mesures de répression massive contre le peuple révolutionnaire.

[20] Le camarade Jen Pi-che était l'un des membres les plus anciens du Parti communiste chinois et l'un de ses premiers organisateurs. Elu membre du Comité central au V[e] Congrès du Parti tenu en 1927, il fut réélu par la suite à tous les congrès. En 1931, à la quatrième session plénière du Comité central issu du VI[e] Congrès, il fut élu membre du Bureau politique. En 1933, il occupa le poste de secrétaire du Comité du Parti pour la Région frontière du Hounan-Kiangsi et en même temps celui de commissaire politique du VI[e] Groupe d'Armées. Il fut par la suite nommé commissaire politique de l'Armée rouge du II[e] Front constituée après la jonction des VI[e] et II[e] Groupes d'Armées. Au début de la Guerre de Résistance contre le Japon, il devint chef du Département politique général de la VIII[e] Armée de Route. A partir de 1940, il travailla au Secrétariat du Comité central du Parti. A la première session plénière du Comité central issu du VII[e] Congrès du Parti, tenue en 1945, il

fut de nouveau élu membre du Bureau politique et devint l'un des secrétaires du Secrétariat du Comité central. Il mourut le 27 octobre 1950 à Pékin.

[21] Le VI[e] Groupe d'Armées de l'Armée rouge des Ouvriers et des Paysans de Chine se trouvait au début dans la base d'appui de la région frontière du Hounan-Kiangsi. En août 1934, sur l'ordre du Comité central du Parti communiste chinois, il brisa l'encerclement de l'ennemi et changea de positions. En octobre, il opéra sa jonction, dans l'est du Koueitcheou, avec le II[e] Groupe d'Armées commandé par le camarade Ho Long. Ils constituèrent ensemble l'Armée rouge du II[e] Front et créèrent la base révolutionnaire du Hounan-Houpei-Setchouan-Koueitcheou.

[22] En octobre 1934, les I[er], III[e] et V[e] Groupes d'Armées de l'Armée rouge des Ouvriers et des Paysans de Chine (c'est-à-dire l'Armée rouge du I[er] Front appelée aussi Armée rouge centrale) commencèrent un déplacement stratégique général en partant de Tchangting et de Ninghoua dans l'ouest du Foukien, et de Joueikin, Yutou et autres lieux dans le sud du Kiangsi. L'Armée rouge traversa onze provinces: le Foukien, le Kiangsi, le Kouangtong, le Hounan, le Kouangsi, le Koueitcheou, le Setchouan, le Yunnan, le Sikang, le Kansou et le Chensi, franchissant des chaînes de montagnes couvertes de neiges éternelles et de vastes plaines marécageuses où l'homme n'avait pour ainsi dire jamais pénétré. Elle passa par des épreuves sans nombre, brisa tous les efforts tentés par l'ennemi pour l'encercler, la poursuivre, s'opposer à son avance ou l'arrêter au passage, et, en octobre 1935, après avoir effectué une marche ininterrompue de 25.000 lis (12.500 kilomètres), elle atteignit victorieusement la base révolutionnaire établie dans le nord du Chensi.

[23] Elle constituait le IV[e] Front de l'Armée rouge des Ouvriers et des Paysans de Chine. En mars 1935, abandonnant sa base d'appui de la région frontière du Setchouan-Chensi, elle commença son déplacement vers les frontières du Setchouan et du Sikang. Au mois de juin, elle rejoignit à Maokong, dans l'ouest du Setchouan, l'Armée rouge du I[er] Front et les deux armées se dirigèrent vers le nord en deux colonnes parallèles. Mais en arrivant en septembre dans la région de Maoeulkai, non loin de Songpan, Tchang Kouo-tao, de l'Armée du IV[e] Front, agissant de sa propre initiative et en violation des ordres du Comité central du Parti communiste chinois, entraîna la colonne de gauche en direction du sud, provoquant ainsi une dislocation dans les forces de l'Armée rouge. En juin 1936, l'Armée rouge du II[e] Front, après avoir brisé l'encerclement et quitté la région frontière du Hounan-Houpei-Setchouan-Koueitcheou, traversa le Hounan, le Koueitcheou et le Yunnan et se joignit à l'Armée du IV[e] Front à Kantse, dans le Sikang. Alors, des camarades de l'Armée du IV[e] Front, agissant à l'encontre de Tchang Kouo-tao, reprirent la direction du nord, avec les troupes du II[e] Front. En octobre 1936, l'Armée du II[e] Front et une partie de l'Armée du IV[e] Front arrivèrent dans le Chensi du Nord où elles réussirent à rejoindre l'Armée rouge du I[er] Front.

[24] Renégat de la révolution chinoise. Dans sa jeunesse, spéculant sur la révolution, il adhéra au Parti communiste chinois. Il commit dans le Parti un nombre considérable d'erreurs qui dégénérèrent en véritables crimes. Le plus connu fut celui de 1935, lorsque, s'opposant à la marche de l'Armée rouge vers le nord, il préconisa par esprit défaitiste et liquidationniste la retraite de l'Armée rouge vers les régions peuplées de minorités nationales, situées à la limite du Setchouan et du Sikang; en outre, il se livra ouvertement à une activité de trahison contre le Parti et son Comité central, forma un pseudo-Comité central et sapa l'unité du Parti et de l'Armée rouge, faisant subir de lourdes pertes au IV[e] Front. Cependant, grâce au patient travail d'éducation accompli par le camarade Mao Tsé-toung et le Comité central du Parti, l'Armée rouge du IV[e] Front et ses nombreux cadres revinrent

rapidement se mettre sous la juste direction du Comité central et jouèrent un rôle honorable dans les luttes ultérieures. Quant à Tchang Kouo-tao, il resta incorrigible: au printemps de 1938, il s'enfuit seul de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia et devint un agent des services secrets du Kuomintang.

[25] L'Armée rouge centrale ou Armée du Ier Front est l'Armée rouge créée dans la région du Kiangsi-Foukien et placée sous la direction immédiate du Comité central du Parti communiste chinois.

[26] Selon la mythologie chinoise, Pan Kou fut le créateur du monde et le premier à régner sur l'humanité. Les Trois Souverains et les Cinq Empereurs sont des potentats légendaires de la Chine antique.

[27] En juillet 1935, les troupes du Kuomintang lancèrent leur troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" contre la base révolutionnaire du Chensi-Kansou. Au début, le 26e corps de l'Armée rouge du Chensi du Nord mit en déroute deux brigades ennemies dans le secteur oriental et rejeta l'adversaire sur la rive gauche du fleuve Jaune. En septembre, le 25e corps de l'Armée rouge, qui opérait primitivement dans la base d'appui du Houpei-Honan-Anhouei, traversa le Chensi du Sud et le Kansou de l'Est et déboucha dans le Chensi du Nord, où il fit jonction avec les forces de l'Armée rouge du Chensi du Nord, formant ainsi le XVe Groupe de l'Armée rouge. Dans la bataille de Laochan, à Kantsiuan, ce Groupe d'Armées anéantit la majeure partie de la 110e division adverse, tua son commandant, et peu après détruisit à Yulinkiao, district de Kantsiuan, quatre bataillons de la 107e division adverse. L'ennemi organisa alors d'autres attaques. Sous les ordres de Tong Ying-pin (un commandant de corps d'armée de l'Armée du Nord-Est), cinq divisions adverses passèrent à l'attaque en deux colonnes: à l'est, une division progressait vers le nord en suivant l'itinéraire Louotchouan-Fouhsien; à l'ouest, les quatre autres divisions, débouchant de Kingyang et de Hochouei, dans le Kansou, longèrent la rivière Houlou en direction de Fouhsien, dans le Chensi du Nord. En octobre, l'Armée rouge centrale atteignit le Chensi du Nord. En novembre, en coopération avec le XVe Groupe d'Armées, elle anéantit devant Tchelouotchen, au sud-ouest de Fouhsien, la 109e division adverse et détruisit à Heichoueise un régiment de la 106e division au cours de la poursuite. Ainsi fut complètement brisée la troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi dirigée contre la région frontière du Chensi-Kansou.

[28] En 1934-1935, au moment du déplacement de ses forces principales stationnées dans le Sud, l'Armée rouge y laissa des détachements de partisans qui menèrent avec opiniâtreté la guerre de partisans dans quatorze régions réparties sur huit provinces. Ces régions sont: le sud du Tchékiang, le nord du Foukien, l'est du Foukien, le sud du Foukien, l'ouest du Foukien, le nord-est du Kiangsi, les confins du Foukien et du Kiangsi, les confins du Kouangtong et du Kiangsi, le sud du Hounan, les confins du Hounan et du Kiangsi, les confins du Hounan, du Houpei et du Kiangsi, les confins du Houpei, du Honan et de l'Anhouei, la région des monts Tongpo dans le Honan du Sud et l'île de Hainan, au large des côtes du Kouangtong.

[29] Après que les impérialistes japonais eurent occupé le Nord-Est en 1931, le Parti communiste chinois appela le peuple à la résistance armée, organisa des détachements de partisans antijaponais et l'Armée révolutionnaire populaire du Nord-Est, et apporta son aide aux différents détachements de volontaires antijaponais. Après 1934, sous la direction du Parti, toutes ces forces furent réorganisées en une seule armée: l'Armée coalisée antijaponaise du Nord-Est qui avait pour commandant en chef le remarquable communiste Yang Tsing-yu. Pendant longtemps, cette Armée mena une guerre de partisans antijaponaise dans le Nord-Est. Quant à la guerre

de partisans antijaponaise dans le Hopei oriental, il s'agit du soulèvement paysan antijaponais qui y éclata en mai 1935.

[30] Guerre de 1918 à 1920, au cours de laquelle le peuple soviétique repoussa l'intervention armée des Etats impérialistes, notamment de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis, de la France, du Japon et de la Pologne, et écrasa la rébellion des Gardes blancs.

[31] Le pouvoir politique et la politique d'une république populaire, tels qu'ils sont décrits ici par le camarade Mao Tsé-toung, devinrent, au cours de la Guerre de Résistance contre le Japon, une réalité dans les régions populaires libérées, placées sous la direction du Parti communiste chinois. C'est ce qui permit au Parti communiste de diriger le peuple, sur les arrières de l'ennemi, dans une guerre victorieuse contre les envahisseurs japonais. Au cours de la Troisième guerre civile révolutionnaire qui éclata après la capitulation du Japon, les régions populaires libérées s'étendirent progressivement à tout le pays; ainsi naquit une république unifiée, la République populaire de Chine, et l'idéal du camarade Mao Tsé-toung relatif à la république populaire se réalisa à l'échelle nationale.

[32] En juillet 1928, le VI[e] Congrès du Parti communiste chinois adopta un programme en dix points: 1) renversement de la domination de l'impérialisme; 2) confiscation des entreprises et des banques appartenant au capital étranger; 3) unification de la Chine et reconnaissance aux minorités nationales du droit à l'autodétermination; 4) renversement du gouvernement des seigneurs de guerre du Kuomintang; 5) établissement du pouvoir des conseils des délégués des ouvriers, des paysans et des soldats; 6) institution de la journée de huit heures, augmentation des salaires, secours aux chômeurs, assurances sociales, etc.; 7) confiscation de toutes les terres des propriétaires fonciers et distribution des terres aux paysans; 8) amélioration des conditions de vie des soldats, distribution à leurs familles des terres auxquelles ils ont droit et attribution de travail à leurs familles; 9) abolition de toutes les taxes et autres contributions exorbitantes et adoption d'un impôt progressif unique; 10) union avec le prolétariat mondial et avec l'U.R.S.S.

[33] Les trotskistes étaient, à l'origine, une fraction antiléniniste au sein du mouvement ouvrier russe, qui dégénéra en une véritable bande contre-révolutionnaire. Dans son rapport présenté en 1937 à l'assemblée plénière du Comité central du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S., le camarade Staline a caractérisé en ces termes l'évolution de ce groupe de renégats: "Dans le passé, il y a de cela sept ou huit ans, le trotskisme était au sein de la classe ouvrière un courant politique de ce genre, un courant antiléniniste, il est vrai, et partant profondément erroné, mais c'était malgré tout un courant politique. . . . Le trotskisme actuel n'est plus un courant politique au sein de la classe ouvrière, mais une bande sans principes et sans idées, composée de saboteurs, d'agents de diversion et de renseignements, d'espions et d'assassins, une bande formée par les ennemis jurés de la classe ouvrière agissant pour le compte des services de renseignements des Etats étrangers." Après la défaite de la révolution chinoise en 1927, on vit également apparaître en Chine un petit nombre de trotskistes qui s'unirent à Tchen Tou-sieou et à d'autres renégats et formèrent en 1929 un groupuscule contre-révolutionnaire. Ils menaient une propagande contre-révolutionnaire, prétendant que le Kuomintang avait accompli la révolution démocratique bourgeoise, et devinrent un vil instrument entre les mains de l'impérialisme et du Kuomintang dans leur lutte contre le peuple. Les trotskistes chinois entrèrent officiellement dans les services de renseignements du Kuomintang. Après l'Incident du 18 Septembre, suivant les indications du renégat Trotski, qui leur demandait de "ne pas empêcher l'occupation de la Chine par l'Empire du Japon", ils se mirent à collaborer avec les services de renseignements japonais, recevant des

subsides des envahisseurs japonais et se livrant à toutes sortes d'activités au profit de l'agression japonaise.

[34] Aphorisme de Mencius. En Chine, à l'époque de Tchouentsieou (722-481 av. J.-C.), les feudataires guerroyaient constamment entre eux pour s'emparer du pouvoir. D'où le propos du philosophe.

[35] Devant l'opposition du peuple chinois à son trafic d'opium et sous le prétexte de protéger son commerce, la Grande-Bretagne envoya de 1840 à 1842 des troupes qui envahirent la Chine. Les troupes chinoises, sous la conduite de Lin Tseh-siu, résistèrent, tandis que le peuple de Canton organisait spontanément des "Corps de répression anti-anglais" qui portèrent des coups sévères aux envahisseurs.

[36] Guerre révolutionnaire paysanne menée, au milieu du XIX[e] siècle, contre la domination féodale et l'oppression nationale de la dynastie des Tsing. En janvier 1851, Hong Sieou-tsiuan, Yang Sieou-tsing et d'autres chefs de cette révolution organisèrent un soulèvement dans le Kouangsi et proclamèrent la fondation du Royaume céleste des Taiping. En 1852, l'armée paysanne quitta le Kouangsi et se dirigea vers le nord, traversant le Hounan, le Houpei, le Kiangsi et l'Anhouei. En 1853, elle prit Nankin, centre urbain du Bas-Yangtsé. Une partie de ses forces continua sa marche vers le nord et poussa jusqu'aux abords de Tientsin, grande ville de la Chine du Nord. Comme l'armée des Taiping omit d'établir de solides bases d'appui dans les territoires qu'elle occupait, et que son groupe dirigeant, après avoir fait de Nankin la capitale, commit de nombreuses fautes politiques et militaires, elle ne put résister aux attaques conjointes des troupes contre-révolutionnaires du gouvernement des Tsing et des pays agresseurs, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis et la France, et elle fut vaincue en 1864.

[37] Elle éclata en 1900 dans le nord de la Chine; ce fut un mouvement de lutte armée dirigé contre l'impérialisme. Ce mouvement groupait principalement les larges masses de paysans et d'artisans qui, organisées en sociétés secrètes et utilisant les croyances religieuses et les superstitions comme moyen de liaison, combattirent vaillamment les forces coalisées d'agression de huit puissances impérialistes: Etats-Unis, Grande-Bretagne, Japon, Allemagne, Russie, France, Italie et Autriche. Ces forces réprimèrent sauvagement le mouvement après s'être emparées de Pékin et de Tientsin.

[38] Voir "Rapport sur l'enquête menée dans le Hounan à propos du mouvement paysan", note 3, p. 59 du présent tome.

[39] Voir V. I. Lénine: "Le Programme militaire de la révolution prolétarienne", et aussi *Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.*, chapitre VI, section 3.

PROBLEMES STRATEGIQUES DE LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE EN CHINE*

(Décembre 1936)

CHAPITRE PREMIER

COMMENT ETUDIER LA GUERRE

SECTION 1. LES LOIS DE LA GUERRE SONT EVOLUTIVES

Les lois de la guerre sont un problème que doit étudier et résoudre quiconque dirige une guerre.

Les lois de la guerre révolutionnaire sont un problème que doit étudier et résoudre quiconque dirige une guerre révolutionnaire.

Les lois de la guerre révolutionnaire en Chine sont un problème que doit étudier et résoudre quiconque dirige une guerre révolutionnaire en Chine.

Nous faisons actuellement la guerre; notre guerre est une guerre révolutionnaire et celle-ci est menée en Chine, c'est-à-dire dans un pays semi-colonial et semi-féodal. C'est pourquoi nous devons étudier non seulement les lois de la guerre en général, mais également les

---

* Cet ouvrage a été écrit par le camarade Mao Tsé-toung afin de dresser le bilan des expériences acquises au cours de la Deuxième guerre civile révolutionnaire; il a été présenté à l'époque dans un cycle de conférences consacrées à cette question à l'Académie de l'Armée rouge dans le Chensi du Nord. Comme l'auteur le signale lui-même, il ne put écrire que cinq chapitres de cet ouvrage; il n'eut pas le temps d'examiner l'offensive stratégique, le travail politique ainsi que d'autres problèmes, car il fut arraché à son travail par l'Incident de Sian. Le présent travail résulte des vives discussions qui s'élevèrent dans le Parti, pendant la Deuxième guerre civile révolutionnaire, entre deux lignes opposées quant aux problèmes militaires; il expose la position des partisans de l'une d'elles. Au cours de la réunion de Tsouenyi, en janvier 1935, le Bureau politique du Comité central du Parti communiste chinois,

lois spécifiques de la guerre révolutionnaire et les lois spécifiques particulières de la guerre révolutionnaire en Chine.

Personne n'ignore que, quelle que soit la chose qu'on fait, on ne peut connaître les lois qui la régissent, on ne sait comment l'entreprendre et on n'arrive à bien la faire que si l'on en comprend les conditions, le caractère et les rapports avec les autres choses.

La guerre qui a commencé avec l'apparition de la propriété privée et des classes est la forme suprême de lutte pour résoudre, à une étape déterminée de leur développement, les contradictions entre classes, entre nations, entre Etats ou blocs politiques. Si l'on ne comprend pas les conditions de la guerre, son caractère, ses rapports avec les autres phénomènes, on ignore les lois de la guerre, on ne sait comment la conduire, on est incapable de vaincre.

La guerre révolutionnaire, qu'elle soit une guerre révolutionnaire de classe ou une guerre révolutionnaire nationale, outre les conditions et le caractère propres à la guerre en général, a ses conditions et son caractère particuliers, et c'est pourquoi elle est soumise non seulement aux lois de la guerre en général, mais également à des lois spécifiques. Si l'on ne comprend pas les conditions et le caractère particuliers de cette guerre, si l'on en ignore les lois spécifiques, on ne peut diriger une guerre révolutionnaire, on ne peut y remporter la victoire.

La guerre révolutionnaire en Chine, qu'il s'agisse d'une guerre civile ou d'une guerre nationale, se déroule dans les conditions propres à la Chine et se distingue de la guerre en général ou de la guerre révolutionnaire en général, par ses conditions et son caractère particuliers. C'est pourquoi elle a, outre les lois de la guerre en général et les lois de la guerre révolutionnaire en général, des lois qui lui sont propres. Si l'on ne connaît pas toutes ces lois, on ne peut remporter la victoire dans une guerre révolutionnaire en Chine.

C'est pourquoi nous devons étudier les lois de la guerre en général, les lois de la guerre révolutionnaire et, enfin, les lois de la guerre révolutionnaire en Chine.

---

faisant le bilan de ces discussions, confirma la justesse de la ligne préconisée par le camarade Mao Tsé-toung et repoussa le point de vue opposé comme erroné. En octobre 1935, le Comité central du Parti fut transféré dans le Chensi du Nord. Peu de temps après, en décembre, le camarade Mao Tsé-toung présenta son rapport sur "La Tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais" où il résolvait de façon méthodique le problème de la ligne politique du Parti dans la période de la Deuxième guerre civile révolutionnaire. L'année suivante, c'est-à-dire en 1936, il écrivit le présent ouvrage, dans lequel il faisait une analyse systématique des problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine.

Certains ont un point de vue erroné, que nous avons d'ailleurs réfuté depuis longtemps; ils disent qu'il nous suffit d'étudier les lois de la guerre en général, c'est-à-dire, pour parler d'une manière plus concrète, de suivre les manuels militaires publiés en Chine par le gouvernement réactionnaire ou les établissements d'enseignement militaire réactionnaires. Ils ne voient pas que ces manuels exposent seulement les lois de la guerre en général et sont, d'ailleurs, entièrement copiés de l'étranger, que les utiliser tels quels, sans en modifier ni le fond ni la forme, reviendra à "se rogner le pied pour l'adapter à la chaussure" et nous conduira à la défaite. Pour justifier leur point de vue, ils argumentent ainsi: Pourquoi devrions-nous renoncer à ce qui a été acquis dans le passé au prix du sang? Ils ne comprennent pas que si nous devons, bien entendu, apprécier à sa juste valeur l'expérience acquise au prix du sang dans le passé, nous devons également apprécier l'expérience que nous avons payée de notre propre sang.

D'autres ont un point de vue également erroné, et que nous avons également réfuté depuis longtemps; ils disent qu'il ne faut étudier que l'expérience de la guerre révolutionnaire en Russie, c'est-à-dire, pour parler d'une manière plus concrète, qu'il suffit d'agir conformément aux lois qui ont présidé à la conduite de la guerre civile en Union soviétique et de suivre les manuels militaires publiés par les institutions militaires de ce pays. Ils ne comprennent pas que ces lois et ces manuels reflètent le caractère spécifique de la guerre civile en Union soviétique et de l'Armée rouge de l'Union soviétique et que les appliquer tels quels, sans y apporter aucune modification, reviendra une fois de plus à "se rogner le pied pour l'adapter à la chaussure", et nous conduira aussi à la défaite. Ils disent, pour justifier leur point de vue: L'Union soviétique a mené une guerre révolutionnaire, et nous aussi nous menons une guerre révolutionnaire; or, l'Union soviétique a remporté la victoire, quelle autre option pourrait-il y avoir que de suivre son exemple? Ils ne comprennent pas que si nous devons, bien entendu, attacher un prix particulier à l'expérience militaire de l'Union soviétique, puisqu'elle est une expérience de la guerre révolutionnaire de l'époque contemporaine, une expérience acquise sous la direction de Lénine et de Staline, nous devons également apprécier à sa juste valeur l'expérience de la guerre révolutionnaire en Chine, car bien des conditions sont particulières à la révolution en Chine et à l'Armée rouge chinoise.

D'autres enfin ont un point de vue tout aussi erroné, et que nous avons également réfuté depuis longtemps; ils disent que l'expérience

la plus précieuse est celle de l'Expédition du Nord de 1926-1927, et que nous devons nous en inspirer, c'est-à-dire, pour parler d'une manière plus concrète, que nous devons imiter l'Expédition du Nord dans sa pénétration en profondeur et sa conquête des grandes villes. Ils ne comprennent pas que, s'il faut étudier l'expérience de l'Expédition du Nord, il ne faut pas la copier mécaniquement, car la guerre se poursuit aujourd'hui dans des conditions différentes. Nous ne devons prendre de cette expérience que ce qui est encore applicable aujourd'hui et nous devons, conformément à la situation présente, élaborer quelque chose qui soit du nôtre.

Ainsi donc, les lois de la conduite de la guerre varient en fonction des conditions de la guerre, selon le temps, le lieu et le caractère de la guerre. Si l'on parle du facteur temps, on voit qu'avec le temps évoluent et la guerre et les lois de la conduite d'une guerre; chaque étape historique présente ses particularités, il s'ensuit que les lois de la guerre ont leurs particularités à chaque étape, et qu'il ne faut pas transposer ces lois mécaniquement d'une étape à l'autre. Si l'on considère la guerre dans son caractère, la guerre révolutionnaire aussi bien que la guerre contre-révolutionnaire ont leurs particularités; et les lois qui les régissent ont leurs particularités propres et ne peuvent être transposées mécaniquement d'une guerre à l'autre. Si l'on envisage le lieu où se déroule une guerre, chaque pays, chaque nation, et, en particulier, un grand pays, une grande nation a ses particularités, par conséquent les lois de la guerre dans chaque pays ou dans chaque nation ont aussi leurs particularités et ne peuvent être transposées mécaniquement d'un pays dans un autre. En étudiant les lois selon lesquelles ont été conduites, à différentes étapes historiques, des guerres présentant un caractère différent et menées dans des lieux différents par des nations différentes, nous devons porter notre attention sur leurs particularités et leur évolution, et lutter contre toute conception mécaniste dans la question de la guerre.

Ce n'est pas tout. Chez un officier commandant, passer de la capacité de commander d'abord seulement une petite unité à celle d'en commander ensuite une grande est signe de progrès et de développement. Commander dans un seul et même endroit, c'est une chose; commander dans plusieurs endroits différents, c'en est une autre. Chez l'officier commandant, passer de la capacité d'opérer dans un lieu qui lui est familier à celle de diriger des opérations dans bien des endroits différents est également signe de progrès et de développement. En raison de l'évolution de la technique, de la tactique

et de la stratégie, tant chez l'adversaire que chez nous, les conditions propres à une guerre varient d'un stade à l'autre. Si un officier capable d'exercer un commandement à un stade élémentaire de la guerre se montre également de taille à commander à un stade supérieur, c'est le signe chez lui d'un progrès et d'un développement encore plus marqués. Rester seulement capable de commander une certaine unité dans un certain endroit et à un certain stade de développement d'une guerre signifie ne faire aucun progrès, ne marquer aucun développement. Il y a des gens qui, satisfaits de leur capacité dans un domaine et se contentant de leur vue bornée, ne font plus de progrès; ils peuvent jouer un certain rôle dans la révolution, en un lieu et à un moment donnés, mais ils ne peuvent jouer un grand rôle. Nous avons besoin de chefs capables de jouer de grands rôles dans la conduite de la guerre. Toutes les lois de la conduite d'une guerre évoluent suivant le cours de l'histoire et de la guerre elle-même. Rien n'est immuable dans le monde.

SECTION 2. LE BUT DE LA GUERRE EST DE SUPPRIMER LA GUERRE

La guerre, ce monstre qui fait s'entre-tuer les hommes, finira par être éliminée par le développement de la société humaine, et le sera même dans un avenir qui n'est pas lointain. Mais pour supprimer la guerre, il n'y a qu'un seul moyen: opposer la guerre à la guerre, opposer la guerre révolutionnaire à la guerre contre-révolutionnaire, opposer la guerre nationale révolutionnaire à la guerre nationale contre-révolutionnaire, opposer la guerre révolutionnaire de classe à la guerre contre-révolutionnaire de classe. L'histoire n'a connu que deux sortes de guerres: les guerres justes et les guerres injustes. Nous sommes pour les guerres justes et contre les guerres injustes. Toutes les guerres contre-révolutionnaires sont injustes, toutes les guerres révolutionnaires sont justes. C'est nous-mêmes qui, de nos propres mains, mettrons fin à l'époque des guerres dans l'histoire de l'humanité, et sans aucun doute la guerre que nous faisons est une partie de la dernière des guerres. Mais sans aucun doute aussi la guerre à laquelle nous ferons face sera une partie de la plus grande et de la plus cruelle de toutes les guerres. La plus grande et la plus cruelle des injustes guerres contre-révolutionnaires nous menace, et la plus grande partie de l'humanité connaîtra les pires souffrances si nous ne brandissons pas l'étendard de la guerre juste. L'étendard de la guerre

juste de l'humanité, c'est l'étendard du salut de l'humanité; l'étendard de la guerre juste en Chine, c'est l'étendard du salut de la Chine. Une guerre menée par l'immense majorité de l'humanité et l'immense majorité du peuple chinois est incontestablement une guerre juste, c'est l'entreprise la plus noble et la plus glorieuse, l'entreprise qui sauvera l'humanité et la Chine, un pont qui mène à une ère nouvelle dans l'histoire du monde. Lorsque la société humaine en arrivera à la suppression des classes, à la suppression de l'Etat, il n'y aura plus de guerres — ni contre-révolutionnaires, ni révolutionnaires, ni injustes, ni justes. Ce sera l'ère de la paix perpétuelle pour l'humanité. En étudiant les lois de la guerre révolutionnaire, nous partons de l'aspiration à supprimer toutes les guerres; c'est en cela que réside la différence entre nous, les communistes, et les représentants de toutes les classes exploiteuses.

SECTION 3. LA STRATEGIE ETUDIE LES LOIS DE LA SITUATION D'ENSEMBLE DE LA GUERRE

Partout où il y a une guerre, il y a une situation militaire d'ensemble. Peuvent constituer une situation militaire d'ensemble soit le monde entier, soit un pays entier, soit encore une région indépendante de partisans ou un large front opérationnel indépendant. Chaque fois que nous avons à tenir compte de tous les aspects et de toutes les phases d'une situation militaire, nous sommes en présence d'une situation militaire d'ensemble.

L'étude des lois de la conduite des opérations pouvant influer sur l'ensemble d'une situation militaire relève des tâches de la stratégie. L'étude des lois de la conduite des opérations n'influant que sur une situation militaire partielle relève des tâches de la science des campagnes militaires[1] et de la tactique.

Pourquoi est-il nécessaire que le commandant d'une campagne ou d'opérations tactiques connaisse, dans une certaine mesure, les lois de la stratégie? C'est parce que la compréhension de l'ensemble permet de mieux agir dans la partie, parce que la partie est soumise à l'ensemble. La conception selon laquelle une victoire stratégique est déterminée par des succès tactiques est erronée, car elle méconnait le fait que l'issue de la guerre dépend d'abord et avant tout de la façon dont on tient compte de la situation d'ensemble et de toutes les phases de cette guerre. Si dans ce domaine, on commet de graves

erreurs ou des fautes, la guerre sera inéluctablement perdue. Lorsqu'on dit: "Un coup imprudent peut faire perdre toute la partie", il s'agit d'un coup qui, par son caractère, se rapporte au tout, qui est d'une importance décisive pour ce tout, et non d'un coup qui n'a qu'un caractère partiel, sans importance décisive pour l'ensemble. Ce qui est vrai des échecs l'est également de la guerre.

Cependant, le tout ne peut exister indépendamment, isolément de ses parties; il se compose de toutes ses parties. La destruction ou la défaite d'une partie peut parfois être sans conséquence sérieuse pour l'ensemble, parce que cette partie n'avait pas une importance décisive. Et s'il arrive que des défaites ou des insuccès dans les opérations tactiques ou les campagnes n'entraînent aucune détérioration pour l'ensemble de la situation militaire, c'est que ces défaites n'étaient pas d'importance décisive. Toutefois, l'échec de la plupart des campagnes qui constituent la situation militaire dans son ensemble ou l'échec d'une ou deux campagnes décisives change immédiatement toute la situation de la guerre. Ici, "la plupart des campagnes" et "une ou deux campagnes" étaient d'importance décisive. Il est arrivé dans l'histoire des guerres qu'après toute une série de victoires, une seule défaite ait réduit à néant les succès antérieurs; il est également arrivé qu'après toute une série de défaites, une seule victoire ait modifié du tout au tout la situation. Cela signifie que cette "série de victoires" ou cette "série de défaites" n'avaient qu'un caractère partiel et ne jouaient aucun rôle décisif en ce qui concerne l'ensemble, alors que cette "seule défaite" ou cette "seule victoire" était un facteur décisif. Tout cela témoigne de l'importance qu'il y a à tenir compte de l'ensemble de la situation. Pour celui qui assume le commandement de l'ensemble des opérations militaires, le plus important est de concentrer son attention sur l'ensemble de la situation. L'essentiel pour lui est d'envisager selon la situation tous les problèmes concernant la disposition de ses unités et formations militaires, la connexion entre les différentes campagnes, la connexion entre les différentes phases des opérations, la connexion entre l'ensemble de l'activité de son propre camp et l'ensemble de l'activité de l'adversaire — tout cela exige de sa part les plus grands efforts; s'il néglige ces problèmes et se perd dans des considérations secondaires, il lui sera difficile d'éviter des revers.

Cette relation entre le tout et la partie ne vaut pas seulement pour le rapport entre la stratégie et la science des campagnes, mais également pour le rapport entre celle-ci et la tactique. La relation entre

les opérations d'une division et celles de ses régiments et bataillons, ou entre les opérations d'une compagnie et celles de ses sections et escouades en fournit des exemples pratiques. Tout officier commandant, à quelque échelon que ce soit, doit porter principalement son attention sur le problème ou sur l'action qui joue le rôle le plus important, le plus décisif, dans l'ensemble de la situation qu'il assume, et non sur d'autres problèmes ou actions.

Pour déterminer ce qui est important, ce qui est décisif, il ne faut pas partir de la situation générale ou d'une situation abstraite, mais d'une situation concrète. Au cours des opérations militaires, il faut choisir la direction et le point d'un assaut en partant de la situation de l'ennemi, de la nature du terrain et de l'état de nos propres forces à ce moment-là. Dans les régions où le ravitaillement est abondant, il faut veiller à ce que les hommes ne mangent pas trop; mais dans les régions où le ravitaillement est insuffisant, il faut veiller à ce qu'ils ne souffrent pas de la faim. Dans les régions blanches, la moindre fuite de renseignements peut entraîner la défaite dans les engagements ultérieurs, alors que dans les régions rouges, ce n'est pas, le plus souvent, le problème le plus grave. Dans certaines campagnes, la participation personnelle des commandants supérieurs est nécessaire, dans d'autres, non. Pour une école militaire, les problèmes les plus importants sont le choix du directeur et des professeurs et l'établissement des principes d'enseignement. Pour un meeting de masse, il importe surtout de faire venir une assistance nombreuse et de formuler des mots d'ordre justes. On peut citer bien d'autres exemples encore. Bref, le principe général, c'est qu'il faut concentrer son attention sur les facteurs importants dont dépend l'ensemble.

On ne peut étudier les lois de la conduite d'une guerre dans son ensemble sans y réfléchir profondément. Car ce qui se rapporte à l'ensemble d'une situation n'apparaît pas à première vue et ne peut être compris que par la réflexion la plus sérieuse; on n'y arrive pas autrement. Mais le tout est formé de parties et celui qui a l'expérience des parties, l'expérience des campagnes et de la tactique, est capable de comprendre des questions d'un ordre plus élevé s'il veut bien y réfléchir sérieusement. On ne peut saisir à première vue aucun des problèmes stratégiques tels que ceux-ci:

Tenir compte du rapport entre l'ennemi et nous;

Tenir compte de la relation entre les diverses campagnes ou entre les diverses phases opérationnelles;

Tenir compte de certains éléments qui sont importants (qui ont une valeur décisive) pour l'ensemble;

Tenir compte des particularités de la situation d'ensemble;

Tenir compte de la relation entre le front et l'arrière;

Tenir compte de la distinction aussi bien que du lien entre les pertes ou l'usure et leur réparation, entre le combat et le repos, la concentration et la dispersion des forces, l'attaque et la défense, l'avance et le repli, les positions couvertes et les positions exposées, l'attaque principale et l'attaque de soutien, l'assaut et la fixation, la centralisation et la décentralisation du commandement, la guerre prolongée et la guerre de décision rapide, la guerre de position et la guerre de mouvement, nos propres forces et les forces amies, telle arme et telle autre, les supérieurs et les inférieurs, les cadres et les hommes de troupe, les vétérans et les nouvelles recrues, les cadres supérieurs et les cadres inférieurs, les cadres anciens et les cadres nouveaux, les régions rouges et les régions blanches, les anciennes régions rouges et les nouvelles régions rouges, les régions centrales et les régions périphériques, les temps chauds et les temps froids, la victoire et la défaite, les grandes unités et les petites unités, l'armée régulière et les forces de partisans, l'anéantissement de l'ennemi et la conquête des masses, l'élargissement des rangs de l'Armée rouge et sa consolidation, le travail militaire et le travail politique, les tâches anciennes et les tâches présentes, les tâches présentes et les tâches de l'avenir, les tâches dans telles conditions et les tâches dans telles autres, le front fixe et le front mobile, la guerre civile et la guerre nationale, telle étape historique et telle autre, etc.

Néanmoins, si l'on réfléchit avec soin, on peut comprendre, saisir, maîtriser tout cela, c'est-à-dire savoir résoudre tous les problèmes importants de la guerre ou des opérations militaires sur le plan supérieur des principes. Notre tâche, dans l'étude des problèmes stratégiques, est d'atteindre cet objectif.

SECTION 4. L'IMPORTANT EST DE SAVOIR APPRENDRE

Pourquoi l'Armée rouge a-t-elle été créée? Afin d'être utilisée pour vaincre l'ennemi. Pourquoi faut-il étudier les lois de la guerre? Pour les utiliser au cours de la guerre.

Il n'est pas facile d'apprendre et il est encore plus difficile d'utiliser dans la pratique ce qu'on a appris. Quand ils traitent de science militaire dans un amphithéâtre ou dans des livres, beaucoup de gens donnent l'impression d'être compétents, mais une guerre vient-elle à éclater, voilà que les uns remportent des victoires et que les autres essuient des défaites. L'histoire des guerres et notre propre expérience de la guerre confirment cela.

Où se trouve alors la clé du problème?

Dans la pratique, nous ne pouvons exiger que les capitaines soient toujours victorieux; de tels capitaines, l'histoire n'en connaît que fort peu. Nous avons besoin de chefs militaires intrépides, clairvoyants, qui se soient montrés en général victorieux au cours d'une guerre, de chefs doués de sagacité et de courage. Afin de devenir un tel chef militaire, il faut s'assimiler une méthode. Cette méthode est indispensable dans l'étude comme dans l'activité pratique.

Qu'est-ce que cette méthode? Elle consiste à connaître à fond et sous tous leurs aspects aussi bien la situation de l'adversaire que la nôtre, à découvrir les lois régissant les actions des deux parties et à les appliquer à nos propres actions.

Dans les manuels militaires de nombreux pays, on trouve des recommandations sur la nécessité d'"appliquer les principes avec souplesse suivant la situation", ainsi que des indications sur les mesures à prendre en cas de défaite. Les premières mettent en garde l'officier commandant contre les fautes de caractère subjectif qui peuvent naitre d'une obéissance aveugle aux principes. Les secondes disent comment un officier commandant doit agir lorsqu'il a commis une faute subjective ou lorsque des changements imprévus et inéluctables sont intervenus dans la situation objective.

Pourquoi des erreurs subjectives se produisent-elles? Parce que la façon dont les forces ont été disposées et dirigées dans une guerre ou un combat n'a pas correspondu aux conditions du moment et du lieu; parce qu'il n'y a pas eu harmonie, accord, entre la direction subjective et les conditions telles qu'elles existaient dans la réalité objective ou, en d'autres termes, parce que la contradiction entre le subjectif et l'objectif n'a pas été résolue. Dans quelque activité que ce soit, il est difficile d'éviter de telles situations, mais il y a des gens qui font preuve de plus de compétence que d'autres. Quelle que soit la tâche, il faut que ceux qui l'accomplissent soient relativement plus compétents que d'autres; dans le domaine militaire, il faut avoir remporté relativement plus de victoires ou subi

moins de défaites. L'essentiel, ici, c'est de faire correspondre comme il convient le subjectif et l'objectif.

Nous prendrons un exemple dans le domaine de la tactique. Supposons que nous ayons choisi un point d'attaque sur l'un des flancs de l'adversaire, que le point faible de l'adversaire se soit justement trouvé là et qu'en conséquence, notre assaut ait réussi. Voilà précisément un cas où le subjectif correspondait à l'objectif, c'est-à-dire où les informations dont disposait le commandant, son jugement et sa décision correspondaient à la situation réelle de l'adversaire et à son dispositif de combat. Si, par contre, on a choisi de porter l'attaque sur l'autre flanc ou au centre, et qu'en conséquence on soit tombé sur un bec et qu'on n'ait pu avancer, c'est qu'il n'y avait pas correspondance entre le subjectif et l'objectif. Si le moment de l'attaque a été heureusement choisi, si les réserves ont été amenées en temps utile, et que toutes les dispositions prises au cours du combat et toutes les actions engagées aient été favorables à nous et non à l'ennemi, c'est qu'au cours de tout le combat la direction subjective correspondait entièrement à la situation objective. De tels exemples de pleine correspondance, au cours d'une guerre ou d'un combat, sont des plus rares, parce que les belligérants y sont des collectivités d'êtres vivants armés dont chacune opère en dissimulant ses secrets à l'autre. Ce n'est pas du tout comme lorsqu'on a affaire à des objets inanimés ou à des actes de la vie quotidienne. Mais si la directive donnée par le commandant correspond dans les grandes lignes à la situation réelle, c'est-à-dire si les éléments qui y sont d'une importance décisive correspondent à la situation réelle, alors les conditions de la victoire sont réalisées.

La juste disposition des troupes découle de la juste décision du commandant; cette juste décision découle de la juste appréciation de la situation, appréciation fondée elle-même sur une reconnaissance minutieuse et indispensable, dont les renseignements ont été passés au crible d'une réflexion systématique. Le commandant utilise tous les moyens d'information possibles et nécessaires; il pèse les informations recueillies, rejetant la balle pour conserver le grain, écartant ce qui est fallacieux pour ne garder que le vrai, procédant d'une chose à une autre, de l'externe à l'interne; puis, tenant compte de ses propres conditions, il fait une étude comparée de la situation des deux parties et de leurs relations mutuelles; alors il forme son jugement, prend sa décision et établit ses plans. Tel est le processus complet de la connaissance d'une situation par lequel un chef militaire

doit passer avant d'élaborer son plan stratégique, son plan de campagne ou de combat. Mais un chef peu consciencieux ne procède pas ainsi. Il échafaude ses plans en se basant sur ce qu'il souhaite; aussi de tels plans s'avèrent-ils illusoires; ils ne correspondent pas à la réalité. Un chef impulsif qui s'en remet à son seul enthousiasme tombe inévitablement dans les pièges tendus par l'adversaire; il se laisse abuser par les renseignements superficiels et fragmentaires qu'il recueille sur ce dernier, il se laisse entraîner par les suggestions irresponsables, à courte vue et non fondées de ses subordonnés; il se casse alors inévitablement le cou, justement parce qu'il ne sait pas ou ne veut pas savoir que tout plan militaire doit être fondé sur d'indispensables renseignements et sur l'étude minutieuse de sa propre situation et de celle de l'adversaire ainsi que de leurs relations mutuelles.

Ce processus de connaissance de la situation n'intervient pas seulement avant l'élaboration du plan militaire, mais également après. Au cours de l'exécution du plan, depuis le moment de sa mise en œuvre jusqu'à la fin des opérations, se déroule un nouveau processus de connaissance de la situation: le processus de l'application du plan à la réalité. Il est alors nécessaire de vérifier de nouveau si le plan élaboré au cours du processus précédent correspond à la situation réelle. S'il ne correspond pas ou ne correspond qu'incomplètement à la réalité, il faut, sur la base des nouvelles données, porter un nouveau jugement sur la situation, prendre une nouvelle décision et remanier le plan initial afin qu'il corresponde à la nouvelle situation. Une modification partielle du plan intervient presque dans chaque opération militaire; il peut même arriver que le plan se trouve complètement modifié. *Un* impulsif, qui ne sait pas ou ne veut pas changer son plan, mais agit à l'aveuglette, se brisera inévitablement la tête contre un mur.

Ce dont nous venons de parler s'applique à une opération stratégique, à une campagne ou à un combat. A condition d'être modeste et toujours prêt à apprendre, un chef expérimenté sera à même de connaître parfaitement ses propres forces (les commandants, les combattants, l'armement, le ravitaillement, etc., ainsi que la résultante de tous ces facteurs), celles de l'ennemi (là encore les commandants, les combattants, l'armement, le ravitaillement, etc., ainsi que la résultante de tous ces facteurs), et toutes les autres conditions en relation avec la guerre: conditions politiques, économiques, géographiques, climatiques, etc.; un tel chef sera plus sûr de lui quand il dirigera une guerre ou des opérations, et il aura accru ses chances de succès. Il aura acquis ces avantages parce qu'à la longue, il aura fini par connaître la situation

dans son propre camp et dans celui de l'adversaire, par dégager les lois de l'action et par résoudre les contradictions entre le subjectif et l'objectif. Ce processus de connaissance est extrêmement important; sans cette expérience acquise à la longue, il est difficile de comprendre les lois qui gouvernent une guerre dans son ensemble et de les posséder. On ne peut devenir réellement un bon commandant supérieur tant qu'on reste un novice ou qu'on ne connaît la guerre que sur le papier; aussi est-il nécessaire d'apprendre dans le cours même de la guerre.

Toutes les lois de la guerre ou théories militaires revêtant un caractère de principe sont le bilan de l'expérience des guerres fait par nos prédécesseurs ou nos contemporains. Il faut étudier soigneusement ces leçons, payées au prix du sang, que nous ont léguées les guerres passées. Ceci, c'est une de nos tâches. Mais ce n'est pas tout, il en est une autre: vérifier ces conclusions à l'aide de notre propre expérience, assimiler ce qu'elles offrent d'utile, rejeter ce qu'on y trouve d'inutile et ajouter ce qui n'est propre qu'à nous-mêmes. Cette seconde tâche est d'une grosse importance; si nous n'agissons pas de la sorte, nous ne pourrons diriger une guerre.

Etudier dans les livres, c'est une façon d'apprendre; appliquer ce qu'on a appris, c'en est une autre, plus importante encore. Notre méthode principale, c'est d'apprendre à faire la guerre en la faisant. Ceux qui n'ont pas la possibilité d'entrer dans une école peuvent également apprendre à faire la guerre, et cela en combattant. La guerre révolutionnaire est l'affaire du peuple; dans cette guerre, le plus souvent, on ne se bat pas seulement après avoir appris à combattre, on commence par combattre et ensuite on apprend; car combattre, c'est apprendre. Entre le civil et le militaire, il existe une certaine distance, mais il n'y a pas entre eux de Grande Muraille, et cette distance peut être rapidement franchie. Faire la révolution, faire la guerre, voilà le moyen qui permet de la franchir. Lorsque nous disons qu'il n'est pas facile d'apprendre et d'appliquer ce qu'on a appris, nous entendons par là qu'il n'est pas facile d'étudier quelque chose à fond et de l'appliquer avec une science consommée. Lorsque nous disons que le civil peut rapidement se transformer en militaire, nous voulons dire qu'il n'est pas du tout difficile de s'initier à l'art militaire. Pour concilier ces deux affirmations, il convient de se rappeler le vieux proverbe chinois: "Il n'est rien de difficile au monde à qui veut s'appliquer à bien faire". S'initier à l'art militaire n'est pas difficile et se perfectionner est aussi possible pour peu qu'on s'applique et qu'on sache apprendre.

Les lois de la guerre, comme les lois de tous les autres phénomènes, sont le reflet dans notre esprit de la réalité objective. Tout ce qui est en dehors de notre esprit est réalité objective. En conséquence, notre intention d'apprendre et de connaître porte à la fois sur l'ennemi et sur nous; ce sont ces deux aspects qui doivent être considérés comme l'objet de notre étude, et le sujet qui étudie, c'est uniquement notre esprit (notre faculté de penser). Il est des gens capables de bien se connaître eux-mêmes, mais non de connaître l'adversaire; d'autres, de bien connaître l'adversaire, mais non de se connaître eux-mêmes. Ni les uns ni les autres ne sont en état de venir à bout de l'étude et de l'application pratique des lois de la guerre. Le précepte contenu dans l'ouvrage du grand théoricien militaire de la Chine antique, Souentse: "Connais ton adversaire et connais-toi toi-même, et tu pourras sans risque livrer cent batailles"[2] se rapporte aux deux étapes: celle de l'étude et celle de l'application pratique des connaissances; il concerne tant la connaissance des lois du développement de la réalité objective que la détermination, sur la base de ces lois, de notre propre action en vue de vaincre notre adversaire. Nous ne devons pas sous-estimer la valeur de ce précepte.

La guerre est la forme suprême de la lutte entre nations, entre Etats, entre classes ou entre blocs politiques; les nations, les Etats, les classes ou les blocs politiques engagés dans une guerre utilisent toutes les lois de la guerre afin de remporter la victoire. Il est certain que l'issue de la guerre est principalement déterminée par les conditions militaires, politiques, économiques et naturelles dans lesquelles se trouvent les deux parties en conflit. Néanmoins, ce n'est pas tout; l'issue de la guerre est également déterminée par la capacité subjective des deux parties dans la conduite de la guerre. Un chef militaire ne peut s'attendre à remporter la victoire au-delà des limites imposées par les conditions matérielles, mais il peut et il doit lutter pour la victoire dans les limites mêmes de ces conditions. La scène où se déroulent ses activités est bâtie sur les conditions matérielles objectives, mais il peut, sur cette scène, conduire des actions magnifiques, d'une grandeur épique. C'est pourquoi, sur une base matérielle objective donnée, c'est-à-dire dans des conditions militaires, politiques, économiques et naturelles données, les chefs de notre Armée rouge doivent montrer de quoi ils sont capables et mettre en œuvre toutes les forces dont ils disposent pour écraser les ennemis de la nation et nos ennemis de classe, et transformer ce monde de corruption. C'est ici que peut et doit s'exercer notre capacité subjective de diriger la guerre. Nous

ne permettrons à aucun officier commandant de l'Armée rouge de devenir une tête brûlée frappant à tort et à travers; nous devons encourager chaque officier commandant de l'Armée rouge à devenir un héros, brave et clairvoyant, ayant non seulement le courage de surmonter tous les obstacles, mais encore la capacité de dominer tout le cours de la guerre, dans toutes ses vicissitudes et tous ses développements. Le chef militaire, nageant dans l'immense océan de la guerre, doit non seulement se garder de se noyer, mais encore savoir atteindre sûrement le rivage opposé à brasses mesurées. Les lois régissant la conduite d'une guerre constituent l'art de savoir nager dans l'océan de la guerre.

Voilà en quoi consiste notre méthode.

CHAPITRE II

LE PARTI COMMUNISTE CHINOIS ET LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE EN CHINE

Commencée en 1924, la guerre révolutionnaire en Chine est déjà passée par deux étapes: 1924-1927 et 1927-1936; maintenant s'ouvre une nouvelle étape, celle de la guerre révolutionnaire nationale contre le Japon. Au cours de ces trois étapes, la guerre révolutionnaire s'est déroulée et se déroule sous la direction du prolétariat chinois et de son parti, le Parti communiste chinois. Nos ennemis principaux, dans la guerre révolutionnaire en Chine, ce sont l'impérialisme et les forces féodales. La bourgeoisie chinoise peut, à des moments historiques déterminés, participer à la guerre révolutionnaire; toutefois, en raison de son égoïsme et de son manque d'indépendance politique et économique, elle ne veut ni ne peut conduire la guerre révolutionnaire en Chine jusqu'à la victoire complète. En Chine, les masses de la paysannerie et de la petite bourgeoisie urbaine veulent participer activement à la guerre révolutionnaire et l'amener à la victoire complète. Elles constituent les forces principales de la guerre révolutionnaire; toutefois, du fait qu'elles sont de petits producteurs, elles ont une vue politique bornée (et parmi les sans-travail, certains nourrissent des idées anarchistes), elles ne peuvent donc diriger correctement la guerre. Par conséquent, à une époque où le prolétariat a déjà fait son entrée dans l'arène politique, la responsabilité de la direction de la guerre

révolutionnaire en Chine ne peut pas ne pas reposer sur les épaules du Parti communiste chinois. Dans une telle époque, toute guerre révolutionnaire qui n'est pas dirigée par le prolétariat et le Parti communiste, ou qui échappe à leur direction, est vouée à la défaite. Voici pourquoi: De toutes les couches sociales de la Chine semi-coloniale, de tous ses groupes politiques, seuls le prolétariat et le Parti communiste ignorent l'étroitesse d'esprit et l'égoïsme, ce sont eux qui ont les vues politiques les plus larges et le degré d'organisation le plus élevé, et sont en outre capables d'accepter avec le maximum de sincérité les enseignements de l'expérience acquise par le prolétariat d'avant-garde du monde entier et ses partis politiques et de s'en servir pour leur cause. Pour toutes ces raisons, seuls le prolétariat et le Parti communiste sont capables de guider la paysannerie, la petite bourgeoisie urbaine et la bourgeoisie, de surmonter l'étroitesse d'esprit de la paysannerie et de la petite bourgeoisie, le penchant à la destruction chez les gens privés de travail, de même que les oscillations et l'inconséquence de la bourgeoisie (à condition, bien entendu, que le Parti communiste ne commette pas d'erreurs dans sa politique) et de conduire sur la voie de la victoire la révolution et la guerre.

La guerre révolutionnaire de 1924-1927 s'est déroulée, on peut le dire, dans des conditions où le prolétariat international et le prolétariat chinois exerçaient avec leurs partis une influence politique sur la bourgeoisie nationale chinoise et son parti et établissaient avec ces derniers une coopération politique. Mais à un moment critique de la révolution et de la guerre, au premier chef en raison de la trahison de la grande bourgeoisie, et aussi du fait que les opportunistes, dans les rangs révolutionnaires, ont d'eux-mêmes renoncé à la direction de la révolution, cette guerre révolutionnaire s'est soldée par une défaite.

La Guerre révolutionnaire agraire, qui a commencé en 1927 et qui se poursuit encore actuellement, se déroule dans de nouvelles conditions. L'ennemi, dans cette guerre, n'est pas seulement l'impérialisme, mais aussi le bloc formé par la grande bourgeoisie et les grands propriétaires fonciers. La bourgeoisie nationale s'est mise à la remorque de la grande bourgeoisie. C'est le Parti communiste seul qui dirige cette guerre, où il a déjà assuré son hégémonie absolue. Cette hégémonie sans partage du Parti communiste constitue la condition essentielle de la poursuite ferme et conséquente de la guerre révolutionnaire. Si le Parti communiste n'exerçait pas cette hégémonie, il serait inconcevable que la guerre révolutionnaire puisse avoir ce caractère opiniâtre.

Le Parti communiste chinois s'est mis avec fermeté et courage à la tête de la guerre révolutionnaire en Chine. Pendant quinze longues années[3], il a montré au peuple tout entier qu'il était son ami et, combattant toujours au premier rang dans la guerre révolutionnaire, défendait ses intérêts et luttait pour sa liberté et son émancipation.

Dans la lutte difficile, payée du sang et de la vie de centaines de milliers de ses membres et de dizaines de milliers de ses cadres, tous animés du même courage, le Parti communiste chinois a joué un grand rôle en tant qu'éducateur des centaines de millions d'hommes qui composent la nation. Les grands succès historiques qu'il a remportés au cours de la lutte révolutionnaire ont abouti au résultat suivant: aujourd'hui, au moment critique où l'ennemi de notre nation a envahi notre pays, la Chine voit son salut assuré contre le danger d'asservissement; la garantie de ce salut, c'est l'existence d'un guide politique jouissant de la confiance de l'immense majorité du peuple qui l'a choisi pour l'avoir éprouvé pendant une longue période. Aujourd'hui, le peuple prête l'oreille au Parti communiste plus qu'à tout autre parti politique. Sans cette lutte difficile menée par le Parti communiste chinois au cours des quinze dernières années, il serait impossible de sauver la nation du nouveau danger d'asservissement qui la menace.

Au cours de la guerre révolutionnaire, le Parti communiste chinois, outre les deux erreurs de l'opportunisme de droite de Tchen Tou-sieou[4] et de l'opportunisme "de gauche" de Li Li-san[5], en a encore commis deux autres. La première de celles-ci, l'opportunisme "de gauche" des années 1931-1934[6], a fait subir des pertes extrêmement lourdes à la Guerre révolutionnaire agraire: non seulement nous ne réussîmes pas à vaincre l'ennemi lors de sa cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement", mais encore nous souffrîmes de la perte de nos bases d'appui et de l'affaiblissement de l'Armée rouge. Cet opportunisme "de gauche" fut corrigé à la réunion de Tsouenyi, réunion élargie du Bureau politique du Comité central tenue en janvier 1935. La seconde fut l'opportunisme de droite de Tchang Kouo-tao[7] en 1935-1936. Elle prit une telle ampleur qu'elle sapa la discipline du Parti et de l'Armée rouge, ce qui entraîna de lourdes pertes pour une partie des forces principales de l'Armée rouge. Néanmoins, grâce à la juste direction du Comité central, à la conscience politique des membres du Parti, des commandants et des combattants de l'Armée rouge, cette faute fut en fin de compte également corrigée. Toutes ces erreurs ont, bien entendu, nui à notre Parti, à notre révolution et à la guerre; néanmoins, nous avons pu finalement les éliminer:

ce faisant, notre Parti et notre Armée rouge se sont trempés encore mieux et sont devenus plus forts.

Le Parti communiste chinois a dirigé et dirige toujours la grandiose guerre révolutionnaire, guerre glorieuse et victorieuse, qui non seulement représente l'étendard de la libération de la Chine, mais revêt de surcroît une importance révolutionnaire internationale. Les regards des peuples révolutionnaires du monde entier sont fixés sur nous. Dans la nouvelle étape de la guerre révolutionnaire nationale contre le Japon, nous conduirons la révolution chinoise à son achèvement et nous exercerons une influence profonde sur le mouvement révolutionnaire en Orient et dans le monde entier. Notre guerre révolutionnaire a montré que nous avons besoin non seulement d'une juste ligne politique marxiste, mais également d'une juste ligne militaire marxiste. En quinze années, la révolution et la guerre ont déjà forgé chez nous cette ligne politique et militaire. Nous croyons que désormais, avec la nouvelle phase de la guerre qui commence, cette ligne connaîtra un nouveau développement, complétera son contenu, s'enrichira dans les circonstances nouvelles et nous conduira à notre objectif : la victoire sur l'ennemi de notre nation. L'histoire nous enseigne qu'une ligne politique et militaire juste ne naît ni ne se développe d'elle-même, paisiblement; elle naît et se développe dans le combat contre l'opportunisme "de gauche" d'une part, et contre l'opportunisme de droite d'autre part. Si l'on ne lutte pas contre ces déviations nuisibles qui sapent la révolution et la guerre révolutionnaire, si l'on n'en vient pas complètement à bout, il est impossible d'élaborer une ligne correcte, il est impossible de vaincre dans la guerre révolutionnaire. C'est justement pour cette raison que j'évoquerai souvent dans cette brochure ces conceptions erronées.

CHAPITRE III

LES PARTICULARITES DE LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE EN CHINE

SECTION 1. IMPORTANCE DE LA QUESTION

Les gens qui ne reconnaissent pas, ne savent pas ou ne tiennent pas à savoir que la guerre révolutionnaire en Chine a ses particularités

considèrent que les opérations de l'Armée rouge contre les troupes du Kuomintang sont de même nature que celles d'une guerre ordinaire ou de la guerre civile en Union soviétique. L'expérience de cette guerre civile, qui fut dirigée par Lénine et Staline, est d'une portée mondiale. Cette expérience et la synthèse théorique qu'en ont faite Lénine et Staline servent de boussole à tous les partis communistes, y compris le Parti communiste chinois. Néanmoins, cela ne signifie pas que nous devions, dans nos conditions propres, appliquer cette expérience mécaniquement. La guerre révolutionnaire chinoise, à bien des égards, a ses traits particuliers qui la distinguent de la guerre civile en Union soviétique. Ne pas tenir compte de ces particularités ou bien en nier l'existence, ce serait, bien entendu, une erreur. Ce point a été parfaitement démontré au cours des dix années de notre guerre.

Notre adversaire a également commis des fautes semblables. Il n'a pas voulu reconnaître que, dans la guerre contre l'Armée rouge, il était nécessaire d'avoir recours à une autre stratégie, à une autre tactique que celles employées pour combattre toute autre armée. Se fondant sur sa supériorité dans les divers domaines, il nous a sous-estimés et il s'est accroché avec obstination à ses vieilles méthodes de conduite de la guerre. Telle était la situation avant et pendant la quatrième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" en 1933. Le résultat fut que notre ennemi subit toute une série de défaites. Le premier, dans l'armée du Kuomintang, qui avança un nouveau point de vue sur ce sujet, fut le général réactionnaire Licou Wei-yuan; il fut suivi par Tai Yué. Finalement, Tchiang Kaï-chek adopta leur point de vue. C'est ainsi que naquit le Corps d'Instruction des Officiers créé à Louchan[8] par Tchiang Kaï-chek et que furent élaborés les nouveaux principes militaires[9] réactionnaires appliqués au cours de la cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement".

Au moment où l'adversaire modifiait ainsi ses principes militaires pour les adapter aux conditions des opérations menées contre l'Armée rouge, il ne s'en est pas moins trouvé dans nos rangs des gens qui voulaient retourner au "bon vieux système". Ils insistaient pour qu'on revînt à des méthodes adaptées à des conditions générales, se refusaient à comprendre les particularités de la situation, quelles qu'elles fussent, repoussaient l'expérience acquise au cours des batailles sanglantes de l'Armée rouge, sous-estimaient les forces de l'impérialisme et du Kuomintang, sous-estimaient les forces de l'armée du Kuomintang et ignoraient délibérément les nouveaux principes réactionnaires de l'adversaire. Il en résulta que toutes les bases révolutionnaires furent

perdues, à l'exception de la région frontière du Chensi-Kansou, que les effectifs de l'Armée rouge tombèrent de 300.000 à quelques dizaines de mille, que le nombre des membres du Parti communiste tomba de 300.000 à quelques dizaines de mille; quant aux organisations du Parti dans les régions contrôlées par le Kuomintang, elles furent presque complètement anéanties. Bref, nous subîmes un terrible châtiment historique. Ces gens se disaient des marxistes-léninistes, mais en réalité, ils n'avaient rien appris du marxisme-léninisme. Lénine a dit que "la substance même, l'âme vivante du marxisme" réside dans "l'analyse concrète d'une situation concrète"[10]. Et c'est justement cela qu'avaient oublié nos camarades.

D'où il s'ensuit que si l'on ne comprend pas les particularités de la guerre révolutionnaire en Chine, il est impossible de diriger cette guerre, de la conduire à la victoire.

SECTION 2. QUELLES SONT LES PARTICULARITES DE LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE EN CHINE?

Quelles sont donc les particularités de la guerre révolutionnaire en Chine?

Je crois qu'il y en a quatre principales.

La première, c'est que la Chine constitue un immense pays semi-colonial qui se développe inégalement sur les plans politique et économique, et qui a connu la révolution de 1924-1927.

Cette particularité indique qu'en Chine la guerre révolutionnaire peut se développer et triompher. Nous avons déjà signalé cette possibilité (à la Première Conférence de l'Organisation du Parti de la Région frontière du Hounan-Kiangsi)[11] quand, au cours de l'hiver 1927 et du printemps 1928, peu de temps après le début de la guerre de partisans en Chine, certains camarades des monts Tsingkang, dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi, ont posé la question suivante: "Réussirons-nous à maintenir encore longtemps notre drapeau rouge?" Car c'était là une question fondamentale. Si nous n'avions pas répondu à la question de savoir si les bases révolutionnaires chinoises et l'Armée rouge chinoise pouvaient exister et se développer, nous n'aurions pas pu avancer d'un seul pas. Le VI[e] Congrès du Parti communiste chinois, en 1928, y répondit une nouvelle fois. Dès lors, le mouvement révolutionnaire chinois avait reçu une base théorique juste.

Examinons plus en détail cette question.

La Chine se développe inégalement sur les plans politique et économique — On y voit coexister une économie capitaliste faiblement développée et une économie semi-féodale prépondérante; un petit nombre de centres industriels et commerciaux modernes et une vaste campagne figée dans son développement; des millions d'ouvriers de l'industrie et des centaines de millions de paysans et d'artisans, vivant sous le joug d'un ordre archaïque; les grands seigneurs de guerre tenant en main le gouvernement central, et les petits seigneurs de guerre les différentes provinces; deux catégories de troupes réactionnaires: l'"Armée centrale"[12] soumise à Tchiang Kaï-chek et les "troupes disparates" soumises aux seigneurs de guerre des diverses provinces; un petit nombre de voies ferrées, de voies fluviales et de routes carrossables, et une multitude de pistes à brouettes et de sentiers où l'on ne peut circuler qu'à pied, voire de sentiers où il est même difficile de circuler à pied.

La Chine est un pays semi-colonial — la division entre les puissances impérialistes entraîne la division entre les diverses cliques dirigeantes en Chine. Un pays semi-colonial dominé par plusieurs Etats est différent d'une colonie dominée par un seul.

La Chine est un vaste pays — "Quand la nuit tombe à l'Est, il fait encore jour à l'Ouest; quand l'ombre gagne le Midi, le Nord reste clair." On n'a donc pas lieu de craindre qu'il n'y ait pas assez d'espace pour manœuvrer.

La Chine a connu une grande révolution — ce qui a préparé le terrain pour la création de l'Armée rouge, préparé l'élément dirigeant de l'Armée rouge: le Parti communiste, et préparé les masses populaires en leur donnant l'expérience de la participation à la révolution.

Voilà pourquoi nous disons que la Chine est un vaste pays semi-colonial qui se développe inégalement sur les plans politique et économique et qui a connu la révolution. C'est en cela que réside la première particularité de la guerre révolutionnaire en Chine. Cette particularité détermine pour l'essentiel notre stratégie et notre tactique non seulement sur le plan politique, mais également dans le domaine militaire.

La deuxième particularité de la guerre révolutionnaire en Chine, c'est que notre ennemi est fort.

Dans quelle situation se trouve le Kuomintang, l'adversaire de l'Armée rouge? Le Kuomintang est un parti qui s'est emparé du pouvoir politique et qui, dans une certaine mesure, a consolidé son pouvoir. Il bénéficie de l'aide de tous les principaux pays impérialistes. Il a procédé

à une refonte de son armée, de telle sorte que celle-ci se distingue de toutes les armées ayant jamais existé en Chine et ressemble, dans ses traits essentiels, aux armées des Etats modernes. Par son armement et son équipement, cette armée dépasse de beaucoup l'Armée rouge; par ses effectifs, elle dépasse toute autre armée connue dans l'histoire de la Chine, de même que les armées permanentes de n'importe quel Etat du monde; elle est absolument sans commune mesure avec l'Armée rouge. Le Kuomintang s'est emparé de tous les leviers de commande et de toutes les positions-clés dans les domaines politique et économique, dans le domaine des voies de communication comme dans le domaine culturel de la Chine, et son pouvoir s'étend à l'ensemble de la nation.

Voilà l'ennemi puissant qu'a devant elle l'Armée rouge chinoise. C'est en cela que réside la deuxième particularité de la guerre révolutionnaire en Chine. Il en découle que les opérations de l'Armée rouge se distinguent nécessairement, à bien des égards, des guerres en général, de la guerre civile en U.R.S.S. et de l'Expédition du Nord.

La troisième particularité de la guerre révolutionnaire en Chine, c'est que l'Armée rouge est faible.

L'Armée rouge chinoise est née des détachements de partisans formés après l'échec de la Première grande révolution. Ceci s'est produit non seulement dans une période de réaction en Chine, mais également dans une période de stabilisation politique et économique relative des Etats capitalistes réactionnaires du monde.

Notre pouvoir politique se trouve dispersé, isolé, dans des régions montagneuses ou reculées et ne reçoit aucune aide extérieure. Au point de vue des conditions économiques et culturelles, les bases révolutionnaires retardent sur les régions du Kuomintang. Elles ne comptent que des villages et des petites villes. A l'origine, elles étaient, territorialement, extrêmement réduites, et elles ne se sont guère agrandies par la suite. De plus, elles ne sont pas stables; l'Armée rouge ne dispose pas de bases véritablement solides.

L'Armée rouge a de faibles effectifs; ses hommes sont mal armés et son ravitaillement en vivres, couvertures, vêtements, etc. se fait dans des conditions extrêmement difficiles.

Cette particularité présente un contraste frappant avec la précédente. La stratégie et la tactique de l'Armée rouge se sont établies sur la base de ce contraste.

La quatrième particularité de la guerre révolutionnaire en Chine, c'est que le Parti communiste en assume la direction et c'est la révolution agraire.

Cette particularité découle nécessairement de la première. Elle conditionne la situation sous deux aspects. D'une part, bien que la Chine, tout comme le monde capitaliste, traverse une période de réaction, la guerre révolutionnaire en Chine peut aboutir à la victoire, car elle est menée sous la direction du Parti communiste chinois et elle jouit de l'appui de la paysannerie. Grâce à cet appui, nos bases, bien que de faible étendue, constituent une grande force politique et s'opposent fermement au pouvoir du Kuomintang, qui s'étend sur de vastes régions, et elles créent, sur le plan militaire, de grosses difficultés à l'avance des troupes du Kuomintang. L'Armée rouge, malgré ses faibles effectifs, se distingue par une grande capacité combative, car ses hommes, dirigés par le Parti communiste, sont venus à nous au cours de la révolution agraire et luttent pour leurs propres intérêts; en outre, commandants et combattants y sont politiquement unis.

D'autre part, le Kuomintang se trouve dans une situation qui forme un contraste frappant avec la nôtre. Il est contre la révolution agraire et, pour cette raison, ne bénéficie pas de l'appui de la paysannerie. Bien que son armée ait des effectifs élevés, il ne peut obtenir de la masse des soldats et des nombreux officiers subalternes issus du milieu des petits producteurs qu'ils donnent volontiers leur vie pour lui. Les officiers et les soldats sont désunis du point de vue politique, ce qui affaiblit la capacité combative de l'armée du Kuomintang.

SECTION 3. DE CES PARTICULARITES DECOULENT NOTRE STRATEGIE ET NOTRE TACTIQUE

Un grand pays semi-colonial qui a connu une grande révolution et qui se développe inégalement sur les plans politique et économique, un ennemi puissant, une Armée rouge faible, la révolution agraire, telles sont les quatre principales particularités de la guerre révolutionnaire en Chine. Ces particularités déterminent la ligne directrice et les nombreux principes stratégiques et tactiques qui président à la poursuite de la guerre révolutionnaire en Chine. La première et la quatrième de ces particularités donnent à l'Armée rouge chinoise la possibilité de se développer et de vaincre ses ennemis. La deuxième et la troisième expliquent l'impossibilité où se trouve l'Armée rouge chinoise de se développer rapidement comme de vaincre rapidement ses ennemis; en d'autres termes, elles déterminent le caractère

prolongé de cette guerre, et la possibilité que celle-ci aboutisse à la défaite, si elle n'est pas menée correctement.

Tels sont les deux aspects de la guerre révolutionnaire en Chine. Ces deux aspects coexistent, c'est-à-dire qu'à côté de conditions favorables, il existe aussi des difficultés. Telle est la loi fondamentale de la guerre révolutionnaire en Chine, dont découlent nombre d'autres lois. L'histoire des dix années de guerre a démontré la validité de cette loi. Celui qui ne veut pas tenir compte de cette loi fondamentale ne sera pas capable de diriger la guerre révolutionnaire en Chine ni de mener l'Armée rouge à la victoire.

Il est clair que nous devons apporter une solution juste aux questions de principe suivantes:

Déterminer correctement notre orientation stratégique, lutter contre l'aventurisme dans l'offensive, contre le conservatisme dans la défensive, contre l'esprit des paniquards pendant les déplacements;

Lutter contre l'esprit de partisan dans l'Armée rouge, tout en reconnaissant à celle-ci son caractère d'armée de partisans;

Nous opposer à des campagnes de longue durée et à une stratégie de décision rapide et nous prononcer pour une stratégie de guerre prolongée et des campagnes de décision rapide;

Lutter contre les lignes d'opérations fixes et la guerre de position et nous prononcer pour les lignes d'opérations mobiles et la guerre de mouvement;

Lutter contre les opérations visant seulement à mettre l'ennemi en déroute, et nous prononcer pour celles qui visent à son anéantissement;

Lutter contre la stratégie visant à frapper des deux poings dans deux directions à la fois et nous prononcer pour celle visant à frapper d'un seul poing dans une seule direction à un moment donné[13];

Lutter contre le maintien d'un service de l'arrière encombrant, et nous prononcer pour la création d'un service de l'arrière léger;

Lutter contre la centralisation absolue du commandement et nous prononcer pour une centralisation relative du commandement;

Lutter contre le point de vue purement militaire et la mentalité de "hors-la-loi"[14] et reconnaître que l'Armée rouge joue le rôle de propagandiste et d'organisateur de la révolution chinoise;

Lutter contre le banditisme[15], et nous prononcer pour une stricte discipline politique;

Lutter contre les tendances militaristes et nous prononcer à la fois pour la démocratie, dans certaines limites, au sein de l'armée et pour une discipline militaire fondée sur l'autorité;

Lutter contre une politique incorrecte, sectaire, en ce qui concerne le problème des cadres et nous prononcer pour une politique juste dans ce domaine;

Lutter contre la politique d'auto-isolement et reconnaitre la nécessité de gagner à nous tous les alliés possibles;

Lutter contre ceux qui voudraient que l'Armée rouge en reste à son ancien stade de développement et lutter pour qu'elle passe à un nouveau stade.

En abordant ici les problèmes de la stratégie, nous nous proposons d'exposer en détail toutes ces questions à la lumière de l'expérience acquise au cours des dix années de guerre révolutionnaire sanglante en Chine.

CHAPITRE IV

LES CAMPAGNES "D'ENCERCLEMENT ET D'ANEANTISSEMENT" ET LES CONTRE-CAMPAGNES — FORME ESSENTIELLE DE LA GUERRE CIVILE EN CHINE

Au cours des dix dernières années et dès le premier jour de la guerre de partisans, chaque détachement de partisans rouge qui agissait indépendamment, chaque unité de l'Armée rouge et chaque base révolutionnaire a dû constamment faire face à des campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" lancées par l'ennemi. Celui-ci considère l'Armée rouge comme un monstre et cherche à le capturer aussitôt qu'il apparaît. Il talonne toujours l'Armée rouge et tente constamment de l'encercler. Cette forme d'opérations n'a pas varié pendant les dix dernières années, et à moins qu'une guerre nationale ne vienne remplacer la guerre civile, elle restera inchangée jusqu'au jour où l'adversaire deviendra la partie faible, et l'Armée rouge la partie forte.

Les opérations de l'Armée rouge se traduisent par des contre-campagnes. Pour nous, la victoire, c'est essentiellement la victoire dans chaque contre-campagne, c'est-à-dire une victoire sur le plan stratégique et opérationnel. Les opérations menées contre chacune des campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'adversaire constituent

une campagne, qui se traduit le plus souvent par toute une série — parfois jusqu'à plusieurs dizaines — de grands et de petits engagements. Aussi longtemps qu'une campagne "d'encerclement et d'anéantissement" n'était pas pratiquement brisée, les victoires remportées dans nos différents engagements ne pouvaient être considérées comme une victoire stratégique ou une victoire portant sur l'ensemble de la campagne. L'histoire des dix années de guerre de l'Armée rouge est l'histoire de la lutte menée contre les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi.

L'ennemi, au cours de ses campagnes "d'encerclement et d'anéantissement", et l'Armée rouge, au cours de ses contre-campagnes, recourent aux deux formes de combat: l'offensive et la défensive. Aucune différence, à cet égard, avec les autres guerres, modernes ou anciennes, en Chine ou dans le reste du monde. Toutefois, une particularité de la guerre civile en Chine, c'est l'alternance répétée de ces deux formes d'opérations au cours d'une période prolongée. Dans chaque campagne "d'encerclement et d'anéantissement", l'adversaire oppose son offensive à la défensive de l'Armée rouge, et celle-ci oppose sa défensive à l'offensive de l'adversaire; c'est la première étape d'une contre-campagne. Puis, l'adversaire oppose à l'offensive de l'Armée rouge sa défensive et l'Armée rouge oppose son offensive à la défensive de l'adversaire; c'est la seconde étape de la contre-campagne. Chaque campagne "d'encerclement et d'anéantissement" comprend ces deux étapes qui alternent au cours d'une période prolongée.

Par alternance répétée sur une longue période, nous entendons la répétition de ce type de guerre et de ces deux formes d'opérations. Elle constitue un fait dont chacun peut se convaincre du premier coup d'œil. Une campagne "d'encerclement et d'anéantissement" à laquelle s'oppose une contre-campagne — tel est le type de guerre qui se répète. Dans la première étape, l'adversaire recourt à l'offensive contre notre défensive et nous opposons notre défensive à son offensive, et dans la seconde étape, l'adversaire recourt à la défensive contre notre offensive et nous opposons l'offensive à sa défensive — telles sont les formes d'opérations qui alternent dans chaque campagne.

Quant au contenu de la guerre et des combats, il ne se répète pas purement et simplement, il est chaque fois différent. C'est là également un fait dont chacun peut se convaincre du premier coup d'œil. On observe ici la loi suivante: à chaque nouvelle campagne et contre-campagne, les opérations gagnent en ampleur, la situation devient plus complexe et les combats se font plus acharnés.

Cela ne veut pas dire, toutefois, qu'il n'y ait pas eu des hauts et des bas. Après la cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi, comme l'Armée rouge était extrêmement affaiblie, que ses bases méridionales étaient complètement perdues, et qu'ayant gagné le Nord-Ouest elle n'occupait plus, comme dans le sud du pays, une position vitale menaçant gravement l'ennemi intérieur, les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" ont eu un peu moins d'ampleur, la situation s'est quelque peu simplifiée et les combats ont revêtu un caractère moins acharné.

Qu'est-ce que la défaite pour l'Armée rouge? Si l'on se place sur le terrain stratégique, on ne peut qualifier de défaite que l'échec total d'une contre-campagne; encore cette défaite n'est-elle que partielle et temporaire. La raison en est que seul l'anéantissement complet de l'Armée rouge constituerait une défaite totale dans la guerre civile; or, cela ne s'est jamais produit. La perte d'un nombre important de bases d'appui et le déplacement de l'Armée rouge dans une autre région ont constitué une défaite partielle, temporaire, mais non une défaite totale et définitive, bien que cette défaite partielle ait entraîné une réduction de 90 pour cent tant des effectifs du Parti et de l'Armée rouge que des bases d'appui. Nous considérons cela comme la continuation de notre défensive, et la poursuite menée par l'adversaire comme la continuation de son offensive. En d'autres termes, dans la lutte qui oppose la campagne "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi et notre contre-campagne, nous n'avons pu passer de la défensive à l'offensive; au contraire, notre défensive ayant été percée par l'adversaire, nous avons dû nous replier, et l'offensive de l'adversaire s'est transformée en poursuite. Néanmoins, lorsque l'Armée rouge est arrivée dans une nouvelle région, par exemple lorsque nous sommes passés du Kiangsi et d'autres régions dans le Chensi, l'alternance de la campagne "d'encerclement et d'anéantissement" et de la contre-campagne a repris. C'est pourquoi nous disons que la retraite stratégique de l'Armée rouge (la Longue Marche)[16] a été la continuation de sa défensive stratégique, et la poursuite stratégique par l'adversaire, la continuation de son offensive stratégique.

La guerre civile en Chine, comme n'importe quelle autre guerre dans les temps anciens ou dans la période moderne, en Chine ou dans les autres pays, ne connaît que deux formes fondamentales de combat: l'offensive et la défensive. La particularité de la guerre civile en Chine réside dans l'alternance prolongée aussi bien des campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" et des contre-campagnes que

des deux formes de combat, l'offensive et la défensive; et dans cette alternance, nous avons le déplacement stratégique grandiose effectué sur une distance de plus de dix mille kilomètres, la Longue Marche.

Il en va de même en ce qui concerne la défaite de l'adversaire. Sa défaite stratégique réside dans le fait que nous avons brisé sa campagne "d'encerclement et d'anéantissement", que notre défensive s'est transformée en offensive, que l'adversaire, à son tour, est passé à la défensive et s'est vu contraint de regrouper ses forces avant de déclencher une nouvelle campagne. L'adversaire n'a pas eu à recourir à un déplacement stratégique de plus de dix mille kilomètres comme cela a été le cas pour nous, car il gouverne tout le pays et il est bien plus fort que nous. Néanmoins, il y a eu des déplacements partiels de ses forces. Il s'est produit des cas où l'adversaire, dans les points d'appui blancs encerclés par l'Armée rouge à l'intérieur de certaines bases révolutionnaires, a dû effectuer une percée et se replier dans les régions blanches pour organiser de nouvelles offensives. Si la guerre civile se prolonge et si les victoires de l'Armée rouge prennent plus d'ampleur, de tels faits se multiplieront. Cependant, l'adversaire ne peut obtenir les mêmes résultats que l'Armée rouge, car il ne bénéficie pas du soutien du peuple et l'unité fait défaut entre ses officiers et ses soldats. S'il suivait l'exemple de l'Armée rouge en se déplaçant sur de grandes distances, il se verrait à coup sûr anéanti.

En 1930, au moment où sa ligne prédominait, le camarade Li Li-san ne comprit pas le caractère prolongé de la guerre civile en Chine et, par suite, ne remarqua pas qu'elle se développait selon la loi de l'alternance prolongée des campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" et des contre-campagnes qui les faisaient échouer. (A cette époque, il y avait déjà eu trois campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" dans la région frontière du Hounan-Kiangsi et deux dans le Foukien.) C'est pourquoi il donna l'ordre à l'Armée rouge, alors toute jeune encore, de marcher sur Wouhan et ordonna un soulèvement armé dans tout le pays, dans l'intention de faire triompher rapidement la révolution. C'était verser dans l'opportunisme "de gauche".

Les opportunistes "de gauche" des années 1931-1934 ne croyaient pas non plus à la loi de l'alternance des campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" et des contre-campagnes. On vit naître, dans la base révolutionnaire de la région frontière du Houpei-Honan-Anhouei, la théorie dite des "forces auxiliaires"; des camarades dirigeants de cette région estimaient que les forces du Kuomintang, après

leur échec dans la troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement", ne constituaient plus que des "forces auxiliaires" et qu'une nouvelle offensive contre l'Armée rouge n'était possible que si les impérialistes y intervenaient eux-mêmes en tant que force principale. La stratégie fondée sur de telles considérations consistait à lancer l'Armée rouge à l'assaut de Wouhan. En principe, cela correspondait aux vues de certains camarades du Kiangsi qui réclamaient l'attaque de Nantchang par l'Armée rouge, s'élevaient contre les efforts visant à faire des bases révolutionnaires une région d'un seul tenant et contre la tactique tendant à attirer l'adversaire loin dans l'intérieur de nos bases d'appui, estimaient que la prise du chef-lieu et des principales villes d'une province assurerait la victoire dans toute la province et considéraient que "la lutte contre la cinquième campagne 'd'encerclement et d'anéantissement' représentait une bataille décisive entre la voie révolutionnaire et la voie coloniale", etc. Cet opportunisme "de gauche" était à l'origine de la ligne erronée appliquée lors de la lutte contre la quatrième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" dans la région frontière du Houpei-Honan-Anhouei, et contre la cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" dans la Base centrale du Kiangsi. Il a rendu l'Armée rouge impuissante face aux furieuses campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" lancées par l'adversaire et a causé d'énormes pertes à la révolution chinoise.

Directement lié à l'opportunisme "de gauche" qui nie l'alternance des campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi et de nos contre-campagnes, il est un autre point de vue tout à fait erroné selon lequel, en aucun cas, l'Armée rouge ne doit recourir à la défensive.

Les révolutions et les guerres révolutionnaires sont offensives — cette affirmation est certes juste en un sens. Quand les révolutions et les guerres révolutionnaires surgissent et se développent, elles vont du petit au grand, de l'absence de pouvoir à la prise du pouvoir, de l'absence d'Armée rouge à la création de l'Armée rouge, de l'absence de bases révolutionnaires à la création de bases révolutionnaires; elles sont donc nécessairement offensives, elles ne doivent pas piétiner sur place, et il faut lutter contre la tendance au conservatisme.

Les révolutions et les guerres révolutionnaires sont offensives, mais elles connaissent également la défensive et la retraite. Telle est la seule affirmation entièrement juste. Se défendre afin d'attaquer, se retirer afin d'avancer, mener une attaque de flanc afin de réaliser une attaque de front, et faire des détours afin de prendre le chemin direct — tout cela est inévitable dans le processus de développement

de nombreux phénomènes et à plus forte raison dans les opérations militaires.

La première des deux affirmations précédentes, qui pourrait être juste dans le domaine politique, devient fausse si on la transpose dans le domaine militaire. Et même dans le domaine politique, elle n'est juste que dans des conditions déterminées (quand la révolution progresse), mais si on l'applique à d'autres conditions (quand la révolution est en période de recul: recul général comme en Russie en 1906[17] et en Chine en 1927, recul partiel comme en Russie lors de la conclusion du Traité de Brest-Litovsk[18] en 1918), elle devient également fausse. Seule la seconde affirmation s'avère entièrement juste. Le point de vue des opportunistes "de gauche" dans les années 1931-1934, qui s'opposait mécaniquement au recours à la défensive dans la guerre, n'était rien d'autre que puérile naïveté.

Mais quand prendra fin cette alternance des campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" et des contre-campagnes? A mon avis, si la guerre civile se prolonge, cette alternance cessera lorsque se produira un changement radical dans le rapport des forces. Elle cessera dès l'instant où l'Armée rouge deviendra plus forte que l'adversaire. Alors, c'est nous qui organiserons des campagnes pour encercler et anéantir l'adversaire, et c'est lui qui s'efforcera d'organiser des contre-campagnes. Toutefois, ni les conditions politiques, ni les conditions militaires ne lui offriront une position semblable à celle de l'Armée rouge dans ses contre-campagnes. Il est permis d'affirmer qu'on en aura alors terminé avec l'alternance des campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" et des contre-campagnes, sinon entièrement, du moins pour l'essentiel.

CHAPITRE V

LA DEFENSIVE STRATEGIQUE

Sous ce titre, je veux m'arrêter aux problèmes suivants: 1) la défense active et la défense passive; 2) la préparation d'une contre-campagne; 3) la retraite stratégique; 4) la contre-offensive stratégique; 5) le début de la contre-offensive; 6) la concentration des forces; 7) la guerre de mouvement; 8) la guerre de décision rapide; 9) la guerre d'anéantissement.

SECTION 1. LA DEFENSE ACTIVE ET LA DEFENSE PASSIVE

Pourquoi commençons-nous par la défensive? Après la défaite du premier front uni national de 1924-1927, la révolution prit en Chine le caractère d'une guerre de classe des plus intenses et des plus acharnées. Notre adversaire détenait le pouvoir dans tout le pays; quant à nous, nous n'avions que des forces armées réduites; c'est pourquoi nous dûmes, dès le début, lutter contre les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'adversaire. Nos possibilités d'offensive étaient étroitement liées à l'écrasement de ces campagnes et notre développement ultérieur dépendait entièrement de notre capacité à les faire échouer. La marche des opérations pour briser une campagne "d'encerclement et d'anéantissement" suit souvent une voie sinueuse, elle ne s'effectue pas d'une manière régulière, selon notre désir. Le premier problème et le plus grave qui se présente à nous est de préserver nos forces et d'attendre le moment propice pour écraser l'adversaire. Aussi la défensive stratégique est-elle le problème le plus complexe et le plus important qui se pose à l'Armée rouge au cours de ses opérations.

Au cours de ces dix années de guerre, deux déviations se sont souvent produites dans les problèmes de défensive stratégique: la première consistait à sous-estimer l'adversaire, la seconde à être terrifié par lui.

C'est pour avoir sous-estimé l'adversaire que nombre de détachements de partisans ont essuyé des défaites et qu'à plusieurs reprises l'Armée rouge n'a pas été capable de briser une campagne "d'encerclement et d'anéantissement".

Lorsque les détachements révolutionnaires de partisans en étaient encore à leur début, leurs chefs se trompaient souvent dans l'appréciation de la situation, tant de l'ennemi que de leur propre camp; ils ne voyaient que les circonstances momentanément favorables — succès dans l'organisation d'un brusque soulèvement armé en un endroit donné ou d'une révolte au sein de l'armée blanche — ; ou encore ils ne tenaient pas compte de graves circonstances auxquelles ils devaient faire face et, pour cette raison, ils sous-estimaient fréquemment les forces de l'adversaire. En outre, ils ne comprenaient pas leurs propres points faibles (manque d'expérience et petits effectifs). Que l'ennemi fût fort et que nous fussions faibles, c'était bien là une réalité objective, mais certains se refusaient à y penser, ne parlaient que

d'offensive et jamais de défensive et de repli; ils se privaient ainsi moralement de cette arme que constitue la défensive et commettaient par conséquent des erreurs dans la direction des opérations. C'est ce qui a amené la défaite de nombreux détachements de partisans.

Des exemples de l'incapacité où l'Armée rouge s'est trouvée, pour les mêmes raisons, de briser les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'adversaire sont fournis par l'échec qu'elle a subi en 1928 dans la région de Haifeng-Loufeng[19], province du Kouangtong, et par le fait qu'elle a perdu, en 1932, sa liberté d'action dans la région frontière du Houpei-Honan-Anhouei, au cours de la lutte qu'elle soutenait contre la quatrième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" en s'inspirant de la théorie selon laquelle les forces du Kuomintang ne constituaient plus que des "forces auxiliaires".

Il y a également un grand nombre d'exemples d'insuccès dus à la terreur inspirée par l'adversaire.

A l'inverse de ceux qui sous-estimaient l'adversaire, certains le surestimaient et sous-estimaient leurs propres forces. Finalement, ils s'orientaient vers le repli, alors qu'ils auraient pu l'éviter, se privant aussi moralement de cette arme que constitue la défensive. Cela a entraîné soit la défaite de détachements de partisans, soit la défaite de l'Armée rouge dans certaines campagnes, soit enfin la perte de bases d'appui.

L'exemple le plus frappant de la perte d'une base d'appui a été la perte de notre Base centrale du Kiangsi au cours de la cinquième contre-campagne. Cette fois, nos erreurs étaient dues à des conceptions droitistes. Les dirigeants étaient terrorisés par l'adversaire comme par un tigre, ils établissaient partout des défenses et lui résistaient pied à pied; ils n'osaient lancer une offensive frappant les arrières de l'ennemi, qui nous aurait été profitable, et n'osaient pas non plus attirer les forces adverses loin dans l'intérieur de nos bases afin de les anéantir. Finalement, toute la base fut perdue, et l'Armée rouge fut obligée d'effectuer la Longue Marche de plus de 12.000 kilomètres. Néanmoins, de telles erreurs étaient le plus souvent précédées d'une sous-estimation gauchiste de l'adversaire. L'aventurisme, sur le plan militaire, qui s'était manifesté en 1932 par l'offensive contre les villes-clés, fut à l'origine de cette ligne de défense passive appliquée par la suite dans la lutte contre la cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi.

La tendance au repli de la "ligne de Tchang Kouo-tao" est un exemple parfaitement typique de la terreur paralysante inspirée par

l'ennemi. La défaite subie à l'ouest du fleuve Jaune par la Colonne Ouest de l'Armée rouge du IV[e] Front[20] a sanctionné la faillite définitive de cette ligne.

On appelle aussi la défense active, défense offensive ou défense par combats décisifs. On peut aussi qualifier la défense passive de défense purement défensive ou de défense pure. En fait, la défense passive n'est qu'une pseudo-défense. Seule la défense active est la véritable défense, elle seule prépare le passage à la contre-offensive et à l'offensive. Autant que je sache, aucun livre militaire valable, aucun chef militaire tant soit peu avisé, dans les temps anciens comme de nos jours, en Chine comme dans les autres pays, n'a jamais parlé en faveur de la défense passive, qu'il s'agisse de stratégie ou de tactique. Seul un imbécile invétéré ou un homme complètement fou peut croire que la défense passive est un talisman qui assure le succès. Et pourtant, il se trouve des gens qui y ont recours. C'est une erreur dans la poursuite de la guerre, c'est la manifestation, dans le domaine militaire, d'un conservatisme que nous devons résolument combattre.

Des spécialistes des problèmes militaires dans les pays impérialistes arrivés relativement tard dans l'arène mondiale et se développant rapidement, c'est-à-dire l'Allemagne et le Japon, ont fait une bruyante propagande en faveur de l'offensive stratégique et contre la défensive stratégique. Cette conception ne convient pas du tout à la guerre révolutionnaire en Chine. Ces spécialistes militaires soulignent que la défensive comporte un grave inconvénient: au lieu de galvaniser la population du pays, elle la démoralise. Ceci s'applique aux pays où les contradictions de classes sont aiguës, où la guerre profite aux seules couches réactionnaires dominantes, voire uniquement aux groupes politiques réactionnaires au pouvoir. Chez nous, la situation est tout autre. Sous les mots d'ordre de défense des bases révolutionnaires, de défense de la Chine, nous pouvons rallier l'immense majorité du peuple et marcher unanimes au combat, parce que nous sommes victimes de l'oppression et de l'agression. L'Armée rouge de l'Union soviétique, elle aussi, a eu recours à la défensive pendant la guerre civile, et elle a vaincu ses ennemis. Lorsque les Etats impérialistes organisaient l'offensive des Gardes blancs, elle a combattu sous le mot d'ordre de défense des Soviets, et même dans la période de préparation de l'Insurrection d'Octobre, la mobilisation des forces militaires s'est faite sous le mot d'ordre de défense de la capitale. Dans toute guerre juste, la défensive a pour effet de paralyser l'activité des éléments politiquement étrangers, et elle est également susceptible de

mobiliser les couches arriérées du peuple pour les faire participer à la guerre.

Lorsque Marx disait que, dès l'instant où un soulèvement armé était déclenché, on ne devait plus arrêter, fût-ce une minute, l'offensive[21], il entendait par là que les masses, ayant pris l'adversaire à l'improviste par leur insurrection, ne doivent laisser aux forces réactionnaires dominantes aucune possibilité de conserver le pouvoir ou de le reprendre, qu'elles doivent, au contraire, profiter de ce moment propice pour les écraser sans leur laisser le temps de se ressaisir, et qu'elles ne doivent pas se contenter des victoires déjà remportées, sous-estimer l'adversaire, relâcher le rythme de l'offensive ou bien hésiter à se porter en avant et laisser passer l'occasion d'anéantir l'adversaire, ce qui conduirait la révolution à la défaite. Tout cela est juste, certes, mais ne signifie pas que les révolutionnaires ne doivent prendre aucune mesure défensive lorsque les deux parties sont déjà entrées en conflit armé et que l'adversaire jouit de la supériorité et exerce une forte pression. Seul un parfait imbécile pourrait raisonner ainsi.

Jusqu'à présent, notre guerre a été, dans son ensemble, une offensive contre le Kuomintang, mais nos opérations ont néanmoins pris la forme de contre-campagnes pour briser les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement".

Dans nos opérations militaires, nous avons fait alterner la défensive et l'offensive. On peut dire tout aussi bien que, pour nous, l'offensive succède à la défensive ou qu'elle la précède, puisque l'essentiel est de faire échouer la campagne "d'encerclement et d'anéantissement". Avant que la campagne "d'encerclement et d'anéantissement" soit brisée, c'est la défensive; dès l'instant où elle est brisée, l'offensive commence. Ce ne sont que deux phases d'une seule et même opération; et les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'adversaire se succèdent de près. De ces deux phases, celle de la défensive est la plus complexe et la plus importante. Elle implique de nombreux problèmes relatifs à la manière de faire échouer la campagne "d'encerclement et d'anéantissement". Le principe fondamental au cours de cette phase, c'est d'adopter la défense active et de rejeter la défense passive.

Dans la guerre civile, lorsque les forces de l'Armée rouge se seront assuré la supériorité sur celles de l'adversaire, nous n'aurons plus, d'une manière générale, à recourir à la défensive stratégique. Alors notre principe sera celui de l'offensive stratégique seule. Ce

changement dépendra de l'ensemble des modifications survenues dans le rapport des forces entre l'ennemi et nous. A ce moment, la défensive n'interviendra plus que partiellement.

SECTION 2. LA PREPARATION D'UNE CONTRE-CAMPAGNE

Si nous ne faisons pas les préparatifs nécessaires et suffisants pour repousser la campagne "d'encerclement et d'anéantissement" préparée méthodiquement par l'adversaire, nous serons à coup sûr réduits à une position passive; lorsqu'on doit accepter le combat à la hâte, la victoire n'est nullement assurée. C'est pourquoi il est absolument indispensable qu'au moment même où l'adversaire prépare sa campagne "d'encerclement et d'anéantissement", nous préparions une contre-campagne. Les objections jadis soulevées dans nos rangs contre ces préparatifs sont à la fois naïves et ridicules.

Ici se pose un problème difficile qui est matière à controverse: Quand devons-nous conclure l'offensive et passer à la phase préparatoire de notre contre-campagne? Au moment même où nous menons victorieusement notre offensive, l'adversaire, qui est sur la défensive, n'en poursuit pas moins en secret les préparatifs de sa prochaine campagne "d'encerclement et d'anéantissement", si bien qu'il nous est difficile de déterminer à quel moment il déclenchera son offensive. Si nous commençons prématurément la préparation de notre contre-campagne, nous risquons de perdre une partie des avantages que nous a valus l'offensive, et cela peut parfois exercer une influence fâcheuse sur l'Armée rouge et sur la population civile. En effet, dans la phase préparatoire de la contre-campagne, les mesures principales à prendre sont les préparatifs militaires en vue du repli et la mobilisation politique qu'ils exigent. Si les préparatifs commencent prématurément, cela peut parfois tourner à l'attente de l'adversaire; si nous avons dû l'attendre longtemps sans qu'il se montre, nous serons alors obligés de déclencher une nouvelle offensive. Et il peut arriver que le début de celle-ci coïncide avec le déclenchement de l'offensive de l'adversaire, ce qui nous met dans une situation difficile. C'est pourquoi le choix du moment où il faut commencer les préparatifs revêt une grande importance. Afin de déterminer avec justesse ce moment, nous devons tenir compte de notre propre situation, de celle de l'adversaire et de leurs rapports. Afin de comprendre quelle est la situation chez l'adversaire, nous devons recueillir des renseignements

sur sa situation politique, militaire, financière et sur l'opinion publique dans les régions qu'il contrôle. En procédant à l'analyse de ces données, il importe de tenir pleinement compte des forces de l'adversaire dans leur totalité, sans exagérer l'importance de ses défaites antérieures; mais d'autre part il est indispensable de prendre en considération les contradictions existant dans le camp de l'adversaire, ses difficultés financières, les répercussions des défaites qu'il a subies, etc. En ce qui nous concerne, nous ne devons pas exagérer l'ampleur de nos victoires antérieures, tout en n'omettant jamais de tenir pleinement compte de leurs répercussions.

En ce qui concerne le choix du moment où doivent commencer les préparatifs, on peut toutefois dire, d'une manière générale, qu'il est moins mauvais de s'y mettre trop tôt que trop tard, car, dans le premier cas, les pertes sont moins grandes que dans le second et nous avons au moins l'avantage de nous prémunir contre tout danger et de nous mettre dans une position pratiquement invincible.

Les principaux problèmes qui se posent au cours de la phase préparatoire sont: les préparatifs de repli de l'Armée rouge, la mobilisation politique, le recrutement des troupes, les mesures préparatoires dans le domaine des finances et du ravitaillement, les mesures à prendre à l'égard des éléments politiquement étrangers, etc.

Préparer le repli de l'Armée rouge, cela signifie que celle-ci ne doit pas s'engager dans une direction qui compromettrait son repli ultérieur, qu'elle ne doit pas se laisser emporter trop loin par l'offensive, qu'elle ne doit pas être surmenée. Telles sont les dispositions à prendre par l'Armée rouge à la veille d'une grande offensive de l'adversaire. Elle doit, dans cette période, porter son attention principalement sur le choix et la préparation des secteurs d'opérations, l'accumulation de ses moyens matériels, l'accroissement et l'instruction de ses effectifs.

Dans la lutte contre les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'adversaire, la mobilisation politique revêt une importance primordiale. Cela signifie qu'il faut dire aux combattants de l'Armée rouge et à la population des bases d'appui, clairement, résolument, sans rien cacher, que l'offensive de l'adversaire est inévitable et imminente, qu'elle portera un coup sérieux au peuple, mais il faut, en même temps, leur parler des points faibles de l'adversaire, des avantages de l'Armée rouge, de notre volonté de vaincre à tout prix, de la direction que doit prendre notre travail, etc. Il faut appeler l'Armée rouge et toute la population à la lutte contre la campagne

"d'encerclement et d'anéantissement" de l'adversaire, pour la défense des bases d'appui. Quand il n'y a pas secret militaire, la mobilisation politique doit se poursuivre ouvertement et englober tous ceux qui sont susceptibles de défendre les intérêts de la révolution. L'important ici, c'est de convaincre nos cadres.

Pour le recrutement des troupes, nous devons avoir en vue deux éléments: d'une part, tenir compte du niveau de conscience politique de la population et de son importance numérique, d'autre part, tenir compte de l'état de l'Armée rouge au moment donné et des pertes qu'elle pourra subir pendant toute la durée de la contre-campagne.

Il va sans dire que les problèmes financiers et les questions de ravitaillement ont une grande importance pour une contre-campagne. On doit tenir compte du fait que l'ennemi peut prolonger la durée de sa campagne. Il faut calculer le minimum indispensable pour satisfaire les besoins matériels, tout d'abord de l'Armée rouge, puis de toute la population de la base révolutionnaire pendant toute la durée de la contre-campagne.

A l'égard des éléments politiquement étrangers, il faut se montrer vigilant, mais éviter de prendre des mesures de précaution exagérées par crainte excessive de leur trahison. Il faut agir d'une manière différente selon qu'il s'agit de propriétaires fonciers, de commerçants ou de paysans riches. L'essentiel, c'est de leur expliquer notre politique, d'obtenir leur neutralité et d'organiser les masses pour qu'elles les surveillent. C'est seulement à l'égard du nombre infime d'éléments les plus dangereux qu'il faut recourir à des méthodes rigoureuses telles que les arrestations.

L'importance du succès d'une contre-campagne dépend directement du degré d'achèvement de sa préparation. Le relâchement dans nos préparatifs, motivé par la sous-estimation de l'adversaire, tout comme la panique suscitée par la crainte de son offensive, sont des tendances nuisibles qu'on doit combattre résolument. Ce qu'il nous faut, c'est un état d'esprit enthousiaste mais calme, et une activité intense mais bien ordonnée.

SECTION 3. LA RETRAITE STRATEGIQUE

La retraite stratégique est une mesure stratégique exécutée selon un plan et prise par une armée qui doit faire face à un adversaire de force supérieure dont elle ne s'estime pas capable de briser l'offensive

dans l'immédiat, afin de préserver ses propres forces et d'attendre le moment propice pour battre l'ennemi. Néanmoins, les tenants de l'aventurisme militaire se prononcent résolument contre le recours à cette mesure et recommandent d'"arrêter l'ennemi de l'autre côté de la frontière".

Il est bien connu pourtant que dans un combat de boxe, le plus avisé recule souvent d'un pas, alors que son stupide adversaire fonce en avant et dès le début prodigue ses forces, si bien que, finalement, c'est souvent celui qui a reculé qui l'emporte.

Dans le roman *Chouei hou tchouan*, le maître de boxe Hong, qui vit dans la maison de Tchai Tsin, lance à Lin Tchong des "Viens-y donc!" de défi; ce dernier commence par reculer, puis, à la première faute de Hong, il l'étend au sol d'un coup de pied[22].

A l'époque de Tchouentsieou, une guerre éclata entre les principautés de Lou et de Tsi[23]. Le duc Tchouang, qui régnait sur la principauté de Lou, voulut livrer bataille sans attendre que l'armée de Tsi fût épuisée, mais Tsao Kouei le retint; le duc appliqua alors le principe: "L'ennemi s'épuise, nous le frappons" et écrasa l'armée de Tsi. Cet exemple est devenu dans l'histoire militaire de la Chine un modèle classique de victoire remportée par une armée faible sur une armée forte. Voici la description qu'en fait l'historien Tsouo-kieou Ming[24]:

> Au printemps, l'armée de Tsi partit en guerre contre nous. Le duc allait livrer bataille quand Tsao Kouei lui demanda audience. Les voisins de Tsao lui dirent: "La guerre est l'affaire des dignitaires, pourquoi t'en mêles-tu?" Tsao Kouei leur répondit: "Les dignitaires sont gens médiocres; ils ne voient pas loin." Aussi se présenta-t-il au duc et lui demanda: "Sur quoi t'appuies-tu pour combattre, ô prince?" Celui-ci lui répondit: "Jamais je n'ai joui seul des vêtements et des aliments, je les ai toujours partagés avec les autres." Tsao lui répliqua: "Tu n'as pas comblé tout le monde de ces petites faveurs, le peuple ne te suivra pas, ô prince!" Et celui-ci lui dit: "J'ai toujours apporté en offrande aux dieux autant d'animaux, de jade et de soie que je l'avais promis; j'ai toujours agi avec honnêteté." Tsao Kouei lui répliqua: "Cette piété n'est pas universelle, les dieux ne te béniront pas." Et le duc lui dit: "Bien qu'il soit au-delà de ma portée de m'occuper personnellement des détails de tous les procès, grands et petits, je juge toujours selon l'équité." Alors Tsao Kouei lui

répondit: "Ceci témoigne de ton dévouement au peuple et maintenant tu peux aller livrer bataille! Lorsque tu partiras, ô prince, permets-moi de t'accompagner!" Le duc l'emmena avec lui sur son char et livra la bataille à Tchangchao. Le duc allait battre le tambour pour lancer l'attaque quand Tsao Kouei lui dit: "Pas encore!" A trois reprises, les tambours de Tsi retentirent. Alors Tsao Kouei déclara: "Le moment est venu!" Les troupes de Tsi cédèrent et le duc s'apprêta à les poursuivre. Mais Tsao Kouei lui dit: "Pas encore!" Il descendit de son char, examina les traces des chars ennemis, puis remontant sur l'accoudoir, il regarda au loin et dit: "Le moment est venu!" Alors commença la poursuite des troupes de Tsi. Après la victoire, le duc interrogea Tsao Kouei sur les raisons de ses actes, et celui-ci lui répondit: "La guerre est affaire de courage. Le premier roulement du tambour élève le moral; au second, il baisse; avec le troisième, il s'écroule. L'ennemi n'avait plus de courage, et nous, nous en étions remplis; c'est pourquoi nous avons vaincu. Cependant, lorsqu'on se bat contre une grande principauté, il est difficile d'en connaître les forces. J'ai redouté une embuscade. Aussi ai-je regardé les traces des chars de nos ennemis, elles se mêlaient confusément; j'ai regardé leurs étendards, ils étaient abaissés, nous pouvions entamer la poursuite."

Ce fut un cas où un Etat faible résista à un Etat fort. On parle dans le récit de la préparation politique à la guerre — s'assurer la confiance du peuple; du terrain propice au passage à la contre-offensive — Tchangchao; du moment favorable au déclenchement de la contre-offensive — quand l'ennemi n'avait plus de courage alors que nous, nous en étions remplis; du moment où fut déclenchée la poursuite — quand les traces des chars se mêlaient confusément et que les étendards étaient abaissés. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une grande bataille, on voit exposés dans ce récit les principes de la défensive stratégique. L'histoire militaire de la Chine abonde en exemples de victoires obtenues grâce à l'application de ces principes: la bataille de Tchengkao entre les Tchou et les Han[25], la bataille de Kouenyang entre les Sin et les Han[26], la bataille de Kouantou opposant Yuan Chao et Tsao Tsao[27], la bataille de Tchepi entre les Wou et les Wei[28], la bataille de Yiling entre les Wou et les Chou[29], la bataille de Feichouei entre les Ts'in et les Tsin[30], etc. Dans toutes ces batailles célèbres mettant aux prises deux armées de force inégale, on voit la plus

faible commencer par reculer puis frapper une fois que la plus forte a frappé et ainsi la vaincre.

Notre guerre a commencé en automne 1927. A cette époque, nous n'avions aucune expérience. L'Insurrection de Nantchang[31] et l'Insurrection de Canton[32] s'étaient soldées par des défaites. L'Armée rouge qui avait opéré dans la région frontière du Hounan-Houpei-Kiangsi, au moment de l'Insurrection de la Moisson d'Automne, avait également subi plusieurs défaites et était passée dans les monts Tsingkang, à la limite du Hounan et du Kiangsi. Au mois d'avril suivant, les unités qui avaient survécu à l'échec de l'Insurrection de Nantchang, après avoir passé par le Hounan du Sud, arrivèrent également dans les monts Tsingkang. Dès mai 1928, toutefois, les principes fondamentaux de la guerre de partisans, principes rudimentaires mais correspondant à la situation de l'époque, étaient déjà élaborés. Ils s'exprimaient dans cette formule en seize caractères: "L'ennemi avance, nous reculons; l'ennemi s'immobilise, nous le harcelons; l'ennemi s'épuise, nous le frappons; l'ennemi recule, nous le pourchassons." Ces principes militaires furent approuvés par le Comité central d'avant l'apparition de la ligne de Li Li-san. Par la suite, nos principes pour la conduite des opérations reçurent un développement nouveau. Lors de notre première contre-campagne dans notre base du Kiangsi, le principe: "Attirer l'adversaire loin dans l'intérieur de notre territoire" fut avancé et appliqué avec succès. Quand la troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi fut brisée, l'Armée rouge avait déjà achevé d'élaborer les principes régissant nos opérations. C'était une nouvelle étape dans l'évolution de nos principes militaires; ils se trouvaient considérablement enrichis quant à leur contenu et notablement modifiés dans leur forme; trait essentiel: ils avaient brisé les cadres de leur formulation antérieure, qui revêtait un caractère rudimentaire. Néanmoins, les principes fondamentaux restaient les mêmes, tels qu'ils étaient exprimés dans la formule qui vient d'être donnée. Celle-ci englobait les principes fondamentaux des contre-campagnes et les deux phases — la défensive stratégique et l'offensive stratégique. Dans la défensive, elle indiquait également les deux étapes: la retraite stratégique et la contre-offensive stratégique. Ce qui suivit ne fut que le développement de ces principes.

Néanmoins, à partir de janvier 1932, lorsque fut publiée, après l'écrasement de la troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement", la "Résolution pour la victoire de la révolution tout d'abord dans une ou plusieurs provinces", résolution contenant de graves

erreurs de principe, les opportunistes "de gauche" entreprirent la lutte contre les principes justes, qui furent rejetés et remplacés finalement par toute une série de principes contraires, qu'ils appelaient "nouveaux principes" ou "principes réguliers". Dès lors, on cessa de considérer les anciens principes comme "réguliers": c'était là l'expression de "l'esprit de partisan" qu'il fallait rejeter. Pendant trois années entières régna une atmosphère de lutte contre "l'esprit de partisan". La première phase de cette lutte fut placée sous le signe de l'aventurisme militaire; dans la deuxième, on s'orienta vers le conservatisme militaire; finalement, dans la troisième, on en vint au "sauve-qui-peut". C'est seulement à la réunion élargie du Bureau politique du Comité central du Parti, qui se tint en janvier 1935, à Tsouenyi, dans le Koueitcheou, qu'on proclama la faillite de cette ligne erronée et qu'on reconnut à nouveau la justesse de la ligne antérieure. Mais comme cela nous avait coûté cher!

L'argumentation des camarades qui s'étaient acharnés contre "l'esprit de partisan" était la suivante: C'est une erreur d'attirer l'adversaire loin dans l'intérieur de nos bases, car nous abandonnons ainsi un vaste territoire. Il est vrai que nous avons autrefois remporté des victoires en appliquant cette méthode, mais la situation n'est-elle pas différente aujourd'hui? Et ne vaut-il pas mieux vaincre l'ennemi sans lui abandonner de territoire? Ne vaut-il pas mieux le vaincre chez lui ou dans les régions limitrophes de notre territoire et du sien? Les vieux principes n'avaient rien de "régulier". C'étaient des méthodes d'action pour détachements de partisans. Or, nous avons créé maintenant notre propre Etat, notre Armée rouge est devenue une armée régulière. La guerre qui nous oppose à Tchiang Kaï-chek est une guerre entre deux Etats, entre deux grandes armées. L'histoire ne doit pas se répéter, il faut rejeter complètement "l'esprit de partisan". Les nouveaux principes sont "absolument marxistes", tandis que les anciens sont nés au sein des détachements de partisans dans les montagnes, et dans les montagnes il n'y a pas de marxisme. Les nouveaux principes étaient donc l'opposé des anciens; les voici: "A un contre dix, à dix contre cent, agir avec hardiesse et résolution, exploiter la victoire en poursuivant l'ennemi jusqu'au bout", "Attaquer sur tout le front", "S'emparer des villes-clés", "Frapper des deux poings dans deux directions à la fois". Quand l'ennemi attaquait, les méthodes utilisées contre lui étaient les suivantes: "Arrêter l'ennemi de l'autre côté de la frontière", "Vaincre l'ennemi en frappant les premiers", "Ne pas permettre qu'on vienne casser la vaisselle chez nous", "Ne

pas perdre un pouce de terrain", "Diviser nos forces en six colonnes". La guerre devenait une "bataille décisive entre la voie révolutionnaire et la voie coloniale", une guerre faite d'attaques brèves et soudaines, une guerre de blockhaus, une guerre d'usure, "une guerre prolongée", à cela s'ajoutait la conception d'un service de l'arrière encombrant et une centralisation absolue du commandement — le tout se termina, comme on le sait, par un vaste "déménagement". Et celui qui ne reconnaissait pas ces nouveaux principes était rappelé à l'ordre, traité d'"opportuniste", etc.

Il est certain que toutes ces théories et pratiques étaient erronées. C'était du subjectivisme. Dans les circonstances favorables, ce subjectivisme se manifestait sous la forme du fanatisme et de l'impétuosité révolutionnaires petits-bourgeois; mais dans les circonstances difficiles, à mesure que la situation empirait, il passait successivement à l'attitude du risque-tout, puis au conservatisme et au "sauve-qui-peut". Tout cela, c'est la théorie et la pratique des têtes brûlées, des ignorants; elles ne respirent en rien le marxisme, elles sont, en fait, antimarxistes.

Parlons seulement ici de la retraite stratégique. Cela s'appelait dans le Kiangsi: "attirer l'adversaire loin dans l'intérieur de notre territoire", et dans le Setchouan: "raccourcir la ligne de front". Tous les théoriciens et praticiens militaires du passé ont également admis que c'est là un principe que doit appliquer dans la phase initiale des opérations militaires une armée faible contre un adversaire puissant. Un spécialiste militaire étranger a dit: "Lorsqu'on passe à la défensive stratégique, on commence, en règle générale, par éviter la décision dans des conditions défavorables et on ne la recherche que lorsque la situation est devenue favorable." C'est parfaitement juste et nous n'avons rien à y ajouter.

Le but de la retraite stratégique, c'est de conserver les forces de l'armée et de préparer la contre-offensive. La retraite est nécessaire, car, devant l'offensive d'un adversaire puissant, si on ne recule pas, on met immanquablement en péril ses propres forces. Et pourtant nombre de nos camarades étaient autrefois obstinément opposés à la retraite qu'ils considéraient comme une "ligne opportuniste purement défensive". Or, notre histoire a montré que leurs objections étaient entièrement erronées.

Au cours de la préparation de la contre-offensive, il est indispensable de choisir et de créer des conditions qui soient favorables à nous et désavantageuses pour l'adversaire, afin d'obtenir une modification du rapport des forces; ceci fait, on peut passer à la contre-offensive.

Comme le montre notre expérience antérieure, nous devons, en général, nous assurer, au cours de l'étape de la retraite, au moins deux des conditions ci-dessous pour pouvoir considérer comme acquis notre avantage sur l'ennemi et passer à la contre-offensive:

1) la population civile apporte son aide active à l'Armée rouge;

2) le terrain est favorable pour la conduite des opérations;

3) toutes les forces principales de l'Armée rouge ont été concentrées;

4) les points faibles de l'adversaire ont été découverts;

5) l'ennemi a été réduit à un état d'épuisement moral et physique;

6) l'ennemi a été induit en erreur.

La première condition est pour l'Armée rouge la plus importante de toutes. Or, une base d'appui présente justement cette condition. Celle-ci étant remplie, il est facile de créer ou de découvrir ce qui constitue les quatrième, cinquième et sixième conditions. Voilà pourquoi, lorsque l'adversaire déclenche une grande offensive contre l'Armée rouge, celle-ci évacue généralement les régions blanches pour revenir sur le territoire des bases où la population civile s'emploie le plus activement à l'aider à combattre l'armée blanche. A l'intérieur même des bases, il existe une différence entre régions périphériques et régions centrales; pour empêcher les informations de filtrer jusqu'à l'ennemi, comme pour les missions de reconnaissance, les transports et la participation au combat, la population des régions centrales convient mieux que celle des régions périphériques. C'est pourquoi lorsqu'il nous a fallu déterminer le "terme de la retraite" dans le Kiangsi, lors des trois premières campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi, nous avons toujours choisi des régions où, du point de vue de la première condition, la situation était la meilleure ou relativement bonne. Par suite de cette particularité de posséder des bases d'appui, l'Armée rouge opère selon des méthodes qui diffèrent considérablement des méthodes habituelles. C'est d'ailleurs la raison essentielle pour laquelle l'ennemi a dû recourir, par la suite, à la guerre de blockhaus.

L'armée en retraite peut choisir des positions favorables et imposer sa volonté à l'attaquant; là réside l'un des avantages des opérations menées à l'intérieur des lignes. Pour vaincre un ennemi puissant, une armée faible ne peut se désintéresser du choix des positions. Mais cette condition seule est insuffisante; elle doit être accompagnée d'autres conditions. La plus importante est celle de l'appui de la population. Il convient en outre de déterminer le détachement

ennemi le plus aisé à frapper, par exemple un détachement qui soit épuisé, ou qui ait commis une faute, ou bien un détachement qui, progressant dans une direction donnée, ait une combativité relativement faible. Si ces conditions font défaut, il vaut mieux abandonner des positions même avantageuses et continuer de se replier afin de s'assurer les conditions désirées. Dans les régions blanches également, on peut trouver des positions avantageuses, mais la condition favorable de l'appui de la population fait défaut. Si d'autres conditions ne sont pas remplies, l'Armée rouge doit se retirer dans les bases d'appui. Les mêmes remarques sont valables, en général, pour la différence à faire entre les régions périphériques et les régions centrales des bases d'appui.

En principe, toutes nos forces de choc doivent être concentrées, à l'exception des détachements locaux et des forces destinées à retenir l'ennemi. Toutefois, lorsque l'Armée rouge attaque un adversaire qui a dû passer à la défensive sur le plan stratégique, elle opère habituellement en ordre dispersé. Par contre, en cas de grande offensive adverse, l'Armée rouge exécute un "repli convergent". Le terme de ce repli est généralement choisi au centre de la base d'appui, mais parfois aussi dans ses positions avancées ou encore sur ses arrières, tout cela en fonction de la situation. Ces replis convergents permettent à toutes les forces principales de l'Armée rouge de se regrouper entièrement.

Une autre condition indispensable que doit observer une armée faible en lutte contre un ennemi puissant, c'est qu'elle doit frapper là où l'adversaire est vulnérable. Cependant, au moment où celui-ci lance son offensive, il arrive fréquemment que parmi ses colonnes progressant dans diverses directions nous ignorions laquelle est la plus forte, laquelle l'est un peu moins, laquelle est la plus faible et laquelle l'est juste un peu moins. Pour le savoir, il faut effectuer des reconnaissances qui demandent souvent beaucoup de temps. C'est là une raison de plus en faveur de la nécessité de la retraite stratégique.

Si l'adversaire qui attaque nous est de beaucoup supérieur, tant en effectif qu'en puissance, il n'existe qu'un moyen pour modifier le rapport des forces: attendre le moment où il se sera enfoncé profondément dans nos bases d'appui et étouffera sous le fardeau de toutes les difficultés qui l'attendent dans ces régions. Ainsi, le chef d'état-major d'une des brigades de Tchiang Kaï-chek a pu déclarer, lors de la troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement":

"Les gros, ils en ont fait des maigres, les maigres, ils en ont fait des cadavres." Et le commandant en chef de l'Armée "d'encerclement et d'anéantissement" du Kuomintang dans le secteur ouest, Tchen Ming-chou, a dit: "L'Armée nationale tâtonne partout dans le noir, alors que l'Armée rouge marche toujours en pleine lumière." Dans de telles conditions, même si l'adversaire est puissant, on voit ses forces s'affaiblir considérablement; ses troupes s'épuisent, son moral baisse, et nombre de ses points faibles apparaissent alors en toute clarté. L'Armée rouge, en revanche, bien qu'elle soit faible, accumule des forces, prête à faire face à un ennemi épuisé. A ce moment-là, on arrive en général à établir un certain équilibre ou à réduire la supériorité absolue de l'adversaire à une supériorité relative, tandis que notre faiblesse absolue n'est plus qu'une faiblesse relative; il peut même se produire que l'adversaire devienne plus faible que nous et que nous l'emportions sur lui. Au cours de la lutte contre la troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" dans le Kiangsi, l'Armée rouge a reculé au maximum (elle se regroupa aux confins des arrières de la base). Mais c'est seulement ainsi qu'elle a pu vaincre un adversaire qui avait jeté dans cette campagne des effectifs un peu plus de dix fois supérieurs aux nôtres. Souentse a dit: "Evite le combat lorsque l'ennemi est plein d'allant; frappe-le quand, affaibli, il se replie." Il entendait par là qu'il faut épuiser moralement et physiquement l'adversaire pour le priver de sa supériorité.

Le dernier objectif de la retraite, c'est de découvrir les bévues de l'adversaire ou de l'inciter à en commettre. Sachons que si habile que soit un commandant ennemi, il lui est impossible de ne pas commettre de fautes au cours d'une longue période; nous avons donc toujours la possibilité d'utiliser les bévues de l'adversaire. Ce dernier peut commettre une faute, tout comme nous pouvons parfois nous tromper et lui donner l'occasion d'en profiter. De plus, nous pouvons agir intentionnellement de façon à susciter des fautes chez l'adversaire, par exemple en faisant ce que Souentse appelait "créer des apparences" (donner l'apparence de vouloir frapper à l'est et porter l'attaque à l'ouest, autrement dit faire des démonstrations d'un côté pour attaquer de l'autre). Pour cette raison, le terme de notre retraite ne doit pas se limiter à une région déterminée. Il arrive que, nous étant repliés sur la région que nous avions choisie, nous n'ayons pas encore trouvé l'occasion de profiter des bévues de l'adversaire et que nous soyons donc obligés de nous replier encore un peu plus en attendant qu'il en commette.

Telles sont, dans leurs traits généraux, les conditions favorables que peut créer notre repli. Cela ne signifie pas, néanmoins, que nous devions attendre que toutes ces conditions se présentent pour passer à la contre-offensive. Il n'est ni possible ni nécessaire de réunir toutes ces conditions en même temps. Mais une armée inférieure en force et menant des opérations à l'intérieur des lignes contre un adversaire puissant doit chercher à s'assurer certaines conditions indispensables, selon l'état même des forces adverses au moment donné. Sur ce point, toute vue contraire serait erronée.

Lorsqu'on veut déterminer le terme de la retraite, il importe de partir de la situation dans son ensemble. Ce serait une erreur de fixer notre choix sur un point qui, favorable à notre passage à la contre-offensive sous l'angle d'une situation particulière, ne le serait pas en même temps sous le rapport de la situation générale. Car, au début de la contre-offensive, il faut tenir compte des changements qui pourront intervenir ultérieurement dans la situation; d'ailleurs, nous commençons toujours par des contre-offensives partielles. Parfois, il convient de choisir comme terme de la retraite les positions avancées de notre base d'appui — ce fut le cas, par exemple, au cours des deuxième et quatrième contre-campagnes dans le Kiangsi et de la troisième contre-campagne dans la région frontière du Chensi-Kansou; parfois, il vaut mieux choisir le centre — ce qui fut le cas lors de la première contre-campagne dans le Kiangsi; parfois, enfin, il faut fixer ce terme tout à l'arrière de la base d'appui, ce qui fut fait lors de la troisième contre-campagne dans le Kiangsi. Tout cela dépend du rapport entre la situation particulière et la situation générale. Au cours de la cinquième contre-campagne dans le Kiangsi, notre armée s'est catégoriquement refusée à la retraite, ne voulant tenir compte ni de la situation particulière, ni de la situation générale; ce fut là pure inconsidération. Une situation est constituée par toute une série de facteurs, aussi convient-il de s'assurer, lorsqu'on examine les liens entre la situation particulière et la situation générale, si les facteurs qui conditionnent dans le moment donné la situation de l'ennemi et la nôtre, tant particulière que générale, favorisent dans une certaine mesure notre passage à la contre-offensive.

D'une manière générale, le terme de notre retraite à l'intérieur de notre base d'appui peut être situé dans trois secteurs: à l'avant, au centre ou à l'arrière. Cela signifie-t-il, toutefois, que nous ayons complètement renoncé aux opérations dans les régions blanches? Non. Nous y renonçons seulement lorsque nous avons à faire face aux

vastes campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'adversaire. Dans ce cas, il existe une grande disproportion de forces entre nous et l'ennemi, et c'est dans le but de préserver nos forces et d'attendre le moment propice pour battre l'adversaire que nous nous prononçons pour le repli vers nos bases d'appui, pour les opérations visant à attirer l'adversaire loin dans l'intérieur de notre territoire. C'est seulement ainsi, en effet, que nous pourrons découvrir ou créer les conditions qui favoriseront notre contre-offensive. Si la situation n'est pas aussi grave ou si, au contraire, elle est telle qu'elle interdise à l'Armée rouge de passer à la contre-offensive sur son propre territoire ou encore si la contre-offensive aboutit à un échec et qu'il soit nécessaire de poursuivre la retraite pour obtenir un changement radical de la situation, alors on peut admettre, du moins en théorie, que le terme de la retraite soit fixé dans les régions blanches, bien que nous n'ayons encore jusqu'ici que très peu d'expérience à ce sujet.

En ce qui concerne la localisation du terme de notre retraite dans les régions blanches, il peut également se présenter, en principe, trois cas: devant notre base d'appui, sur ses flancs ou derrière elle. Il aurait été possible de fixer le terme de notre retraite devant notre base d'appui, par exemple, lors de notre première contre-campagne dans le Kiangsi. Si, à l'époque, l'Armée rouge n'avait pas connu la division en son sein, et les organisations locales du Parti la scission, si, en d'autres termes, nous n'avions pas eu à régler deux problèmes difficiles: la ligne de Li Li-san et le groupe A-B[33], il est permis de penser que, concentrées dans le triangle formé par Kian, Nanfeng et Tchangchou, nos forces eussent pu déclencher la contre-offensive. En effet, le groupement adverse qui avançait alors entre les rivières Kankiang et Fouchouci n'était pas tellement plus fort que l'Armée rouge (100.000 hommes contre 40.000). Bien que du point de vue de l'appui de la population civile, les conditions ne fussent pas aussi bonnes que dans nos bases d'appui, nous avions quand même des positions avantageuses. Nous aurions pu, en outre, profiter de l'avance de l'ennemi par colonnes isolées pour écraser celles-ci l'une après l'autre. Fixer le terme de notre retraite sur un des flancs de notre base d'appui aurait été possible, par exemple, lors de notre troisième contre-campagne dans le Kiangsi, dans les conditions que voici: Si l'offensive de l'adversaire n'avait pas eu alors une ampleur aussi considérable, si l'une des colonnes ennemies était partie de la région de Kienning-Litchouan-Taining, à la limite du Kiangsi et du Foukien, et si son

importance avait permis à notre armée de lui porter un coup, l'Armée rouge aurait pu concentrer ses forces dans la région blanche de l'ouest du Foukien et écraser d'abord cette colonne, sans avoir à faire un grand détour de 1.000 lis pour gagner Joueikin, puis Hsingkouo. Prenons enfin un exemple du troisième cas, dans lequel le terme de la retraite est fixé à l'arrière de notre base d'appui. Si, lors de notre troisième contre-campagne dans le Kiangsi, les forces principales de l'adversaire avaient marché, non vers l'ouest, mais vers le sud, nous aurions pu être contraints de reculer jusqu'à la région de Houeitchang-Siunwou-Anyuan (en territoire blanc), afin d'attirer l'adversaire plus loin vers le sud, et l'Armée rouge aurait ensuite frappé du sud vers le nord, dans la profondeur de notre base d'appui, dans le nord de laquelle les forces de l'adversaire n'auraient pas été, à ce moment-là, très nombreuses. Toutefois, les exemples qui viennent d'être donnés constituent uniquement des hypothèses, ils ne sont pas fondés sur l'expérience; nous pouvons les considérer comme des cas exceptionnels et non comme des principes généraux. Lorsque l'adversaire lance contre nous une vaste campagne "d'encerclement et d'anéantissement", la règle générale, pour nous, doit être de l'attirer loin dans l'intérieur de notre base d'appui, de nous replier sur notre territoire pour y poursuivre les opérations militaires, car c'est cette méthode qui nous donne les meilleures garanties pour briser l'offensive de l'adversaire.

Ceux qui prétendaient qu'il fallait "arrêter l'ennemi de l'autre côté de la frontière" s'élevaient contre le repli stratégique. Ils justifiaient leur opposition par le fait que notre repli entraînerait une perte de territoire, causerait des dommages à la population (ce qu'on appelle: laisser l'ennemi venir "casser la vaisselle" chez nous) et aurait des répercussions défavorables à l'extérieur. Au cours de notre cinquième contre-campagne, ils se mirent à affirmer qu'à chaque pas en arrière que nous faisions la ligne de fortifications ennemie avançait d'autant, que le territoire de notre base d'appui diminuait de jour en jour et qu'il nous serait impossible de reconquérir le terrain perdu. Si autrefois, disaient-ils, nous avions eu avantage à attirer l'adversaire loin dans l'intérieur de notre territoire, cette tactique devenait inutile au cours de la cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement", où l'adversaire se livrait à une guerre de blockhaus. Ils ajoutaient qu'on ne pouvait lutter contre cette campagne qu'au moyen d'une défense avec des forces dispersées et d'attaques brèves et soudaines.

Il est facile de répondre à toutes ces assertions; d'ailleurs notre histoire y a déjà répondu. Au sujet de la perte de terrain, il arrive souvent ceci: on ne peut se préserver de pertes qu'en faisant une perte; c'est le principe: "Pour prendre, il faut d'abord donner". Si nous abandonnons du terrain, mais remportons ensuite la victoire, récupérons ce que nous avons perdu et agrandissons de plus notre territoire, l'affaire est de celles qui rapportent. Dans les opérations commerciales, l'acheteur ne peut acquérir une marchandise sans céder de l'argent; inversement, le vendeur ne peut gagner de l'argent sans céder sa marchandise. Dans la révolution, ce qui est cédé est constitué par les destructions et ce qui est gagné, par la construction dans le sens du progrès. On perd du temps à dormir et à se reposer, mais on récupère de l'énergie pour le travail du lendemain. Si un imbécile, ne comprenant pas cela, refusait de dormir, il se sentirait fatigué le jour suivant. Ce serait une opération singulièrement déficitaire. Or, c'est justement ce qui a fait notre déficit lors de la cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi. Parce que nous n'avions pas voulu céder une portion de notre territoire, nous l'avons perdu en entier. L'Abyssinie, elle aussi, a perdu tout son territoire parce qu'elle s'est jetée dans la guerre la tête baissée, quoique, bien entendu, ce soit loin d'être la seule raison de sa défaite.

Il en va de même en ce qui concerne les dommages infligés à la population civile. Ne pas accepter qu'on vienne casser la vaisselle, durant peu de temps, dans une partie de nos foyers, c'est accepter qu'on vienne casser la vaisselle de toute la population pendant une longue période. Par crainte de produire des répercussions politiques défavorables pendant un temps limité, on se condamne à en provoquer pendant un temps prolongé. Si, après la Révolution d'Octobre, les bolchéviks russes s'étaient ralliés au point de vue des "communistes de gauche" et avaient repoussé le traité de paix avec l'Allemagne, le pouvoir des Soviets, qui venait tout juste de naître, aurait pu périr[34].

Ces conceptions gauchistes, apparemment révolutionnaires, découlent de l'impétuosité révolutionnaire propre aux intellectuels petits-bourgeois et du conservatisme étroit des paysans en tant que petits producteurs. Lorsqu'ils envisagent une question, ils n'en voient qu'une partie et sont incapables de l'appréhender dans son ensemble; ils ne veulent pas lier les intérêts d'aujourd'hui à ceux de demain, les intérêts particuliers à ceux de l'ensemble. Se cramponnant à ce qui

est partiel, temporaire, ils ne veulent le lâcher à aucun prix. Certes, il ne faut pas abandonner des éléments partiels, temporaires, qui, dans les circonstances concrètes du moment, apparaissent comme avantageux, en particulier ceux qui semblent revêtir une importance décisive, pour l'ensemble et pour toute la période donnée; sinon, nous deviendrions des partisans du laisser-aller ou du laisser-faire. Voilà pourquoi la retraite doit avoir un terme. Toutefois, nous ne devons, en aucun cas, nous laisser conduire par les conceptions à courte vue des petits producteurs, nous devons acquérir la sagesse bolchévique. Quand la vue de nos yeux seuls s'avère insuffisante, il faut recourir à la jumelle et au microscope. La méthode marxiste, c'est à la fois une jumelle et un microscope en politique et dans le domaine militaire.

Bien entendu, le repli stratégique présente des difficultés. Le choix du moment initial, de son terme, le travail d'explication politique parmi les cadres et la population civile afin de les convaincre de la nécessité de ce repli, ce sont là des tâches difficiles qu'il est pourtant nécessaire de mener à bien.

La question du moment où doit commencer le repli est très importante. Si, au cours de notre première contre-campagne dans le Kiangsi, le début du repli n'avait pas été fixé au bon moment, c'est-à-dire si le repli avait commencé plus tard, cela aurait eu des répercussions, au moins sur l'ampleur de notre victoire. Il va de soi qu'il est nuisible de commencer le repli ou trop tôt ou trop tard. Toutefois, d'une manière générale, un repli tardif entraîne plus d'inconvénients qu'un repli prématuré. Un repli exécuté au moment opportun permet de se saisir entièrement de l'initiative, ce qui facilite ensuite considérablement le passage à la contre-offensive, lorsque, le terme du repli atteint, on a regroupé ses forces et qu'on peut attendre à son aise que l'adversaire se soit bien épuisé. Au cours des opérations qui nous ont permis de briser les première, deuxième et quatrième campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi dans le Kiangsi, nous avons pu choisir tranquillement le moment d'affronter l'adversaire. C'est seulement au cours de la troisième campagne que l'Armée rouge fut obligée de se regrouper hâtivement en faisant des détours et que ses combattants se retrouvèrent épuisés; c'est que nous ne nous attendions nullement à ce que l'adversaire, après sa lourde défaite dans la deuxième campagne, réussît à en organiser si vite une nouvelle (nous avions terminé la deuxième contre-campagne le 29 mai 1931, et dès le 1er juillet Tchiang Kaï-chek déclencha sa troisième campagne). Le choix du moment du repli est déterminé de la même

manière que le choix du début de la phase préparatoire d'une contre-campagne dont nous avons parlé précédemment, c'est-à-dire entièrement sur la base des informations indispensables que nous avons pu recueillir et de l'appréciation de la situation générale chez nous et chez l'adversaire.

Convaincre nos cadres et la population civile de la nécessité du repli stratégique est une tâche des plus ardues, quand ils n'ont pas l'expérience de ce repli et que la direction militaire n'a pas atteint un degré d'autorité tel qu'elle puisse confier la décision du repli stratégique à un très petit nombre de personnes, voire à une seule, et jouir en même temps de la confiance des cadres. C'est parce que nos cadres manquaient d'expérience et ne croyaient pas au repli stratégique que nous avons rencontré, à ce sujet, d'énormes difficultés au début des première et quatrième contre-campagnes et tout au long de la cinquième. Au cours de notre première contre-campagne, sous l'influence de la ligne de Li Li-san, certains de nos cadres étaient non pour le recul mais pour l'attaque, jusqu'au moment où, finalement, nous avons pu les convaincre du contraire. Au cours de notre quatrième contre-campagne, sous l'influence de l'aventurisme militaire, certains de nos cadres se sont élevés contre la préparation du repli stratégique. Pendant notre cinquième contre-campagne, certains de nos cadres sont encore restés, au début, fidèles aux conceptions de l'aventurisme militaire; ils se sont élevés contre les tentatives d'attirer l'adversaire loin dans l'intérieur de notre base d'appui et sont devenus, par la suite, des partisans du conservatisme militaire. Les partisans de la ligne de Tchang Kouo-tao ne reconnaissaient pas l'impossibilité de créer des bases d'appui dans les régions peuplées de Tibétains et de Houeis[35]. Ils se sont rendus à l'évidence seulement lorsqu'ils se sont eux-mêmes cogné la tête contre le mur. C'est là aussi un exemple concret. L'expérience est indispensable aux cadres; la défaite est vraiment la mère du succès. Mais il est non moins nécessaire d'apprendre avec modestie et de s'instruire par l'expérience des autres. Si, en toute occasion, on ne veut se convaincre qu'en se fondant sur sa propre expérience, si l'on se bute et si l'on se refuse à accepter l'expérience d'autrui, on aboutit à la forme la plus pure de cet "empirisme étroit" qui nous a fait tant de tort au cours de la guerre.

Jamais la population civile n'a été, à cause de son inexpérience, aussi peu convaincue de la nécessité d'un repli stratégique que lors de notre première contre-campagne dans le Kiangsi. Les organisations

locales du Parti et les masses populaires dans les districts de Kian, de Hsingkouo et de Yongfeng protestèrent alors unanimement contre le repli de l'Armée rouge. Mais quand elles eurent acquis l'expérience nécessaire lors de la première contre-campagne, ce problème ne se présenta plus au cours des contre-campagnes suivantes. Tout le monde comprit que les pertes de territoire et les souffrances du peuple n'étaient que temporaires et était convaincu que l'Armée rouge pouvait briser les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement". Néanmoins, la confiance du peuple se trouve étroitement liée à celle que ressentent nos cadres; c'est pourquoi notre tâche principale, primordiale, c'est de convaincre nos cadres.

Le repli stratégique est entièrement orienté vers le passage à la contre-offensive; le repli stratégique, ce n'est que la première étape de la défensive stratégique. Le problème décisif de toute la stratégie, c'est de savoir si la victoire pourra être remportée au cours de l'étape suivante, celle de la contre-offensive.

SECTION 4. LA CONTRE-OFFENSIVE STRATEGIQUE

Comme cela a déjà été dit précédemment, il n'est possible de briser l'offensive d'un adversaire possédant une supériorité absolue que si la situation, qui se crée au cours du repli stratégique, devient favorable pour nous et défavorable pour l'adversaire, et est différente de celle qui existait au début de l'offensive adverse; cette situation résulte d'ailleurs de divers facteurs.

Toutefois, l'existence de conditions et d'une situation qui soient favorables à nous et défavorables à l'adversaire ne suffit pas pour infliger une défaite à celui-ci. Ces conditions et cette situation rendent possibles notre victoire et la défaite de l'ennemi, mais ne les constituent pas à elles seules; elles n'ont encore donné à aucune des armées en présence la victoire ou la défaite réelles. Pour transformer en réalité cette possibilité de victoire ou de défaite, il faut une bataille décisive qui, seule, permettra de dire quelle armée est victorieuse. Voilà en quoi consiste toute la tâche dévolue à la contre-offensive stratégique. La contre-offensive représente un long processus, elle constitue la phase la plus exaltante, la plus dynamique de la défensive, et elle en est, en même temps, la phase ultime. Par défense active on entend principalement une contre-offensive stratégique de caractère décisif.

Ces conditions et cette situation ne se forment pas uniquement au cours de la phase du repli stratégique, elles continuent à se constituer lors de la contre-offensive. Au cours de celle-ci, elles ne restent absolument identiques ni par leur forme ni par leur caractère à ce qu'elles étaient au cours de la phase antérieure.

Ce qui, par sa forme et son caractère, peut rester identique dans la seconde phase, comme par exemple l'épuisement grandissant de l'adversaire et ses pertes accrues en forces vives, n'est que la suite de ce qui s'est passé au cours de la première phase.

Néanmoins, des conditions et une situation toutes nouvelles naissent inévitablement. Ainsi, par exemple, lorsque l'armée adverse a subi une ou plusieurs défaites, les conditions qui nous sont favorables et qui sont défavorables à l'adversaire ne se limitent plus à l'épuisement de l'adversaire, etc., puisqu'un nouveau facteur s'y est ajouté, à savoir qu'il a subi des défaites. La situation, elle aussi, connaît de nouveaux changements: Quand l'armée ennemie se déplace en désordre et fait de fausses manœuvres, la puissance relative des deux armées en lutte se trouve naturellement modifiée.

Admettons que ce soit notre armée et non celle de l'adversaire qui ait subi une ou plusieurs défaites; les conditions et la situation changent alors dans l'autre sens. C'est-à-dire qu'il y a moins de conditions défavorables pour l'adversaire; par contre, les conditions qui nous sont défavorables commencent à apparaître et même s'aggravent. C'est là encore un phénomène tout à fait nouveau, différent de celui que nous avons connu précédemment.

La défaite de l'une des parties conduit directement et rapidement le camp vaincu à faire de nouveaux efforts pour essayer de sortir du péril, de se débarrasser de la nouvelle situation et des nouvelles conditions qui lui sont défavorables, mais favorables à l'adversaire, et de recréer une situation et des conditions qui lui soient favorables et qui soient défavorables à l'adversaire, afin de pouvoir exercer une pression sur ce dernier.

Au contraire, les efforts déployés par le camp vainqueur viseront à exploiter au maximum sa victoire, à infliger à l'adversaire des pertes encore plus importantes, à développer des conditions et une situation qui lui sont favorables, tout en empêchant l'adversaire de se débarrasser de ses conditions défavorables et de sortir de la situation périlleuse.

Ainsi donc, et quel que soit le camp considéré, c'est dans la phase de la bataille décisive que la lutte est la plus acharnée, la plus complexe, la plus riche en vicissitudes, et en même temps la plus difficile

et la plus ardue de toute la guerre ou de toute la campagne, et, au point de vue du commandement, c'est le moment le plus délicat.

Un grand nombre de problèmes se posent au cours de la contre-offensive. Les principaux sont les suivants: le début de la contre-offensive, la concentration des forces, la guerre de mouvement, la guerre de décision rapide et la guerre d'anéantissement.

Pour résoudre ces problèmes, on applique, pour l'essentiel, les mêmes principes que pour l'offensive. Dans ce sens, on peut dire que la contre-offensive, c'est l'offensive.

Pourtant, il ne s'agit pas tout à fait de la même chose. Les principes de la contre-offensive sont appliqués lorsque l'adversaire attaque, ceux de l'offensive lorsqu'il se défend. En ce sens, il existe certaines différences entre la contre-offensive et l'offensive.

Bien que j'examine ici divers problèmes relatifs à la conduite des opérations militaires en étudiant la contre-offensive, dans le présent chapitre de la défensive stratégique, et que, pour éviter les répétitions, je ne traite, dans le chapitre de l'offensive stratégique, que quelques autres problèmes, on ne doit perdre de vue, dans le recours pratique à la contre-offensive et à l'offensive, ni leurs similitudes ni leurs différences.

SECTION 5. LE DEBUT DE LA CONTRE-OFFENSIVE

Le problème du début de la contre-offensive, c'est celui des "premières batailles", des "batailles préliminaires".

Nombre de spécialistes militaires bourgeois considèrent qu'il faut aller avec prudence vers "la première bataille", aussi bien en ce qui concerne la défensive stratégique que l'offensive stratégique. Cela se rapporte en particulier à la défensive. Nous avons aussi posé sérieusement ce problème dans le passé. Les opérations menées contre les cinq campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi dans le Kiangsi nous ont donné une riche expérience, qu'il n'est pas inutile d'examiner.

Au cours de sa première campagne, l'adversaire, fort d'environ 100.000 hommes, avançait en huit colonnes à partir de la ligne Kian-Kienning, vers le sud, en direction de la base d'appui de l'Armée rouge. Celle-ci, d'environ 40.000 hommes, était concentrée dans la région de Houangpi-Siaopou, district de Ningtou, dans le Kiangsi.

La situation était la suivante:

1) L'armée ennemie n'avait que 100.000 hommes, qui de plus n'appartenaient pas aux propres troupes de Tchiang Kaï-chek; de ce fait, la situation générale n'était pas particulièrement grave.

2) La division ennemie commandée par Louo Lin était la seule à défendre Kian sur la rive opposée, à l'ouest du Kankiang.

3) Trois divisions ennemies — celles de Kong Ping-fan, de Tchang Houei-tsan et de Tan Tao-yuan — s'installaient dans la région de Foutien-Tongkou-Longkang-Yuanteou, au sud-est de Kian et au nord-ouest de Ningtou. Les forces principales de Tchang Houei-tsan se trouvaient à Longkang, et celles de Tan Tao-yuan, à Yuanteou. Comme, à un moment donné, la population de Foutien et de Tongkou, trompée par le groupe A-B, manquait de confiance dans l'Armée rouge et même se montrait hostile à son égard, il n'était pas recommandable de choisir ces deux districts comme théâtre d'opérations.

4) La division ennemie de Lieou Ho-ting se trouvait au loin, à Kienning, sur le territoire blanc du Foukien, et il était peu probable qu'elle entrerait dans le Kiangsi.

5) Deux autres divisions ennemies — celles de Mao Ping-wen et de Hsiu Keh-siang — avançaient dans la région de Teoupi-Louokeou-Tongchao, c'est-à-dire entre Kouangtchang et Ningtou. Teoupi se trouvait en territoire blanc, et Louokeou, dans une région de partisans; à Tongchao opérait le groupe A-B et il était difficile d'y garder le secret sur nos opérations. Lancer nos forces contre les divisions de Mao Ping-wen et de Hsiu Keh-siang, pour pousser ensuite vers l'ouest, aurait été dangereux, car les trois divisions installées à l'ouest (celles de Tchang Houei-tsan, de Tan Tao-yuan et de Kong Ping-fan) auraient pu se regrouper et il aurait été difficile de les vaincre; ce plan ne pouvait, en fin de compte, résoudre le problème posé.

6) La division de Tchang Houei-tsan et celle de Tan Tao-yuan, qui constituaient les forces principales de l'adversaire, appartenaient aux propres troupes du gouverneur du Kiangsi, Lou Ti-ping, commandant en chef de la campagne, et la direction des opérations sur le front était confiée à Tchang Houei-tsan. Anéantir ces deux divisions aurait signifié pratiquement faire échouer la campagne. Ces deux divisions comptaient chacune environ 14.000 hommes, et la division de Tchang Houei-tsan était en outre cantonnée en deux endroits. En n'attaquant chaque fois qu'une de ces divisions, nous avions la supériorité numérique absolue.

7) La région de Longkang-Yuanteou, où étaient installées les forces principales constituées par les divisions de Tchang Houei-tsan et de Tan Tao-yuan, se trouvait à proximité du point où étaient concentrées nos troupes. En outre, les conditions, dans ces régions, nous étaient favorables en raison de l'appui de la population; c'est pourquoi nous pouvions avancer vers l'ennemi à son insu.

8) A Longkang, nous avions un terrain avantageux. Et il n'était pas facile d'attaquer Yuanteou. Si l'ennemi nous attaquait à Siaopou, nous avions également là un terrain avantageux.

9) Nous pouvions concentrer le maximum de troupes dans le secteur de Longkang. En outre, nous avions à Hsingkouo, à quelques dizaines de lis au sud-ouest de Longkang, une division indépendante de plus d'un millier d'hommes qui, par un mouvement tournant, pouvait déboucher sur les arrières de l'adversaire.

10) Après avoir percé au centre et fait une brèche dans les positions ennemies, nos troupes pouvaient couper les colonnes ennemies en deux groupes, l'un se trouvant à l'est et l'autre bien loin à l'ouest.

Tenant compte de toutes ces considérations, nous décidâmes de livrer notre première bataille contre les forces principales commandées par Tchang Houei-tsan et nous réussîmes à écraser deux brigades et le quartier général de sa division, anéantissant entièrement des forces de 9.000 hommes et faisant prisonnier le commandant de la division. Personne n'y échappa. Après notre victoire, la division de Tan Tao-yuan, prise de panique, s'enfuit à toute allure en direction de Tongchao, et celle de Hsiu Keh-siang en direction de Teoupi. Nos troupes lancées à la poursuite de la division de Tan Tao-yuan en détruisirent la moitié. En cinq jours (du 27 décembre 1930 au 1er janvier 1931), nous livrâmes deux batailles; après quoi les forces adverses, craignant d'être écrasées, se dépêchèrent d'évacuer la région de Foutien, Tongkou et Teoupi. C'est ainsi que se termina la première campagne "d'encerclement et d'anéantissement".

Dans la deuxième, la situation était la suivante:

1) Les effectifs adverses se montaient à 200.000 hommes, le commandant en chef était Ho Ying-kin, dont le quartier général se trouvait à Nantchang.

2) Dans cette campagne, comme dans la première, aucune des unités ennemies ne faisait partie des troupes personnelles de Tchiang Kaï-chek. Les éléments forts, ou relativement forts,

en étaient la XIX^{e} Armée de Route de Tsai Ting-kai, la XXVI^{e} Armée de Route de Souen Lien-tchong et la VIII^{e} Armée de Route de Tchou Chao-liang; les autres étaient relativement faibles.

3) Le groupe A-B était liquidé et toute la population de la base d'appui soutenait l'Armée rouge.

4) La V^{e} Armée de Route de Wang Kin-yu venait tout juste d'être transférée du Nord et avait peur de nous. On peut en dire à peu près autant des deux divisions de Kouo Houa-tsong et de Hao Meng-ling, devenues l'aile gauche de Wang Kin-yu.

5) En commençant les opérations à partir de Foutien et en rejetant l'ennemi vers l'est, nous pouvions agrandir notre base d'appui dans la région de Kienning-Litchouan-Taining qui se trouve aux confins du Foukien et du Kiangsi et, ainsi, amasser des ressources matérielles, afin de faire échec à la campagne suivante de l'adversaire; si nous portions notre coup de l'est vers l'ouest, nous ne pouvions aboutir qu'à la rivière Kankiang et aucune possibilité d'extension ne s'offrait à nous, à l'issue des opérations; nous retourner vers l'est après la bataille aurait entraîné l'épuisement de nos troupes et signifié une perte de temps.

6) Par rapport à la première campagne, nos effectifs avaient quelque peu diminué et ne comptaient qu'un peu plus de 30.000 hommes, mais par contre nos troupes avaient bénéficié d'un repos complet de quatre mois.

Tenant compte de tous ces éléments, nous décidâmes de livrer notre première bataille aux unités de Wang Kin-yu et de Kong Ping-fan, installées dans le secteur de Foutien (en tout 11 régiments). Après avoir gagné cette bataille, nous attaquâmes successivement les forces de Kouo Houa-tsong, de Souen Lien-tchong, de Tchou Chao-liang et de Lieou Ho-ting. En quinze jours (du 16 au 30 mai 1931), nous avions parcouru 700 lis, livré 5 batailles, arraché plus de 20.000 fusils à l'ennemi et notre contre-campagne fut un plein succès. Au cours de l'opération contre Wang Kin-yu, nous nous trouvions entre les unités de Tsai Ting-kai et de Kouo Houa-tsong, à une quarantaine de lis des premières, à une dizaine des secondes. D'aucuns disaient que nous nous engagions dans une impasse, et pourtant nous nous en sommes tirés. Cela s'explique essentiellement par deux raisons: nous opérions sur notre propre territoire et les troupes adverses manquaient de coordination entre elles. Après la défaite de la division de Kouo

Houa-tsong, celle de Hao Meng-ling se replia de nuit sur Yongfeng, échappant ainsi au désastre.

Au cours de la troisième campagne "d'encerclement et d'anéantissement", la situation était la suivante:

1) Tchiang Kaï-chek dirigeait en personne la campagne comme commandant en chef; il avait sous ses ordres trois chefs de colonne: Ho Ying-kin, commandant la colonne centrale, installé avec Tchiang Kaï-chek à Nantchang; Tchen Ming-chou, commandant la colonne de droite, avec son quartier général à Kian; Tchou Chao-liang, commandant la colonne de gauche, avec son quartier général à Nanfeng.

2) Les effectifs ennemis atteignaient 300.000 hommes. Les forces principales étaient constituées par 5 divisions appartenant aux troupes personnelles de Tchiang Kaï-chek: elles étaient commandées par Tchen Tcheng, Louo Tchouo-ying, Tchao Kouan-tao, Wei Li-houang et Tsiang Ting-wen; ces divisions, comprenant chacune 9 régiments, groupaient environ 100.000 hommes. Prenaient part encore à la campagne 3 divisions: celles de Tsiang Kouang-nai, de Tsai Ting-kai et de Han Teh-kin, totalisant 40.000 hommes, à quoi il faut ajouter les troupes commandées par Souen Lien-tchong, soit 20.000 hommes. D'autres troupes, qui n'appartenaient pas non plus aux forces personnelles de Tchiang Kaï-chek avaient une capacité combative relativement faible.

3) Le plan stratégique de la campagne visait à réaliser une "pénétration en profondeur", afin d'anéantir l'Armée rouge en l'acculant à la rivière Kankiang; c'était là une différence nette avec la stratégie de "consolidation à chaque pas", appliquée au cours de la deuxième campagne.

4) Entre la fin de la deuxième campagne et le début de la troisième, il ne s'écoula qu'un mois. L'Armée rouge, sortant de rudes combats, n'avait pas encore eu le temps de se reposer et de se compléter (elle groupait environ 30.000 hommes). Et elle n'avait pas plus tôt fait un crochet de 1.000 lis pour revenir se regrouper à Hsingkouo, dans la partie ouest de sa base d'appui du Kiangsi méridional, que l'ennemi marcha sur elle de plusieurs directions.

Dans ces conditions, notre plan primitif était le suivant: sortir de Hsingkouo et faire une percée à Foutien, en passant par Wanan, puis avancer rapidement de l'ouest à l'est, à travers les lignes de

communication de l'adversaire sur ses arrières et laisser ainsi les forces principales de l'ennemi pénétrer profondément dans notre base d'appui du Kiangsi méridional, sans qu'elles puissent jouer aucun rôle. Cela devait constituer la première phase de l'opération. Lorsque l'ennemi devrait revenir vers le nord, ses troupes seraient fortement épuisées et nous pourrions alors saisir l'occasion pour frapper ses unités vulnérables. Cela devait constituer la seconde phase de l'opération. L'idée centrale de notre plan était la suivante: éviter les rencontres avec les forces principales de l'adversaire et porter des coups sur ses points vulnérables. Toutefois, lorsque nos unités commencèrent leur progression vers Foutien, elles ne purent échapper à l'attention de l'ennemi qui dépêcha contre elles les divisions de Tchen Tcheng et de Louo Tchouo-ying. Il nous fallut modifier notre plan et revenir à Kaohsinghsiu, à l'ouest de Hsingkouo. A ce moment, nous ne disposions plus que de ce point d'appui et de ses environs, soit quelques dizaines de lis carrés, pour pouvoir nous regrouper. Le jour après notre regroupement, nous décidâmes de pousser vers l'est, en direction de Lientang (dans la partie est du district de Hsingkouo), Liangtsouen (dans la partie sud du district de Yongfeng) et Houangpi (dans la partie nord du district de Ningtou). Le jour même, nous passâmes, à la faveur de la nuit, par un corridor large de 40 lis, entre la division de Tsiang Ting-wen et les unités de Tsiang Kouang-nai, de Tsai Ting-kai et de Han Teh-kin, et débouchâmes à Lientang. Le lendemain, nous eûmes quelques contacts avec des détachements d'avant-garde des forces de Changkouan Yun-siang (celui-ci commandait alors sa propre division et celle de Hao Meng-ling). Le troisième jour, nous portâmes nos coups contre la division de Changkouan Yun-siang: ce fut notre première bataille; le quatrième jour, contre la division de Hao Meng-ling: deuxième bataille; puis, après une marche de trois jours, nous débouchâmes à Houangpi et attaquâmes la division de Mao Ping-wen: troisième bataille. Les trois batailles furent victorieuses et nous pûmes nous emparer de plus de 10.000 fusils. A ce moment, les forces principales de l'adversaire, progressant dans la direction de l'ouest et du sud, s'orientèrent vers l'est et portèrent toute leur attention sur Houangpi, où elles se dirigèrent à marche forcée afin de nous offrir le combat. Exécutant une vaste opération d'enveloppement en ordre compact, elles se rapprochèrent de nos forces. Nous nous faufilâmes par un couloir large de 20 lis dans une région de hautes montagnes, entre les troupes de Tsiang Kouang-nai, de Tsai Ting-kai et de Han Teh-kin d'une part, et celles de Tchen

Tcheng et de Louo Tchouo-ying d'autre part, et, après avoir fait un crochet de l'est vers l'ouest, nous nous regroupâmes dans le district de Hsingkouo. Avant que l'adversaire ait pu nous découvrir et revenir vers l'ouest, quinze jours s'écoulèrent, ce qui permit à nos troupes de se reposer. Quant à l'adversaire, épuisé, démoralisé, n'en pouvant plus, il décida de se replier. Mettant à profit ce repli, nous portâmes des coups aux unités de Tsiang Kouang-nai, de Tsai Ting-kai, de Tsiang Ting-wen et de Han Teh-kin, détruisant une brigade de Tsiang Ting-wen et la division de Han Teh-kin. N'ayant pu obtenir de décision dans nos engagements contre les divisions de Tsiang Kouang-nai et de Tsai Ting-kai, nous finîmes par les laisser partir.

Au cours de la quatrième campagne "d'encerclement et d'anéantissement", la situation était la suivante: L'adversaire marchait sur Kouangtchang par trois colonnes. Ses forces principales constituaient la colonne orientale. Deux divisions formant la colonne occidentale apparurent devant nous, se dirigeant vers la région où nous procédions à notre regroupement. Ainsi, nous commençâmes par frapper cette colonne dans le sud du district de Yihouang et réussîmes à détruire d'un seul coup les deux divisions de Li Ming et de Tchen Che-ki. L'adversaire retira alors deux divisions de la colonne orientale, qu'il transféra en direction du centre, et poursuivit son avance. Nous réussîmes à détruire encore une division dans le sud du district de Yihouang. Nous nous emparâmes de plus de 10.000 fusils au cours de ces deux batailles et la campagne de l'adversaire se trouva, pour l'essentiel, brisée.

Dans sa cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement", l'ennemi adopta, au cours de sa progression, une nouvelle stratégie fondée sur la "guerre de blockhaus" et s'empara tout d'abord de Litchouan. Quant à nous, essayant de récupérer Litchouan et de nous défendre en dehors de notre base d'appui, nous attaquâmes Siaoche, au nord de Litchouan, position solidement établie qui, de plus, se trouvait en territoire blanc. Cette attaque ayant échoué, nous portâmes nos coups contre Tsehsikiao, au sud-est de Siaoche, c'est-à-dire, à nouveau, contre une position fortifiée se trouvant dans une région blanche, mais ce fut un nouvel échec. Alors, nous cherchâmes le combat en opérant entre les forces principales de l'adversaire et ses positions fortifiées et fûmes réduits à une totale passivité. Pendant toute l'année au cours de laquelle se déroula la cinquième contre-campagne, nous fûmes incapables de manifester la moindre initiative et finalement nous dûmes abandonner notre base du Kiangsi.

L'expérience militaire acquise au cours de ces cinq contre-campagnes montre que si l'Armée rouge, se trouvant en position défensive, veut briser une puissante armée adverse, la première bataille dans la contre-offensive revêt une importance extrême. L'issue de cette première bataille exerce une influence considérable sur l'ensemble de la situation et cette influence se fait sentir jusqu'au dernier combat inclusivement. On peut en tirer les conclusions suivantes:

Premièrement, il est indispensable de gagner la première bataille. Avant d'engager le combat, il faut être parfaitement sûr que la situation de l'adversaire, le terrain, la population et d'autres conditions nous soient favorables et soient défavorables à l'adversaire. Dans le cas contraire, il est préférable de reculer, d'agir avec circonspection et d'attendre l'occasion. Celle-ci se présentera toujours; il ne faut pas accepter le combat à la légère. Pendant notre première contre-campagne, nous avions d'abord songé à attaquer les troupes de Tan Tao-yuan, mais comme l'adversaire ne se décidait pas à abandonner les positions dominantes qu'il occupait à Yuanteou, notre armée, à deux reprises, s'approcha de lui et, à deux reprises, se replia patiemment; quelques jours plus tard se présenta la division de Tchang Houei-tsan qu'il nous fut facile d'attaquer. Lors de notre deuxième contre-campagne, notre armée avança jusqu'à Tongkou où, dans le seul but d'attendre que Wang Kin-yu abandonnât ses positions fortifiées de Foutien, elle alla s'installer tout près de l'ennemi, au risque de trahir sa présence, et rejeta toutes les propositions dictées par l'impatience qui visaient à une attaque immédiate; elle patienta là vingt-cinq jours et, finalement, obtint le résultat désiré. Au cours de notre troisième contre-campagne, dans une situation périlleuse, lorsque nous revînmes à notre base d'appui après un détour de mille lis et que l'adversaire s'aperçut que nous voulions le déborder, nous procédâmes patiemment à un repli, nous changeâmes notre plan initial et pratiquâmes une percée au centre et, finalement, nous remportâmes un premier succès dans la bataille livrée à Lientang. Au cours de notre quatrième contre-campagne, après l'échec de notre offensive sur Nanfeng, nous nous repliâmes sans hésiter et, finalement, nous débouchâmes sur le flanc droit de l'adversaire, nous nous regroupâmes dans la région de Tongchao et livrâmes, dans le sud du district de Yihouang, une bataille qui nous valut une grande victoire. C'est seulement au cours de notre cinquième contre-campagne que nous avons négligé l'importance de la première bataille. Alarmés par la seule perte du chef-lieu de district, Litchouan, nous nous dirigeâmes, dans l'intention

de le récupérer, vers le nord au-devant de l'ennemi. Puis, au lieu de considérer la rencontre imprévue devant Siunkeou, où nous remportâmes la victoire (une division adverse fut anéantie), comme la première bataille, et de tenir compte des changements que cette bataille devait nécessairement entraîner, nous entreprîmes inconsidérément l'offensive sur Siaoche dont le succès était douteux. Dès le premier pas, l'initiative fut perdue. C'est la pire, la plus stupide des méthodes de combat.

Deuxièmement, le plan de la première bataille doit être le prologue du plan de l'ensemble de la campagne, et en constituer une partie organique. Sans un bon plan pour toute la campagne, il est absolument impossible de livrer, avec un réel succès, la première bataille. Ce qui signifie que la victoire remportée dans la première bataille ne peut être considérée que comme un insuccès, si cette victoire s'avère nuisible à l'ensemble de la campagne au lieu de lui être utile. (Citons l'exemple de la bataille de Siunkeou au cours de notre cinquième contre-campagne.) C'est pourquoi il importe, avant de livrer la première bataille, d'envisager, dans les grandes lignes, comment nous livrerons la deuxième, la troisième, la quatrième et même la dernière bataille, quels changements interviendront dans la situation générale de l'adversaire après chacune de nos victoires ou chacun de nos insuccès. Il est indispensable d'essayer de prévoir tout cela avec soin et réalisme, en partant de la situation générale telle qu'elle se présente pour les deux parties, bien que le cours réel des événements ne doive pas nécessairement et en fait ne puisse absolument pas coïncider dans tous les détails avec ce que nous attendons. Faute d'un plan dans une partie d'échecs, il est impossible de jouer un coup réellement bon.

Troisièmement, il faut encore penser à la manière dont nous opérerons au cours de l'étape stratégique suivante. Ce serait mal s'acquitter du devoir d'un stratège que de tenir compte seulement de la contre-offensive, sans envisager ce que l'on entreprendra à l'issue victorieuse de cette contre-offensive ou, le cas échéant, après son insuccès. Dans une phase stratégique, le stratège doit envisager les phases ultérieures, ou à tout le moins, la phase suivante. Bien qu'il soit difficile de prévoir les changements à venir, puisque plus on regarde loin plus les choses semblent vagues, il reste possible d'en calculer les grandes lignes et il est indispensable d'envisager les perspectives d'avenir. La méthode qui consiste, pour un dirigeant, à n'envisager que ce qui doit intervenir dans l'immédiat est aussi nuisible en

politique que dans la guerre. Après une opération, il est nécessaire de tenir compte des changements concrets qu'elle a entraînés et, sur cette base, de modifier ou de compléter les plans stratégiques et opérationnels qu'on a établis; sinon, on risque de s'aventurer inconsidérément. Il est d'autre part absolument indispensable d'avoir un plan qui embrasse toute une phase stratégique et même plusieurs phases stratégiques, un plan envisagé dans son ensemble et pour une période prolongée. Faute d'un tel plan, on restera dans l'incertitude, on piétinera sur place et, en fait, on servira les intentions stratégiques de l'adversaire, en se condamnant à la passivité. Il ne faut pas oublier que le commandement suprême de l'adversaire n'est pas sans avoir une certaine perspective stratégique. Nous ne pourrons remporter de victoires stratégiques que si nous dépassons d'une tête l'adversaire. La direction stratégique exercée aussi bien par les partisans de l'opportunisme "de gauche" au cours de la cinquième campagne de l'adversaire que par ceux de la ligne de Tchang Kouo-tao était surtout erronée du fait que cette condition n'avait pas été observée. Ainsi donc, dès la phase du repli, il importe d'envisager à l'avance celle de la contre-offensive; au cours de la contre-offensive, d'envisager la phase de l'offensive; au cours de l'offensive, enfin, d'envisager de nouveau la phase du repli. Ne pas le faire, limiter ses considérations à la phase du moment, c'est courir tout droit à la défaite.

Gagner la première bataille, l'envisager dans le cadre du plan de l'ensemble de la campagne, envisager la phase stratégique suivante, tels sont les trois principes que nous ne devons jamais oublier lorsque nous commençons une contre-offensive, c'est-à-dire quand nous livrons la première bataille.

SECTION 6. LA CONCENTRATION DES FORCES

A première vue, la concentration des forces semble chose facile, mais dans la pratique, il n'en est pas ainsi. Chacun comprend que le mieux c'est de vaincre des forces inférieures avec des forces supérieures en nombre. Et pourtant il arrive souvent qu'on n'agisse pas ainsi: beaucoup de chefs militaires, au contraire, divisent leurs forces. Cela se produit parce que les vues stratégiques de ces chefs ne sont pas suffisamment développées, parce qu'ils se perdent dans une situation complexe et, de ce fait, en deviennent les esclaves, laissent échapper l'initiative et ne se préoccupent plus que de boucher les trous.

Même dans la situation la plus complexe, la plus critique et la plus pénible, un chef militaire doit, avant tout, organiser et utiliser ses forces d'une manière indépendante et avec initiative. Il arrive fréquemment qu'on soit contraint par l'adversaire à la passivité. L'important, dans de tels cas, c'est de reprendre rapidement l'initiative. Si l'on n'y parvient pas, on va inévitablement à la défaite.

L'initiative, ce n'est pas un concept abstrait, mais quelque chose de concret, de matériel. Ici, ce qui importe avant tout, c'est de conserver et de masser le maximum de forces actives.

A vrai dire, il est facile de perdre l'initiative dans la défensive, alors que c'est loin d'être le cas dans les opérations offensives, où l'on peut la développer pleinement. Il est néanmoins possible de donner à la défensive, qui est passive dans sa forme, un contenu actif, de passer du stade où elle est passive dans sa forme au stade où elle devient active de forme aussi bien que de contenu. Un repli stratégique, absolument prévu par le plan, peut sembler forcé, en apparence, mais du point de vue du contenu, il a pour but de préserver nos forces, d'attendre le moment propice où nous pourrons mettre l'adversaire en déroute, de l'attirer loin dans l'intérieur de notre territoire, de préparer notre contre-offensive. C'est seulement en refusant de se replier ou en acceptant à la hâte le combat (ce qui s'est passé, par exemple, à Siaoche) qu'on perd, en pratique, l'initiative, bien qu'en apparence on donne l'impression de lutter pour se l'assurer. Dans le cas de la contre-offensive stratégique, l'initiative ne se manifeste pas seulement dans le contenu, elle se manifeste encore dans la forme, c'est-à-dire dans le refus de rester dans la passivité qui accompagne le repli. Pour l'adversaire, notre contre-offensive signifie un effort de nos troupes pour lui faire perdre l'initiative et le vouer à la passivité.

Les conditions indispensables pour atteindre pleinement cet objectif sont les suivantes: concentration des forces, guerre de mouvement, guerre de décision rapide, guerre d'anéantissement; de ces conditions, la concentration des forces apparaît comme la première et la plus importante.

La concentration des forces est nécessaire, car elle doit amener un renversement dans la situation des deux parties. Premièrement, elle doit amener un renversement des rôles entre les deux parties en ce qui concerne l'avance et le recul. Jusqu'alors, c'était l'adversaire qui avançait et nous qui reculions; maintenant, nous essayons de faire en sorte que ce soit nous qui avançions et l'adversaire qui recule. Si, après avoir concentré nos forces, nous les jetons dans la bataille et

remportons la victoire, cette seule bataille nous aura déjà permis d'atteindre notre but; en outre, elle exercera une influence sur tout le cours de la campagne.

Deuxièmement, la concentration des forces doit amener un renversement des rôles entre les deux parties en ce qui concerne l'offensive et la défensive. Dans la défensive, le repli poursuivi jusqu'à son terme se rapporte, pour l'essentiel, à la phase passive, c'est-à-dire à la phase de la "défense". La contre-offensive se rapporte, elle, à la phase active, à la phase de l'"attaque". Certes, au cours de la phase entière de la défensive stratégique, notre guerre révolutionnaire conserve encore son caractère défensif; toutefois, comparée au repli, la contre-offensive marque déjà un tournant tant dans la forme que dans le contenu. Elle constitue le passage de la défensive stratégique à l'offensive stratégique; elle est comme le prélude à l'offensive stratégique. C'est ce but que sert la concentration des forces.

Troisièmement, la concentration des forces doit amener un renversement des rôles entre les deux parties en ce qui concerne les opérations à l'intérieur et à l'extérieur des lignes. Une armée qui, sur le plan stratégique, se bat à l'intérieur des lignes connaît de nombreux désavantages, c'est en particulier le cas de l'Armée rouge qui doit affronter les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" lancées contre elle. Néanmoins, au cours des campagnes ou des combats, nous pouvons et nous devons absolument modifier cette situation. Nous devons transformer la grande campagne "d'encerclement et d'anéantissement" que mène contre nous l'armée adverse en une foule de petites campagnes d'encerclement et d'anéantissement isolées, menées par nos troupes contre l'armée adverse; transformer l'attaque convergente que l'armée adverse lance contre nous à l'échelle stratégique en une série d'attaques convergentes, à l'échelle opérationnelle ou tactique, que notre armée lancera contre l'adversaire; transformer la supériorité stratégique de l'adversaire en notre supériorité sur lui, du point de vue opérationnel ou tactique; rendre l'adversaire, qui est plus fort que nous sur le plan stratégique, plus faible sur le plan opérationnel ou tactique, et passer en même temps de notre position de faiblesse stratégique à une forte position sur le plan opérationnel ou tactique. Cela s'appelle mener des opérations à l'extérieur des lignes dans les opérations à l'intérieur des lignes, entreprendre des campagnes d'encerclement et d'anéantissement à l'intérieur de la campagne "d'encerclement et d'anéantissement", opérer un blocus à l'intérieur d'un blocus, lancer des attaques au cours de la défensive, obtenir la

supériorité dans l'infériorité, manifester sa force dans un état de faiblesse, créer des conditions favorables dans des conditions défavorables, faire preuve d'initiative au cours de la passivité. La victoire, dans la défensive stratégique, dépend pour l'essentiel de la concentration des forces.

Dans l'histoire militaire de l'Armée rouge chinoise, ce problème a fait souvent l'objet d'importantes controverses. Dans la bataille de Kian du 4 octobre 1930, notre avance et notre attaque commencèrent avant que nos forces fussent complètement concentrées. Heureusement, l'adversaire (la division de Teng Ying) prit de lui-même la fuite; en fait, notre attaque n'avait donné aucun résultat.

A partir de 1932, le mot d'ordre "Attaquer sur tout le front" exigeait que des coups fussent portés de l'intérieur de la base d'appui dans toutes les directions, vers le nord et le sud comme vers l'est et l'ouest. C'est là une erreur non seulement dans le cas de la défensive stratégique, mais même dans celui de l'offensive stratégique. Aussi longtemps qu'un changement radical ne sera pas intervenu dans le rapport général entre nos forces et celles de l'ennemi, il existera, en stratégie comme en tactique, la défensive et l'offensive, la fixation et l'assaut; quant à "attaquer sur tout le front", cela ne se rencontre que fort rarement dans la réalité. Ce mot d'ordre exprimait l'égalitarisme dans l'utilisation des forces qui accompagne d'habitude l'aventurisme militaire.

Les partisans de l'égalitarisme militaire lancèrent en 1933 une autre formule: "Frapper des deux poings dans deux directions à la fois". Essayant d'obtenir la victoire simultanément dans deux directions stratégiques, ils divisèrent les forces principales de l'Armée rouge en deux parties. Le résultat, c'est que l'un des deux "poings" resta inactif pendant que l'autre s'épuisait dans les combats; qui plus est, on manqua l'occasion de remporter alors la plus grande victoire possible. A mon avis, si nous avons affaire à un ennemi puissant, nous devons utiliser, pour une période déterminée, nos forces, quelle que soit leur importance, dans une direction principale et non dans deux à la fois. Je n'ai rien contre l'existence de deux ou même de plus de deux directions opérationnelles, mais à chaque moment donné, il ne doit y avoir qu'une direction principale. Si l'Armée rouge chinoise, apparaissant dans l'arène de la guerre civile comme une armée peu nombreuse et faible, a pu à maintes reprises infliger des défaites à un ennemi puissant et étonner le monde par ses victoires, cela est dû largement à l'emploi qu'elle a fait de la concentration des forces. On

peut s'en convaincre à l'examen de n'importe laquelle de nos grandes victoires. "A un contre dix, à dix contre cent", cette formule de stratégie s'applique à l'ensemble de la guerre, au rapport existant entre l'ensemble de nos forces et celles de l'adversaire. C'est bien ainsi qu'il en va pour nous. Mais cette formule n'est valable ni sur le plan opérationnel, ni sur le plan tactique, où nous ne pouvons nullement l'appliquer. Dans la contre-offensive comme dans l'offensive, nous concentrons toujours de grandes forces pour frapper une fraction de l'armée adverse. Dans l'opération contre Tan Tao-yuan, dans la région de Tongchao (district de Ningtou, Kiangsi), en janvier 1931, dans celle menée contre la XIX^{e} Armée de Route dans la région de Kaohsinghsiu (district de Hsingkouo, Kiangsi), en août 1931, dans l'opération contre Tchen Tsi-tang, dans la région de Choueikeouhsiu (district de Nanhsiong, Kouangtong), en juillet 1932, dans celle menée contre Tchen Tcheng, dans la région de Touantsouen (district de Litchouan, Kiangsi), en mars 1934, nos insuccès s'expliquent par le fait que nous n'avions pas concentré nos forces. Des opérations comme celles de Choueikeouhsiu et de Touantsouen sont considérées en général comme des victoires, voire de grandes victoires (20 régiments de Tchen Tsi-tang furent mis en déroute dans la première et 12 de Tchen Tcheng dans la seconde), mais nous ne nous sommes jamais réjouis de telles victoires et, dans un certain sens, nous pouvons même les qualifier de défaites. De notre point de vue, de telles victoires ont une importance minime, quand elles ne nous apportent aucune prise ou lorsque nos prises ne dépassent pas nos pertes. Notre stratégie, c'est de nous battre "à un contre dix", mais notre tactique, c'est de nous battre "à dix contre un". Voilà l'une des lois fondamentales qui garantissent notre victoire sur l'ennemi.

L'égalitarisme militaire a atteint son point culminant au cours de notre cinquième contre-campagne en 1934. On considérait que "diviser nos forces en six colonnes" et "résister sur toute la ligne du front" permettraient de vaincre l'ennemi, mais c'est finalement l'ennemi qui a eu le dessus sur nous, et la raison en est notre peur d'abandonner du terrain. Lorsque les forces principales se concentrent dans une direction déterminée et qu'il ne reste sur les autres secteurs que des éléments pour fixer l'ennemi, il va de soi qu'on perd des territoires. Mais ce ne sont que des pertes temporaires, partielles, grâce auxquelles on peut remporter la victoire là où l'on porte le coup principal. Quand cette victoire est remportée, il est possible de récupérer le terrain qui a été perdu dans les secteurs de fixation

de l'ennemi. Au cours des première, deuxième, troisième et quatrième campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi, nous avons perdu du terrain, surtout au cours de la troisième, lorsque la base de l'Armée rouge dans le Kiangsi fut presque entièrement occupée par l'adversaire. Or, finalement, nous avons non seulement récupéré le terrain perdu, mais encore agrandi nos territoires.

La sous-estimation de la force du peuple dans nos bases d'appui conduit fréquemment à craindre sans raison de déplacer l'Armée rouge trop loin de ses bases. C'est ce qui s'est passé lorsque l'Armée rouge, débouchant du Kiangsi, alla attaquer Tchangtcheou dans le Foukien en 1932, ou encore lorsqu'elle fit un mouvement tournant pour lancer son offensive contre le Foukien après la victoire remportée dans notre quatrième contre-campagne en 1933. Les gens craignaient, dans le premier cas, que l'adversaire ne s'emparât de toute la base d'appui, dans le second, qu'il ne s'emparât d'une partie de celle-ci, et c'est pourquoi, s'élevant contre la concentration des forces, ils préconisaient leur division pour défendre la base. Les résultats ont toutefois démontré que ces craintes n'étaient pas fondées. Pour l'adversaire, il est risqué de pénétrer à l'intérieur de notre base d'appui, mais le danger principal est à ses yeux que l'Armée rouge pénètre dans les régions blanches pour y livrer bataille. Aussi concentre-t-il toujours son attention sur le lieu où se trouvent les forces principales constituées par l'Armée rouge. Il est rare qu'il néglige la présence de ces forces et fonce vers notre base d'appui. Même lorsque l'Armée rouge est sur la défensive, c'est elle qui retient surtout l'attention de l'adversaire. La réduction de notre territoire entre certes dans le plan général de celui-ci, mais si l'Armée rouge concentre ses forces principales et anéantit une des colonnes adverses, le haut commandement de l'armée ennemie se trouve contraint de concentrer encore davantage son attention sur l'Armée rouge et d'envoyer contre elle des forces encore plus importantes. C'est pourquoi il est possible de briser les plans de l'adversaire visant à réduire le territoire de nos bases d'appui.

Il était également faux d'affirmer: "Dans la période de la cinquième campagne 'd'encerclement et d'anéantissement' de l'ennemi, conduite selon la méthode de la 'guerre de blockhaus', il nous *était* impossible d'opérer avec des forces concentrées; tout ce que nous pouvions faire, c'était de les diviser pour nous défendre et de lancer des attaques brèves et soudaines." La tactique pratiquée par l'ennemi dans la construction des blockhaus après une poussée de trois

à cinq lis ou de huit à dix lis était due entièrement au fait que l'Armée rouge résistait sur chaque point successivement. Si notre armée, opérant à l'intérieur de ses lignes, avait renoncé à la tactique de la résistance sur ces points successifs et avait contourné l'adversaire, au moment où c'était nécessaire et possible, pour le frapper à l'intérieur de ses lignes, la situation se serait certainement présentée tout autrement. Le principe de la concentration des forces est justement le moyen de vaincre la "guerre de blockhaus" entreprise par l'ennemi.

La concentration des forces que nous préconisons n'implique nullement l'abandon de la guerre populaire de partisans. Comme cela a été démontré depuis longtemps, la ligne de Li Li-san, qui rejetait la "petite" guerre de partisans et exigeait que "tout, jusqu'au dernier fusil, fût concentré dans les mains de l'Armée rouge", était fausse. Du point de vue de la guerre révolutionnaire considérée dans son ensemble, la guerre populaire de partisans et les opérations de l'Armée rouge en tant que forces principales se complètent comme les deux mains de l'homme. N'avoir que les forces principales constituées par l'Armée rouge sans la guerre populaire de partisans, ce serait ne combattre que d'une main. En termes concrets, et en particulier au point de vue des opérations militaires, lorsque nous parlons de la population des bases d'appui comme l'un des éléments de la guerre, c'est du peuple en armes qu'il s'agit. Là est la raison principale pour laquelle l'adversaire estime dangereux de s'aventurer à l'intérieur de nos bases d'appui.

Il est également nécessaire de placer des unités de l'Armée rouge dans les secteurs opérationnels secondaires; il n'est pas question de concentrer toutes les forces de l'Armée rouge. La concentration des forces que nous réclamons est fondée sur la nécessité de nous assurer la supériorité absolue ou relative sur le champ de bataille. Contre un adversaire puissant ou dans un secteur-clé, nous devons livrer bataille en disposant de la supériorité absolue des forces. Le 30 décembre 1930, par exemple, pour la première bataille de la première contre-campagne, nous avions opposé 40.000 hommes aux 9.000 soldats de Tchang Houei-tsan. Dans le cas d'opérations menées contre un adversaire faible ou dans un secteur peu important, il suffit d'avoir une supériorité relative. Le 29 mai 1931, par exemple, pour la dernière bataille de la deuxième contre-campagne, l'Armée rouge qui attaquait Kienning n'avait qu'un peu plus de 10.000 hommes en face des 7.000 de la division de Lieou Ho-ting.

Cela ne signifie pas non plus qu'il soit nécessaire d'être supérieur en forces dans tous les cas. Dans certaines circonstances, on peut affronter l'ennemi avec des forces relativement ou absolument inférieures. Pour prendre un exemple du cas où nous l'affrontons avec des forces relativement inférieures, supposons que, dans un secteur donné, l'Armée rouge ne dispose que de forces peu importantes (il n'est pas question ici du cas où elle en possède beaucoup, mais ne les a pas concentrées), il est alors évidemment nécessaire, pour briser avec les meilleures chances de victoire l'attaque d'un adversaire plus fort, dans une situation où la population, le terrain et le temps nous sont très favorables, de fixer l'adversaire au centre du front et sur une aile à l'aide de détachements de partisans ou de petites unités et de concentrer toutes les forces disponibles de l'Armée rouge pour déclencher une attaque par surprise sur une partie de l'autre aile adverse. Lorsque nous attaquons à l'improviste une partie quelconque de l'une de ces ailes, nous opérons tout comme dans les cas envisagés précédemment, selon le principe de la supériorité numérique, selon le principe de la victoire du grand nombre sur le petit nombre. Comme exemple du cas où nos forces sont absolument inférieures à celles de l'adversaire, on peut prendre le raid soudain d'un détachement de partisans contre un gros détachement de troupes blanches. Les partisans n'attaquent qu'une petite partie des forces de l'adversaire, en appliquant exactement le principe formulé précédemment.

A l'affirmation selon laquelle la concentration d'une grande armée en vue de livrer combat en un lieu déterminé est soumise à des limitations imposées par le terrain, les routes, le ravitaillement, les problèmes de cantonnement, etc., il convient d'apporter une réponse différenciée, compte tenu des circonstances. Ces limitations sont d'un degré différent selon qu'il s'agit de l'Armée rouge ou de l'armée blanche, car la nôtre supporte mieux les épreuves que l'armée blanche.

Nous vainquons des effectifs supérieurs avec des effectifs inférieurs — voilà ce que nous déclarons à l'ensemble des forces dominantes de la Chine. Mais, en même temps, nous vainquons des effectifs inférieurs avec des effectifs supérieurs — voilà ce que nous déclarons à cette partie des forces ennemies avec laquelle nous nous mesurons sur le champ de bataille. Ce n'est plus un secret et l'adversaire, en gros, est familiarisé avec nos habitudes. Mais il ne peut nous empêcher de remporter des victoires ni éviter de subir des pertes, car il ignore quand et où nous frapperons selon cette méthode. Cela, nous le tenons secret. L'Armée rouge opère en général par surprise.

SECTION 7. LA GUERRE DE MOUVEMENT

Guerre de mouvement ou guerre de position? Nous répondrons: guerre de mouvement. Alors que nous n'avons pas de forces importantes, ni de réserves en munitions, alors que dans chaque base d'appui nous ne disposons que d'une unité de l'Armée rouge qu'il faut déplacer et envoyer sans arrêt là où se donne un combat, la guerre de position est pratiquement pour nous sans utilité. Pour nous, la guerre de position est en général inapplicable aussi bien dans la défensive que dans l'offensive.

L'une des caractéristiques les plus frappantes des actions menées par l'Armée rouge, caractéristique qui découle du fait que l'adversaire est fort et que l'Armée rouge, sur le plan technique, est faible, c'est l'absence d'un front stable.

La ligne de front de l'Armée rouge est déterminée par la direction de ses opérations. L'absence de directions opérationnelles stables entraîne l'instabilité des lignes de front. Bien que la direction générale reste, pour une période donnée, inchangée, les différentes directions partielles dont l'ensemble constitue la direction générale se modifient à tout moment: lorsqu'une direction déterminée se trouve bloquée, il convient de passer à une autre. Si, au bout d'une période déterminée, la direction générale se trouve elle-même bloquée, il faut également la changer.

Dans une guerre civile révolutionnaire, les lignes de front ne peuvent être stables; cette situation s'est présentée même dans l'histoire de l'Union soviétique. La situation de l'Armée soviétique différait de la nôtre uniquement par le fait que cette instabilité n'a jamais atteint un degré aussi élevé que chez nous. Dans aucune guerre, il ne peut y avoir de lignes de front absolument stables; les changements — victoires ou défaites, avances ou replis — s'y opposent. Toutefois, on constate fréquemment l'existence de lignes de front relativement stables dans les guerres habituelles. Les exceptions n'existent que pour les armées qui se battent dans des conditions de rapport de forces absolument défavorables, comme c'est le cas, par exemple, pour l'Armée rouge chinoise, dans la phase actuelle.

L'instabilité des lignes de front entraîne l'instabilité du territoire de nos bases d'appui. Celles-ci s'étendent ou se rétrécissent constamment, et il arrive souvent que des bases isolées naissent ou disparaissent. Une telle variabilité du territoire est entièrement due à la mobilité des opérations militaires.

La mobilité des opérations et la variabilité du territoire apportent à leur tour l'inconstance dans tout notre travail d'édification mené à l'intérieur de nos bases d'appui. Des plans d'édification pour une période tant soit peu prolongée sont inconcevables. Les changements fréquents dans nos plans sont devenus un phénomène banal.

Il nous est utile de tenir compte de cette particularité. C'est sur elle que nous devons fonder les plans pour nos tâches à venir, sans nous faire d'illusions au sujet d'une guerre purement offensive, d'une guerre sans repli; nous ne devons pas redouter les variations temporaires de territoire ou les modifications qui peuvent intervenir dans nos arrières, ni essayer d'établir des plans concrets portant sur une période prolongée. Nous devons adapter notre pensée et nos activités à la situation, être prêts aussi bien à rester sur place qu'à repartir, avoir toujours sous la main notre sac de vivres. C'est seulement au prix des efforts dont est faite aujourd'hui notre vie errante que nous pourrons nous assurer par la suite moins de mobilité et finalement la stabilité.

Lorsque régnait la ligne stratégique fondée sur la "guerre *régulière*" au cours de la cinquième contre-campagne, on repoussait chez nous une telle mobilité, on luttait contre ce qu'on appelait l'"esprit de partisan". Les camarades qui se prononçaient contre la mobilité agissaient comme s'ils étaient les dirigeants d'un grand Etat. Et finalement, on dut avoir recours à une mobilité d'une ampleur absolument extraordinaire: la Longue Marche de 25.000 lis!

Notre République démocratique des ouvriers et des paysans est un Etat, mais actuellement elle ne l'est pas encore au sens plein du mot. Nous en sommes encore, dans le cours de la guerre civile, à une période de défense stratégique et notre pouvoir est encore loin d'avoir une forme étatique achevée. Quant aux effectifs et aux moyens techniques, notre armée le cède encore de beaucoup à l'adversaire; notre territoire est encore très petit, l'adversaire ne songe qu'à nous anéantir et ne se tiendra pour satisfait que s'il y réussit. Dans ces conditions, en définissant notre politique, nous ne devons pas lutter sans discernement contre l'esprit de partisan, mais reconnaître honnêtement que l'Armée rouge a le caractère d'une armée de partisans. Il n'y a pas de quoi avoir honte. Au contraire, le caractère partisan constitue notre particularité, notre côté fort, notre moyen de vaincre l'ennemi. Nous devons nous préparer à renoncer un jour à ce caractère, mais pour l'instant, c'est impossible. Dans l'avenir, ce caractère partisan deviendra pour notre armée quelque chose de honteux, à quoi il faudra

renoncer, mais pour l'instant, c'est quelque chose de précieux, à quoi nous devons nous attacher avec force.

"Si on peut gagner, on se bat, sinon on s'en va", telle est la formule populaire pour expliquer le principe de la guerre de mouvement que nous menons actuellement. Il n'y a pas de spécialiste militaire au monde qui estime qu'il faut seulement se battre et jamais se retirer; seulement on se retire rarement autant que nous le faisons, voilà tout. Chez nous, les déplacements prennent habituellement plus de temps que les opérations militaires proprement dites. Si nous livrons en moyenne un combat important par mois, c'est déjà bien. Mais lorsque "nous nous retirons", nous le faisons toujours en vue de "nous battre". Toute notre stratégie et toutes nos opérations se fondent sur notre volonté de "nous battre". Toutefois, dans certains cas, il n'est pas avantageux de se battre: premièrement, il est inopportun de se battre si l'adversaire dispose de forces supérieures; deuxièmement, il est parfois aussi inopportun de se battre si les forces de l'adversaire, bien que peu importantes, sont trop proches de ses unités voisines; troisièmement, il n'est pas indiqué de se battre, en règle générale, avec un groupement adverse qui n'est pas isolé et qui occupe des positions très solides; quatrièmement, il n'est pas indiqué de poursuivre un combat dont l'issue est incertaine. Dans tous les cas qui viennent d'être énumérés, nous devons être prêts à nous retirer. Se retirer est alors admissible, nécessaire. Car la reconnaissance de la nécessité de nous retirer est fondée pour nous sur la reconnaissance de la nécessité de nous battre. C'est précisément en cela que réside la caractéristique essentielle de la guerre de mouvement menée par l'Armée rouge.

Notre guerre est essentiellement une guerre de mouvement, mais cela ne signifie pas que nous rejetons la guerre de position, lorsqu'elle s'avère nécessaire et possible. En période de défensive stratégique, lorsqu'on veut défendre fermement certains points-clés au cours des opérations visant à retenir les troupes de l'ennemi, et en période d'offensive stratégique, lorsqu'on rencontre un adversaire isolé, privé de tout secours, il convient d'admettre la nécessité de recourir à la guerre de position. Nous avons déjà une expérience non négligeable dans l'utilisation de ces méthodes de la guerre de position pour obtenir la victoire: nous avons pris nombre de villes, de forts, de points fortifiés, nous avons percé des positions de campagne assez bien fortifiées. Il nous faut encore, à l'avenir, redoubler d'efforts dans ce sens, remédier à nos insuffisances à cet égard. Nous devons nous prononcer sans réserve pour l'attaque ou la défense de positions fortifiées lorsque

la situation l'exige et le permet. Nous nous opposons seulement à la guerre de position telle qu'elle est généralement pratiquée aujourd'hui, ou à l'idée de lui donner la même importance qu'à la guerre de mouvement; c'est cela que nous considérons comme inadmissible.

Est-ce qu'au cours des dix années de guerre civile, aucun changement n'est intervenu dans le caractère de guerre de partisans revêtu par les opérations de l'Armée rouge, l'absence de lignes de front stables, la variabilité du territoire de nos bases d'appui et l'inconstance des plans d'édification dans nos bases d'appui? Si, des changements se sont produits. Dans la première étape, celle qui va de la lutte dans les monts Tsingkang au début de la première contre-campagne dans le Kiangsi, le caractère de guerre de partisans, l'instabilité, la variabilité, l'inconstance se sont manifestés avec force. L'Armée rouge était encore dans son enfance, et nos bases d'appui n'étaient encore que des régions de partisans. Dans la deuxième étape, celle qui va de la première contre-campagne à la troisième, les traits signalés ci-dessus ont nettement diminué d'importance. L'Armée rouge du Ier Front avait été créée et nos bases d'appui comptaient plusieurs millions d'habitants. Dans la troisième étape, qui va de la fin de la troisième contre-campagne à la cinquième, ces traits ont été encore moins marqués. Un gouvernement central et une commission militaire révolutionnaire avaient été créés. La Longue Marche a constitué la quatrième étape. Pour avoir commis l'erreur de nier que, dans des limites restreintes, nos opérations avaient le caractère d'une guerre de partisans, et nos lignes, nos bases et nos plans d'édification, une certaine variabilité, nous avons été amenés à la guerre de partisans et à la variabilité dans de vastes proportions. Nous sommes actuellement dans la cinquième étape. Comme la cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" n'avait pas été brisée et que de grands changements en ont résulté, l'Armée rouge et nos bases d'appui se sont trouvées considérablement réduites. Néanmoins, nous nous sommes déjà fortement installés dans le Nord-Ouest; notre base d'appui de la région frontière du Chensi-Kansou-Ninghsia a été consolidée et élargie; les armées de trois fronts qui constituent les forces principales de l'Armée rouge se trouvent désormais sous un commandement unique, ce qui n'existait pas auparavant.

Du point de vue du caractère de notre stratégie, on peut dire que la période allant de la lutte dans les monts Tsingkang à la quatrième contre-campagne a constitué la première étape, la cinquième contre-campagne la deuxième, la période allant du début de la Longue Marche

à nos jours la troisième. Au cours de notre cinquième contre-campagne, notre ancienne ligne stratégique, qui était correcte, a été rejetée à tort; aujourd'hui, nous avons eu raison de rejeter à notre tour la ligne erronée qui fut appliquée au cours de cette cinquième contre-campagne et nous avons ressuscité la juste ligne antérieure. Toutefois, nous ne rejetons pas tout de la cinquième contre-campagne, de même que nous ne ressuscitons pas tout ce qui a existé antérieurement. Nous n'en ressuscitons que le meilleur, tout comme nous ne rejetons que ce qu'il y avait d'erroné dans la cinquième contre-campagne.

L'esprit de partisan a deux aspects. L'un, c'est son caractère irrégulier, c'est-à-dire absence de centralisation, d'unité, manque d'une rigoureuse discipline, laisser-aller dans les méthodes de travail, etc. Tout cela, l'Armée rouge l'a hérité de la période de son enfance et, en ce temps-là, certains de ces traits étaient justement ce qu'il nous fallait. Néanmoins, dans la phase supérieure du développement de l'Armée rouge, il convient de s'en débarrasser progressivement, consciemment, afin que celle-ci soit plus centralisée, plus unie, plus disciplinée, qu'elle apporte plus de soin au travail, en un mot, qu'elle ait un caractère plus régulier. Dans le domaine de la direction des opérations, il convient également de réduire progressivement, consciemment, ce qui caractérise la guerre de partisans et devient inutile dans la phase supérieure du développement. Le refus de progresser à cet égard, l'obstination à s'accrocher à la phase antérieure sont inadmissibles et nuisibles, sont désavantageux pour la conduite d'opérations militaires de grande envergure.

L'autre aspect de l'esprit de partisan, c'est le principe de la guerre de mouvement, le caractère de guerre de partisans de nos opérations, à l'échelle stratégique et opérationnelle, qui reste encore nécessaire pour le moment, la variabilité encore inévitable du territoire de nos bases d'appui, la souplesse des plans d'édification dans nos bases d'appui, le refus de donner prématurément un caractère régulier à l'Armée rouge au cours de son édification. Dans ce domaine, il est également inadmissible et nuisible, également désavantageux pour la conduite des opérations militaires dans la période présente de nier les faits historiques, de se refuser à conserver ce qui est utile, d'abandonner inconsidérément la phase actuelle pour courir aveuglément après cette "nouvelle phase" encore inaccessible et dépourvue, pour l'instant, de tout intérêt réel.

Nous sommes maintenant à la veille d'une nouvelle phase en ce qui concerne l'équipement technique et l'organisation de l'Armée

rouge. Nous devons nous préparer au passage à cette nouvelle phase. Ne pas le faire serait faux, désavantageux pour le développement ultérieur de la guerre. Dans l'avenir, lorsque les conditions techniques et d'organisation se seront modifiées au sein de l'Armée rouge et que cette dernière entrera dans une nouvelle phase de son édification, les directions opérationnelles et les lignes de front deviendront plus stables; la guerre de position jouera un plus grand rôle; la mobilité de la guerre, la variabilité du territoire de nos bases d'appui et l'inconstance de nos plans d'édification diminueront dans une large mesure et finiront par disparaître complètement; nous ne serons plus alors handicapés par tout ce qui limite notre action à l'heure actuelle, par exemple, par la supériorité numérique de l'ennemi et ses positions solidement fortifiées.

Nous luttons actuellement, d'une part, contre les méthodes erronées utilisées à l'époque où régnait l'opportunisme "de gauche", et, d'autre part, contre la résurrection de tous ces traits d'irrégularité qui marquaient l'Armée rouge encore en son enfance et qui, désormais, nous sont inutiles. Mais nous faisons renaître résolument ces nombreux principes valables, principes touchant à l'édification de l'armée et principes stratégiques et tactiques, dont l'utilisation a toujours apporté la victoire à l'Armée rouge. Nous devons faire le bilan de tout ce que nous avons connu de meilleur dans le passé et en tirer une ligne militaire systématisée, plus développée, plus riche, afin de vaincre l'ennemi aujourd'hui et nous préparer à aborder une étape nouvelle dans l'avenir.

Le domaine de la guerre de mouvement embrasse de nombreux problèmes, par exemple les missions de reconnaissance, l'appréciation de la situation, la prise de décisions, la disposition des forces pour le combat, la direction du combat, le camouflage, la concentration des forces, la marche, le déploiement, l'attaque, la poursuite, les coups de surprise, l'attaque des positions, la défense des positions, les engagements de rencontre, le repli, le combat de nuit, les opérations sur terrain spécial, les manœuvres pour éviter un adversaire puissant et porter des coups à un adversaire faible, le siège des villes et l'anéantissement des renforts envoyés à leur secours, les attaques feintes, la D.C.A., les manœuvres entre plusieurs groupes ennemis, les opérations visant à éviter le combat en contournant l'ennemi, les combats successifs, les opérations militaires sans arrière, la nécessité de se refaire et d'accumuler des forces. Dans l'histoire de l'Armée rouge, toutes ces formes d'action ont présenté de nombreuses particularités; elles doivent

être exposées de façon méthodique, et généralisées dans la science des campagnes. Je n'en parlerai pas ici.

SECTION 8. LA GUERRE DE DECISION RAPIDE

Une guerre prolongée sur le plan stratégique, et des campagnes ou des combats de décision rapide sont deux aspects d'une seule et même chose, deux principes auxquels il convient d'accorder une importance égale dans la guerre civile, et qui peuvent s'appliquer également à une guerre anti-impérialiste.

Le caractère prolongé de la guerre s'explique par le fait que les forces de la réaction sont puissantes, alors que celles de la révolution ne grandissent que graduellement. Ici, l'impatience serait nuisible, et réclamer "une décision rapide" serait erroné. Mener dix ans durant, comme nous l'avons fait, une guerre révolutionnaire pourrait surprendre s'il s'agissait d'un autre pays, mais pour nous ces dix ans de guerre ne représentent que l'"introduction", l'"exposition du thème" et les "thèses générales de la dissertation", dans le plan classique des dissertations en huit parties[36], et bien des chapitres passionnants suivront encore. Sous l'influence des facteurs internes et externes, il est certain que les choses peuvent se développer, dans l'avenir, à un rythme bien plus rapide que par le passé. Comme des changements sont déjà intervenus dans la situation internationale et intérieure et qu'il en interviendra de plus grands encore à l'avenir, on peut dire que nous avons laissé derrière nous la situation d'autrefois, dont l'évolution était lente et où nous avions à combattre dans l'isolement. Nous ne devons pas escompter, toutefois, que la victoire puisse venir d'un jour à l'autre. "Anéantir l'ennemi avant de déjeuner" est un désir louable en soi, sur lequel nous ne pouvons cependant fonder des plans concrets d'action. Etant donné que les forces de la réaction, en Chine, bénéficient de l'appui de nombreux Etats impérialistes, notre guerre révolutionnaire conservera son caractère prolongé aussi longtemps que la révolution chinoise n'aura pas accumulé les forces suffisantes pour briser les positions fondamentales des ennemis de l'extérieur et de l'intérieur, aussi longtemps que les forces révolutionnaires internationales n'auront pas repoussé ou contenu la plus grande partie des forces de la réaction internationale. Définir notre stratégie de guerre de longue durée en partant de là est l'un des principes importants de notre direction stratégique.

Mais sur le plan opérationnel et tactique, nous appliquons un principe directement opposé: non la longue durée, mais la décision rapide. Chercher une décision rapide sur le plan opérationnel et tactique est propre à toutes les époques comme à tous les pays. Dans une guerre prise dans son ensemble, on a cherché partout et en tout temps à obtenir la décision rapide; on a toujours considéré une guerre de longue durée comme désavantageuse. C'est seulement en Chine qu'il faut manifester la plus grande patience et avoir recours à une guerre prolongée. A l'époque de la ligne de Li Li-san, d'aucuns se moquaient de notre "tactique de boxeur" (c'est-à-dire de la tactique qui consiste à ne s'emparer d'une grande ville qu'après de nombreux échanges de coups); ils nous raillaient en disant que nous n'assisterions à la victoire de la révolution que lorsque nous aurions les cheveux tout blancs. Il s'est avéré depuis longtemps qu'une telle impatience est erronée. Toutefois, si l'on applique ces remarques critiques, non à la stratégie, mais aux problèmes opérationnels et tactiques, elles deviennent tout à fait justes. La cause en est, en premier lieu, que l'Armée rouge ne dispose pas de sources lui permettant de s'approvisionner en armes et surtout en munitions; en deuxième lieu, qu'il y a de nombreuses armées blanches contre une seule Armée rouge, et que notre armée doit se tenir prête pour mener rapidement et sans interruption toute une série d'opérations en vue de briser une campagne "d'encerclement et d'anéantissement"; en troisième lieu, que dans la majorité des cas, en dépit du fait que les armées blanches avancent isolément, les intervalles entre leurs colonnes sont relativement réduits, si bien que si nous attaquons l'une d'entre elles sans obtenir rapidement la décision, nous risquons de voir d'autres colonnes venir à la rescousse. Pour toutes ces raisons, nous devons mener des opérations de décision rapide. Pour nous, terminer une bataille en quelques heures, en un jour ou deux, est chose habituelle. C'est seulement lorsque notre plan est "le siège des villes et l'anéantissement des renforts envoyés à leur secours" et lorsque notre objectif est non pas l'anéantissement de l'ennemi assiégé mais celui de ses renforts que nous sommes prêts à des actions relativement prolongées contre l'ennemi assiégé, tout en cherchant toujours à obtenir une décision rapide dans l'attaque des renforts qui lui sont envoyés. Quand, pendant la défensive stratégique, nous défendons fermement nos points d'appui dans les secteurs où nous effectuons des opérations de fixation, ou quand, pendant l'offensive stratégique, nous portons des coups à un adversaire isolé et privé de secours, ou procédons à

l'anéantissement des points d'appui des forces blanches sur le territoire de nos bases d'appui, nous appliquons fréquemment le principe de la guerre prolongée sur le plan opérationnel et tactique. Néanmoins, ces actions prolongées aident plus qu'elles ne gênent les opérations de décision rapide de l'Armée rouge.

Pour obtenir une décision rapide, il ne suffit pas d'en avoir le désir, il faut encore réunir toute une série de conditions concrètes dont les principales sont les suivantes: bien se préparer, saisir le moment opportun, concentrer des forces supérieures, utiliser la tactique d'encerclement et de mouvement tournant, choisir une bonne position, frapper l'ennemi en marche ou l'ennemi qui s'est arrêté sans avoir encore eu le temps de consolider sa position. Faute de ces conditions, il est impossible d'obtenir une décision rapide sur le plan opérationnel ou tactique.

L'écrasement d'une campagne "d'encerclement et d'anéantissement" est une opération de grande envergure, mais c'est encore le principe de décision rapide qu'il convient d'appliquer et non celui d'opérations prolongées. En effet, les conditions présentées par une base d'appui — réserves en hommes, ressources financières, puissance militaire — ne sont pas de celles qui permettent des opérations prolongées.

Toutefois, tout en observant en général le principe d'une décision rapide, il convient de lutter contre une hâte injustifiée. Il est absolument nécessaire que la direction militaire et politique suprême de la base révolutionnaire, tenant compte des conditions de la base ci-dessus mentionnées et de la situation chez l'adversaire, ne se laisse pas intimider par l'air féroce de l'adversaire, ne perde pas courage devant des difficultés qui sont du reste supportables, ne se désespère pas devant des échecs, mais fasse preuve de la patience et de l'endurance indispensables. Dans le Kiangsi, quand nous avons brisé la première campagne "d'encerclement et d'anéantissement", nous n'avons eu besoin, du premier au dernier combat, que d'une semaine; la deuxième campagne "d'encerclement et d'anéantissement" fut brisée en quinze jours; la troisième ne fut brisée qu'au bout de trois mois; la quatrième, en trois semaines; pour la cinquième, la lutte se prolongea pendant une année entière. Mais cette cinquième campagne n'avait pu être brisée, et lorsque nous fûmes obligés de rompre l'encerclement, une hâte injustifiable se manifesta. Dans la situation d'alors, on aurait pu tenir encore deux ou trois mois et utiliser ce répit pour reposer nos troupes, les instruire et les consolider. Si cela

avait été fait et si, après la rupture de l'encerclement, la direction avait agi avec un peu plus de sagesse, la situation aurait pu être, par la suite, bien différente.

Néanmoins, le principe qui consiste à s'efforcer de réduire le plus possible la durée d'une campagne, principe dont nous avons parlé précédemment, reste valable. Dans nos plans opérationnels et tactiques, nous devons, bien entendu, nous efforcer de concentrer nos forces, de recourir à la guerre de mouvement, etc. pour détruire les forces vives de l'adversaire à l'intérieur de nos lignes (c'est-à-dire de nos bases d'appui), et briser rapidement sa campagne; toutefois, dans les cas où il est manifestement impossible de briser sa campagne à l'intérieur de nos lignes, il convient d'utiliser les forces principales de l'Armée rouge pour rompre l'encerclement et passer à l'extérieur de nos lignes, c'est-à-dire à l'intérieur des lignes adverses en vue d'atteindre ce même but. Maintenant que la méthode de la "guerre de blockhaus" a reçu une telle diffusion, ceci deviendra le procédé habituel pour la conduite des opérations. Deux mois après le début de notre cinquième contre-campagne, lorsque se produisit l'Incident du Foukien, les forces principales de l'Armée rouge auraient certainement dû pénétrer dans la région formée par les provinces du Kiangsou, du Tchékiang, de l'Anhouei et du Kiangsi, avec le Tchékiang comme centre, développer activement leurs opérations entre Hangtcheou, Soutcheou, Nankin, Wouhou, Nantchang et Foutcheou, passer de la défensive stratégique à l'offensive stratégique, menacer les centres vitaux de l'ennemi et chercher bataille dans de vastes régions dépourvues de blockhaus ennemis. De cette manière, il aurait été possible de contraindre l'adversaire, qui attaquait le sud du Kiangsi et l'ouest du Foukien, à rebrousser chemin pour défendre ses centres vitaux; ainsi, l'on aurait pu briser son offensive dirigée contre notre base du Kiangsi et, dans le même temps, soulager la situation du Gouvernement populaire du Foukien, que nous aurions certainement pu aider en agissant ainsi. Le rejet de ce plan nous empêcha de briser la cinquième campagne et la chute du Gouvernement populaire du Foukien devint inévitable. Après une année entière de combats, il était désormais désavantageux de pénétrer dans le Tchékiang; il était néanmoins encore possible d'orienter notre offensive stratégique dans une autre direction, c'est-à-dire de nous diriger vers le Hounan avec nos forces principales, non pour passer dans le Koueitcheou mais pour pousser vers le centre du Hounan même, d'attirer ainsi l'adversaire hors du Kiangsi, vers le Hounan, et là de l'anéantir. Ce plan

ayant été également rejeté, l'espoir de briser la cinquième campagne s'effondra définitivement, si bien qu'il ne resta plus qu'une issue: la Longue Marche.

SECTION 9. LA GUERRE D'ANEANTISSEMENT

Il est inopportun de préconiser une "épreuve d'usure" pour l'Armée rouge chinoise. Voir rivaliser de trésors non deux Rois Dragons mais un Roi Dragon et un mendiant serait plutôt comique. Pour l'Armée rouge qui se fournit presque en tout chez l'adversaire, la ligne d'action principale reste la guerre d'anéantissement. C'est seulement en détruisant les forces vives de l'adversaire qu'on peut briser ses campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" et agrandir le territoire des bases révolutionnaires. Les coups portés à l'adversaire visent à l'anéantir, sinon ils n'auraient pas de sens. En infligeant des pertes à l'adversaire, nous en subissons nous-mêmes, mais si nous l'anéantissons, nous pouvons compléter nos propres forces. Ainsi, non seulement nous compensons les pertes que nous avons dû consentir, mais nous renforçons notre propre armée. Dans une guerre contre un adversaire puissant, les actions qui visent à le mettre en déroute ne peuvent déterminer d'une manière radicale l'issue de la guerre, alors que les combats d'anéantissement produisent immédiatement de profondes répercussions chez l'adversaire, quel qu'il soit. Dans une bagarre, il vaut mieux arracher un doigt à l'adversaire que de lui en blesser dix; à la guerre, il vaut mieux anéantir une division de l'adversaire que d'en mettre dix en déroute.

Nous avons adopté la guerre d'anéantissement au cours des première, deuxième, troisième et quatrième campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" de l'ennemi. Les forces que nous avons anéanties dans chaque campagne constituaient seulement une partie des effectifs de l'ennemi, et pourtant toutes ses campagnes ont été brisées. Au cours de notre cinquième contre-campagne, une ligne opposée fut appliquée, ce qui, en fait, aida l'adversaire à atteindre ses objectifs.

La guerre d'anéantissement suppose la concentration de forces supérieures et l'adoption de la tactique des encerclements et des mouvements tournants; elle est impossible sans cela. Le soutien de la population, un terrain favorable, un adversaire vulnérable, l'attaque par surprise, etc. sont autant de conditions indispensables pour anéantir l'ennemi.

Mettre en déroute des forces de l'ennemi ou même les laisser s'enfuir n'a de sens que si, dans le combat ou la campagne considérée comme un tout, nos forces principales mènent des opérations d'anéantissement contre une partie de ses forces; sinon, cela n'a aucun sens. Ici, les pertes sont justifiées par les gains.

En créant notre propre industrie de guerre, nous devons nous garder d'être dépendants d'elle. Notre politique fondamentale est de nous appuyer sur l'industrie de guerre de l'impérialisme et de notre ennemi à l'intérieur du pays. Nous avons droit à la production des arsenaux de Londres et de Hanyang, et les unités de l'ennemi se chargent du transport. Ce n'est pas une plaisanterie, c'est la vérité.

NOTES

[1] La stratégie, la science des campagnes et la tactique font toutes partie de la science militaire chinoise. La stratégie étudie les lois de la conduite de la guerre considérée dans son ensemble. La science des campagnes étudie les lois des campagnes, les lois qui s'appliquent à la conduite des campagnes. La tactique étudie les lois qui régissent les combats, les lois qui s'appliquent à la conduite des combats.

[2] Souentse (Souen Wou), célèbre stratège et théoricien militaire chinois du V^e^ siècle av. J.-C., auteur du traité *Souentse* en 13 chapitres. Cette citation est extraite du "Plan de l'attaque", *Souentse*, chapitre III.

[3] Au moment où cet ouvrage fut écrit (en 1936), quinze ans s'étaient écoulés depuis la fondation du Parti communiste chinois (juillet 1921).

[4] Tchen Tou-sieou était un démocrate radical à l'époque du Mouvement du 4 Mai. Ayant subi par la suite l'influence de la Révolution socialiste d'Octobre, il devint l'un des fondateurs du Parti communiste chinois. Pendant les six premières années du Parti, il resta le principal dirigeant du Comité central. Il était depuis longtemps fortement imprégné d'idées déviationnistes de droite, lesquelles dégénérèrent en une ligne capitulationniste pendant la dernière période de la révolution de 1924-1927. A cette époque, les capitulationnistes représentés par Tchen Tou-sieou "abandonnèrent volontairement la direction des masses paysannes, de la petite bourgeoisie urbaine, de la moyenne bourgeoisie et, en particulier, des forces armées, ce qui entraîna la défaite de la révolution" ("La Situation actuelle et nos tâches", *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome IV, p. 177). Après la défaite de la révolution en 1927, Tchen Tou-sieou et une poignée d'autres capitulationnistes cédèrent au pessimisme, perdirent confiance dans l'avenir de la révolution et devinrent des liquidationnistes. Ils adoptèrent la position réactionnaire trotskiste et formèrent avec les trotskistes un groupuscule antiparti. En conséquence, Tchen Tou-sieou fut expulsé du Parti en novembre 1929. Il mourut de maladie en 1942. En ce qui concerne l'opportunisme de droite de Tchen Tou-sieou, voir les notes introductives aux textes "Analyse des classes de la société chinoise", p. 9, et "Rapport sur l'enquête menée dans le Hounan à propos du mouvement paysan",

p. 21 du présent tome, ainsi que "Pour la parution de la revue *Le Communiste*", *Œuvres choisies de Mao Tsé-toung*, tome II.

[5] Il s'agit de la ligne opportuniste "de gauche", communément appelée "ligne de Li Li-san", qui régna dans le Parti pendant environ quatre mois à partir de juin 1930, quand le camarade Li Li-san était le dirigeant le plus influent du Comité central du Parti communiste chinois. La ligne de Li Li-san avait les caractéristiques suivantes: Elle violait la politique définie au VI[e] Congrès du Parti; elle niait la nécessité de préparer les masses à la révolution et le développement inégal de la révolution; elle considérait la conception du camarade Mao Tsé-toung consistant à faire porter pendant une longue période l'effort principal sur la création de bases d'appui à la campagne afin de s'appuyer sur elles pour encercler les villes et hâter l'essor de la révolution dans tout le pays comme "un régionalisme et un esprit conservateur des plus erronés venant de la mentalité paysanne"; et elle se prononçait pour la préparation dans tout le pays de soulèvements immédiats. Suivant cette ligne erronée, le camarade Li Li-san élabora un plan aventureux qui visait à l'organisation immédiate de soulèvements armés dans les grandes villes de Chine. En outre, les partisans de cette ligne ne reconnaissaient pas l'inégalité du développement de la révolution mondiale, soutenant que le déclenchement général de la révolution en Chine amènerait nécessairement un déclenchement général de la révolution mondiale, sans lequel la révolution chinoise ne pourrait être victorieuse; ils ne reconnaissaient pas non plus le caractère prolongé de la révolution démocratique bourgeoise en Chine, soutenant que les premières victoires de la révolution dans une ou plusieurs provinces marqueraient le début du passage au socialisme, et ils arrêtaient en conséquence un certain nombre de mesures politiques inopportunes, aventureuses et gauchistes. Le camarade Mao Tsé-toung lutta contre cette ligne erronée: la grande masse des cadres et des membres du Parti en exigeaient également la rectification. En septembre 1930, à la troisième session plénière du Comité central issu du VI[e] Congrès du Parti, le camarade Li Li-san reconnut les erreurs qu'on lui indiquait et quitta le poste dirigeant qu'il occupait au Comité central du Parti. Ayant réussi, après une longue période, à se débarrasser de ses conceptions erronées, il fut réélu au Comité central par le VII[e] Congrès du Parti.

[6] Le Comité central issu du VI[e] Congrès du Parti communiste chinois, à sa troisième session plénière en septembre 1930 et dans la période qui suivit, prit une série de mesures positives destinées à mettre fin à la ligne de Li Li-san. Mais après la session, un certain nombre de camarades, qui manquaient d'expérience pratique de la lutte révolutionnaire et qui avaient à leur tête Tchen Chao-yu, alias Wang Ming, et Tsin Pang-hsien, alias Po Kou, s'opposèrent aux mesures du Comité central. Dans une brochure publiée sous l'un ou l'autre des titres: *Deux lignes* et *Lutte pour une bolchévisation plus poussée du Parti communiste chinois*, ces camarades faisaient ressortir tout particulièrement qu'à l'époque, le danger principal pour le Parti n'était pas l'opportunisme "de gauche", mais l'"opportunisme de droite"; et, pour justifier leurs propres activités, ils "critiquaient" la ligne de Li Li-san comme ligne "de droite". Ils proposèrent un autre programme politique qui, sous une forme nouvelle, continuait, rétablissait ou développait la ligne de Li Li-san et les autres conceptions et mesures politiques déviationnistes "de gauche", les opposant à la ligne juste du camarade Mao Tsé-toung. Celui-ci a écrit le présent ouvrage principalement pour critiquer les fautes commises dans le domaine militaire par les tenants de cette nouvelle ligne opportuniste "de gauche". Cette nouvelle déviation "de gauche" domina dans le Parti au cours de la période qui va de la quatrième session plénière (janvier 1931) du Comité central issu du VI[e] Congrès du Parti à la réunion du Bureau politique du Comité central qui eut lieu à Tsouenyi (Koueitcheou)

en janvier 1935. Cette réunion en finit avec la ligne erronée et désigna une autre direction au Comité central ayant à sa tète le camarade Mao Tsé-toung. La ligne erronée "de gauche" régna particulièrement longtemps dans le Parti (quatre ans) et causa des dommages extrêmement graves au Parti et à la révolution. Les conséquences funestes de l'application de cette ligne s'expriment dans le fait que 90 pour cent environ des effectifs du Parti communiste chinois, de l'Armée rouge chinoise, de même que du territoire des bases d'appui de l'Armée rouge, furent perdus, et que des dizaines de millions de gens, dans les bases révolutionnaires, furent soumis à la féroce répression exercée par le Kuomintang. Tout cela freina les progrès de la révolution. La plupart des camarades, qui nvaient commis des fautes déviationnistes "de gauche", se convainquirent au bout d'une longue expérience de ces erreurs, les corrigèrent et rendirent des services utiles au Parti et au peuple. Sur la base de conceptions politiques communes, ces camarades se regroupèrent avec la masse des membres du Parti, sous la direction du camarade Mao Tsé-toung.

[7] Voir "La Tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais", notes 23 et 24, pp. 194-195 du présent tome.

[8] Il s'agit d'une organisation que Tchiang Kaï-chek créa en juillet 1933 dans les monts Louchan (district de Kieoukiang, province du Kiangsi) pour former des cadres militaires anticommunistes. Les officiers des armées de Tchiang Kaï-chek y recevaient à tour de rôle une préparation militaire et politique qui leur était donnée dans un esprit fasciste par des instructeurs allemands, italiens et américains.

[9] Par nouveaux principes militaires de la cinquième campagne "d'encerclement et d'anéantissement", on entend essentiellement "la politique de blockhaus" appliquée par la bande de Tchiang Kaï-chek et qui prévoyait la création de fortifications au fur et à mesure de la progression des troupes.

[10] Critiquant le communiste hongrois Bela Kun, Lénine disait: "Il oublie ce qui est la substance même, l'âme vivante du marxisme: l'analyse concrète d'une situation concrète." (Voir "Le Communisme", *Œuvres*, tome 31.)

[11] Cette Conférence fut convoquée le 20 mai 1928 à Maoping, district de Ningkang.

[12] Nom donné par le groupe de Tchiang Kaï-chek aux troupes qui lui étaient les plus fidèles.

[13] Pour plus de détails, voir pp. 264-265 du présent tome.

[14] Voir "L'Elimination des conceptions erronées dans le Parti", notes 3 et 4, pp. 127-128 du présent tome.

[15] Actes de pillage commis par manque de discipline, d'organisation et de but politique précis.

[16] Il s'agit de la Longue Marche, effectuée par l'Armée rouge, du Kiangsi au Chensi du Nord. Voir "La Tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais", note 22, p. 194 du présent tome.

[17] Après la défaite de l'insurrection de décembre 1905, la révolution recula graduellement en Russie. Voir *Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.*, chapitre III, sections 5 et 6.

[18] Il s'agit du traité de paix conclu par la Russie soviétique avec l'Allemagne en mars 1918. C'était là un recul provisoire des forces révolutionnaires devant la supériorité évidente des forces ennemies et il avait pour but d'empêcher l'impérialisme allemand d'attaquer la République des Soviets, qui venait de se former et n'avait

pas encore d'armée. La signature du Traité de Brest-Litovsk permit à la République des Soviets de gagner du temps pour consolider le pouvoir prolétarien, mettre sur pied l'économie et créer l'Armée rouge; elle permit au prolétariat de conserver sa direction sur la paysannerie et de rassembler des forces pour défaire dans les années 1918-1920 les Gardes blancs et les interventionnistes anglais, américains, français, japonais, polonais et autres.

[19] Le 30 octobre 1927, les paysans de Haifeng et de Loufeng dans le Kouangtong se soulevèrent pour la troisième fois sous la direction du Parti communiste chinois, occupèrent la région de Haifeng et de Loufeng, organisèrent des unités de l'Armée rouge et établirent le pouvoir démocratique ouvrier et paysan. Mais ils échouèrent par la suite, ayant sous-estimé les forces de l'ennemi.

[20] A l'automne de 1936, l'Armée du IV[e] Front ayant opéré sa jonction avec l'Armée du II[e] Front, ces forces de l'Armée rouge commencèrent leur marche vers le nord en partant du nord-est du Sikang. Au cours de cette période, Tchang Kouo-tao persista dans sa position antiparti et s'en tint obstinément à sa politique de retraite et de liquidation. Au mois d'octobre, alors que les Armées des II[e] et IV[e] Fronts étaient déjà entrées dans le Kansou, Tchang Kouo-tao ordonna de former avec les unités d'avant-garde de l'Armée du IV[e] Front (fortes de plus de 20.000 hommes) la Colonne Ouest, qui devait traverser le fleuve Jaune et marcher vers l'ouest, en direction du Tsinghai. Cette Colonne fut pratiquement mise hors de combat en décembre 1936 et définitivement écrasée en mars 1937.

[21] Voir la lettre du 12 avril 1871 de K. Marx à L. Kugelmann sur la Commune de Paris.

[22] *Chouei hou tchouan* (Au bord de l'eau), célèbre roman chinois sur la guerre paysanne, attribué à Che Nai-an, qui vécut vers la fin de la dynastie des Yuan et au début de la dynastie des Ming (XIV[e] siècle). Lin Tchong et Tchai Tsin sont deux grands héros décrits dans le roman. Hong est maître de boxe chez Tchai Tsin.

[23] Principautés de l'époque de Tchouentsicou (722-481 av. J.-C.). La grande principauté de Tsi se trouvait dans le centre de l'actuelle province du Chantong et la principauté de Lou, plus petite, dans le sud de la même province. Le duc Tchouang régna sur la principauté de Lou de 693 à 662 av. J.-C.

[24] Tsouokieou Ming, auteur de *Tsouo tchouan*, célèbre chronique de la dynastie des Tcheou. Pour le passage cité, voir: "An X du règne du duc Tchouang" dans *Tsouo tchouan*.

[25] Tchengkao, ville antique qui se trouvait dans le nord-ouest de l'actuel district de Tchengkao, province du Honan. Dans l'antiquité, c'était un point stratégique important. C'est ici que s'est déroulée en 203 av. J.-C. une bataille entre le roi de Han, Lieou Pang, et le roi de Tchou, Hsiang Yu. Ce dernier s'empara de Hsingyang et de Tchengkao et mit presque toutes les troupes de Lieou Pang en déroute. Néanmoins, Lieou Pang attendit par la suite le moment favorable, et pendant que les troupes de Tchou franchissaient la rivière Sechouei, il leur porta un coup terrible et reprit la ville de Tchengkao.

[26] Kouenyang, ville antique qui se trouvait dans le nord de l'actuel district de Yéhsien, dans le Honan. C'est là que Lieou Sieou (l'empereur Kouangwou, fondateur de la dynastie des Han de l'Est) détruisit en l'an 23 les troupes de Wang Mang, empereur de la dynastie des Sin. Le déséquilibre des forces dans cette guerre était particulièrement sensible. Lieou Sieou n'avait que 8.000 à 9.000 hommes alors que Wang Mang en avait plus de 400.000. Profitant de l'insouciance de Wang Siun et de Wang Yi, généraux de Wang Mang, qui avaient sous-estimé les forces de l'adversaire,

Lieou Sieou lança contre eux 3.000 hommes de ses troupes d'élite qui mirent en déroute le noyau des forces de Wang Mang; exploitant ce succès, Lieou Sieou passa à l'attaque et écrasa complètement les troupes de Wang Mang.

[27] Kouantou se trouvait dans le nord-est de l'actuel district de Tchongmeou, province du Honan. C'est là que se déroula en l'an 200 une bataille entre les troupes de Tsao Tsao et de Yuan Chao. Ce dernier disposait d'une armée de 100.000 hommes. Tsao Tsao n'avait que peu de troupes et ses vivres étaient épuisés. Néanmoins, profitant de l'insouciance de Yuan Chao qui sous-estimait les forces de l'adversaire, il lança avec des troupes légères une attaque par surprise et incendia les bagages de l'armée de Yuan Chao. Les troupes de ce dernier furent prises de panique; Tsao Tsao leur porta un coup violent et anéantit les forces principales de Yuan Chao.

[28] Les troupes de Wou étaient dirigées par Souen Kiuan, celles de Wei par Tsao Tsao. Tchepi se trouve sur la rive sud du Yangtsé, dans le nord-est de l'actuel district de Kiayu, province du Houpei. C'est là qu'en 208, Tsao Tsao, avec une armée de plus de 500.000 hommes, qu'il fit passer pour 800.000 hommes, attaqua Souen Kiuan. Ce dernier, allié à Lieou Pei, un autre adversaire de Tsao Tsao, mit en ligne 30.000 hommes. Tirant parti d'une épidémie qui ravageait les troupes de Tsao Tsao et de leur incapacité à combattre sur l'eau, les forces alliées de Souen Kiuan et de Lieou Pei brûlèrent la flotte de Tsao Tsao et écrasèrent son armée.

[29] Yiling se trouve dans l'est de l'actuel district de Yitchang, province du Houpei. C'est là qu'en 222, Lou Siun, général du royaume de Wou, infligea une sévère défaite aux troupes du royaume de Chou, que commandait Lieou Pei. Au début, Lieou Pei remporta victoire sur victoire; il parvint jusqu'à Yiling, s'enfonçant de 500 à 600 lis à l'intérieur du royaume de Wou. Mais Lou Siun, qui défendait Yiling, refusa tout combat pendant plus de sept mois; ayant attendu le moment où Lieou Pei "ne savait plus que faire, vu la démoralisation et l'épuisement complets de ses troupes", Lou Siun utilisa le vent qui s'était levé pour incendier le camp de Lieou Pei et détruisit ses forces.

[30] En 383, Sié Hsiuan, général des Tsin de l'Est, infligea sur les bords de la rivière Feichouei (province de l'Anhouei) une lourde défaite à Fou Kien qui régnait sur les Ts'in. Ce dernier disposait de plus de 600.000 fantassins, de 270.000 cavaliers et d'une Garde de plus de 30.000 hommes, alors que les troupes des Tsin de l'Est (y compris la flotte) ne dépassaient pas 80.000 hommes. Les deux armées étaient séparées par la rivière Feichouei. Sié Hsiuan spécula sur l'arrogance et la suffisance de son adversaire et demanda à Fou Kien de lui accorder un espace sur la rive nord où se trouvait l'armée de Ts'in pour que ses troupes puissent débarquer et livrer la bataille décisive. Fou Kien accepta, mais dès qu'il donna l'ordre à ses troupes de se replier, il devint impossible de les arrêter. Profitant de l'occasion, les troupes de Sié Hsiuan traversèrent la rivière et écrasèrent l'armée de Fou Kien.

[31] Le 1er août 1927, afin de combattre les forces contre-révolutionnaires de Tchiang Kaï-chek et de Wang Tsing-wei et de poursuivre la révolution de 1924-1927, le Parti communiste chinois déclencha à Nantchang (chef-lieu du Kiangsi) une insurrection qui devint célèbre. Des forces armées totalisant plus de 30.000 hommes prirent part à cette insurrection dirigée par les camarades Chou En-laï, Chu Teh, Ho Long et Yé Ting. Le 5 août, les troupes insurgées, appliquant un plan élaboré à l'avance, quittèrent Nantchang et marchèrent vers le Kouangtong. Néanmoins, devant Tchaotcheou et Swatow, elles subirent des revers. Une partie d'entre elles, sous le commandement des camarades Chu Teh et Tchen Yi, réussirent par la suite à se frayer un passage pour gagner les monts Tsingkang, où elles s'unirent à la 1re division du

1er corps de l'Armée révolutionnaire des Ouvriers et des Paysans, conduite par le camarade Mao Tsé-toung.

[32] Voir "Pourquoi le pouvoir rouge peut-il exister en Chine?", note 9, p. 75 du présent tome.

[33] Organisation d'espionnage contre-révolutionnaire du Kuomintang qui opérait clandestinement dans les régions rouges. A-B: initiales provenant du mot anglais "Anti-Bolshevik".

[34] Voir V. I. Lénine: "Thèses sur la conclusion immédiate d'une paix séparée et annexionniste", "Chose étrange et monstrueuse", "Leçon sérieuse et sérieuse responsabilité", "Rapport sur la guerre et la paix"; voir aussi *Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.*, chapitre VII, section 7.

[35] Il s'agit des Tibétains et des Houeis vivant dans les provinces du Setchouan, du Kansou, du Tsinghai et du Sinkiang.

[36] Dans la Chine féodale du XVe siècle au XIXe siècle, le système des examens impériaux prévoyait une dissertation rédigée selon un plan particulier, qui comprenait: l'introduction, l'exposition du thème, les thèses générales de la dissertation, le passage à l'exposé, le début de l'exposé, le milieu de l'exposé, la fin de l'exposé, la conclusion. Les quatre dernières divisions, qui formaient l'exposé proprement dit, étaient composées chacune d'une thèse et d'une antithèse, ce qui, au total, donnait huit parties. C'est pourquoi ce genre de dissertation s'appelait "essai en huit parties". Le camarade Mao Tsé-toung se réfère ici à l'exposition d'un thème en huit parties pour montrer d'une manière imagée le développement des différentes étapes de la révolution. Néanmoins, il a généralement recours au terme "essai en huit parties" comme à une métaphore ironique, sous-entendant par là le dogmatisme.

A PROPOS D'UNE DECLARATION DE TCHIANG KAI-CHEK

(28 décembre 1936)

Tchiang Kaï-chek a accepté à Sian les exigences des généraux Tchang Hsiué-liang et Yang Hou-tcheng, ainsi que du peuple du Nord-Ouest, qui réclament la résistance au Japon, et, comme première mesure, il a ordonné à ses troupes engagées dans la guerre civile de se retirer des provinces du Chensi et du Kansou. Ceci marque le début d'un revirement dans sa politique erronée des dix dernières années[1]. C'est un coup porté aux intrigues ourdies par les impérialistes japonais et le groupe chinois de l'"expédition punitive"[2] pour machiner la guerre civile, provoquer des scissions et faire mourir Tchiang Kaï-chek dans l'Incident de Sian. Le désappointement de ces intrigants est, d'ores et déjà, tout à fait évident. L'éveil de conscience qui se manifeste chez Tchiang Kaï-chek peut être considéré comme le signe que le Kuomintang est disposé à renoncer à la politique erronée qu'il poursuit depuis dix ans.

Le 26 décembre, Tchiang Kaï-chek a fait publier à Louoyang, sous le titre de "Remontrance à l'adresse de Tchang Hsiué-liang et de Yang Hou-tcheng", une déclaration tellement ambiguë et alambiquée qu'elle constitue une pièce intéressante parmi les documents politiques chinois. Si vraiment Tchiang Kaï-chek veut tirer sérieusement la leçon de l'Incident et s'appliquer à régénérer le Kuomintang, s'il veut mettre fin à sa politique traditionnelle, erronée, de compromis avec l'ennemi extérieur, de recours à la force armée à l'intérieur et d'oppression du peuple, de manière à faire prendre au Kuomintang une voie qui n'aille plus à l'encontre des aspirations du peuple, il aurait dû produire, en gage de sa bonne foi, un écrit meilleur, un écrit dans lequel il se serait repenti de ses fautes politiques passées et aurait ouvert de nouvelles perspectives d'avenir. La déclaration du 26 décembre ne peut répondre aux exigences des masses populaires de Chine.

Toutefois, un passage de la déclaration de Tchiang Kaï-chek mérite des éloges: c'est le passage où il parle d'être "fidèle à la parole donnée, résolu dans les actes". Cela veut dire que, bien qu'il n'ait pas signé à Sian les conditions présentées par Tchang Hsiué-liang et Yang Hou-tcheng, il est néanmoins prêt à accepter les exigences qui répondent aux intérêts du pays et de la nation, et ne manquera pas à sa parole sous prétexte qu'il n'a pas donné sa signature. Nous verrons si, après le retrait de ses troupes, Tchiang Kaï-chek tiendra parole et exécutera les conditions qu'il a acceptées. Ces conditions sont les suivantes:

1) réorganisation du Kuomintang et du Gouvernement national, exclusion du groupe projaponais et admission des éléments antijaponais;

2) libération des dirigeants patriotes de Changhaï[3] et de tous les autres détenus politiques, garantie des libertés et des droits du peuple;

3) cessation de la politique d'"extermination des communistes" et alliance avec l'Armée rouge en vue de la résistance au Japon;

4) convocation d'une conférence de salut national, avec la participation des représentants de tous les partis et groupements politiques, de tous les milieux sociaux et de toutes les forces armées afin de déterminer la politique à suivre pour la résistance au Japon et le salut de la patrie;

5) coopération avec les pays qui ont de la sympathie pour la Chine engagée dans la résistance contre le Japon;

6) adoption d'autres mesures concrètes pour sauver la nation.

Pour remplir ces conditions, il faut, avant toute chose, rester fidèle à la parole donnée et faire preuve d'un certain courage. Nous jugerons Tchiang Kaï-chek d'après ses actes futurs.

Mais dans la déclaration de Tchiang Kaï-chek, il est encore dit que l'Incident de Sian était dû à la pression des "réactionnaires". C'est dommage que Tchiang Kaï-chek n'ait pas expliqué quels sont ces gens qu'il qualifie de "réactionnaires", et nous ne savons pas quel peut être le sens de ce mot dans son vocabulaire. Il est pourtant certain que l'Incident de Sian a eu lieu sous l'influence des forces suivantes:

1) la montée de l'indignation contre le Japon parmi les troupes des généraux Tchang Hsiué-liang et Yang Hou-tcheng et dans le peuple révolutionnaire du Nord-Ouest;

2) la montée de l'indignation du peuple chinois tout entier contre le Japon;

3) le développement des forces de gauche au sein du Kuomintang;

4) le fait que les groupes au pouvoir dans différentes provinces exigent la résistance au Japon et la lutte pour le salut de la nation;

5) la position du Parti communiste en faveur de la création d'un front uni national antijaponais;

6) les progrès du front de la paix dans le monde.

Ce sont là des faits incontestables. Les "réactionnaires" dont parle Tchiang Kaï-chek ne sont autres que ces forces-là; seulement, tandis que Tchiang Kaï-chek les qualifie de "réactionnaires", on les appelle révolutionnaires, voilà tout. Comme il a déclaré à Sian qu'il lutterait pour de bon contre le Japon, Tchiang Kaï-chek ne va sans doute pas reprendre ses violentes attaques contre les forces révolutionnaires sitôt après son départ de Sian, car non seulement sa vie politique et celle de son groupe dépendent de sa fidélité à la parole donnée, mais il a maintenant en face de lui et de son groupe, leur barrant le chemin politique, une force qui a grandi à leur détriment: le groupe de l'"expédition punitive", qui a cherché à le faire mourir dans l'Incident de Sian. Nous conseillons donc à Tchiang Kaï-chek de reviser son dictionnaire politique, en remplaçant le mot "réactionnaire" par le mot "révolutionnaire", car il vaut mieux appeler les choses par leur nom.

Tchiang Kaï-chek ne doit pas oublier que s'il a pu quitter Sian en toute sécurité, c'est grâce à la médiation du Parti communiste aussi bien qu'aux efforts des généraux Tchang Hsiué-liang et Yang Hou-tcheng, qui ont joué dans l'Incident de Sian le rôle dirigeant principal. Tout au long de cette affaire, le Parti communiste a préconisé un règlement pacifique, pour lequel il a fait tous les efforts possibles, dans le seul intérêt de l'existence de la nation. L'extension de la guerre civile et la détention prolongée de Tchiang Kaï-chek par les généraux Tchang Hsiué-liang et Yang Hou-tcheng auraient eu pour seul effet d'imprimer aux événements un cours favorable aux impérialistes japonais et au groupe chinois de l'"expédition punitive". C'est en tenant compte d'une telle éventualité que le Parti communiste a dénoncé résolument les intrigues des impérialistes japonais ainsi que de Wang Tsing-wei[4], Ho Ying-kin[5] et autres membres du groupe de

l'"expédition punitive" et qu'il a pris fermement position pour un règlement pacifique de l'Incident, ce qui correspondait aux vues des généraux Tchang Hsiué-liang et Yang Hou-tcheng et de membres du Kuomintang tels que T. V. Soong[6]. C'est ce que veut d'ailleurs le peuple tout entier, qui a en horreur la guerre civile actuelle.

Tchiang Kaï-chek a donc recouvré sa liberté en acceptant les conditions de Sian. Désormais, la question est de savoir s'il tiendra sa promesse d'être "fidèle à la parole donnée, résolu dans les actes", en exécutant scrupuleusement toutes les conditions propres à sauver le pays. Le peuple chinois ne souffrira de sa part aucune hésitation ni aucune réserve dans l'exécution de ces conditions. Si Tchiang Kaï-chek reste indécis sur la question de la résistance au Japon et fait traîner en longueur l'exécution des promesses qu'il a données, il sera emporté par la vague révolutionnaire du peuple. "Si un homme ne tient pas sa parole, à quoi sera-t-il bon?" Voilà une maxime dont Tchiang Kaï-chek et son groupe devraient se pénétrer.

Si Tchiang Kaï-chek peut laver toute la boue dont le Kuomintang s'est couvert en poursuivant pendant dix ans sa politique réactionnaire, s'il peut corriger complètement les principales erreurs qu'il a commises en faisant des concessions dans les affaires extérieures, en recourant à la force armée à l'intérieur et en opprimant le peuple, s'il peut se joindre immédiatement au front antijaponais qui rallie tous les partis et groupements politiques, s'il prend effectivement toutes les mesures militaires et politiques propres à sauver la nation, le Parti communiste se fera un devoir de lui accorder son soutien. Déjà dans sa lettre du 25 août au Kuomintang[7], le Parti communiste a promis à celui-ci ainsi qu'à Tchiang Kaï-chek un tel appui. Pendant quinze ans, le peuple chinois a pu se convaincre que le Parti communiste est resté toujours "fidèle à la parole donnée, résolu dans les actes". Aussi accorde-t-il plus de confiance aux paroles et aux actes du Parti communiste qu'à ceux d'aucun autre parti politique en Chine.

NOTES

[1] En 1936, l'Armée du Kuomintang du Nord-Est commandée par Tchang Hsiué-liang et l'Armée du Kuomintang du Nord-Ouest commandée par Yang Hou-tcheng étaient cantonnées à Sian et dans les régions voisines; elles avaient pour tâche d'attaquer l'Armée rouge chinoise, qui était arrivée dans le nord du Chensi.

Influencées par l'Armée rouge et le mouvement antijaponais du peuple, elles approuvèrent le front uni national contre le Japon, proposé par le Parti communiste chinois, et demandèrent à Tchiang Kaï-chek de s'allier avec le Parti communiste pour résister au Japon. Tchiang Kaï-chek refusa cette demande, se montra plus actif encore dans ses préparatifs militaires pour l'"extermination des communistes" et massacra à Sian la jeunesse antijaponaise. Tchang Hsiué-liang et Yang Hou-tcheng, agissant de concert, se saisirent de Tchiang Kaï-chek. Ce fut le fameux Incident de Sian du 12 décembre 1936. Tchiang Kaï-chek fut forcé d'accepter les conditions suivantes: alliance avec le Parti communiste et résistance au Japon; puis il fut relâché et retourna à Nankin.

[2] Il s'agit des éléments projaponais et rivaux de Tchiang Kaï-chek au sein du gouvernement du Kuomintang à Nankin. Ce groupe, ayant à sa tête Wang Tsing-wei et Ho Ying-kin, préconisa une "expédition punitive" contre Tchang Hsiué-liang et Yang Hou-tcheng lors de l'Incident de Sian. Voulant exploiter l'Incident, ils se préparèrent à déclencher une vaste guerre civile afin de frayer la voie aux envahisseurs japonais et de ravir le pouvoir à Tchiang Kaï-chek.

[3] Il s'agit de sept dirigeants du mouvement patriotique antijaponais de Changhaï: Chen Kiun-jou, Tchang Nai-ki, Tseou Tao-fen, Li Kong-pou, Cha Tsien-li, Che Liang et Wang Tsao-che. Arrêtés par Tchiang Kaï-chek en novembre 1936, ils ne furent relâchés qu'en juillet 1937.

[4] Chef du groupe projaponais au sein du Kuomintang. Depuis l'invasion de la Chine du Nord-Est par les impérialistes japonais en 1931, il préconisa une politique de compromis. En décembre 1938, il quitta Tchongking, passa ouvertement du côté des envahisseurs japonais et forma un gouvernement fantoche à Nankin.

[5] Seigneur de guerre du Kuomintang, un des chefs du groupe projaponais au sein de ce parti. Au moment de l'Incident de Sian, il chercha activement à fomenter la guerre civile en déployant ses forces le long de la voie ferrée de Longhai, en vue d'attaquer le Chensi. Il projeta également de bombarder Sian, afin de tuer Tchiang Kaï-chek et de prendre sa place.

[6] Membre pro-américain du Kuomintang. Champion des intérêts américains, il était favorable au règlement pacifique de l'Incident de Sian, parce que l'impérialisme américain était en rivalité avec l'impérialisme japonais et lui disputait l'hégémonie en Extrême-Orient.

[7] Cette lettre critiqua sévèrement le régime réactionnaire du Kuomintang et les décisions de la deuxième session plénière tenue à l'époque par le Comité exécutif central du Kuomintang; en même temps, elle exposa la politique du Parti communiste chinois visant à la constitution d'un front uni national antijaponais et à la reprise de la coopération entre les deux partis. Nous reproduisons ci-après la partie principale de cette lettre:

> Quand elle parle de "centralisation et unification", la deuxième session plénière du Comité exécutif central de votre Parti confond véritablement la cause et l'effet. Il faut souligner ici que la guerre civile et l'absence d'unification au cours des dix dernières années n'ont pas d'autre cause que la politique de dépendance à l'égard des impérialistes adoptée par votre Parti et votre Gouvernement au détriment de l'Etat, et en particulier la politique de non-résistance poursuivie invariablement depuis l'Incident du 18 Septembre. Brandissant le mot d'ordre: "Pacification intérieure avant la résistance à l'agression étrangère", votre Parti et votre Gouvernement ont fait sans cesse la guerre civile, ont lancé de multiples campagnes d'encerclement contre l'Armée rouge et n'ont épargné aucun effort pour étouffer les mouvements patriotique et

démocratique du peuple dans tout le pays. Tout récemment encore, vous avez abandonné le Nord-Est et le Nord du pays et, oubliant que l'impérialisme japonais est l'ennemi le plus implacable de la Chine, vous avez tout mis en œuvre pour combattre l'Armée rouge et mener des luttes de factions au sein de votre propre Parti; vous vous êtes acharnés à barrer la route à l'Armée rouge dans sa marche contre les Japonais et à harceler ses arrières; vous avez méprisé la volonté de la nation tout entière de résister au Japon, vous avez privé le peuple de ses libertés et de ses droits. Le patriotisme est devenu un crime, et dans tout le pays les prisons sont pleines d'innocents; la trahison est récompensée, et les traîtres se félicitent des hautes charges qu'ils obtiennent dans le gouvernement. Vouloir réaliser la centralisation et l'unification au moyen de cette politique erronée revient à "chercher des poissons sur un arbre", et n'aboutira qu'au résultat contraire. Voici l'avertissement que nous tenons à vous donner, Messieurs: Si vous ne renoncez pas complètement à votre politique erronée, si vous ne tournez pas votre haine contre l'impérialisme japonais, mais continuez à vous acharner contre vos compatriotes, vous aurez beau faire, vous n'arriverez même pas à conserver vos positions actuelles, et tous les propos sur la centralisation et l'unification ou sur un prétendu "Etat moderne" resteront de vains bavardages. Ce dont toute la nation a besoin, c'est la centralisation et l'unification comme moyens de combattre le Japon et de sauver la nation, et non d'aduler l'étranger et d'opprimer le peuple. Le peuple réclame avec ardeur un gouvernement qui puisse effectivement lui assurer son salut et celui du pays: une république réellement démocratique. Il réclame un gouvernement républicain démocratique qui serve ses intérêts. Le programme d'un tel gouvernement doit comprendre principalement les points suivants: 1° la résistance à l'agression étrangère; 2° la garantie de droits démocratiques pour le peuple; 3° le développement de l'économie nationale pour supprimer ou du moins alléger les souffrances du peuple. Si parler d'"Etat moderne" a un sens, voilà le seul programme qui réponde aujourd'hui aux besoins de la Chine coloniale et semi-coloniale. C'est avec un ardent espoir et une ferme détermination que le peuple lutte pour la réalisation de ces objectifs. Mais votre Parti et votre Gouvernement poursuivent une politique qui va à l'encontre des aspirations du peuple et vous ne gagnerez jamais sa confiance. Le Parti communiste chinois et l'Armée rouge chinoise déclarent solennellement: Nous sommes pour une république démocratique unifiée embrassant tout le pays, pour la convocation d'un parlement élu au suffrage universel, nous sommes pour un congrès de salut national des représentants de tout le peuple et de toutes les forces armées antijaponaises du pays ainsi que pour un gouvernement unifié de défense nationale pour tout le pays. Nous déclarons: Lorsqu'une république démocratique unifiée sera créée en Chine, les régions rouges en feront partie intégrante, les représentants de la population des régions rouges participeront aux travaux du parlement institué pour toute la Chine et il sera établi dans les régions rouges le même régime démocratique que dans les autres parties du pays. Nous considérons que ni le Conseil de Défense nationale dont la création est prévue par les décisions de la deuxième session plénière du Comité exécutif central de votre Parti, ni l'Assemblée nationale que votre Parti et votre Gouvernement se préparent à convoquer ne seront capables de mener à bien la centralisation et l'unification nécessaires pour résister au Japon et sauver la nation. D'après les règlements relatifs au Conseil de Défense nationale, adoptés par la deuxième session plénière du Comité exécutif central de votre Parti, ce Conseil se composera uniquement d'un petit groupe de fonctionnaires qui détiennent le pouvoir

au sein de votre Parti et de votre Gouvernement; il n'aura qu'un rôle consultatif auprès de votre Gouvernement. Il n'est que trop clair qu'un tel Conseil ne pourra accomplir aucun travail utile ni gagner si peu que ce soit la confiance du peuple. Selon le "Projet de Constitution de la République chinoise" et les "Loi organique et Loi électorale de l'Assemblée nationale" adoptés par votre Gouvernement, l'Assemblée nationale que vous avez l'intention de convoquer ne pourra pas davantage accomplir un travail utile ou mériter la confiance du peuple, car elle ne sera qu'un organe contrôlé par quelques fonctionnaires de votre Parti et de votre Gouvernement, dont elle ne sera qu'un appendice ou une pièce décorative. Ce Conseil et cette Assemblée n'ont rien de commun ni avec le congrès national pour la résistance au Japon et le salut de la nation — le conseil de défense nationale — ni avec la république démocratique chinoise et son parlement que propose notre Parti. Nous soutenons qu'un conseil de défense nationale pour la résistance au Japon et le salut de la patrie doit inclure des représentants de tous les partis et groupements politiques, de tous les milieux sociaux et de toutes les forces armées, afin de constituer un véritable organe du pouvoir, capable de définir la politique fondamentale de résistance au Japon et de salut de la patrie, et que ce conseil doit former un gouvernement unifié de défense natioaale. L'Assemblée nationale doit être un parlement élu au suffrage universel et constituer l'organe suprême du pouvoir de la république démocratique chinoise. Seuls un tel conseil de défense nationale et un tel parlement pourront bénéficier de l'approbation, du soutien et de la participation du peuple tout entier et placer la grande cause du salut de la nation et du peuple sur une base solide, inébranlable. Sinon, les plus belles dénominations seront sans valeur et n'obtiendront pas l'approbation du peuple. L'échec des différentes conférences tenues par votre Parti et votre Gouvernement en est la meilleure preuve. On lit dans la déclaration de la deuxième session plénière du Comité exécutif ceatral de votre Parti: "Des obstacles et des dangers sont à prévoir, mais jamais les difficultés et les périls que connaît la nation ne seront pour nous des raisons de nous relâcher dans l'accomplissement de notre tâche." "Quant au salut de la patrie, notre Parti se doit d'y travailler de toutes ses forces, avec persévérance." En effet! Dans la plus grande partie du pays, le parti au pouvoir est le vôtre; il doit donc porter la responsabilité politique de tous les actes passés. Le gouvernement du Kuomintang étant la dictature d'un seul parti, il n'est pas question pour votre Parti d'échapper à ses responsabilités. En particulier, vous ne pourrez jamais rejeter sur qui que ce soit la responsabilité d'avoir perdu près de la moitié du territoire chinois par suite de la politique absolument fausse poursuivie par votre Parti depuis l'Incident du 18 Septembre contre la volonté de tout le peuple et les intérêts de toute la nation. Avec tout le peuple chinois, nous estimons que votre Parti, puisque la moitié du territoire chinois a été abandonnée par lui, ne saurait se soustraire au devoir de rétablir la souveraineté de la Chine sur ce territoire. D'autre part, bien des gens honnêtes dans votre Parti, qui se rendent compte des horreurs de l'asservissement national et de l'inviolabilité de la volonté populaire, commencent à prendre une autre direction et éprouvent du mécontentement et de l'indignation à l'égard des membres de votre Parti qui ont fait le malheur du parti et du pays. Le Parti communiste chinois sympathise fort avec ce revirement et salue chaleureusement la noblesse d'esprit et l'éveil de ces membres patriotes et honnêtes du Kuomintang; il salue en eux la volonté de sacrifice dans la lutte et le courage d'introduire des réformes à un moment où la nation est en péril. Nous savons qu'au Comité exécutif central et au sein des comités

provinciaux de votre Parti, au Gouvernement central et dans les gouvernements provinciaux, dans les milieux de l'enseignement, de la science, des arts, de la presse et de l'industrie, parmi les femmes, dans les cercles religieux et médicaux, dans la police, dans les différentes organisations de masse et, en particulier, dans les larges rangs de l'armée et parmi la masse des membres anciens ou nouveaux du Kuomintang comme parmi ses dirigeants à tous les échelons, il y a réellement beaucoup d'hommes conscients et patriotes, et leur nombre augmente de jour en jour. C'est là un fait des plus réjouissants. Le Parti communiste chinois est toujours prêt à coopérer avec ces membres du Kuomintang, à travailler à l'établissement d'un solide front uni national, afin de lutter contre le plus grand ennemi de la nation chinoise — l'impérialisme japonais. Nous espérons qu'ils deviendront rapidement une force prépondérante au sein du Kuomintang et l'emporteront sur ceux qui, insultant à la mémoire du Dr Sun Yat-sen, ont, contre tout honneur et toute conscience, méconnu les intérêts de la nation et sont devenus en fait des agents de l'impérialisme japonais et des collaborateurs. Nous espérons qu'ils feront revivre l'esprit des *trois principes du peuple* révolutionnaires du Dr Sun Yat-sen et réaffirmeront ses trois thèses politiques fondamentales — alliance avec la Russie, alliance avec le Parti communiste, soutien aux paysans et aux ouvriers, et travailleront "de toutes leurs forces, avec persévérance" pour faire passer dans la réalité les *trois principes du peuple* révolutionnaires, les trois thèses politiques fondamentales et le testament révolutionnaire du Dr Sun Yat-sen. Nous espérons qu'avec les dirigeants patriotes de tous les partis politiques et milieux sociaux et avec tous les patriotes de Chine, ils assumeront résolument la responsabilité de poursuivre l'œuvre révolutionnaire du Dr Sun Yat-sen, lutteront résolument pour chasser les impérialistes japonais et sauver la Chine de l'asservissement, pour conquérir les droits démocratiques du peuple tout entier, pour développer l'économie nationale de la Chine et affranchir de sa misère l'immense majorité du peuple, pour établir en Chine une république, un parlement et un gouvernement démocratiques. Le Parti communiste chinois déclare à tous les membres du Kuomintang: Si vous agissez réellement ainsi, nous vous soutiendrons résolument et nous sommes prêts à constituer avec vous un solide front uni révolutionnaire, tel que fut le grand front uni de lutte contre l'oppression impérialiste et féodale, le front de nos deux partis, lors de la grande révolution chinoise de 1924-1927, car c'est là, à l'heure actuelle, la seule voie juste pour sauver la nation de l'asservissement et assurer son salut.

LES TACHES DU PARTI COMMUNISTE CHINOIS DANS LA PERIODE DE LA RESISTANCE AU JAPON*

(3 mai 1937)

L'ETAPE ACTUELLE DU DEVELOPPEMENT DES CONTRADICTIONS INTERNES ET EXTERNES DE LA CHINE

1. Comme les contradictions entre la Chine et le Japon sont devenues dominantes, et que les contradictions internes se trouvent reléguées à une place secondaire et subordonnée, des changements sont intervenus dans les relations de la Chine avec l'extérieur et dans ses rapports de classes internes, marquant le début d'une nouvelle étape de développement dans la situation actuelle.

2. Longtemps la Chine a été en proie à deux sortes de contradictions aiguës et fondamentales — contradictions entre elle et l'impérialisme et contradictions entre le féodalisme et les masses populaires. En 1927, la bourgeoisie, représentée par le Kuomintang, trahit la révolution et vendit les intérêts nationaux à l'impérialisme; un antagonisme aigu entre le pouvoir des ouvriers et des paysans et celui du Kuomintang en résulta, et le Parti communiste chinois dut assumer à lui seul la tâche d'accomplir la révolution nationale et démocratique.

3. Depuis l'Incident du 18 Septembre 1931, et surtout depuis les événements de 1935 en Chine du Nord[1], ces contradictions ont subi les changements suivants:

a) Les contradictions entre la Chine et l'impérialisme en général ont fait place à celles, particulièrement accentuées et aiguës,

* Rapport présenté en mai 1937 par le camarade Mao Tsé-toung à une conférence nationale du Parti communiste chinois tenue à Yenan.

qui opposent la Chine à l'impérialisme japonais. Celui-ci poursuit en effet une politique de conquête totale de la Chine. Par conséquent, les contradictions entre la Chine et certaines puissances impérialistes sont passées au second plan, et la fissure entre ces puissances et l'impérialisme japonais s'est élargie. Il s'ensuit aussi que le Parti communiste chinois et le peuple chinois ont la tâche de lier le front uni national antijaponais en Chine au front de la paix dans le monde. En d'autres termes, la Chine ne doit pas seulement s'unir avec l'U.R.S.S., qui a toujours été une amie fidèle du peuple chinois, elle doit également, autant que possible, se lier, en vue d'une lutte commune contre l'impérialisme japonais, avec les pays impérialistes désireux actuellement de maintenir la paix et de s'opposer à de nouvelles guerres d'agression. Notre front uni doit avoir pour but la résistance au Japon, il ne doit pas s'opposer à toutes les puissances impérialistes en même temps.

b) Les contradictions entre la Chine et le Japon ont modifié les rapports de classes en Chine; elles menacent l'existence même de la bourgeoisie, voire des seigneurs de guerre, elles les ont donc amenés à changer progressivement leur attitude politique et celle de leurs partis. Cela pose au Parti communiste chinois et au peuple chinois la tâche d'établir un front uni national antijaponais. Notre front uni comprendra la bourgeoisie et tous ceux qui sont pour la défense de la patrie; il sera l'expression de l'unité nationale contre l'ennemi extérieur. Cette tâche doit être accomplie et elle peut l'être.

c) Les contradictions entre la Chine et le Japon ont changé l'aspect des choses pour les masses populaires du pays — prolétariat, paysannerie et petite bourgeoisie urbaine — et ont modifié la politique du Parti communiste. La lutte du peuple pour le salut de la patrie a gagné en ampleur. La politique suivie par le Parti communiste après l'Incident du 18 Septembre tendait, moyennant trois conditions (arrêter les attaques contre les bases révolutionnaires, garantir les libertés et droits du peuple, armer le peuple), à conclure des accords avec les fractions du Kuomintang disposées à coopérer avec nous dans la résistance au Japon; elle est devenue une politique visant à former un front uni antijaponais de toute la nation. De là découlent une série de mesures prises par notre Parti; par exemple, en 1935, la Déclaration d'Août[2] et la Résolution de Décembre[3]; en mai 1936, l'abandon du mot d'ordre de lutte contre Tchiang Kaï-chek[4]; en août, la lettre adressée au Kuomintang[5]; en septembre, la Résolution sur la république démocratique[6]; en décembre, l'affirmation de

notre ferme position pour un règlement pacifique de l'Incident de Sian: et, en février 1937, le télégramme adressé à la troisième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang[7].

d) En raison des contradictions entre la Chine et le Japon, des changements sont intervenus également dans les régimes instaurés par les seigneurs de guerre et dans les guerres intestines entre ces derniers, phénomènes dus à la politique impérialiste des sphères d'influence et aux conditions économiques semi-coloniales de la Chine. Les impérialistes japonais encouragent ces régimes séparés et ces guerres intestines qui ouvrent la voie à leur domination exclusive sur la Chine. Certains autres pays impérialistes, dans leur propre intérêt, sont temporairement favorables à l'unité et à la paix en Chine. Le Parti communiste chinois et le peuple chinois, pour leur part, déploient tous leurs efforts pour s'opposer aux guerres civiles et aux scissions et pour promouvoir la paix et l'unité.

e) Les contradictions nationales qui se développent entre la Chine et le Japon ont surpassé en importance politique et relégué à une place secondaire et subordonnée les contradictions entre les classes et entre les blocs politiques du pays. Mais ces contradictions existent toujours, elles n'ont nullement diminué ou disparu. Il en est de même des contradictions entre la Chine et les puissances impérialistes autres que le Japon. Ainsi, devant le Parti communiste chinois et le peuple chinois se pose la tâche suivante: effectuer à l'égard des contradictions internes et externes les rajustements appropriés qui, à l'heure actuelle, sont possibles et nécessaires, afin qu'elles puissent cadrer avec la tâche générale de l'union dans la lutte contre le Japon. De là découle la politique du Parti communiste chinois qui se prononce pour la paix et l'unité, la démocratie, l'amélioration des conditions de vie du peuple et les négociations avec les pays opposés au Japon.

4. Commencée le 9 décembre 1935, la première étape de la nouvelle période de la révolution chinoise se termina en février 1937, au moment où se tenait la troisième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang. Au cours de cette étape, les événements les plus marquants ont été le mouvement pour le salut national parmi les étudiants, dans les milieux culturels et dans la presse, l'entrée de l'Armée rouge dans le Nord-Ouest, le travail de propagande et d'organisation effectué par le Parti communiste en faveur de sa politique de front uni national antijaponais, les grèves antijaponaises à Changhaï et à Tsingtao[8], un certain raidissement de la politique britannique à l'égard du Japon[9], l'Incident du Kouangtong-Kouangsi[10], la résistance

dans le Soueiyuan et le mouvement d'aide au Soueiyuan[11], l'attitude relativement ferme de Nankin dans les conversations sino-japonaises[12], l'Incident de Sian et, enfin, la troisième session plénière, tenue à Nankin, du Comité exécutif central du Kuomintang[13]. Tous ces événements gravitent autour de la contradiction fondamentale représentée par l'antagonisme entre la Chine et le Japon, et sont en rapport direct avec la nécessité historique de la création d'un front uni national antijaponais. La tâche fondamentale de la révolution, à cette étape, était de lutter pour la paix dans le pays, de mettre un terme aux conflits armés à l'intérieur, afin de réaliser l'unité dans la résistance au Japon. Le Parti communiste lança à cette étape son mot d'ordre: "Arrêter la guerre civile et tous unis contre les envahisseurs japonais!" mot d'ordre qui fut réalisé pour l'essentiel, ce qui créa les conditions préalables à la formation effective du front uni national antijaponais.

5. En raison de la présence dans ses rangs du groupe projaponais, le Kuomintang n'apporta aucun changement net et radical à sa politique lors de la troisième session plénière de son Comité exécutif central, et il ne sut résoudre aucun problème d'une façon concrète. Néanmoins, la pression du peuple et les changements intervenus dans ses propres rangs le contraignirent à commencer à changer sa politique erronée des dix dernières années, c'est-à-dire à abandonner la politique de guerre civile, de dictature et de non-résistance au Japon pour se tourner vers une politique de paix intérieure, de démocratie et de résistance au Japon et à se mettre à accepter la politique de front uni national contre le Japon. Ce premier changement du Kuomintang se dessina lors de la troisième session plénière de son Comité exécutif central. Désormais, il s'agit d'amener le Kuomintang à changer radicalement sa politique. Pour cela, il faut que notre Parti et notre peuple tout entier développent encore plus largement le mouvement de résistance au Japon et le mouvement pour la démocratie, s'emploient davantage à critiquer le Kuomintang, à le pousser en avant, à faire pression sur lui, s'unissent à ceux de ses membres qui sont pour la paix, la démocratie et la résistance au Japon, fassent avancer ses éléments hésitants, irrésolus, et écartent ses éléments projaponais.

6. L'étape actuelle est la seconde de la nouvelle période. Tout comme la précédente, elle constitue une étape transitoire vers une résistance armée contre le Japon à l'échelle nationale. Si la tâche de l'étape précédente consistait principalement à lutter pour la paix intérieure, celle de la phase actuelle est avant tout la lutte pour la démocratie. Il faut comprendre que la paix intérieure et la démocratie

dans le pays sont l'une et l'autre indispensables à l'établissement d'un front uni national antijaponais véritable et solide. C'est pourquoi la lutte pour la démocratie constitue, à l'étape du développement actuel, le maillon principal dans la chaîne des tâches de la révolution. Si nous ne voyons pas clairement l'importance de la lutte pour la démocratie, si nous relâchons nos efforts dans cette lutte, nous serons incapables d'établir un front uni national antijaponais, véritable et solide.

LA LUTTE POUR LA DEMOCRATIE ET LA LIBERTE

7. L'impérialisme japonais se prépare activement à envahir la partie de la Chine située au sud de la Grande Muraille. De concert avec Hitler et Mussolini, qui préparent fiévreusement leur guerre de brigandage en Occident, le Japon, conformément à un plan bien défini, déploie en Orient toute son énergie pour préparer les conditions propres à lui permettre de subjuguer la Chine du premier coup — conditions militaires, politiques, économiques et idéologiques dans son propre pays, conditions diplomatiques sur le plan international, et soutien donné aux forces projaponaises en Chine. Sa propagande sur la "collaboration sino-japonaise" et une certaine détente dans son activité diplomatique procèdent précisément, à la veille de la guerre, d'une nécessité tactique de sa politique d'agression. La Chine approche du moment critique où elle aura à décider elle-même de son sort, et elle doit accélérer ses préparatifs pour résister au Japon et sauver la nation. Nous ne sommes pas du tout contre ces préparatifs, nous nous opposons simplement à la théorie de la préparation prolongée, à la mollesse insouciante des fonctionnaires civils et militaires et à leur fainéantise, qui conduisent le pays à la ruine; tout cela rend en fait service à l'ennemi et il faut y mettre fin au plus vite.

8. Les préparatifs de défense nationale dans les domaines politique, militaire, économique et dans celui de l'éducation sont les conditions nécessaires de la résistance armée pour le salut de la nation, et aucun de ces préparatifs ne peut souffrir le moindre délai. Or, la clé de la victoire dans la résistance est, sur le plan politique, la lutte pour la démocratie et la liberté. La résistance exige la paix et l'unité à l'intérieur du pays; sans la démocratie et la liberté, il n'est pas possible de consolider la paix, ni de renforcer l'unité. La résistance

exige la mobilisation du peuple; sans la démocratie et la liberté, il n'est pas possible de le mobiliser. Sans une paix et une unité solides, sans la mobilisation du peuple, notre résistance connaîtra le même sort que celle de l'Abyssinie. Si ce pays a été vaincu, c'est principalement parce que son régime féodal était incapable d'assurer l'unité intérieure et de susciter l'initiative du peuple. Donc, sans la démocratie, il n'est pas possible d'établir en Chine un véritable et solide front uni national contre le Japon et d'accomplir les tâches qui incombent à ce front.

9. La Chine doit entreprendre immédiatement des réformes démocratiques sur deux plans. Premièrement, pour ce qui est du régime politique, la dictature réactionnaire du Kuomintang, exercée par un seul parti et une seule classe, doit faire place à un régime démocratique fondé sur la coopération de différents partis et de différentes classes. A cet égard, il faut, pour commencer, renoncer aux méthodes non démocratiques d'élection et de convocation de l'Assemblée nationale, procéder à des élections démocratiques et assurer à l'Assemblée la liberté de se réunir, pour passer ensuite à l'élaboration d'une véritable Constitution démocratique, à la convocation d'un véritable parlement démocratique, à l'élection d'un véritable gouvernement démocratique qui puisse faire une véritable politique démocratique. Ainsi seulement on pourra réellement consolider la paix intérieure, faire cesser les hostilités dans le pays, renforcer l'unité intérieure, de façon que toute la nation puisse résister, d'un commun accord, à l'ennemi extérieur. Il peut arriver que l'impérialisme japonais nous attaque avant que nous ayons achevé ces réformes. Aussi devons-nous y procéder rapidement et parvenir à les achever au cours même de la guerre de résistance, afin de nous tenir prêts à repousser l'attaque japonaise et à la briser complètement. Les patriotes des différents partis politiques comme le peuple chinois tout entier doivent sortir de leur indifférence à l'égard de la question de l'Assemblée nationale et de la Constitution et consacrer tous leurs efforts au mouvement pour une assemblée nationale et une Constitution, mouvement qui intéresse la défense nationale; ils doivent critiquer sévèrement le Kuomintang, parti au pouvoir, le pousser en avant et faire pression sur lui afin qu'il renonce à la dictature d'un seul parti, d'une seule classe, et se conforme à la volonté du peuple. Dans les quelques mois à venir, nous devons déclencher dans tout le pays un large mouvement démocratique dont l'objectif immédiat sera la complète démocratisation de l'Assemblée nationale et de la Constitution. Deuxièmement, il s'agit de donner au peuple les libertés de parole, de réunion et

d'association. Sans ces libertés, il ne sera pas possible de faire aboutir la réforme démocratique du système politique, de mobiliser le peuple pour la résistance, de remporter la victoire dans la défense de la patrie et la reconquête des territoires perdus. Dans les quelques mois à venir, l'effort du mouvement démocratique de toute la nation doit arriver au moins à réaliser un minimum de ces libertés, dont la libération des détenus politiques et la levée de l'interdiction des partis politiques. La réforme démocratique du système politique et l'octroi des libertés et des droits au peuple représentent une partie importante du programme du front uni national antijaponais et constituent en même temps les conditions indispensables de la création d'un front uni national antijaponais véritable et solide.

10. Nos ennemis — les impérialistes japonais et les collaborateurs, éléments projaponais et trotskistes chinois — s'emploient à ruiner par tous les moyens chacune des dispositions prises en Chine en faveur de la paix et de l'unité, de la démocratie, des libertés et de la résistance au Japon. Dans le passé, lorsque nous luttions pour la paix et l'unité, ils s'évertuaient à fomenter la guerre civile et la scission. A présent et dans le proche avenir, alors que nous luttons de toutes nos forces pour la démocratie et la liberté, ils vont sans aucun doute reprendre leurs activités de sape. Leur objectif général est de nous faire échouer dans notre tâche de résistance et de défense de la patrie et d'exécuter leur plan d'agression pour l'asservissement de la Chine. Dorénavant, dans notre lutte pour la démocratie et la liberté, nous devons non seulement faire d'énergiques efforts de propagande, d'agitation et de critique auprès des éléments irréductibles du Kuomintang et des éléments rétrogrades de la population, mais aussi dévoiler dans toute leur étendue et combattre résolument les intrigues des impérialistes japonais ainsi que celles des éléments projaponais et des trotskistes qui leur servent de valets dans l'agression contre la Chine.

11. Dans l'intérêt de la paix intérieure, de la démocratie et de la résistance et en vue d'établir un front uni national antijaponais, le Parti communiste chinois a pris les quatre engagements suivants, dans un télégramme adressé à la troisième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang:

1) remplacer le nom du Gouvernement de la Base révolutionnaire du Chensi-Kansou-Ninghsia qu'il dirige par celui de Gouvernement de la Région spéciale de la République chinoise,

renoncer à la dénomination d'Armée rouge et faire de l'Armée rouge une partie de l'Armée révolutionnaire nationale, en plaçant ce Gouvernement et cette Armée sous l'autorité respective du Gouvernement central de Nankin et de son Conseil militaire;

2) appliquer intégralement le régime démocratique sur tout le territoire administré par le Gouvernement de la Région spéciale;

3) cesser de suivre une politique de renversement du régime du Kuomintang par la force;

4) cesser de confisquer les terres des propriétaires fonciers.

Ces engagements étaient nécessaires et admissibles. Ils sont, en effet, le seul moyen de faire disparaître, à l'intérieur du pays, à la suite des changements intervenus dans les contradictions externes et internes quant à leur importance politique, l'hostilité entre les deux pouvoirs politiques afin de mener dans l'union la lutte commune contre l'ennemi. Ce sont là des concessions permises par les principes et soumises à des conditions déterminées; elles sont faites pour obtenir en échange ce dont toute la nation a besoin — la paix, la démocratie et la résistance. Toutefois, ces concessions ont des limites. Le maintien de la direction du Parti communiste sur la Région spéciale et sur l'Armée rouge et le maintien de l'indépendance du Parti et de sa liberté de critique dans ses rapports avec le Kuomintang sont ces limites qu'il n'est pas permis de franchir. Faire des concessions signifie en faire des deux côtés: le Kuomintang renoncera à sa politique de guerre civile, de dictature et de non-résistance à l'ennemi extérieur, et le Parti communiste renoncera à faire une politique qui laisse subsister l'antagonisme entre les deux pouvoirs politiques. C'est au prix de cette concession que nous obtiendrons celle du Kuomintang et que nous reprendrons notre coopération avec lui afin de mener la lutte pour le salut national. Qualifier cela de capitulation du Parti communiste ne serait que de l'"Ah Q-isme"[14] et une calomnie perfide.

12. Le Parti communiste est-il d'accord sur les *trois principes du peuple*? Nous répondons: oui, il est d'accord[15]. Les *trois principes du peuple* ont subi des variations au cours de leur histoire. Les *trois principes du peuple* révolutionnaires du Dr Sun Yat-sen, appliqués avec résolution par suite de la coopération de celui-ci avec le Parti communiste, ont conquis la confiance du peuple et sont devenus le drapeau victorieux de la révolution de 1924-1927. Cependant, l'ostracisme contre le Parti communiste — l'épuration du Parti[16] et la guerre anticommuniste — et la politique diamétralement opposée aux *trois*

principes du peuple, que le Kuomintang s'est mis à pratiquer en 1927, ont entraîné la défaite de la révolution et mis la nation en péril, si bien que le peuple cessa d'avoir confiance dans les *trois principes du peuple*. Maintenant que la nation traverse une crise extrêmement grave et que le Kuomintang ne peut plus continuer à gouverner comme par le passé, les éléments patriotes qu'il compte dans son sein réclament, comme le peuple chinois tout entier, une nouvelle coopération entre les deux partis. Faire revivre l'esprit des *trois principes du peuple* et reprendre, conformément au principe du nationalisme, ou lutte pour l'indépendance et la libération nationale, au principe de la démocratie, ou conquête de la démocratie et de la liberté, au principe du bien-être du peuple, ou promotion de la prospérité du peuple, la coopération entre les deux partis, pour qu'à la tête du peuple ils appliquent résolument ces principes, correspond par conséquent parfaitement — il faut que tout communiste le comprenne bien — aux exigences historiques de la révolution chinoise. Les communistes ne renonceront jamais à leur idéal du socialisme et du communisme; ils l'atteindront en passant par l'étape de la révolution démocratique bourgeoise. Le Parti communiste chinois a son propre programme politique et économique. Son programme maximum est le socialisme et le communisme, ce qui est différent des *trois principes du peuple*. Même son programme pour la période de la révolution démocratique va plus loin que celui d'aucun autre parti en Chine. Mais le programme du Parti communiste dans la révolution démocratique s'accorde, pour l'essentiel, avec le programme des *trois principes du peuple* proclamé par le I^er^ Congrès national du Kuomintang. C'est pourquoi, loin de rejeter les *trois principes du peuple*, nous sommes prêts à les appliquer résolument, nous exigeons même du Kuomintang qu'il passe avec nous à leur mise en œuvre et nous invitons tout le peuple chinois à les mettre en pratique. Nous estimons que le Parti communiste, le Kuomintang et le peuple tout entier doivent s'unir dans la lutte pour atteindre ces trois grands objectifs — l'indépendance nationale, la démocratie et la liberté, le bien-être du peuple.

13. Le mot d'ordre d'une république démocratique des ouvriers et des paysans que nous avons lancé antérieurement était-il erroné? Non, il ne l'était pas. Puisque la bourgeoisie, et particulièrement la grande bourgeoisie, s'était retirée de la révolution et que, passant dans le camp des impérialistes et des forces féodales, elle était devenue l'ennemie du peuple, il ne restait plus comme forces motrices de la révolution que le prolétariat, la paysannerie et la petite bourgeoisie

urbaine, et comme parti révolutionnaire que le Parti communiste; la tâche de l'organisation de la révolution retombait ainsi forcément sur les épaules de l'unique parti révolutionnaire de Chine, le Parti communiste. Seul le Parti communiste continua de porter haut le drapeau de la révolution et garda intactes les traditions de la révolution; il lança le mot d'ordre de république démocratique des ouvriers et des paysans et mena pendant de nombreuses années une âpre lutte pour le réaliser. Ce mot d'ordre n'allait pas à l'encontre de la tâche de la révolution démocratique bourgeoise, il impliquait au contraire la ferme exécution de cette tâche. Dans notre combat, nous n'avons pris aucune mesure politique qui soit en désaccord avec elle. Notre politique, qui comprenait notamment la confiscation des terres des propriétaires fonciers et l'application de la journée de huit heures, ne sortait nullement des limites de la propriété privée capitaliste; elle n'était pas la mise en pratique du socialisme. Quelle sera d'autre part la composition de la nouvelle république démocratique? Elle sera constituée par le prolétariat, la paysannerie, la petite bourgeoisie urbaine, la bourgeoisie et tous ceux qui, dans le pays, se rallient à la révolution nationale et démocratique; elle sera l'alliance de toutes ces classes dans la révolution nationale et démocratique. Le trait distinctif est ici l'inclusion de la bourgeoisie; en effet, dans les circonstances présentes, il est possible que la bourgeoisie coopère cette fois encore avec nous et participe à la résistance au Japon; aussi le parti du prolétariat ne doit-il pas la repousser, mais l'accueillir et renouveler l'alliance avec elle dans la lutte commune, pour faire avancer la révolution chinoise. En vue d'arrêter les conflits armés à l'intérieur du pays, le Parti communiste est disposé à mettre fin à sa politique de confiscation par la force des terres des propriétaires fonciers et à résoudre le problème agraire par voie législative, ou par tout autre moyen approprié, au cours de l'établissement de la nouvelle république démocratique. La première question qu'il importe de régler est de savoir si la terre de Chine sera japonaise ou chinoise. Puisque la solution du problème agraire des paysans est subordonnée à la défense de la Chine, il est absolument nécessaire de passer de la confiscation par la violence à de nouvelles méthodes appropriées.

S'il était juste, dans le passé, d'avancer le mot d'ordre de république démocratique des ouvriers et des paysans, il est également juste de le retirer aujourd'hui.

14. En vue d'établir un front uni national et de lutter en commun contre l'ennemi, il est nécessaire de résoudre convenablement certaines

contradictions internes en veillant à ce que leur solution contribue à renforcer et à élargir ce front antijaponais et n'ait pas pour effet de l'affaiblir ou de le restreindre. A l'étape de la révolution démocratique, il est impossible d'éviter les contradictions et les luttes à l'intérieur du pays entre les classes, entre les partis politiques et entre les blocs politiques, mais on peut et on doit arrêter les luttes préjudiciables à l'unité et à la résistance au Japon (guerre civile, conflits antagonistes entre partis politiques, séparatisme provincial; oppression féodale politique et économique d'un côté, politique d'insurrection et revendications économiques excessives, nuisibles à la résistance, de l'autre, etc.), tout en continuant les luttes profitables à l'unité et à la résistance au Japon (liberté de critique, indépendance des partis politiques, amélioration des conditions politiques et économiques du peuple, etc.).

15. Dans le cadre des tâches générales de la lutte pour un front uni national antijaponais et pour une république démocratique unifiée, les tâches de l'Armée rouge et des bases antijaponaises sont les suivantes:

1) Pour répondre aux conditions de la guerre de résistance, l'Armée rouge doit se réorganiser immédiatement en unités de l'Armée révolutionnaire nationale et élever le niveau de sa formation sur les plans militaire, politique et culturel afin de devenir une armée modèle dans cette guerre;

2) nos bases d'appui doivent devenir une partie intégrante de l'Etat, appliquer le système démocratique répondant aux conditions nouvelles, réorganiser leurs corps de sécurité publique et liquider les collaborateurs et les saboteurs pour devenir des régions modèles au point de vue de la résistance et de la démocratie;

3) faire dans ces régions le travail d'édification économique indispensable et améliorer les conditions de vie du peuple;

4) entreprendre le travail culturel nécessaire.

NOUS AVONS LA RESPONSABILITE D'ASSUMER LA DIRECTION

16. C'est une loi confirmée par l'histoire de la Chine que la bourgeoisie chinoise, susceptible de prendre part à la lutte contre l'impérialisme et le système féodal dans certaines circonstances historiques,

peut, dans d'autres, vaciller et trahir, en raison de sa faiblesse économique et politique. Aussi est-ce un verdict de l'histoire que la révolution démocratique bourgeoise contre l'impérialisme et le féodalisme est une tâche qui ne peut être accomplie que sous la direction du prolétariat et non de la bourgeoisie. De plus, on ne pourra surmonter l'instabilité et l'inconséquence propres à la bourgeoisie et empêcher la révolution d'avorter qu'en donnant aux qualités de persévérance et de volonté d'aboutir du prolétariat leur plein essor dans la révolution démocratique. Est-ce au prolétariat de suivre la bourgeoisie, ou à la bourgeoisie de suivre le prolétariat? Cette question de la responsabilité de la direction dans la révolution chinoise est le facteur décisif dont dépend l'issue de la révolution. L'expérience des années 1924-1927 montre avec quel succès la révolution se développait lorsque la bourgeoisie suivait la direction politique du prolétariat et quelle défaite elle a essuyée lorsque le prolétariat, dont répond le Parti communiste, était politiquement à la remorque de la bourgeoisie[17]. Il ne faut pas que ce fait historique se répète. Dans la situation présente, sans la direction politique du prolétariat et de son Parti, il est impossible d'établir un front uni national contre le Japon, impossible d'atteindre les objectifs de paix intérieure, de démocratie et de résistance, impossible de défendre la patrie et impossible de créer une république démocratique unifiée. Aujourd'hui, la bourgeoisie, que représente le Kuomintang, se montre encore très passive et conservatrice, la preuve en est son indécision prolongée à accepter le front uni national antijaponais proposé par le Parti communiste. Cette situation accroît la responsabilité du prolétariat et de son Parti dans la direction politique. Assumer les fonctions d'état-major général dans la résistance au Japon pour le salut de la nation est une responsabilité que le Parti communiste ne saurait décliner, une obligation à laquelle il ne saurait se soustraire.

17. Comment le prolétariat, par l'intermédiaire de son Parti, exerce-t-il sa direction politique sur toutes les classes révolutionnaires du pays? Premièrement, il avance des mots d'ordre politiques fondamentaux qui correspondent au cours du développement de l'histoire et, pour traduire ces mots d'ordre dans la réalité, il lance des mots d'ordre d'action pour chaque étape de développement et à chaque événement important. Nous avons lancé, par exemple, les mots d'ordre fondamentaux "Pour un front uni national antijaponais" et "Pour une république démocratique unifiée", puis, nous avons également avancé les mots d'ordre: "Arrêter la guerre civile", "Lutter pour

la démocratie", "Résister au Japon" comme objectifs concrets des actions concertées de la nation tout entière. Sans ces objectifs concrets, il ne saurait être question de direction politique. Deuxièmement, lorsque le pays tout entier entrera en action pour ces objectifs, le prolétariat, et en particulier son avant-garde, le Parti communiste, devront montrer ce qu'il faut faire pour les atteindre en faisant preuve d'un enthousiasme et d'un dévouement sans bornes. Dans la lutte pour l'accomplissement de toutes les tâches que comportent la création d'un front uni national antijaponais et la fondation d'une république démocratique, les communistes devront se montrer les plus clairvoyants, les plus capables d'abnégation, les plus résolus et aussi les plus aptes à saisir une situation sans idée préconçue, ils devront s'appuyer sur la majorité des masses et conquérir leur soutien. Troisièmement, sans perdre de vue l'objectif politique fixé, le Parti communiste devra établir avec ses alliés des relations convenables, développer et consolider son alliance avec eux. Quatrièmement, il faudra élargir les rangs du Parti communiste, maintenir l'unité de son idéologie et la rigueur de sa discipline. C'est en remplissant toutes ces conditions que le Parti communiste assurera la direction politique sur le peuple tout entier. Elles sont fondamentales pour garantir notre direction politique et assurer à la révolution, en empêchant que l'instabilité de nos alliés la disloque, une victoire complète.

18. Lorsque la paix intérieure sera réalisée et la coopération des deux partis établie, les formes de lutte, d'organisation et de travail que nous avions adoptées, en suivant la ligne fondée sur le maintien de l'antagonisme entre les deux pouvoirs politiques, devront changer. Ce changement consistera principalement à passer des moyens militaires aux méthodes pacifiques, de l'illégalité à la légalité. Il ne sera pas facile d'y procéder et nous devrons nous remettre à l'étude. Donner une nouvelle formation aux cadres deviendra l'une de nos tâches principales.

19. Beaucoup de camarades nous ont posé des questions sur la nature de la république démocratique et sur son avenir. Voici notre réponse: Du point de vue de sa nature de classe, elle est l'alliance de toutes les classes révolutionnaires; pour ce qui est de son avenir, elle peut évoluer vers le socialisme. Notre république démocratique s'établira au cours de la résistance nationale, sous la direction du prolétariat et dans la nouvelle conjoncture internationale — après la victoire du socialisme en Union soviétique et à la veille d'une nouvelle période de la révolution mondiale. Ainsi, à considérer ses conditions

sociales et économiques, elle restera bien un Etat démocratique bourgeois, mais, de par ses conditions politiques concrètes, elle sera un Etat fondé sur l'alliance des ouvriers, des paysans, de la petite bourgeoisie et de la bourgeoisie et différera en cela des républiques bourgeoises en général. Donc, en ce qui concerne son avenir, bien qu'elle puisse prendre une direction capitaliste, elle peut aussi s'engager dans la voie du socialisme, et le parti du prolétariat chinois doit lutter de toutes ses forces pour cette seconde perspective.

20. La lutte contre l'attitude sectaire de "porte close" et l'aventurisme et en même temps contre le suivisme est indispensable à l'accomplissement des tâches qui incombent au Parti. Dans les mouvements de masse, notre Parti a une tendance traditionnelle à prendre une attitude de "porte close" particulièrement grave, ou à verser dans le sectarisme hautain et l'aventurisme. C'est une tendance nuisible qui empêche le Parti d'établir un front uni national antijaponais et de conquérir la majorité du peuple. Il est absolument nécessaire de l'éliminer de tous les secteurs de notre travail. Ce que nous devons faire, c'est de nous appuyer sur la majorité et de tenir compte de l'ensemble de la situation. Nous ne devons pas davantage tolérer que renaisse le suivisme de Tchen Tou-sieou, reflet du réformisme bourgeois dans les rangs du prolétariat. Altérer la position de classe du Parti, estomper son visage, sacrifier les intérêts des ouvriers et des paysans pour répondre aux besoins du réformisme bourgeois, c'est conduire inévitablement la révolution à la défaite. Ce que nous devons faire, c'est d'appliquer une politique révolutionnaire ferme, c'est de lutter pour la victoire totale de la révolution démocratique bourgeoise. Afin de surmonter les tendances néfastes mentionnées ci-dessus, il est absolument indispensable d'élever dans tout le Parti le niveau théorique marxiste-léniniste, car seul le marxisme-léninisme est la boussole qui conduira la révolution chinoise à la victoire.

NOTES

[1] Il s'agit de l'invasion de la Chine du Nord par les Japonais en 1935, à la suite de laquelle le gouvernement du Kuomintang, qui avait à sa tête Tchiang Kaï-chek, commit dans cette partie du pays une série d'actes contre l'honneur national et les droits souverains de la Chine. En mai de la même année, les envahisseurs japonais exigèrent du gouvernement du Kuomintang la reconnaissance de leur autorité sur la Chine du Nord. En juin, Ho Ying-kin, le représentant du gouvernement du

Kuomintang dans cette région, se soumit à cette exigence et conclut avec Yoshijiro Umezu, commandant des forces japonaises en Chine du Nord, un accord connu sous le nom d'"Accord Ho-Umezu". Aux termes de cet accord, la Chine perdait la plupart de ses droits souverains sur le Hopei et le Tchahar (province aujourd'hui incorporée dans le Chansi, le Hopei et la Région autonome de Mongolie intérieure). En octobre, à l'instigation des envahisseurs japonais, des collaborateurs chinois déclenchèrent une émeute à Hsiangho, dans le Hopei, et s'emparèrent du chef-lieu de ce district. En novembre, d'autres collaborateurs chinois, poussés par l'envahisseur japonais, organisèrent un "Mouvement pour l'autonomie des cinq provinces de la Chine du Nord" et créèrent dans l'est du Hopei un "Gouvernement autonome anti-communiste", gouvernement fantoche. Sur l'ordre du gouvernement du Kuomintang, Song Tcheh-yuan et d'autres formèrent un "Conseil politique du Hopei-Tchahar", afin de satisfaire les envahisseurs japonais, qui exigeaient une "administration spéciale pour la Chine du Nord".

[3] Il s'agit de la Déclaration du Parti communiste chinois, publiée le 1er août 1935. En voici les passages essentiels:

> A l'heure où notre pays est menacé d'asservissement et notre peuple d'extermination, le Parti communiste lance, une fois de plus, à tous nos compatriotes l'appel suivant: Quelles qu'aient pu être, aujourd'hui comme hier, les divergences d'opinions et d'intérêts entre les partis politiques, les différences de vues et d'intérêts entre nos compatriotes de divers milieux, l'hostilité entre les différentes armées du pays, nous devons tous nous pénétrer de l'idée que "les frères qui se querellent chez eux s'unissent pour repousser les attaques venant de l'extérieur", et avant tout nous devons cesser la guerre civile afin de faire concourir toutes les énergies du pays (les ressources humaines, matérielles et financières aussi bien que les forces armées) à la lutte pour la cause sacrée de la résistance au Japon et du salut de la patrie. Le Parti communiste réaffirme solennellement ceci: Que les troupes du Kuomintang cessent leurs attaques contre l'Armée rouge, que l'une quelconque des unités militaires résiste au Japon, et l'Armée rouge non seulement cesse immédiatement tout acte d'hostilité contre elles, mais elle est prête à lutter avec elles la main dans la main pour sauver le pays, quelles que puissent demeurer les inimitiés et les divergences de vues sur les problèmes intérieurs.
>
> . . . Le Parti communiste est disposé à prendre l'initiative de l'établissement d'un tel gouvernement de défense nationale. Il est prêt à négocier immédiatement avec tous les partis politiques, avec toutes les organisations (syndicats ouvriers, unions paysannes, associations d'étudiants, chambres de commerce, sociétés d'éducateurs, associations de journalistes, associations d'enseignants, associations d'originaires de la même région, Tche Kong Tang, Association pour la Défense nationale armée, Association antijaponaise, Association pour le Salut de la Nation, etc.), avec tous les savants, tous les hommes politiques et autres personnalités éminentes, avec tous les organes militaires et administratifs locaux, bref, avec tous ceux qui sont désireux de travailler pour la résistance au Japon et le salut de la nation, en vue de former en commun un gouvernement de défense nationale. Formé à l'issue de ces négociations, le gouvernement de défense nationale devra être un organisme dirigeant provisoire chargé d'assurer le salut de la patrie. Ce gouvernement devra œuvrer pour la convocation d'une assemblée qui représentera véritablement tous nos compatriotes (avec la participation de délégués élus sur une base démocratique par les ouvriers, les paysans, les militaires, le personnel des organismes gouvernementaux, les hommes d'affaires et les intellectuels, par tous les partis et toutes les

organisations qui désirent résister au Japon et sauver la nation, ainsi que par tous les Chinois d'outre-mer et toutes les nationalités peuplant la Chine), afin d'examiner d'une manière concrète tous les problèmes relatifs à la résistance contre le Japon et au salut de la patrie. Le Parti communiste fera l'impossible pour contribuer à la convocation d'un tel organe représentatif et en exécutera rigoureusement les décisions.

. . . Une armée coalisée antijaponaise doit grouper toutes les troupes qui désirent combattre le Japon. Un commandement unique de cette armée sera créé sous la direction du gouvernement de défense nationale. Quant à la question de savoir si ce commandement sera composé de représentants élus par les officiers et les soldats des différentes unités militaires antijaponaises, ou s'il sera constitué autrement, ce sont les représentants de tous les milieux et la volonté du peuple qui en décideront. L'Armée rouge sera la première à faire partie de cette armée coalisée, afin de s'acquitter du devoir sacré de résister au Japon et de sauver la nation. Pour que le gouvernement de défense nationale puisse véritablement assumer la lourde tâche de défendre le pays, et l'armée coalisée antijaponaise celle de résister au Japon, le Parti communiste lance à toute la nation l'appel que voici: Que ceux qui ont de l'argent donnent leur argent; ceux qui ont des fusils, leurs fusils; ceux qui ont des grains, leurs grains; que ceux qui ont des forces donnent leurs forces; que ceux qui ont des talents les apportent en contribution; de manière à mobiliser tous nos compatriotes et à équiper des millions d'hommes avec toutes les armes dont nous disposons, anciennes et modernes.

[3] Il s'agit de la "Résolution sur la situation politique actuelle et les tâches du Parti", adoptée à la réunion du Bureau politique du Comité central du Parti communiste chinois, le 25 décembre 1935, à Wayaopao, dans le Chensi du Nord. Cette Résolution donna une analyse complète de la situation intérieure et internationale, ainsi que des changements survenus dans les rapports de classes en Chine et définit la politique du Parti. En voici un extrait:

La situation actuelle montre que les tentatives des impérialistes japonais d'annexer la Chine ont secoué toute la Chine et le monde entier. Dans la vie politique du pays, des changements se sont produits ou sont en train de se produire dans les relations entre les classes et couches sociales, entre les partis politiques et entre les forces armées. Un regroupement des forces dans le front de la révolution nationale et dans le front de la contre-révolution nationale est en train de s'opérer. Aussi la ligne tactique du Parti est-elle de mobiliser, d'unir et d'organiser toutes les forces révolutionnaires à travers le pays et parmi toutes ses nationalités, afin de lutter contre l'ennemi principal de l'heure, l'impérialisme japonais et Tchiang Kaï-chek, le chef des traîtres à la patrie. Pour autant qu'ils soient opposés à l'impérialisme japonais et au traître Tchiang Kaï-chek, tous les hommes, tous les partis, toutes les forces armées et toutes les classes doivent s'unir pour mener une guerre révolutionnaire nationale, une guerre sacrée, pour chasser les impérialistes japonais hors du pays, renverser la domination de leurs valets en Chine, réaliser la libération complète de la nation chinoise et sauvegarder l'indépendance et l'intégrité territoriale de la Chine. Seul un front uni national contre le Japon, aussi large que possible (englobant les couches supérieures et inférieures de la société), pourra vaincre l'impérialisme japonais et son laquais Tchiang Kaï-chek. Bien entendu, en prenant part à la révolution nationale contre le Japon, les différentes personnes, organisations, classes et couches sociales, comme les différentes armées, obéissent à des motifs différents et partent de positions de classe différentes. Certains ont pour but de se maintenir dans la situation qu'ils

se sont faite, d'autres visent à s'emparer de la direction du mouvement, de peur qu'il ne dépasse les limites acceptables pour eux, d'autres enfin se proposent réellement de lutter pour l'émancipation totale de la nation chinoise. C'est précisément parce qu'ils ont des motifs différents et prennent une position différente que certains vacillent et trahissent dès le début du combat, que d'autres peuvent devenir passifs ou quitter le champ de bataille à mi-chemin et que d'autres, enfin, se promettent de lutter jusqu'au bout. Mais notre tâche est non seulement d'unir toutes les forces fondamentales susceptibles de résister aux envahisseurs japonais, elle vise encore à unir tous ceux qui peuvent devenir nos alliés dans notre lutte contre le Japon; il faut faire en sorte que le peuple du pays entier donne ce qu'il possède, qui sa force, qui son argent, qui son fusil, qui ses connaissances, sans laisser un seul Chinois patriote en dehors du front antijaponais. Telle est la ligne générale formulée par le Parti pour la tactique d'un front uni national aussi large que possible. C'est seulement en suivant cette ligne que nous arriverons à mobiliser toutes les forces du pays pour la lutte contre l'ennemi commun — l'impérialisme japonais et le traître Tchiang Kaï-chek. La classe ouvrière et la paysannerie demeurent les forces motrices fondamentales de la révolution chinoise. Les larges masses de la petite bourgeoisie et les intellectuels révolutionnaires sont leurs alliés les plus sûrs dans la révolution nationale. L'alliance solide des ouvriers, des paysans et de la petite bourgeoisie représente la force principale qui vaincra l'impérialisme japonais, les collaborateurs et les autres traîtres à la nation. Le soutien moral, la neutralité bienveillante ou la participation directe d'une partie de la bourgeoisie nationale et des seigneurs de guerre à la lutte contre le Japon et contre les collaborateurs et les traîtres à la nation contribueront à élargir le front antijaponais, quelle que soit par ailleurs leur désapprobation à l'égard de la révolution agraire et du pouvoir rouge. Car la force totale de la contre-révolution s'en trouvera réduite et celle de la révolution augmentée d'autant. A cette fin, le Parti doit employer des méthodes et des moyens appropriés pour rallier toutes ces forces au front antijaponais. D'autre part, même dans le camp des propriétaires fonciers et de la bourgeoisie compradore, l'unité est loin d'être totale. Les rivalités entre différentes puissances impérialistes en Chine y ont fait apparaître des groupes rivaux de traîtres, avec leurs contradictions et leurs conflits; le Parti doit aussi prendre diverses mesures afin d'obtenir que certaines forces réactionnaires s'abstiennent pour le moment de s'opposer activement au front antijaponais. La même tactique doit être appliquée à l'égard des puissances impérialistes autres que le Japon. Tout en mobilisant, unissant et organisant les forces du peuple chinois pour le combat contre l'ennemi commun, le Parti doit lutter résolument, sans défaillance, au sein même du front uni antijaponais, contre toute tendance aux hésitations, aux compromis, à la capitulation et à la trahison. Quiconque sape le mouvement antijaponais du peuple chinois est un collaborateur, un traître, qui doit s'attirer un châtiment unanime. Le Parti communiste doit conquérir la direction au sein du front antijaponais en intervenant et en agissant avec autant de justesse que de fermeté contre les impérialistes japonais, les collaborateurs, les traîtres. C'est seulement sous sa direction que le mouvement antijaponais pourra remporter une victoire complète. Quant aux larges masses qui participent à la guerre antijaponaise, il est nécessaire de satisfaire leurs revendications relatives à leurs intérêts fondamentaux (revendications de terres chez les paysans, revendications pour l'amélioration des conditions de vie chez les ouvriers, les soldats, les indigents des villes et les intellectuels). Ce n'est qu'en donnant satisfaction à ces revendications qu'on

pourra mobiliser les masses populaires dans une plus large mesure pour la lutte contre le Japon, faire durer le mouvement antijaponais et le conduire à la victoire complète. Et ainsi seulement le Parti pourra conquérir la direction dans la guerre antijaponaise.

Voir "La Tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais", pp. 169-197 du présent tome.

[4] Le 5 mai 1936, le commandement de l'Armée rouge adressa au gouvernement de Nankin un télégramme ouvert demandant l'arrêt de la guerre civile et l'ouverture de négociations de paix avec le Parti communiste en vue d'une résistance commune au Japon. Voici le texte de ce télégramme:

Au Conseil militaire du Gouvernement national de Nankin, à toutes les forces navales, terrestres et aériennes, à tous les partis et groupements politiques, à toutes les organisations, à tous les journaux et à tous nos compatriotes qui ne veulent pas être asservis par une nation étrangère:

Après avoir opéré, dans sa marche vers l'Est, la traversée du fleuve Jaune organisée par la Commission militaire révolutionnaire de l'Armée rouge chinoise, l'Avant-garde antijaponaise de l'Armée rouge populaire de Chine a remporté partout des victoires et gagné l'appui de toute la nation. Cependant, alors qu'elle venait d'occuper la ligne ferroviaire Tatong-Poutcheou et se préparait activement à pousser vers l'Est pour déboucher dans le Hopei et entreprendre des opérations directes contre les impérialistes japonais, Tchiang Kaï-chek a envoyé dans le Chansi plus de dix divisions, afin de l'empêcher, de concert avec Yen Si-chan, d'avancer sur les Japonais. En outre, il a ordonné aux troupes de Tchang Hsiué-liang et de Yang Hou-tcheng, ainsi qu'aux unités du Chensi du Nord, de marcher sur les régions rouges du Chensi-Kansou en vue de harceler nos arrières antijaponais. Pour être en mesure d'engager des actions militaires directes contre les Japonais, l'Avant-garde antijaponaise de l'Armée rouge populaire de Chine aurait dû concentrer toutes ses forces et anéantir les troupes de Tchiang Kaï-chek qui lui barraient la route du front. Mais la Commission militaire révolutionnaire de l'Armée rouge, après mûre réflexion, est arrivée à la conclusion suivante: Au moment où la patrie est en danger, une bataille décisive entre les deux parties, quelle qu'en soit l'issue, ne ferait qu'affaiblir la capacité défensive de la Chine, à la grande satisfaction des impérialistes japonais. Du reste, il se trouve dans les armées de Tchiang Kaï-chek et de Yen Si-chan nombre de militaires patriotes qui désirent l'arrêt de la guerre civile et une action commune dans la résistance au Japon; et c'est contre leur conscience qu'ils exécutent à présent l'ordre qu'ils ont reçu de Tchiang Kaï-chek et de Yen Si-chan de barrer la route à l'Armée rouge allant combattre les Japonais. Aussi, pour préserver les forces de défense nationale et hâter le développement de la guerre de résistance, pour appliquer résolument les déclarations répétées que nous avons faites à la nation sur la nécessité de mettre fin à la guerre civile et de nous unir dans la lutte contre le Japon, pour contribuer, enfin, à l'éveil définitif de Tchiang Kaï-chek et des militaires patriotes de son armée, la Commission militaire révolutionnaire de l'Armée rouge a fait revenir l'Avant-garde antijaponaise sur la rive occidentale du fleuve Jaune, malgré les nombreuses victoires remportées dans le Chansi. Cet acte prouvera au gouvernement de Nankin, à toutes les forces navales, terrestres et aériennes du pays et à toute la nation la sincérité de nos intentions, et, dans le but de mettre fin à la guerre civile et d'organiser la résistance au Japon, nous sommes prêts à conclure, dans le délai d'un mois, un armistice et à négocier la paix avec toutes les troupes qui se battent contre l'Armée rouge antijaponaise. La Commission militaire

révolutionnaire de l'Armée rouge tient à vous déclarer solennellement, Messieurs les Membres du gouvernement de Nankin, qu'en ce moment critique où notre pays est menacé d'asservissement et notre peuple d'extermination, vous devriez, comme la raison vous le commande, vous repentir et, pénétrés de l'idée que "les frères qui se querellent chez eux s'unissent pour repousser les attaques venant de l'extérieur", cesser la guerre civile dans tout le pays et au premier chef dans le Chensi, le Kansou et le Chansi; après quoi, les deux parties désigneront leurs représentants afin d'étudier en commun les mesures concrètes pour la résistance au Japon et pour le salut de la nation. Ce sera un bonheur pour la nation et le pays, et vous aurez agi pour votre bien aussi. Mais si vous refusez obstinément d'écouter la voix de la raison et préférez être des collaborateurs ou des traîtres à la nation, votre régime finira par s'écrouler et la nation entière vous repoussera et vous renversera. "Celui que mille hommes montrent du doigt meurt sans même être malade", dit un vieux proverbe. Et un autre: "Le boucher qui pose son couteau devient bouddha sur-le-champ". Telles sont, Messieurs, les paroles que nous vous donnons à méditer. La Commission militaire révolutionnaire de l'Armée rouge en appelle également à toutes les organisations, à tous les partis, à tous nos compatriotes, à tous ceux qui refusent d'être asservis, afin qu'ils appuient nos propositions concernant le cessez-le-feu, les négociations de paix et l'unité dans la lutte contre le Japon, afin qu'ils organisent des comités d'action pour arrêter la guerre civile, envoient des représentants au front pour obtenir le cessez-le-feu de part et d'autre, et contribuent par leurs actes à l'exécution totale, sous leur contrôle, de toutes ces propositions.

[5] Voir "A propos d'une déclaration de Tchiang Kaï-chek", note 7, pp. 291-294 du présent tome.

[6] Le mot d'ordre de république populaire figura d'abord dans la "Résolution sur la situation politique actuelle et les tâches du Parti", adoptée en décembre 1935 à la réunion du Bureau politique du Comité central du Parti communiste chinois, et dans le rapport du camarade Mao Tsé-toung: "La Tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais". Par la suite, les circonstances exigèrent que la politique du Parti fût de forcer Tchiang Kaï-chek à résister au Japon et, comme ce mot d'ordre était jugé inacceptable par la clique de Tchiang Kaï-chek, il fut remplacé, dans la lettre que le Parti adressa au Kuomintang en août 1936, par celui de république démocratique. Peu après, dans sa "Résolution sur la situation nouvelle du mouvement pour la résistance au Japon et le salut de la patrie et sur la république démocratique", adoptée en septembre de la même année, le Comité central du Parti donna des éclaircissements sur le mot d'ordre de république démocratique. Ces deux mots d'ordre, différents par la forme, sont pourtant identiques quant au fond. Voici deux extraits de la Résolution adoptée en septembre 1936 par le Comité central du Parti qui concernent la république démocratique:

> Le Comité central estime que, dans la situation actuelle, il est nécessaire d'avancer le mot d'ordre de création d'une république démocratique, parce que c'est le meilleur moyen d'unir toutes les forces antijaponaises pour assurer l'intégrité territoriale de la Chine et préserver notre pays de l'asservissement et notre peuple de l'extermination et aussi parce que, jailli des revendications des larges masses pour la démocratie, c'est le mot d'ordre qui convient le mieux à la formation d'un front uni. Par république démocratique, nous entendons une démocratie géographiquement plus étendue que le régime de la dictature démocratique des ouvriers et des paysans établi sur une partie du territoire de la Chine et un régime politique beaucoup plus progressiste que la dictature d'un seul parti instaurée par le Kuomintang dans les principales régions de la Chine.

Par conséquent, la république démocratique offrira une meilleure garantie pour une mobilisation générale de toutes les énergies et pour une victoire complète dans la résistance au Japon. En même temps, elle permettra aux masses les plus larges de Chine de participer à la vie politique du pays, d'élever le niveau de leur conscience politique et d'accroître leurs forces organisées; de plus, elle offrira au prolétariat chinois et à son guide, le Parti communiste, un champ d'activité plus vaste pour faire triompher le socialisme dans l'avenir. C'est pourquoi le Parti communiste chinois déclare qu'il appuie activement le mouvement pour une république démocratique. Il déclare également que lorsque la république démocratique sera établie dans toute la Chine, et qu'un parlement, élu au suffrage universel, sera convoqué, les régions rouges deviendront aussitôt partie intégrante de la république, la population de ces régions élira ses représentants au parlement et le même système démocratique y sera appliqué.

. . . Le Comité central souligne que le développement du mouvement du peuple chinois pour la résistance au Japon et le salut de la patrie, l'élargissement du front uni national antijaponais de tous les partis et groupements politiques, de tous les milieux sociaux et de toutes les forces armées, le renforcement du rôle du Parti communiste chinois dans la direction politique du front uni national, la consolidation maximum du pouvoir rouge et de l'Armée rouge, la lutte résolue contre toutes les paroles et tous les actes préjudiciables aux droits souverains comme à l'honneur national de la Chine ou susceptibles d'affaiblir le front uni national sont les seuls moyens pour amener le gouvernement du Kuomintang à Nankin à lutter contre le Japon et pour créer les conditions préalables à l'établissement d'une république démocratique. La république démocratique ne peut devenir une réalité sans des luttes âpres et soutenues, sans la mobilisation du peuple tout entier et sans l'essor de la révolution. Au cours du combat pour la république démocratique, le Parti communiste chinois doit faire en sorte que cette république réalise, pour commencer, le Programme en dix points pour la résistance au Japon et pour le salut de la patrie présenté par lui, et qu'elle poursuive, jusqu'à leur accomplissement, les tâches fondamentales de la révolution démocratique bourgeoise en Chine.

[1] Voici le texte du télégramme envoyé le 10 février 1937:

A la troisième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang:

Messieurs,

Le pays tout entier se réjouit du règlement pacifique de l'Incident de Sian. Désormais, il nous sera possible de mettre en application la politique de paix intérieure, d'unité et de solidarité contre l'agression étrangère; c'est là un bonheur pour le pays et la nation. Au moment où les envahisseurs japonais sévissent avec rage, où l'existence même de la nation chinoise ne tient plus qu'à un fil, notre Parti souhaite que la troisième session plénière du Comité exécutif central de votre Parti veuille bien, en s'inspirant de la politique précédemment définie, adopter les points suivants comme politique d'Etat:

1) cesser toute guerre civile et rassembler toutes les énergies du pays dans un même effort pour s'opposer à l'ennemi extérieur;

2) garantir les libertés de parole, de réunion et d'association et libérer tous les détenus politiques;

3) convoquer une conférence des représentants de tous les partis et groupements politiques, de tous les milieux sociaux et de toutes les forces armées et rallier ainsi tous les talents de la nation dans un effort commun pour sauver le pays;

4) achever au plus vite tous les préparatifs de la résistance au Japon;

5) améliorer les conditions de vie du peuple.

Si la troisième session plénière du Comité exécutif central de votre Parti peut se décider, avec résolution et fermeté, pour cette politique d'Etat, notre Parti, en témoignage de sa bonne foi dans la solidarité contre l'agression étrangère, donnera les garanties suivantes:

1) la politique d'insurrection armée pour renverser le Gouvernement national cessera dans tout le pays;

2) le nom du Gouvernement démocratique des Ouvriers et des Paysans sera remplacé par celui de Gouvernement de la Région spéciale de la République chinoise et l'Armée rouge renoncera à sa dénomination pour devenir une partie de l'Armée révolutionnaire nationale, ce Gouvernement et cette Armée étant placés sous l'autorité respective du Gouvernement central de Nankin et de son Conseil militaire;

3) le régime démocratique fondé sur le suffrage universel sera intégralement appliqué sur tout le territoire administré par le Gouvernement de la Région spéciale;

4) il sera mis fin à la politique de confiscation des terres des propriétaires fonciers et le programme commun du front uni national contre le Japon sera appliqué résolument.

[8] En novembre et décembre 1936, plus de 45.000 ouvriers de 26 usines textiles chinoises et japonaises de Changhaï déclenchèrent un mouvement de grève de grande envergure. En signe de solidarité avec les ouvriers de Changhaï, ceux des entreprises textiles japonaises de Tsingtao organisèrent une grève générale en décembre. Les ouvriers de Changhaï remportèrent la victoire: leurs salaires furent augmentés de 5 pour cent à partir de novembre, les employeurs s'engagèrent à ne pas procéder à des licenciements arbitraires ni à infliger des vexations ou des châtiments corporels aux ouvriers. Mais la grève de Tsingtao fut écrasée par l'infanterie de marine japonaise.

[9] L'occupation de Chanhaikouan par l'envahisseur japonais, sa pénétration en Chine du Nord en 1933 et, en particulier, la conclusion de l'"Accord Ho-Umezu" en 1935, qui étaient autant de coups directs portés par l'impérialisme japonais aux intérêts de l'impérialisme anglo-américain en Chine du Nord et en Chine centrale, incitèrent la Grande-Bretagne et les Etats-Unis à modifier leur attitude à l'égard du Japon et à influencer dans ce sens la politique du gouvernement de Tchiang Kaï-chek. Quand se produisit l'Incident de Sian, en 1936, la Grande-Bretagne manifesta son désir de voir la Chine repousser les exigences japonaises qui portaient préjudice aux intérêts britanniques en Chine et elle laissa même entendre que le gouvernement de Tchiang Kaï-chek, tant qu'il serait en état de gouverner le peuple chinois, aurait tout intérêt à conclure "une certaine forme d'alliance avec le Parti communiste", afin de porter un coup à la politique d'agression du Japon.

[10] En juin 1936, les seigneurs de guerre du Kouangsi, Li Tsong-jen et Pai Tchong-hsi, ainsi que le seigneur de guerre du Kouangtong, Tchen Tsi-tang, prenant pour prétexte "la résistance au Japon et le salut de la patrie", s'allièrent contre Tchiang Kaï-chek. En août de la même année, leur opposition fut brisée par Tchiang Kaï-chek au moyen de la corruption et de la division.

[11] En août 1936, les troupes japonaises et celles des fantoches chinois commencèrent l'invasion de la province du Soueiyuan. En novembre, les troupes chinoises du Soueiyuan ripostèrent et le peuple déclencha dans tout le pays un mouvement pour soutenir leur résistance.

[12] Après la conclusion de l'"Accord Ho-Umezu" en 1935, le gouvernement du Kuomintang à Nankin adopta une attitude relativement ferme sous la pression du mouvement antijaponais grandissant au sein du peuple chinois et sous l'influence d'un raidissement de la politique des impérialistes anglo-américains à l'égard du Japon. Dans les négociations qu'il eut avec le Japon de septembre à décembre 1936, le gouvernement du Kuomintang usa d'une tactique dilatoire, et l'on se sépara sans qu'aucun résultat ait été obtenu.

[13] Il s'agit de la réunion tenue le 15 février 1937 après le règlement pacifique de l'Incident de Sian.

[14] Ah Q est le héros du célèbre roman du grand écrivain chinois Lou Sin: *La Véritable bistoire de Ah Q.* Dans le personnage de Ah Q, l'auteur a représenté un type d'homme qui se console, dans toutes les circonstances de l'existence, de ses malheurs et échecs en y voyant chaque fois une "victoire morale".

[15] A l'étape de la révolution démocratique bourgeoise, les communistes se montrèrent d'accord avec les points essentiels du programme de Sun Yat-sen et coopérèrent avec lui, mais cela ne signifie nullement qu'ils étaient d'accord avec la conception bourgeoise et petite-bourgeoise du monde ou le système théorique dont il était le porte-parole. Avant-garde du prolétariat chinois, les communistes diffèrent radicalement de Sun Yat-sen quant à leur conception du monde ou à leur système théorique et quant à leur conception théorique sur la question nationale ou d'autres questions.

[16] Après sa réorganisation par Sun Yat-sen en 1924, le Kuomintang se transforma en une alliance révolutionnaire de toutes les classes et les communistes chinois y participèrent à titre individuel. Après avoir trahi la révolution en 1927, il déclencha dans toute la Chine ce qu'il appelait une "épuration du Parti", massacrant les communistes ainsi que ses nombreux éléments de gauche qui soutenaient sincèrement les trois thèses politiques fondamentales de Sun Yat-sen. Dès lors, le Kuomintang devint un parti contre-révolutionnaire des gros propriétaires fonciers et de la grande bourgeoisie.

[17] Il s'agit de la situation qui s'était créée dans la première moitié de 1927 par la faute de la direction opportuniste du Comité central du Parti.

LUTTONS POUR ENTRAINER LES MASSES PAR MILLIONS DANS LE FRONT UNI NATIONAL ANTIJAPONAIS*

(7 mai 1937)

Camarades! Ces jours-ci, au cours des discussions sur mon rapport: "Les Tâches du Parti communiste chinois dans la période de la résistance au Japon", vous l'avez tous approuvé, à l'exception de quelques camarades qui ont exprimé des vues différentes. Celles-ci sont fort importantes et, dans mes conclusions, je les examinerai d'abord, avant de passer à d'autres problèmes.

LE PROBLEME DE LA PAIX

Depuis près de deux ans, notre Parti lutte pour la paix à l'intérieur du pays. Après la troisième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang, nous disons que la paix est acquise, que l'étape de "la lutte pour la paix" est franchie, que nous abordons maintenant une tâche nouvelle: "la consolidation de la paix". Nous indiquons en outre que cette tâche nouvelle est liée à "la lutte pour la démocratie", c'est-à-dire que nous devons consolider la paix en luttant pour la démocratie. Certains camarades prétendent toutefois que nos vues ne sont pas fondées. Leurs conclusions sont donc opposées aux nôtres ou traduisent une position intermédiaire indécise. Ils disent en effet: "Le Japon recule[1], Nankin hésite plus que jamais, et les contradictions entre les deux nations s'atténuent alors que les contradictions à l'intérieur du pays s'aggravent". Bien entendu, si l'on part d'une

* Conclusions présentées en mai 1937 par le camarade Mao Tsé-toung à une conférence nationale du Parti communiste chinois.

telle appréciation, il n'est plus question d'étape nouvelle ni de tâches nouvelles, et on se retrouve à l'étape précédente sinon dans une situation pire encore. Mais je considère que cette appréciation est fausse.

Lorsque nous disons que la paix est acquise, cela ne signifie nullement qu'elle est consolidée; au contraire, nous avons dit qu'elle est fragile. Etablir la paix à l'intérieur et la consolider sont choses différentes. L'histoire peut connaître des retours temporaires en arrière, et la paix des vicissitudes, en raison de l'existence de l'impérialisme japonais et des collaborateurs et éléments projaponais. Néanmoins, après l'Incident de Sian, la paix intérieure est devenue une réalité; cette situation est due à un ensemble de circonstances (politique fondamentale agressive du Japon; attitude de l'Union soviétique et aussi de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de la France en faveur de la paix en Chine; pression exercée par le peuple chinois; politique de paix du Parti communiste lors de l'Incident de Sian et sa politique visant à mettre fin à l'antagonisme des deux régimes; différenciation apparue au sein de la bourgeoisie et scission à l'intérieur du Kuomintang, etc.), et Tchiang Kaï-chek est impuissant à établir ou à rompre, à lui seul, la paix intérieure. Pour la rompre, il lui faudrait faire la guerre à des forces multiples et se rapprocher des impérialistes japonais et du groupe projaponais. Nul doute que l'impérialisme japonais et le groupe projaponais cherchent encore à faire prolonger la guerre civile en Chine. Voilà pourquoi la paix n'est pas consolidée. Dans l'état actuel des choses, nous arrivons à la conclusion suivante: ne pas revenir aux anciens mots d'ordre "Arrêter la guerre civile" et "Lutter pour la paix", mais aller de l'avant en lançant le nouveau mot d'ordre "Lutter pour la démocratie". C'est seulement ainsi qu'on pourra consolider la paix intérieure et susciter la résistance au Japon. Pourquoi lançons-nous le triple mot d'ordre "Consolider la paix", "Lutter pour la démocratie" et "Résister au Japon"? C'est parce que nous voulons faire avancer la roue de la révolution et que, déjà, la situation nous y autorise. Si l'on nie l'existence d'une étape nouvelle et de tâches nouvelles, si l'on nie que le Kuomintang "a commencé à changer" et si, par la même logique, on nie les succès remportés par les différentes forces qui luttent depuis dix-huit mois pour la paix à l'intérieur du pays, alors on piétinera, sans progresser d'un seul pas.

Pourquoi ces camarades font-ils une pareille erreur d'appréciation? Parce que, pour juger la situation, ils partent non de ce qui en constitue l'essentiel, mais d'un certain nombre de faits isolés, transitoires

(la diplomatie de Sato, le procès de Soutcheou[2], la répression des grèves, le déplacement de l'Armée du Nord-Est vers l'est[3], le départ de Yang Hou-tcheng pour l'étranger[4], etc.); d'où le tableau sombre qu'ils s'en font. Nous disons que le Kuomintang a commencé à changer, mais nous disons également qu'il est encore loin d'avoir effectué un changement complet. Rien ne permet de supposer que la politique réactionnaire poursuivie par le Kuomintang au cours des dix dernières années puisse changer radicalement sans de nouveaux efforts, des efforts plus nombreux et plus grands, de notre part, de la part du peuple. Bon nombre de gens, réputés hommes "de gauche", qui se répandent d'ordinaire en invectives contre le Kuomintang et qui étaient, au moment de l'Incident de Sian, pour la mort de Tchiang Kaï-chek et pour la "percée par la passe de Tongkouan"[5], s'étonnent à présent que, la paix à peine établie, il se produise des événements tels que le procès de Soutcheou et se demandent: "Pourquoi Tchiang Kaï-chek commet-il encore des actes pareils?" Ces gens devraient comprendre que ni les communistes, ni Tchiang Kaï-chek ne sont des êtres surnaturels, qu'ils ne sont pas non plus des individus isolés, mais qu'ils vivent au milieu d'un parti, d'une classe dont ils sont des éléments. Le Parti communiste est capable de faire progresser pas à pas la révolution, mais il est impuissant à faire disparaître, du jour au lendemain, tous les maux dont souffre le pays. Tchiang Kaï-chek et le Kuomintang ont commencé à changer; mais ils ne pourront certainement pas en un jour, ni sans les efforts accrus du peuple tout entier, se débarrasser de toute la boue dont ils se sont couverts depuis dix ans. Nous disons que le pays va vers la paix, la démocratie et la résistance, mais cela ne veut pas dire que l'on puisse, sans faire d'efforts, supprimer définitivement des maux aussi anciens que la guerre civile, la dictature et la non-résistance. On ne peut venir à bout de ces maux invétérés, se débarrasser de cette boue, éviter les détours semés d'obstacles, voire les retours en arrière dans la marche de la révolution, autrement que par la lutte et l'effort, et même au prix de longues luttes et de longs efforts.

"Ils ne pensent qu'à nous détruire." C'est exact, ils cherchent toujours à nous détruire. Je reconnais toute la justesse de cette appréciation, et ce serait dormir que de ne pas en tenir compte. Mais la question qui se pose est de savoir si les méthodes par lesquelles ils veulent nous détruire ont changé. Je pense que oui. La politique de guerre et de massacre a fait place à une politique de réformes et de duperies, la politique "dure" à une politique "molle", et la tactique

militaire à une tactique politique. Pourquoi de tels changements? C'est qu'en face de l'impérialisme japonais, la bourgeoisie et le Kuomintang sont contraints de chercher pour le moment un allié dans le prolétariat, tout comme nous cherchons un allié dans la bourgeoisie. C'est de cette situation qu'il faut partir pour examiner le problème. Et si, sur le plan international, le gouvernement français est passé de l'hostilité envers l'U.R.S.S. à l'alliance avec elle[6], il l'a fait pour la même raison. Sur le plan intérieur, nos tâches sont aussi passées du domaine militaire au domaine politique. Nous n'avons pas besoin de recourir aux complots et aux intrigues; notre but est d'unir à nous tous ceux de la bourgeoisie et du Kuomintang qui se montrent favorables à la résistance au Japon et de vaincre l'impérialisme japonais par des efforts communs.

LE PROBLEME DE LA DEMOCRATIE

"C'est une erreur de mettre l'accent sur la démocratie, il faut insister uniquement sur la résistance au Japon; sans une action directe contre le Japon, il ne saurait y avoir de mouvement démocratique; la majorité des gens souhaite seulement la résistance au Japon et non la démocratie, il serait bon d'avoir un autre Mouvement du 9 Décembre[7]."

Permettez-moi ici de poser tout d'abord quelques questions. Peut-on dire qu'à l'étape précédente (c'est-à-dire du Mouvement du 9 Décembre 1935 à la troisième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang tenue en février 1937) la majorité exigeait seulement la résistance au Japon et non la paix intérieure? Etait-il erroné de mettre l'accent sur la paix intérieure? Etait-il impossible d'avoir un mouvement pour la paix intérieure alors qu'il n'y avait pas d'action directe contre le Japon? (L'Incident de Sian et la troisième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang eurent lieu après que la résistance armée eut pris fin dans le Soueiyuan, et aujourd'hui encore il n'y a rien de comparable à une résistance armée dans le Soueiyuan ou à un Mouvement du 9 Décembre.) Tout le monde sait que, pour résister au Japon, il faut la paix intérieure, que sans cette paix il ne peut y avoir de résistance au Japon, que cette paix est la condition même de la résistance. Dans l'étape précédente, toutes les activités antijaponaises, directes ou indirectes (du Mouvement

du 9 Décembre à la troisième session plénière du Comité exécutif central du Kuomintang), convergeaient vers la lutte pour la paix intérieure; la question de la paix intérieure a été le pivot, l'élément essentiel du mouvement antijaponais au cours de l'étape précédente.

De même, à l'étape nouvelle, la démocratie est essentielle pour la résistance au Japon, et lutter pour la démocratie, c'est lutter pour la résistance. La résistance et la démocratie se conditionnent l'une l'autre, exactement comme la résistance et la paix intérieure, ou la démocratie et la paix intérieure. La démocratie, c'est la garantie de la résistance, et celle-ci peut créer des conditions favorables au développement du mouvement pour la démocratie.

Nous espérons avoir, et en fait nous aurons de nombreuses luttes directes ou indirectes contre le Japon dans cette étape nouvelle; ces luttes donneront une impulsion à la résistance à l'agression japonaise et contribueront puissamment au mouvement pour la démocratie. Mais dans la tâche révolutionnaire que nous assigne l'histoire, la lutte pour la démocratie joue le rôle principal, essentiel. Est-il donc erroné d'insister tant sur la démocratie? Je ne le pense pas.

"Le Japon recule, la Grande-Bretagne et le Japon tendent à se mettre d'accord pour un compromis et Nankin est plus hésitant que jamais." Ce sont là des inquiétudes mal fondées qui proviennent de l'ignorance des lois du développement historique. Si, du fait d'une révolution au Japon, celui-ci se retirait réellement de la Chine, cela aiderait la révolution chinoise, répondrait à notre attente, marquerait le début de l'effondrement du front mondial de l'agression. Où sont les raisons de s'inquiéter? Mais, à vrai dire, on n'en est pas encore là. Les démarches diplomatiques de Sato sont des préparatifs pour une guerre de grande envergure, et cette guerre est là, devant nous. La politique anglaise, toute d'hésitation, ne mènera à rien; c'est un fait certain, étant donné la divergence d'intérêts entre la Grande-Bretagne et le Japon. Si Nankin continue longtemps à hésiter, il sera considéré comme l'ennemi de toute la nation; d'ailleurs, ses propres intérêts ne le lui permettent pas. Un recul temporaire ne changerait en rien les lois générales de l'histoire. C'est pourquoi on ne peut nier l'existence d'une nouvelle étape, ni la nécessité de poser comme tâche la lutte pour la démocratie. D'ailleurs, le mot d'ordre de démocratie convient à toutes les circonstances; chacun peut le constater: la démocratie manque au peuple chinois et il est loin d'en avoir trop. Les faits montrent d'ailleurs qu'en décelant la nouvelle étape et en formulant les tâches de la lutte pour la démocratie, on avance vers la résistance

à l'agression japonaise. Les événements sont en marche, ne cherchons pas à les ramener en arrière!

"Pourquoi insister tant sur une assemblée nationale?" Parce qu'elle pourra influer sur tous les aspects de la vie du pays, parce qu'elle sera le pont permettant de passer de la dictature réactionnaire à la démocratie, parce qu'elle sera importante pour la défense nationale, parce qu'elle sera une institution légale. Nos camarades ont parfaitement raison quand ils proposent de recouvrer l'est du Hopei et le nord du Tchahar, de combattre la contrebande[8], de lutter contre la "collaboration économique"[9], etc., mais tout cela, loin d'être en contradiction avec la lutte pour la démocratie et pour une assemblée nationale, ne fait que la compléter. L'essentiel est cependant l'assemblée nationale et la liberté du peuple.

La lutte quotidienne contre le Japon et celle pour l'amélioration des conditions de vie du peuple doivent être liées au mouvement pour la démocratie, cela est absolument juste et personne ne peut le contester. Néanmoins, à l'étape actuelle, la tâche centrale, essentielle, c'est la lutte pour la démocratie et la liberté.

LA QUESTION DE L'AVENIR DE LA REVOLUTION

Certains camarades ont soulevé cette question. Je ne peux leur répondre ici que brièvement.

Lorsqu'on compose un écrit en deux parties, il faut achever la première avant d'aborder la seconde. Diriger avec fermeté la révolution démocratique est la condition de la victoire du socialisme. Nous luttons pour le socialisme, et c'est ce qui nous distingue de n'importe quel partisan des *trois principes du peuple* révolutionnaires. Nos efforts actuels sont dirigés vers ce grand objectif de l'avenir; le perdre de vue, c'est cesser d'être communiste. Mais relâcher nos efforts d'aujourd'hui, c'est également cesser d'être communiste.

Nous sommes partisans de la théorie de la transformation de la révolution[10], nous sommes pour la transformation de la révolution démocratique en révolution socialiste. La révolution démocratique passera par plusieurs étapes, toutes sous le mot d'ordre de république démocratique. Le passage de la prépondérance de la bourgeoisie à celle du prolétariat est un long processus de lutte, d'une lutte pour l'hégémonie, dont le succès dépendra de l'effort du Parti communiste

pour élever le niveau de conscience politique et le degré d'organisation du prolétariat, de la paysannerie et de la petite bourgeoisie urbaine.

L'allié solide du prolétariat, c'est la paysannerie; vient ensuite la petite bourgeoisie urbaine. Dans la lutte pour l'hégémonie, la bourgeoisie est notre rivale.

Afin de triompher de l'instabilité et de l'inconséquence de la bourgeoisie, nous devons nous appuyer sur la force des masses populaires et appliquer une politique juste; sinon, la bourgeoisie l'emportera sur le prolétariat.

Ce que nous voulons, c'est une transformation sans effusion de sang et nous devons lutter pour cela de notre mieux, mais le résultat dépendra de la force des masses populaires.

Nous sommes partisans de la théorie de la transformation de la révolution et non de la théorie trotskiste de la "révolution permanente"[11]. Nous visons à atteindre le socialisme en passant par toutes les étapes nécessaires du développement de la république démocratique. Nous sommes opposés au suivisme, mais également à l'aventurisme et à la précipitation.

Refuser, sous prétexte qu'elle ne saurait être que temporaire, la participation de la bourgeoisie à la révolution, ou bien qualifier de capitulationnisme l'alliance avec les fractions antijaponaises de la bourgeoisie (dans un pays semi-colonial) est un point de vue trotskiste avec lequel nous ne pouvons pas être d'accord. Aujourd'hui, cette alliance est en fait un pont qu'il faut passer pour aller vers le socialisme.

LA QUESTION DES CADRES

Pour diriger une grande révolution, il faut avoir un grand parti et des cadres nombreux et excellents. En Chine, pays de 450 millions d'habitants, il serait impossible de mener une grande révolution, une révolution sans précédent dans l'histoire, s'il n'y avait, pour la diriger, qu'un groupuscule étroit, s'il n'y avait, dans le Parti, que des dirigeants et des cadres sans compétence, aux idées mesquines, aux vues bornées. Depuis longtemps, le Parti communiste chinois est un grand parti; malgré les pertes subies dans la période de la réaction, il est resté un grand parti et il compte beaucoup de bons dirigeants et de bons cadres; cependant, ils sont encore en nombre insuffisant. Notre Parti doit étendre ses organisations dans tout le pays, et former, dans un but

réfléchi, des milliers et des milliers de cadres et des centaines d'excellents dirigeants des masses. Ces cadres et ces dirigeants doivent être versés dans le marxisme-léninisme, avoir de la clairvoyance politique, de la compétence dans le travail, être pénétrés de l'esprit de sacrifice, capables de résoudre les problèmes par eux-mêmes, inébranlables devant les difficultés et entièrement dévoués à la nation, à leur classe et à leur Parti. C'est en s'appuyant sur eux que le Parti assure sa liaison avec ses membres en même temps qu'avec les masses, et c'est en s'appuyant sur la ferme direction qu'ils exercent sur les masses que le Parti parviendra à vaincre l'ennemi. Ils doivent être étrangers à tout égoïsme, tout héroïsme individuel, toute ostentation, toute indolence ou passivité, tout sectarisme hautain; ils doivent être des héros désintéressés de leur nation et de leur classe. Tels sont les qualités et le style de travail que doivent avoir les membres du Parti, ses cadres et ses dirigeants. C'est l'héritage spirituel que nous ont légué les dizaines de milliers de membres du Parti, les milliers de cadres, les dizaines d'excellents dirigeants, qui ont donné leur vie pour notre cause. Il ne fait pas de doute que nous devons acquérir ces qualités, afin de mieux nous réformer et de nous élever à un niveau révolutionnaire encore plus haut. Néanmoins, cela ne suffit pas; nous avons encore une autre tâche: découvrir un grand nombre de nouveaux cadres et de nouveaux dirigeants au sein du Parti et dans le pays. Notre révolution dépend des cadres. Comme l'a dit le camarade Staline: "les cadres décident de tout"[12].

LA QUESTION DE LA DEMOCRATIE A L'INTERIEUR DU PARTI

Pour atteindre ces objectifs, la démocratie à l'intérieur du Parti est nécessaire. Si l'on veut que le Parti soit fort, il faut appliquer le centralisme démocratique en vue de développer l'initiative de tous ses membres. Dans la période de la réaction et de la guerre civile, le centralisme a été plus accentué. Dans la nouvelle période, il doit être étroitement lié à la démocratie. C'est par la pratique de la démocratie qu'on arrivera à développer l'initiative dans tout le Parti, et, par là même, à former un grand nombre de nouveaux cadres, à liquider les survivances du sectarisme et à donner au Parti une cohésion forte comme l'acier.

L'UNANIMITE DE LA CONFERENCE ET L'UNITE DU PARTI TOUT ENTIER

Après les explications données, les différences d'opinion qui se sont manifestées au cours de la conférence sur les problèmes politiques se sont trouvées réglées d'un commun accord, et les divergences qui ont existé entre la ligne du Comité central et la ligne de la retraite, adoptée sous la direction de certains camarades, ont été également éliminées[13]. Cela montre que notre Parti est fortement uni. Cette unité constitue la base la plus importante de la présente révolution nationale et démocratique, car c'est seulement par l'unité du Parti communiste qu'on réalisera l'unité de toute la classe et de toute la nation; et c'est seulement par l'unité de toute la classe et de toute la nation que l'on vaincra l'ennemi et accomplira la tâche de la révolution nationale et démocratique.

LUTTONS POUR ENTRAINER LES MASSES PAR MILLIONS DANS LE FRONT UNI NATIONAL ANTIJAPONAIS

Une orientation politique juste et une unité solide nous sont nécessaires pour atteindre cet objectif: entraîner les masses par millions dans le front uni national antijaponais. Les larges masses du prolétariat, de la paysannerie et de la petite bourgeoisie urbaine attendent de nous un travail de propagande, d'agitation et d'organisation. Pour conclure une alliance avec les éléments de la bourgeoisie qui se prononcent en faveur de la résistance au Japon, il nous faut également fournir un travail plus poussé. Pour que la politique du Parti devienne la politique des masses, nous aurons encore à faire des efforts soutenus et persévérants, à les poursuivre avec une volonté inflexible et un courage surhumain, avec une patience qui défie toutes les difficultés et tous les obstacles. Sans de tels efforts, nous n'aboutirons à rien. On ne saurait former et consolider le front uni national antijaponais, accomplir les tâches de ce front et fonder une république démocratique en Chine sans ces efforts pour gagner les masses. Si nous réussissons ainsi à placer par millions les masses sous notre direction, notre tâche révolutionnaire sera vite remplie. Nos efforts aboutiront sûrement à la défaite de l'impérialisme japonais et à l'émancipation complète de la nation et de la société.

NOTES

[1] Après l'Incident de Sian, les impérialistes japonais eurent temporairement des gestes conciliateurs, afin d'inciter les autorités du Kuomintang à saper la paix intérieure qui commençait déjà à s'instaurer en Chine et le front uni national anti-japonais qui se constituait peu à peu. Ils poussèrent le gouvernement autonome fantoche de la Mongolie intérieure à envoyer au gouvernement du Kuomintang à Nankin deux messages, l'un en décembre 1936 et l'autre en mars 1937, pour lui manifester son appui. Le ministre des Affaires étrangères du Japon, Sato, fit lui-même des avances à Tchiang Kaï-chek, déclarant cauteleusement que le Japon désirerait améliorer ses relations avec la Chine et l'aider dans son unification politique et son redressement économique. D'autre part, le Japon envoya en Chine une "mission économique" conduite par le magnat de la finance Kenji Kodama, soi-disant pour aider la Chine à "s'organiser en un Etat moderne". Cette diplomatie de Sato, ce recul du Japon, comme l'appelaient certaines personnes que les simagrées des impérialistes japonais avaient réussi à tromper, n'étaient rien d'autre que des manœuvres d'agression.

[2] En novembre 1936, le gouvernement du Kuomintang fit arrêter à Changhaï sept dirigeants du Mouvement pour la Résistance au Japon et le Salut de la Patrie, dont Chen Kiun-jou. En avril 1937, la Haute Cour du Kuomintang à Soutcheou les mit en jugement. On avait relevé contre eux la charge d'"attentat contre la République", accusation gratuite dont usaient habituellement les autorités réactionnaires du Kuomintang contre tout mouvement patriotique.

[3] L'Armée du Nord-Est se trouvait à la limite du Chensi et du Kansou, en contact immédiat avec l'Armée rouge du Chensi du Nord. Fortement influencée par cette dernière, elle organisa l'Incident de Sian. En mars 1937, elle fut obligée de se diriger vers l'est pour gagner le Honan et l'Anhouei, sur l'ordre des réactionnaires du Kuomintang, décidés à briser les liens entre elle et l'Armée rouge et à semer la discorde dans ses rangs.

[4] Yang Hou-tcheng était un chef militaire du Nord-Ouest; il monta l'Incident de Sian avec Tchang Hsiué-liang. C'est pourquoi on associa leurs noms en les appelant "Tchang-Yang". Après la mise en liberté de Tchiang Kaï-chek, Tchang Hsiué-liang l'accompagna à Nankin, mais il fut aussitôt mis en détention. En avril 1937, Yang Hou-tcheng fut destitué par la clique réactionnaire du Kuomintang et obligé de s'exiler à l'étranger. Lorsque commença la Guerre de Résistance, Yang retourna en Chine; il s'apprêtait à prendre part à la lutte contre le Japon quand il fut interné à son tour par Tchiang Kaï-chek. En septembre 1949, lorsque l'Armée populaire de Libération s'approchait de Tchongking, il fut assassiné dans un camp de concentration.

[5] Important point stratégique aux confins du Chensi, du Honan et du Chansi. Au moment de l'Incident de Sian, les forces du Kuomintang étaient pour la plupart cantonnées à l'est de cette passe. Certaines personnes réputées "de gauche", dont Tchang Kouo-tao, insistaient pour que l'Armée rouge fît la "percée par la passe de Tongkouan", c'est-à-dire qu'elle passât à l'offensive contre les troupes du Kuomintang. Cette proposition allait à l'encontre de la politique du Comité central du Parti qui voulait un règlement pacifique de l'Incident de Sian.

[6] Après la Révolution d'Octobre en Russie, l'impérialisme français appliqua longtemps une politique hostile à l'égard de l'Union soviétique. Depuis 1918 jusqu'à 1920, le gouvernement français prit une part active à l'intervention armée des quatorze

puissances contre l'Union soviétique et il poursuivit sa politique réactionnaire d'isolement de l'Union soviétique même après l'échec de l'intervention. C'est seulement en mai 1935 que la France conclut avec l'Union soviétique un pacte d'assistance mutuelle grâce à l'influence de la politique extérieure de paix de l'Union soviétique sur le peuple français et aussi à cause des menaces que faisait peser sur elle l'Allemagne fasciste. Mais le gouvernement réactionnaire de la France n'observa pas loyalement ce pacte.

[7] Il s'agit de la manifestation patriotique des étudiants de Pékin qui se déroula le 9 décembre 1935 sous la direction du Parti communiste chinois. Ce mouvement appelait à l'arrêt de la guerre civile et à la résistance armée contre le Japon et il obtint l'appui de toute la nation.

[8] Il s'agit de l'entrée en contrebande des marchandises japonaises en Chine.

[9] Il s'agit de la prétendue collaboration économique sino-japonaise.

[10] Voir K. Marx et F. Engels: *Manifeste du Parti communiste*, section IV; V. I. Lénine: *Deux tactiques de la social-démocratie dans la révolution démocratique*, parties 12 et 13; *Histoire du Parti communiste (bolchévik) de l'U.R.S.S.*, chapitre III, section 3.

[11] Voir J. Staline: *Des principes du léninisme*, partie III; *La Révolution d'Octobre et la tactique des communistes russes*, partie II; *Questions du léninisme*, partie III.

[12] Voir le "Discours prononcé au Palais du Kremlin à l'occasion de la promotion des élèves des écoles supérieures de l'Armée rouge" (mai 1935), où Staline dit: ". . . de tous les capitaux précieux existant dans le monde, le plus précieux et le plus décisif, ce sont les hommes, les cadres. Il faut comprendre que, chez nous, dans les conditions actuelles, 'les cadres décident de tout' ".

[13] Il s'agit des divergences existant en 1935-1936 entre la ligne du Comité central du Parti et la ligne de la retraite préconisée par Tchang Kouo-tao. Voir "La Tactique de la lutte contre l'impérialisme japonais", note 24, pp. 194-195 du présent tome. En disant que "les divergences . . . ont été . . . éliminées", le camarade Mao Tsé-toung faisait allusion à la jonction de l'Armée rouge du IV[e] Front avec l'Armée rouge centrale. Quant à la trahison ouverte de Tchang Kouo-tao qui passa dans le camp de la contre-révolution, trahison qui intervint ultérieurement, il ne s'agit plus d'une question de divergences portant sur la ligne du Parti, mais d'un acte de trahison individuel.

DE LA PRATIQUE*

La relation entre la connaissance et la pratique – entre le savoir et l'action

(Juillet 1937)

Le matérialisme prémarxiste considérait le problème de la connaissance sans tenir compte de la nature sociale des hommes, sans tenir compte du développement historique de l'humanité et, pour cette raison, il était impuissant à comprendre que la connaissance dépend de la pratique sociale, c'est-à-dire qu'elle dépend de la production et de la lutte des classes.

Les marxistes estiment, au premier chef, que l'activité de production des hommes constitue la base même de leur activité pratique, qu'elle détermine toute autre activité. Dans leur connaissance, les hommes dépendent essentiellement de leur activité de production matérielle, au cours de laquelle ils appréhendent progressivement les phénomènes de la nature, ses propriétés, ses lois, ainsi que les rapports de l'homme avec la nature; et par leur activité de production, ils apprennent également à connaître, à des degrés différents et d'une manière progressive, les rapports déterminés existant entre les hommes. De toutes ces connaissances, aucune ne saurait s'acquérir en dehors de l'activité de production. Dans la société sans classes, tout

* Il a existé dans notre Parti des camarades, tenants du dogmatisme, qui, pendant longtemps, ont rejeté l'expérience de la révolution chinoise, nié cette vérité que "le marxisme n'est pas un dogme, mais un guide pour l'action", et n'ont fait qu'effrayer les gens à l'aide de mots et de phrases isolés, extraits au petit bonheur des textes marxistes. Il a existé également d'autres camarades, tenants de l'empirisme, qui, pendant longtemps, se sont cramponnés à leur expérience personnelle, limitée, sans comprendre l'importance de la théorie pour la pratique révolutionnaire ni voir la situation de la révolution dans son ensemble. Ils ont eu beau travailler avec zèle, leur travail se faisait à l'aveuglette. Les conceptions erronées de ces deux groupes de camarades, en particulier les conceptions dogmatiques, ont causé, au

individu, en tant que membre de cette société, joint ses efforts à ceux des autres membres, entre avec eux dans des rapports de production déterminés et se livre à l'activité de production en vue de résoudre les problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes. Dans les sociétés de classes, les membres des différentes classes entrent également, sous des formes variées, dans des rapports de production déterminés, se livrent à une activité de production dirigée vers la solution des problèmes relatifs à la vie matérielle des hommes. C'est là l'origine même du développement de la connaissance humaine.

La pratique sociale des hommes ne se limite pas à la seule activité de production; elle revêt encore beaucoup d'autres formes: lutte des classes, vie politique, activités scientifiques et artistiques; bref, en tant qu'être social, l'homme participe à tous les domaines de la vie pratique de la société. C'est ainsi que dans son effort de connaissance, il appréhende, à des degrés divers, non seulement dans la vie matérielle, mais également dans la vie politique et culturelle (qui est étroitement liée à la vie matérielle), les différents rapports entre les hommes. Parmi ces autres formes de pratique sociale, la lutte des classes, sous ses diverses manifestations, exerce en particulier une influence profonde sur le développement de la connaissance humaine. Dans la société de classes, chaque homme occupe une position de classe déterminée et il n'existe aucune pensée qui ne porte une empreinte de classe.

Les marxistes estiment que l'activité de production de la société humaine se développe pas à pas, des degrés inférieurs aux degrés supérieurs; en conséquence, la connaissance qu'ont les hommes, soit de la nature soit de la société, se développe aussi pas à pas, de l'inférieur au supérieur, c'est-à-dire du superficiel à ce qui est en profondeur, de l'unilatéral au multilatéral. Au cours d'une très longue période historique, les hommes n'ont pu comprendre l'histoire de la société que d'une manière unilatérale, parce que, d'une part, les

---

cours des années 1931-1934, un préjudice énorme à la révolution chinoise. En outre, les dogmatiques, parés de la toge marxiste, ont induit en erreur nombre de nos camarades. Le présent ouvrage a pour but de dénoncer, en partant des positions de la théorie marxiste de la connaissance, les erreurs subjectivistes commises par les partisans du dogmatisme et de l'empirisme, et en particulier du dogmatisme, au sein de notre Parti. Comme l'accent est mis sur la dénonciation de cette variété du subjectivisme, le dogmatisme, qui méprise la pratique, cet ouvrage est intitulé *De la pratique*. Les conceptions développées ici par le camarade Mao Tsé-toung ont été exposées dans un cycle de conférences qu'il a faites à l'Ecole militaire et politique antijaponaise de Yenan.

préjugés des classes exploiteuses déformaient constamment l'histoire de la société, et que, d'autre part, l'échelle réduite de la production limitait l'horizon des hommes. C'est seulement lorsque le prolétariat moderne est apparu en même temps que des forces productives gigantesques — la grande industrie — que les hommes ont pu atteindre à une compréhension historique complète du développement de la société et transformer cette connaissance en une science, la science marxiste.

Les marxistes estiment que les hommes n'ont d'autre critère de la vérité de leur connaissance du monde extérieur que leur pratique sociale. Car, en fait, c'est seulement en arrivant, dans la pratique sociale (dans le processus de la production matérielle, de la lutte des classes, des expériences scientifiques), aux résultats qu'ils attendent que les hommes reçoivent la confirmation de la vérité de leurs connaissances. S'ils veulent obtenir des succès dans leur travail, c'est-à-dire arriver aux résultats attendus, ils doivent faire en sorte que leurs idées correspondent aux lois du monde extérieur objectif; si tel n'est pas le cas, ils échouent dans la pratique. Après avoir subi un échec, ils en tirent la leçon, modifient leurs idées de façon à les faire correspondre aux lois du monde extérieur et peuvent ainsi transformer l'échec en succès; c'est ce qu'expriment les maximes: "La défaite est la mère du succès" et "Chaque insuccès nous rend plus avisés". La théorie matérialiste-dialectique de la connaissance met la pratique à la première place; elle estime que la connaissance humaine ne peut, en aucune manière, être coupée de la pratique et rejette toutes ces théories erronées qui nient l'importance de la pratique et coupent la connaissance de la pratique. Lénine a dit: "*La pratique est supérieure à la connaissance (théorique)*, car elle a la dignité non seulement du général, mais aussi du réel immédiat[1]." La philosophie marxiste — le matérialisme dialectique — a deux particularités évidentes. La première, c'est son caractère de classe: elle affirme ouvertement que le matérialisme dialectique sert le prolétariat; la seconde, c'est son caractère pratique: elle met l'accent sur le fait que la théorie dépend de la pratique, que la théorie se fonde sur la pratique et, à son tour, sert la pratique. La vérité d'une connaissance ou d'une théorie est déterminée non par une appréciation subjective, mais par les résultats objectifs de la pratique sociale. Le critère de la vérité ne peut être que la pratique sociale. Le point de vue de la pratique, c'est le point de vue premier, fondamental de la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance[2].

Mais de quelle manière la connaissance humaine naît-elle de la pratique et comment sert-elle, à son tour, la pratique? Pour le comprendre, il suffit d'examiner le processus de développement de la connaissance.

Dans le processus de leur activité pratique, les hommes ne voient, au début, que les côtés apparents des choses et des phénomènes, leurs aspects isolés et leur liaison externe. Par exemple, des gens de l'extérieur sont venus enquêter à Yenan. Le premier jour ou les deux premiers jours, ils ont vu la ville, sa topographie, ses rues et ses maisons, ils sont entrés en contact avec beaucoup de personnes, ont assisté à des réceptions, des soirées, des meetings, entendu différentes interventions, lu divers documents; ce sont là les côtés apparents et des aspects isolés des phénomènes, avec leur liaison externe. Ce degré du processus de la connaissance se nomme le degré de la perception sensible, c'est-à-dire le degré des sensations et des représentations. En agissant sur les organes des sens des membres du groupe d'enquête, ces différents phénomènes rencontrés à Yenan ont provoqué des sensations et fait surgir dans leur cerveau toute une série de représentations, entre lesquelles s'est établi un lien approximatif, une liaison externe: tel est le premier degré de la connaissance. A ce degré, les hommes ne peuvent encore élaborer des concepts, qui se situent à un niveau plus profond, ni tirer des conclusions logiques.

La continuité de la pratique sociale amène la répétition multiple de phénomènes qui suscitent chez les hommes des sensations et des représentations. C'est alors qu'il se produit dans leur cerveau un changement soudain (un bond) dans le processus de la connaissance, et le concept surgit. Le concept ne reflète plus seulement l'apparence des choses, des phénomènes, leurs aspects isolés, leur liaison externe, il saisit les choses et les phénomènes dans leur essence, dans leur ensemble, dans leur liaison interne. Entre le concept et la sensation, la différence n'est pas seulement quantitative mais qualitative. En allant plus loin dans cette direction, à l'aide du jugement, de la déduction, on peut aboutir à des conclusions logiques. L'expression du *San kouo yen yi*[3]: "Il suffit de froncer les sourcils et un stratagème vient à l'esprit" ou celle du langage ordinaire: "Laissez-moi réfléchir" signifient que l'homme opère intellectuellement à l'aide de concepts, afin de porter des jugements et de faire des déductions. C'est là le second degré de la connaissance. Les membres du groupe d'enquête qui sont venus chez nous, après avoir réuni un matériel varié et y avoir "réfléchi", pourront porter le jugement suivant: "La

politique de front uni national contre le Japon, appliquée par le Parti communiste, est conséquente, sincère et honnête". S'ils sont, avec la même honnêteté, partisans de l'unité pour le salut de la nation, ils pourront, partant de ce jugement, aller plus loin et tirer la conclusion suivante: "Le front uni national contre le Japon peut réussir". Dans le processus général de la connaissance par les hommes d'un phénomène, ce degré des concepts, des jugements et des déductions apparaît comme le degré le plus important, celui de la connaissance rationnelle. La tâche véritable de la connaissance consiste à s'élever de la sensation à la pensée, à s'élever jusqu'à la compréhension progressive des contradictions internes des choses, des phénomènes tels qu'ils existent objectivement, jusqu'à la compréhension de leurs lois, de la liaison interne des différents processus, c'est-à-dire qu'elle consiste à aboutir à la connaissance logique. Nous le répétons: La connaissance logique diffère de la connaissance sensible, car celle-ci embrasse des aspects isolés des choses, des phénomènes, leurs côtés apparents, leur liaison externe, alors que la connaissance logique, faisant un grand pas en avant, embrasse les choses et les phénomènes en entier, leur essence et leur liaison interne, s'élève jusqu'à la mise en évidence des contradictions internes du monde qui nous entoure, et par là même est capable de saisir le développement de ce monde dans son intégrité, dans la liaison interne de tous ses aspects.

Une telle théorie, matérialiste-dialectique, du processus de développement de la connaissance, fondée sur la pratique, allant du superficiel à ce qui est en profondeur, était inconnue avant le marxisme. C'est le matérialisme marxiste qui, pour la première fois, a résolu correctement ce problème, en mettant en évidence, de façon matérialiste et dialectique, le mouvement d'approfondissement de la connaissance, mouvement par lequel les hommes, dans la société, passent de la connaissance sensible à la connaissance logique au cours de leur pratique, complexe et sans cesse répétée, de la production et de la lutte des classes. Lénine a dit: "Les abstractions de *matière*, de *loi* naturelle, l'abstraction de *valeur*, etc., en un mot *toutes* les abstractions scientifiques (justes, sérieuses, pas arbitraires) reflètent la nature plus profondément, plus fidèlement, plus *complètement*[4]." Le marxisme-léninisme estime que les deux degrés du processus de la connaissance ont ceci de particulier qu'au degré inférieur la connaissance intervient en tant que connaissance sensible, au degré supérieur en tant que connaissance logique, mais que ces deux degrés constituent les degrés d'un processus unique de la connaissance. La connaissance

sensible et la connaissance rationnelle diffèrent qualitativement, elles ne sont toutefois pas coupées l'une de l'autre, mais unies sur la base de la pratique. Comme le prouve notre pratique, ce que nous avons perçu par les sens ne peut être immédiatement compris par nous, et seul ce que nous avons bien compris peut être senti d'une manière plus profonde. La perception ne peut résoudre que le problème des apparences des choses et des phénomènes; le problème de l'essence, lui, ne peut être résolu que par la théorie. La solution de ces problèmes ne peut être obtenue en aucune façon en dehors de la pratique. Quiconque veut connaître un phénomène ne peut y arriver sans se mettre en contact avec lui, c'est-à-dire sans vivre (se livrer à la pratique) dans le milieu même de ce phénomène. On ne pouvait connaître d'avance, alors que la société était encore féodale, les lois de la société capitaliste, puisque le capitalisme n'était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut. Le marxisme ne pouvait être que le produit de la société capitaliste. A l'époque du capitalisme libéral, Marx ne pouvait connaître d'avance, concrètement, certaines lois propres à l'époque de l'impérialisme, puisque l'impérialisme, stade suprême du capitalisme, n'était pas encore apparu et que la pratique correspondante faisait défaut; seuls Lénine et Staline purent assumer cette tâche. Si Marx, Engels, Lénine et Staline ont pu élaborer leurs théories, ce fut surtout, abstraction faite de leur génie, parce qu'ils se sont engagés personnellement dans la pratique de la lutte de classes et de l'expérience scientifique de leur temps; sans cette condition, aucun génie n'aurait pu y réussir. "Sans sortir de chez lui, un *sieoutsai*[5] peut savoir tout ce qui se passe sous le soleil" n'était qu'une phrase vide dans les temps anciens où la technique n'était pas développée; bien qu'à notre époque de technique développée cela soit réalisable, ceux qui acquièrent vraiment du savoir par eux-mêmes sont, dans le monde entier, ceux qui sont liés à la pratique. Et c'est seulement lorsque ces derniers auront acquis du "savoir" par la pratique et que leur savoir lui aura été transmis au moyen de l'écriture et de la technique que le *sieoutsai* pourra, indirectement, "savoir tout ce qui se passe sous le soleil". Pour connaître directement tel phénomène ou tel ensemble de phénomènes, il faut participer personnellement à la lutte pratique qui vise à transformer la réalité, à transformer ce phénomène ou cet ensemble de phénomènes, car c'est le seul moyen d'entrer en contact avec eux en tant qu'apparences; de même, c'est là le seul moyen de découvrir l'essence de ce phénomène ou de cet ensemble de phénomènes, et de les comprendre. Tel est le processus de

connaissance que suit tout homme dans la réalité, bien que certaines gens, déformant à dessein les faits, prétendent le contraire. Les plus ridicules sont ceux qu'on appelle les "je-sais-tout" et qui, n'ayant que des connaissances occasionnelles, fragmentaires, se proclament les "premières autorités du monde", ce qui témoigne tout simplement de leur fatuité. Les connaissances, c'est la science, et la science ne saurait admettre la moindre hypocrisie, la moindre présomption; ce qu'elle exige, c'est assurément le contraire: l'honnêteté et la modestie. Si l'on veut acquérir des connaissances, il faut prendre part à la pratique qui transforme la réalité. Si l'on veut connaître le goût d'une poire, il faut la transformer: en la goûtant. Si l'on veut connaître la structure et les propriétés de l'atome, il faut procéder à des expériences physiques et chimiques, changer l'état de l'atome. Si l'on veut connaître la théorie et les méthodes de la révolution, il faut prendre part à la révolution. Toutes les connaissances authentiques sont issues de l'expérience immédiate. Toutefois, on ne peut avoir en toutes choses une expérience directe; en fait, la majeure partie de nos connaissances sont le produit d'une expérience indirecte, par exemple toutes les connaissances que nous tenons des siècles passés et des pays étrangers. Pour nos ancêtres, pour les étrangers, elles ont été, ou elles sont, le produit de leur expérience directe, et elles sont sûres si au moment où elles ont fait l'objet d'une expérience directe, elles ont répondu à l'exigence de l'"abstraction scientifique" dont parle Lénine et ont reflété scientifiquement la réalité objective; dans le cas contraire, elles ne le sont pas. C'est pourquoi les connaissances d'un homme se composent uniquement de deux parties: les données de l'expérience directe et les données de l'expérience indirecte. Et ce qui est pour moi expérience indirecte reste pour d'autres expérience directe. Il s'ensuit que, prises dans leur ensemble, les connaissances de quelque ordre que ce soit sont inséparables de l'expérience directe. La source de toutes les connaissances réside dans les sensations reçues du monde extérieur objectif par les organes des sens de l'homme; celui qui nie la sensation, qui nie l'expérience directe, qui nie la participation personnelle à la pratique destinée à transformer la réalité n'est pas un matérialiste. C'est la raison pour laquelle les "je-sais-tout" sont si ridicules. Il y a un vieux proverbe chinois: "Si l'on ne pénètre pas dans la tanière du tigre, comment peut-on capturer ses petits?" Ce proverbe est vrai pour la pratique humaine, il l'est également pour la théorie de la connaissance. La connaissance coupée de la pratique est inconcevable.

Pour mettre en évidence le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance — mouvement de l'approfondissement progressif de la connaissance — qui surgit sur la base de la pratique transformant la réalité, nous allons donner encore quelques exemples concrets.

Dans la période initiale de sa pratique, période de la destruction des machines et de la lutte spontanée, le prolétariat ne se trouvait, dans sa connaissance de la société capitaliste, qu'au degré de la connaissance sensible et n'appréhendait que des aspects isolés et la liaison externe des différents phénomènes du capitalisme. Il n'était encore que ce qu'on appelle une "classe en soi". Mais dès la seconde période de sa pratique, période de la lutte économique et politique consciente et organisée, du fait de son activité pratique, de son expérience acquise au cours d'une lutte prolongée, expérience qui fut généralisée scientifiquement par Marx et Engels et d'où naquit la théorie marxiste qui servit à l'éduquer, il fut à même de comprendre l'essence de la société capitaliste, les rapports d'exploitation entre les classes sociales, ses propres tâches historiques, et devint alors une "classe pour soi".

C'est la même voie que suivit le peuple chinois dans sa connaissance de l'impérialisme. Le premier degré fut celui de la connaissance sensible, superficielle, tel qu'il fut marqué, à l'époque des mouvements des Taiping, des Yihotouan et autres, par la lutte sans discrimination contre les étrangers. Le second degré seulement fut celui de la connaissance rationnelle, lorsque le peuple chinois discerna les différentes contradictions internes et externes de l'impérialisme, lorsqu'il discerna l'essence de l'oppression et de l'exploitation exercées sur les larges masses populaires de Chine par l'impérialisme qui s'était allié avec la bourgeoisie compradore et la classe féodale chinoises; cette connaissance ne commença qu'avec la période du Mouvement du 4 Mai 1919.

Considérons maintenant la guerre. Si la guerre était dirigée par des gens sans expérience militaire, ils ne pourraient, au premier degré, comprendre les lois profondes qui régissent la conduite d'une guerre donnée (telle notre Guerre révolutionnaire agraire des dix dernières années). Au premier degré, ils ne pourraient acquérir que l'expérience d'un grand nombre de combats dont beaucoup, du reste, se termineraient pour eux par des défaites. Néanmoins, cette expérience (l'expérience des victoires et surtout des défaites) leur permettrait de comprendre l'enchaînement interne de toute la guerre, c'est-à-dire les lois de cette guerre déterminée, d'en comprendre la stratégie et la tactique et, par là même, de la diriger avec assurance. Si, à un

tel moment, la direction de la guerre passait à un homme dépourvu d'expérience, celui-ci aurait, à son tour, à subir un certain nombre de défaites (c'est-à-dire à acquérir de l'expérience) avant de bien comprendre les lois réelles de la guerre.

Il nous arrive souvent d'entendre des camarades, qui hésitent à se charger de tel ou tel travail, déclarer qu'ils craignent de ne pouvoir s'en acquitter. Pourquoi ce manque d'assurance? Parce qu'ils n'ont pas saisi le contenu et les conditions de ce travail selon les lois qui les régissent, ou bien ils n'ont jamais eu l'occasion de s'occuper d'un tel travail ou bien ils ne l'ont eue que rarement; il ne peut donc être question pour eux d'en connaître les lois. Mais lorsqu'on aura fait devant eux une analyse détaillée de la nature et des conditions du travail, ils commenceront à être plus sûrs d'eux-mêmes et accepteront de s'en charger. Si, au bout d'un certain temps consacré à ce travail, ils acquièrent de l'expérience, et s'ils veulent bien, sans parti pris, examiner à fond l'état de la situation, au lieu de considérer les choses d'une manière subjective, unilatérale et superficielle, ils seront capables de tirer par eux-mêmes les conclusions concernant la manière dont il convient de s'y prendre, et ils se mettront à travailler avec bien plus d'assurance. Seuls les gens qui ont une vue subjective, unilatérale et superficielle des problèmes se mêlent de donner présomptueusement des ordres ou des instructions dès qu'ils arrivent dans un endroit nouveau, sans s'informer de l'état de la situation, sans chercher à voir les choses dans leur ensemble (leur histoire et leur état présent considéré comme un tout) ni à en pénétrer l'essence même (leur caractère et leur liaison interne); il est inévitable que de telles gens trébuchent.

Il apparaît, en conséquence, que le premier pas dans le processus de la connaissance, c'est le contact avec le monde extérieur: le degré des sensations. Le second, c'est la synthèse des données fournies par les sensations, leur mise en ordre et leur élaboration: le degré des concepts, des jugements et des déductions. C'est seulement lorsque les données sensibles sont en grand nombre (et non pas fragmentaires, incomplètes), conformes à la réalité (et non pas illusoires), qu'il est possible, sur la base de ces données, d'élaborer des concepts corrects, une logique juste.

Il faut souligner ici deux points importants. Le premier, dont il a été question précédemment et sur lequel il convient de revenir une fois de plus, est la dépendance de la connaissance rationnelle à l'égard de la connaissance sensible. Toute personne qui considère que la

connaissance rationnelle peut ne pas provenir de la connaissance sensible est un idéaliste. L'histoire de la philosophie a connu une école "rationaliste" qui n'admet que la réalité de la raison et nie celle de l'expérience, qui croit que l'on ne peut se fonder que sur la raison et non sur l'expérience sensible; l'erreur de cette école est d'avoir interverti les faits. Si l'on peut se fier aux données de la connaissance rationnelle, c'est justement parce qu'elles découlent des données de la perception sensible; autrement, elles deviendraient un fleuve sans source, un arbre sans racines, elles seraient quelque chose de subjectif, qui naîtrait de soi-même et auquel on ne pourrait se fier. Du point de vue de l'ordre du processus de la connaissance, l'expérience sensible est la donnée première, et nous soulignons l'importance de la pratique sociale dans le processus de la connaissance, car c'est seulement sur la base de la pratique sociale de l'homme que peut naître chez lui la connaissance, qu'il peut acquérir l'expérience sensible issue du monde objectif. Pour un homme qui se serait bouché les yeux et les oreilles, qui se couperait complètement du monde objectif, il ne pourrait être question de connaissance. La connaissance commence avec l'expérience, c'est là le matérialisme de la théorie de la connaissance.

Le second point, c'est la nécessité d'approfondir la connaissance, la nécessité de passer du degré de la connaissance sensible au degré de la connaissance rationnelle, telle est la dialectique de la théorie de la connaissance[6]. Estimer que la connaissance peut s'arrêter au degré inférieur, celui de la connaissance sensible, estimer qu'on ne peut se fier qu'à la connaissance sensible et non à la connaissance rationnelle, c'est répéter les erreurs, connues dans l'histoire, de l'"empirisme". Les erreurs de cette théorie consistent à ne pas comprendre que, tout en étant le reflet de certaines réalités du monde objectif (je ne parlerai pas ici de cet empirisme idéaliste qui limite l'expérience à ce qu'on appelle l'introspection), les données de la perception sensible n'en sont pas moins unilatérales, superficielles, que ce reflet est incomplet, qu'il ne traduit pas l'essence des choses. Pour refléter pleinement une chose dans sa totalité, pour refléter son essence et ses lois internes, il faut procéder à une opération intellectuelle en soumettant les riches données de la perception sensible à une élaboration qui consiste à rejeter la balle pour garder le grain, à éliminer ce qui est fallacieux pour conserver le vrai, à passer d'un aspect des phénomènes à l'autre, du dehors au dedans, de façon à créer un système de concepts et de théories; il faut sauter de la connaissance

sensible à la connaissance rationnelle. Cette élaboration ne rend pas nos connaissances moins complètes, moins sûres. Au contraire, tout ce qui, dans le processus de la connaissance, a été soumis à une élaboration scientifique sur la base de la pratique, reflète, comme le dit Lénine, d'une manière plus profonde, plus fidèle, plus complète, la réalité objective. C'est ce que ne comprennent pas les "praticiens" vulgaires qui s'inclinent devant l'expérience et dédaignent la théorie, si bien qu'ils ne peuvent embrasser le processus objectif dans son ensemble, n'ont ni clarté d'orientation ni vastes perspectives et s'enivrent de leurs succès occasionnels et de leurs vues étroites. Si ces gens dirigeaient la révolution, ils la conduiraient dans une impasse.

La connaissance rationnelle dépend de la connaissance sensible et celle-ci doit se développer en connaissance rationnelle, telle est la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance. En philosophie, ni le "rationalisme" ni l'"empirisme" ne comprennent le caractère historique ou dialectique de la connaissance, et, bien que ces théories recèlent l'une comme l'autre un aspect de la vérité (il s'agit du rationalisme et de l'empirisme matérialistes et non idéalistes), elles sont toutes deux erronées du point de vue de la théorie de la connaissance considérée dans son ensemble. Le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance, qui va du sensible au rationnel, intervient aussi bien dans le processus de la connaissance du petit (par exemple, la connaissance d'une chose, d'un travail quelconque) que dans le processus de la connaissance du grand (par exemple, la connaissance de telle ou telle société, de telle ou telle révolution).

Néanmoins, le mouvement de la connaissance ne s'achève pas là. Si on arrêtait le mouvement matérialiste-dialectique de la connaissance à la connaissance rationnelle, on n'aurait parlé que de la moitié du problème, et même, du point de vue de la philosophie marxiste, de cette moitié qui n'est pas la plus importante. La philosophie marxiste estime que l'essentiel, ce n'est pas de comprendre les lois du monde objectif pour être en état de l'expliquer, mais c'est d'utiliser la connaissance de ces lois pour transformer activement le monde. Du point de vue marxiste, la théorie est importante, et son importance s'exprime pleinement dans cette parole de Lénine: "Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire[7]." Mais le marxisme accorde une grande importance à la théorie justement et uniquement parce qu'elle peut être un guide pour l'action. Si, étant arrivé à une théorie juste, on se contente d'en faire un sujet de conversation pour la laisser ensuite de côté, sans la mettre en pratique,

cette théorie, si belle qu'elle puisse être, reste sans intérêt. La connaissance commence avec la pratique; quand on a acquis par la pratique des connaissances théoriques, on doit encore retourner à la pratique. Le rôle actif de la connaissance ne s'exprime pas seulement dans le bond actif de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, mais encore, ce qui est plus important, il doit s'exprimer dans le bond de la connaissance rationnelle à la pratique révolutionnaire. Ayant acquis la connaissance des lois du monde, on doit la diriger de nouveau vers la pratique de la transformation du monde, l'appliquer de nouveau dans la pratique de la production, dans la pratique de la lutte révolutionnaire de classe et de la lutte révolutionnaire pour la libération de la nation, de même que dans la pratique de l'expérience scientifique. Tel est le processus de vérification et de développement de la théorie, le prolongement de tout le processus de la connaissance. La question de savoir si une théorie correspond à la vérité objective n'est pas et ne peut être résolue entièrement dans le mouvement de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle dont il a été parlé plus haut. Pour résoudre complètement cette question, il est nécessaire de diriger de nouveau la connaissance rationnelle vers la pratique sociale, d'appliquer la théorie dans la pratique et de voir si elle peut conduire au but fixé. Nombre de théories des sciences de la nature sont reconnues vraies non seulement parce qu'elles ont été considérées comme telles lorsque des savants les ont élaborées, mais parce qu'elles se sont vérifiées ensuite dans la pratique scientifique. De même, le marxisme-léninisme est reconnu comme vérité non seulement parce que cette doctrine a été scientifiquement élaborée par Marx, Engels, Lénine et Staline, mais parce qu'elle a été confirmée par la pratique ultérieure de la lutte révolutionnaire de classe et de la lutte révolutionnaire pour la libération de la nation. Le matérialisme dialectique est une vérité générale parce que personne, dans sa pratique, ne peut sortir de ce cadre. L'histoire de la connaissance humaine nous apprend que de nombreuses théories étaient d'une vérité incomplète, et que c'est leur vérification dans la pratique qui a permis de la compléter. Nombre de théories étaient erronées, et c'est leur vérification dans la pratique qui a permis d'en corriger les erreurs. C'est pourquoi la pratique est le critère de la vérité. "Le point de vue de la vie, de la pratique, doit être le point de vue premier, fondamental de la théorie de la connaissance[8]." Staline s'est exprimé d'une manière remarquable à ce sujet: "...la théorie devient sans objet si elle n'est pas rattachée à la pratique révolutionnaire; de même, exactement, que la

pratique devient aveugle si sa voie n'est pas éclairée par la théorie révolutionnaire[9]."

Est-ce là que s'achève le mouvement de la connaissance? Nous répondons oui et non. Quand l'homme, dans la société, s'adonne à une activité pratique en vue de la modification d'un processus objectif déterminé (qu'il soit naturel ou social) à un degré déterminé de son développement, il peut, grâce au reflet du processus objectif dans son cerveau et à sa propre activité subjective, passer de la connaissance sensible à la connaissance rationnelle, élaborer des idées, des théories, des plans ou des projets qui correspondent, dans l'ensemble, aux lois de ce processus objectif; il peut ensuite appliquer ces idées, théories, plans ou projets à la pratique de la modification du même processus objectif; s'il parvient au but fixé, c'est-à-dire s'il réussit, dans la pratique de ce processus, à réaliser, au moins dans leurs grands traits, les idées, théories, plans ou projets préalablement élaborés, le mouvement de la connaissance de ce processus déterminé peut alors être considéré comme achevé. Par exemple, dans le processus de modification de la nature, la réalisation d'un plan de construction, la confirmation d'une hypothèse scientifique, la création d'un mécanisme, la récolte d'une plante cultivée, ou bien, dans le processus de modification de la société, le succès d'une grève, la victoire dans une guerre, l'accomplissement d'un programme d'enseignement, signifient que chaque fois le but fixé a été atteint. Néanmoins, d'une manière générale, il est rare, tant dans la pratique d'une modification de la nature que dans celle d'une modification de la société, que les idées, théories, plans ou projets, préalablement élaborés par les hommes, se trouvent réalisés sans subir le moindre changement. C'est que les gens qui transforment la réalité sont constamment soumis à de multiples limitations: ils sont limités non seulement par les conditions scientifiques et techniques, mais encore par le développement du processus objectif lui-même et le degré auquel il se manifeste (les aspects et l'essence du processus objectif n'étant pas encore complètement mis en évidence). Dans une telle situation, par suite de l'apparition dans la pratique de circonstances imprévues, les idées, théories, plans ou projets se trouvent souvent partiellement et parfois même entièrement modifiés. En d'autres termes, il arrive que les idées, théories, plans ou projets, tels qu'ils ont été élaborés à l'origine, ne correspondent pas à la réalité, soit partiellement soit totalement, et se trouvent être, partiellement ou totalement erronés. Bien souvent, c'est seulement après des échecs répétés qu'on réussit à éliminer l'erreur, à se conformer aux

lois du processus objectif, à transformer ainsi le subjectif en objectif, c'est-à-dire à parvenir, dans la pratique, aux résultats attendus. En tout cas, c'est à ce moment que le mouvement de la connaissance des hommes concernant un processus objectif déterminé, à un degré déterminé de son développement, peut être considéré comme achevé.

Toutefois, si l'on considère le processus dans son développement, le mouvement de la connaissance humaine ne s'achève pas là. Tout processus, qu'il soit naturel ou social, progresse et se développe en raison de ses contradictions et luttes internes, et le mouvement de la connaissance humaine doit également progresser et se développer en conséquence. S'il s'agit d'un mouvement social, les véritables dirigeants révolutionnaires doivent non seulement savoir corriger les erreurs qui apparaissent dans leurs idées, théories, plans ou projets, comme cela a été dit précédemment, il faut encore, lorsqu'un processus objectif progresse et passe d'un degré de son développement à un autre, qu'ils soient aptes, eux-mêmes et tous ceux qui participent à la révolution avec eux, à suivre ce progrès et ce passage dans leur connaissance subjective, c'est-à-dire qu'ils doivent faire en sorte que les nouvelles tâches révolutionnaires et les nouveaux projets de travail proposés correspondent aux nouvelles modifications de la situation. Dans une période révolutionnaire, la situation change très vite; si les révolutionnaires n'adaptent pas rapidement leurs connaissances à la situation, ils seront incapables de faire triompher la révolution.

Il arrive souvent, néanmoins, que les idées retardent sur la réalité, et cela parce que la connaissance humaine se trouve limitée par de nombreuses conditions sociales. Nous luttons dans nos rangs révolutionnaires contre les entêtés dont les idées ne suivent pas le rythme des modifications de la situation objective, ce qui, dans l'histoire, s'est manifesté sous la forme de l'opportunisme de droite. Ces gens ne voient pas que la lutte des contraires a déjà fait avancer le processus objectif alors que leur connaissance en reste encore au degré précédent. Cette particularité est propre aux idées de tous les entêtés. Leurs idées sont coupées de la pratique sociale, et ils ne savent pas marcher devant le char de la société pour le guider, ils ne font que se traîner derrière, se plaignant qu'il aille trop vite et essayant de le ramener en arrière ou de le faire rouler en sens inverse.

Nous sommes également contre les phraseurs "de gauche". Leurs idées s'aventurent au-delà d'une étape de développement déterminée

du processus objectif: les uns prennent leurs fantaisies pour des réalités, d'autres essaient de réaliser de force, dans le présent, des idéaux qui ne sont réalisables que dans l'avenir; leurs idées, coupées de la pratique actuelle de la majorité des gens, coupées de la réalité actuelle, se traduisent dans l'action par l'aventurisme.

L'idéalisme et le matérialisme mécaniste, l'opportunisme et l'aventurisme se caractérisent par la rupture entre le subjectif et l'objectif, par la séparation de la connaissance et de la pratique. La théorie marxiste-léniniste de la connaissance, qui se distingue par la pratique sociale scientifique, doit forcément livrer un combat résolu contre ces conceptions erronées. Les marxistes reconnaissent que, dans le processus général, absolu du développement de l'univers, le développement de chaque processus particulier est relatif, et que, par conséquent, dans le flot infini de la vérité absolue, la connaissance qu'ont les hommes d'un processus particulier à chaque degré de son développement n'est qu'une vérité relative. De la somme d'innombrables vérités relatives se constitue la vérité absolue[10]. Dans son développement, un processus objectif est plein de contradictions et de luttes, il en est de même d'un mouvement de la connaissance humaine. Tout mouvement dialectique dans le monde objectif trouve, tôt ou tard, son reflet dans la connaissance humaine. Dans la pratique sociale, le processus d'apparition, de développement et de disparition est infini, également infini est le processus d'apparition, de développement et de disparition dans la connaissance humaine. Puisque la pratique des hommes, qui transforme la réalité objective suivant des idées, des théories, des plans, des projets déterminés, avance toujours, leur connaissance de la réalité objective n'a pas de limites. Le mouvement de transformation, dans le monde de la réalité objective, n'a pas de fin, et l'homme n'a donc jamais fini de connaître la vérité dans le processus de la pratique. Le marxisme-léninisme n'a nullement épuisé la vérité; sans cesse, dans la pratique, il ouvre la voie à la connaissance de la vérité. Notre conclusion est l'unité historique, concrète, du subjectif et de l'objectif, de la théorie et de la pratique, du savoir et de l'action; nous sommes contre toutes les conceptions erronées, "de gauche" ou de droite, coupées de l'histoire concrète.

A l'époque actuelle du développement social, l'histoire a chargé le prolétariat et son parti de la responsabilité d'acquérir une juste connaissance du monde et de le transformer. Ce processus, la pratique de transformation du monde, processus déterminé par la connaissance scientifique, est arrivé à un moment historique, en Chine comme dans

le monde entier, à un moment d'une haute importance, sans précédent dans l'histoire de l'humanité — le moment de dissiper complètement les ténèbres en Chine comme dans le monde entier, et de transformer notre monde en un monde radieux, tel qu'on n'en a jamais connu. La lutte du prolétariat et du peuple révolutionnaire pour la transformation du monde implique la réalisation des tâches suivantes: la transformation du monde objectif comme celle du monde subjectif de chacun — la transformation des capacités cognitives de chacun comme celle du rapport existant entre le monde subjectif et le monde objectif. Cette transformation a déjà commencé sur une partie du globe, en Union soviétique. On y accélère actuellement le processus. Le peuple chinois et les peuples du monde entier sont engagés dans ce processus de transformation ou le seront. Et le monde objectif à transformer inclut tous les adversaires de cette transformation; ils doivent passer par l'étape de la contrainte avant de pouvoir aborder l'étape de la transformation consciente. L'époque où l'humanité entière entreprendra de façon consciente sa propre transformation et la transformation du monde sera celle du communisme mondial.

Par la pratique découvrir les vérités, et encore par la pratique confirmer les vérités et les développer. Partir de la connaissance sensible pour s'élever activement à la connaissance rationnelle, puis partir de la connaissance rationnelle pour diriger activement la pratique révolutionnaire afin de transformer le monde subjectif et objectif. La pratique, la connaissance, puis de nouveau la pratique et la connaissance. Cette forme cyclique n'a pas de fin, et de plus, à chaque cycle, le contenu de la pratique et de la connaissance s'élève à un niveau supérieur. Telle est dans son ensemble la théorie matérialiste-dialectique de la connaissance, telle est la conception que se fait le matérialisme dialectique de l'unité du savoir et de l'action.

NOTES

[1] V. I. Lénine: "Résumé de *La Science de la logique* de Hegel".

[2] Voir K. Marx: "Thèses sur Feuerbach" et V. I. Lénine: *Matérialisme et empiriocriticisme*, chapitre II, section 6.

[3] *San kouo yen yi* (Le Roman des Trois Royaumes), célèbre roman historique dont l'auteur est Louo Kouan-tchong (env. 1300 — env. 1400).

[4] V. I. Lénine: "Résumé de *La Science de la logique* de Hegel".

[5] A partir de la dynastie des Tang, les examens impériaux de la Chine féodale furent organisés à trois échelons: national, provincial et du district (ou *tcheou*). Celui qui réussissait aux examens de district s'appelait *sieoutsai*.

[6] Voir le "Résumé de *La Science de la logique* de Hegel", dans lequel Lénine a dit: "Pour comprendre, il faut commencer à comprendre, à étudier empiriquement, s'élever de l'empirique au général."

[7] V. I. Lénine: *Que faire?* I, d.

[8] V. I. Lénine: *Matérialisme et empiriocriticisme*, chapitre II, section 6.

[9] J. Staline: *Des principes du léninisme*, partie III.

[10] Voir V. I. Lénine: *Matérialisme et empiriocriticisme*, chapitre II, section 5.

DE LA CONTRADICTION*

(Août 1937)

La loi de la contradiction inhérente aux choses, aux phénomènes, ou loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la dialectique matérialiste. Lénine dit: "Au sens propre, la dialectique est l'étude de la contradiction *dans l'essence même des choses . . .*"[1] Cette loi, Lénine dit souvent qu'elle est le fond de la dialectique, il dit aussi qu'elle est le noyau de la dialectique[2]. C'est pourquoi lorsque nous étudions cette loi, nous sommes obligés d'aborder un vaste cercle de problèmes, un bon nombre de questions philosophiques. Si nous pouvons tirer au clair toutes ces questions, nous comprendrons dans ses fondements mêmes la dialectique matérialiste. Ces questions sont les suivantes: les deux conceptions du monde, l'universalité de la contradiction, le caractère spécifique de la contradiction, la contradiction principale et l'aspect principal de la contradiction, l'identité et la lutte des aspects de la contradiction, la place de l'antagonisme dans la contradiction.

La critique dont l'idéalisme de l'école de Déborine a été l'objet dans les milieux philosophiques soviétiques au cours de ces dernières années a suscité un vif intérêt parmi nous. L'idéalisme de Déborine a exercé une influence des plus pernicieuses au sein du Parti communiste chinois, et on ne peut dire que les conceptions dogmatiques dans notre Parti n'aient rien à voir avec cette école. Par conséquent, l'objectif principal dans notre étude de la philosophie, à l'heure actuelle, doit être d'extirper les conceptions dogmatiques.

---

*Essai philosophique écrit par le camarade Mao Tsé-toung à la suite de son ouvrage: *De la pratique* et destiné comme celui-ci à corriger les graves erreurs d'ordre dogmatique existant dans le Parti. D'abord présenté sous forme de conférence à l'Ecole militaire et politique antijaponaise de Yenan, cet écrit a été révisé par l'auteur lorsqu'il fut inclus dans les *Œuvres choisies.*

I. LES DEUX CONCEPTIONS DU MONDE

Dans l'histoire de la connaissance humaine, il a toujours existé deux conceptions des lois du développement du monde: l'une est métaphysique, l'autre dialectique; elles constituent deux conceptions du monde opposées. Lénine dit:

> Les deux concepts fondamentaux (ou les deux possibles? ou les deux concepts donnés par l'histoire?) du développement (de l'évolution) sont: le développement en tant que diminution et augmentation, en tant que répétition, *et* le développement en tant qu'unité des contraires (dédoublement de ce qui est un, en contraires qui s'excluent mutuellement, et rapports entre eux)[3].

Lénine parle justement ici de ces deux conceptions différentes du monde.

Pendant une longue période de l'histoire, le mode de pensée métaphysique, propre à la conception idéaliste du monde, a occupé, en Chine comme en Europe, une place dominante dans l'esprit des gens. En Europe, le matérialisme lui-même, au début de l'existence de la bourgeoisie, a été métaphysique. Du fait que toute une série d'Etats européens sont entrés, au cours de leur développement social et économique, dans la phase d'un capitalisme hautement développé, que les forces productives, la lutte des classes et la science ont atteint un niveau de développement sans précédent dans l'histoire et que le prolétariat industriel est devenu la plus grande force motrice de l'histoire, est née la conception marxiste, matérialiste-dialectique, du monde. Dès lors, au sein de la bourgeoisie, on a vu apparaître, à côté d'un idéalisme réactionnaire patent, nullement camouflé, un évolutionnisme vulgaire opposé à la dialectique matérialiste.

La métaphysique, ou l'évolutionnisme vulgaire, considère toutes les choses dans le monde comme isolées, en état de repos; elle les considère unilatéralement. Une telle conception du monde fait regarder toutes les choses, tous les phénomènes du monde, leurs formes et leurs catégories comme éternellement isolés les uns des autres, comme éternellement immuables. Si elle reconnaît les changements, c'est seulement comme augmentation ou diminution quantitatives, comme simple déplacement. Et les causes d'une telle augmentation, d'une telle diminution, d'un tel déplacement, elle ne les fait pas résider dans les choses ou les phénomènes eux-mêmes, mais en dehors d'eux, c'est-à-dire

dans l'action de forces extérieures. Les métaphysiciens estiment que les différentes choses, les différents phénomènes dans le monde ainsi que leur caractère spécifique restent immuables dès le commencement de leur existence, et que leurs modifications ultérieures ne sont que des augmentations ou des diminutions quantitatives. Ils estiment qu'une chose ou un phénomène ne peut que se reproduire indéfiniment et ne peut pas se transformer en quelque chose d'autre, de différent. Selon eux, tout ce qui caractérise la société capitaliste: l'exploitation, la concurrence, l'individualisme, etc. se rencontre également dans la société esclavagiste de l'antiquité, voire dans la société primitive, et existera éternellement, immuablement. Les causes du développement de la société, ils les expliquent par des conditions extérieures à la société: le milieu géographique, le climat, etc. Ils tentent d'une façon simpliste de trouver les causes du développement en dehors des choses et des phénomènes eux-mêmes, niant cette thèse de la dialectique matérialiste selon laquelle le développement des choses et des phénomènes est suscité par leurs contradictions internes. C'est pourquoi ils ne sont pas en mesure d'expliquer la diversité qualitative des choses et des phénomènes et la transformation d'une qualité en une autre. Cette pensée, en Europe, a trouvé son expression aux XVII^{e} et XVIII^{e} siècles dans le matérialisme mécaniste, puis, à la fin du XIX^{e} siècle et au début du XX^{e}, dans l'évolutionnisme vulgaire. En Chine, la pensée métaphysique qui s'exprimait dans les mots "Le ciel est immuable, immuable est le Tao"[4] a été défendue longtemps par la classe féodale décadente au pouvoir. Quant au matérialisme mécaniste et à l'évolutionnisme vulgaire, importés d'Europe dans les cent dernières années, ils ont trouvé leurs tenants dans la bourgeoisie.

Contrairement à la conception métaphysique du monde, la conception matérialiste-dialectique veut que l'on parte, dans l'étude du développement d'une chose ou d'un phénomène, de son contenu interne, de ses relations avec d'autres choses ou d'autres phénomènes, c'est-à-dire que l'on considère le développement des choses ou des phénomènes comme leur mouvement propre, nécessaire, interne, chaque chose, chaque phénomène étant d'ailleurs, dans son mouvement, en liaison et en interaction avec les autres choses, les autres phénomènes qui l'environnent. La cause fondamentale du développement des choses et des phénomènes n'est pas externe, mais interne; elle se trouve dans les contradictions internes des choses et des phénomènes eux-mêmes. Toute chose, tout phénomène implique ces contradictions d'où procèdent son mouvement et son développement.

Ces contradictions, inhérentes aux choses et aux phénomènes, sont la cause fondamentale de leur développement, alors que leur liaison mutuelle et leur action réciproque n'en constituent que les causes secondes. Ainsi donc, la dialectique matérialiste a combattu énergiquement la théorie métaphysique de la cause externe, de l'impulsion extérieure, propre au matérialisme mécaniste et à l'évolutionnisme vulgaire. Il est clair que les causes purement externes sont seulement capables de provoquer le mouvement mécanique des choses et des phénomènes, c'est-à-dire les modifications de volume, de quantité, et qu'elles ne peuvent expliquer pourquoi les choses et les phénomènes sont d'une diversité qualitative infinie, pourquoi ils passent d'une qualité à une autre. En fait, même le mouvement mécanique, provoqué par une impulsion extérieure, se réalise par l'intermédiaire des contradictions internes des choses et des phénomènes. Dans le monde végétal et animal, la simple croissance, le développement quantitatif sont aussi provoqués principalement par les contradictions internes. De même, le développement de la société est dû surtout à des causes internes et non externes. On voit des pays qui se trouvent dans des conditions géographiques et climatiques quasi identiques se développer d'une manière très différente et très inégale. Il arrive que dans un seul et même pays de grands changements se produisent dans la société sans que soient modifiés le milieu géographique et le climat. La Russie impérialiste est devenue l'Union soviétique socialiste, et le Japon féodal, fermé au monde extérieur, est devenu le Japon impérialiste, bien que la géographie et le climat de ces pays n'aient subi aucune modification. La Chine, longtemps soumise au régime féodal, a connu de grands changements au cours des cent dernières années; elle évolue maintenant vers une Chine nouvelle, émancipée et libre; et pourtant ni la géographie ni le climat de la Chine ne se sont modifiés. Certes, des changements se produisent dans la géographie et le climat de tout le globe terrestre et de chacune de ses parties, mais ils sont insignifiants en comparaison de ceux de la société; les premiers demandent des dizaines de milliers d'années pour se manifester, tandis que pour les seconds, il suffit de millénaires, de siècles, de décades, voire de quelques années ou quelques mois seulement (en période de révolution). Selon le point de vue de la dialectique matérialiste, les changements dans la nature sont dus principalement au développement de ses contradictions internes. Ceux qui interviennent dans la société proviennent surtout du développement des contradictions à l'intérieur de la société, c'est-à-dire

des contradictions entre les forces productives et les rapports de production, entre les classes, entre le nouveau et l'ancien. Le développement de ces contradictions fait avancer la société, amène le remplacement de la vieille société par la nouvelle. La dialectique matérialiste exclut-elle les causes externes? Nullement. Elle considère que les causes externes constituent la condition des changements, que les causes internes en sont la base, et que les causes externes opèrent par l'intermédiaire des causes internes. L'œuf qui a reçu une quantité appropriée de chaleur se transforme en poussin, mais la chaleur ne peut transformer une pierre en poussin, car leurs bases sont différentes. Les différents peuples agissent constamment les uns sur les autres. A l'époque du capitalisme, en particulier à l'époque de l'impérialisme et des révolutions prolétariennes, l'action exercée et l'effet produit par les différents pays les uns sur les autres dans les domaines de la politique, de l'économie et de la culture sont énormes. La Révolution socialiste d'Octobre a ouvert une ère nouvelle non seulement dans l'histoire de la Russie, mais aussi dans celle du monde entier; elle a influé sur les changements internes dans différents pays, et aussi, avec une intensité particulière, sur les changements internes en Chine. Mais les modifications qui en ont résulté se sont produites par l'intermédiaire des lois internes propres à ces pays, propres à la Chine. De deux armées aux prises, l'une est victorieuse, l'autre est défaite: cela est déterminé par des causes internes. La victoire est due soit à la puissance de l'armée, soit à la justesse de vue de son commandement; la défaite tient soit à la faiblesse de l'armée, soit aux erreurs commises par son commandement; c'est par l'intermédiaire des causes internes que les causes externes produisent leur effet. En Chine, si la grande bourgeoisie a vaincu en 1927 le prolétariat, c'est grâce à l'opportunisme qui se manifestait au sein même du prolétariat chinois (à l'intérieur du Parti communiste chinois). Lorsque nous en eûmes fini avec cet opportunisme, la révolution chinoise reprit son essor. Plus tard, elle a de nouveau sérieusement souffert des coups infligés par l'ennemi, cette fois à la suite des tendances aventuristes apparues au sein de notre Parti. Et quand nous eûmes liquidé cet aventurisme, notre cause recommença à progresser. Il s'ensuit que pour conduire la révolution à la victoire, un parti doit s'appuyer sur la justesse de sa ligne politique et la solidité de son organisation.

La conception dialectique du monde apparaît en Chine et en Europe dès l'antiquité. Toutefois, la dialectique des temps anciens avait quelque chose de spontané, de primitif; en raison des conditions

sociales et historiques d'alors, elle ne pouvait encore constituer un système théorique, donc expliquer le monde sous tous ses aspects, et elle fut remplacée par la métaphysique. Le célèbre philosophe allemand Hegel, qui a vécu à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e], a apporté une très importante contribution à la dialectique; toutefois, sa dialectique était idéaliste. C'est seulement lorsque Marx et Engels, les grands protagonistes du mouvement prolétarien, eurent généralisé les résultats positifs obtenus par l'humanité au cours du développement de la connaissance et qu'ils eurent, en particulier, repris dans un esprit critique les éléments rationnels de la dialectique de Hegel et créé la grande théorie du matérialisme dialectique et historique qu'une révolution sans précédent se produisit dans l'histoire de la connaissance humaine. Cette théorie fut développée plus tard par Lénine et Staline. Dès qu'elle pénétra en Chine, elle provoqua d'immenses changements dans la pensée chinoise.

La conception dialectique du monde nous apprend surtout à observer et à analyser le mouvement contradictoire dans les différentes choses, les différents phénomènes, et à déterminer, sur la base de cette analyse, les méthodes propres à résoudre les contradictions. C'est pourquoi la compréhension concrète de la loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes est pour nous d'une importance extrême.

II. L'UNIVERSALITE DE LA CONTRADICTION

Pour la commodité de l'exposé, je m'arrêterai en premier lieu à l'universalité de la contradiction, puis à son caractère spécifique. En effet, depuis la découverte de la conception matérialiste-dialectique du monde par les grands fondateurs et continuateurs du marxisme, Marx, Engels, Lénine et Staline, la dialectique matérialiste a été appliquée avec le plus grand succès à l'analyse de nombreux aspects de l'histoire humaine et de l'histoire naturelle, ainsi qu'à la transformation de nombreux aspects de la société et de la nature (par exemple en U.R.S.S.); l'universalité de la contradiction est donc déjà largement reconnue et nous n'aurons pas besoin de l'expliquer longuement. Par contre, le caractère spécifique de la contradiction est pour nombre de camarades, en particulier les dogmatiques, une question où ils ne voient pas encore clair. Ils ne comprennent pas que dans les

contradictions l'universel existe dans le spécifique. Ils ne comprennent pas non plus combien il est important, pour diriger le cours de notre pratique révolutionnaire, d'étudier le spécifique dans les contradictions inhérentes aux choses et aux phénomènes concrets devant lesquels nous nous trouvons. Nous devons donc étudier le caractère spécifique de la contradiction avec une attention particulière, en accordant une place suffisante à son examen. C'est pourquoi dans notre analyse de la loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes, nous commencerons par examiner le problème de l'universalité de la contradiction, puis nous analyserons plus particulièrement son caractère spécifique pour revenir finalement au problème de l'universalité.

L'universalité ou le caractère absolu de la contradiction a une double signification: la première est que les contradictions existent dans le processus de développement de toute chose et de tout phénomène; la seconde, que, dans le processus de développement de chaque chose, de chaque phénomène, le mouvement contradictoire existe du début à la fin.

Engels a dit: "Le mouvement lui-même est une contradiction"[5]. La définition, donnée par Lénine, de la loi de l'unité des contraires, dit qu'elle "reconnaît (découvre) des tendances contradictoires, opposées et *s'excluant mutuellement* dans *t o u s* les phénomènes et processus de la nature (et de l'esprit et de la société *dans ce nombre*)"[6]. Ces idées sont-elles justes? Oui, elles le sont. Dans toutes les choses et tous les phénomènes, l'interdépendance et la lutte des aspects contradictoires qui leur sont propres déterminent leur vie et animent leur développement. Il n'est rien qui ne contienne des contradictions. Sans contradictions, pas d'univers.

La contradiction est la base des formes simples du mouvement (par exemple, le mouvement mécanique) et à plus forte raison des formes complexes du mouvement.

Engels a expliqué de la façon suivante l'universalité de la contradiction:

> Si le simple changement mécanique de lieu contient déjà en lui-même une contradiction, à plus forte raison les formes supérieures de mouvement de la matière et tout particulièrement la vie organique et son développement. . . . la vie consiste au premier chef précisément en ce qu'un être est à chaque instant le même et pourtant un autre. La vie est donc également une contradiction

qui, présente dans les choses et les processus eux-mêmes, se pose et se résout constamment. Et dès que la contradiction cesse, la vie cesse aussi, la mort intervient. De même, nous avons vu que dans le domaine de la pensée également, nous ne pouvons pas échapper aux contradictions et que, par exemple, la contradiction entre l'humaine faculté de connaître, intérieurement infinie, et son existence réelle dans des hommes qui sont tous limités extérieurement et dont la connaissance est limitée, se résout dans la série des générations, série qui, pour nous, n'a pratiquement pas de fin, — tout au moins dans le progrès sans fin.

. . . l'un des fondements principaux des mathématiques supérieures est [la] . . . contradiction . . .

Mais [les mathématiques inférieures] déjà fourmillent de contradictions[7].

Et Lénine illustrait à son tour l'universalité de la contradiction par les exemples suivants:

En mathématiques, le + et le —. Différentielle et intégrale.
En mécanique, action et réaction.
En physique, électricités positive et négative.
En chimie, union et dissociation des atomes.
Dans la science sociale, lutte de classe[8].

Dans la guerre, l'offensive et la défensive, l'avance et la retraite, la victoire et la défaite sont autant de couples de phénomènes contradictoires dont l'un ne peut exister sans l'autre. Les deux aspects sont à la fois en lutte et en interdépendance, cela constitue l'ensemble d'une guerre, impulse le développement de la guerre et permet de résoudre les problèmes de la guerre.

Il convient de considérer toute différence dans nos concepts comme le reflet de contradictions objectives. La réflexion des contradictions objectives dans la pensée subjective forme le mouvement contradictoire des concepts, stimule le développement des idées, résout continuellement les problèmes qui se posent à la pensée humaine.

L'opposition et la lutte entre conceptions différentes apparaissent constamment au sein du Parti; c'est le reflet, dans le Parti, des contradictions de classes et des contradictions entre le nouveau et l'ancien existant dans la société. S'il n'y avait pas, dans le Parti, de contradictions et de luttes idéologiques pour résoudre les contradictions, la vie du Parti prendrait fin.

Il ressort de là que partout, dans chaque processus, il existe des contradictions, aussi bien dans les formes simples du mouvement que dans ses formes complexes, dans les phénomènes objectifs que dans les phénomènes de la pensée: ce point est maintenant éclairci. Mais la contradiction existe-t-elle également au stade initial de chaque processus? Le processus de développement de toute chose, de tout phénomène connaît-il un mouvement contradictoire du début à la fin?

L'école de Déborine, comme la lecture des articles dans lesquels les philosophes soviétiques la soumettent à la critique permet de le constater, considère que la contradiction n'apparaît pas dès le début du processus, mais à un certain stade de son développement. Il s'ensuit que jusqu'à ce moment le développement du processus se produit non sous l'action des causes internes, mais sous celle des causes externes. Déborine revient ainsi aux théories métaphysiques des causes externes et du mécanisme. Appliquant cette façon de voir à l'analyse des problèmes concrets, l'école de Déborine arrive à la conclusion que, dans les conditions de l'Union soviétique, il existe entre les koulaks et la masse paysanne seulement des différences et non des contradictions, et elle approuve entièrement Boukharine. Etudiant la Révolution française, elle soutient qu'avant la révolution il existait également au sein du tiers état, composé des ouvriers, des paysans et de la bourgeoisie, seulement des différences et non des contradictions. Ces vues de l'école de Déborine sont antimarxistes. Cette école ne comprend pas que dans toute différence il y a déjà une contradiction et que la différence elle-même constitue une contradiction. La contradiction entre le Travail et le Capital est née avec l'apparition de la bourgeoisie et du prolétariat, mais elle n'est devenue aiguë que plus tard. Entre les ouvriers et les paysans, même dans les conditions sociales de l'Union soviétique, il existe une différence; cette différence est une contradiction qui, toutefois, contrairement à la contradiction entre le Travail et le Capital, ne peut s'accentuer jusqu'à devenir un antagonisme ou revêtir la forme d'une lutte de classes; les ouvriers et les paysans ont scellé une solide alliance au cours de l'édification du socialisme, et ils résolvent progressivement la contradiction en question dans le processus de développement allant du socialisme au communisme. Il s'agit ici de différentes sortes de contradictions, et non de la présence ou de l'absence de contradictions. La contradiction est universelle, absolue; elle existe dans tous les processus du développement des choses et des phénomènes et pénètre chaque processus, du début à la fin.

Que signifie l'apparition d'un nouveau processus? Cela signifie que l'ancienne unité et les contraires qui la constituent font place à une nouvelle unité, à ses nouveaux contraires; alors naît un nouveau processus qui succède à l'ancien. L'ancien processus s'achève, le nouveau surgit. Et comme le nouveau processus contient de nouvelles contradictions, il commence sa propre histoire du développement des contradictions.

Lénine souligne que Marx, dans *Le Capital*, a donné un modèle d'analyse du mouvement contradictoire qui traverse tout le processus de développement d'une chose, d'un phénomène, du début à la fin. C'est la méthode à employer lorsqu'on étudie le processus de développement de toute chose, de tout phénomène. Et Lénine lui-même a utilisé judicieusement cette méthode, qui imprègne tous ses écrits.

> Marx, dans *Le Capital*, analyse d'abord ce qu'il y a de plus simple, de plus habituel, de fondamental, de plus fréquent, de plus ordinaire, ce qui se rencontre des milliards de fois: les *rapports* dans la société bourgeoise (marchande): l'échange de marchandises. Son analyse fait apparaître dans ce phénomène élémentaire (dans cette "cellule" de la société bourgeoise) *tous* les antagonismes (resp. embryons de *tous* les antagonismes) de la société moderne. La suite de l'exposé nous montre le développement (*et* la croissance, *et* le mouvement) de ces antagonismes et de cette société dans le Σ de ses diverses parties, depuis son début jusqu'à la fin.

Et Lénine ajoute: "Tel doit être aussi le mode d'exposition (resp. d'étude) de la dialectique en général. . ."[9]

Les communistes chinois doivent s'assimiler cette méthode s'ils veulent analyser d'une manière correcte l'histoire et la situation actuelle de la révolution chinoise et en déduire les perspectives.

III. LE CARACTERE SPECIFIQUE DE LA CONTRADICTION

Les contradictions existent dans le processus de développement de toutes les choses, de tous les phénomènes et elles pénètrent le processus de développement de chaque chose, de chaque phénomène, du commencement à la fin. C'est là l'universalité et le caractère absolu de la contradiction, dont nous avons parlé précédemment.

Arrêtons-nous maintenant sur ce qu'il y a de spécifique et de relatif dans les contradictions.

Il convient d'étudier cette question sur plusieurs plans.

En premier lieu, les contradictions des différentes formes de mouvement de la matière revêtent toutes un caractère spécifique. La connaissance de la matière par l'homme, c'est la connaissance de ses formes de mouvement, étant donné que, dans le monde, il n'y a rien d'autre que la matière en mouvement, le mouvement de la matière revêtant d'ailleurs toujours des formes déterminées. En nous penchant sur chaque forme de mouvement de la matière, nous devons porter notre attention sur ce qu'elle a de commun avec les autres formes de mouvement. Mais ce qui est encore plus important, ce qui sert de base à notre connaissance des choses, c'est de noter ce que cette forme de mouvement a de proprement spécifique, c'est-à-dire ce qui la différencie qualitativement des autres formes de mouvement. C'est seulement de cette manière qu'on peut distinguer une chose d'une autre. Toute forme de mouvement contient en soi ses propres contradictions spécifiques, lesquelles constituent cette essence spécifique qui différencie une chose des autres. C'est cela qui est la cause interne ou si l'on veut la base de la diversité infinie des choses dans le monde. Il existe dans la nature une multitude de formes du mouvement: le mouvement mécanique, le son, la lumière, la chaleur, l'électricité, la dissociation, la combinaison, etc. Toutes ces formes du mouvement de la matière sont en interdépendance, mais se distinguent les unes des autres dans leur essence. L'essence spécifique de chaque forme de mouvement est déterminée par les contradictions spécifiques qui lui sont inhérentes. Il en est ainsi non seulement de la nature, mais également des phénomènes de la société et de la pensée. Chaque forme sociale, chaque forme de la pensée contient ses contradictions spécifiques et possède son essence spécifique.

La délimitation des différentes sciences se fonde justement sur les contradictions spécifiques contenues dans les objets respectifs qu'elles étudient. Ainsi, les contradictions propres à la sphère d'un phénomène donné constituent l'objet d'étude d'une branche déterminée de la science. Par exemple, le + et le — en mathématiques; l'action et la réaction en mécanique; l'électricité positive et négative en physique; la combinaison et la dissociation en chimie; les forces productives et les rapports de production, la lutte entre les classes dans les sciences sociales; l'attaque et la défense dans la science militaire; l'idéalisme et le matérialisme, la métaphysique et la dialectique en

philosophie — tout cela constitue les objets d'étude de différentes branches de la science en raison justement de l'existence de contradictions spécifiques et d'une essence spécifique dans chaque branche. Certes, faute de connaître ce qu'il y a d'universel dans les contradictions, il est impossible de découvrir les causes générales ou les bases générales du mouvement, du développement des choses et des phénomènes. Mais si l'on n'étudie pas ce qu'il y a de spécifique dans les contradictions, il est impossible de déterminer cette essence spécifique qui distingue une chose des autres, impossible de découvrir les causes spécifiques ou les bases spécifiques du mouvement, du développement des choses et des phénomènes, impossible par conséquent de distinguer les choses et les phénomènes, de délimiter les domaines de la recherche scientifique.

Si l'on considère l'ordre suivi par le mouvement de la connaissance humaine, on voit que celle-ci part toujours de la connaissance du particulier et du spécifique pour s'élargir graduellement jusqu'à atteindre celle du général. Les hommes commencent toujours par connaître d'abord l'essence spécifique d'une multitude de choses différentes avant d'être en mesure de passer à la généralisation et de connaître l'essence commune des choses. Quand ils sont parvenus à cette connaissance, elle leur sert de guide pour étudier plus avant les différentes choses concrètes qui n'ont pas encore été étudiées ou qui l'ont été insuffisamment, de façon à trouver leur essence spécifique; c'est ainsi seulement qu'ils peuvent compléter, enrichir et développer leur connaissance de l'essence commune des choses et l'empêcher de se dessécher ou de se pétrifier. Ce sont là les deux étapes du processus de la connaissance: la première va du spécifique au général, la seconde du général au spécifique. Le développement de la connaissance humaine représente toujours un mouvement en spirale et (si l'on observe rigoureusement la méthode scientifique) chaque cycle élève la connaissance à un degré supérieur et sans cesse l'approfondit. L'erreur de nos dogmatiques dans cette question consiste en ceci: d'une part, ils ne comprennent pas que c'est seulement après avoir étudié ce qu'il y a de spécifique dans la contradiction et pris connaissance de l'essence spécifique des choses particulières qu'on peut atteindre à la pleine connaissance de l'universalité de la contradiction et de l'essence commune des choses; et d'autre part, ils ne comprennent pas qu'après avoir pris connaissance de l'essence commune des choses nous devons aller plus avant et étudier les choses concrètes, qui ont été insuffisamment étudiées ou qui apparaissent pour

la première fois. Nos dogmatiques sont des paresseux; ils se refusent à tout effort dans l'étude des choses concrètes, considèrent les vérités générales comme quelque chose qui tombe du ciel, en font des formules purement abstraites, inaccessibles à l'entendement humain, nient totalement et renversent l'ordre normal que suivent les hommes pour arriver à la connaissance de la vérité. Ils ne comprennent pas non plus la liaison réciproque entre les deux étapes du processus de la connaissance humaine: du spécifique au général et du général au spécifique; ils n'entendent rien à la théorie marxiste de la connaissance.

Il faut étudier non seulement les contradictions spécifiques de chacun des grands systèmes de formes du mouvement de la matière et l'essence déterminée par ces contradictions, mais aussi les contradictions spécifiques et l'essence de chacune de ces formes de mouvement de la matière à chaque étape du long chemin que suit le développement de celles-ci. Toute forme du mouvement, dans chaque processus de développement qui est réel et non imaginaire, est qualitativement différente. Dans notre étude, il convient d'accorder une attention particulière à cela et, de plus, de commencer par là.

Les contradictions qualitativement différentes ne peuvent se résoudre que par des méthodes qualitativement différentes. Ainsi, la contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie se résout par la révolution socialiste; la contradiction entre les masses populaires et le régime féodal, par la révolution démocratique; la contradiction entre les colonies et l'impérialisme, par la guerre révolutionnaire nationale; la contradiction entre la classe ouvrière et la paysannerie, dans la société socialiste, par la collectivisation et la mécanisation de l'agriculture; les contradictions au sein du Parti communiste se résolvent par la critique et l'autocritique; les contradictions entre la société et la nature, par le développement des forces productives. Les processus changent, les anciens processus et les anciennes contradictions disparaissent, de nouveaux processus et de nouvelles contradictions naissent, et les méthodes pour résoudre celles-ci sont en conséquence différentes elles aussi. Les contradictions résolues par la Révolution de Février et les contradictions résolues par la Révolution d'Octobre, en Russie, de même que les méthodes employées pour les résoudre, étaient entièrement différentes. Résoudre les contradictions différentes par des méthodes différentes est un principe que les marxistes-léninistes doivent rigoureusement observer. Les dogmatiques n'observent pas ce principe; ils ne comprennent pas que les conditions dans lesquelles se déroulent

les différentes révolutions ne sont pas les mêmes, aussi ne comprennent-ils pas que les contradictions différentes doivent être résolues par des méthodes différentes; ils adoptent invariablement ce qu'ils croient être une formule immuable, et l'appliquent mécaniquement partout, ce qui ne peut que causer des revers à la révolution ou compromettre ce qui aurait pu réussir.

Pour faire apparaître le caractère spécifique des contradictions considérées dans leur ensemble ou dans leur liaison mutuelle au cours du processus de développement d'une chose ou d'un phénomène, c'est-à-dire pour faire apparaître l'essence du processus, il faut faire apparaître le caractère spécifique des deux aspects de chacune des contradictions dans ce processus; sinon, il sera impossible de faire apparaître l'essence du processus; cela aussi exige la plus grande attention dans notre étude.

Dans le processus de développement d'un phénomène important, il existe toute une série de contradictions. Par exemple, dans le processus de la révolution démocratique bourgeoise en Chine, il existe notamment une contradiction entre les classes opprimées de la société chinoise et l'impérialisme; une contradiction entre les masses populaires et le régime féodal; une contradiction entre le prolétariat et la bourgeoisie; une contradiction entre la paysannerie et la petite bourgeoisie urbaine d'une part, et la bourgeoisie d'autre part; des contradictions entre les diverses cliques réactionnaires dominantes: la situation est ici extrêmement complexe. Toutes ces contradictions ne peuvent être traitées de la même façon, puisque chacune a son caractère spécifique; qui plus est, les deux aspects de chaque contradiction ont, à leur tour, des particularités propres à chacun d'eux, et l'on ne peut les envisager de la même manière. Nous qui travaillons pour la cause de la révolution chinoise, nous devons non seulement comprendre le caractère spécifique de chacune de ces contradictions considérées dans leur ensemble, c'est-à-dire dans leur liaison mutuelle, mais encore étudier les deux aspects de chaque contradiction, seul moyen pour arriver à comprendre l'ensemble. Comprendre chaque aspect de la contradiction, c'est comprendre quelle situation particulière il occupe, sous quelles formes concrètes il établit avec son contraire des relations d'interdépendance et des relations de contradiction, quelles sont les méthodes concrètes qu'il utilise dans sa lutte contre l'autre quand les deux aspects se trouvent à la fois en interdépendance et en contradiction, et aussi après la rupture de leur interdépendance. L'étude de ces questions est d'une

haute importance. C'est ce qu'avait en vue Lénine lorsqu'il disait que la substance même, l'âme vivante du marxisme, c'est l'analyse concrète d'une situation concrète[10]. Nos dogmatiques enfreignent les enseignements de Lénine, ne se donnent jamais la peine d'analyser quoi que ce soit d'une manière concrète; leurs articles et leurs discours ne font que ressasser d'une manière vaine, creuse, des schémas stéréotypés, et font naître dans notre Parti un style de travail des plus néfastes.

Dans l'étude d'une question, il faut se garder d'être subjectif, d'en faire un examen unilatéral et d'être superficiel. Etre subjectif, c'est ne pas savoir envisager une question objectivement, c'est-à-dire d'un point de vue matérialiste. J'en ai déjà parlé dans "De la pratique". L'examen unilatéral consiste à ne pas savoir envisager les questions sous tous leurs aspects. C'est ce qui arrive, par exemple, lorsqu'on comprend seulement la Chine et non le Japon, seulement le Parti communiste et non le Kuomintang, seulement le prolétariat et non la bourgeoisie, seulement la paysannerie et non les propriétaires fonciers, seulement les situations favorables et non les situations difficiles, seulement le passé et non l'avenir, seulement le détail et non l'ensemble, seulement les insuffisances et non les succès, seulement le demandeur et non le défendeur, seulement le travail révolutionnaire dans la clandestinité et non le travail révolutionnaire légal, etc., bref, lorsqu'on ne comprend pas les particularités des deux aspects d'une contradiction. C'est ce qu'on appelle envisager les questions d'une manière unilatérale, ou encore voir la partie et non le tout, voir les arbres et non la forêt. Si l'on procède ainsi, il est impossible de trouver la méthode pour résoudre les contradictions, impossible de s'acquitter des tâches de la révolution, impossible de mener à bien le travail qu'on fait, impossible de développer correctement la lutte idéologique dans le Parti. Quand Souentse, exposant la science militaire, disait: "Connais ton adversaire et connais-toi toi-même, et tu pourras sans risque livrer cent batailles"[11], il parlait des deux parties belligérantes. Wei Tcheng[12], de la dynastie des Tang, comprenait lui aussi l'erreur d'un examen unilatéral lorsqu'il disait: "Qui écoute les deux côtés aura l'esprit éclairé, qui n'écoute qu'un côté restera dans les ténèbres." Mais certains de nos camarades voient souvent les problèmes d'une manière unilatérale et, de ce fait, il leur arrive souvent d'avoir des anicroches. Dans *Chouei hou tchouan*, on parle de Song Kiang qui attaqua à trois reprises Tchoukia-tchouang[13]. Il échoua deux fois pour avoir ignoré les conditions locales

et appliqué une méthode d'action erronée. Par la suite, il changea de méthode et commença par s'informer de la situation; dès lors, il connut tous les secrets du labyrinthe, brisa l'alliance des trois villages Likiatchouang, Houkiatchouang et Tchoukiatchouang, et envoya des hommes se cacher dans le camp ennemi pour s'y mettre en embuscade, usant d'un stratagème semblable à celui du cheval de Troie dont parle une légende étrangère; et sa troisième attaque fut couronnée de succès. *Chouei hou tchouan* contient de nombreux exemples d'application de la dialectique matérialiste, dont l'un des meilleurs est l'attaque, par trois fois, de Tchoukiatchouang. Lénine dit:

> Pour connaître réellement un objet, il faut embrasser et étudier tous ses aspects, toutes ses liaisons et "médiations". Nous n'y arriverons jamais intégralement, mais la nécessité de considérer tous les aspects nous garde des erreurs et de l'engourdissement[14].

Nous devons retenir ses paroles. Etre superficiel consiste à ne pas tenir compte des particularités de la contradiction dans son ensemble, ni des particularités de chacun de ses aspects, à nier la nécessité d'aller au fond des choses et d'étudier minutieusement les particularités de la contradiction, à se contenter de regarder de loin et, après une observation approximative de quelques traits superficiels de la contradiction, à essayer immédiatement de la résoudre (de répondre à une question, de trancher un différend, de régler une affaire, de diriger une opération militaire). Une telle manière de procéder entraîne toujours des conséquences fâcheuses. La raison pour laquelle nos camarades qui donnent dans le dogmatisme et l'empirisme commettent des erreurs, c'est qu'ils envisagent les choses d'une manière subjective, unilatérale, superficielle. Envisager les choses d'une manière unilatérale et superficielle, c'est encore du subjectivisme, car dans leur être objectif les choses sont en fait liées les unes aux autres et possèdent des lois internes; or, il est des gens qui, au lieu de refléter les choses telles qu'elles sont, les considèrent d'une manière unilatérale ou superficielle, sans connaître leur liaison mutuelle ni leurs lois internes; une telle méthode est donc subjective.

Nous devons avoir en vue non seulement les particularités du mouvement des aspects contradictoires considérés dans leur liaison mutuelle et dans les conditions de chacun d'eux au cours du processus général du développement d'une chose ou d'un phénomène, mais aussi les particularités propres à chaque étape du processus de développement.

Ni la contradiction fondamentale dans le processus de développement d'une chose ou d'un phénomène ni l'essence de ce processus, déterminée par cette contradiction, ne disparaissent avant l'achèvement du processus; toutefois, les conditions diffèrent habituellement les unes des autres à chaque étape du long processus de développement d'une chose ou d'un phénomène. En voici la raison: Bien que le caractère de la contradiction fondamentale dans le processus de développement d'une chose ou d'un phénomène et l'essence du processus restent inchangés, la contradiction fondamentale s'accentue progressivement à chaque étape de ce long processus. En outre, parmi tant de contradictions, importantes ou minimes, qui sont déterminées par la contradiction fondamentale ou se trouvent sous son influence, certaines s'accentuent, d'autres se résolvent ou s'atténuent temporairement ou partiellement, d'autres ne font encore que naître. Voilà pourquoi il y a différentes étapes dans le processus. On est incapable de résoudre comme il faut les contradictions inhérentes à une chose ou à un phénomène si l'on ne fait pas attention aux étapes du processus de son développement.

Lorsque, par exemple, le capitalisme de l'époque de la libre concurrence se transforma en impérialisme, ni le caractère de classe des deux classes en contradiction fondamentale — le prolétariat et la bourgeoisie — ni l'essence capitaliste de la société ne subirent aucun changement; toutefois, la contradiction entre ces deux classes s'accentua, la contradiction entre le capital monopoliste et le capital non monopoliste surgit, la contradiction entre les puissances coloniales et les colonies devint plus marquée, la contradiction entre les pays capitalistes, contradiction provoquée par le développement inégal de ces pays, se manifesta avec une acuité particulière; dès lors apparut un stade particulier du capitalisme — le stade de l'impérialisme. Le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne précisément parce que Lénine et Staline ont donné une explication juste de ces contradictions et formulé correctement la théorie et la tactique de la révolution prolétarienne appelées à les résoudre.

Si l'on prend le processus de la révolution démocratique bourgeoise en Chine, qui a commencé par la Révolution de 1911, on y distingue également plusieurs étapes spécifiques. En particulier, la période de la révolution où sa direction a été bourgeoise et la période où sa direction est assumée par le prolétariat représentent deux étapes historiques dont la différence est considérable. En d'autres termes,

la direction exercée par le prolétariat changea radicalement le visage de la révolution, conduisit à un rajustement des rapports entre les classes, amena un large développement de la révolution paysanne, imprima à la révolution dirigée contre l'impérialisme et le féodalisme un caractère conséquent, créa la possibilité du passage de la révolution démocratique à la révolution socialiste, etc. Tout cela était impossible à l'époque où la direction de la révolution appartenait à la bourgeoisie. Bien que la nature de la contradiction fondamentale du processus pris dans son ensemble, c'est-à-dire le caractère de révolution démocratique anti-impérialiste et antiféodale du processus (l'autre aspect de la contradiction étant le caractère semi-colonial et semi-féodal du pays), n'eût subi aucun changement, on vit se produire au cours de cette longue période des événements aussi importants que la défaite de la Révolution de 1911 et l'établissement du pouvoir des seigneurs de guerre du Peiyang, la création du premier front uni national et la révolution de 1924-1927, la rupture du front uni et le passage de la bourgeoisie dans le camp de la contre-révolution, les conflits entre les nouveaux seigneurs de guerre, la Guerre révolutionnaire agraire, la création du second front uni national et la Guerre de Résistance contre le Japon — autant d'étapes de développement en l'espace de vingt et quelques années. Ces étapes sont caractérisées notamment par le fait que certaines contradictions se sont accentuées (par exemple, la Guerre révolutionnaire agraire et l'invasion des quatre provinces du Nord-Est par le Japon), que d'autres se sont trouvées partiellement ou provisoirement résolues (par exemple, l'anéantissement des seigneurs de guerre du Peiyang, la confiscation par nous des terres des propriétaires fonciers), que d'autres enfin ont surgi (par exemple, la lutte entre les nouveaux seigneurs de guerre, la reprise des terres par les propriétaires fonciers après la perte de nos bases révolutionnaires dans le Sud).

Lorsqu'on étudie le caractère spécifique des contradictions à chaque étape du processus de développement d'une chose ou d'un phénomène, il faut non seulement considérer ces contradictions dans leur liaison mutuelle ou dans leur ensemble, mais également envisager les deux aspects de chaque contradiction.

Par exemple, le Kuomintang et le Parti communiste. Prenons l'un des aspects de cette contradiction: le Kuomintang. Aussi longtemps qu'il suivit, dans la période du premier front uni, les trois thèses politiques fondamentales de Sun Yat-sen (alliance avec la Russie, alliance avec le Parti communiste et soutien aux ouvriers et

aux paysans), il conserva son caractère révolutionnaire et sa vigueur, il représenta l'alliance des différentes classes dans la révolution démocratique. Après 1927, il se transforma en son contraire en devenant un bloc réactionnaire des propriétaires fonciers et de la grande bourgeoisie. Après l'Incident de Sian en décembre 1936, un nouveau changement commença à se produire en son sein, dans le sens de la cessation de la guerre civile et de l'alliance avec le Parti communiste pour une lutte commune contre l'impérialisme japonais. Telles sont les particularités du Kuomintang à ces trois étapes. Leur apparition a eu, bien entendu, des causes multiples. Prenons maintenant l'autre aspect: le Parti communiste chinois. Dans la période du premier front uni, il était encore fort jeune; il dirigea courageusement la révolution de 1924-1927, mais montra son manque de maturité dans la façon dont il comprit le caractère, les tâches et les méthodes de la révolution, c'est pourquoi le tchentousieouisme, qui était apparu dans la dernière période de cette révolution, eut la possibilité d'y exercer son action et conduisit la révolution à la défaite. Après 1927, le Parti communiste dirigea courageusement la Guerre révolutionnaire agraire, créa une armée révolutionnaire et des bases révolutionnaires, mais commit des erreurs de caractère aventuriste, à la suite de quoi l'armée et les bases d'appui subirent de grosses pertes. Depuis 1935, il a surmonté ces erreurs et dirige le nouveau front uni pour la résistance au Japon; cette grande lutte est en train de se développer. A l'étape présente, le Parti communiste est un parti qui a déjà subi l'épreuve de deux révolutions et qui possède une riche expérience. Telles sont les particularités du Parti communiste chinois à ces trois étapes. Leur apparition a eu également des causes multiples. Faute d'étudier ces particularités, il est impossible de comprendre les relations spécifiques entre le Kuomintang et le Parti communiste aux diverses étapes de leur développement: création d'un front uni, rupture de ce front, création d'un nouveau front uni. Mais pour étudier les diverses particularités des deux partis, il est encore plus indispensable d'étudier la base de classe des deux partis et les contradictions qui en résultent dans différentes périodes entre chacun de ces partis et les autres forces. Par exemple, dans la période de sa première alliance avec le Parti communiste, le Kuomintang se trouvait en contradiction avec les impérialistes étrangers, ce qui l'amena à s'opposer à l'impérialisme; d'autre part, il se trouvait en contradiction avec les masses populaires à l'intérieur du pays — bien qu'en paroles il fît toutes sortes de promesses mirifiques aux travailleurs, il ne leur accordait en fait que très

peu de choses, voire rien du tout. Au cours de sa guerre anticommuniste, il collabora avec l'impérialisme et le féodalisme pour s'opposer aux masses populaires, supprima d'un trait de plume tous les droits que celles-ci avaient conquis pendant la révolution, rendant ainsi plus aiguës ses contradictions avec les masses populaires. Dans la période actuelle de résistance au Japon, il a besoin, en raison de ses contradictions avec l'impérialisme japonais, de s'allier avec le Parti communiste, sans toutefois mettre un frein ni à sa lutte contre le Parti communiste et le peuple ni à l'oppression qu'il exerce sur eux. Quant au Parti communiste, il a toujours été, dans n'importe quelle période, aux côtés des masses populaires pour lutter contre l'impérialisme et le féodalisme; mais dans la période actuelle de résistance au Japon, il a adopté une politique modérée à l'égard du Kuomintang et des forces féodales du pays, étant donné que le Kuomintang s'est prononcé pour la résistance au Japon. Ces circonstances ont donné lieu tantôt à une alliance tantôt à une lutte entre les deux partis, ceux-ci étant, d'ailleurs, même en période d'alliance, dans une situation complexe à la fois d'alliance et de lutte. Si nous n'étudions pas les particularités de ces aspects contradictoires, nous ne pourrons comprendre ni les rapports respectifs des deux partis avec les autres forces, ni les relations entre les deux partis eux-mêmes.

Il s'ensuit que lorsque nous étudions le caractère spécifique de n'importe quelle contradiction — la contradiction propre à chaque forme de mouvement de la matière, la contradiction propre à chaque forme de mouvement dans chacun de ses processus de développement, les deux aspects de la contradiction dans chaque processus de développement, la contradiction à chaque étape d'un processus de développement, et les deux aspects de la contradiction à chacune de ces étapes — bref, lorsque nous étudions le caractère spécifique de toutes ces contradictions, nous ne devons pas nous montrer subjectifs et arbitraires, mais en faire une analyse concrète. Sans analyse concrète, impossible de connaître le caractère spécifique de quelque contradiction que ce soit. Nous devons toujours nous rappeler les paroles de Lénine: analyse concrète d'une situation concrète.

Marx et Engels ont été les premiers à nous donner de magnifiques exemples de ce genre d'analyse concrète.

Lorsque Marx et Engels ont appliqué la loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes à l'étude du processus de l'histoire de la société, ils ont découvert la contradiction existant entre les forces productives et les rapports de production, la contradiction

entre la classe des exploiteurs et celle des exploités, ainsi que la contradiction qui en résulte entre la base économique et sa superstructure (politique, idéologie, etc.); et ils ont découvert comment ces contradictions engendrent inévitablement différentes sortes de révolutions sociales dans différentes sortes de sociétés de classes.

Lorsque Marx a appliqué cette loi à l'étude de la structure économique de la société capitaliste, il a découvert que la contradiction fondamentale de cette société, c'est la contradiction entre le caractère social de la production et le caractère privé de la propriété. Cette contradiction se manifeste par la contradiction entre le caractère organisé de la production dans les entreprises isolées et le caractère inorganisé de la production à l'échelle de la société tout entière. Et dans les rapports de classes, elle se manifeste dans la contradiction entre la bourgeoisie et le prolétariat.

Comme les choses et les phénomènes sont d'une prodigieuse diversité et qu'il n'y a aucune limite à leur développement, ce qui est universel dans tel contexte peut devenir particulier dans un autre. Inversement, ce qui est particulier dans tel contexte peut devenir universel dans un autre. La contradiction dans le régime capitaliste entre le caractère social de la production et la propriété privée des moyens de production est commune à tous les pays où existe et se développe le capitalisme; pour le capitalisme, cela constitue l'universalité de la contradiction. Mais cette contradiction du capitalisme appartient seulement à une étape historique déterminée du développement de la société de classes en général, et, du point de vue de la contradiction entre les forces productives et les rapports de production dans la société de classes en général, cela constitue le caractère spécifique de la contradiction. Or, en dégageant le caractère spécifique de toutes les contradictions de la société capitaliste, Marx a élucidé d'une manière encore plus approfondie, plus totale, plus complète l'universalité de la contradiction entre les forces productives et les rapports de production dans la société de classes en général.

L'unité du spécifique et de l'universel, la présence dans chaque chose de ce que la contradiction a d'universel aussi bien que de ce qu'elle a de spécifique, l'universel existant dans le spécifique, nous obligent, quand nous étudions une chose déterminée, à découvrir le spécifique et l'universel ainsi que leur liaison mutuelle, à découvrir le spécifique et l'universel au sein de la chose elle-même ainsi que leur liaison mutuelle, à découvrir la liaison que cette chose entretient avec les nombreuses autres choses, extérieures à elle. En

dégageant les racines historiques du léninisme, Staline analyse, dans son célèbre ouvrage *Des principes du léninisme*, la situation internationale qui a donné naissance au léninisme, il analyse les contradictions du capitalisme qui ont atteint un point extrême dans les conditions de l'impérialisme, il montre comment ces contradictions ont fait de la révolution prolétarienne une question d'activité pratique immédiate et ont créé les conditions favorables à un assaut direct contre le capitalisme. De plus, il analyse les raisons pour lesquelles la Russie est devenue le foyer du léninisme, expliquant pourquoi la Russie tsariste fut alors le point crucial de toutes les contradictions de l'impérialisme et pourquoi c'est justement le prolétariat russe qui a pu devenir l'avant-garde du prolétariat révolutionnaire international. Ainsi, Staline a analysé l'universalité de la contradiction propre à l'impérialisme, montrant que le léninisme est le marxisme de l'époque de l'impérialisme et de la révolution prolétarienne; mais il a aussi analysé le caractère spécifique de l'impérialisme de la Russie tsariste dans cette contradiction générale, montrant que la Russie est devenue la patrie de la théorie et de la tactique de la révolution prolétarienne et que ce caractère spécifique contenait en lui l'universalité de la contradiction. L'analyse de Staline est pour nous un modèle de la connaissance du caractère spécifique et de l'universalité de la contradiction ainsi que de leur liaison mutuelle.

En traitant la question de l'emploi de la dialectique dans l'étude des phénomènes objectifs, Marx et Engels, et également Lénine et Staline, ont toujours indiqué qu'il faut se garder de tout subjectivisme et de tout arbitraire, qu'il faut partir des conditions concrètes du mouvement réel objectif pour découvrir dans ces phénomènes les contradictions concrètes, la situation concrète de chaque aspect de la contradiction et le rapport mutuel concret des contradictions. Nos dogmatiques n'ont pas cette attitude dans l'étude, aussi ne se font-ils jamais une idée juste d'une chose. Nous devons tirer la leçon de leur échec et parvenir à acquérir cette attitude, la seule qui soit correcte dans l'étude.

La relation entre l'universalité et le caractère spécifique de la contradiction, c'est la relation entre le général et le particulier. Le général réside dans le fait que les contradictions existent dans tous les processus et pénètrent tous les processus, du début à la fin; mouvement, chose, processus, pensée — tout est contradiction. Nier la contradiction dans les choses et les phénomènes, c'est tout nier. C'est là une vérité universelle, valable pour tous les temps et tous les pays sans exception. C'est pourquoi la contradiction est générale, absolue.

Toutefois, ce général n'existe que dans le particulier; sans particulier, point de général. Si tout particulier en est exclu, que reste-t-il du général? C'est le fait que chaque contradiction a son caractère spécifique propre qui donne naissance au particulier. Tout élément particulier est conditionné, passager et partant relatif.

Cette vérité concernant le général et le particulier, l'absolu et le relatif, est la quintessence de la question des contradictions inhérentes aux choses et aux phénomènes; ne pas comprendre cette vérité, c'est se refuser à la dialectique.

IV. LA CONTRADICTION PRINCIPALE ET L'ASPECT PRINCIPAL DE LA CONTRADICTION

Dans la question du caractère spécifique de la contradiction, il reste deux éléments qui requièrent une analyse particulière, à savoir la contradiction principale et l'aspect principal de la contradiction.

Dans un processus de développement complexe d'une chose ou d'un phénomène, il existe toute une série de contradictions; l'une d'elles est nécessairement la contradiction principale, dont l'existence et le développement déterminent l'existence et le développement des autres contradictions ou agissent sur eux.

Ainsi, dans la société capitaliste, les deux forces en contradiction, le prolétariat et la bourgeoisie, forment la contradiction principale; les autres contradictions, comme par exemple la contradiction entre les restes de la classe féodale et la bourgeoisie, la contradiction entre la petite bourgeoisie paysanne et la bourgeoisie, la contradiction entre le prolétariat et la petite bourgeoisie paysanne, la contradiction entre la bourgeoisie libérale et la bourgeoisie monopoliste, la contradiction entre la démocratie et le fascisme au sein de la bourgeoisie, les contradictions entre les pays capitalistes et les contradictions entre l'impérialisme et les colonies, sont toutes déterminées par la contradiction principale ou soumises à son action.

Dans un pays semi-colonial tel que la Chine, la relation entre la contradiction principale et les contradictions secondaires forme un tableau complexe.

Quand l'impérialisme lance une guerre d'agression contre un tel pays, les diverses classes de ce pays, à l'exception d'un petit nombre de traîtres à la nation, peuvent s'unir temporairement dans une guerre

nationale contre l'impérialisme. La contradiction entre l'impérialisme et le pays considéré devient alors la contradiction principale et toutes les contradictions entre les diverses classes à l'intérieur du pays (y compris la contradiction, qui était la principale, entre le régime féodal et les masses populaires) passent temporairement au second plan et à une position subordonnée. Tel est le cas en Chine dans la Guerre de l'Opium de 1840, la Guerre sino-japonaise de 1894, la Guerre des Yihotouan en 1900 et l'actuelle guerre sino-japonaise.

Néanmoins, dans d'autres circonstances, les contradictions se déplacent. Lorsque l'impérialisme n'a pas recours à la guerre comme moyen d'oppression, mais utilise dans les domaines politique, économique et culturel des formes d'oppression plus modérées, la classe dominante du pays semi-colonial capitule devant l'impérialisme; il se forme alors entre eux une alliance pour opprimer ensemble les masses populaires. A ce moment, les masses populaires recourent le plus souvent à la guerre civile pour lutter contre l'alliance des impérialistes et de la classe féodale; quant à l'impérialisme, au lieu d'avoir recours à une action directe, il use souvent de moyens détournés en aidant les réactionnaires du pays semi-colonial à opprimer le peuple, d'où l'acuité particulière des contradictions internes. C'est ce qui est arrivé en Chine pendant la guerre révolutionnaire de 1911, la guerre révolutionnaire de 1924-1927, la Guerre révolutionnaire agraire commencée en 1927 et poursuivie dix ans durant. Les guerres intestines entre les différents groupes réactionnaires au pouvoir dans les pays semi-coloniaux, comme celles que les seigneurs de guerre se sont faites en Chine, appartiennent à la même catégorie.

Lorsque la guerre révolutionnaire, dans un pays, prend une envergure telle qu'elle menace l'existence même de l'impérialisme et de ses laquais, les réactionnaires de l'intérieur, l'impérialisme a fréquemment recours, pour maintenir sa domination, à d'autres moyens encore: ou bien il cherche à diviser le front révolutionnaire, ou bien il envoie directement ses troupes au secours de la réaction intérieure. A ce moment, l'impérialisme étranger et la réaction intérieure se placent tout à fait ouvertement à un pôle, et les masses populaires, à l'autre pôle, formant ainsi la contradiction principale qui détermine le développement des autres contradictions ou agit sur lui. L'aide apportée par différents pays capitalistes aux réactionnaires de Russie après la Révolution d'Octobre est un exemple d'une telle intervention armée. La trahison de Tchiang Kaï-chek en 1927 est un exemple de division du front révolutionnaire.

En tout cas, il ne fait absolument aucun doute qu'à chacune des étapes de développement du processus, il n'existe qu'une contradiction principale, qui joue le rôle dirigeant.

Il apparaît donc que si un processus comporte plusieurs contradictions, il y en a nécessairement une qui est la principale et qui joue le rôle dirigeant, déterminant, alors que les autres n'occupent qu'une position secondaire, subordonnée. Par conséquent, dans l'étude de tout processus complexe où il existe deux contradictions ou davantage, nous devons nous efforcer de trouver la contradiction principale. Lorsque celle-ci est trouvée, tous les problèmes se résolvent aisément. Telle est la méthode que nous enseigne Marx dans son étude de la société capitaliste. C'est aussi cette méthode que nous enseignent Lénine et Staline dans leur étude de l'impérialisme et de la crise générale du capitalisme, dans leur étude de l'économie de l'Union soviétique. Des milliers de savants et d'hommes d'action ne comprennent pas cette méthode; le résultat, c'est que, perdus dans le brouillard, ils sont incapables d'aller au cœur du problème et de ce fait ne peuvent trouver la méthode pour résoudre les contradictions.

Nous avons déjà dit plus haut qu'il ne faut pas traiter toutes les contradictions dans un processus comme si elles étaient égales, qu'il est nécessaire d'y distinguer la contradiction principale des contradictions secondaires et d'être particulièrement attentif à saisir la contradiction principale. Mais dans les différentes contradictions, qu'il s'agisse de la contradiction principale ou des contradictions secondaires, peut-on aborder les deux aspects contradictoires en les considérant comme égaux? Non, pas davantage. Dans toute contradiction, les aspects contradictoires se développent d'une manière inégale. Il semble qu'il y ait parfois équilibre entre eux, mais ce n'est là qu'un état passager et relatif; la situation fondamentale, c'est le développement inégal. Des deux aspects contradictoires, l'un est nécessairement principal, l'autre secondaire. Le principal, c'est celui qui joue le rôle dominant dans la contradiction. Le caractère des choses et des phénomènes est surtout déterminé par cet aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante.

Mais cette situation n'est pas statique; l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction se convertissent l'un en l'autre et le caractère des phénomènes change en conséquence. Si, dans un processus déterminé ou à une étape déterminée du développement de la contradiction, l'aspect principal est A et l'aspect secondaire B, à une autre étape ou dans un autre processus du développement, les rôles

sont renversés; ce changement est fonction du degré de croissance ou de décroissance atteint par la force de chaque aspect dans sa lutte contre l'autre au cours du développement du phénomène.

Nous parlons souvent du "remplacement de l'ancien par le nouveau". Telle est la loi générale et imprescriptible de l'univers. La transformation d'un phénomène en un autre par des bonds dont les formes varient selon le caractère du phénomène lui-même et les conditions dans lesquelles il se trouve, tel est le processus de remplacement de l'ancien par le nouveau. Dans tout phénomène, il existe une contradiction entre le nouveau et l'ancien, ce qui engendre une série de luttes au cours sinueux. Il résulte de ces luttes que le nouveau grandit et s'élève au rôle dominant; l'ancien, par contre, décroît et finit par dépérir. Et dès que le nouveau l'emporte sur l'ancien, l'ancien phénomène se transforme qualitativement en un nouveau phénomène. Il ressort de là que la qualité d'une chose ou d'un phénomène est surtout déterminée par l'aspect principal de la contradiction, lequel occupe la position dominante. Lorsque l'aspect principal de la contradiction, l'aspect dont la position est dominante, change, la qualité du phénomène subit un changement correspondant.

Le capitalisme, qui occupait dans l'ancienne société féodale une position subordonnée, devient la force dominante dans la société capitaliste; le caractère de la société subit une transformation correspondante: de féodale, elle devient capitaliste. Quant à la féodalité, de force dominante qu'elle était dans le passé, elle devient, à l'époque de la nouvelle société capitaliste, une force subordonnée qui dépérit progressivement. C'est ce qui s'est passé, par exemple, en Angleterre et en France. Avec le développement des forces productives, la bourgeoisie elle-même, de classe nouvelle, jouant un rôle progressif, devient une classe ancienne, jouant un rôle réactionnaire, et, finalement, elle est renversée par le prolétariat et devient une classe dépossédée du droit à la propriété privée des moyens de production, déchue de son pouvoir et qui disparaîtra avec le temps. Le prolétariat, qui est de loin supérieur en nombre à la bourgeoisie et a grandi en même temps qu'elle, mais se trouve sous sa domination, constitue une force nouvelle; occupant, dans la période initiale, une position dépendante par rapport à la bourgeoisie, il se renforce progressivement, se transforme en une classe indépendante, jouant le rôle dirigeant dans l'histoire, et finalement s'empare du pouvoir et devient la classe dominante. De ce fait, le caractère de la société change — l'ancienne société, capitaliste, devient une nouvelle société, socialiste. Tel est le chemin déjà parcouru

par l'Union soviétique et que suivront inévitablement tous les autres pays.

Voyons la situation de la Chine. Dans la contradiction où la Chine s'est trouvée réduite à l'état de semi-colonie, l'impérialisme occupe la position principale et opprime le peuple chinois, alors que la Chine, de pays indépendant, est devenue une semi-colonie. Mais la situation se modifiera inévitablement; dans la lutte entre les deux parties, la force du peuple chinois, force qui grandit sous la direction du prolétariat, transformera inévitablement la Chine de semi-colonie en pays indépendant, alors que l'impérialisme sera renversé et la vieille Chine transformée inévitablement en une Chine nouvelle.

La transformation de la vieille Chine en une Chine nouvelle implique aussi une transformation dans les rapports entre les forces anciennes, féodales, et les forces nouvelles, populaires. La vieille classe féodale des propriétaires fonciers sera renversée; de classe dominante, elle deviendra classe dominée et dépérira progressivement. Quant au peuple, maintenant dominé, il accédera, sous la direction du prolétariat, à une position dominante. De ce fait, le caractère de la société chinoise se modifiera, la vieille société, semi-coloniale et semi-féodale, deviendra une société nouvelle, démocratique.

De semblables transformations se sont déjà produites dans le passé. La dynastie des Tsing, qui avait régné en Chine pendant près de trois cents ans, a été renversée lors de la Révolution de 1911, et le *Kehmingtongmengbouei*[15] dirigé par Sun Yat-sen a remporté à un moment donné la victoire. Dans la guerre révolutionnaire de 1924-1927, les forces révolutionnaires du Sud, nées de l'alliance entre le Parti communiste et le Kuomintang, de faibles sont devenues puissantes et ont remporté la victoire dans l'Expédition du Nord, alors que les seigneurs de guerre du Peiyang, qui avaient été un temps les maîtres du pays, furent renversés. En 1927, les forces populaires, dirigées par le Parti communiste, ont beaucoup diminué sous les coups de la réaction du Kuomintang, mais après avoir épuré leurs rangs de l'opportunisme, elles ont grandi progressivement. Dans les bases révolutionnaires dirigées par le Parti communiste, les paysans asservis sont devenus les maîtres, alors que les propriétaires fonciers ont subi une transformation inverse. Il en a toujours été ainsi dans le monde: le nouveau chasse l'ancien, le nouveau se substitue à l'ancien, l'ancien s'élimine pour donner le nouveau, le nouveau émerge de l'ancien.

Il arrive que, dans la lutte révolutionnaire, les difficultés l'emportent sur les conditions favorables; en ce cas, les difficultés

constituent l'aspect principal de la contradiction et les conditions favorables l'aspect secondaire. Néanmoins, les révolutionnaires réussissent par leurs efforts à surmonter progressivement les difficultés, à créer des conditions nouvelles, favorables, alors la situation défavorable cède la place à une situation favorable. C'est ce qui s'est passé en Chine après la défaite de la révolution en 1927 et pendant la Longue Marche de l'Armée rouge. Et dans la guerre sino-japonaise actuelle, la Chine se trouve de nouveau dans une situation difficile, mais nous pouvons la changer et transformer radicalement la situation respective de la Chine et du Japon. Inversement, les conditions favorables peuvent se transformer en difficultés si les révolutionnaires commettent des erreurs. La victoire remportée au cours de la révolution de 1924-1927 est devenue une défaite. Les bases révolutionnaires créées depuis 1927 dans les provinces méridionales ont toutes connu la défaite en 1934.

Il en va de même dans notre étude, en ce qui concerne la contradiction dans le passage de l'ignorance à la connaissance. Tout au début de notre étude du marxisme, il existe une contradiction entre notre ignorance ou notre connaissance limitée du marxisme et la connaissance du marxisme. Toutefois, en nous appliquant, nous parviendrons à transformer cette ignorance en connaissance, cette connaissance limitée en connaissance profonde, l'application à l'aveugle du marxisme en une application avec maîtrise.

D'aucuns pensent qu'il n'en est pas ainsi pour certaines contradictions. Selon eux, par exemple, dans la contradiction entre les forces productives et les rapports de production, l'aspect principal est constitué par les forces productives; dans la contradiction entre la théorie et la pratique, l'aspect principal est constitué par la pratique; dans la contradiction entre la base économique et la superstructure, l'aspect principal est représenté par la base économique; les positions respectives des aspects ne se convertissent pas l'une en l'autre. Cette conception est celle du matérialisme mécaniste et non du matérialisme dialectique. Certes, les forces productives, la pratique et la base économique jouent en général le rôle principal, décisif, et quiconque le nie n'est pas un matérialiste; mais il faut reconnaître que dans des conditions déterminées, les rapports de production, la théorie et la superstructure peuvent, à leur tour, jouer le rôle principal, décisif. Lorsque, faute de modification dans les rapports de production, les forces productives ne peuvent plus se développer, la modification des rapports de production joue le rôle principal, décisif. Lorsqu'on est

dans le cas dont parle Lénine: "Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire"[16], la création et la propagation de la théorie révolutionnaire jouent le rôle principal, décisif. Lorsqu'on a à accomplir une tâche (peu importe laquelle), et qu'on n'a pas encore fixé une orientation, une méthode, un plan ou une politique, ce qu'il y a de principal, de décisif, c'est de définir une orientation, une méthode, un plan ou une politique. Lorsque la superstructure (politique, culture, etc.) entrave le développement de la base économique, les transformations politiques et culturelles deviennent la chose principale, décisive. Allons-nous à l'encontre du matérialisme en disant cela? Non, car tout en reconnaissant que dans le cours général du développement historique le matériel détermine le spirituel, l'être social détermine la conscience sociale, nous reconnaissons et devons reconnaître l'action en retour du spirituel sur le matériel, de la conscience sociale sur l'être social, de la superstructure sur la base économique. Ce faisant, nous ne contredisons pas le matérialisme, mais, évitant de tomber dans le matérialisme mécaniste, nous nous en tenons fermement au matérialisme dialectique.

Si, dans l'étude du caractère spécifique de la contradiction, nous ne considérons pas les deux situations qui s'y présentent — la contradiction principale et les contradictions secondaires d'un processus ainsi que l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction —, c'est-à-dire si nous ne considérons pas le caractère distinctif de ces deux situations dans la contradiction, nous tombons dans l'abstraction et ne pouvons comprendre concrètement où en est cette contradiction, ni par conséquent découvrir la méthode correcte pour la résoudre. Le caractère distinctif, ou le caractère spécifique, de ces deux situations représente l'inégalité des forces en contradiction. Rien au monde ne se développe d'une manière absolument égale, et nous devons combattre la théorie du développement égal ou la théorie de l'équilibre. Et c'est dans ces situations concrètes des contradictions et dans les changements auxquels sont soumis l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction dans le processus de développement que se manifeste précisément la force du nouveau qui vient remplacer l'ancien. L'étude des différents états d'inégalité dans les contradictions, de la contradiction principale et des contradictions secondaires, de l'aspect principal et de l'aspect secondaire de la contradiction, est une méthode importante dont se sert un parti révolutionnaire pour déterminer correctement sa stratégie et sa tactique en matière politique et militaire; elle doit attirer l'attention de tous les communistes.

V. L'IDENTITE ET LA LUTTE DES ASPECTS DE LA CONTRADICTION

Après avoir élucidé le problème de l'universalité et du caractère spécifique de la contradiction, nous devons passer à l'étude de la question de l'identité et de la lutte des aspects de la contradiction.

L'identité, l'unité, la coïncidence, l'interpénétration, l'imprégnation réciproque, l'interdépendance (ou bien le conditionnement mutuel), la liaison réciproque ou la coopération mutuelle — tous ces termes ont la même signification et se rapportent aux deux points suivants: Premièrement, chacun des deux aspects d'une contradiction dans le processus de développement d'une chose ou d'un phénomène présuppose l'existence de l'autre aspect qui est son contraire, tous deux coexistant dans l'unité; deuxièmement, chacun des deux aspects contradictoires tend à se transformer en son contraire dans des conditions déterminées. C'est ce qu'on appelle l'identité.

Lénine dit:

> La *dialectique* est la théorie qui montre comment les *contraires* peuvent être et sont habituellement (et deviennent) *identiques* — dans quelles conditions ils sont identiques en se convertissant l'un en l'autre —, pourquoi l'entendement humain ne doit pas prendre ces contraires pour morts, pétrifiés, mais pour vivants, conditionnés, mobiles, se convertissant l'un en l'autre[17].

Que signifie ce passage de Lénine?

Les aspects contradictoires dans tout processus s'excluent l'un l'autre, sont en lutte l'un contre l'autre et s'opposent l'un à l'autre. Dans le processus de développement de toute chose comme dans la pensée humaine, il y a de ces aspects contradictoires, et cela sans exception. Un processus simple ne renferme qu'une seule paire de contraires, alors qu'un processus complexe en contient davantage. Et ces paires de contraires, à leur tour, entrent en contradiction entre elles. C'est ainsi que sont constituées toutes les choses du monde objectif et toutes les pensées humaines, c'est ainsi qu'elles sont mises en mouvement.

Puisqu'il en est ainsi, les contraires sont loin d'être à l'état d'identité et d'unité; pourquoi parlons-nous alors de leur identité et de leur unité?

C'est que les aspects contradictoires ne peuvent exister isolément, l'un sans l'autre. Si l'un des deux aspects opposés, contradictoires, fait défaut, les conditions d'existence de l'autre aspect disparaissent aussi. Réfléchissez: l'un quelconque des deux aspects contradictoires d'une chose ou d'un concept né dans l'esprit des hommes peut-il exister indépendamment de l'autre? Sans vie, pas de mort; sans mort, pas de vie. Sans haut, pas de bas; sans bas, pas de haut. Sans malheur, pas de bonheur; sans bonheur, pas de malheur. Sans facile, pas de difficile; sans difficile, pas de facile. Sans propriétaire foncier, pas de fermier; sans fermier, pas de propriétaire foncier. Sans bourgeoisie, pas de prolétariat; sans prolétariat, pas de bourgeoisie. Sans oppression nationale par l'impérialisme, pas de colonies et de semi-colonies; sans colonies et semi-colonies, pas d'oppression nationale par l'impérialisme. Il en va ainsi pour tous les contraires; dans des conditions déterminées, ils s'opposent d'une part l'un à l'autre et, d'autre part, sont liés mutuellement, s'imprègnent réciproquement, s'interpénètrent et dépendent l'un de l'autre; c'est ce caractère qu'on appelle l'identité. Tous les aspects contradictoires possèdent, dans des conditions déterminées, le caractère de la non-identité, c'est pourquoi on les appelle contraires. Mais il existe aussi entre eux une identité et c'est pourquoi ils sont liés mutuellement. C'est ce qu'entend Lénine lorsqu'il dit que la dialectique étudie "comment les *contraires* peuvent être . . . *identiques*". Comment peuvent-ils l'être? Parce que chacun d'eux est la condition d'existence de l'autre. Tel est le premier sens de l'identité.

Mais est-il suffisant de dire que l'un des deux aspects de la contradiction est la condition d'existence de l'autre, qu'il y a identité entre eux et que, par conséquent, ils coexistent dans l'unité? Non, cela ne suffit pas. La question ne se limite pas au fait que les deux aspects de la contradiction se conditionnent mutuellement; ce qui est encore plus important, c'est qu'ils se convertissent l'un en l'autre. Autrement dit, chacun des deux aspects contradictoires d'un phénomène tend à se transformer, dans des conditions déterminées, en son opposé, à prendre la position qu'occupe son contraire. Tel est le second sens de l'identité des contraires.

Pourquoi y a-t-il là aussi une identité? Voyez: par la révolution, le prolétariat, de classe dominée, se transforme en classe dominante, et la bourgeoisie qui dominait jusqu'alors se transforme en classe dominée, chacun prenant la place qu'occupait son adversaire. Cela

s'est déjà accompli en Union soviétique, et cela s'accomplira également dans le monde entier. S'il n'existait entre ces contraires ni lien, ni identité dans des conditions déterminées, comment de tels changements pourraient-ils se produire?

Le Kuomintang, qui joua à une étape déterminée de l'histoire moderne de la Chine un certain rôle positif, se transforma à partir de 1927 en un parti de la contre-révolution par suite de sa nature de classe et des promesses alléchantes de l'impérialisme (ce sont des conditions), mais il se vit contraint de se prononcer pour la résistance au Japon en raison de l'approfondissement des contradictions sino-japonaises et de la politique de front uni appliquée par le Parti communiste (ce sont d'autres conditions). Entre des contraires se transformant l'un en l'autre, il existe donc une identité déterminée.

Notre révolution agraire a connu et connaîtra le processus suivant: la classe des propriétaires fonciers qui possède la terre se transforme en une classe dépossédée de sa terre et les paysans dépossédés de leur terre deviennent de petits propriétaires ayant reçu de la terre. La possession et la dépossession, l'acquisition et la perte sont mutuellement liées dans des conditions déterminées, et il existe entre elles une identité. Dans les conditions du socialisme, la propriété privée des paysans, à son tour, se transformera en propriété sociale dans l'agriculture socialiste; cela s'est déjà accompli en Union soviétique, et cela s'accomplira également dans le monde entier. Il existe un pont menant de la propriété privée à la propriété sociale; en philosophie, cela s'appelle identité, ou transformation réciproque, interpénétration.

Renforcer la dictature du prolétariat ou la dictature du peuple, c'est préparer les conditions pour mettre fin à cette dictature et passer à un stade supérieur où l'Etat en tant que tel disparaîtra. Fonder le Parti communiste et le développer, c'est préparer les conditions pour supprimer le Parti communiste et tous les partis politiques. Créer une armée révolutionnaire dirigée par le Parti communiste, entreprendre une guerre révolutionnaire, c'est préparer les conditions pour en finir à jamais avec la guerre. Nous avons là toute une série de contraires qui cependant se complètent l'un l'autre.

La guerre et la paix, comme chacun le sait, se convertissent l'une en l'autre. La guerre est remplacée par la paix; par exemple, la Première guerre mondiale se transforma en paix de l'après-guerre; actuellement, la guerre civile a cessé en Chine et la paix s'est établie dans le pays. La paix est remplacée par la guerre; en 1927, par exemple, la coopération entre le Kuomintang et le Parti communiste se

transforma en guerre; il est possible aussi que la paix actuelle dans le monde se transforme en un second conflit mondial. Pourquoi cela? Parce que dans la société de classes, entre les aspects contradictoires, telles la guerre et la paix, il existe, dans des conditions déterminées, une identité.

Tous les contraires sont liés entre eux; non seulement ils coexistent dans l'unité dans des conditions déterminées, mais ils se convertissent l'un en l'autre dans d'autres conditions déterminées, tel est le plein sens de l'identité des contraires. C'est justement ce dont parle Lénine: " . . . comment les *contraires* . . . sont habituellement (et deviennent) *identiques* — dans quelles conditions ils sont identiques en se convertissant l'un en l'autre . . . "

" . . . l'entendement humain ne doit pas prendre ces contraires pour morts, pétrifiés, mais pour vivants, conditionnés, mobiles, se convertissant l'un en l'autre". Pourquoi cela? Parce que c'est justement ainsi que sont les choses et les phénomènes dans la réalité objective. L'unité ou l'identité des aspects contradictoires d'une chose ou d'un phénomène qui existe objectivement n'est jamais morte, pétrifiée, mais vivante, conditionnée, mobile, passagère, relative; tout aspect contradictoire se convertit, dans des conditions déterminées, en son contraire. Et le reflet de cela dans la pensée humaine, c'est la conception marxiste, matérialiste-dialectique, du monde. Seules les classes dominantes réactionnaires d'hier et d'aujourd'hui, ainsi que les métaphysiciens qui sont à leur service, considèrent les contraires non comme vivants, conditionnés, mobiles, se convertissant l'un en l'autre, mais comme morts, pétrifiés, et ils propagent partout cette fausse conception pour égarer les masses populaires afin de pouvoir perpétuer leur domination. La tâche des communistes, c'est de dénoncer les idées fallacieuses des réactionnaires et des métaphysiciens, de propager la dialectique inhérente aux choses et aux phénomènes, de contribuer à la transformation des choses et des phénomènes, afin d'atteindre les objectifs de la révolution.

Lorsque nous disons que, dans des conditions déterminées, il y a identité des contraires, nous considérons que ces contraires sont réels et concrets, et que la transformation de l'un en l'autre est également réelle et concrète. Si l'on prend les nombreuses transformations qu'on trouve dans les mythes, par exemple dans le mythe de la poursuite du soleil par Kouafou dans *Chan hai king*[18], le mythe de la destruction de neuf soleils sous les flèches du héros Yi dans *Houai nan tse*[19], le mythe des 72 métamorphoses de Souen Wou-kong dans *Si yeou ki*[20]

ou celui de la métamorphose des esprits et des renards en êtres humains dans *Liao tchai tche yi*[21], on constate que les conversions de contraires l'un en l'autre n'y sont pas des transformations concrètes reflétant des contradictions concrètes; ce sont des transformations naïves, imaginaires, conçues subjectivement par les hommes, elles leur ont été inspirées par les innombrables conversions des contraires complexes et réels. Marx disait: "Toute mythologie maîtrise, domine les forces de la nature dans le domaine de l'imagination et par l'imagination et leur donne forme: elle disparaît donc quand ces forces sont dominées réellement[22]." Les récits des innombrables métamorphoses qui figurent dans les mythes (et dans les contes pour enfants) peuvent nous enchanter en nous montrant entre autres les forces de la nature dominées par l'homme, les meilleurs des mythes possèdent un "charme éternel" (Marx), mais les mythes n'ont pas été formés à partir de situations déterminées par des contradictions concrètes; ils ne sont donc pas le reflet scientifique de la réalité. Autrement dit, dans les mythes ou les contes pour enfants, les aspects constituant une contradiction n'ont pas une identité réelle, mais une identité imaginaire. La dialectique marxiste, en revanche, reflète scientifiquement l'identité dans les transformations réelles.

Pourquoi l'œuf peut-il se transformer en poussin, et pourquoi la pierre ne le peut-elle pas? Pourquoi existe-t-il une identité entre la guerre et la paix et non entre la guerre et la pierre? Pourquoi l'homme peut-il engendrer l'homme et non quelque chose d'autre? L'unique raison est que l'identité des contraires existe seulement dans des conditions déterminées, indispensables. Sans ces conditions déterminées, indispensables, il ne peut y avoir aucune identité.

Pourquoi la Révolution démocratique bourgeoise de Février 1917 en Russie est-elle directement liée à la Révolution socialiste prolétarienne d'Octobre, alors que la Révolution bourgeoise française n'est pas directement liée à une révolution socialiste et qu'en 1871 la Commune de Paris aboutit à l'échec? Pourquoi encore le régime nomade en Mongolie et en Asie centrale a-t-il passé directement au socialisme? Pourquoi enfin la révolution chinoise peut-elle éviter la voie capitaliste et passer immédiatement au socialisme, sans suivre la vieille voie historique des pays d'Occident, sans passer par la période de la dictature bourgeoise? Cela ne s'explique que par les conditions concrètes de chacune des périodes considérées. Quand les conditions déterminées, indispensables, sont réunies, des contraires déterminés apparaissent dans le processus de développement d'une chose ou d'un

phénomène, et ces contraires (au nombre de deux ou plus) se conditionnent mutuellement et se convertissent l'un en l'autre. Sinon, tout cela serait impossible.

Voilà pour le problème de l'identité. Mais qu'est-ce alors que la lutte? Et quel rapport y a-t-il entre l'identité et la lutte?

Lénine dit:

> L'unité (coïncidence, identité, équipollence) des contraires est conditionnée, temporaire, passagère, relative. La lutte des contraires qui s'excluent mutuellement est absolue, de même que l'évolution, de même que le mouvement[23].

Que signifie ce passage de Lénine?

Tous les processus ont un commencement et une fin, tous les processus se transforment en leurs contraires. La permanence de tous les processus est relative alors que leur variabilité, qui s'exprime dans la transformation d'un processus en un autre, est absolue.

Tout phénomène dans son mouvement présente deux états, un état de repos relatif et un état de changement évident. Ces deux états sont provoqués par la lutte mutuelle des deux éléments contradictoires contenus dans le phénomène lui-même. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le premier état, il subit des changements seulement quantitatifs et non qualitatifs, aussi se manifeste-t-il dans un repos apparent. Lorsque le phénomène, dans son mouvement, se trouve dans le second état, les changements quantitatifs qu'il a subis dans le premier état ont déjà atteint un point maximum, ce qui provoque une rupture d'unité dans le phénomène, et par suite un changement qualitatif; d'où la manifestation d'un changement évident. L'unité, la cohésion, l'union, l'harmonie, l'équipollence, la stabilité, la stagnation, le repos, la continuité, l'équilibre, la condensation, l'attraction, etc., que nous observons dans la vie quotidienne, sont les manifestations des choses et des phénomènes qui se trouvent dans l'état des changements quantitatifs, alors que la destruction de ces états d'unité, de cohésion, d'union, d'harmonie, d'équipollence, de stabilité, de stagnation, de repos, de continuité, d'équilibre, de condensation, d'attraction, etc., et leur passage respectif à des états opposés, sont les manifestations des choses et des phénomènes qui se trouvent dans l'état des changements qualitatifs, c'est-à-dire qui se transforment en passant d'un processus à un autre. Les choses et les phénomènes se transforment continuellement en passant du premier au second état, et la lutte des contraires qui se poursuit dans

les deux états aboutit à la solution de la contradiction dans le second. Voilà pourquoi l'unité des contraires est conditionnée, passagère, relative, alors que la lutte des contraires qui s'excluent mutuellement est absolue.

Nous avons dit plus haut qu'il existe une identité entre les contraires et que, pour cette raison, ils peuvent coexister dans l'unité et, par ailleurs, se convertir l'un en l'autre; tout est donc dans les conditions, c'est-à-dire que, dans des conditions déterminées, ils peuvent arriver à l'unité et se convertir l'un en l'autre, et que, sans ces conditions, il leur est impossible de constituer une contradiction ou de coexister dans l'unité, de même que de se transformer l'un en l'autre. L'identité des contraires se forme seulement dans des conditions déterminées, c'est pourquoi l'identité est conditionnée, relative. Ajoutons que la lutte des contraires pénètre tout le processus du début à la fin et conduit à la transformation d'un processus en un autre, qu'elle est partout présente, et que par conséquent elle est inconditionnée, absolue.

L'identité conditionnée et relative unie à la lutte inconditionnée et absolue forme le mouvement contradictoire dans toute chose et tout phénomène.

Nous autres, Chinois, nous disons souvent: "Les choses s'opposent l'une à l'autre et se complètent l'une l'autre[24]." Cela signifie qu'il y a identité entre les choses qui s'opposent. Ces paroles contiennent la dialectique; elles contredisent la métaphysique. "Les choses s'opposent l'une à l'autre", cela signifie que les deux aspects contradictoires s'excluent l'un l'autre ou qu'ils luttent l'un contre l'autre; elles "se complètent l'une l'autre", cela signifie que dans des conditions déterminées les deux aspects contradictoires s'unissent et réalisent l'identité. Et il y a lutte dans l'identité; sans lutte, il n'y a pas d'identité.

Dans l'identité, il y a la lutte, dans le spécifique, l'universel, et dans le particulier, le général. Pour reprendre la parole de Lénine, "*il y a* de l'absolu *dans* le relatif"[25].

VI. LA PLACE DE L'ANTAGONISME DANS LA CONTRADICTION

Dans le problème de la lutte des contraires est incluse la question de savoir ce qu'est l'antagonisme. A cette question, nous répondons

que l'antagonisme est l'une des formes et non l'unique forme de la lutte des contraires.

Dans l'histoire de l'humanité, l'antagonisme entre les classes existe en tant qu'expression particulière de la lutte des contraires. Considérons la contradiction entre la classe des exploiteurs et celle des exploités: Ces deux classes en contradiction coexistent pendant une période prolongée dans la même société, qu'elle soit esclavagiste, féodale ou capitaliste, et elles luttent entre elles; mais c'est seulement lorsque la contradiction entre les deux classes a atteint un certain stade de son développement qu'elle prend la forme d'un antagonisme ouvert et aboutit à la révolution. Il en va de même de la transformation de la paix en guerre dans la société de classes.

Dans une bombe, avant l'explosion, les contraires, par suite de conditions déterminées, coexistent dans l'unité. Et c'est seulement avec l'apparition de nouvelles conditions (allumage) que se produit l'explosion. Une situation analogue se retrouve dans tous les phénomènes de la nature où, finalement, la solution d'une ancienne contradiction et la naissance d'une nouvelle se produisent sous forme d'un conflit ouvert.

Il est extrêmement important de connaître ce fait. Il nous aide à comprendre que, dans la société de classes, les révolutions et les guerres révolutionnaires sont inévitables, que, sans elles, il est impossible de réaliser des bonds dans le développement de la société, de renverser la classe réactionnaire dominante et de permettre au peuple de prendre le pouvoir. Les communistes doivent dénoncer la propagande mensongère des réactionnaires affirmant par exemple que la révolution sociale n'est pas nécessaire et qu'elle est impossible; ils doivent s'en tenir fermement à la théorie marxiste-léniniste de la révolution sociale et aider le peuple à comprendre que la révolution sociale est non seulement tout à fait nécessaire mais entièrement possible, que l'histoire de toute l'humanité et la victoire de la révolution en Union soviétique confirment cette vérité scientifique.

Toutefois, nous devons étudier d'une manière concrète les différentes situations dans lesquelles se trouve la lutte des contraires et éviter d'appliquer hors de propos à tous les phénomènes le terme mentionné ci-dessus. Les contradictions et la lutte sont universelles, absolues, mais les méthodes pour résoudre les contradictions, c'est-à-dire les formes de lutte, varient selon le caractère de ces contradictions: certaines contradictions revêtent le caractère d'un antagonisme déclaré, d'autres non. Suivant le développement concret des choses

et des phénomènes, certaines contradictions primitivement non antagonistes se développent en contradictions antagonistes, alors que d'autres, primitivement antagonistes, se développent en contradictions non antagonistes.

Comme il a été dit plus haut, tant que les classes existent, les contradictions entre les idées justes et les idées erronées dans le Parti communiste sont le reflet, au sein de ce Parti, des contradictions de classes. Au début ou dans certaines questions, ces contradictions peuvent ne pas se manifester tout de suite comme antagonistes. Mais avec le développement de la lutte des classes, elles peuvent devenir antagonistes. L'histoire du Parti communiste de l'U.R.S.S. nous montre que les contradictions entre les conceptions justes de Lénine et de Staline et les conceptions erronées de Trotski, Boukharine et autres ne se sont pas manifestées d'abord sous une forme antagoniste, mais que, par la suite, elles sont devenues antagonistes. Des cas semblables se sont présentés dans l'histoire du Parti communiste chinois. Les contradictions entre les conceptions justes de nombreux camarades de notre Parti et les conceptions erronées de Tchen Tou-sieou, Tchang Kouo-tao et autres ne se sont pas manifestées non plus, au début, sous une forme antagoniste, mais elles sont devenues antagonistes plus tard. Actuellement, les contradictions entre les conceptions justes et les conceptions erronées, au sein de notre Parti, n'ont pas pris une forme antagoniste, elles n'iront pas jusqu'à l'antagonisme si les camarades qui ont commis des erreurs savent les corriger. C'est pourquoi le Parti doit, d'une part, mener une lutte sérieuse contre les conceptions erronées, mais, d'autre part, donner pleine possibilité aux camarades qui ont commis des erreurs d'en prendre conscience. Dans ces circonstances, une lutte poussée à l'excès est évidemment inadéquate. Toutefois, si ceux qui ont commis des erreurs persistent dans leur attitude et les aggravent, ces contradictions peuvent devenir antagonistes.

Les contradictions économiques entre la ville et la campagne sont d'un antagonisme extrême tant dans la société capitaliste, où la ville, contrôlée par la bourgeoisie, pille impitoyablement la campagne, que dans les régions du Kuomintang en Chine, où la ville, contrôlée par l'impérialisme étranger et la grande bourgeoisie compradore chinoise, pille la campagne avec une férocité inouïe. Mais dans un pays socialiste et dans nos bases révolutionnaires, ces contradictions antagonistes sont devenues non antagonistes et elles disparaîtront dans la société communiste.

Lénine dit: "Antagonisme et contradiction ne sont pas du tout une seule et même chose. Sous le socialisme, le premier disparaîtra, la seconde subsistera[26]." Cela signifie que l'antagonisme n'est qu'une des formes, et non l'unique forme, de la lutte des contraires, et qu'il ne faut pas employer ce terme partout sans discernement.

VII. CONCLUSION

Nous pouvons, maintenant, conclure brièvement. La loi de la contradiction inhérente aux choses et aux phénomènes, c'est-à-dire la loi de l'unité des contraires, est la loi fondamentale de la nature et de la société, et partant la loi fondamentale de la pensée. Elle est à l'opposé de la conception métaphysique du monde. Sa découverte a constitué une grande révolution dans l'histoire de la connaissance humaine. Selon le point de vue du matérialisme dialectique, la contradiction existe dans tous les processus qui se déroulent dans les choses et les phénomènes objectifs et dans la pensée subjective, elle pénètre tous les processus, du début à la fin; c'est en cela que résident l'universalité et le caractère absolu de la contradiction. Chaque contradiction et chacun de ses aspects ont leurs particularités respectives; c'est en cela que résident le caractère spécifique et le caractère relatif de la contradiction. Dans des conditions déterminées, il y a identité des contraires, ils peuvent donc coexister dans l'unité et se transformer l'un en l'autre; c'est en cela également que résident le caractère spécifique et le caractère relatif de la contradiction. Toutefois, la lutte des contraires est ininterrompue, elle se poursuit aussi bien pendant leur coexistence qu'au moment de leur conversion réciproque, où elle se manifeste avec une évidence particulière. C'est en cela, à nouveau, que résident l'universalité et le caractère absolu de la contradiction. Lorsque nous étudions le caractère spécifique et le caractère relatif de la contradiction, nous devons prêter attention à la différence entre la contradiction principale et les contradictions secondaires, entre l'aspect principal et l'aspect secondaire de la contradiction; lorsque nous étudions l'universalité de la contradiction et la lutte des contraires, nous devons prêter attention à la différence entre les formes variées de lutte; sinon, nous commettrons des erreurs. Si, à l'issue de notre étude, nous avons une idée claire des points essentiels ci-dessus exposés, nous pourrons battre en brèche les

conceptions dogmatiques qui enfreignent les principes fondamentaux du marxisme-léninisme et qui nuisent à notre cause révolutionnaire; et nos camarades qui ont de l'expérience seront en mesure d'ériger celle-ci en principes et d'éviter la répétition des erreurs de l'empirisme. Telle est la brève conclusion à laquelle nous conduit l'étude de la loi de la contradiction.

NOTES

[1] V. I. Lénine: "Résumé des *Leçons d'histoire de la philosophie* de Hegel, tome premier de l'Histoire de la philosophie, Ecole des Eléates", *Cahiers philosophiques.*

[2] Voir "A propos de la dialectique", où Lénine dit: "Le dédoublement de ce qui est un et la connaissance de ses parties contradictoires (voir, dans l'*Héraclite* de Lassalle, la citation de Philon sur Héraclite au début de la III[e] partie, *De la Connaissance*) constituent le *fond* (une des 'essences', une des particularités ou traits principaux, sinon le principal) de la dialectique." Voir également le "Résumé de *La Science de la logique* de Hegel", où Lénine dit: "On peut brièvement définir la dialectique comme la théorie de l'unité des contraires. Par là on saisira le noyau de la dialectique, mais cela exige des explications et un développement."

[3] V. I. Lénine: "A propos de la dialectique".

[4] Paroles de Tong Tchong-chou (179-104 av. J.-C.), célèbre représentant du confucianisme sous la dynastie des Han.

[5] F. Engels: "Dialectique. Quantité et qualité", *Anti-Dühring*, première partie, chapitre douze.

[6] V. I. Lénine: "A propos de la dialectique".

[7] F. Engels: "Dialectique. Quantité et qualité", *Anti-Dühring*, première partie, chapitre douze.

[8] V. I. Lénine: "A propos de la dialectique".

[9] *Ibidem.*

[10] Voir "Problèmes stratégiques de la guerre révolutionnaire en Chine", note 10, p. 282 du présent tome.

[11] *Ibidem*, note 2, p. 280 du présent tome.

[12] Homme politique et historien, Wei Tcheng (580-643) vécut au début de la dynastie des Tang.

[13] *Chouei hou tchouan* (Au bord de l'eau), célèbre roman chinois du XIV[e] siècle, qui décrit une guerre paysanne des dernières années de la dynastie des Song du Nord. Le village Tchoukiatchouang se trouvait non loin de Liangchanpo, où Song Kiang, chef de l'insurrection paysanne et héros du roman, avait établi sa base. Le maître de ce village était un véritable despote, le grand propriétaire foncier Tchou.

[14] V. I. Lénine: "A nouveau les syndicats, la situation actuelle et les erreurs de Trotski et Boukharine".

[15] En 1905, Sun Yat-sen forma le *Kehmingtongmenghouei* (Ligue révolutionnaire) avec le *Hsingtchonghouei* (Association pour la Régénération de la Chine) pour base et

deux autres organisations opposées au régime des Tsing — le *Houabsingbouei* (Association pour la Renaissance chinoise) et le *Kouangfoubouei* (Association pour le Rétablissement de la Chine). C'est un parti révolutionnaire bourgeois qui avait pour programme politique: "L'expulsion des Tatars [des Mandchous], le relèvement de la Chine, la fondation d'une république et l'égalisation du droit à la propriété de la terre". Réorganisé après la Révolution de 1911, ce parti devint le Kuomintang.

[16] V. I. Lénine: *Que faire?* I, d.

[17] V. I. Lénine: "Résumé de *La Science de la logique* de Hegel".

[18] *Chan bai king* (Le Livre des monts et des mers), œuvre de l'époque des Royaumes combattants (403-221 av. J.-C.). Kouafou est un être divin décrit dans *Chan bai king*. On y dit: "Kouafou poursuivit le soleil. Y étant entré, il eut soif et alla boire dans le Houangho et le Weichouei. Ces deux cours d'eau ne lui suffisant pas, il courut vers le nord pour se désaltérer au Grand Etang. Mais avant d'y arriver, il mourut de soif. Le bâton qu'il laissa devint la forêt Teng."

[19] Yi, héros légendaire de l'antiquité chinoise, célèbre pour son adresse au tir à l'arc. Selon une légende dans *Houai nan tse*, ouvrage composé au IIe siècle av. J.-C., dix soleils apparurent simultanément au temps de l'empereur Yao. Pour mettre fin aux dégâts causés à la végétation par leur chaleur torride, Yao ordonna à Yi de tirer contre les dix soleils. Une autre légende, recueillie par Wang Yi (IIe siècle), dit que Yi abattit neuf des dix soleils.

[20] *Si yeou ki* (Le Pèlerinage à l'Ouest), roman chinois fantastique du XVIe siècle. Le héros du roman, Souen Wou-kong, est un singe divin, capable d'opérer sur lui-même 72 métamorphoses. Il pouvait, à volonté, se transformer en oiseau, fauve, insecte, poisson, herbe, arbre, objets divers ou encore prendre la forme humaine.

[21] *Liao tchai tche yi* (Contes étranges de la Chambre Sans-Souci), recueil de contes composé au XVIIe siècle sous la dynastie des Tsing par Pou Song-ling sur la base des légendes populaires qu'il avait recueillies. L'ouvrage contient 431 récits, dont la plupart ont trait à des fantômes, des renards ou autres êtres surnaturels.

[22] K. Marx: "Introduction à la critique de l'économie politique" dans *Contribution à la critique de l'économie politique.*

[23] V. I. Lénine: "A propos de la dialectique".

[24] Cette phrase se rencontre pour la première fois dans les annales *Tsien han chou* (tome XXX, "Yi wen tche"), rédigées par Pan Kou, célèbre historien chinois du Ier siècle. Par la suite, elle fut couramment employée.

[25] V. I. Lénine: "A propos de la dialectique".

[26] V. I. Lénine: "Remarques sur le livre de N. I. Boukharine: *L'Economie de la période transitoire*".

TABLE DES MATIERES

PERIODE DE LA PREMIERE GUERRE CIVILE REVOLUTIONNAIRE

ANALYSE DES CLASSES DE LA SOCIETE CHINOISE (*Mars 1926*) 9

RAPPORT SUR L'ENQUETE MENEE DANS LE HOUNAN A PROPOS DU MOUVEMENT PAYSAN (*Mars 1927*) 21

L'importance de la question paysanne 21

Ils s'organisent 22

A bas les despotes locaux et les mauvais hobereaux! Tout le pouvoir aux unions paysannes! 23

"Ça va très mal!" et "Ça va très bien!" 25

Sur ce qu'on appelle les "excès" 26

Le "mouvement des va-nu-pieds" 28

L'avant-garde de la révolution 29

Quatorze conquêtes importantes 33

PERIODE DE LA DEUXIEME GUERRE CIVILE REVOLUTIONNAIRE

POURQUOI LE POUVOIR ROUGE PEUT-IL EXISTER EN CHINE? (*5 octobre 1928*) 65

I. La situation politique dans le pays 65

II. Pourquoi le pouvoir rouge s'est-il établi et peut-il exister en Chine? 67

III. La création d'une base révolutionnaire dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi et la défaite d'août 69

IV. L'importance de la base révolutionnaire de la région frontière du Hounan-Kiangsi pour les provinces du Hounan, du Houpei et du Kiangsi 71

V. Les problèmes économiques 72

VI. Le problème des bases militaires 73

LA LUTTE DANS LES MONTS TSINGKANG (*25 novembre 1928*) 77
La création d'une base révolutionnaire dans la région frontière du Hounan et du Kiangsi et la défaite d'août 77
La situation actuelle de la base révolutionnaire 83
Le problème militaire 85
Le problème agraire 93
La question du pouvoir politique 98
La question de l'organisation du Parti 100
Le caractère de la révolution 105
La question de la localisation de la base révolutionnaire 107

L'ELIMINATION DES CONCEPTIONS ERRONEES DANS LE PARTI (*Décembre 1929*) 115
Le point de vue purement militaire 116
L'ultra-démocratisme 118
Les conceptions contraires aux principes d'organisation du Parti 120
L'égalitarisme absolu 121
Le subjectivisme 122
L'individualisme 123
La mentalité de "hors-la-loi" 125
Les survivances du putschisme 126

UNE ETINCELLE PEUT METTRE LE FEU A TOUTE LA PLAINE (*5 janvier 1930*) 129

APPORTER DE L'ATTENTION AU TRAVAIL ECONOMIQUE (*20 août 1933*) 143

COMMENT ANALYSER LES CLASSES A LA CAMPAGNE (*Octobre 1933*) 153

NOTRE POLITIQUE ECONOMIQUE (*23 janvier 1934*) 157

SOUCIONS-NOUS DAVANTAGE DES CONDITIONS DE VIE DES MASSES ET PORTONS PLUS D'ATTENTION A NOS METHODES DE TRAVAIL (*27 janvier 1934*) 163

LA TACTIQUE DE LA LUTTE CONTRE L'IMPERIALISME JAPONAIS (*27 décembre 1935*) 169
Les particularités de la situation politique actuelle 169
Le front uni national 179
La république populaire 183
L'aide internationale 188

PROBLEMES STRATEGIQUES DE LA GUERRE REVOLUTIONNAIRE EN CHINE (*Décembre 1936*) 199

CHAPITRE PREMIER

Comment étudier la guerre 199

Section 1. Les lois de la guerre sont évolutives 199

Section 2. Le but de la guerre est de supprimer la guerre 203

Section 3. La stratégie étudie les lois de la situation d'ensemble de la guerre 204

Section 4. L'important est de savoir apprendre 207

CHAPITRE II

Le Parti communiste chinois et la guerre révolutionnaire en Chine 213

CHAPITRE III

Les particularités de la guerre révolutionnaire en Chine 216

Section 1. Importance de la question 216

Section 2. Quelles sont les particularités de la guerre révolutionnaire en Chine? 218

Section 3. De ces particularités découlent notre stratégie et notre tactique 221

CHAPITRE IV

Les campagnes "d'encerclement et d'anéantissement" et les contre-campagnes — forme essentielle de la guerre civile en Chine 223

CHAPITRE V

La défensive stratégique 228

Section 1. La défense active et la défense passive 229

Section 2. La préparation d'une contre-campagne 233

Section 3. La retraite stratégique 235

Section 4. La contre-offensive stratégique 250

Section 5. Le début de la contre-offensive 252

Section 6. La concentration des forces 261

Section 7. La guerre de mouvement 269

Section 8. La guerre de décision rapide 275

Section 9. La guerre d'anéantissement 279

A PROPOS D'UNE DECLARATION DE TCHIANG KAI-CHEK (*28 décembre 1936*) 287

LES TACHES DU PARTI COMMUNISTE CHINOIS DANS LA PERIODE DE LA RESISTANCE AU JAPON (*3 mai 1937*) 295

L'étape actuelle du développement des contradictions internes et externes de la Chine 295

La lutte pour la démocratie et la liberté 299

Nous avons la responsabilité d'assumer la direction 305

LUTTONS POUR ENTRAINER LES MASSES PAR MILLIONS DANS LE FRONT UNI NATIONAL ANTIJAPONAIS (*7 mai 1937*) 317

Le problème de la paix 317

Le problème de la démocratie 320

La question de l'avenir de la révolution 322
La question des cadres 323
La question de la démocratie à l'intérieur du Parti 324
L'unanimité de la conférence et l'unité du Parti tout entier 325
Luttons pour entraîner les masses par millions dans le front uni national antijaponais 325

DE LA PRATIQUE (*Juillet 1937*) 329

DE LA CONTRADICTION (*Août 1937*) 347
I. Les deux conceptions du monde 348
II. L'universalité de la contradiction 352
III. Le caractère spécifique de la contradiction 356
IV. La contradiction principale et l'aspect principal de la contradiction 369
V. L'identité et la lutte des aspects de la contradiction 376
VI. La place de l'antagonisme dans la contradiction 382
VII. Conclusion 385

毛泽东选集
第一卷

外文出版社出版（北京）
一九六六年第一版
一九七六年第三次印刷
编号：（法）1050—351